TRAITÉ DES MALADIES DE L'ŒIL.

TRAITÉ DES MALADIES DE L'ŒIL, ET DES REMEDES

Propres pour leur guérison;

Enrichi de plusieurs Expériences de Physique.

Par Me ANTOINE MAÎTRE-JAN,
Chirurgien du Roy, à Mery-sur-Seine.

SECONDE EDITION,
Revûe, corrigée & augmentée.



A Troyes, & se vend
A PARIS, rue de la Harpe,
Chez LAURENT D'HOURY, Imprimeur-Libraire, vis-à-vis la rue S. Severin, au St Esprit.

M. D. CC. XXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE DES CHAPITRES
Contenus dans ce Traité.

La Description de l'Oeil est renfermée en vingt-deux Chapitres.

*

La Description des maladies de l'Oeil est divisée en trois Parties.

La premiere Partie contient les maladies du Cristallin connuës vulgairement sous le nom des cataractes : elle est renfermée en vingt-deux chapitres, dont voici les titres.

La seconde Partie contient les maladies du Corps Vitré, de l'humeur Aqueuse, de la Rétine, du Nerf Optique, de la Cornée, de l'Uvée & des Membranes qui forment le blanc de l'œil : elle renferme vingt-trois chapitres dont voici les titres.

La troisiéme Partie contient les maladies des parties situées entre le globe & l'orbite, celles des angles des yeux & celles des paupiéres : elle renferme ving-trois chapitres dont voici les tîtres.

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATIONS.

J'AY lû ce Livre, intitulé *Traité des Maladies de l'Oeil & des Remedes propres pour leur guérison*, par M. ANTOINE MAÎTRE-JAN, Chirurgien Juré du Roi à Mery-sur-Seine, dont j'estime que l'impression sera très-utile au Public. Fait à Paris ce 11. Avril 1704.

DOBART, *Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Medecin de S. A. S. Madame la Princesse Doüairiere de Conty, de l'Academie Royale des Sciences*

NOus soussignez Docteurs en Médecine de la Faculté de Paris, avons lû un Traité *des Maladies de l'Oeil & des Remedes propres pour leur guérison*, composé par le Sieur ANTOINE MAÎTRE JAN, Chirurgien Juré du Roi à Mery sur Seine, que nous avons jugé mériter d'être imprimé & communiqué au Public. Fait à Paris ce 15. Juin 1704.

MORIN. DEBOURGES.

AVIS.

Quoique, en réimprimant ce Traité, on ait aporté toute l'attention possible pour rendre cette Edition plus correcte que la précedente; il s'est cependant encore glissé quelques fautes que le Lecteur aura la bonté de corriger par le moïen de cet Errata.

Fautes à corriger.

Page 5. ligne 2. *Reveleur*, lisez *Releveur*.
Ibid. lig. 28. formée, *ajoûtez après* que.
Page. 7. *ligne derniere*. tous, *lisez* toutes.
Page 8. *lig.* 5. troisiéme, *ajoutez après* des.
Page 10. *lig*, 10. nefs, *lisez* nerf.
Page 17. *lig.* 4. le, *lisez* la.
Ibid. lig. 21. humeurs, *lisez* tumeurs.
Ibid. lig. 23. humeur, *lisez* tumeur.
Page 18. *lig.* 1. ta, *lisez* la.
Page 26. *lig.* 2. j'insere, *lisez* j'infere.
Page 51. *lig.* derniere, *effacez* substance;
Page 60. à la note, *lig* 4. peu, *lisez* peut.
Page 73. *lig.* 20. covexe, *lisez* convexe.
Page 75. *lig.* 16. ces, *lisez* c'est.
Page 101. *lig.* 30. rems, *lisez* tems.
Page 102. *lig.* 20. érant, *lisez* étant.
Pag 228. lig. 18. *rotubérance*, lisez *Protubérance*.
Page 301. *lig.* 7. Hippolicrate, *lisez* Hippocrate.
Page 412. *lig.* 9. plyctenes, *lisez* phlyctenes.

DESCRIPTION

DESCRIPTION DE L'ŒIL

De l'Oeil & de sa division.

CHAPITRE PREMIER.

PUISQU'IL faut nécessairement connoître la structure d'une partie, pour avoir une idée juste & distincte de toutes ses maladies ; je me vois engagé avant que d'expliquer les maladies de l'œil, leurs Remedes & leurs Operations, de décrire toutes les parties qui composent cet organe. Cette description sera succinte à l'égard des parties extérieures dont je demeure presque entiérement d'accord avec les autres Anatomistes ; & je ne m'étendrai que sur celles qui composent le globe, ou qui y sont renfermées, & sur lesquelles je ferai remarquer quelque chose de particulier. Je donnerai ensuite mes conjectures touchant la nourriture du corps vitré & du cristallin, &

sur l'origine & l'entretien de l'humeur aqueuse : & enfin je ferai connoître le vrai usage des parties principales de l'œil, à l'occasion de l'explication de la vüë, que j'appuïerai sur plusieurs expériences d'optique.

Pour commencer cette description, je dirai que l'œil qui est l'instrument de la vüë, est une partie organique, composée de membranes de differente nature, de nerfs, de veines, d'arteres, de muscles, de glandes, de corps transparents, d'une humeur particuliere, & de quelques autres parties : que sa figure est sphérique, si on considere que son globe séparé des autres parties qui l'environnent, & si joint avec elles, qu'elle est oblongue & piramidale, ayant sa base en dehors & sa pointe en dedans : qu'il est situé dans l'orbite, où il se meut en differentes manieres : & qu'il est recouvert des paupiéres.

Je diviserai l'œil à la maniere ordinaire des autres Anatomistes, en son globe qui est cette ampoule formée par la cornée & tout ce qu'elle renferme, & en ses parties extérieures qui sont ses muscles, ses glandes, sa graisse, ses nerfs, ses vaisseaux, & ses paupiéres.

Des parties extérieures de l'Oeil, & premiérement des Paupiéres

CHAPITRE II.

L'Ordre de dissection m'oblige de commencer par les paupiéres, parce qu'elles se présentent les premieres. Il y en a deux, l'une en haut & l'autre en bas ; la supérieure

est la plus grande en l'homme. Leur figure est assez connüe, puisqu'elle se voit sans dissection. Les endroits où ses deux paupiéres se joignent, se nomment, *Angles*: celui du côté du nez s'appelle angle interieur ou grand angle, & celui du côté des tempes, angle exterieur ou petit angle.

Elles sont composées de la peau, d'une membrane charnüe, d'une membrane que l'on croit particuliere, de muscles, du tarce & des cils.

La Peau des paupiéres est la même qui couvre les autres parties de la face, elle est seulement plus mince & fort lâchement étendüe, pour se pouvoir rider aisément; elle se termine au bord de chaque paupiére, où elle est percée pour laisser passer les cils. En cet endroit elle est jointe & continüe à cette autre membrane particuliere fort unie, mince & sensible qui revêt la partie interieure des paupiéres & qui se joint à la conjonctive avec laquelle elle se confond: & même la surpeau dont cette membrane est recouverte & qui est très mince & très transparente, se continüe & recouvre non-seulement la conjonctive, mais aussi toute la cornée transparente. Nos Anatomistes croient que cette derniere membrane est produite du pericrane, & que c'est la raison pourquoi elle est si sensible: quoi qu'on puisse dire avec quelque fondement, qu'elle est plûtôt une production ou extension de la peau même qui recouvre les paupiéres, puisqu'elle lui est continüe; & que d'ailleurs lorsque l'une ou l'autre paupiére demeure renversée par quelque maladie, & que cette mem-

brane n'est plus humectée, on la voit manifestement devenir semblable à la peau.

Entre cette membrane & la peau on rencontre une membrane charnuë, qui n'est autre chose qu'une extension des muscles orbiculaires des paupiéres. C'est à l'extremité de cette membrane qu'est attaché ce petit cartilage membraneux & demi-circulaire qui donne cette même figure aux paupiéres, tenant leur peau étenduë suivant leur longueur: on l'appelle *Tarce* & *Peigne*; à cause que les cils, qui sont des poils droits toujours d'une certaine grandeur & ordonnez en maniere des dents d'un peigne sont implantez à son extremité.

Les paupiéres se meuvent quelques-fois selon notre volonté, & le plus souvent aussi elles se meuvent sans que nous y fassions aucune attention. Ce dernier mouvement est fort vîte & se fait de moment en moment quand nous veillons.

Trois muscles meuvent les paupiéres. Le premier & le second qu'on rencontre au dessous de la peau des paupiéres, se nomment *Orbiculaires* ou *Demi-circu'ai es*. Ils naissent l'un & l'autre au grand angle de l'œil, le superieur passe par la paupiére superieure, & l'inferieur par la paupiére inferieure, & se vont insérer ensemble vers le petit angle aux environs de l'os de la pomette, où ils confondent leurs tendons, en sorte qu'ils ne semblent être qu'un seul muscle. Ils sont larges d'un travers de do gt ou environ; & quand ils agissent, i s tirent en même tems la paupiére superieure en bas & l'inferieur en haut, &

ferment exactement les yeux.

Le troisiéme est le *Reveleur* de la paupiére superieure. Il naît du fond de l'orbite assez près du trou par où passe le nerf optique ; & couché sur le muscle droit releveur de l'œil, d'un principe étroit & charnu, il se termine par un tendon assez large au tarse & au bord de la paupiére superieure. Lorsqu'il agit, il léve la paupiére en haut & découvre l'œil.

L'usage des paupiéres est de couvrir l'œil ; de le deffendre des injures exterieurs ; & par leurs mouvemens de répandre également sur tout l'œil la liqueur qui sort des glandes qui l'environent, afin d'humecter la cornée, de la polir, de la nettoier & de la rendre plus transparente.

Au dessus de chaque paupiére superieure sont les Sourcils, qui outre l'agrément qu'ils donnent, servent à détourner la sueur, pour l'empécher d'incommoder les yeux. Ils sont trop visibles pour avoir bésoin de description.

2°. Des Glandes de l'Oeil & de sa graisse.

CHAPITRE III.

CE qu'on appelle vulgairement *Glande lacrimale*, est une petite caroncule ou chair glanduleuse, située au grand angle de l'œil à l'entrée du sac lacrimal. Il semble même que cette caroncule ne soit formée par la reünion de la membrane interieure des paupiéres : car dans l'homme il n'y a point proprement de glande ; & si nos Anatomistes ont ainsi nommé cette partie, c'est à cause de la

liqueur qui ſe filtre aux environs par les points lacrimaux qui percent dans le ſac lacrimal, qu'ils eſtimoient ne pouvoir venir que d'une glande ſitué en cette endroit ; & de ce que de cette même caroncule on voit manifeſtement tranſuder une humidité qui abbreuve auſſi l'œil, & qui dans quelques-unes de ſes maladies coule très abondamment.

Le *Sac lacrimal* eſt l'entrée du canal par où paſſent les larmes pour ſe vuider dans le nez; & c'eſt une extenſion de la membrane interieure du nez. Ainſi la membrane qui forme ce ſac eſt glanduleuſe, puiſque toutes les membranes qui tapiſſent interieurrement le nez le ſont. Il a deux troux fort petits que l'on nomme *Points lacrimaux*, qui s'ouvrent vers le bord des paupiéres dans la foſſette du grand angle.

Dans les animaux qui ont une troiſiéme paupiére, cette eſpece de glande paroît plus conſiderable que dans l'homme, & on y remarque bien plus aiſément deux ou trois vaiſſeaux lymphatiques qui ſe portent & s'ouvrent, à ce que l'on croit, en la ſuperficie interieute de la paupiére, & d'autres parties que je ne décrirai pas ici, puiſque mon deſſein n'eſt que de traiter des maladies des yeux des hommes.

Audeſſus de la paupiére ſuperieure à l'entrée de l'orbite, il ſe rencontre une autre glande qui n'a point de nom, qu'on pourroit avec plus de raiſon appeller *Lacrimal*, tant pour ſa grandeur que pour ſon uſage. Elle commence vers le petit angle & ſe continüe preſque juſque au grand angle; & eſt aſſez

large& épaisse. Elle se trouve quelques fois divisée en plusieurs glandes, & varie souvent en sa figure. De cette glande on voit sortir des lignes droites & nerveuses, qu'on estime être des canaux excrétoires, qui se portent le long de la membrane intérieure des paupiéres & que l'on croit qu'ils persent enfin près des cils.

Outre les trous ou points lacrimaux dont j'ai parlé ci-dessus, on remarque au bord interieur de chaque paupiére une rangée de points qui sont à l'extremité de quantité de petites lignes à peu près disposées comme les cils. Etant à Paris au mois de Janvier 1700. Mr. Mery de l'academie Royale des Sçiences me confirma (ce que d'autres Anatomistes ont aussi remarqué) que lorsqu'on pressoit le bord des paupiéres, il sortoit par ces points ou pores un peu d'humeur gluante; ce que depuis j'ai experimenté être vrai. J'ai aussi observé qn'en fendant ces petites lignes, on y trouve plusieurs petits corps gros comme des grains de pavot, & qui semblent être glanduleux: ils sont disposez dans chaque ligne les uns au bout des autres comme les grains d'un chapelet. On les voit mieux avec de bonnes lunettes, ou avec une loupe de verre, & les considerant avec un microscope ils paroissent être de véritables glandes. Apparemment que ce sont ces petits corps glanduleux qui fournissent cette humeur gluante & qui est plus fluide dans les hommes & les animaux vivants à cause de leur chaleur qui concourt à humecter les yeux & à rendre leurs mouvemens plus libres.

Les glandes des yeux comme tous les au-

tres glandes du corps, outre les canaux excrétoires, ont des nerfs, des arteres & des veines. Leurs nerfs principaux sont quelques rameaux de la cinquiéme paire des Modernes qui est la troisiéme Anciens : elles en reçoivent aussi quelques-autres peu considerables des autres paires qui se portent & passent par l'orbite. Leurs arteres viennent de la carotide, & leurs veines se déchargent dans les jugulaires.

L'usage de toutes ces glandes est de filtrer sans cesse cette liqueur, qui sortant par les ouvertures des canaux excrétoires, abbreuve l'œil. Quelques Anatomistes prétendent que quand elle ne sort que dans une mediocre quantité, le superflu passe par les trous qui sont vers le grand angle, entre dans le sac lacrimal, & se décharge enfin par le canal du nez ; mais que lorsqu'il s'en filtre une plus grande quantité, ces trous n'étant pas assez grands pour lui donner passage, elle est obligée de couler le long des paupiéres en larmes.

Que ces larmes abondantes qu'on répand dans la douleur, dans la tristesse & dans d'autres passions violentes, viennent du cerveau, comme quelques-uns se l'imaginent, il est difficile d'en demeurer d'accord. En effet, on ne peut montrer aucuns conduits par lesquels elles puissent couler, hors les nerfs, qui, outre qu'ils sont très petits, n'ont pas de captivitez sensibles pour laisser passer une si grande abondance de larmes, & d'ailleurs ce n'est pas leur office. Il est donc bien plus probable de dire, que ces larmes ne sont au-

trechose que la serosité même du sang qui se porte dans ces glandes par les arteres & qui s'y filtre alors plus abondamment; soit à cause que le mouvement circulaire du sang se trouve dans ces passions en quelque maniere intercepté, comme on le peut juger par les sanglots; ou que le sang acquiert quelque degré de consistance qui facilite la séparation de sa partie sereuse.

Dans l'orbite on rencontre une assez grande quantité de graisse qui environne l'œil, & remplit les espaces que les muscles, la glande sans nom & les vaisseaux laissent, & qui sert à échauffer l'œil, à l'humecter, à rendre ses mouvemens plus libres & sa figure plus égale.

3°. *Des Muscles de l'Oeil.*

CHAPITRE IV.

COmme toutes les parties qui attachent & retiennent l'œil dans l'orbite sont molles & lâches, l'œil aussi se peut mouvoir aisément en differentes manieres: & ces mouvements se font par le moyen des muscles, qui sont *Droits* pour faire les mouvements droits, & *Obliques* pour faire les mouvemens obliques.

Il y a quatre muscles *Droits* & deux *Obliques*, qui reçoivent leurs noms de leurs situation & de l'action qu'ils font. Le premier des droits est situé en la partie supérieure de l'œil & le tire en haut, on l'appelle *Hausseur* & *Superbe*: le second qui lui est directement opposé est en la partie inférieure de l'œil & le tire en

bas, on le nomme *Abaiſſeur* & *Humble*: le trois & le quatriéme ſont aux côtez, & tirent l'œil du côté du grand angle, ou du petit angle; celui qui eſt du côté du grand angle eſt dit *Adducteur, Beuveur* & *Liſeur*, & celui du petit angle, *Abducteur* & *Dédaigneux*.

Ces quatre muſcles dont le ventre eſt rond, long & charnu, prennent leur origine du fond de l'orbite, au tour du trou par lequel paſſe le nefs optique, & s'avançants par les quatres parties cardinales de l'œil, finiſſent en des tendons larges, minces & forts, qui s'uniſſent tous enſemble & forment une large aponévroſe qui ſe gliſſe entre la cornée & la conjonctive auſquelles elle eſt adherente, & s'inſere enfin à la cornée opaque vers l'endroit où elle commence à dégenerer en tranſparente.

Lorſque ces muſcles agiſſent également ils tirent l'œil en dedans & le tiennent en une ſituation ferme & égale, c'eſt ce qu'on appelle mouvement tonique. Et il étoit néceſſaire que ces muſcles fuſſent oppoſez les uns aux autres, parce qu'autrement l'œil auroit eu une inclination à ſe tourner inégalement d'un côté ou d'autre.

Des deux muſcles *Obliques*, l'un eſt *Grand*, & *Supérieur*, l'autre eſt *Petit* & *Inferieur*. Le *Grand* prend ſon origine du fond de l'orbite preſque du même lieu d'où n'aît *l'Adducteur de l'œil* & ſe portant droit au grand angle, il ſe termine dans un petit tendon rond & long qui paſſe par un trou formé par un petit cartilage, que nos Anciens, à cauſe de ſon uſage, ont appellé *Poulie*, ſitué au grand angle près de la caroncule lacrimale, & ſe réflechiſſant

presque en angle droit & se dilatant, il monte obliquement par la partie supérieure de l'œil & s'insere à la cornée à côté de l'iris vers le petit angle.

Le *Petit oblique* naît de la partie inférieure & presque externe de l'orbite du côté du grand angle, & s'avançant obliquement au petit angle par la partie inférieure du globe, il unit son tendon à celui *Du grand oblique*, se terminant ainsi à la cornée à côté de l'iris.

Ces deux muscles agissants separément tirent le globe de l'œil du côté du nez en le tournant un peu ou vers haut, ou vers bas; & & c'est à cause de ces mouvements qu'on les a appellez *Amoureux*: & l'orsqu'il agissent ensemble ils tirent & arêtent fixement l'œil du côté du nez.

4°. *Des Nerfs, des Arteres & des Veines qui se portent dans les parties ci-devant dites.*

CHAPITRE V.

TOutes les parties extérieures de l'œil que je viens de décrire, reçoivent des nerfs pour leur porter les esprits animaux, des arteres pour leur fournir leur nourriture, & des veines pour remporter le superflu de cette même nourriture.

Les nerfs les plus considerables sont, la troisiéme paire des Modernes qui est la seconde des Anciens que l'on nomme *Moteurs de l'œil*. Ils prennent leur origine de la base de la substance medulaire prés de l'entonnoir, & sortans du crane ils entrent dans l'orbite, &

se dispersent dans tous les muscles destinez à mouvoir l'œil & fournissent aussi quelque rameaux aux muscles des paupiéres.

La quatriéme paire des Modernes qu'on nomme *Pathétiques des yeux*, qui naissent de la partie supérieure de la substance medulaire, près des protubérances orbiculaires, & entrans dans l'orbite s'inserent entierement dans le grand oblique supérieur. On les nomme *Patétiques*, parce qu'on croit qu'ils sont la cause de ces mouvemens involontaires des yeux qu'on remarque dans l'amour, dans la haine, dans la crainte, dans la colere, dans la tristesse & dans les autres passions : à la difference des moteurs qui ne servent que lors qu'on a dessein de régarder quelque objet.

Outre ces nerfs *La cinquiéme paire*, des Modernes qui est la troisiéme paire des Anciens, ne se distribuë pas seulement au palais, aux narines & aux autres parties de la face & à presque tous les visceres, elle envoye encore des rameaux aux yeux. Cette paire sort des côtez de la protuberance annulaire par un trou assez ample derriére les pathétiques des yeux : elle a plusieurs fibres, *Molles* & *Dures*, qui s'assemblent & forment un faisceau, dont il se détache un rameau qui se porte aux yeux, où il distribuë quelques branches à la cornée & aux glandes lacrimales, comme je l'ai déja dit, & le reste de ce rameau *Ophthalmique* ayant passé par dessus ces glandes, s'engage dans les cavitez du nez.

La *Sixiéme paire* des Modernes ou la quatriéme des Anciens qui sort de la plus basse partie de la protuberance annulaire, & pas-

ſant hors du crane par le même trou que les nerfs de la trois & quatriéme paire, ſe termine auſſi en partie dans l'orbite & au muſcle abducteur de l'œil ; pendant que l'autre partie s'uniſſant avec quelques ramifications de la *Cinquiéme paire*, forme avec elles le principe du nerf intercoſtal.

Enfin il ſe jette encore dans les muſcles des paupiéres & du front, un rameau de la partie dure de la *Septiéme paire*, qui eſt la cinquiéme des anciens, aprés que cette partie eſt ſortie du trou dont l'iſſuë eſt entre l'apophiſe *Maſtoide* & *Stiloïde*, & qu'elle a fourni quelques ramifications à l'oreille externe, à la face & autres parties.

Les arteres qui ſe portent aux yeux viennent des diviſions de la carotide, dont le tronc extérieur fournit des rameaux aux paupiéres, de même qu'aux autres parties de la face & aux tempes : & le tronc intérieur étant entré dans la tête, envoye un rameau qui accompagne le nerfs optique & ſe diſtribuë à tout l'œil.

Et les veines ſe déchargent, ſçavoir celles des paupiéres, des glandes & quelques autres dans les jugulaires externes, & toutes les autres dans les jugulaires internes.

Du Globe de l'Oeil, & 1°. de ſes Membranes communes.

CHAPITRE VI.

LE globle de l'œil eſt compoſé de membranes, de partie tranſparentes & d'une humeur.

On divise ordinairement les membranes en communes, & en propres, on en compte deux communes la *Conjonctive* & l'*Innominée*; mais sans m'arrêter à ce nombre, je dirai qu'il y en a une *Troisiéme*, que l'on peut reconnoître de même que les deux autres.

Celle-ci est extérieure & est une continuité de la membrane particuliere qui revêt la partie intérieure des paupiéres qui se couche sur la conjonctive, s'y attache & se concontinuë avec elle jusques au bord de la cornée transparente, & même la surpeau dont elle est recouverte, qui est très delicate, recouvre aussi toute la cornée transparente, comme je l'ai déja dit en parlant des paupiéres. Quoi que cette membrane soit fort mince & qu'elle soit fortement unie à la conjonctive, en tirant ou étendant les paupiéres on la reconnoît aisément par les rides qu'elle forme & qui se terminent où elle finit, c'est-à-dire au bord du cercle de la cornée transparente: si même on se donne un peu de peine, on la séparera de la conjonctive, en l'écorchant toutefois, de la même maniere qu'on sépare la membrane innominée. Il n'est pas non plus difficile de reconnoître cette surpeau qui recouvre cette membrane & la cornée transparente: les *Phlycténes*, qui sont des petites vescies pleines d'eau qui s'élevent sur la superficie de la cornée transparente & sur le blanc de l'œil, & dont quelques-uns ont quelques fois leur centre au bord de la cornée transparente, & occupent en même temps partie du blanc de l'œil & partie de la cornée transparente sont des preuves de son existence.

La seconde est dite *Conjonctive*, parce qu'elle retient l'œil dans l'orbite. Elle naît du péricrane, ou plûtôt elle en est une continuité. Elle s'étend depuis la circonférence de l'orbite, jusques au bord de la cornée transparente. Cette membrane se voit dans toute son étendue, après qu'on a levé les muscles orbiculaires des paupieres.

La troisiéme est apellée *Innominée* par un caprice des Anatomistes, qui apellent de ce nom les parties ausquelles il ne leur plaît pas d'en donner. Elle est formée par les tendons des muscles de l'œil qui se convertissent en une large aponévrose qui se glisse entre la cornée & la conjonctive, ausquelles elle est adhérente, & se continue ainsi jusques au bord de la cornée transparente, comme je l'ai dit en parlant des muscles droits.

Ces trois membranes unies & jointes ne semblent en composer qu'une, qu'un Anatomiste peut cependant diviser comme je viens de le dire; & on a accoutumé de l'apeller du nom de la principale qui est la *Conjonctive*, ce qui fait que beaucoup d'Anatomistes ne reconnoissent que la *Conjonctive*, d'autres la *Conjonctive* & l'*Innominée*, ausquelles j'ajoûte la *troisiéme* ci-dessus.

On apelle encore cette partie de la conjonctive que l'on voit en ouvrant l'œil, le *blanc de l'œil*, à cause de la blancheur des membranes dont il est composé. Et c'est à cause de ces trois membranes apliquées les unes sur les autres, & particulierement de l'extérieure qui est la plus lâchement étendue, que dans les ophthalmies violentes le blanc de l'œil croît quelquefois & s'étend si démesurément,

qu'il couvre toute la cornée transparente.

Le tronc extérieur de la Carotide fournit aussi à la conjonctive le sang nécessaire pour sa nourriture, de même qu'aux paupieres, par quantité de petits rameaux souvent imperceptibles qui se conduisent de diférens endroits sur la superficie de cette membrane, dont cependant les principaux partent du côté du grand angle de l'œil ; & le superflu de ce sang est reporté par les veines dans les jugulaires externes.

---

2. Des Membranes propres & 1. de la Cornée.

CHAPITRE VII.

LEs membranes propres sont trois, la *Cornée*, l'*Uvée* & la *Rétine*.

La *Cornée* est la plus grande de ces membranes, puisque c'est elle qui forme le globe de l'œil. Elle est dure & épaisse ; son épaisseur n'est pas égale, elle l'est davantage vers son fond, & elle diminue insensiblement en aprochant en devant. Elle est opaque par derriere, polie & transparente par devant ; d'où vient que quelques Anatomistes la divisent en sa partie transparente qu'ils apellent *Cornée*, & en sa partie opaque qu''ils nomment *Sclérotique* ou *Dure* ; mais je ne la reconnois ici que pour une seule & même membrane.

Elle est entretissue de toutes sortes de fibres, d'où vient qu'il est difficile de la déchirer uniement. Et comme toutes les autres membranes qui ont une épaisseur un peu considérable, on estime qu'elle est composée de plusieurs pellicules appliquées les unes sur

les autres, dont le nombre ne se peut déterminer. Il est cependant bien difficile de diviser la cornée opaque par pellicules, pour la quantité des fibres qui le traversent: & la transparente, au contraire, se divise un peu plus aisément; car avec la pointe de la lancette couchée de plat on en peut lever deux & trois épaisseurs, & même plus sans percer l'œil, on s'en peut figurer un bien plus grand nombre: mais comme ces divisions artificielles ne sont qu'arbitraires, elles ne sont pas tout à fait capables de persuader, il faut donc avoir recours à la raison tirée de l'experience. On sçait par experience que la cornée transparente est souvent travaillée de pustules & d'abcez; & comme ces petites tumeurs qui sont plus ou moins enfoncées, sont sujettes à s'applatir & même à faire fusée, on juge qu'elles se trouvent entre des pellicules; par ce qu'autrement l'humeur qui cause ces petites humeurs, trouvant un obstacle égal de toutes parts, formeroit nécessairement & toujours une humeur ronde.

Cette membrane forme une ampoule qui contient les autres parties intérieures de l'œil, & c'est ce que l'on appelle *Le globe de l'œil*, dont la rondeur n'est pas exacte; car la partie transparente de la cornée s'éleve en une bosse qui excéde la superficie sphérique de la partie opaque. Cette bosse dans l'homme, & dans la plûpart des animaux quadrupedes, fait partie d'un cercle dont le diametre, si ce cercle étoit entier, seroit moindre d'une huitiême partie ou environ, le demi diametre du cercle formé par la partie opaque de

la cornée : & dans les oyseaux elle est si éminente, que le diametre de son cercle n'égale qu'environ le demi diametre de la partie opaque. Ainsi selon que cette bosse est éminente ou déprimée, c'est-à-dire, selon qu'elle fait partie d'un plus gaand ou d'un moindre cercle, on voit les objets ou plus petits, ou plus gros, ou de plus loin, ou de plus près, comme je le dirai ci-après.

Cette bosse de la partie transparente de la cornée excepté, le globe de l'œil se trouve rond en tout sens dans l'homme & dans les animaux quadrupedes : mais dans les oyseaux & dans les poissons, il est applati de devant & derriére.

La cornée contre le sentiment de du Laurent a des arteres qui viennent du rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique en sortant du crane, & qui lui fournissent sa nourriture, & des veines qui se déchargent dans les jugulaires & qui remportent le superflu de cette même nourriture. Les plus considerables de ces vaissaux se jettent particuliérement vers sa partie postérieure aux environs du nerf optique, où ils forment differentes ramifications, dont les unes s'étendent par toute la cornée & finissent entre ses pellicules, & les autres pénétrent en biaisant ces mêmes pellicules, & entrent dans le globe de l'œil, pour se distribuer à l'uvée, à la retine & aux autres parties intérieures, comme je le dirai dans la suite.

Outre ces vaisseaux, il s'insere en cette membrane quelques rameaux de nerfs, qui viennent du rameau opthalmique de la cinquié-

me paire. Ces rameaux ayant accompagné le nerf optique se distribuent en partie au fond de cette membrane & se répandent à sa superficie extérieure & intérieure, & le reste la pénétrant entiérement en d'autres endroits se porte à l'uvée & au cercle ciliaire, comme je le dirai ci-aprés.

C'est à la partie postérieure de cette membrane qu'est l'entrée du nerf optique pour se jetter au dedans du globe de lœil. En pénétrant cette membrane, il s'y attache fortement, en sorte qu'on ne l'en peut séparer.

C'est ce qui a fait dire aussi à quelques Anatomistes modernes, que la cornée n'est autre chose qu'une extension ou dévelopement de la membrane extérieure de ce nerf: ce que je ne leur accorde pas; par ce que si cela étoit, cette membrane devroit être doüée d'un sentiment plus exquis que celui qu'elle a, & sa ponction dans l'abaissement des caracteres seroit insuportable aux malades, ce qui n'est pas, puisquils ne ressentent qu'une mediocre douleur, quoi que cette membrane soit dure & assez épaisse; je pourois même assurer qu'ils n'en ressentiroient presque pas; n'étoit qu'on est obligé de piquer le blanc de l'œil dont les membranes qui le composent sont d'un sentiment très exquis, mais dont la douleur est suportable lorsqu'on les pique, à cause de leur peu d'épaisseur qui est bientôt pénétrée par l'éguille.

L'union qui se remarque dans l'implantation de ce nerf, ne peut être non plus un argument de l'extention de sa membrane: cette union étant aussi nécessaire que celle

qui ſe rencontre dans toutes les autres parties de notre corps, même de la nature bien differente, comme des ligaments & des tendons avec les os, ſans qu'on puiſſe dire pour cela que les os prennent leur naiſſance des ligaments ou des tendons.

D'ailleurs, s'il étoit vrai que la cornée fût une production de la membrane extérieure du nerf optique, il s'enſuivroit que dans les oyſeaux & dans quelques poiſſons dont la partie opaque de la cornée ſe convertit en partite en os, & dans d'autres animaux ou elle ſe trouve cartilagineuſe, la membrane extérieure de ce nerf, que l'on ſupoſe former la cornée, deviendroit oſſeuſe, ou cartilagineuſe; ce qui ſeroit abſurde: quand même on objecteroit qu'on voit d'autres membranes, comme celle qui forment la fontanelle, chez les enfans, & des tendons, comme ceux des muſcles, des cuiſſes & des jambes dans les oyſeaux ſe convertir en os quand ils viellissent; par ce qu'on ne s'eſt jamais aviſé de dire, que les membranes qui forment la fontanelle, fuſſent une production de la dure-mere, quoiqu'elle y ſoit attachée, & que les tendons des muſcles fuſſent une ſuitte des nerfs.

Il eſt donc bien plus probable de dire que cette membrane eſt formée dès la premiere conformation de même que les autres parties de notre corps, & qu'elle eſt d'une nature toute particuliére, ne s'y en rencontrant point de ſemblable dans le reſte du corps, comme on peut le connoître en comparant cette membrane avec les ligaments des articles, les aponévroſes des muſcles, les mem-

branes qui les envelopent, celles qui recouvrent les os, & généralement toutes les autres membranes.

Quand je dis que c'est à la partie postérieure de la cornée qu'est l'entrée du nerf optique, je l'entends dans l'homme particuliérement, dans le chien & dans quelques autres animaux qui ont le cerveau plus gros que d'autres à proportion de leurs corps, chez lesquels cette entrée est presque directement opposée au trou de l'uvée; car dans la brebis, le bœuf & autres animaux quadrupedes, dans les oyseaux & dans les poissons, elle se trouve plus à côté du globe en tirant vers le nez, aux uns plus aux autres moins.

---

3. *De l'Uvée.*

CHAPITRE VIII.

LA membrane qui est immediatement au dessous de la cornée se nomme *Rhagoide*, ou *Uvée*, pour la ressemblance à la peau qui recouvre un grain de raisin & dont on a séparé la queüe, & *Choroide*, par ce que de même que le chorion environne & contient l'enfant dans la matrice, & sert d'appuy aux vaisseaux qui lui portent sa nourriture, cette membrane contient les parties principales destinées à la vüe, & reçoit & affermit les vaisseaux qui se doivent distribuer à ces mêmes parties.

Elle est beaucoup plus mince que la cornée, & est très délicate se déchirant aisément. Elle paroît fort obscure en toutes ses parties, en-

sorte qu'elle ne permet l'entrée de la lumiére que par son trou qui est en sa partie antérieure, & cela à l'occasion d'une couleur noire dont elle est enduitte, qui dans l'homme & dans plusieurs animaux rend cette membrane fort noire, qui d'elle même ne l'est pas, comme on peut le connoître en lavant ou ratissant cette couleur qui se sépare aisément. Cette membrane ne se trouve pas également enduite de cette couleur en toutes ses parties. Il y en a davantage en sa partie extérieure qui touche la cornée, & dans la surface interieure de l'iris, que dans sa partie intérieure du côté de la rétine, & dans la partie antérieure de l'iris: même dans le bœuf & divers autres animaux, l'uvée se trouve de diverse couleur du côté qu'elle touche la rétine, & dans ceux là il se rencontre très peu de cette teinture noire.

Cette membrane tapisse tout le fond de la cornée dont elle imite la figure, & elle ne s'en sépare qu'à l'endroit où elle forme l'iris, où elle est plus épaisse & plus forte qu'en sa partie posterieure. Elle s'attache à la cornée en differens endroits. Dans son fond elle est intimement unie à la circonference de l'entrée du nerf optique; ensuite elle n'est plus attachée que par les vaisseaux, je veux dire par les nerfs, les arteres & les veines veines qui passent au travers de la cornée & se jettent en cette membrane. Et lorsqu'elle est parvenüe vers la fin de la cornée opaque, elle s'attache en rond sur & prés de son bord & cela par le moyen d'un cercle en maniere de petite couronne, qui est d'une substance

differente de l'uvée, pour ensuite s'en séparer & former l'iris.

L'Iris, est cette partie de l'uvée que l'on voit au travers de la cornée transparente, ainsi nommée à cause de la diversité ou du mélange des couleurs qui s'y remarquent, qui sont ou bleües, ou jaunes, ou vertes, ou noires, &c: & l'on croit que ces couleurs suivent la diverse temperature du cerveau & des yeux, & qu'elles sont plus ou moins vives selon que les esprits sont plus ou moins agitez. La couleur dominante de l'iris donne le nom a l'œil; ainsi on appelle un *œil bleu*, quand l'iris est plus mélé de bleu &c.

On remarque au milieu de l'iris un trou qui est toûjours rond en l'homme, & qui dans quelques animaux est oblong ou d'autre figure, qu'on appelle *Pupille* ou *Prunelle*. Ce trou se dilate & se resserre; il se dilate dans les tenebres & lorsque l'on est exposé à une foible lumiere, ou l'orsqu'on regarde des objets qui sont prés de l'œil; il se ressere lorsque la lumiere est forte, ou que l'on regarde des objets fort éloignez. Il paroît noir dans l'homme & dans les animaux dont l'uvée est noire, parce que les rayons de lumiere passants par ce trou & traversants l'humeur aqueuse, le cristalin & le corps vitré, ne trouvent point de corps au delà capable de les réflechir au dehors: la rétine qu'ils ébranlent en l'illuminant, ne le pouvant, & l'uvée qui est noire s'opposant à cette réflexion.

L'Uvée depuis son fond jusques au cercle ciliaire paroît tissüe de quantité de petites fibres qui semblent differentes de ses fibres

membraneuſes, qui aiants abandonné la circonference de l'entrée du nerf optique ou elle ſont attachées, ſe conduiſent en biaiſant un peu de derriére en devant; & avant que d'avoir atteint le *Cercle ciliaire*, quelques-unes de ces fibres ſe réflechiſſent & forment des eſpeces *D'œillets*, ou *Volutes*, à peu prés ſemblables à ces œillets formez par ces petites lignes que l'on remarque en la ſurpeau de la partie intèrieure du bout des doigts Cette diſpoſition de fibres me fait conjecturer que cette partie de l'uvée n'a point de mouvement comme quelques-uns le penſent; parce que ſi cela étoit, ces fibres ſe porteroient toutes, ſans changer leur premier ordre, juſques au cercle ciliaire.

Quand ces fibres (differentes des membraneuſes) ont atteint le cercle ciliaire, elle s'y attachent fortement & ſe gliſſent en lignes droites & paralleles par le travers de la ſuperficie interiéure de ce cercle; & parvenües vers ſa partie antérieure elles s'en ſeparent, ſe réflechiſſent, & ordonnées en maniere de petits rayons fort courts elles s'inſerent tout auſſi-tôt au tour de la membrane du corps vitré à l'endroit où elle ſe double pour embraſſer le criſtalin. Ces fibres ayant abandonné le cercle cilaire, paroiſſent plus groſſes, plus blanches, & elles ſont ſi tendres qu'elles ſe rompent trés aiſement; & cela d'autant plus qu'elles ne ſont contenües ni affermies par les fibres membraneuſes de l'uvée.

Entre toutes les fibres qui ſe gliſſent par le travers du cercle ciliaire, il y a des petites cannelûres remplies de cette teinture noire, dont

dont j'ai parlé ci-devant. Il y en a de semblables sur la membrane du corps vitré à l'endroit où ce cercle se colle sur cette membrane, & qui répondent aux prémieres : en sorte que quand ce cercle est uni à la membrane du corps vitré, ces cannelûres forment des especes de conduits qui se trouvent toûjours remplis de cette teinture noire : d'où vient que lorsqu'on a separé ce cercle du corps vitré, il reste sur ce corps des lignes noires disposées comme des cils, que la plûpart de nos Anatomistes (faute de les avoir bien examinées) appellent *Fibres ciliaires*. Ce ne sont point ces lignes ou cannelûres que jappellerai *Fibres* ou *Procez ciliaires*, mais bien ces fibres blanches & molles dont je viens de parler.

A l'égard des fibres membraneuses de l'uvée, elles passent au de là du cercle ciliaire & forment *l'Iris*. Ce ne sont pas ces seules fibres qui constitüent l'iris ; j'en remarque encore d'autres dans sa partie intérieure & d'autres dans sa partie antérieure qui tiennent des routes differentes, & qui font que l'uvée est beaucoup plus épaisse & plus forte à l'endroit de l'iris, qu'en sa partie posterieure.

La délicatesse de toutes ces differentes fibres de l'iris est si grande qu'il est impossible de les séparer les unes des autres pour connoître leur nature : mais quand une partie fuit mon scalpel; je l'abandonne, & pour connoître ce que c'est, j'ai recours à la raison. Ainsi considerant le mouvement de l'iris lorsque la pupile se dilate ou se ressere pour régarder les objets proches ou éloignez, je conçois qu'il faut qu'il y ait des parties pour

faire ces mouvements : & comme je ne vois pas qu'il en vienne d'ailleurs, j'infere que ces parties se doivent trouver dans l'iris même.

En effet aprés avoir ratissé & lavé la partie intérieure de l'iris pour en ôter la noirceur dont-elle est enduite, je remarque des fibres differentes de celles dont j'ay parlé ci-devant, qui partent de la circonference de la partie antérieure & interne du cercle ciliaire & se terminent en ligne droite vers le bord de la circonférence de la pupille ; je conclus que ce sont des *Fibres motrices*, dont la disposition est fort propre à dilater le trou de l'uvée, lorsque ces fibres agissants vers leur principe se racourcissent.

Dans les vieillards chez lesquels ces fibres acquiérent une consistance un peu plus forte, on les distingue aisément au travers de l'iris, se servant de bonnes lunettes, ou d'une loupe de verre quand la vuë n'est pas assez perçante, & on les voit disposées par rayons très bien ordonnez, on observe même leurs mouvements.

Si ces fibres sont capables de dilater la pupile, il faut nécessairement qu'il y en ait d'autres qui la reserrent, puisque ces mouvements suivent notre volonté, quoi que nous n'y fassions point d'attention : mais comme ces fibres ne se peuvent dêmesler dans un œil d'homme, à cause de leur petitesse & de leur confusion, j'ai recours à un œil de bœuf dont la pupille est oblongue ; & aprés avoir enlevé toute la cornée transparente, & ratissé & lavé la partie antérieure de l'iris, j'ouvre un peu la pupille & je reconnois par la disposi-

tion de quelques rides qui s'y forment, (me ſervant d'une loupe de verre pour les mieux obſerver) qu'il doit y avoir à la partie antérieure de l'iris de part & d'autre de la pupille quelques fibres pour former ces rides. Et comme ces rides ſemblent partir d'un des angles arrondis de la pupille, ſe conduire au tour de cette pupille de part & d'autres, & ſe terminer à l'autre angle, je n'ai point de peine à conçevoir que les fibres qui font ces rides ont leur naiſſance du côté d'un de ces angles de la pupille, & qu'elles s'inſérent vers l'autre angle. Que leur attache commune eſt à la circonférence de la partie extérieure du cercle ciliaire; qu'elles ſont unies les unes aux autres comme les fibres qui compoſent un muſcle: & que leur diſpoſition doit être aſſez ſemblable aux fibres qui forment les muſcles orbiculaires des paupiéres. Je puis donc vrai-ſemblablement conjecturer que ce ſont ces fibres qui en ſe racourciſſants reſſerrent & ferment la pupille dans les animaux qui l'ont oblongue ou en fente.

Je puis encore conjecturer que dans l'homme & dans les animaux qui ont la pupille ronde, ces fibres doivent ſe croiſer & avoir différentes origines & inſertions, pour me ſervir des termes des Anatomiſtes lorſqu'ils parlent des muſcles, pluſieurs attaches communes au cercle ciliaire, & même diſpoſition entre toutes celles qui partent d'un même lieu & s'inſerent en celui qui lui eſt oppoſé, pour pouvoir reſſerrer la pupille en rond: parce que je ſçais que la nature agit toûjours uniformément dans la conſtruction des parties

qui doivent avoir un même usage.

C'est à ces différentes fibres de l'iris qu'on doit attribuer la cause efficiente de la dilatation & du resserrement de la pupille, & non point à la différente action de la lumiére, qui d'elle-même n'est point capable de produire ces mouvements, mais seulement d'exciter dans la rétine une certaine sensation qui seroit souvent confuse, si cette lumiére n'étoit modifiée en passant par la pupille : & c'est à l'occasion de cette sensation que l'ame est muë à dilater & resserrer la pupille au degré nécessaire pour perfectionner la vision.

Outre ce que je viens de dire de l'iris, il il faut encore remarquer que les fibres membraneuses de l'uvée qui passent au de là du cercle ciliaire & qui forment l'iris en occupent le milieu, & se continuënt jusques au bord de la pupille où elles forment comme un petit ourlet, & que les fibres motrices ne vont pas jusqu'au bord, mais se terminent auprès: ce qui fait que l'iris est si mince & si tendre aux environs de la pupille, que dans les moindres efforts extérieurs ; ou pour peu que l'on touche le bord de la pupille lorsque l'on abbaisse les cataractes, se bord est sujet à se déchirer jusques au lieu ou s'insérent les fibres motrices ; & quand cela arrive la pupille change de figure.

Comme l'uvée est attachée autour de l'entrée du nerf optique, nos Anatomistes croient aussi qu'elle est formée par l'extention & dévelopement de la membrane délicate de ce nerf; quoi qu'on ne voye aucun raport entre cette membrane & la membrane intérieure

du nerf optique. Mais cette maniére d'expliquer l'origine des parties étant industrieuse, il ne faut pas s'étonner que quelques Anatomistes modernes se plaisent à l'éxagerer. Pour moi je crois que l'uvée de même que la cornée, est formée des principes communs dés la prémiere conformation; & je ne sçaurois me persuader (si ce que ces Anatomistes avancent étoit vray) comment les malades pourroient souffrir les piquûres, incisions & déchiremens de cette membrane ensuite de quelques playes ou contusions de l'œil, qui causeroient sans doute de très cruelles douleurs; puisque pour peu qu'on touche un nerf découvert & sain, les douleurs en sont insuportables. Je ne veux pas nier cependant, que le nerf optique ne s'attache à cette membrane comme à la cornée, puisque cela est en effet; mais les membranes ou envelopes de ce nerf finissent où elles s'attachent & on ne les peut conduire plus loin.

Les arteres qui vont à l'uvée, comme je l'ai déja dit, passent au travers de la cornée en quantité d'endroits: une partie se distribuë à l'uvée & au cercle ciliaire, & l'autre partie pénétre cette membrane & se porte à la rétine. La plûpart des arteres qui se portent au cercle ciliaire, après avoir pénétré la cornée, font deux & trois lignes de chemin entre cette membrane & l'uvée sans être attachées ni à l'une, ni à l'autre de ces membranes; & ces arteres par leurs battemens font des impressions à la partie intérieure de la cornée de la même maniére que celles qui se remarquent à

la superficie intérieure du crane faites par le batement des arteres qui rampent sur la duremere. Les veines qui suivent les ramifications des arteres, ressortent au travers de la cornée pour se décharger ensuite dans les jugulaires.

Cette membrane reçoit aussi des nerfs qui viennent du rameau ophthalmique de la cinquiême paire qui se porte à la cornée ; & dont plusieurs scions aiant abandonné cette membrane se disseminent en plusieurs endroits de l'uvée & au cercle ciliaire. Les plus considerables sont ceux qui se portent aû cercle ciliaire, & on en remarque aussi quelques-uns qui aprés avoir pénetré la cornée, se glissent de même que les arteres & les veines entre cette membrane & l'uvée avant que de se jetter dans le cercle ciliaire. On distingue toutes ces fibres nerveuses des arteres & des veines, quand on sépare l'uvée de la cornée, par leur blancheur & leur dureté: dailleurs celles qui se portent au cercle ciliaire se font reconnoître trop aisément pour en douter. Il y a apparence que ce sont une partie de ces nerfs qui en se distribuants dans châque fibre motrice de l'iris, leurs portent ces esprits animaux, comme parlent les Medecins, nécessaires pour leurs mouvements.

---

4. *De la Rétine & par occasion du Nerf Optique.*

CHAPITRE IX.

AVant que de décrire *La Rétine*, je dois faire connoître les *Nerfs Optiques*, puis-

que cette membrane ſemble en être veritablement une continuité.

Cette paire de nerfs eſt la premiére des Anciens & la ſeconde des Modernes. Ils prennent leur origine au deffaut des corps cannelez, de la partie ſupérieure de cette ſubſtance medullaire que Galien appelle *Le lict des nerfs optiques*, & deſcendants & s'avançants en devant s'uniſſent près de *l'Entonnoir* au deſſus de la *Selle* de *l'Os Sphenoide*, ils ſe ſéparent après & ſortent auſſi-tôt du crane, entrent dans l'orbite & s'inſerent au fond de la cornée.

Ces nerfs ſont les plus gros de tous ceux qui ſortent du cerveau, ils ſont auſſi les plus fournis de cette ſubſtance medulaire qui ſe rencontre dans les autres nerfs, d'où vient qu'ils ſemblent plus moûs, & ſe revêtent comme les autres nerfs de la *Dure* & de la *Pie-mere*.

Les Anatomiſtes diſputent ſi leur union ſe fait, ou en ſe croiſant, c'eſt-à-dire, ſi un de ces nerfs qui naît du côté droit du cerveau paſſe à l'œil gauche, & celui qui ſort du côté gauche s'inſere à l'œil droit; ou par un mêlange de leur moëlle; ou par un ſimple attouchement. Mais l'obſervation que Veſale a faite dans une femme qui avoit l'œil droit émacié dès ſon bas âge, & le gauche parfaitement ſain, dont le nerf optique de l'œil émacié étoit beaucoup plus petit que celui de l'œil ſain depuis l'œil émacié juſques à la naiſſance de ce nerf & au côté droit de cette union, décide la choſe & fait connoître que leur union ſe fait par un ſimple at-

touchement de leur moëlle.

On demande à quoi sert cette union? Ceux qui se flatent de connoître les desseins de la nature, comme s'ils avoient été appellez en son conseil, nous disent, 1. Que cette union est faite afin que l'espece visible reçeüe en châque œil ne parût point double: 2. Afin qu'un œil venant à manquer, tous les esprits animaux des deux nerfs se pussent distribuer à l'autre: 3. Pour les assûrer mutuellement dans leur route qui est longue.

Leur premiére raison se détruit d'elle-même, si on considere que d'autres nerfs destinez à d'autres sens, comme par exemple ceux de l'ouye, ne font pas appercevoir une double sensation, quoi qu'il tiennent des routes opposées l'une à l'autre., leur seconde ne se soûtient pas mieux; puisqu'elle suppose une communication reciproque de leurs conduits ou pores, ou bien une détermination volontaire de ces esprits, ce qui ne se peut prouver d'ailleurs quand ces esprits: qui ne peuvent plus couler dans l'œil malade seroient déterminez à se joindre à ceux de l'œil sain, il faudroit que les pores du nerf de cét œil sain fussent disposez pour les contenir tous. Leur troisiéme raison est la plus probable.

Le nerf optique, comme les autres nerfs, devient plus solide à mesure qu'il s'éloigne de son origine. La maniére dont-il s'implante dans la cornée, & pénetre l'uvée, fait bien connoître que ces membranes ne sont pas des dévelopemens de celles qui le recouvrent, comme je l'ay déja dit ci-dessus, & pour

s'en assûrer encore davantage il ne faut que prendre un œil tiré de son orbite, & aprés en avoir séparé les muscles, la graisse, & les autres parties qui s'attachent en dehors, fendre le nerf optique jusques en son milieu & continuer de suite l'incision par la cornée, l'uvée & la rétine, jusques à ce qu'on puisse séparer le globe en deux hémispheres: on distinguera alors les differentes substances de toutes ces membranes, & on verra manifestement que les envelopes de ce nerf finissent où elles s'attachent sans s'étendre dans la cornée ni dans l'uvée on verra même deux petites lignes des deux côtez de ce nerf qui en sont comme les termes.

A l'égard de la rétine il n'en est pas de même: car quoi qu'il semble d'abord que le nerf optique finisse tout à coup aprés qu'il a pénétré l'uvée, on voit cependant sortir de l'extrémité de ses fibres moëlleuses un tissu delié & fort tendre en maniére de membrane, que l'on croit avec raison être un dévelopement ou une dilatation de ces mêmes fibres: du moins il est constant que ces fibres en forment la plus grande partie, & c'est ce tissu que l'on appelle *La Rétine*.

Cette membrane est située immediatement au-dessous de l'uvée, elle embrasse toute la partie postérieure du corps vitré à la membrane duquel elle est attachée par quelques fibres très tendres dans les endroits où ce corps se joint au cercle ciliaire, & elle se termine enfin autour du cercle ciliaire auquel elle s'attache. Dans les enfans nouveaux nés elle est d'une consistance extraordinairement tendre, & elle

l'est un peu moins dans les adultes. Si cette membrane ne paroît pas tout à fait si blanche que les fibres moëlleuses du nerf optique dont elle tire son origine, on peut croire que son humidité en est la cause.

On remarque plusieurs petites branches de vaisseaux qui rampent sur sa superficie extérieure & qui lui fournissent le sang nécessaire pour la nourir: ces vaisseaux viennent des arteres & des veines qui pénétrent la cornée & l'uvée aux environs du nerf optique.

Comme cette membrane paroît être une extention des fibres moëlleuses du nerf optique, qu'elle est blanche dans l'homme & dans beaucoup d'animaux, quelle est fort tendre, & qu'elle est située immediatement derriere le corps vitré, nos Anatomistes modernes y ont établi le siege de la vüe, & avec juste raison : en effet c'est la seule partie capable de recevoir les images des objets, je veux dire les impressions de ces rayons de lumiére réfléchis & differemment modifiez par les differentes superficies des corps qu'ils frapent, comme je le dirai plus au long ci-après.

---

5. Des Parties ou corps transparents, & 1. du Corps vitré.

CHAPITRE. X.

Il y a dans l'oeil deux parties ou corps transparents le *Vitré* & le *Cristallin*. Le *Corps vitré* est un composé de membranes & de fibres

transparentes qui contiennent une humeur à peu prés semblable à l'humeur acqueuse.

Les membranes & les fibres de ce corps sont si délicates & si transparentes, qu'il est impossible de les distinguer de l'humeur qu'elles renferment : ainsi il est necessaire de se servir de quelque artifice pour tâcher de découvrir à peu prés leur disposition. Voici de quelle maniére j'y procede.

1. Je prens un corps vitré separé de l'œil d'un homme ou d'un animal nouvellement mort, je le pose sur un ais, où étant il prend une figure ronde & platte, & petit à petit laisse écouler une humeur assez semblable à l'humeur aqueuse. J'examine d'où peut venir cette humeur, & je m'aperçois qu'elle suinte de toute sa superficie, de sorte qu'en quelque endroit que je pose mon doigt, je l'en retire moüillé. Comme cet écoulement se fait trés-lentement ce corps demeure long-tems sans recevoir une diminution sensible: je pique ce corps en plusieurs endroits, & je remarque que du côté des ouvertutes que j'ay faites, cette humeur s'écoule un peu plus abondamment, & que ce corps s'émince davantage dans les environs de ces ouvertures, pendant que les endroits non piquez se conservent aussi un peu plus dans leur épaisseur : j'augmente les piqûres & ce corps se vuide entiérement & un peu plus promptement que lorsqu'il n'est point piqué.

2. Je prens un autre corps vitré separé comme dessus, je le presse entre les doigts, & je sens quelque chose qui se romp au dedans : & quand je le pique en quelques endroits &

que je le presse doucement, j'en exprime abondamment l'humeur qui y est contenüe.

3. Je prens un troisiéme corps vitré separé comme dit est, je le plonge dans de l'eau presque boüillante; je remarque, d'abord qu'il est échauffé, qu'il se ramasse & s'arrondit, & qu'il devient un peu plus solide je fais en suite boüillir l'eau, & j'observe qu'a mesure qu'elle boult, il diminüe de sa grosseur, augmente en solidité, conserve sa rondeur & beaucoup de sa transparence; & si je continue l'ebulition, il diminüe en sorte qu'il n'en reste pas plus gros qu'un petit pois.

De toutes ces expériences je tire ces consequences. 1. Que la membrane qui recouvre le corps vitré est poreuses en toutes ses parties: ce qui fait que l'humeur en suinte de toutes parts quand on pose ce corps sur un ais, & qu'il diminüe promptement quand on le fait bouillir dans de l'eau, parce que l'humeur se rarefiant par la chaleur de l'eau est obligée de sortir abondamment par les pores de sa membrane.

2. Que le corps vitré outre la membrane particuliére qui l'envelope entiérement, à d'autres membranes ou fibres membraneuses qui le traversent en tous sens & qui s'attachent à sa membrane extérieure ou en sont des productions: d'où vient que ce corps s'arrondit & devient plus dur, quand ses fibres échauffées par l'eau boüillante se racourcissent; & que quand je presse ce corps entre les doigts, je sens quelque chose au dedans qui se romp.

Que ces membranes ou fibres membraneuses doivent former quantité de petites cellules pour contenir cette humeur; parce que si elle n'étoit contenüe qu'entre des interstices de fibres, elle s'écoulleroit promptement, sitôt que la membrane qui recouvre ce corps est rompüe en quelqu'une de ses parties.

4. Enfin que ces cellules se communiquent réciproquement les unes aux autres par des trous ou canaux fort petits: d'où vient que quand on a percé ou rompu la membrane qui recouvre ce corps en quelques endroits, ces cellules se vuident toutes successivement, & quand on le presse doucement que l'humeur s'en écoule un peu plus abondamment.

Ces raisons sont, ce me semble, assez fortes pour persuader que le corps vitré n'est point une humeur congellée ou épaissie comme on le croit ordinairement, mais comme je l'ay dit, un composé de membranes, de fibres & d'une humeur fluide. Dans le Chapitre suivant je raporteray encore quelque expérience pour prouver ce que j'avance.

Le corps vitré occupe tout cet espace qui se trouve entre le cercle ciliaire, le cristallin & la rétine, c'est-à-dire les deux tiers ou environ du globe de l'œil. Comme il est fort flexible, il s'accomode aisément à la figure du lieu qu'il occupe: ainsi sa partie postérieure est sphérique. & sa partie antérieure est enfoncée à l'endroit ou est logé le cristallin.

Il est comme je l'ai dit recouvert entiérement d'une membrane: cette membrane à l'endroit du cercle ciliaire s'y trouve attachée & à la rétine par le moyen des procez ou

fibres ciliaires. En ce même endroit elle semble se diviser en deux membranes dont l'une continüe à environner la partie antérieure du corps vitré sur laquelle est enfoncé le cristallin, & l'autre passe par dessus le cristallin, l'embrasse entiérement, & le tient fermement attaché au corps vitré : ce qui est fort aisé à réconnoître après qu'on a ôté ces deux corps transparents hors du globe de l'œil sans les séparer l'un de l'autre.

Quelques Anatomistes donnent des arteres & des veines à cette membrane, ce que je n'ay pas de peine à croire, puisque je suis persuadé que toutes les parties membraneuses se nourrissent de sang ; mais il faudroit des yeux de linx pour les distinguer. Je ne dirai rien ici de l'origine de cette humeur qui est renfermée dans le corps vitré, me reservant d'en parler au Chapitre 14. & j'expliquerai l'usage de ce corps au Chapitre 21.

---

6. *Du Cristallin.*

CHAPITRE XI.

L'Examen peu exact que nos Anciens ont fait du *Cristallin*, est la cause qu'ils ont peu connu cette partie car n'examinans que son écorce, je veux dire sa transparence, sa molesse & sa viscosité lorsqu'ils le broyoient sous les doigts, ils ont conclu que ce n'étoit qu'une humeur épaissie & congelée de même que le corps vitré. J'ay déja fait voir que le corps vitré n'étoit pas une humeur épaissie, mais une partie composée de membranes,

de fibres & d'une humeur fluide, & presentement je vais faire connoître que le cristallin est un corps d'une nature toute particuliere, & dont la structure est si reglée, qu'elle se rencontre toûjours semblable non-seulement dans l'homme, mais aussi dans tous les animaux qui joüissent de la vüe.

Comme la molesse & la transparence de ce corps sont trop grandes pour le pouvoir anatomiser dans l'état qu'il se trouve naturellement, je cherche des moyens pour lui ôter cette molesse & cette transparence, & j'y réüssis en ces deux maniéres.

1. Je fais chauffer de l'eau jusques à ce qu'elle soit prête à boüillir, je plonge dedans un cristallin séparé de l'œil d'un homme ou d'un animal nouvellement mort: si-tôt qu'il y est je vois que sa superficie commence à blanchir: je fais boüillir l'eau quelques boüillons, & j'observe que sa blancheur augmente de même que sa solidité: je continüe encore l'ébullition quelques momens & je retire ensuite ce cristallin de l'eau; je m'aperçois que sa superficie est un peu inégale & raboteuse, & du reste je le trouve solide, blanc, sans aucune transparence, conservant la figure qu'il avoit avant l'ébullition, & en état d'être anatomisé comme je le dirai ci-aprés.

2. J'ouvre l'œil d'un homme ou d'un animal, j'en tire le corps vitré & le cristallin que j'y laisse attaché sans offenser la membrane qui les joint, même le cercle ciliaire que j'ay soin de conserver entier le plus qu'il m'est possible, j'en separe cependant la plus grande partie de l'uvée à cause de sa

noirceur : je plonge le tout dans une eau composée de trois parties d'eau commune & d'une partie d'eau forte meslées ensemble : peu de tems aprés la membrane qui recouvre le corps vitré & embrasse le cristallin devient un peu trouble, ensuite le cristallin blanchit & s'affermit toûjours de plus en plus, jusques à ce qu'il soit entiérement pénétré par l'acide de l'eau forte, alors il demeure dans une même consistance : je laisse ainsi le tout pendant vingt quatre heures, je le retire ensuite hors de l'eau, & j'observe sans dissection.

1. Que la membrane qui recouvre le cristallin est une continuité de la membrane du corps vitré, comme je l'ay dit au Chapitre précedent.

2. Que la face intérieure du cercle ciliaire est legerement collée sur la membrane du corps vitré ; & en détachant doucement ce cercle, je rémarque assez distinctement que les cannelûres qui sont entre ses fibres droites & paralleles répondent à celles qui sont sur la membrane du corps vitré, comme je l'ai ci-devant dit, & je vois aussi comme ces mêmes fibres se réfléchissent & s'insérent aussitôt à cette membrane à l'endroit ou elle se divise pour embrasser le cristallin, c'est-à-dire vers les côtez de ce corps.

3. Que le corps vitré est fort peu alteré, sa membrane étant seulement un peu trouble & blanche, comme je viens de le dire, aussi bien que quelques fibres membraneuses qu'on remarque en dedans de ce corps & qui semble partir de differents endroits de sa membrane vers sa partie postérieure & un peu late-

rale & s'unir ensemble vers sa partie antérieure vis-à-vis le milieu de la partie postérieure du cristallin. Cette disposition de fibres forme ainsi une espece de cône, dont la pointe répond au cristallin & la base à la partie postérieure de ce corps vitré; elles l'empêchent par ce moien de s'allonger comme il feroit, & de presser ou de pousser le cristallin trop en devant. Quand même on éleve le cristallin, le soûtenant par les côtez, & que le corps vitré y est encore attaché, il se forme une enfonceure vers le milieu de la base du cône, ce qui marque que ces fibres sont plus courtes en cet endroit. A l'égard des autres fibres membraneuses on n'y peut observer aucune disposition particuliére, parce qu'elles conservent trop leur trasparence.

Je fends ensuite en quatre parties, avec la pointe de la lancette. la membrane qui couvre le cristallin, après quoi le cristallin, s'échape de lui même, sans que je puisse remarquer aucune attache, ou vaisseaux, ou fibres : ce qui me fait connoître qu'il n'est joint à aucune partie, étant seulement contenu dans le lieu qu'il occupe, par la membrane qui le recouvre.

J'examine anatomiquement ces deux cristallins préparez, je m'attache plûtôt à celui qui est préparé avec l'eau forte, par ce qu'il se dévelope plus aisément, que ses fibres sont plus souples, & que sa superficie n'est point alterée; aussi est-ce la meilleur maniére de le préparer. Je remarque d'abord que le cristallin n'est autre chose qu'un amas & assemblage de plusieurs *Pellicules* ou *Ecailles*,

comme on voudra les appeller, qui sont fort minces & polies, qui forment chacune leur sphére, & qui sont renfermées les unes dans les autres de la même maniére, que plusieurs boëtes d'une même figure & de differentes grandeurs, ou comme les differentes lames ou pellicules qui composent un oignon. Toutes ces pellicules sont formées par quantité de fibres courbes & fort déliées qui vont de derriére en devant ou devant en derriére, comme on voudra l'entendre: & c'est cette conduite de fibres qui est la cause qu'on peut rompre aisément le cristallin de devant en derriére & plus difficilement de travers.

Je dévelope ainsi par pellicules tout le cristallin jusques à son centre, & j'observe en le dévelopant que ces pellicules ont moins de solidité vers sa superficie, & qu'elles s'endurcissent à mesure qu'elles approchent du centre, que leur couleur est d'un beau blanc, & que quand on les régarde avec un verre convexe, ce blanc paroît un peu blüatre: que le centre est fort dur & qu'il conserve encore un peu de sa transparence. J'observe encore que les fibres qui forment ces pellicules sont plus grosses vers les côtez du cristallin, & qu'elle diminüent en approchant en devant & se portant en derriére. Il semble même que celles des pellicules superficielles ne se joignent pas en devant & en derriére avec celles qui leurs sont oposées.

Voilà donc ce que j'observe dans les cristallins préparez de la premiére ou seconde maniére. Mais avant que de passer outre je suis bien-aise de dire en faveur de ceux qui voudront préparer des cristallins de la seconde

maniére, qu'on peut augmenter ou diminuer la quantité d'eau forte qu'on mesle avec l'eau commune; il faut seulement observer que quand on en met trop le cristallin est sujet à se fendre, même la membrane qui le recouvre se romp, du reste, il se prépare également; & quand on en met moins il est plus long-tems à se préparer, mais toutes ces parties demeurent en leur entier. On peut aussi faire tremper les cristallins seuls, quand on ne veut examiner que cette partie: cependant il est meilleur de les laisser enveloppez de la membrane qui les tient attachez au corps vitré, par ce que leur superficie se conserve plus égale. Cequi n'arrive pas de même quand on les fait boüillir; car qu'ils soient enveloppez ou non, leur superficie est toujours inégale, par ce que la membrane qui les recouvre se romp le plus souvent dans l'eau chaude; aussi cette préparation quoi-que plûtôt faite ne vaut pas l'autre, tant par cette raison que par ce que le cristallin se déseiche davantage, ce qui fait que ces fibres ne se dévelopent pas si bien. On remarquera aussi que le cristallin ne se dissoût nullement tel tems qu'on le laisse tremper, j'en ai laissé pendant trois mois entiers dans l'eau ci-dessus dite, sans que j'y aye observé aucune diminution.

Je veux bien encore ajoûter ici une maniére de préparer l'œil, qui est une suitte de celle de l'infusion, & par laquelle presque d'une seule-fois on peut voir & anatomiser toutes les parties intérieures du globe. Pour cet effet je sépare de l'orbite le globe de l'œil, je nettoie bien toute la superficie extérieure de la

cornée de muscles, de graisse & des autres parties inutiles pour cette expérience, & je laisse seulement le nerf optique assez long. Je perse avec un stile pointu ce nerf en son milieu selon sa longueur jusques dans le globe, je seringue par ce trou l'eau susdite que je tiens plus forte en ne mettant sur une partie d'eau forte que deux parties d'eau commune, &cela à cause qu'elle s'affoiblit assez par le mélange de l'humeur aqueuse, & j'y en introduit tout autant que je puis, je lie après cela ce nerf pour empêcher aucune humeur de sortir, & je laisse ainsi cet œil pendant trois ou quatre jours sans y toucher, & alors il est en état d'être anatomisé.

Par cette préparation la cornée transparente blanchit & devient fort trouble, le cristallin blanchit & durcit comme dans la préparation précedente, la membrane du corps vitré devient un peu trouble & blanche aussi bien que les fibres dont j'ai parlé, la rétine se caille en quelque maniére & blanchit, & tous ces changemens de couleur donnent plus de facilité à distinguer les autres parties intérieures du globe.

Pour anatomiser un œil ainsi préparé, je coupe en rond la cornée transparente prés de la cornée opaque, & l'ayant enlevée j'observe le cristallin & la partie antérieure de l'uvée qui forme l'iris dans leur situation naturelle: je fens ensuite la cornée opaque depuis cette ouverture jusques auprès du nerf optique, laissant l'uvée entiere, ensuite je la coupe en rond à une ligne de distance de l'attache du cercle ciliaire, & je remarque les nerfs, les

arteres & les veines qui passent au travers de la cornée & qui se disseminent dans l'uvée & au cercle ciliaire : je coupe aussi l'uvée en long & de travers, & j'aperçois la rétine qui est blanche, plus épaisse du côté de son origine, & diminuant insensiblement à mesure qu'elle s'avance vers le cercle ciliaire; j'observe encore qu'elle est d'une consistance comme de lait caillé, & que cette substance caillée que je crois être sa partie moëlleuse se sépare aisément de certaines fibres un peu plus dures, qui avec plusieurs sçions de vaisseaux qui se communiquent les uns aux autres forment une espece de lacis qui se porte jusques au cercle ciliaire : j'examine ensuite le cercle ciliaire & le corps vitré & enfin j'anatomise le cristallin & j'observe en ces parties toutes les choses ci-devant dites.

Après avoir examiné le cristallin préparé comme dessus, je l'examine encore sans aucune préparation & dans l'état qu'il se trouve naturellement dans l'œil.

Je remarque 1. qu'il est situé au milieu de la partie anterieure du corps vitré, vis-à-vis le trou de l'uvée : qu'il est retenu fermement en ce lieu par la membrane du corps vitré, qui comme je l'ai déja dit, se divise en deux membranes dont l'une continüe à environner la partie antérieure du corps vitré & l'autre passe par dessus le cristallin & l'embrasse de telle sorte qu'il ne peut changer de situation.

2. Que de toutes les parties de notre corps, s'est la seule que je connoisse qui n'a point de continuité avec aucune de ses parties voisines, n'étant attaché par aucuns ligaments ni

membranes, & ne recevant aucuns vaisseaux mais étant seulement contenu & affermi dans le lieu qu'il occupe par la membrane du corps vitré comme je le viens de dire, sans y être nullement adhérent : ce qui se connoît quand on fend cette membrane, car le cristallin s'en échape sans aucune violence & sans qu'on y puisse remarquer aucunes attaches.

3. Que sa figure dans l'homme & dans plusieurs animaux est rond & déprimée, approchant en quelque façon de celle d'une l'entille; ainsi il a deux faces dont l'antérieure qui est la plus petite est plus déprimée, & la postérieure qui a plus d'etendüe, est plus éminente & un peu allongée en maniére d'un cône: c'est cette face qui est enfoncée dans le corps vitré Il ne faut pas s'imaginer que ces deux faces forment chacune une portion tout-à-fait reguliére de cercle, comme quelques-uns l'ont crû : car si on coupe un cristallin en deux parties égales (ce qui est fort aisé, se servant d'un cristallin préparé avec l'eau ci-dessus dite) qu'on en applique une moitié sur un carton ; & qu'on en trace la figure avec un stile pointu qu'on tourne tout à l'entour, on aura le profil naturel du cristallin & on en reconnoîtra la difference.

4. Qu'il est d'une substance très pure & très transparente, imitant en cela le cristal, d'où lui vient son nom: que cette substance quoique molle à assez de consistence pour se contenir aisément en ses propres bornes, & qu'aparemment elle est disposée par pellicules, formées par des fibres courbes ; puisqu'elle se rencontre ainsi lorsqu'elle est éndurcie par l'é-

bullition ou par les acides : quelles est différente en son centre & en sa superficie : quoi qu'également diaphane, étant plus tendre & & molle en sa superficie, & plus solide en son centre, comme on peu le reconnoître dans un cristallin nouvellement tiré d'un œil, dont on sépare aisément la superficie qui paroît comme une gomme ou colle fonduë & fort épaisse, dont la quantité ramassée ensemble fait à peu près un tiers de tout le cristallin.

Je remarque enfin que quoique le cristallin soit d'une substance molle, très pure & très transparente, qu'il s'endurcisse par la chaleur de l'eau & par les acides, il a encore cela de particulier, que les particules qui le composent sont si pressées les unes contre les autres, qu'il est un des corps les plus pesants qui se rencontrent dans l'homme & dans les autres animaux, à proportion de son volume: comme on le connoît lorsqu'on le plonge dans un verre plein d'eau, au fond duquel il se précipite aussi promptement que feroit une pierre. J'en ay même plongé dans l'esprit de vitriol & dans l'eau-forte qui sont les liqueurs les plus pesantes que je connoisse, & il s'y est precipité également.

Je dirai à l'occasion de la pesanteur du cristallin, que le corps vitré n'est pas à beaucoup près si pesant; car si on le plonge dans de l'eau il y flote à peu près comme fait la cire : cequi fait connoître que son volume pese aussi à peu près comme un semblable volume d'eau.

Que le cristallin se nourrice, je crois que personne n'en doute : mais de sçavoir d'où il peut tirer sa nourriture puisqu'il n'est ad-

herent à aucune partie, c'est une question que nos Auteurs n'ont encore gueres éclaircie. J'en donnerai mes conjectures ci-après au Chapitre quatorziême & j'expliquerai l'usage de cette partie au Chapitre vingt-uniême.

De l'humeur aqueuse

CHAPITRE XII.

Ce que j'ay dit dans les deux Chapitres précédents du corps vitré & du cristallin, suffit ce me semble, pour prouver que ce ne sont point des humeurs congelées & plus ou moins épaissies. comme on se l'est persuadé: car si par humeur on entend une substance liquide qui s'engendre selon nature dans le corps de l'animal, de l'aliment digeré, & qui sert pour la nourriture du corps ou pour d'autres usages; il est constant qu'on ne peut mettre le cristalin ni le corps vitré au nombre des humeurs, puisqu'ils n'ont point la fluidité requise aux humeurs, & qu'au contraire ils se contiennent aisément dans leurs limites; aiant chacun leur propre structure, comme je l'ai suffisamment prouvé ci-dessus: Ainsi on ne doit reconnoître dans l'œil qu'une seule humeur, qui à cause de sa pureté, de sa transparence & de sa consistance se nomme *l'Humeur Aqueuse*.

Il ne faut pas cepandant se persuader que cette humeur ressemble entiérement à de l'eau: elle a une viscosité que l'eau n'a pas, & j'ai toûjours reconnu cette viscosité dans l'opération de l'abaissement des cataractes, où il

il ſort de cette humeur plus ou moins par le trou qu'on a fait avec l'éguille. J'ai même percé de propos déliberé des yeux d'animaux vivans pour m'en éclaircir davantage, chez leſquels j'ai trouvé que cette humeur étoit pareillement viſqueuſe. Il eſt vrai qu'elle l'eſt plus ou moins ſelon que ces animaux ſe portent plus ou moins bien, & cette différence ſe remarque même chez les hommes comme je l'ay ſouvent experimenté. Ajoûtez que ſi on recueille une quantité ſuffiſante d'humeur aqueuſe, qu'on la faſſe évaporer à feu doux, il reſtera une gelée qui fera aſſez connoître la nature de cette humeur.

L'humeur aqueuſe remplit tout cet eſpace qui ſe rencontre entre la cornée tranſparente le criſtallin & les côtez antérieures du corps vitré; ainſi la partie de l'uvée qui forme l'iris baigne dans cette humeur. Elle ne peut paſſer au fond de l'œil, parce que le corps vitré l'occupe enterierement: d'où vient que dans les oiſeaux chez leſquels le corps vitré eſt un peu plus petit à proportion du globe de l'œil, que dans l'homme & dans les autres animaux, l'humeur aqueuſe ſe rencontre auſſi bien au fond de l'œil comme à la partie antérieure, quoi qu'en moindre quantité, parce qu'elle doit chez eux remplir l'eſpace que le corps vitré ne peut entiérement occuper.

Lorſque cette humeur s'écoule par quelque ponction de la cornée, ou qu'elle ſe diminuë par quelque violente maladie, ou par une extrême vieilleſſe, le globe de l'œil s'affaiſſe, l'iris ſe ride, & les malades ont

plus de peine à discerner les objets. Fort souvent elle se rengendre assez promptement lorsqu'elle s'est écoulée, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois, & j'en raporterai même quelques exemples dans la suite, ou qu'elle s'est diminuée par maladie lorsque les malades viennent en convalescence, & alors la vûe se rétablit; mais quand elle s'est diminuée par une extrême vieillesse, il est rare qu'elle se rengendre. Nos Auteurs en citent cependant quelques exemples.

De dire précisément d'où cette humeur vient, il me seroit assez difficile, puisque les parties qui la fournissent, ou plutôt qui la filtrent de la masse du sang sont d'une delicatesse si grande, qu'il est impossible d'en connoître parfaitement la structure; je n'en ay que des conjectures qui sont d'autant plus probables qu'elles s'accordent à la disposition commune de l'œil & à la regle generale des filtrations. Je les expliqueray ci-apres au Chapitre 14. & je parleray de l'usage de cette humeur au Chapitre 21.

Du Cercle ciliaire.

CHAPITRE XIII.

En décrivant l'uvée, la rétine & les deux corps transparens, je me suis vû engagé de parler du *Cercle ciliaire*, parce que toutes ces parties s'y attachent; ensorte que ce cercle semble être un lien commun pour les retenir dans la situation qu'elles doivent

garder. Mais comme je n'en ay pas fait une deſcription ſuivie, ne la pouvant faire entiérement avant que d'avoir décrit ces mêmes parties ; j'ay jugé à propos, pour donner une idée moins confuſe de cette partie, & pour mieux faire comprendre ſon uſage, d'en faire de nouveau une hiſtoire abregée & ſuivie, auparavant que d'établir mes conjectures touchant la nourriture des deux corps tranſparens, & l'entretien de l'humeur aqueuſe.

Le *Cercle ciliaire* eſt une maniére de petite couronne qui entoure l'uvée avant qu'elle forme l'iris ; & qui ſemble faire partie de l'uvée même, qui eſt cependant d'une ſubſtance differente, & qui colle & attache cette membrane ſur le bord de la partie intérieure de la cornée opaque avant qu'elle devienne tranſparente.

On diſtingue ce cercle par le dehors de cette membrane lorſqu'on la ſépare de la cornée & après même qu'elle en eſt ſéparée, car il eſt blanchâtre dans l'homme & dans quelques animaux : on le diſtingue auſſi à l'occaſion de cette même couleur par le dedans de cette membrane ou on voit ſes attaches avec la rétine & avec la membrane du corps vitré.

De ſorte que la ſubſtance qui forme ce cercle pénétre l'uvée, je veux dire qu'elle paſſe entre les interſtrices des fibres de l'uvée qui ſe continüent à l'iris, qui ſont entiérement remplis par cette ſubſtance ; ou ſi on veut l'entendre autrement, que ces fibres de l'uvée paſſent au travers de la ſubſtance ;

ſubſtance de ce cercle. C'eſt de là que quelques Anatomiſtes ont crû que l'uvée finiſſoit à ce cercle, & que l'iris n'étoit joint à l'uvée que par ſon moyen, faiſans ainſi deux membranes diſtinctes de l'uvée: mais dans la deſcription que j'ay cy-devant faite de l'uvée j'ay tout compris ſous une ſeule membrane, tant pour ne point multiplier les membranes, que parce que j'eſtime que les fibres moyennes de l'iris, ſont une continuité des fibres membraneuſes de l'uvée.

J'ay dit en parlant de l'iris, que ces fibres motrices intérieures prenoient leur naiſſance de la circonférence de la partie antérieure & interne du cercle ciliaire, & que ſes fibres motrices extérieures avoient leur attache commune à la circonférence de la partie antérieure & externe de ce cercle: & en parlant des fibres de l'uvée, qu'il y en avoit qui ſe gliſſoient en lignes droites & paralleles par le travers de la ſuperficie intérieure du même cercle ciliaire, & qu'étans parvenües vers ſa partie antérieure elles ſe réflechiſſoient & s'inſeroient auſſi-tôt à la membrane du corps vitré. Je ne décriray pas plus au long ces particules, puiſquelles le ſont déja au Chapitre huitiême ou on aura recours; je diray ſeulement que ce ſont ces dernieres fibres qu'on doit appeller *Fibres* ou *Proçés ciliaires* à cauſe de leur diſpoſition, & non point ces lignes noires couchées ſur le corps vitré, comme je l'ay déja dit.

Ce ſont ces fibres ou procez ciliaires qui s'attachans autour de la membrane du corps vitré à l'endroit où elle ſe diviſe pour recou-

vrir le cristallin, semblent retenir ce même cristallin dans la situation qu'il garde.

C'est autour de la partie intérieure de ce cercle que se termine la rétine, comme je l'ay dit ci-devant en parlant de cette membrane.

Ce cercle reçoit un grand nombre de nerfs, d'arteres & de veines, dont j'ay suffisamment parlé au Chapitre 8.

Si on considere la structure particuliére de ce cercle, & l'union qu'il a avec toutes les parties ci-devant dites, on jugera d'abord que son usage est d'attacher l'uvée à la cornée, de donner naissance ou de servir d'apuy aux fibres motrices de l'iris, de servir à l'insertion de la rétine, & enfin de tenir comme suspendu le cristallin vis-à-vis de la pupille : mais si on considere sa substance qui est blanchâtre & glanduleuse, & nullement de la nature des ligamens, le nombre des nerfs, des arteres & des veines qui se jettent en cette partie, & que l'on fasse attention sur la disposition des fibres ou procez ciliaires, on conclûra sans doute qu'il doit avoir quelque autre usage, comme je le vais dire en expliquant la maniére dont je pense que les deux corps transparens se nourrissent, & que l'humeur aqueuse est entretenüe

Conjectures touchant la nourriture des deux Corps transparens & de l'entretien de l'humeur Aqueuse.

CHAPITRE XIV.

LA transparence du corps vitré & du cristallin, qui est si grande & si pure qu'elle imite en cela celle du verre & du cristal, seroit sans doute alterée, si le sang se portoit dans ces deux corps dans le même état qu'il se rencontre dans les arteres ; & les hommes & les animaux qui joüissent de la vüe, verroient tous les objets teints de cette couleur rouge qui se rencontre dans la masse de leur sang. Il est donc nécessaire que le sang se dépure avant que d'arriver en ces parties, c'est-à-dire qu'il se dépoüille des parties inutiles à la nourriture de ces deux corps ; & que ce qui se fait pour l'ordinaire dans les autres parties qui reçoivent leur nourriture immediatement des arteres, se fasse pour celles-ci dans des parties étrangéres.

Il n'est pas nécessaire que je prouve ici, qu'il y a dans la masse du sang autant de particules différentes qu'il en faut pour nourrir & entretenir toutes les parties différentes de nôtre corps : que dans presque toutes les parties il s'y rencontre une certaine disposition de pores propres à laisser écouler les seules particules capables de nourrir chaque partie : que ces particules sont ordinairement dans une quantité plus grande qu'il

n'en est besoin pour la nourriture ou l'entretien des parties qui les reçoivent : que ces particules sont disposées à s'unir aux parties pour lesquelles elles sont destinées, par le ferment naturel qui se rencontre dans chaque partie, qui n'en admet qu'autant qui lui en est nécessaire pour sa nourriture, pendant que le surplus se décharge dans les veines qui sont ouvertes pour les recevoir : & que ce ferment n'est autre chose que le résidu de ces particules prêt à être uni à ces mêmes parties, qui se perpétüe continuellement. On demeure assez d'accord de toutes ces choses dans le tems que j'écris, & d'ailleurs cela me conduiroit trop loin & me feroit sortir des bornes qu'un Anatomiste doit se proposer : je me contenteray donc de les suposer pour faire connoître l'opinion dans laquelle je suis, & d'en faire l'aplication au sujet que je traite.

Je diray donc que de tout ce grand nombre de vaisseaux qui traversent la cornée, tres peu passent au delà de l'uvée, qu'on n'en remarque que quelques petits rameaux qui rampent sur la rétine, & qu'on n'en voit point qui se portent au cristallin ni au corps vitré. Il est cependant probable qu'il s'en porte à la membrane qui recouvre ces deux corps, puisqu'on sçait par expérience que les membranes se nourrissent du sang qui se porte chez elles immédiatement par les arteres, & que si on ne les voit pas, c'est quelles sont si petites quelles fuyent les sens. La preuve de ceci se reconnoît dans le blanc de l'œil ou on ne remarque que quelques

vaisseaux, & dans la cornée transparente ou on n'en remarque aucuns, quand ces membranes sont dans leur état naturel: cependant dans les inflammations de ces parties, on les voit manifestement rougir, & & on y remarque en même tems un nombre infini de petits vaisseaux. Et quoique j'estime que la membrane qui recouvre les deux corps transparens, reçoive des vaisseaux pour la nourrir, on ne doit pas inférer que ces vaisseaux soient capables d'entretenir l'humeur qui se rencontre dans le corps vitré & de nourrir le cristallin, ils seroient trop petits pour entretenir de si grandes parties à proportion de cette membrane, puisque quand elle seroit toute ramassée ensemble elle ne feroit pas la millième partie de ces deux corps.

Ainsi puisque le plus grand nombre des vaisseaux qui traversent la cornée se termine dans l'uvée ou au cercle ciliaire, il est probable que ce n'est pas seulement pour nourrir ces parties; elles n'ont pas besoin d'une si grande quantité de sang; l'uvée est trop mince, & le cercle ciliaire à trop peu d'étenduë pour en tant consommer. Il faut donc que ce sang reçoive dans ces parties quelque préparation, pour delà être transmis dans les corps transparens. Voici comme je conçois la chose.

Je considere l'uvée comme un grand filtre, dont les petites fibres qui s'étendent depuis le fond de cette m'embrane jusques au cercle ciliaire, & qui sont différentes de ses fibres membraneuses, sont autant de canaux par-

ticuliers : de ſorte que le ſang artériel ſe portant en cette membrane s'y dépoüille de certaines particules inutiles pour la nourriture des corps tranſparens, qui rentrent ſuivant la loy de la circulation dans les veines, pendant que les autres particules pures, tranſparentes & propres pour la nourriture de ces corps ſe filtrent au travers des pores diſpôſez à les laiſſer écouler, entrent dans ces canaux particuliers, & ſe portent juſques au cercle ciliaire.

Je conſidere le cercle ciliaire comme un autre filtre, qui étant de la nature des glandes, & recevant un grand nombre de nerfs & d'arteres, filtre abondamment une autre ou une ſemblable liqueur auſſi lymphatique, qui entrant dans les canaux dont je viens de parler, qui ſelon toute apparence ſont ouverts du côté de ce cercle puiſqu'ils y ſont intimement unis, ſe mêle avec cette autre humeur nourriciere qui vient de l'uvée; & ces deux humeurs unies & n'en compoſans plus qu'une, continüent leur route par les fibres ciliaires, qui ſont les ſuites de ces canaux de l'uvée, & ſe diſtribüent au deux corps tranſparens.

La maniére dont ces deux corps reçoivent leur nourriture eſt différente. Le corps vitré la reçoit immédiatement des fibres ciliaires, qui s'ouvrent ſi-tôt quelles ont pénétré ſa membrane, & la répandent réguliérement dans toutes ſes cellules: ainſi ce corps ſe nourrit ou s'entretient de meme que les autres parties continües de nôtre corps.

Il n'en est pas de même du cristallin, qui étant séparé de toutes parts de la membrane qui l'embrasse, comme je l'ay dit en parlant de l'anatomie de cette partie, ne la reçoit que par *Imbibition* : car le suc nourricier ne peut être qu'épanché par les fibres ciliaires entre cette membrane & le cristallin ; de sorte qu'à mesure que cette humeur s'épanche, le cristallin en est incontinent imbibé de même qu'un corps poreux qu'on feroit infuser dans une liqueur, & ainsi il se nourrit & s'entretient d'une maniére differente des autres parties de nôtre corps.

Que des fibres ciliaires les unes s'ouvrent dans le corps vitré & les autres dans cette bourse qui contient le cristallin, on le peut vrai-semblablement conjecturer : puisque ces fibres s'insérent justement au lieu ou la membrane du corps vitré se divise pour recouvrir le cristallin. Il est vrai qu'on ne peut justifier ce fait par dissection, parce que ces fibres sont d'une délicatesse trop grande pour souffrir le scalpel.

Mais ce n'est pas assez d'avoir fait connoître les parties qui filtrent le suc qui doit nourrir les deux corps transparens, & les canaux qui le conduisent chez eux, ce suc n'y peut demeurer long-tems, comme dans un magasin, sans s'y altérer : il faut à la maniére des autres humeurs qu'il se renouvelle, c'est-à-dire qu'il rentre dans la masse du sang, suivant la loy de la circulation, à mesure qu'il s'en filtre de nouveau. Il est dont nécessaire que j'explique comment je conçois que cela se fait.

J'ay prouvé ci-dessus en parlant du corps vitré, que la membrane qui recouvre ce corps est poreuse en toutes ses parties, c'est-à-dire qu'elle est percée de quantité de petits trous: il y a aparence que sa partie qui recouvre le cristallin est percée de même. J'ay fait voir aussi que toutes les cellules qui sont dans le corps vitré se communiquent les unes aux autres. Cecy posé: je dis que le suc nourricier étant continuellement poussé dans le corps vitré & au tour du cristallin par le mouvement du sang, les parties sur-abondantes de ce suc, ou inutiles à la nourriture de ces deux corps, sont obligées de sortir par les pores de la membrane qui les recouvre, & de s'épancher entre le corps vitré & l'uvée, au travers même de la rétine qui leurs donne librement passage à cause de sa texture rare, & entre le cristallin & la cornée transparente, par les conduits dont je vais parler, pour remplir tout l'espace qui se rencontre en la partie antérieure de l'œil, & tenir tout le globe de l'œil dans une juste étendüe.

C'est cette humeur épanchée au dedans de l'œil qu'on nomme *Humeur aqueuse*. Voila donc son origine expliquée, sans avoir recours à ces prétendus conduits ou canaux aqueux que quelques Anatomistes modernes ont publié: voila comme elle est entretenuë, voila la raison pour laquelle elle ressemble si fort à l'humeur qui est renfermée dans le corps vitré, & pourquoi elle se rengendre si promptement quand elle s'est écoulée par quelque ponction de la

cornée, ou qu'elle s'est diminuée par quelque violente maladie.

J'ay dit ci-dessus au Chapître huitiême en parlant des fibres de l'uvée, qu'entre ces fibres droites & paralleles qui se glissent par le travers de la superficie intérieure du cercle ciliaire, il y avoit des petites cannelûres qui répondans à de semblables qui sont sur la membrane du corps vitré en l'endroit ou ce cercle se colle sur cette membrane, formoient des especes de petits conduits toûjours remplis d'une teinture noire. C'est par ces conduits que cette humeur qui s'écoule par la partie postérieure du corps vitré se communique à la partie antérieure de l'œil Et il ne faut pas croire que cette teinture noire * dont ils sont remplis puisse s'y opposer, puisqu'au contraire cette humeur y coule aussi librement qu'au travers d'un sable délié.

Apostille d'un des Mrs. les Examinateurs.

* *Chercher d'où vient ce Meconium.* a

Cette humeur épanchée dans le

a. Je ne sçai d'où il vient. Tout ce que je puis dire à Mr Dodart c'est que je sçai seulement que dans les fœtus, sitôt qu'on peu distinguer leurs yeux, on apperçoit au travers de leurs membranes cette teinture noire : ce qui peut faire conjecturer que cette teinture n'est point un excrément, ni simplement une humeur ; puisqu'elle se rencontre au moment que les autres particules de l'œil se forment encore.

globe de l'œil, étant continuellement augmentée par de nouvelle, ne pourroit y demeurer long-tems sans étendre extraordinairement ce globe : elle est donc contrainte de rentrer dans les veines à mesure qu'il en arrive de nouvelle, pour se mesler de nouveau avec le sang & suivre son mouvement.

Ceux qui sçavent de quelle maniére les veines répanduës dans le foye, la rate, & la verge, sont ouvertes de toutes parts de pores ronds ou oblongs, n'auront pas de peines à concevoir que la même disposition se doit rencontrer dans toutes les veines des autres parties, puisque la circulation s'y doit faire également comme dans le foye, la rate, & la verge : ainsi ils concevront que les petites veines répanduës dans l'uvée étant ouvertes de semblables pores, l'humeur épanchée dans le globe de l'œil & pressée d'en sortir, trouvant ces voyes ouvertes, s'y glisse aisément & rentre dans les veines pour suivre le mouvement circulaire du sang. Cette teinture noire dont l'uvée est enduite ne s'oposant pas plus à ce passage que celle qui se trouve dans les conduits ci-dessus dits, étant d'une même nature.

Ce sont là mes conjectures touchant la nourriture des deux corps transparens, l'origine & l'entretien de l'humeur aqueuse, & la maniére dont cette humeur alimentaire circule dans le globe de l'œil. Si elles ne plaisent pas à tout le monde, j'en suis tout consolé. Je ne m'érige pas en maître

absolu: Je me contente d'exposer mes sentimens: & je demande seulement que dans les choses qu'on ne peut voir ni montrer, il me soit permis de proposer des conjectures vrai-semblables : celles-ci me paroissent telles, étans fondées sur la structure particuliére de l'œil , & sur la régle générale des filtrations: je m'en servirai donc pour expliquer dans la suite de ce traité quelques maladies des deux corps transparens.

De la Vuë.

CHAPITRE XV.

POur sçavoir, où, & comment les objets extérieurs agissent dans l'œil pour y exciter le sentiment de la vuë, ce n'est pas assez d'avoir une connoissance parfaite de la structure de cet organe, il faut encore être instruit de quelques expériences sans lesquelles il seroit impossible de connoître comment ce sentiment se fait.

On ferme la porte & toutes les fenêtres d'une chambre, ensorte qu'il n'y entre aucune lumiére que par un grand trou de tarriére qu'on a fait à la porte ou à un des volets qui répond sur une place bien éclairée. on aplique & attache sur ce trou un carton percé d'un trou à laisser passer un gros pois. On présente vis-à-vis de ce trou une feuille de papier ou un linge blanc , que l'on aproche ou recule jusques à ce qu'on voye sur ce papier ou linge une peinture plate & ren-

verſée des objets de dehors.

Si on met entre ce trou & ce papier à une diſtance convenable un verre convexe, on rendra cette peinture un peu plus petite & moins confuſe. Et ſi même on met ce verre en dehors au devant de ce trou, on la rendra auſſi moins confuſe.

Si on fait promener quelque perſonne dans la place vis-à-vis de ce trou, enſorte qu'elle s'éloigne ou s'aproche de la porte ou de la feneſtre, on verra la peinture de cette perſonne devenir plus petites & plus confuſe quand elle s'éloignera, & plus grande & moins confuſe quand elle s'aprochera.

Pour concevoir cette expérience il faut admettre pour principe. Que les rayons de lumiére qui réjailliſſent de chaque petite partie des objets de dehors, décrivent de toutes parts & à la ronde une infinité, pour parler plus correctement, une multitude incomprehenſible, ou bien un nombre qui ne ſe peut déterminer, de lignes droites, dont chaque petite partie des objets ſont autant de centres : de ſorte que tous les rayons qui viennent des différentes parties des objets, ſe croiſent les uns & les autres en une infinité de lieux & une infinité de diſtances, ſans pour cela s'embaraſſer ni les uns ni les autres, & ſans ceſſer de continuer leur chemin en ligne droite.

Il reſulte de là, qu'il n'entre dans cette chambre, que les ſeuls rayons réfléchis des objets extérieurs qui ſe croiſent aux environs du trou, pour ſe peindre ſur le papier. Et comme les rayons qui partent des par-

ties ſupérieures des objets, ſe croiſent avec ceux qui viennent des parties inferieures, ceux des parties droites avec ceux des parties gauches, & ainſi de tous les autres, & qu'ils continüent leur chemin en ligne droite, la peinture en doit être renverſée, c'eſt-à-dire que les parties ſupérieures des objets doivent paroître en bas, celles des parties baſſes en haut, celles des parties droites à gauche; & ainſi de toutes les autres.

Mais comme cette peinture eſt renduë plus petite & moins confuſe, quand on met un verre convexe entre le trou & le papier: il s'enſuit que les rayons de lumiére qui ſe croiſent & paſſent par ce trou ne continüent plus leur route en ligne droite, & qu'ils ſont rompus par ce verre & déterminez à s'aprocher plus près de la ligne perpendiculaire.

En effet, on ſçait par expérience que les rayons de l'umiére qui paſſent d'un milieu tranſparent, dans un autre dans lequel ils continüent de ſe mouvoir, qui eſt ou plus liquide ou plus ſolide, & ſur la ſurface duquel ils tombent avec quelque obliquité, s'éloignent ou s'approchent de la ligne perpendiculaire.

C'eſt ce détour qu'on nomme *Réfraction*. Comme au contraire la *Réfléxion* ſe fait quand les rayons de lumiére tombans ſur la ſurface de quelque corps opaque, maſſif & poly, qu'ils ne peuvent pénétrer, ſont obligez de retourner vers le terme d'où ils ſont partis, quand ils tombent perpendiculairement; ou de ſe détourner par une

ligne semblable à celle de leur incidence, quand ils tombent obliquement. Delà vient que l'angle de refléxion est égal à celui d'incidence.

Suite du precedent, contenant des expériences pour prouver la refléxion & la réfraction de la lumiére.

CHAPITRE XVI.

On s'assûrera de la verité que j'ay avancée à la fin du Chapitre précédent par ces expériences dont une partie est tirée de l'optique.

Quand le soleil envoye ses rayons sur la porte de la chambre ci-dessus, ensorte qu'il en puisse passer un rayon par le trou du carton, on reçoit en dedans de la chambre ce rayon sur la surface d'un miroir, ou d'un autre corps opaque, massif & poly posé horisontalement, cependant qu'on fait de la fumée dans les environs, ou que l'on y tamise quelque poussiere legere, & l'on a le plaisir de voir ce rayon, rendu matériel, tomber sur ce corps & s'en réflechir, & d'en pouvoir même mesurer les angles que l'on trouvera égaux entre eux.

En voicy une autre aussi aisée à exécuter, pour montrer dequelle maniére les rayons de lumiére se brisent en passant dans des milieux de differente nature.

On attache au fond d'un bassin ou d'un autre vase des marques arbitraires, comme des globules de cire, que l'on dispo-

ſe à certaines diſtances en ligne droite, ſelon le diametre du vaſe: & dans la chambre ſuſdite, on poſe horiſontalement ce vaſe au deſſous du rayon du ſoleil qui paſſe par le trou du carton, de telle ſorte que la ligne des marques ſoit du côté du ſoleil, & que le rayon tombe ſur la premiére marque. On verſe enſuite dans ce vaſe telle quantité d'eau qu'on veut, après quoi on voit que le rayon qui tomboit ſur la premiére marque s'eſt racourci & a avancé vers le centre du fond du vaſe de deux ou trois marques, & plus même, ſuivant qu'on a mis plus ou moins d'eau; je veux dire qu'il s'eſt aproché de la ligne perpendiculaire que l'on feroit tomber au point de ſon entrée dans l'eau.

Si on trouble un peu cette eau enſorte qu'elle ne perde point ſa tranſparence, en y verſant quelques goutes de lait, ou y jettant quelques grains de ſel de ſaturne, ou de telle autre maniére qu'on voudra, & que l'on faſſe de la fumée aux environs, on verra trois rayons bien exprimez, celui d'incidence, celui de réfléxion qui ſe fait ſur la ſuperficie de l'eau, & celui de réfraction, & comme ce dernier rayon ſe continüe en ligne droite depuis qu'il s'eſt briſé à ſon entrée dans l'eau.

Et ſi au milieu du fond de ce baſſin, au lieu de marques on met horiſontalement un morceau de glace de miroir bien étamée, ou quelque table de métail bien poli, qu'on empliſſe ce baſſin d'eau, qu'on le mette comme deſſus au deſſous de ce

rayon, ensorte qu'il frape au milieu de cette glace ou de cette table, troublant tant soit peu cette eau, & faisant de la fumée, on verra cinq rayons très bien distinguez, celui d'incidence, celui de réfléxion, & celui de réfraction, comme dans l'experience susdite; & outre ce, celui de réfléxion qui se fait sur le miroir ou sur la table d'angle égal au rayon de réfraction que l'on doit considerer ici comme d'incidence, & enfin celui de réfraction qui se fait dans l'air à la sortie de l'eau, & qui s'éloigne de la perpendiculaire, de telle sorte qu'il se trouve parallele à celui de la premiére réfléxion.

Enfin si on fait un petit coffre large d'un poûce & demi ou deux poûces, long de sept ou huit poûces, & haut de deux poûces & demi, dont le fond & les deux côtez soient des lames de verre ou de cristal bien égales & unies, & les bouts & soûtiens de bois ou d'autre matiére, ayant soin de de bien mastiquer les jointures, avec de la cire ou autrement; on fera avec cet instrument les trois expériences susdites, y procédant comme je l'ay dit, & on aura la facilité de voir & de pouvoir mesurer par le côté tous les angles des rayons avec un quart de cercle gradué. Et outre ce on verra au dessous du fond de ce coffret le rayon de la seconde réfraction qui se fait en passant de l'eau dans l'air, & qui s'éloigne de sa perpendiculaire; ensorte que s'il étoit prolongé vers haut, il se trouveroit parallele à celui d'incidence. On remarquera en

passant, que la réfraction qui se fait dans la lame du fond du coffret étant très peu considerable, à cause du peu d'épaisseur de cette lame, l'erreur qui se peut rencontrer dans cette expérience est de peu de conséquence.

On s'assûrera aussi de la réfraction qui se fait dans le verre & dans le cristal, si on pose horisontalement sur une table située sous le rayon susdit, un carton ou une feuille de papier sur laquelle on aura tracé une ligne droite divisée à discrétion par degrez; & ayant mis à deux ou trois poûces de distance aux deux côtez de cette ligne deux liteaux de bois d'égalle épaisseur, on observera sur quel degré ce rayon tombe: puis mettant sur ces liteaux une table de verre ou de cristal, unie & d'égale épaisseur, on verra ce rayon racourcy tomber sur un degré ou deux, suivant l'épaisseur de cette table, plus près de la perpendiculaire.

Si on fait les expériences susdites à différentes heures du matin ou de l'aprés-midi, on remarquera que lorsque le soleil est moins élevé sur l'horison, les réfractions des rayons sont plus grandes que lorsqu'il est plus élevé: & parce que lorsque le soleil est moins élevé, il envoye ses rayons plus obliquement sur la superficie de l'eau, & moins obliquement lorsqu'il est plus élevé; on doit conclûre, que plus les rayons de lumiére frapent obliquement la superficie des corps transparens, & plus ils se brisent & s'aprochent de la perpendiculaire de leur entrée; & que moins ils la frapent obliquement,

& moins aussi ils se brisent.

On le sçait & les expériences susdites le confirment, que les rayons qui frapent la superficie des corps transparens ne les pénetrent pas tous: il n'y a que ceux qui donnent dans les pores de ces corps, qui les pénetrent, pour tous les autres qui frapent leurs parties solides, ils se réflechissent comme on l'a vû, & cela d'autant plus que ces rayons y tombent plusobliquement; parce que dans cette disposition ils rencontrent plus de ces parties solides: car il seroit difficile que les pores de l'air, par exemple, correspondissent justes aux pores del'eau qui est d'une nature différente.

Mais pourquoi ces rayons en passant d'un milieu transparent dans un autre milieu aussi transparent, mais de differente nature, se brisent-t'ils? pour en trouver la raison il faut considerer que comme chaque chose persiste de soi-même autant quelle peut dans sa façon d'être; quand un corps a commencé à se mouvoir en ligne droite, il doit continuer à se mouvoir suivant cette ligne droite, & quand il s'en détourne il doit rencontrer quelque obstacle du côté d'où il s'éloigne: ainsi quand un rayon de lumiére passe d'un milieu dans un autre de différente nature & dans lequel il peut continuer son mouvement, il doit se détourner du lieu où la résistance est plus grande.

Et comme les rayons de lumiére qui passent dans l'air ont plus d'occasion de perdre de leur mouvement, en le communi-

quant au parties de l'air qui les pressent en se déplaçant continuellement : qu'ils en perdent moins dans l'eau, qui en quelque maniére à plus de dureté que l'air, & dont par consequent les pores sont moins traversez par le déplacement de ses parties : & qu'ils n'en perdent que très peu dans le verre & dans le cristal, dont les pores sont déja tous disposez pour leur passage, & dont les parties résistent entiérement à leur déplacement ; il s'ensuit que la lumiére doit passer plus aisément dans l'eau que dans l'air, & plus aisément dans le verre & dans le cristal que dans l'eau.

De là vient que lorsque les rayons de lumiére passent obliquement de l'air dans l'eau, ils trouvent plus de résistance dans l'air du côté, de l'angle obtus de leur entrée, que du côté, de l'angle aigu, ce qui les oblige à se détourner vers le côté opposé à la plus grande résistance, & ainsi s'aprocher de la perpendiculaire de leur entrée dans l'eau ou ou ils se meuvent plus aisément : & de même quand ils passent obliquement de l'eau dans l'air, comme la résistance dans l'air est toûjours plus grande du côté de l'angle obtus, ils sont obligez à se détourner en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie de l'eau : mais quand ils tombent perpendiculairement de l'air dans l'eau, ou de l'eau dans l'air, ils ne doivent point se détourner, parce que la résistance est égale de toutes parts ; & de même en passant dans le verre & dans le cristal.

Suite des deux precedents, contenant des expériences pour prouver de quelle maniére la réfraction se fait dans les verres convexes & concaves.

CHAPITRE XVII.

QUand on s'est assûré par les expériences susdites, de quelle maniére les rayons de lumiére se réfléchissent à la rencontre des corps massifs & polis, de quelle maniére ils se brisent en passant dans des milieux de différente nature ; il est aisé de prévoir ce qui doit arriver quand ces milieux ont differentes figures, & d'expliquer tous les effets qui en resultent. Je ne m'arrêteray point à examiner toutes les expériences que l'on peut faire avec des verres différemment figurez, je me contenteray seulement de faire voir ce qui arrive à l'occasion des corps transparens terminez par des lignes sphériques ; cela seul m'étant nécessaire pour expliquer l'usage des deux corps transparens & de l'humeur aqueuse.

Si on tire une ligne droite sur un carton, qu'on fasse un trou au milieu de cette ligne, & deux autres à ses deux extrémités, ensorte qu'ils soient également distans de celui du milieu & qu'ils n'excedent point le diamétre du disque du verre dont on voudra se servir, qu'on aplique ce carton au trou de la chambre susdite quand le soleil y donne, & qu'on fasse de la fumée aux environs, on remarquera d'abord trois

rayons ſortir par ces trois trous. Enſuite ſi on reçoit ces trois rayons ſur un verre convexe, enſorte que celui du milieu tombe perpendiculairement ſur la partie la plus éminente du verre, on verra ce rayon du milieu traverſer ce verre & continuer ſa route en ligne droite ſans ſe briſer, & les deux rayons extrémes ſe détourner à leur entrée dans le verre en s'aprochant de la perpendiculaire de leur entrée, ce qu'on connoîtra par leur ſortie qui ſe trouvera plus près du rayon moyen, & en ſortant du verre on les verra encore ſe détourner en s'éloignant de la perpendiculaire de leur ſortie, & s'aprocher tellement du rayon moyen qu'ils s'uniſſent à lui en ſe croiſant à une certaine diſtance, & ſe diviſer enſuite de telle ſorte, que le rayon qui étoit du côté droit ſe trouve au gauche, & celui du côté gauche au droit.

Si par delà l'union de ces rayons on met un ſecond verre plus convexe, enſorte qu'il reçoive ces trois rayons, on verra celui du milieu continuer auſſi ſa route en ligne droite, & les deux extrémes ſe briſer de même & s'aprocher tellement du rayon moyen qu'ils s'uniſſent à lui & ſe croiſent à une certaine diſtance plus ou moins éloignée du ſecond verre, que ce verre eſt moins ou plus convexe. Et ſi on aproche un peu plus près ce ſecond verre de la premiére union, on verra que les rayons extrémes ſe briſeront moins, & que leur union ſe fera plus loin de ce verre. Comme au contraire, ſi on éloigne d'avantage ce ſecond verre de

la premiére

la premiére union, leur réfraction sera plus grande, & ils s'uniront plus prés de ce verre.

De cette derniere expérience on peut tirer cette conséquence. Que les rayons qui réjaillissent de chaque petite partie des objets étant divergents de même que les rayons qui partent de cette premiére union, ils doivent aussi se briser de la même maniére: ainsi rencontrans un verre convexe près de l'objet d'où ils réfléchissent, ils se briseront moins, & leur union par conséquent se fera plus loin du verre; & au contraire rencontrans le verre plus loin, ils se briseront d'avantage & s'uniront plus près du verre. Et cette conséquence servira à faire concevoir pourquoi les objets ne sont vus bien distinctement qu'à une certaine distance.

Si au lieu d'un verre covexe on reçoit les rayons qui sortent des trois trous du carton sur un verre concave, ensorte que le rayon moyen tombe perpendiculairement au milieu de ce verre, on verra ce rayon du milieu continuer aussi son chemin en ligne droite, & les deux rayons extrémes s'aprocher de la perpendiculaire de leur entrée, ce qu'on connoîtra par leur sortie du verre plus éloignée du rayon moyen, & en sortant du verre s'éloigner de la perpendiculaire de leur sortie, de telle sorte qu'ils s'écartent toûjours de plus en plus du rayon moyen. Ce qui arrive de même à tous les autres rayons qu'on peut s'imaginer passer dans toutes les autres parties de ces verres

On voit donc par ces expériences qui ne sont que des suites des précédentes, que le verre convexe à la proprieté d'assembler les rayons de lumiére, c'est-à-dire de les rendre convergents ; & le verre concave au contraire de les éloigner, c'est-à-dire, de les rendre divergents.

Suite des trois précedens, contenant quelques remarques à faire sur les expériences y contenües.

CHAPITRE XVIII.

En faisant ces derniéres expériences & quelques-unes des précédentes, on pourra en même-teins remarquer tous les rayons qui se réfléchissent de toutes les superficies de tous les différens milieux au travers desquels ils passent, & comme les rayons principaux s'affoiblissent toûjours de plus en plus : à l'occasion dequoi on verra comment les rayons qui souffrent le plus de réfraction étant reçeus un peu loin des verres, font naître toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

On remarquera encore que chaque rayon qui passe par chaque trou du carton, s'élargit insensiblement à mesure qu'il s'éloigne du trou ; & cela parce que tous les rayons qui partent de chaque point de la superficie du soleil s'en éloignent de toutes parts en une infinité de lignes droites qui se croisent en une infinité de lieux & de distances, comme je l'ay dit ci-dessus en

parlant de la lumiére réfléchie qui ſuit toûjours les déterminations de la lumiére ſeconde ou dérivée , je veux dire de ces rayons qui viennent du corps lumineux : deſorte que ce rayon que je ſupoſe ſeul , eſt veritablement composé de pluſieurs rayons paralleles qui ſont traverſez par un autre plus grand nombre de rayons qui paſſent obliquement par ce trou , & qui ſe croiſent auſſi aux environs de ce trou. Et comme la diſtance de la terre au ſoleil eſt extremement grande, l'angle de leur union eſt fort aigu , & par conſequent celui de leur deſ-union : ainſi ce faiſceau de rayons ne doit s'élargir qu'inſenſiblement.

Et ces par cette raiſon que s'il y a trois ou pluſieurs trous ſur ce carton diſpoſez en ligne droite ou autrement, les rayons qui paſſent par ces trous s'uniſſent à une certaine diſtance & ne forment plus qu'un gros faiſceau de rayons; & ſi on met l'œil à l'endroit de l'union de ſes rayons , on aura le plaiſir de ne plus voir qu'un ſeul trou.

On remarquera enfin qu'il arrive auſſi à chaque faiſceau de rayons ce qui arrive à tous en général , c'eſt-à-dire que les rayons qui composent chaque faiſceau étant divergents en ſortant du trou , en les recevant ſur un verre convexe , ils deviennent convergents & tendent à s'unir à un certain point qui eſt celui de l'union générale.

Si on doutoit de ce que j'ay avancé tou-

chant l'éloignement des rayons de chaque point de la ſuperficie d'un corps lumineux, quoi que cela ſoit aſſez facile à concevoir parce que j'en ay dit, on s'en éclaircira encore par cette expérience.

Pendant la nuit on allume une chandelle, on tient auprès de la flamme un carton percé d'un petit trou, on reçoit les rayons qui paſſent par ce trou ſur une feüille de papier blanc qu'on expoſe à une diſtance convenable, on voit la flamme, la méche & la partie ſupérieure de la chandelle peintes foiblement ſur le papier, enſorte que les parties ſupérieures paroiſſent en bas, les inférieures en haut, les droites à gauche & les gauches à droite: & à meſure qu'on éloigne ou approche la feüille de papier du trou du carton, cette peinture devient ou plus grande, ou plus petite. Ce qui ne pourroit ainſi ſe faire ſi pluſieurs rayons ne venoient de differents points de la ſuperficie de la flamme, & ne ſe croiſoient à l'endroit du trou de ce carton.

Suite des quatre précedents, de la nature de la lumiére.

CHAPITRE XIX.

PUiſque la lumiére ſe meut, quelle ſe réfléchit à la rencontre des ſuperficies ſolides, & quelle ſe briſe en paſſant dans des milieux de differente nature; il s'enſuit que c'eſt un corps qui ſe meut; & ce corps

ne peut être simplement l'air agité, puisque l'air ne peut pénétrer le verre, ce que fait la lumiére : c'est donc une substance ou matiére plus subtile, & qui se meut avec plus de vitesse.

Et comme il seroit difficile de concevoir que cette substance ou cette matiére se pût porter en un instant d'un corps lumineux fort éloigné, comme par exemple du soleil jusques à nous ; on peut croire quelle remplit tous les pores de l'air & des autres corps transparens : & que si elle n'excite pas toûjours le sentiment de lumiére, quoi quelle soit actuellement en mouvement, de même que les autres matiéres fluides ; il y a apparence qu'il lui manque alors quelques mouvemens particuliers qui lui sont absolument nécessaires pour se faire ressentir.

On sçait par les expériences susdites que le mouvement en ligne droite est nécessaire pour exciter le sentiment simple de lumiére. Il est plus difficile de déterminer ceux qui doivent accompagner ce mouvement droit, pour exciter le sentiment composé d'où naissent les couleurs. On connoît seulement que les couleurs ne sont point réelles dans les corps, & que ce ne sont que de certaines modifications de la lumiére.

On s'en assûre en recevant sur une des faces d'un prisme ou verre triangulaire, ou sur la superficie d'un verre plein d'eau, la lumiérequi passe par le trou du carton de

la chambre susdite, & cette lumiére traversant ce prisme, ou l'eau de ce verre, & souffrant de fortes réfractions à son entrée & à sa sortie, acquiert de certaines modifications qui lui font exprimer fort vivement sur les corps oposez à quelque distance de là toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Quoi que je ne m'embarasse point de vouloir déterminer quels sont ces mouvemens ou ces modifications particuliéres que les particules de la lumiére doivent souffrir pour exciter toutes ces couleurs; parce qu'il me semble qu'il est bien difficile de rencontrer juste dans des choses qui ne résultent pas assez clairement des expériences que l'on peut faire: cependant je veux bien avertir ici à l'occasion du prisme, que Monsieur Rohault *a* s'est trompé dans la figure troisiême du chapitre 27. de la premiére partie de sa physique, en faisant croiser au milieu du prisme les rayons qu'il supose venir du soleil: car outre que cela ne se peut; si on considere que les rayons de lumiére ne se brisent point autrement dans un prisme que dans un verre dont les superficies sont plates, on jugera qu'ils doivent traverser paralléle-

a *Après Mr. Descartes.*

ment le prisme. On s'en assûrera encore par cette expérience.

On prendra deux tables triangulaires de bois ou d'autre matiére solides, on tracera sur chacune un triangle équilateral & qui soit égale en chaque table : on fera des rainûres dans les lignes qui termineront ces triangles, & à l'endroit des angles on y fera des trous pour y mettre trois soûtiens égaux en longueur & de même matiére, à côté desquels on fera aussi des rainûres qui repondront à celles des tables : on taillera trois verres pour remplir les trois faces de cette machine, & on les introduira dans toutes ces rainûres. Le tout étant bien joint, on mastiquera les jointures avec de la cire ou autrement. & ayant fait un trou au milieu d'une de ces tables, on remplira ce prisme d'eau ; on fermera enfin ce trou avec une cheville ou de la cire.

Ayant fait deux trous sur un carton à trois ou quatre lignes l'un de l'autre, on apliquera ce carton au grand trou de la chambre susdite quand le soleil y donne, & faisant de la fumée comme je l'ay dit, on verra deux rayons sortir par ces trous, & recevant ces rayons sur une des faces de ce prisme, on apercevra aisément au travers de la face qui n'est point traversée par ces rayons, que ces deux rayons se brisent en entrant dans le prisme, & sont paralleles en le traversant, bien loin de s'y croiser ; & que sortant enfin de ce prisme, ils se brisent une seconde fois, &

continuënt parallelement leur route. Ils se joignent ensuite en s'élargissant comme je l'ay dit & par la raison raportée au Chapitre precedent, & expriment enfin sur les corps opposez les couleurs de l'arc-en-ciel, même peu après qu'ils sont sortis du prisme. La même chose arrive quand il n'y passe qu'un gros rayon par un trou à passer le petit doigt; car on le voit conserver sa grosseur en entrant dans le prisme & en le traversant, & encore en sortant du prisme, & ensuite s'élargir insensiblement & exprimer les mêmes couleurs.

De quelque maniére qu'on reçoive les rayons sur un prisme, leurs réfractïons sont toûjours très-grandes, à cause de l'inégalité de son épaisseur, je puis même dire quelles sont égales; car si on reçoit les rayons moins obliquement sur une des faces, ils se briseront moins à la verité à leur entrée, mais à leur sortie, rencontrant l'autre face fort obliquement, ils s'y briseront plus qu'ils n'auroient fait si on les avoit reçeu plus obliquement; ainsi il y a toûjours même proportion entre ces réfractions; c'est ce qui fait aussi qu'il en naît toûjours les mêmes couleurs. A l'égard de ces couleurs, on remarquera en faisant l'expérience susdite, que la bleuë, est, & vient du côté le plus épais du prisme, la rouge du moins épais, la verte & la jaûne ou orangée entre-deux, la verte étant attenant de la bleuë & la jaûne attenant de la rouge.

Après cette expérience on jugera com-

me on voudra du ſentiment de Monſieur Rohault touchant l'explication particuliére des couleurs qui naiſſent du priſme, raportée dans les articles 66. 67. & 68. du Chapitre ſuſdit de ſa phyſique. Cependant il ſera toûjours vrai de dire que ſi on conſidere avec un microſcope les differentes figures & les divers arrangemens des petites parties qui compoſent les corps qu'on nomme colorez, la tranſparence de ces mêmes petites parties & la diverſité des pores quelles laiſſent entre elles, il ne ſera pas difficile de concevoir que la lumiére tombant ſur leurs ſuperficies, ne s'en réfléchiſſe & ne s'affoibliſſe en differentes maniéres, & ne ſouffre quelquesunes des réfractions qui ſe font au travers du priſme ou du verre d'eau: mais il eſt bien difficile, comme je l'ay dit, de déterminer quelles diſpoſitions il faut pour exciter telle ou telle couleur.

Quoi que je diſe que les couleurs ne ſont point réelles dans les corps que l'on nomme colorez, & que ce ne ſont que de certaines modifications de la lumiére: je ne pretens pas pour cela diſputer avec ceux qui tiennent que les couleurs ſont réelles dans les corps; & je ſeray de leur avis lorſque par réalité ils entendront une certaine diſpoſition dans les petites parties qui compoſent les corps, permanente & propre à réfléchir la lumiére avec les modifications néceſſaires pour exciter en nous le ſentiment des couleurs.

Comme je ne parle des couleurs que par

occasion je n'en diray rien d'avantage, cela me suffisant pour expliquer de quelle maniére la lumiére réfléchie en imprimant dans l'œil la figure des objets visibles, y excite en même-tems le sentiment des couleurs qu'on leur attribüe.

Pour éclaircir quelques difficultées qu'on pourroit se former sur ce que j'ay dit ci-dessus à l'occasion de la lumiére, on fera les remarques suivantes.

Premiérement que ce terme de lumiére se prend en plusieurs sens : ou pour un certain mouvement des parties du corps lumineux qui les rend capables de pousser à la ronde, comme je l'ay dit, cette matiére subtile dont j'ay parlé, & c'est ce que l'on appelle *Lumiére primitive* ou *Radicale* : ou pour l'inclination qu'à cette matiére à se mouvoir & s'éloigner en ligne droite du corps lumineux, qui est ce que l'on appelle *Lumiére seconde* ou *Dérivée* : ou pour le changement de détermination qui arrive à cette lumiére seconde à la rencontre des corps solides, avec toutes les différentes modifications qui lui arrivent & cette même tendante à s'en éloigner en ligne droite, ce qu'on nomme *Lumiére réfléchie* : ou enfin pour le sentiment même qu'excite en nous cette lumiére réfléchie, ou cette lumiére dérivée.

En second lieu qu'il n'est pas nécessaire que les parties de cette matiére subtile, dont j'ay parlé, qui environnent un corps lumineux, se portent jusques à nous ; il suffit qu'étant ébranlées & poussées par

l'action du corps lumieux, elles transmettent leurs mouvemens à celles qui les suivent, & ainsi successivement les unes aux autres. Ce qui doit ainsi arriver, parce que tous les pores de l'air & des autres corps transparens sont pleins, comme je l'ay dit, de cette matiére subtile. Autrement il seroit impossible de concevoir comment on pourroit voir en un instant le feu d'un canon qu'on tire à une distance éloignée.

Enfin que les corps qu'on nomme transparens sont ceux qui donnent passage à la lumiére pour agir sur nos yeux; ainsi leur forme doit consister dans la rectitude de leur pores qui les traversent de tous côtez sans interruption : & qu'au contraire les corps opaques sont ceux qui interrompent l'action ou le passage de la lumiére parce que leurs pores ne sont point droits, du moins que s'il y en a quelques uns, ils n'en sont pas entiérement pénétrez de tous côtez.

S'il reste encore quelques difficultées, pour peu qu'on médite sur ce que j'ay dit touchant la nature & les proprietées de la lumiére, on les résoudra facilement soi-même: ainsi je ne m'étendray pas d'avantage sur cette matiére, il me suffit d'avoir établi ce qui me peut servir à expliquer l'usage des parties principales de l'œil, & dans la suite quelques symptômes qui arrivent à quelques-unes de ses maladies.

Suite des cinq precédents, contenant le reste de l'explication de la premiére expérience.

CHAPITRE XX.

TOut ce que j'ay dit & les expériences que j'ay raportées depuis le Chapitre quinziême n'ayant été que pour parvenir à une explication claire & exacte de la premiére expérience, il est tems que je l'acheve : & pour cet effet je reviens au premier principe dont je me suis servi, & que j'ay suffisamment prouvé, par les conséquences qu'on peut tirer des expériences raportées au Chapitre dix-huitiéme & autres.

Je dis donc que les rayons qui réjaillissent de chaque petite partie des objets, d'écrivant de toutes parts & à la ronde une infinité de lignes droites, on ne doît considerer de tous ces rayons que ceux qui passent par le trou du carton, & qui forment chacun comme un petit *Faisceau* ou *Pinceau* de rayons disposé en piramide, dont la pointe aboutit à chaque petite partie des objets, & la basse au trou du carton ; de sorte que tous ces petits pinceaux de rayons qui viennent de toutes les petites parties des objets, se croisans en passant par le trou du carton, en sortant de ce trou sont non-seulement divergents entr'eux, mais aussi tous les petits rayons dont chacun pinceau est composé, le sont aussi : ainsi rencontrans le papier en cette

disposition ; ils n'y peuvent exprimer qu'une peinture foible & confuse des petites parties des objets d'où ils partent.

Mais quand tous ces pinceaux de rayons rencontrent un verre convexe entre le trou & le papier, il arrive à chaque pinceau en particulier ce qui arrive à ces pinceaux de rayons dont j'ay parlé au Chapitre 18. c'est-à-dire que les rayons qui les composent : se brisans à leur entrée dans le verre, ils s'aprochent de la perpendiculaire de leur entrée, & que se brisans une seconde fois à la sortie du verre, ils s'éloignent de la perpendiculaire de leur sortie : ainsi tous les rayons de chacun pinceau tendent à s'unir à un certain point plus ou moins éloigné du verre, selon que ce verre est moins convexe ou plus convexe, & à former par consequent une autre petite pyramide dont la pointe est opposée en quelque maniére à la premiére dont j'ay parlé. Et comme tous ces pinceaux en se terminans en pointes s'aprochent en même tems les uns des autres au tour du pinceau du milieu, dont le rayon perpendiculaire ne souffrant point de réfraction, comme je l'ay montré cidessus, leur sert d'axe ; il s'ensuit qu'ils doivent tracer sur le papier une peinture plus petite & moins confuse des objets de dehors

On juge bien que si on éloigne le papier au delà de la pointe de ces pinceaux de rayons, ces rayons dont ils sont composez continuans leur chemin en ligne

droite, ſe trouveront divergent, & rendront par conſequent la peinture confuſe; & que ſi au contraire on aproche le papier du côté du verre, cette peinture ſe trouvera auſſi un peu confuſe, parce qu'alors les rayons qui compoſent ces pinceaux, n'étant pas encore unis, ils ne la peuvent tracer qu'avec quelque confuſion. Et c'eſt ce qui arrive.

On juge bien auſſi que tous ces petits pinceaux de rayons ont dans leurs pointes une partie des mouvemens & modifications qu'ils ont reçeu en reflêchiſſant des petites parties des objets; & qu'ainſi ils peuvent non-ſeulement exprimer la figure des petites parties d'où ils partent, mais auſſi leurs couleurs.

Quand on met ce verre en dehors audevant du trou, il eſt aiſé de concevoir que ce verre doit recevoir un plus grand nombre de rayons de chaque petite partie des objets, qu'il n'en devoit paſſer par ce trou, & que rendant ces rayons plus convergents, il y en entre auſſi d'avantage, & que par conſequent la peinture des objets en doit être mieux exprimée.

Et quand on fait promener une perſonne dans la place vis-à-vis du trou, la peinture de cette perſonne doit être plus grande quand elle s'en approche; parce qu'alors les rayons extrêmes & les autres à proportion forment un angle plus ouvert en ſe croiſant, & par conſequent celui du dedans de la chambre doit-être plus grand & plus ouvert: elle doit auſſi être moins confu-

se, parce que ces mêmes rayons venans de plus près, il en doit passer un bien plus grand nombre par le trou du carton; ainsi leur impression doit être plus forte, & d'autant plus, que cette impression à moins d'occasion d'être affoiblie par l'entrée d'autres rayons qui pourroient venir d'autres objets. Et au contraire, la peinture doit être plus petite, quand cette personne s'éloigne, parce que les angles dont j'ay parlé deviennent plus aigus: & elle doit être plus confuse, par ce qu'alors ces mêmes rayons venans de plus loin, il en doit moins passer par le trou du carton; & par consequent leur impression doit-être plus foible, étant même encore affoiblie par l'entrée des autres rayons qui viennent des autres objets voisins.

Suite des six précedents, contenant l'explication de l'usage des parties principales de l'œil, & qui sont nécessaires à la vision.

CHAPITRE XXI.

LOrsque l'on a une fois bien compris par la premiére expérience que je viens d'achever d'expliquer, comment les rayons de lumiére tracent sur le papier la figure des objets d'où ils sont réfléchis, & expriment en même tems leurs couleurs; il n'est plus difficile de concevoir comment ces mêmes rayons peuvent exciter dans

la rétine le ſentiment de la vuë. Si même on conſidere attentivement la rondeur de l'œil, la plénitude de ſon globe, la tumeur de la cornée tranſparente, la figure différente des deux faces du criſtallin, ſa ſituation & la diſpoſition de la rétine, on jugera que les réfractions de la lumiére s'y doivent faire d'une maniére plus parfaite, tant parce que la lumiére s'y m'eut avec plus de liberté, que parce que tout concourt à la réünion de chacun pinceau de rayons & à leur reception juſte ſur la rétine.

Car l'éminence ſphérique de la cornée tranſparente excedant celle du globe, fait que les rayons qui réjailliſſent de chaque petite partie des objets, ſe briſent en s'aprochant chacun de la perpendiculaire de leur entrée plus qu'ils ne feroient ſans cette éminence, & continuans leur route en cette diſpoſition par l'humeur aqueuſe, il en paſſe un plus grand nombre par la pupille, qui, ſans cette réfraction, tomberoient ſur l'iris. Chaque pinceau de rayons ſe rétréciſſant donc en entrant dans l'œil, & tous ces pinceaux ſe croiſans pour paſſer par la pupille, rencontrent enſuite le criſtallin, dont la ſuperficie ſphérique faiſant partie d'un moindre cercle que celui de la cornée tranſparente, & dont la ſubſtance étant plus ſolide que celle de l'humeur aqueuſe, tous les rayons dont chacun pinceau eſt composé s'y briſent une ſeconde fois en s'aprochans en-

core d'avantage de la perpendiculaire; & ſortans en cette diſpoſition du criſtallin, & entrans dans le corps vitré, qui n'eſt pas à beaucoup près ſi dur que le criſtallin, ils ſouffrent une troiſiême réfraction en s'éloignans de la perpendiculaire de leur ſortie, & s'approchent par conſequent tellement les uns des autres, qu'ils s'uniſſent chacun en un ſeul point lorſqu'ils atteignent la rétine. Et parce que tous ces pinceaux, en ſe terminant ainſi en autant de pointes s'aprochent en même tems les uns des autres autour du pinceau du milieu dont le rayon perpendiculaire leur ſert d'axe, comme je l'ay dit dans le Chapitre précédent, ils doivent tracer ſur la rétine une peinture fort racourcie des objets d'où ils partent.

Comme tous les pinceaux de rayons qui ſe réfléchiſſent de chaque petite partie des objets, ſe terminent en autant de points ſur la rétine, à l'occaſion des réfractions ſuſdites, on peut dire qu'ils y impriment les mêmes mouvemens qu'ils avoient lors de leurs réflexion, qui ſont a la verité plus foibles, & c'eſt cette impreſſion de mouvement qui fait reſſentir à l'ame la preſence des objets extérieurs. Cette même impreſſion eſt auſſi ce que nous appellons, *Image.*

Cette impreſſion ou image ſe trouve renverſée par les raiſons que j'ay raportées ci-deſſus: elle eſt trés petite à proportion de celle que l'on voit ſur le papier dans la premiére expérience, à cauſe

du nombre & de la nature des réfractions, qui font que les pinceaux qui tombent obliquement s'aprochent d'avantage du pinceau moyen : elle est aussi mieux exprimée, parce que la figure de la rétine étant sphérique, elle se trouve justement à la pointe de chaque pinceau de rayons.

Une juste plenitude du globe de l'œil est si nécessaire pour que les réfractions dont je viens de parler, se fassent réguliérement, que quand elle ne se rencontre plus, comme lorsque l'humeur aqueuse, s'est écoulée ensuite de quelque playe, ou quelle s'est diminuée ou consommée par quelque maladie, ou par une extrême vieillesse, & que le globe s'affaise, quoique les autres parties intérieures soient saines, la vuë se diminüe considerablement ou se perd, & elle ne se rétablit que quand cette humeur se rengendre dans une quantité suffisante pour lui donner sa premiére extension : & de même quand le globe se remplit par trop, comme je le diray ci-apres en parlant de ses maladies, & cela parce que les parties intérieures ne gardans plus leur situation naturelle, les rayons de lumiére n'agissent plus qu'avec confusion sur la rétine.

La dilatation & le resserrement de la pupille ne contribüe pas peu à la perfection de la vuë, lorsque l'on a dessein de régarder les objets proches, ou éloignez, & ceux qui sont plus ou moins éclairez. Je m'explique.

Si dans le fond d'une chambre medio-

crement éclairée, on examine la pupille d'une jeune personne qui ne regarde que les objets qui sont dans cette chambre, ou de plus voisins qu'on lui presente, on la verra fort dilatée: & si on fait aprocher cette même personne de la porte ou de la fenestre, on verra que sa pupille se resserrera à mesure quelle aprochera du grand jour. Y étant, si on lui fait regarder quelque objet éloigné, on apercevra que sa pupille se resserrera encore d'avantage: & si on lui presente subitement & assez près quelques objets à regarder, on verra de rechef que sa pupille se dilatera & se mettra dans l'état quelle étoit avant qu'on lui fit régarder cet objet éloigné. Si enfin on l'expose à la plus grande lumiére, comme si on luy fait régarder du côté du soleil, on verra sa pupille se reserrer extraordinairement.

De cette expérience j'estime qu'on peut probablement tirer ces conséquences. 1. Que si la pupille se dilate quand la lumiére est foible, c'est pour admettre un plus grand nombre de rayons de chacun faisceau, afin que se reünissans, ils ayent plus de force pour ébranler la retine. 2. Que si elle se resserre quand la lumiére est forte, c'est qu'une trop grande lumiére, ébranlant extraordinairement la rétine, la blesse & excite de la confusion dans la vision, comme on ne le connoît que trop par expérience.

Or comme les rayons qui viennent des objets éloignez ne peuvent parvenir jus-

ques à l'œil ſans qu'ils ſoient joints en chemin par d'autres rayons qui ſe reflêchiſſent d'un tres grand nombre d'autres objets, & qui entrent dans l'œil conjointement avec les premiers ; il eſt évident que de ces derniers il y en a beaucoup qui frapent les mêmes fibres de la rétine dans les environs de ſon centre : ces fibres ſe trouvent donc doublement & peut être diverſement agitez par ces premiers & ſeconds rayons. Par cette agitation le ſentiment de lumiére ſeroit extrémement augmenté, mais l'ame ne pourroit que tres imparfaitement, & même nullement dans une tres grande diſtance, diſtinguer les objets principaux vers leſquels l'œil ſeroit dirigé, ſi la pupille demeuroit autant dilatée quelle le ſeroit lors qu'on régarde les objets à une mediocre diſtance : mais pour remedier à cet inconvenient, la nature y a pourvû autant qu'il a été poſſible, en faiſant que la pupille ſe puiſſe reſſerrer ou dilater ſuivant le beſoin. Ainſi lorſqu'on régarde des objets éloignez, la pupille ſe reſſerre afin d'empécher l'entrée à une partie de ces rayons acceſſoires, & alors l'agitation cauſée par les rayons qui viennent de ces objets éloignez, ſurmontant celle qui eſt excitée par ces rayons acceſſoires, l'ame aperçoit mieux la figure & la couleur de ces mêmes objets.

Il eſt vray que ſi la pupille ſe reſſerroit trop, les rayons qui viennent des objets éloignez, quoique réünis ſur la rétine, n'ébranleroient pas aſſez cette membrane

pour se faire ressentir, puisqu'étant divergents en partant de chaque petite partie des objets, plus ces objets sont éloignez moins il en passe par la pupille & moins aussi ils ont de force : mais comme elle ne se resserre que jusques à un certain degré pour distinguer les objets situez à un certain éloignement, & quelle ne se resserre plus pour en voir de beaucoup plus éloignez, à telle distance qu'ils puissent être, du moins cela est insensible, il est impossible quelle n'admette encore un assez grand nombre de ces rayons accessoires, pour peu que les objets vers lesquels l'œil est dirigé soient éloignez ; & ces rayons augmentans le trémoussement des fibres, de la rétine, font que les objets éloignez paroissent d'une couleur claire ou aprochante de la lumiere. Plus même les objets sont éloignez, plus cette couleur est claire & plus on a de peine à les apercevoir distinctement. Si même ils se rencontrent à une tres grande distance, ou s'ils n'ont pas une fort grande étendüe, ils disparoissent entiérement, parce que de tous les rayons qui se réfléchissent de leurs superficies, il n'en peut venir qu'un tres petit nombre à l'œil par la raison cidessus : ainsi les rayons accessoires prevalans, ils se font seuls ressentir.

Mais lorsque les objets sont proches de l'œil, ils empêchent en cette situation un tres grand nombre de ces rayons qui viennent de quantité d'autres objets de se join-

dre à ceux qui se réfléchissent de leurs superficie. Il n'y en a que quelques-uns qui viennent des objets qui sont de côté qui puissent parvenir jusques à l'œil, qui frapans la cornée fort obliquement, se terminent en partie sur l'iris, & ceux qui passent par la pupille rencontrent aussi le cristallin si obliquement, qu'en se brisans, ils ne parviennent que vers les côtez de la rétine, & par consequent ne se font que foiblement & confusement ressentir. Ainsi les rayons qui réjaillissent de chaque petite partie des objets proches vers lesquels l'œil est principalement dirigé, frapans seuls le centre de la rétine ou les parties les plus prochaines, ils y impriment plus distinctement leurs mouvemens. Et comme l'ame tend autant quelle peut, suivant la disposition des organes dont elle se sert, à perfectionner ses sensations, elle dilate la pupille pour admettre un plus grand nombre de ces rayons, afin que se reünissans sur la rétine, ils ayent plus de force pour l'ébranler & lui faire apprehender d'une maniére plus parfaite la figure & la couleur de ces mêmes objets.

La pupille se dilate donc & se resserre pour mieux voir les objets proches ou éloignez par la raison des deux consequences ci-dessus : parce que si elle se dilate pour voir les objets proches, c'est qu'il y a peu de rayons capables d'augmenter le sentiment de lumiére, & d'affoiblir l'action des rayons qui viennent de ces objets proches, ainsi elle se dilate pour en laisser

passer davantage de ces derniers : & que si elle se resserre pour voir les objets éloignez, c'est qu'il se presente un très grand nombre de rayons capables d'augmenter le sentiment de lumiére & d'affoiblir ou éteindre l'action des rayons qui se réfléchissent de ces objets éloignez, ainsi elle se resserre pour s'oposer à l'entrée de ces premiers.

Je me vois encore en quelque maniére engagé de monstrer que l'œil ne s'allonge point pour voir les objets qui sont près de lui, & ne se racourcit pas pour voir les objets eloignez, comme quelques-uns se l'imaginent, fondez sur l'expérience d'un œil artificiel qu'on est obligé d'allonger & de racourcir, pour aprocher ou éloigner le vélin du verre convéxe. Il est vrai que cela devroit arriver si les deux faces du cristallin formoient chacune une portion réguliere de cercle, car comme les rayons dont chaque faisceau est composé qui se réfléchiroient de chaque petite partie des objets proches, se briseroient moins en pénétrant la cornée, par la raison raportée ensuite de la seconde expérience du chapitre 17. il s'ensuivroit qu'après leur troisiéme réfraction, leur rëünion pourroit se trouver fort éloignée du cristallin, & la rétine trop près ; ainsi elle devroit être reculée, ou le cristallin devroit s'avancer en devant, ou la bosse de la cornée transparente devroit être rendüe un peu plus éminente, pour que cette rëünion se fist juste sur la rétine, ce qui

arriveroit par l'allongement de l'œil. Et comme ceux qui se réfléchiroient des objets éloignez se briseroient d'avantage, comme je l'ay dit au lieu ci-dessus cité, il arriveroit aussi que leur reünion se pourroit faire plus près du cristallin, & l'œil se devroit alors racourcir pour peu que la rétine se trouvât à leur reünion. Mais la figure particuliére des deux faces du cristallin se trouve tellement disposée, que les rayons qui passent au travers de ce corps, se brisent en sortant de sa face postérieure d'une telle maniére, que les cônes ou piramides qu'ils forment, ont leur pointes un peu plus allongées quelles ne seroient, si les deux faces du cristallin étoient terminées chacune par une portion réguliére de cercle: ainsi soit que ces rayons viennent d'objets mediocrement proches ou éloignez, s'ils ne frapent toûjours de leurs pointes la rétine, du moins ils la rencontrent par un endroit si étroit de leur pointes qu'ils causent peu de confusion dans la vision. A quoi bon donc vouloir que cette membrane s'aproche ou se recule, ou qu'il arrive quelque changement au globe de l'œil! puisque sans cela la vision peut être assez distincte pour l'usage que nous en devons retirer, pourvû toutes fois que la pupille se dilate ou se resserre, comme je l'ai dit. Ceux qui sont versez dans l'optique reconnoîtront cette verité, lorsqu'ils voudront bien se donner la peine de considerer attentivement le profil du cristallin tiré de la maniére

niére que je l'ai ci-devant enſeignée au chapitre onziême.

Je demeure d'accord que ſi ces rayons venoient d'objets fort éloignez, ils pourroient ſe croiſer ſi près du criſtallin qu'ils ſe trouveroient divergens en atteignant la rétine, nonobſtant la figure particuliére du criſtallin : ainſi ils n'exprimeroient la figure de ces objets qu'avec quelque confuſion. Et s'ils venoient d'objets extremement proches, ils ne pourroient s'unir avant que de rencontrer la rétine, & ils n'agiroient auſſi qu'avec quelque confuſion, c'eſt effectivement ce qui arrive ; car on ne voit bien diſtinctement que les objets qui ſont à une certaine diſtance, & cette diſtance ſe détermine ſuivant la figure de la cornée tranſparente & l'étenduë des objets.

Je diray de plus que s'il étoit vrai que l'œil s'allongeât ou ſe racourcît pour voir les objets proches ou éloignez, on devroit s'en apercevoir particuliérement dans les enfans qui ont les membranes de l'œil, fort fléxibles. Ce que je n'ai jamais pû remarquer, quoique je l'aye eſſayé pluſieurs fois, en leur faiſant regarder des objets fort proches, & ſubitement de fort éloignez. J'ay ſeulement remarqué que leur prunelle ſe dilate davantage que dans les perſonnes plus avancées en âge, & quelle ſe meut beaucoup plus librement.

Les muſcles obliques qu'on dit l'allonger en le preſſant lorſqu'ils ſe gonflent, ne peuvent avoir cet uſage, leur diſpo-

ſition & leur ſituation y répugnent. Quand un muſcle agit, il ſe reſſerre & ſe racourcit, les moins verſez dans l'Anatomie le ſçavent. Ils pourroient bien plûtôt le tirer dehors, ſi leur diſpoſition étoit aſſez ſemblable pour le tirer également ; & quand cela ſeroit le globe en changeant de ſituation, n'en changeroit pas de figure. Et les muſcles droits s'il étoit vrai qu'ils l'applatiſſent en le retirant vers le fond de l'orbite, ils ne le feroient qu'inégalement quand les uns ou les autres ſe relâcheroient, pendant que leurs antagoniſtes ſe racourciroient pour incliner l'œil vers les différentes parties d'un objet éloigné, ce qui causeroit de la confuſion dans la viſion.

Ceux qui ſont dans ce ſentiment prévoyans une forte objection qu'on auroit pû leur faire, à l'égard des oiſeaux dont la cornée opaque ſe convertit en partie en os, & à l'égard des poiſſons & de quelques autres animaux qui l'ont cartilagineuſe, & qui par conſéquent ne pourroit être aſſez fléxible pour changer de figure : ils ſe ſont efforcez d'y répondre par avance, en ſupoſant de certaines fibres, ou petits filets noirs qu'ils diſent ne ſe point rencontrer dans les yeux des hommes ou des autres animaux, qui attachans le criſtallin au fond de l'œil, le peuvent faire aprocher ou reculer de la rétine. Mais ils ont ſans doute été trompez en ſe confians trop au raport de quelques Anatomiſtes, qui ne ſe ſont pas aperçeus

que ces petits filets noirs ne ſont autre choſe que les fibres de la rétine, qui eſt effectivement noirâtre dans la plûpart des oiſeaux & dans quelques autres animaux. Et quand ces petits filets noirs exiſteroient comme ils le diſent, cela ne les empêcheroit pas de tomber dans une erreur manifeſte : car ſi ces fibres ou ces petits filets noirs pouvoient aprocher ou reculer le criſtallin de la rétine, il s'enſuivroit que les fibres motrices des autres parties qui gardent une ſemblable ſituation, devroient cauſer les mêmes mouvemens dans les parties ou elles s'inſerent ; ainſi les muſcles antagoniſtes ſeroient inutiles, ce qui ſeroit abſurde.

D'ailleurs ces fibres ou filets n'auroient pas aſſez de force pour reculer le criſtallin, qui étant intimement joint au corps vitré, ne pourroit reculer ſans que le corps vitré, qui occupe environ les deux tiers du globe de l'œil, reculât en même tems : ce qui ne ſe pouroit, parce qu'il ne trouveroit point d'eſpace pour ſe loger. Il ne ſerviroit même de rien de dire que ce corps étant fort fléxible, il pourroit obéïr & s'aplatir ; parce que pour cela il faudroit des forces plus grandes que ces filets n'en pourroient avoir ; & même il faudroit que les fibres ciliaires qui tiennent le criſtallin en ſa ſituation naturelle, puſſent obéïr ou s'allonger, mais elles ſont trop courtes & trop tendres ; & dailleurs le criſtallin & la partie antérieure du corps vitré étant collez comme ils ſont par leurs

côtez au cercle ciliaire, ce seroit encore un obstacle pour ce prétendu reculement.

Enfin les muscles obliques ne devroient pas se rencontrer dans ces animaux, puisqu'ils n'y auroient point l'usage qu'ils leurs attribüent dans l'homme & dans les autres animaux; cependant ils s'y rencontrent également; il y a donc aparence qu'ils y ont le même usage que tous les Anatomistes leurs attribüent, comme je l'ay cidevant dit au Chapitre 4. & comme je le vais encore repeter, apres que j'auray expliqué l'usage de la teinture noire de l'uvée.

La noirceur dont la partie postérieure de l'uvée qui est derriére la rétine est enduite, & qui la rend fort opaque, arrête les rayons de lumiére, & les empêche de passer au delà, ou de se réfléchir considérablement: ainsi l'image se forme mieux sur la rétine. Et celle qui se trouve à la partie postérieure de l'iris, fait que les rayons qui se réfléchissent des superficies des corps transparens & même de la rétine, s'y perdent & ne se réfléchissent plus vers le fond de l'œil; ce qui nuiroit à la vision.

Les muscles de l'œil servent à le diriger ve s les objets que l'on veut régarder. Ils sont si nécessaires pour la vision, que sans eux on verroit presque toûjours les objets doubles, & il seroit même difficile de distinguer les differentes parties d'un objet, sans être obligé en même tems de mouvoir la tête suivant l'ordre qu'on voudroit les regarder, afin que chaque par-

tie pût tomber successivement sous l'axe visuel, comme on le connoît que trop par l'expérience de ceux qui les ont affectez de quelque inflammation ou autre maladie qui empêche leur mouvement.

J'apelle *Axe optique* ou *Visuel*, le rayon qui partant d'une partie d'un objet vers laquelle l'œil est dirigé, entre perpendiculairement par la partie la plus éminente de la cornée transparente, penetre l'humeur aqueuse, le cristallin & le corps vitré, & frape en un point le centre de la rétine, sans avoir souffert aucune réfraction.

Et comme c'est au tour de ce point, que les autres rayons qui viennent des autres parties de cet objet, se terminent chacun suivant l'ordre de leur réfléxion, pour en tracer une peinture juste & en racourci : il s'ensuit que regardant des deux yeux ce même objet il s'en fait une peinture en chacun œil, cependant on ne voit qu'un seul objet.

Pour sçavoir comment cela ce fait, il faut remarquer que quand on se presse legérement le globle de l'œil, en posant le bout du doigt sur l'une ou l'autre paupiére, ensorte qu'on la hausse ou abaisse : ou quand on s'éforce de tourner chaque œil du côté du nez, comme si on en vouloit régarder le bout, & qu'en même tems on régarde un objet, cet objet paroît double. Or il paroît ainsi, parce que les deux yeux ne gardent plus une situation égale, & qu'aparemment les rayons qui viennent de cet objet ne frapent plus les parties de

chaque rétine à une égale distance de leur centre. Il faut donc pour qu'un objet paroisse seul, lorsqu'on le regarde des deux yeux, que les muscles les tournent & les dirigent de telle maniére vers l'objet, que les rayons de lumiére qui en réfléchissent & qui entrent en chaque œil, frapent à une égale distance du centre les parties de chaque rétine : ce qui arrive lorsque chaque axe optique qui part d'un même point de l'objet, frape le centte de la rétine de chacun œil ; autrement on verroit tous les objets doubles. Et c'est là le veritable usage de tous les muscles de l'œil.

Par le centre de la rétine, j'entens la partie de cette membrane la plus voîsine de l'insertion du nerf optique qui répond vis-à-vis le centre du cristallin, de la pupille & de la cornée ttansparente, & qui érant plus fournie des fibres moëlleuses de ce nerf, à un sentiment plus vif. C'est pourquoi on remarquera que des rayons de lumiére qui se réfléchissent des objets, il n'y a que ceux qui sont voisins de l'axe optique, & qui frapent le centre de la rétine ou les parties les plus prochaines, qui fassent voir distinctement la partie de l'objet d'où ils partent, tous les autres rayons qui se peignent sur la rétine ne font voir que confusément les autres parties de l'objet. Ainsi lorsque je lis dans ce livre, quoique je découvre d'une même situation d'œil, une ou deux pages & même les objets voisins ; cependant je ne vois distinctement que les lettres qui se

rencontrent dans l'axe visuel, ou celles qui en aprochent ; & pour peu qu'un mot soit long je ne le puis lire sans changer successivement la situation de mon œil depuis la premiére lettre jusques à la derniére.

De tout ce que je viens de dire, il paroît que la rétine est l'organe de la vüe ; puisque c'est elle à qui toutes les autres parties de l'œil se raportent, & que c'est elle seule qui reçoit les impressions des rayons de lumiére, qui tracent sur elle les images des objets d'où ils réfléchissent, & dont le caractere ou l'impression est portée au cerveau par le moyen des esprits contenus dans les fibres du nerf optique qui la composent, & cela à la maniére des autres sens : ce qui fait que l'ame aperçoit les objets.

Sçavoir si le Cristallin est absolument nécessaire pour voir.

CHAPITRE XXII.

J'Aurois pû, en suivant mes expériences, en raporter quantité d'autres assez curieuses, & expliquer par mes principes plusieurs autres questions d'optique, si j'avois eu dessein d'en faire un traité complet : mais ayant seulement resolu de faire connoître dequelle maniére les rayons de lumiére se portent sur la rétine pour y exciter le sentiment de la vüe, en expliquant à ce sujet l'usage des parties principales de

l'œil. afin de faire mieux comprendre dans la ſuite quelques-unes de leurs affections. Je crois m'être ſuffiſamment acquité de mon entrepriſe ; & je finirois même en cet endroit cette deſcription, ſi je ne me trouvois obligé de prévenir la ſurpriſe que pourroient avoir quelques-uns de ceux qui liront la ſuite de ce traité, lorſqu'ils y verront que la cataracte eſt une altération entiére du criſtallin : c'eſt pourquoi je vais montrer en peu de mots que le criſtallin n'eſt pas abſolument néceſſaire pour voir.

La premiére expérience que j'ay raportée en commançant à expliquer la vûë, peut ſeule faire connoître la verité que j'avance ; puiſque par cette expérience on voit manifeſtement que les faiſceaux de rayons qui paſſent par le trou du carton, étant reçeus ſur un papier ou ſur un linge blanc, y exprime la figure & la couleur des objets de dehors, quoique ces rayons ne ſouffrent aucune réfraction. Il eſt vrai que cette figure ſe trouve grande & confuſe, & que ſi cela ſe faiſoit ainſi dans un œil dont le criſtallin ſeroit détourné, on ne verroit que bien confuſément les objets. Mais on remarquera que l'éminence de la cornée tranſparente tenant lieu du verre convéxe qu'on met en dehors audevant de ce trou ; il arriveroit que les rayons qui y paſſeroient & par l'humeur aqueuſe ſe briſeroient comme ils e briſent effectivement. en s'aprochant de la perpendiculaire : ainſi la figure des

objets qui se traceroit sur la rétine seroit moins confuse, comme on le voit dans l'expérience susdite.

D'ailleurs le cristallin ne peut être détourné, qu'en même tems le corps vitré n'occupe sa place, comme je le prouveray ci-apres, & ne forme une bosse ronde qui imite en quelque façon la superficie antérieure du cristallin, par laquelle ces rayons continuant leur chemin, apres s'être croisez en passant par la pupille, peuvent se briser une seconde fois en s'aprochant encore de la perpendiculaire, & venans en cette disposition se terminer sur la rétine, ils y doivent tracer une figure encore moins confuse.

Mais comme ces rayons ne souffrent que deux réfractions, & que même la seconde est moins parfaite, parce que le corps vitré, quoi qu'alors éminent en sa partie antérieure, n'a pas la dureté du cristallin; ce qui fait que les réfractions qui se font chez lui aprochent de celles qui se font dans l'humeur aqueuse; il s'ensuit que tous ceux qui partent d'un même point d'un objet, ne peuvent pas assez se rompre pour se réünir en un seul point sur la rétine: ainsi agissans en même tems sur différentes parties de la rétine, ils ne peuvent faire voir l'objet d'où ils réfléchissent, qu'avec quelque confusion. C'est aussi ce qui arrive à ceux ausquels on a détourné le cristallin, comme je le diray ci-après en parlant de la cataracte. Il est donc constant que le cristallin n'est

pas abſolument néceſſaire pour voir, mais ſeulement pour mieux voir.

Je ne ſuis pas le premier qui ay été de cette opinion; Plempius celebre Medecin d'Amſterdam s'en eſt expliqué avant moi au chapître 14. du 3. livre de ſon ophthalmographie, ou, réfutant l'opinion de ceux qui croient que la vüe ſe fait dans le criſtallin, il dit. *Dicam ne vero etiam omnibus inopinatum quidpiam? aio enim vero criſtallinum non nobiliori in oculo fungi officio, quam aqueum. Et exempto criſtallino, oppletoque loco ab humore vitreo viſionem nihilominus celebratum iri: verum non tam diſtinctè, quam nunc: confuſa enim eſſet in retiformi pictura, niſi alio ſitu, quam quem nunc obtinet, retiformis locaretur.* Ce ſçavant homme n'avoit cependant point d'expérience que le criſtallin ſe pût détourner; puiſqu'en parlant de la cataracte il a ſuivi l'opinion ancienne: il n'y à donc eü qu'une profonde meditation ſur les expériences d'optique qui lui ait pû faire embraſſer cette opinion.

Concluſion de la deſcription de l'Oeil.

C'eſt un jeu pour un Anatomiſte lorſqu'il travaille à examiner des os, à ſéparer des muſcles, à conduire des nerfs, des arteres & des veines, ou à rechercher la ſtructure de quelque partie ſenſible: mais lorſqu'il s'atache à quelque petit organe, & qu'il en veut decouvrir parfaitement la nature, c'eſt un veritable tra-

vail; puisque souvent il ne rencontre que des particules dont la delicatesse est si grande qu'elles fuyent ses sens, bien loin de les pouvoir séparer avec son scalpel. Et il a besoin dans cette rencontre d'une grande patience pour surmonter les difficultées; qui se presentent à tout moment, & d'une industrie singuliére à imaginer des moyens pour parvenir à son dessein.

Je me suis vû dans cet embaras apres avoir commencé la description de l'œil, je m'étois d'abord figuré la chose aisée, parce que je me persuadois connoître assez bien la structure de cet organe. Mais lorsque je me suis arrêté à rechercher exactement toutes les parties qui sont renfermée dans son globe, que j'ay examiné avec soin toutes les particules qui en composent d'autres un peu plus sensibles, & que j'ai fait réfléxion sur les sentimens differens des Anatomistes touchant leur nature & leur usage; j'avoüe que le scalpel m'est presque tombé des mains, & que je me serois désisté dés lors de ma poursuite, si je n'avois consideré que l'explication que j'avois entrepris de faire des maladies de l'œil, auroit été defectueuse, si je ne l'avois apuyée de faits Anatomiques.

J'ay donc continué mon travail, & comme je suis dans cette opinion qu'un Anatomiste qui veut mettre au jour quelque ouvrage, ne doit écrire que ce qu'il voit, ou au moins ce qu'il conjecture si clairement qu'on ne lui puisse raisonnablement disputer: j'ay examiné en général toutes

les parties qui entrent en la composition de l'œil de l'homme, j'ay consideré celles qui se rencontrent également dans les yeux des animaux, & j'ay conclu que puisquelles devoient avoir un même usage, elles devoient aussi avoir une structure semblable ou aprochante.

Ainsi lorsque je suis entré dans le détail, & que j'ay voulu décrire chaque particule, j'ay fait voir sa situation, sa figure, extérieure, sa composition, ses vaisseaux, sa couleur, sa convexion &c. J'ai fait voir, dis-je: toutes ces choses telles quelles se rencontrent dans l'œil de l'homme: mais lorsque la délicatesse de cette même partie m'a empêché de connoître sa structure, j'ay eü recours aux yeux des animaux, chez lesquels j'ay pris seulement ce qui pouvoit me servir pour l'expliquer, & pour tout le reste je l'ay entiérement négligé, comme m'étant inutile.

Si mes sentimens ne s'accordent pas toûjours avec ceux des Anatomistes, on en jugera avec équité: je n'ay point crû être obligé de les suivre en toutes choses. Je me suis plûtôt attaché à ce que j'ay reconnu moi-même, qu'à ce que les autres ont écrit. J'ay embrassé leurs opinions, quand elles se sont trouvées conformes à la raison & à l'experience, & lorsque j'ay connu quelles y étoient contraires, je les ay abandonnées.

J'ay eü aussi plus de soin d'établir mes sentimens qu'à détruire ceux des autres: & si je me suis attaché à combatre quel-

ques opinions, je ne l'ay fait que parce quelles sont reçeües sans beaucoup de fondement par nos Anatomistes modernes. Je n'ay pas assez de présomption pour croire que je ne me sois point trompé dans mes raisonnemens, & pour me persuader que rien ne me soit échapé. Au contraire, je ne doute point qu'on ne puisse raisonner plus juste, & qu'on ne puisse faire encore d'autres découvertes sur cette partie. Mais quand cela arriveroit; j'auray au moins cette consolation, de n'avoir rien négligé pour pousser autant loin que j'ay pû l'anatomie de l'œil.

A l'égard de l'explication que j'ay donnée de la vüe; on pourra peut-être dire, que pour un Anatomiste j'ay trop raporté d'expériences d'optique, & que je me suis trop étendu sur cette matiére. Mais si on considere que les Chirurgiens sont pour l'ordinaire si peu instruits de l'optique, qu'à peine en sçavent-ils les termes: on jugera aisément que je ne pouvois pas en moins dire pour leur rendre sensible l'usage des parties principales de l'œil; & pour leur faire concevoir dans la suite les symptomes de quelques maladies. Ceux mêmes qui sont les mieux instruits de cette sçience, ne seront peut être pas fachez de voir la methode que j'ay observée, en ne proposant que des expériences simples, claires, & faciles à faire; & qui cependant prouvent assez évidemment les principes dont je me suis servy pour expliquer la vüe, & qui ne sont autre chose

que les conséquences que j'ay tirées de ces mêmes expériences.

J'ay, ce me semble, assez justifié la conduite que j'ay tenuë pour d'écrire l'œil, & pour expliquer la vüe. Il est tems que je décrive toutes les maladies dont cet organe est affecté, que j'enseigne les remedes qui leurs conviennent, & que j'explique les opérations qui se pratiquent pour les guérir.

Fin de la description de l'Oeil.

DES MALADIES DE L'OEIL.

PREMIERE PARTIE.

Contenant les maladies du Criſtallin, connües vulgairement ſous le nom de Cataractes,

Diverſes opinions ſur la nature de la Cataracte & quelques réfléxions ſur ces opinions.

CHAPITRE I.

CE que les Grecs apellent *Hypochyſis*, ou *Hypochyma*, les Arabes *Gutta obſcura*; ou *Caliginoſa*, les Latins *Suffuſio*, eſt une ſeule & même maladie, connüe vulgairement ſous le nom de *Cataracte*.

Preſque tous nos Auteurs depuis Galien juſques à preſent, diſent que la cataracte eſt un amas d'humeur ſuperflüe, lente & épaiſſe, qui ſe congele & s'endurcit comme une pellicule dans l'humeur aqueuſe, ſelon quelques-uns, entre la cornée & le criſtallin, & ſelon d'autres, entre l'uvée & le criſtallin, & qui empêche la vüe.

Ce qui les a fait tomber en cette erreur eſt l'opinion fauſſe en laquelle ils étoient, que le criſtallin étoit le principal inſtrument de la vüe, & par conſequent abſolument néceſſaire pour voir.

J'ay déja réfuté cette opinion au cha-

pitre 22. de la deſcription de l'œil, où j'ay fait voir qu'il ne ſervoit que pour mieux voir: & dans la ſuite en parlant des cataractes vrayes, je raporteray des obſervations qui prouveront encore plus fortement la fauſſeté de cette opinion.

Conſtants dans cette opinion, ces Auteurs n'ont jamais pû s'imaginer que la cataracte fût une maladie du criſtallin, parce que cet obſtacle étant détourné, les malades voyoient. Et c'eſt ſans doute cette raiſon qui les a induits à s'éloigner du ſentiment des plus anciens Medecins, quoique plus conforme à la verité.

Que nos plus anciens Medecins ayent crû que la cataracte fût une altération du criſtallin, Galien m'en ſera un auteur non ſuſpect. Il dit au chapitre 12. de la particule 4. de ſon livre, *De oculis*, en parlant de la cataracte, *Hujus aquæ color eſt diverſus: quædam enim aëri, quædam vitro aſſimilatur, alia eſt quaſi album habens colorem, alia quaſi cœli colorem, alia quaſi viridem, alia quaſi venetum: unde antiqui cataractas, veneticos oculos, appellaverunt: ſed differentia eſt, quia venetici oculi duobus modis fiunt, vel propter aquam, ſi nimium fuerit coagulata: vel propter ſiccitatem, quam patitur criſtallinus.*

Oribaſe qui eſt venu long-tems apres Galien s'en eſt expliqué encore plus nettement au chapitre 47. du 8. livre de ſon abregé de Medecine *Glaucoma*, dit-il, *& ſuffuſionem veteres unum, eumdemque morbum eſſe exiſtimarunt: poſteriores verò glaucomata*

humoris glacialis, qui ex proprio colore in glaucum convertatur, & mutetur, morbum esse putaverunt: suffusionem vero esse effusionem humorum inter uveam & crystalloidem tunicam concrescentium: cæterum glaucomata omnia curationem non recipiunt: suffusiones verò recipiunt, sed non omnes.

Ces deux passages prouvent évidemment que nos plus anciens Medecins, au nombre desquels je pourrois mettre Hippocrate, ne reconnoissoient point d'autres cataractes, que ces maladies ou le cristallin changeoit de couleur & perdoit sa transparence, & qu'ils apelloient *Glaucomata*, soit qu'elles fussent curables, ou non.

Galien est peut-être le premier qui a établi cette différence entre la cataracte & le glaucoma, comme il paroît ci-dessus, ou par une eau trop coagulée, il entend une vieille cataracte, & par la seicheresse du cristallin, le glaucoma. Et il a été si fort prévenu de cette opinion, que dans tous les lieux de ses œuvres ou il parle de la cataracte, il en donne une définition à peu près conforme à celle que j'ay raportée au commencement de ce chapitre; & dans son livre ci-dessus cité, au chapitre 2. de la 1. particule, pour prouver que la vüe se fait dans le cristallin, il se sert de cette opinion comme d'un principe incontestable. *Quod autem in eo sit visus*, dit-il, *testatur id, quod videmus in cataractis: aqua enim cum inter crystallinum, & corneam steterit, ut non possit species præ aquâ*

ad cryſtallinum tranſire, lumen amputat viſuale: ſed aquâ ablatâ lumen reparatur. Il dit auſſi la même choſe au chapitre 1. du 10. livre de l'uſage des parties.

L'autorité de Galien a été d'un ſi grand poids, que preſque tous ceux qui ſont venus après lui juſques à preſent, même ceux qui ne ſuivent point ſes principes, ont embraſſé ſon opinion : & ſi quelques-uns s'en ſont un peu éloignez ça plûtôt été à l'égard de la cauſe de cette maladie & du lieu imaginaire où ils penſoient qu'elle s'engendroit, qu'à l'égard de ſon eſſence, qu'ils ont toûjours eſtimée ſemblable.

Mais s'ils avoient bien conſideré ce qui ſe paſſe dans nos corps, ils ne ſe ſeroient jamais imaginé que la cataracte fût une membrane engendrées dans l'humeur aqueuſe. En effet, qui a jamais obſervé, que de nouvelles membranes ſe ſoient formées chez nous apres nôtre naiſſance ? ſi on remarque quelques fois des excroiſſances, elles tirent leur origine des parties auſquelles elles ſont toûjours adhérentes : & ſi dans la pratique on rencontre des tumeurs charnües, ou humorales, qui ont des membranes ou envelopes particuliéres, en les examinant il eſt aiſé de juger, que ce ne ſont que, ou des glandes malades extremement groſſie par le ſuc nourricier plus ou moins vicié, qui s'y porte continuellement par les arteres, qui groſſiſſent même conſiderablement, comme on le voit dans le cancer, dans les écroüelles, dans les ſchirres & autres maladies de

cette nature : ou des extenſions de membranes renduës telles par une ſemblable cauſe, comme on le remarque dans les *Atheromes*, *Steatomes* & *Meliceris*, & dans d'autres tumeurs ſemblables

C'eſt auſſi ce qui a fait dire à quelques nouveaux Medecins, que toutes les parties étant formées dès la premiére conformation, il ne s'engendroit jamais de Kiſt ni de membrane abſolument contre nature, & que ces Kiſts, ou ces cataractes qui paroiſſent, ne ſont que des dévelopemens des membranes & des petites pellicules qui compoſent les parties : d'où ils concluënt que la cataracte ne commence à ſe former que par une petite pellicule qui ſe détache du criſtallin & qui flote dans l'humeur aqueuſe.

Cette opinion ſemble à la verité probable : cependant ſi on l'examine de près, on trouvera qu'elle n'eſt point ſoûtenable : parce que s'il étoit vray qu'il ſe fiſt des détachemens des pellicules du criſtallin, ce qui ne ſe peut, il ſeroit impoſſible que la ſurface de celles qui reſtent, ne ſe reſſentiſſent de l'altération de celles qui ſeroient ſéparées : ainſi cette cataracte imaginaire étant abbaiſſée, il reſteroit un nüage qui empécheroit la vüe : d'ailleurs cette même ſurface ne deviendroit jamais aſſez polie pour laiſſer paſſer les rayons de lumiére au travers du criſtallin, ſans leur cauſer pluſieurs fauſſes réfractions, qui brouilleroient tellement la vüe, que toutes les lunettes convexes n'y pourroient remedier.

Voila les opinions différentes & principales qu'on a eu touchant l'essence de la cataracte. Si celle des anciens n'avoient pas été abandonnée par Galien & par ceux qui sont venus après lui, cette maladie n'auroit peut être pas été si long-tems inconnuë : on verra dans la suite quelle aprochoit de la verité. Celle de Galien quoique plus en vogue, est absolument fausse ; & celles des nouveaux Medecins, quoiquelle semble plus raisonnable, elle ne peut à mon sens passer pour vraye, parce qu'elle ne s'accorde pas à l'expérience.

Ce que c'est que Cataracte & de la division des Cataractes.

CHAPITRE II.

APrès des expériences & des observations souvent réiterées, j'ay reconnu que le cristallin est attaqué de differentes maladies, qui l'alterent ou en toute sa substance, ou seulement en quelques-unes de ses parties.

L'altération entiére du cristallin, qui lui fait perdre toute ou partie de sa transparence, je l'apelle, *Cataracte* ; & la particuliére je la nomme, *Tache*.

Et comme dans les cataractes, le cristallin se trouve diversement altéré, & que ces diverses altérations ont differentes causes, je reconnois aussi des cataractes de differente nature, que je divise à raison du prognostic qu'on en peut faire, en

Curables, *incurables*, & en *tres difficiles à guerir*.

Par *Cataractes curables*, j'entens celles ou le cristallin obeïssant à l'éguille, peut-être conduit en une autre lieu que celui qu'il occupe, au moyen dequoi la vüe est ré-tablie; & je les apelleray dans la suite de ce traité, *Cataractes vrayes*, ou simplement *Cataractes*.

Par *Cataractes incurables*, j'entens premiérement celles ou le cristallin est si fortement attaché au lieu qu'il occupe, qu'il n'en peut être séparé pour être conduit ailleurs: secondement celles ou le cristallin est si peu attaché, qu'il peut être conduit dans toutes les autres parties de l'œil, mais sans aucun avantage pour les malades je les appelleray, *Cataractes fausses* ou *bâtardes*

Et par *Cataractes très difficiles à guerir*, j'entens celles qui participent des vrayes & des fausses, & qui sont plus ou moins curables, quelles participent plus ou moins des vrayes ou des fausses: je les apelleray, *Cataractes mixtes*, ou *trompeuses*.

Dans la suite de ce traité on connoîtra aisément toutes les raisons qui m'ont obligé à diviser ainsi les Cataractes, c'est pourquoi je n'en diray rien ici.

De la Cataracte vraye.

CHAPITRE III.

LA *Cataracte vraye*, eſt une altération de tout le criſtallin, qui change de couleur, perd ſa tranſparence, devient plus ſolide qu'il n'étoit, & qui diminuant un peu en volume, ſemble cependant augmenter à l'occaſion d'une certaine matiére mucilagineuſe qui s'amaſſe autour en maniére d'apendices qui flotent ſouvent dans l'humeur aqueuſe : & la ſuite de cette alteration eſt la perte de la vüe.

Pour prouver la verité de cette deſcription, je pourrois raporter ici un grand nombre d'obſervations que j'ay faites en operant ſur les cataractes; mais cela ſeroit aſſez inutile, parce que tous les Chirurgiens oculiſtes qui exercent cette operation les peuvent faire auſſi bien que moi: ainſi je me contenteray d'en raporter ſeulement deux de celles qui m'ont le plus deſabuſé de l'opinion commune, que je ſuivois alors fort religieuſement : enſuite j'en raporteray une autre que j'ay faite apres la mort d'une perſonne travaillée d'une cataracte, ſur laquelle on n'avoit point fait l'operation : & enfin j'en raporteray deux autres faites apres la mort d'une autre perſonne, ſur laquelle j'avois fait l'operation ſur les deux yeux quelques tems avant ſa mort.

PREMIERE OBSERVATION.

En l'année 1682. j'abbaiſſay une cataracte ſur Thomas Charié Maréchal demeurant à Châtres ſous Méry. Cette cataracte, avant l'operation, me parut bonne, quoique la pupille eût de la peine à ſe reſſerrer. Dans le tems de l'opération, apres que j'eus introduit l'éguille dans l'œil, & que j'eus dêtaché la cataracte, je m'aperçeus quelle s'avançoit fort en devant, lorſque j'apuyois l'éguille pour l'abaiſſer, & qu'il ſortoit par la pupille quelque choſe de blanc & fort fléxible. Je crus facilement que c'étoit toute la cataracte qui paſſoit par la pupille: cela me fit changer la ſituation de mon éguille, pour en porter doucement la pointe à la partie ſupérieure de la pupille, afin de retirer en dedans & d'abaiſſer ce que je voyois: mais je fus furpris, en faiſant ce mouvement, de voir un corps gros, blanc & rond, qui n'avoit point la forme d'une membrane, rouler ſous mon éguille. Je reportay pluſieurs fois la pointe de mon éguille ſur ce corps & je l'abaiſſay: apres quoi je vis l'œil fort clair, & le malade alors diſtingua les objets communs Apres avoir enfin tenu quelque tems ce corps ſujet, je retiray mon éguille,

Quelques jours apres, la cataracte remonta un peu, & j'apperçeus quelque choſe de blanc par de là la pupille, qui hauſſoit & baiſſoit au moindre mouve-

ment de l'œil. Je crus que cela se précipiteroit dans la suite ; je me trompay : car apres que le malade fut guery de la piqueure, cela contiuua, & il passa ainsi l'hyver. C'étoit dans l'automne que l'opération avoit été faite.

Le primtems suivant il me vint trouver, & me pria instamment de lui abbaisser ce nuage, qui l'incommodoit si fort, à ce qu'il me disoit, qu'il étoit obligé de fermer cet œil pour ne s'en servir que de l'autre, qui avoit aussi été travaillé d'une cataracte, dont l'opération avoit été faite il y avoit envîron dix huit mois.

J'allay donc chez lui : je remis l'éguille dans son œil ; je la portay au bas de la pupille, pour reprendre ce que j'avois abbaissé par le bas & lui faire faire la culebute, comme l'enseigne Guillemeau pour les cataractes qui ne demeurent pas sujettes ; & je m'aperçeus aussi-tôt que je faisois remonter ce corps blanc & rond que j'avois remarqué la premiére fois, mais qui ne me parut pas si gros : je l'abbaissay enfin pour la seconde fois, & il resta sujet : & ce qui paroissoit auparavant disparut entiérement. Il vit alors de cet œil comme il voyoit du premier, & a vêcu près de 19. ans depuis, n'étant mort qu'en l'année 1701. fort âgé.

Cette observation a été la premiére qui a commencé à me des-abuser de l'opinion commune ; car je raisonnois ainsi : si la cataracte est une membrane qui s'engendre entre l'uvée & le cristallin, étant separée,

elle

elle ne peut contenir un si grand espace, & on pourroit aisement la loger au dessous de la prunelle sans quelle incommodât, & d'ailleurs la vüe seroit aussi bonne comme elle étoit avant la naissance de la cataracte. Si c'est une pellicule qui se détache du cristallin, à la verité la vüe devroit-être diminuée aprés l'opération, mais cette pellicule ne devroit pas paroître sous un si gros corps : il faut donc, disois-je, que ce soit véritablement le cristallin alteré que l'on abaisse. Je n'avois point de peine à concevoir comment on pouvoit voir sans cristallin : j'en étois déja persuadé par raison d'optique, & par le sentiment de Plempius raporté au chapitre 22. de la description de l'œil : mais ce qui m'embarassoit, c'estoit je ne sçai quoi de blanc que j'avois vû floter dans l'humeur aqueuse.

II. OBSERVATION.

Le 5. Octobre 1685; étant mandé à Sezanne en Brie, je fis l'opération de l'abbaissement d'une cataracte sur l'œil droit d'un nommé Gobin Cordonnier demeurant au Faux-bourg de Broyes. Mon éguille étant dans l'œil, & la cataracte commençant à quitter fortuitement je fus heurté, au bras par quelqu'un des assistants: cela me fit donner un faux mouvement à mon éguille, & je m'aperçeus aussi-tôt que presque la moitié de la cataracte étoit passée par la pupille : elle me parut blanche

& ronde, comme dans l'obſervation précédente, & j'y obſervay bien mieux ce je ne ſçai quoi de blanc & de fléxible attaché au tour, & dont les extrémités flotoient dans l'humeur aqueuſe. J'achevay mon opération comme deſſus: la cataracte reſta abbaiſſée, & le malade guérit, ſans que la pupille ſoit reſtée dilatée, ce que j'aprehendois bien fort. Il eſt encore en vie, n'ayant plus que cet œil, l'autre étant perdu par l'imperitie d'un charlatan coureur, qui lui perſuada de ſe mettre entre ſes mains, pour le guérir d'une autre cataracte qui commençoit à ſe former, quand je lui fis l'opération ſur l'œil droit.

Cette obſervation me des-abuſa entiérement de l'opinion commune, & je commençay dés-lors à ſoûtenir, quand l'occaſion s'en preſentoit, que la cataracte étoit une altération entiére du criſtallin: ce qui me donnoit lieu de réſoudre quantité d'objections que pluſieurs Medecins ou Chirurgiens me faiſoient.

III. OBSERVATION.

Quelque tems apres, un pauvre paſſant mourut dans nôtre Hôpital: j'avois pris garde la veille de ſa mort, qu'un de ſes yeux étoit travaillé d'une cataracte: peu apres qu'il fut mort, je ſéparay l'œil de ſon orbite, & je le portay chez moi. L'ayant ouvert, je remarquay que cette cataracte occupoit la place du criſtallin, & je crus

bien que c'étoit le cristallin même: en effet, apres l'avoir séparé aisément avec la pointe de mon scalpel, je reconnus que c'étoit veritablement le cristallin entiérement altéré: je le rompis avec les doigts pour m'en assurer d'avantage, & je remarquay que sa substance étoit semblable à celle d'un cristallin infusé dans une liqueur acide, comme je l'ay dit ci-devant.

Je suis fâché d'avoit perdu le memoire de cette observation: cela m'oblige d'en demeurer là, dans la crainte que j'ay d'en imposer au public, si je marquois les autres circonstances de cette observation, que ma mémoire ne me fourniroit peut-être pas aussi fidelement, que ce que j'en viens de dire.

Apres cette observation, je n'eus plus besoin de raisonner sur les observations que je faisois en operant, pour me fortifier dans l'opinion que je tenois. J'en étois convaincu de vûe & de fait; cependant je n'en pouvois encore convaincre les autres. On m'allegueoit que je pouvois me tromper; & que c'étoit peut-être un glaucoma; que quand on auroit abbaissé ce corps pendant la vie de cet homme, il n'auroit peut-être pas vû, à cause du deffaut du cristallin: que pour détruire une opinion universellement reçeuë, il falloit des observations qui ne laissassent aucun doute, & beaucoup d'autres raisons de cette nature, qui me donnoient lieu d'admirer la facilité avec laquelle on embrasse une opinion peu soûtenable, & la difficulté

que l'on a de l'abandonner, quand on en est une fois prévenu.

IV. OBSERVATION.

Sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1691. un pauvre homme m'amena sa femme qui étoit aveugle, & me pria par charité de lui rendre la vüe, si cela se pouvoit. J'examinay ses yeux que je reconnus être travaillez chacun d'une cataracte, celle de l'œil droit étoit d'un blanc de perles, peu luisante, suffisamment étenduë & avancée en devant. Le trou de l'uvée se dilatoit & se resserroit ni trop vîte ni trop doucement, quand je frotois la paupiére & que je l'ouvrois; & en passant la main entre son œil & le grand jour, elle en distingueoit l'ombre, & de même la lumiére & les tenebres. Ces signes me firent juger, quelle étoit meure & confirmée. Cette cataracte s'étoit formée fort promptement, selon le raport que cette femme & son mary m'en firent, qui m'assûrerent qu'il n'y avoit que trois mois quelle se conduisoit encore de cet œil, ce qui me confirma d'avantage que cette cataracte obéïroit à l'éguille.

Celle de l'œil gauche étoit jaune, elle paroissoit avoir plus d'étenduë que celle de l'œil droit, & s'avancer plus en devant. Le trou de l'uvée se dilatoit & resserroit fort lentement, & distingueoit bien moins l'ombre de la main & la lumiére. Je jugeay, par ces signes, quelle étoit vieille,

& ces pauvres gens me dirent qu'il y avoit six ans que cet œil étoit perdu : cependant je ne déſeſperay point que cette cataracte n'obéït à l'éguille, parce quelle étoit vraye, l'iris de l'un & de l'autre œil étoit d'une bonne couleur.

Ayant preparé cette femme à l'opération, je lui abbaiſſay ces deux cataractes le premier novembre ſuivant. Celle de l'œil droit ne me fit aucune peine, le criſtallin étant abbaiſſé demeura, & la malade diſtinguea dés-lors toutes ſortes d'objets : cela s'entend à la maniére de ceux à qui on a abbaiſſé les cataractes, c'eſt-à-dire les voyant un peu confuſément : & dans la ſuite il n'y eût à cet œil ni douleur ni inflammation.

L'opération de l'œil gauche fut beaucoup laborieuſe, tant pour abbaiſſer la cataracte, que pour la tenir ſujette, ayant remonté trois ou quatre fois pendant l'opération, & apres l'opération, elle remonta même un peu, & la malade voyoit un peu moins de cet œil que de l'autre, & fut travaillé d'une inflammation legére, qui ſe paſſa entiérement dans ſept ou huit jours.

Dix jours apres l'opération cette pauvre femme ſe trouva entiérement guérie. Et comme ſon mary & elle, trouverent à s'occuper à preparer du chanve pour en faire de l'œuvre, le mary à le dégroſſir, & la femme à l'affiner, ils réſolûrent de paſſer l'hyver dans cette ville : mais cette pauvre femme ayant été attaquée le premier

Décembre ſuivant d'une violente péripneumonie, elle en mourut le ſixiéme jour, nonobſtant tous mes ſoins. Sa mort me fâcha, parce que c'étoient de bonnes gens : je ne fûs cependant pas fâché, de trouver une occaſion auſſi favorable, pour m'éclaircir d'avantage de ce qui arrive apres l'opération de l'abbaiſſement des cataractes, tant pour mon inſtruction particuliére, qu'afin de pouvoir mieux detromper le public.

Quelques heures donc apres la mort de cette pauvre femme, je ſéparay les deux yeux de leur orbites, je les remarquay par des fils que j'y attachay pour les reconnoître, je les portay chez moi, & je fis les remarques ſuivantes ſur l'œil droit.

1. Avant que d'ouvrir l'œil droit, je le renverſay en pluſieurs ſens, je le ſécoüay pluſieurs fois aſſez rudement, je le preſſay même, ſans que la cataracte changeât de place. Ce qui me fit juger, quelle s'étoit affermie au lieu ou je l'avois logée lors de l'opération.

2. Je coupay enſuite la cornée tranſparente tout autour du cercle extérieure de l'iris, & j'enlevay la piece ſans offenſer l'iris : je tenois cependant la partie antérieure de l'œil élevée en haut, pour empêcher qu'il n'arrivât aucune confuſion au dedans de l'œil. L'humeur aqueuſe s'étant écoulée en partie, j'eus le plaiſir de voir au travers de la pupille, que le criſtallin n'étoit plus dans le lieu qu'il devoit occu-

per, qui eſt le milieu de la partie antérieure du corps vitré.

3. Cet endroit du corps vitré étoit élevé en une boſſe fort égale, qui imitoit la ſurface antérieure d'un criſtallin, hors quelle n'étoit pas déprimée : & lors qu'avec un ſtile je l'enfonçois doucement, elle ſe relevoit tout auſſi-tôt que j'avois ôté le ſtile, & retournoit en ſa premiére figure.

4. Elevant l'uvée avec le bout d'un ſtile, j'aperçeus le criſtallin en ſa partie inférieure au deſſous de l'iris, ou il avoit été placé lors de l'opération. Pour le mieux voir je fendis la cornée & l'uvée au travers du côté des deux angles de l'œil, le reſte de l'humeur aqueuſe étant écoulée, & ayant entr'ouvert ces membranes, je vis alors tout le criſtallin au lieu dit, ou il étoit affermy par le corps vitré qui étoit enfoncé à l'endroit qui touchoit le criſtallin, & par une eſpece de glu qui le coloit legerement à l'uvée & à la membrane du corps vitré.

5. ayant tout-à-fait ôté le criſtallin du lieu dit, je remarquay que les fibres ciliaires, qui du cercle ciliaire, s'inſerent à la membrane du corps vitré, à l'endroit ou elle ſe diviſe pour recouvrir le criſtallin, étoient rompuës & ſéparées de leur cercle, à l'endroit ou ce criſtallin avoit été conduit lors de l'opération, & dans celui ou l'éguille avoit paſſé ; & que dans ces deux endroits, le cercle ciliaire étoit de même ſéparé de la membrane du corps vitré à laquelle il ſe colle.

6. Examinant ce cristallin, je reconnus qu'il étoit recouvert de deux sortes de substances, la premiére qui se presentoit, étoit d'un blanc de perles, fort fléxible & obeissante, & environnoit inégallement le cristallin, ne le touchant qu'en quelques endroits. Elle ressembloit assez bien à des floçons de neige, ou à des morceaux de gommes fondus à moitié dans l'eau, & attachez en maniére d'appendices au tour de quelques corps. J'appelleray dans la suite de ce traité cette premiére substance, *Accompagnemens de la cataracte*; parce que ces sortes d'appendices se rencontrent toûjours plus ou moins dans les cataractes vrayes, quand elles sont confirmées ou meures.

7. La seconde substance recouvroit tout le cristallin, sa superficie étoit un peu inégale & raboteuse: elle étoit blanche, plus solide que la premiére, ressemblant à un blanc d'œuf cuit & presque dur, & me paroissoit être la propre substance du cristallin, dont tout le volume sembloit être plus petit qu'il ne devoit, à proportion de la grandeur de l'œil, cette seconde substance comprise.

8. A mesure que cette seconde substance, semblable à un blanc d'œuf endurci, aprochoit le centre du cristallin, elle étoit plus dure, & son blanc tiroit un peu sur le jaune. Et apres avoir ôté toute cette substance, le reste du cristallin me parut plus jaune & plus solide, cependant il étoit un peu transparent, ensorte que le

presentant au grand jour, on pouvoit distinguer les ombres des objets communs que l'on mettoit au devant.

9. Le rompant, je reconnus qu'il avoit la consistance d'un fromage non passé endurcit de seicheresse, qu'on peut broyer sous les doigts : qu'il se divisoit par lamines, ou pellicules, dont les fibres qui les composoient, se conduisoient de devant en derriere, ou de derriere en devant, de la même maniére que je l'ay fait remarquer au chapitre II. de la description de l'œil, en parlant du cristallin bouilly, ou preparé avec l'eau forte, ensorte que ces lamines ou pellicules avoient plus de disposition à se fendre & se diviser selon cette longueur de fibres, c'est-à-dire de devant en derriere. Leurs superficies étoient aussi fort unies & conservoient leur figure sphérique. Enfin le cristallin ressembloit entiérement à un cristallin preparé comme je l'ay dit, excepté qu'il étoit un peu jaune.

10. Le corps vitré étoit net & transparent à l'ordinaire. L'humeur aqueuse avoit aussi la pureté & la transparence quelle doit avoir, & étoit dans une quantité suffisante pour tenir le globe de l'œil assez tendu. J'avois eu soin de la conserver toute dans un verre pour l'examiner ensuite. Enfin toutes les autres parties de l'œil étoient dans leur état & situation ordinaire.

V. OBSERVATION.

1. Ayant fini d'examiner l'œil droit, je pris l'œil gauche, & apres avoir procedé comme à l'œil droit, je reconnus pareillement que le cristallin n'étoit plus dans le lieu qu'il devoit occuper.

2. Qu'il étoit à la partie inferieure de l'uvée, un peu plus élevé que celui de l'œil droit, parce qu'il avoit remonté un peu apres l'operation, comme je l'ay dit, ensorte qu'on en découvroit une tres petite partie par le trou de l'uvée, & aussi des flocons ou accompagnement dont je vais parler, qui sembloient s'être un peu affaissez depuis l'operation. Il paroissoit aussi un peu moins affermi à l'endroit ou il étoit resté.

3. Qu'il avoit beaucoup de cette premiére substance dont j'ay parlé à l'article 6. de l'observation précédente, qui n'avoit pas la même blancheur : elle étoit aussi plus solide & fibreuse, faisant même ressort.

4. Qu'il avoit tres peu de la seconde substance, qui étoit beaucoup plus jaune & plus dure, & dont la superficie étoit pareillement un peu inégale & raboteuse : tout le reste du cristallin étant aussi plus petit qu'il ne devoit, & étant plus dur, plus jaune & moins transparent que celui de l'œil droit, ayant au reste même disposition de fibres.

5. Enfin que le corps vitré, & l'humeur

aqueuſe étoient comme à l'œil droit, & toutes les autres parties intérieures de même.

Réflexions ſur les obſervations contenuës au Chapitre précédent.

CHAPITRE IV.

TOutes les obſervations que je viens de raporter, font connoître ſi exactement ce que c'eſt que la cataracte, que je ne penſe pas qu'on puiſſe douter que ce ne ſoit une altération entiére du criſtallin. Il faudroit être bien ennemi de la verité & du bon ſens pour perſiſter dans une opinion qui n'avoit pour fondement qu'une idée fauſſe qu'on s'étoit formée de l'uſage du criſtallin. On voit par l'article 2. de la 4. obſervation, & par l'article premier de la 5. que le criſtallin n'eſt point néceſſaire pour voir, puiſque cette femme voyoit, quoique ces deux criſtallins ne fuſſent plus dans leur lieu, mais ſeulement pour mieux voir; comme je l'ay prouvé au chapitre 22. de la deſcription de l'œil, & comme l'a reconnu Plempius: ainſi cette opinion quoi qu'univerſellement reçeuë ſe détruit d'elle même.

Les articles 6. 7. 8. & 9. de la 4. obſervation, & les 2. 3. & 4. de la 5 prouvent que la cataracte n'eſt point une membrane, ou un autre corps qui s'engendre, ou ſe congele dans l'humeur aqueuſe, mais une altération entiére de tout le criſtallin, qui

change de couleur & perd ſa tranſparence, & que c'eſt ce criſtallin ainſi alteré qu'on détourne avec l'éguille. L'obſervation 3. fait connoître que c'eſt ce même criſtallin alteré, qui s'opoſe au paſſage de la lumiére, tant qu'il reſte dans ſon lieu naturel. Enfin la 1. & la 2. obſervation & toutes les autres que l'on peut faire en operant ſur les cataractes, ont tant de relation avec la 3. 4. & 5. que l'on peut dire que ces derniers, ne ſont que des preuves plus évidentes des conſequences certaines que l'on pouvoit tirer de la 1. & de la 2.

Les anciens Medecins avant Galien avoient donc eu raiſon d'eſtimer que la *Cataracte* & le *Glaucoma* étoient une ſeule & même maladie : ils ne les confondoient pas pour cela. Le Glaucoma eſt une eſpece de cataracte comme je le diray dans la ſuite : il eſt vrai que c'eſt une maladie incurable : auſſi reconnoiſſoient-ils de deux ſortes de cataractes, de *Curables* & *d'Incurables*, ſi leurs écrits étoient venus juſques à nous, nous ſerions peut-être mieux éclaircis de leurs opinions ; que nous ne connoiſſons qu'imparfaitement, puiſque ce n'eſt que par le raport de ceux qui les ont abandonnées.

Je diray encore qu'on ne pouvoit trouver une occaſion plus favorable que celle qui a donné lieu à la 4. & à la 5. obſervation ; puiſque dans un même ſujet on y a trouvé une cataracte nouvellement confirmée, & une vieille cataracte, & toutes les deux abbaiſſées peu de tems

auparavant la mort, avec tout le succez possible; sur lesquelles on pouvoit remarquer en même têms que la facilité, ou la difficulté de les tenir sujettes, dépend de la nature de leurs *Accompagnemens*, qui selon qu'ils sont plus ou moins flexibles, obeissent ou resistent plus ou moins à l'éguille ou au poids du cristallin; & que cette espece de glu qui colloit legérement le cristallin à l'uvée & à la membrane du corps vitré, comme je l'ay dit en l'article 4. de la 4. observation ne provient que de la matiére gluante de ces mêmes accompagnemens encore tendres: d'où vient que dans les cataractes récemment meures, le cristallin doit être moins sujet à remonter; que dans celles qui sont vieilles, puisque leurs accompagnemens étant plus solides, ils peuvent moins s'unir aux parties voisines, comme on la vû à la fin de l'article 2. de la 5. observation.

Comme ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur les differents états de ces accompagnemens, & sur les précautions qu'on doit prendre pour surmonter les difficultés qu'ils causent très souvent dans les opérations, je n'en diray rien d'avantage pour le present, je me reserve d'en parler au chapitre suivant & dans les chapitres 7. 8. 9. 13. & 14.

Des causes des Cataractes vrayes.

CHAPITRE V.

APres avoit montré que la cataracte vraye est une altération entiére du cristallin, il est bon de faire voir quelles peuvent être les causes de cette altération.

En considerant le raport qu'il y a entre un cristallin infusé pendant quelque tems dans une eau composée de trois parties d'eau commune & d'une partie d'eau forte, comme je l'ay dit au chapitre onziéme de la description de l'œil; & un cristallin qui a perdu sa transparence & qui s'est endurcit dans son lieu naturel, comme il se rencontre dans les cataractes vrayes & dans quelques-unes des fausses, je n'ay pas de peine à concevoir que la cause de l'endurcissement & de la perte de la transparence de l'un, ne soit à peu près semblable à la cause de l'endurcissement & de la perte de la transparence de l'autre.

Ainsi j'estime que la cause des cataractes est une serosité acide & mordicante qui se jettant quelques-fois par voye de fluxion, & d'autres fois s'amassant par congestion entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, commence à donner naissance à la cataracte, dont les malades s'aperçoivent par un leger brouillard qui les empêche de bien voir. Que cette serosité agissant ensuite sur la superficie du cristallin, en change sans doute la disposition, & en détache quelques particules

peu affermies qui flotant & piroüetants dans cette même serosité, font sembler quelques-fois aux malades qu'ils voyent voltiger en l'air des étincelles de feu, & que cette même serosité s'insinuant toûjours de plus en plus, altere aussi de plus en plus le cristallin, en endurcissant sa substance & changeant sa couleur, de la même maniére que les acides agissants sur la cire, alterent sa substance, en la dessechant, l'endurcissant & la changeant de couleur.

Et comme les conduits qui portent la nourriture au cristallin, ne se trouvent pas détruits ils ne cessent pas aussi de lui en fournir : ainsi cette nourriture ayant du raport à la partie quelle doit nourrir, on peu juger qu'étant épanchée au tour du cristallin, & se meslant avec cette serosité acide, ses parties les plus disposées à s'unir y prennent corps, de même que nous voyons que le lait dans lequel on mesle quelque acide ou de la présûre, se coagule.

C'est aussi en partie au suc nourricier du cristallin & en partie aux particules qui se détachent de sa superficie que j'attribuë la naissance de ces additions, ou excroissances que j'apelle accompagnemens de la cataracte : & suivant que ce suc est plus ou moins fourni de parties liantes, ou rameuse, il fait que ces accompagnemens sont en plus grande ou en moindre quantité, qu'ils sont ou plus fléxibles, ou moins fléxibles.

Quand ces accompagnemens commen-

cent à ſe former, c'eſt alors que les malades ſemblent voir voltiger en l'air ces choſes qui reſſemblent à des cheveux, à des fils, à de la pouſſiére, à des toilles d'araignées, à un creſpe, à des barres, à des flocons de neige ou de laine, & à des mouches : c'eſt ce qu'on apelle ordinairement, *Imaginations* ; parce qu'il ſemble aux malades, que ces choſes ſoient à une certaine diſtance audevant de leurs yeux. Et ces choſes ne paroiſſent ainſi, que parce que les rayons de lumiére rencontrans ces accompagnemens, ne les peuvent penetrer : ainſi il ſe forme ſur la rétine des ombres ſemblables aux choſes qui les cauſent.

Et quand ces accompagnemens augmentent, on commence à apercevoir dans les yeux malades des nuages blancs, qui augmentent de plus en plus à meſure que ces accompagnemens deviennent plus ſolides, & que le criſtallin perd ſa tranſparence : alors les malades ne diſtinguent plus aucuns objets, mais ſeulement une lumiére confuſe, & les ombres des corps opaques, lorſqu'ils ſont ſituez entre leurs yeux & la lumiére.

Cette ſeroſité acide qui en agiſſant ſur le criſtallin endurcit & deſſeiche ſa ſubtance ; & agiſſant ſur ſon ſuc nourricier le coagule & lui donne corps ; en agiſſant ſur la membrane qui recouvre le criſtallin, elle n'y produit pas le même effet ; au contraire, elle la détruit le plus ſouvent, & la conſomme, ſi-non entiérement,

du moins dans sa plus grande partie. Et la cause, ce me semble, de cette destruction, vient de ce que les parties membraneuses se nourrissans du sang qui leur est porté immediatement par les artéres, cette serosité en s'insinuant dans cette membrane, coagule ce sang & empêche son mouvement circulaire; ce qui fait que cette membrane, faute de nourriture, se consomme comme par une espece de supuration, de même qu'il arrive aux autres membranes de nôtre corps lorsquelles sont abbreuvée d'une humeur qui a quelque acidité.

Mais cette serosité qui détruit & consomme la membrane qui recouvre le cristallin, pourquoi n'agit-elle pas également sur la membrane qui se rencontre au dessous, & qui recouvre immediatement le corps vitré? ne seroit-ce point parce que cette membrane étant attachée aux fibres membraneuses de ce corps, & en faisant par consequent partie, le sang & les esprits qui nourrissent & entretiennent cette membrane, seroient conservez dans leur mouvement par la chaleur & les esprits de ce corps dont elle fait partie: ensorte qu'un acide peu malin, tel qu'est celui qui cause la vraye cataracte, n'auroit pas assez de force d'y agir comme sur celle qui recouvre le cristallin, qui hors dans ses extremités n'adhere à aucune autre partie, non pas même au cristallin quoiquelle le touche: d'où vient aussi que dans quelques ca-

taractes mixtes, & dans quelques fausses, lorsque cette serosité est maligne, la membrane du corps vitré en est affectée, comme je le diray dans la suite. Ou bien ne seroit-ce point que comme dans les pustules, ou petites tumeurs peu malignes qui se font dans les tegumens, la matiére qui est renfermée chez elles, étant poussée par la nature du centre à la circonférence, brise la peau qui la recouvre, sans offenser les membranes ou autres parties qui sont au dessous, quoique plus délicates : & que de même l'humeur qui cause la cataracte, étant poussée du centre de l'œil vers sa circonference, seroit plus en état de briser la membrane qui recouvre le cristallin. Il y a quelque apparence que cela se fait de l'une ou de l'autre maniére, & il seroit difficile de rendre une autre raison de ce fait.

Suite du précédent.

CHAPITRE VI.

QUe ce soit donc une serosité acide & mordicante qui soit la cause des cataractes, la conformité qu'il y a dans la disposition des pellicules & des fibres & dans toute la substance même d'un cristallin alteré & tel qu'il se rencontre dans les cataractes, & entre celle qui se rencontre dans un cristallin infusé en une eau acide,

comme je l'ay ci-devant dit, le fait bien voir. Dailleurs la destruction de la membrane qui le recouvre en est encore un autre preuve ; puisque par tout ou on voit une destruction de partie, on demeure d'acord quelle a été causée par une humeur acre, acide ou mordicante.

Mais cette conformité n'est pas tout-à-fait semblable, me dira-t'on? un cristallin infusé dans une eau acide est blanc jusques dans son centre, & même d'un blanc de perles; & le cristallin alteré comme il l'est dans les cataractes vrayes qui sont dans leur maturité, n'est blanc que dans sa superficie, & on voit qu'il jaunit à mesure qu'en le dévelopant de ses pellicules on aproche de son centre.

Je répondray à cela en disant qu'il est vray que lorsque l'on fait infuser un cristallin pendant l'hyver dans l'eau acide proposée au chapitre 11. de la description de l'œil, il devient blanc en toute ses parties, & demeure en cet état, tel tems qu'il reste en infusion, & j'en ay même laissay pendant plusieurs mois, sans qu'ils ayent aucunement jauny: mais j'ay aussi experimenté que le faisant infuser dans cette eau acide pendant les grandes chaleurs de l'été, il blanchit les premiers jours & se prépare au reste comme pendant l'hyver, mais dans la suite il jaûnit, même si on le laisse un mois ou plus, cette couleur jaune s'obsurcit & il devient noirâtre. Or il y a aparence que la chaleur donnant alors plus de mouvement aux particules acides

de l'eau, elles penetrent & agissent si vivement sur les pellicules qui composent le crïstallin, quelles leur causent une espece de calcination, qui fait changer leur couleur blanche en une jaûnatre, puis en une noirâtre; comme on voit que le mercure fixé par les acides, se change en des couleurs différentes, suivant les différents degrez de calcination qu'on lui donne. On peut raisonner de même à l'egard des cataractes, en disant que la chaleur dont nous joüissons pendant la vie, faisant agir l'acide, qui est la cause des cataractes, sur les pellicules du cristallin de la même maniére que je le viens de dire, de blanches quelles sont dabord il les doit rendre jaunâtre, & quelques-fois noirâtres dans la suite, comme il arrive assez souvent dans les vieilles cataractes & conclûre de là, qu'il n'y à point de contrariété dans cette confirmité que j'ay dit être entre un cristallin alteré & tel qu'il se rencontre dans les cataractes, & un cristallin infusé dans les acides; puisque ces mêmes acides aidez par la chaleur, lui peuvent faire changer sa couleur blanche en une jaunâtre ou noirâtre.

Que l'humeur qui cause les cataractes s'amasse quelques-fois par voye de fluxion, & d'autres-fois par congestion, l'expérience nous le fait connoître; puisque nous voyons des cataractes qui dans l'espace de trois ou quatre mois se trouvent confirmée & en état d'être abbaissées, comme celle de l'œil droit de cette femme dont

j'ay parlé dans la 4. observation du chapitre 3. & d'autres qui sont si long-tems à se former, qu'aprés deux, trois, quatre, cinq ou six ans, elles sont si peu avancées, quelles ne se trouvent pas en état de soûtenir l'opération ; même pendant un long-tems on ne remarque aucuns nüages dans les yeux qui en sont travaillez, quoique cependant les malades ne puissent distinguer aucuns objets. J'en donneray quelques exemples dans la suite. Et pour éviter tout équivoque, je diray que par ce terme de fluxion, je n'entens autre chose qu'un amas d'humeur qui se fait en peu de tems, & par celui de congestion, un amas lent & imperceptible.

Que cette humeur se jette d'abord entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, il y a aparence ; puisqu'avant que le cristallin ait perdu de sa transparence, les malades ne peuvent bien distinguer les objets : ce qui ne peut arriver que parce que cette humeur élevant en bosse cette membrane, elle est la cause d'une nouvelle réfraction des rayons de lumiére, qui les fait agir avec confusion lorsqu'ils atteignent la rétine, comme on peut le concevoir parce que j'ay dit en expliquant la vüe.

Si l'on m'objecte, que si cette serosité ou humeur que je supose causer l'altération du cristallin, est acide & mordicante, elle peut premiérement altérer l'humeur aqueuse, quand elle se mesle avec elle aprés que la membrane qui la retenoit autour

du cristallin est rompuë, & ainsi causer l'altération des autres parties de l'œil. Secondement, qu'elle doit causer de la douleur, lorsquelle agit sur la membrane qui recouvre le cristallin, puisque c'est le propre des membranes d'être sensibles.

Je répondrai à la premiére objection, que cette humeur ne fluant pas continuellement, mais seulement pendant un certain tems, comme il arrive dans la plûpart des fluxions qui se font sur les autres parties de notre corps, elle n'est pas en assez grande abondance pour altérer l'humeur aqueuse, quand la membrane qui recouvre le cristallin, en se brisant, la laisse écouler; par ce que l'humeur aqueuse étant dans une quantité beaucoup plus grande, elle affoiblit & dompte son acidité, dont même elle se décharge dans les veines, en circulant comme je l'ai dit dans la description de lœil.

A la seconde je dirai que la membrane qui recouvre le cristallin étant très subtile, on ne doit point s'apercevoir de la douleur, puisqu'elle ne peut être que très legere : aussi voyons-nous que d'autres membranes beaucoup plus épaisses; causent peu de douleur lorsquelles sont piquées, comme par exemple l'uvée dans l'operation de l'abbaissement des cataractes.

Il y a cependant des malades, qui lorsqu'ils commencent à être travaillez de cataractes, même avant qu'ils commencent à s'en apercevoir, & quelques-fois aussi quand elles sont confirmées, se plaignent

d'une douleur au fond de l'œil qui en quelques-uns est violente, & en d'autres suportables : mais cette douleur n'est point causée par cette serosité acide amassée autour du cristallin & qui cause la cataracte; mais bien par une humeur rhûmatisante qui se jette sur les membranes qui forment le globe de l'œil & sur ses nerfs & autres parties voisines : & cela est si vrai, que ce n'est pas seulement le fond de l'œil qui souffre, mais aussi le devant de la tête, & souvent on ressent même des douleurs de rhûmatisme en d'autres parties du corps.

Il est vrai que lorsque cette douleur de rhûmatisme précede ou accompagne l'humeur qui cause la cataracte, ou qu'elle contribüe à la déterminer à couler au centre de l'œil, la cataracte est ordinairement suspecte, pour la mauvaise impression quelle cause à tout l'œil; ce qui fait que la cataracte change quelques-fois de nature : aussi n'en entreprend-t'on point l'operation, que cette douleur ne soit entiérement apaisée, & que la cataracte, n'ait de tres bonnes marques, comme je le dirai ci-après.

J'ai attribué en partie au suc nourricier du cristallin, & en partie aux particules qui se détachent de la superficie de ce corps, la naissance des accompagnemens de la cataracte, ne pouvant l'attribuer à d'autre humeur. Cette serosité acide qui est la cause de l'altération du cristallin, n'est pas capable de prendre corps, ce n'est pas le propre de ces liqueurs : l'humeur aqueuse n'y contribuë aussi en aucune maniére,

par ce que ſi cela étoit, on trouverroit quelques-fois de ſemblables excroiſſances dans l'eſpace que cette humeur occupe, ſans que le criſtallin fût alteré : il n'y a donc que le ſuc nourricier du criſtallin qui leur puiſſe donner naiſſance, en liant avec lui les particules qui ſe détachent de la ſuperficie de ce corps.

Je n'ai rien dit des cauſes extérieures des cataractes, comme ſont les coups reçeus ſur l'œil; par ce que ces ſortes de cataractes ne ſont pas pour l'ordinaire vrayes. Cela viendra dans ſon lieu : auſſi bien nai-je eu deſſein de traiter ici que des cauſes intérieures des cataractes. Voyons preſentement qu'elles en ſont les differences.

Des differences des Cataractes vrayes

CHAPITRE VII.

LEs cataractes vrayes ne different entre elles, que, ou à raiſon de leur âge, ou de leur quantité ou étenduë, ou de leur couleur.

A raiſon de leur âge, elles ſont ou naiſſantes & imparfaites, ou confirmées & parfaites.

La cataracte eſt naiſſante, lorſque le criſtallin commence à s'alterer, & que les accompagnemens commencent à ſe former, & à paroitre comme des nuages blancs au travers de la pupille.

Il y en a de deux ſortes, de *Laiteuſes* & de *Caſéeuſes*, qui ne different que du plus

plus au moins : car toute cataracte dans sa naissance est laiteuse & cette matiére laiteuse n'est autre chose que ces accompagnemens naissants & encore tres tendres, joints à ces particules qui se détachent de la superficie du cristallin. Et lorsque cette matiére laiteuse acquiert plus de consistance, elle devient comme un lait caillé qui se peut diviser par morceaux, & forme ainsi la cataracte caséeuse. Dans ces deux états, la membrane qui recouvre le cristallin est encore entiére.

La cataracte est confirmée & parfaite, lorsque l'altération du cristallin est entiére, qu'il a acquis une solidité plus grande qu'il n'avoit, que ses accompagnemens ont plus de consistance, qu'ils ont poussé plus abondamment, que la membrane qui couvre le cristallin est en partie ou entiérement consommée comme par une espece de supuration loüable, & qu'on voit au travers de la prunelle la cataracte entiérement blanche ou d'autre couleur.

Il y a deux dégrez de perfection, un de maturité, lorsque les accompagnemens & la superficie du cristallin sont dans un certain degré de consistance, qu'ils ne peuvent plus se séparer du cristallin & se dissoûdre dans l'humeur aqueuse quand on les touche avec l'éguille, qu'ils se peuvent détacher de l'uvée s'ils avoient contracté quelque adhérence avec cette membrane, & qu'ils sont si fléxibles & si obeissans que quand on conduit le cristallin au bas de l'uvée, ils ne font au-

cun ressort, d'où vient que la cataracte demeure.

L'autre de vieillesse, quand les accompagnemens ont tant de consistance, qu'ils deviennent fibreux & font ressort; d'où vient que la cataracte est fort sujette à remonter lors de l'opération, & qu'ils s'attachent quelques-fois si fort à l'uvée, qu'on a de la peine à les en séparer.

Quand je dis que les cataractes vrayes different à raison de leur quantité ou étenduë, je n'entend pas que le cristallin alteré soit plus étendu, j'ay dit au contraire qu'il diminuoit en volume: mais j'entens qu'il paroît ainsi, parce que les accompagnemens sont en si grand nombre quelques-fois & si étendus, qu'ils occupent tout l'espace qui est entre le cristallin & l'uvée, & qu'il en passe même au travers de la pupille, comme je l'ay vû quelques-fois, & comme quelques Oculistes peuvent l'avoir vû: & c'est sans doute ce qui a fait dire à quelques Auteurs, que la cataracte s'engendroit quelques-fois entre la cornée & l'uvée. Quand les accompagnemens sont ainsi, la pupille ne se resserre qu'avec peine, parce que l'uvée est pressée par ces accompagnemens, & quand on abbaisse la cataracte, quoique le cristallin reste en bas, il paroît souvent de ces accompagnemens en forme de nuages par le trou de l'uvée, qui quelques-fois ne se dissipent pas entiérement. Ces cataractes pour l'ordinaire se forment fort promptement, & pour réüssir on doit les abbais-

ſer ſi-tôt quelles commencent à être meures, parce que ſi on attend, pour peu de ſolidité que ces accompagnemens ayent, elles ſont ſujettes à remonter.

D'autres-fois ces accompagnemens ſont en ſi petite quantité, que les cataractes en paroiſſent petites & enfoncées. Dans cette rencontre le mouvement de l'uvée eſt tres libre, ſon trou ſe dilatant & reſſerrant fort promptement. Elles ſont pour l'ordinaire long-tems à ſe former, & ſouvent elles ſe trouvent traverſées, & ces traverſes ou barres ne ſont autre choſes qu'une partie de la membrane qui couvre le criſtallin, qui n'a pas été entiérement conſommée, pour la petite quantité de l'humeur qui cauſe la cataracte; même quelques-fois cette membrane ne ſe conſomme point : d'où vient auſſi que ces cataractes ſont pour l'ordinaire difficiles à ſeparer; mais quand elles ſont ſéparées, elles ſe précipitent aiſément.

Enfin les cataractes different à raiſon de leur couleur, en ce que les unes ſont de couleur celeſte; d'autres blanches qui ſont les plus communes, ſous leſquelles je comprens celles qui ſont d'un blanc de neige, d'un blanc de plâtre, d'un blanc de perles, d'un blanc argentin ou mercuriel, & d'autres blancs meſlez : d'autres ſont jaunes : d'autres noires : d'autres brunes, ou de couleur de fer, ou de châtaigne : d'autres griſes ou cendrées : & d'autres verdâtres. Nos Auteurs en font encore de rouges, mais je n'en ay jamais vû.

Il y a aparence que toutes ces differentes couleurs naissent de la différente action de cette serosité acide, que j'ay suposée être la cause des cataractes. Dabord en détruisant la transparence du cristallin, elle le blanchit, & enconden-sant cette humeur qui forme les accompagnemens, elles les rend pareillement blancs, & leur blancheur est diverse, suivant leur diverse disposition : ainsi quand ces accompagnemens sont subtils, ils font paroître une couleur celeste, quand ils sont plus épais, plus épars, ou plus serrez, ils font paroître differents blancs, qui sont plus ou moins luisants, selon que leur superficie est plus ou moins polie. Cette même serosité acide agissant plus vivement & plus long-tems, elle jaunit non seulement les cataractes, mais aussi leurs accompagnemens, ensuite elle les noircit, comme je l'ay montré au chapitre précédent : & de ces différents meslanges de blancs, de jaune, & de noir, viennent les verdâtres, les brunes, celles de couleur de fer ou de châtaigne, les grises & les cendrées. On peut encore dire que la diverse temperature des malades, contribuë beaucoup à la diversité de toutes ces couleurs, puisqu'un bilieux par exemple est plus sujet aux cataractes jaunâtres ou verdâtres, un melancolique aux noires, aux brunes, aux grises ou cendrées, & à celles de couleur de fer ou de châtaigne, & un sanguin & un pituiteux aux celestes & aux blanches, quoique quelque-fois

toutes ces especes de cataractes ne commencent que d'entrer dans leur maturité.

Un Chirurgien Oculiste doit considerer attentivement toutes ces differentes couleurs, parce quelles dénotent souvent les differents âges des cataractes, & leurs differentes consistances, qui lui aident à faire un pronostic plus certain de la bonne ou mauvaise reüsite des operations, comme je le diray en son lieu.

Des signes diagnostics des Cataractes.

CHAPITRE VIII.

QUand l'humeur qui cause la cataracte commence à couler ou à s'amasser entre le cristallin & la membrane, qui le recouvre, les malades ne s'en aperçoivent pas aussi-tôt; parce qu'il est rare que cette humeur se jette en même-tems & également sur les deux yeux : ce n'est que lorsqu'ils regardent à l'ordinaire, & que ferments fortuitement l'œil sain, ils s'aperçoivent de quelque diminution de vüe dans l'autre. Souvent ils ne s'en plaignent pas, ayant quelques fois ouy dire à quelques personnes, quelles ne voyoient pas également des deux yeux. Et quand ils consulteroient alors quelque Medecin ou Chirurgien, on ne pourroit leur rien dire de certain, ce signe étant équivoque, & on se contenteroit de leur ordonner quelques remedes generaux, qui n'empêcheroient pas le progrés de leur maladie.

Quand ensuite les malades semblent voir voltiger en l'air, quelques-unes ou plusieurs de ces choses qui ressemblent à des cheveux, à des fils, à de la poussiere, à des toiles d'araignées, à un crespe, à des barres, à des flocons de neige ou de laines, & à des mouches, ce que l'on nomme Imaginations, comme je l'ay dit au chapitre 5. on peut s'assûrer davantage du commencement d'une cataracte: mais ce signe n'est pas encore certain, à moins qu'en même tems on ne s'aperçoive d'une diminution sensible de la vüe. Il y a des personnes qui sont travaillées de ces imaginations sans que la cataracte arrive, comme je le diray ci-apres au chapitre 22. même il y a des malades qui ne voyent aucunes de ces choses, mais seulement une forte diminution de vüe précéde leurs cataractes.

Quand ces choses se fortifient de plus en plus & sans intermission, que la vüe diminuë à mesure, & que les malades ne peuvent plus distinguer que confusément les objets communs, on peut s'assûrer du commancemens d'une cataracte. Et on juge quelle se formera promptement, si tout ce que je viens de dire se fait en peu de tems & lentement, si cela ne se fait que dans un long-tems.

Ne confondez pas parmi les signes avant-coureurs des cataractes, ces especes d'imaginations à peu près semblables à celles que je viens de raporter, ces diminutions & ces erremens de vüe qui arrivent à ces

personnes cacochymes dont l'estomach est rempli d'impuretés, aux personnes atrabilaires, à celles qui tombent dans la frénésie, aux femmes ou filles travaillées de vapeurs ou de suffocations, aux yvrognes & autres. Il est aisé de ne s'y point tromper, parce que ces symptomes ne sont pas continuels y ayant de l'intermission, qu'ils guérissent par les remedes, ou qu'ils cessent quand la maladie ou la cause qui les produit cesse ; & les autres au contraire.

On connoît que la cataracte augmente, quand on voit que la couleur de la prunelle se change, que l'on commence à apercevoir des nuages blancs, & que la vüe est si diminuée, que les malades ne peuvent plus en aucune maniére distinguer les objets communs, mais seulement les couleurs vives & encore tres confusément, & une lumiére blanche & confuse lorsqu'on les expose au grand jour.

On connoît qu'elle est dans son état, lorsque ces nüages sont si fort augmentez que la pupille en paroît toute blanche, ou de quelqu'une des autres couleurs énoncées au chapître précédent : que cette couleur est égale en toutes ses parties, ce qui dénote l'égalité de la substance des accompagnemens : & que les malades n'aperçoivent plus qu'une foible lueur, & les ombres des corps opaques, que l'on interpose ou passe entre leurs yeux & le grand jour.

Raportez ici quelques-uns des signes que vous trouverez dans le chapitre sui-

vant, qui font connoître en même-tems l'état de la cataracte & le jugement qu'on en peut faire, & raportez y aussi quelques-unes des choses dites aux chapîtres 5. & 7.

Enfin on peut connoître à peu près l'étenduë de la cataracte, je veux dire la plus grande ou la moindre quantité de ses accompagnemens : car si elle paroît petite enfoncée, luisante, & si on a de la peine à distinguer sa couleur, on juge que ses accompagnemens sont en petite quantité : si au contraire elle paroît grande, peu luisante, superficielle, que regardant de côté la pupille, on voye sortir quelques filaments, que cette pupille soit plus dilatée qu'à l'ordinaire, & quelle ne se ressserre que peu & tres lentement, qu'on remarque quelques rayes non naturelles en l'iris, quoique d'ailleurs d'une bonne couleur, on juge que ses accompagnemens sont en tres grande quantité.

Des signes pronostics des Cataractes.

CHAPITRE IX.

LOrsqu'on a connu par les signes précédents que la cataracte est à peu près en son état ou maturité, on juge par ceux-ci si en faisant l'opération, la réüssite en sera ou bonne ou mauvaise.

Le malade étant au milieu d'une chambre mediocrement éclairées, & tourné du côté du jour, on prend garde si la pupille

est bien dilatée, & si en faisant aprocher le malade près de la fenêtre ou de la porte, ce trou se resserre à mesure que le malade aproche du grand jour.

Le malade assis près de la fenestre ou de la porte, & l'œil sain étant fermé, on pose la main devant & près de l'œil malade, on observe si la pupille se dilate comme dessus, & ôtant subitement la main, si elle se resserre ni trop vîte ni trop lentement, & si elle retourne en sa premiére grandeur.

Ou bien l'œil sain fermé, on pose le doigt sur l'œil malade dont les paupiéres sont fermées, on frote l'œil doucement en rond pendant un peu de tems, on ôte subitement le doigt, & on commende en même tems au malade d'ouvrir l'œil, on voit ensuite si la pupille s'est bien dilatée, & si elle se resserre comme dessus.

Si par ces trois maniéres d'examiner l'œil, qui se raportent l'une à l'autre, la pupille se dilate & se resserre comme il est dit, c'est un tres bon signe; parce que cela marque, prémiérement, que la partie de l'uvée qui forme l'iris, le corps vitré, la rétine, & le nerf optique ne souffrent aucune altération; puisque les rayons de lumiére qui passent, quoique foiblement, au travers du cristallin alteré, & qui se portent sur la rétine, sont capables d'y exciter cette sensation à l'occasion de laquelle l'ame est muë à dilater & resserrer la pupille, à peu près comme elle le feroit, si l'œil n'étoit point travaillé de cataracte:

ainſi on eſpere que cette cataracte étant détourné, le malade verra.

Secondement, que les accompagnemens de la cataracte, ne ſont que dans une mediocre quantité, & qu'ils ſont fort fléxibles ; parce que ne preſſants que legeremens l'uvée, ils ne l'empêchent point de ſe mouvoir, mais retarde ſeulement un peu ſon mouvement : ainſi on juge que la cataracte eſt dans un état de maturité & qu'étant abbaiſſée, elle reſtera.

Si au contraire la pupille s'étant dilatée ſe reſſerre tres promptement ; c'eſt une marque qu'il y a tres peu d'accompagnemens, qui peuvent même être encore renfermez ſous la membrane qui recouvre le criſtallin, & qu'ils ſont encore laiteux ou caſéeux, & que par conſequent la cataracte n'eſt pas dans ſa maturité. Ainſi ce ſigne eſt ſuſpect pour la reüſſite de l'operation ; tant à cauſe qu'une cataracte en cet état, eſt difficile à ſéparer, que parce que ſi-tôt qu'on romp la membrane qui recouvre le criſtallin, cette matiére laiteuſe ou caſéeuſe s'épanche & broüille l'humeur aqueuſe, ce qui empêche de voir l'éguille, & de diſtinguer la cataracte, d'où vient que l'opération reſte ſouvent imparfaite.

Et ſi la pupille s'étant dilatée ſe reſſerre tres lentement, c'eſt une marque que la cataracte eſt vieille, & que ces accompagnemens ſont ſolides ; ou ſi elle eſt nouvelle, que ces mêmes accompagnemens ſont fort nombreux, puiſqu'ils preſſent ſi

fort l'uvée, que son trou ne resserre qu'avec peine. Ce signe aussi est suspect pour la réüssite de l'opération, y ayant à craindre que les accompagnemens ne soient adhérents autour du trou de l'uvée, ce qui feroit de la peine à separer la cataracte; & que la cataracte étant abaisée, ne se reléve aussi-tôt, pour l'abondance ou solidité desdits accompagnemens, qui lui feroient faire le pont-levis.

Si la pupille est fort dilatée & quelle ne puisse se resserrer, & si elle est changée de figure; ce sont de fort mauvais signes, qui dénotent des cataractes, ou fausses, ou mixtes, ausquels l'opération est, ou inutile ou tres suspecte. Voyez ci-apres les chapitres 17. 20. & 21.

Si elle est resserrée, & quelle ne puisse en aucune maniére se dilater, c'est aussi un fort mauvais signe, qui dénote une cataracte fausse ou mixte. Voyez les chapitres 19. & 20.

Enfin toute cataracte, lorsque la pupille n'a aucun mouvement, quoique d'ailleurs elle ait quelques bonnes marques, est tres mauvaise; parce que cela denote, ou son extreme vieillesse qui la rend entiérement opaque, ou une fausse cataracte comme je l'ay dit; ou bien une obstruction dans le nerf optique; ou quelque autre maladie dans la rétine, ou dans le corps vitré. Je m'explique.

L'extrême vieillesse d'une cataracte, a rend presque toûjours incurable; parce qu'étant venuë en sa maturité, & ses ac-

compagnemens ayant cessé de croître, ils se lient souvent & se collent insensiblement aux parties voisines, & s'endurcissent de telle sorte, que lorsquelle est parvenuë à une extreme vieillesse, ou il est tres difficiles de la separer du lieu quelle occupe sans interresser lesdites parties, ou si on la separe, il est presque impossible quelle reste, à cause de la solidité de ses accompagnemens qui la font presque toûjours remonter. Il est vray que quelquesfois, mais bien rarement, il se trouve des cataractes extremement vieilles qui sont en état d'être abbaissées & qui réüssissent, mais elles ont toutes les marques de bonnes cataractes. J'en donneray quelques exemples dans la suite.

Je feray aussi voir dans quelques chapitres particuliers, pourquoi les cataractes fausses sont incurables. Et à l'égard de l'obstruction du nerf optique, quand elle se rencontre avec la cataracte, l'operation y est entiérement inutile, telle bonté que la cataracte ait; parce que quand elle seroit abbaissée, la vüe ne seroit pas rétablie, puisque les passages des esprits qui doivent porter à l'ame le caractere des images peintes sur la rétine, n'en seroient pas plus dégagez.

Outre le signe susdit pour connoître l'obstruction du nerf optique, on demande aux malades, s'ils n'aperçoivent point quelque lumiére lorsqu'on leur fait regarder le soleil, ou le feu, où quand on passe la main ou quelque corps opaque

entre leurs yeux & la lumiére, s'ils ne vo ent point quelque ombrage; car s'ils ne voyent rien, c'eſt ſigne qu'il y a quelque autre empêchement que la cataracte.

Les maladies qui changent la diſpoſition de la rétine ou du corps vitré, détruiſent auſſi la vüe, & rendent inutile l'opération comme je le feray voir ci-apres.

En examinant les ſignes bons ou mauvais que l'on tire des differents états de la pupille, on obſerve en même tems la diſpoſition generale de l'œil, & de quelques unes de ſes parties, la couleur de la cataracte, & les cauſes occaſionnelles de cette maladie s'il y en a quelques-unes : & de toutes ces choſes on s'en forme des ſignes, qui étant raportez & comparez avec les précedents, ſervent à juger plus certainement de la bonne ou mauvaiſe réüſſite des opérations.

Ainſi ſi la cataracte eſt inégalle dans ſa couleur, c'eſt un ſigne ſuſpect; parce que cela denote l'inégalité de la ſubſtance de ſes accompagnemens qui ne ſont pas encore dans leur maturité : ce qui oblige d'en differer l'operation, juſques à ce que ces accompagnemens ayent aquis plus de conſiſtance.

Si elle eſt traverſée ou barrée, elle eſt auſſi ſuſpecte, quoique plus avancées en maturité que la précédente, & on doit pareillement differer l'operation juſques à ſa parfaite maturité, pour les raiſons que j'ay déja raportée en parlant des cataractes laiteuſes ou caſéeuſes. Ce n'eſt pas que

ces deux especes de cataractes ne réüssissent quelques fois quand elles sont bien séparées, le cristallin se précipitant souvent de lui même, quand il peut se loger au bas de la pupille, & l'œil s'éclaircissant ensuite, comme je le diray ci-apres; mais c'est la difficulté de les bien séparer.

Il y a aussi, mais rarement, des cataractes qui sont traversées, quelqu'âge quelles ayent : elles sont pareillement douteuses, parce qu'il est tres difficile de les séparer, mais aussi quand elles le sont, elles se précipitent assez aisément.

Celle dont il n'y a que le centre du cristallin qui soit blanc, est le plus souvent fausse. Voyez à ce sujet le chapitre 22. & si elle est vraye, c'est un signe quelle est encore recente, & qu'on doit attendre sa maturité, d'autant qu'il seroit dangereux, en voulant l'abbaisser, de gâter l'œil & de faire perdre la vüe au malade.

Si la cataracte est d'une couleur égale, qui soit bonne, & que les bons signes ci-dessus énoncez ou qui le seront ci-apres, s'y rencontrent en même tems, l'issuë n'en peut être que favorable.

La cataracte estimée la meilleure par tous les praticiens, quant à la couleur, est celle qui est d'un blanc de perles tirant un peu à la couleur celeste. Cette couleur dénote une mediocre quantité des accompagnemens, & leur mediocre consistance.

Celle qui est d'un blanc grisâtre tirant un peu sur la cendre est encore bonne. Elle a aussi une mediocre quantité d'ac-

compagnemens, qui sont d'une consistan-un peu plus forte, mais ils obeissent aussi aisément que les précédents.

Celle qui est d'un blanc qui décline tant soit peu sur le verd, est à peu près semblable à la précédente ; mais il faut prendre garde de la laisser vieillir parce que ses accompagnemens deviennent en peu de tems solides, & elle se rendroit difficile.

Celle qui est d'un blanc de neige est difficile à abbaisser & à rester au bas de la pupille, pour l'abondance de ses accompagnemens qui lui font souvent faire le pont-levis, à moins qu'on ne fasse l'operation dés quelle entre dans sa maturité, comme je l'ay déja dit.

Celle qui est d'un blanc de plâtre, est volontiers fausse, ou à tout le moins trompeuse : voyez les chapitres 19. & 20. & de même celle qui est d'un blanc fort trouble.

Celle qui est d'un blanc argentin ou mercuriel qui est fort claire & luisante, est ordinairement fausse. Voyez le chapitre 16.

Celle qui ressemble à une corne blanche & polie, est toûjours fausse, & de même celle qui ressemble à un grain de gresle. Voyez aussi le chapitre 16. & 17.

Celles qui sont fort jaûnes ou fort vertes sont ordinairement vieilles & suspectes pour la réüssite. J'en ay vû quelques jaûnes réüssir.

Celles qui sont du noir de plomb, ou fort noires, sont pareillement suspecte. J'en

ay vû quelques-unes réüssir & j'en donnerai une exemple au chapitre 14.

Celles qui sont de couleur de fer ou de châtaigne, réüssissent assez souvent : mais elles sont difficiles à séparer pour peu qu'elles soient adhérentes : parce que leurs accompagnemens, quoi qu'en petite quantité, s'allongent souvent sans quiter prise, ou sans se rompre; aussi quand elles sont séparées elles demeures sujettes.

Il se renconte quelques-fois des cataractes dont la couleur est bonne & qui sont cependant suspectes, & même entiérement mauvaises, par ce qu'elles sont accompagnées de signes suspectes, ou mauvais. Et de même il s'en rencontre dont la couleur est fort suspecte & qui peuvent néanmoins réüssir, parce qu'il y a d'autres bons signes qui prévallent. Ce que je justifierai par quelques observations que je raporterai ci-après.

Si l'œil travaillé de cataracte est plus petit que le sain, c'est un fort mauvais signe; parce que l'atrophie ou l'émaciation, est une marque que la partie ne reçoit pas suffisamment de nourriture. Ainsi il n'y auroit point d'honneur pour l'operateur, ni de profit pour le malade, d'entreprendre l'opération.

S'il est plus gros que l'œil sain, c'est encore un mauvais signe ; parce qu'il y a tout lieu d'apréhender que l'abondance des humeurs étrangéres qui le remplissent ne cause une confusion & destruction des parties intérieures, qui arriveroit même plû-

tôt ensuitte de l'opépation ; ce qu'on attribueroit à l'opérateur.

En comparant l'œil malade avec l'œil sain, si la couleur naturelle de l'iris se trouve changée en une mauvaise, ou que l'iris soit ridé ou affaissé, c'est aussi un mauvais signe, qui dénote une cataracte purulente, ou quelque autre cataracte fausse, comme je le dirai en son lieu, ou un commencement de corruption des parties intérieures de l'œil.

Difficilement l'opération réüssit sur une cataracte qui se trouve dans une personne qui a les yeux mauvais, qui est sujette à d'extrêmes douleurs de tête ou des yeux, & à de violentes fluxions sur ces parties.

Si même cette douleur de tête ou du fond de l'œil, a précédé la cataracte, & quelle ait contribué à déterminer l'humeur acide à couler au centre de l'œil, quoique le malade n'ait point été sujet avant ce tems-la à de semblables douleurs, cette cataracte est souvent suspecte, pour la raison raportée au chapitre 6. & on n'en doit point entreprendre l'opération, que cette douleur ne soit entiérement apaisées, & que la cataracte n'ait toutes les bonnes marques énoncées en ce chapitre.

L'operation est dangereuse sur une personne qui éternüe souvent, qui a une toux violente, qui vomit frequemment, ou qui a d'autres incommoditées fatiguantes ; parce qu'on doit craindre que les secousses rudes que ces accidents causent, ne fassent

remonter la cataracte après qu'on l'auroit abbaissée, ou n'excitent quelque fluxion sur l'œil : ainsi on doit differer l'opération jusques à ce que ces accidents soient cessez. Si toutes-fois ils arrivent après que la cataracte est abbaissée, il faudra avoir recours à leurs remedes propres.

Elle n'est pas moins dangereuse sur les personnes travaillées souvent de violents accez de vertiges ou d'epilepsie : non-seulement pour la crainte que l'on a que ces accez n'arrivent dans le tems de l'opération, mais aussi pour les désordres qu'ils causeroient s'ils arrivoient ensuite de l'opération.

Les cataractes sont très-fâcheuses, quand elles sont causées par quelque chûte, par quelque coup, par une piqueure de l'œil, ou par d'autres causes extérieures; parceque dans toutes ces rencontres, les parties intérieures de l'œil sont pour l'ordinaire, ou confonduës, ou détruites, ou beaucoup altérées, & que d'aillieurs la plûpart des cataractes excitées par ces causes, sont fausses.

Un bel œil à fleur de tête & bien ouvert est avantageux pour opérer facilement : au contraire un œil naturellement petit & enfoncé rend l'opération plus difficile.

On est pas si sûr de la réussite de l'opération que l'on fait sur un vieil homme, qui sans cette maladie a la vûe foible, comme on l'est lorsqu'on opére sur une personne d'un âge moyen. A l'égard des enfans, on differe l'opération jusques à ce qu'ils soient dans une âge raisonnable;

non pas pour la crainte que leurs cataractes n'ayent pas assez de consistance, car le plus souvent elles sont très loüables, comme je l'ai vû bien des fois; mais c'est parce qu'ils ne sont pas assez obéïssants ni assez tranquiles pour soûtenir l'opération.

Si par les remedes on peut guérir la Cataracte naissante ou non confirmé, & si on peut la prévenir?

CHAPITRE X.

LA plûpart de nos Auteurs proposent des remedes, pour empêcher la cataracte de se former lorsquelle commence, ou pour la guérir quand elle n'est pas encore confirmée. Ces remedes selon eux, sont generaux, ou particuliers. Par les generaux ils tendent d'abord à subtiliser & attenüer les humeurs, par l'usage des six choses non-naturelles qu'ils disent devoir pancher vers une temperature chaude & seiche, & par celui de quelques autres remedes qu'ils croyent specifiques. Quand ils ont ainsi préparé les humeurs, ils les purgent avec d'autres spécifiques dont la base est presque toûjours l'aloës: ils mettent en usage les gargarimes, masticatoires, sternutatoires, cauteres & autres remedes pour dégager le cerveau, ou pour dériver l'humeur qui cause la cataracte. Enfin ils viennent aux remedes particuliers, qui consistent dans plusieurs especes de collyres, liquides ou secs,

preparez avec des fiels d'animaux, gommes, sucs, &c. Je n'entre point dans le détail de tous ces remedes, puisque je n'ai pas dessein de les proposer, mais seulement d'examiner, si par cette conduite, on peut guérir ou prévenir les cataractes naissantes ou non confirmées.

Quand je considere que la cataracte est une altération entiére du cristallin, qui lui fait perdre sa transparence : que cette altération est causée par une humeur que j'ai suposée, avec quelque fondement, être acide, qui, s'insinuant dans les pores du cristallin, dissoût son ferment radical, unit ensemble les particules molles & gommeuses qui composent chacune de ses fibres, les endurcit, les desseiche, & changeant la disposition naturelle de ce corps, le met hors d'état de se pouvoir nourrir. Quand je considere encore que toutes ces choses ne se peuvent faire, sans que les pores du cristallin qui donnent passage à la lumiére ne soient détruits, qu'il ne perde par conséquent sa transparence, qu'il ne blanchisse, ou prenne les autres couleurs dont j'ai parlé, suivant que cette humeur acide agit plus ou moins vivement ou plus long-tems, ou qu'elle est pure, ou meslée d'autres humeurs suivant la diverse temperature des malades ; je ne sçaurois m'imaginer comment un cristallin en cet état, qui est un corps étrange inutile, nuisible, pourroit se rétablir par les remedes.

Les remedes generaux peuvent digerer,

attenuer & ſubtiliſer les humeurs, ils peuvent les détourner & les diminuer, en les évacuant ſenſiblement ou inſenſiblement : ils peuvent dégager les parties, y rétablir le mouvement circulaire s'il y étoit empêché, & ainſi prévenir quantité de maladies futures, ou guérir celles qui ſeroient arrivées. Les remedes particuliers peuvent auſſi agir à peu près de la même maniére ſur les parties malades ſur leſquelles on les aplique, même ils adouciſſent, digerent, réſolvent, conſomment, abſorbent & deſſeichent plus puiſſamment. C'eſt ainſi que les uns & les autres diſſipent les inflammations, les éréſipeles & autres maladies intérieures ou extérieures ; qu'ils conduiſent à ſupuration les apoſtemes, qu'ils procurent la réünion des playes & des ulceres, qu'ils facilitent l'exfoliation des os, qu'ils arrêtent les gangrenes & hâtent la ſéparation des parties mortifiées : mais ils ne peuvent ni les uns ni les autres, remettre dans le même état les parties dont la diſpoſition naturelle eſt changée ou détruite ; la nature même qui eſt la ſouveraine médecine des maladies ne le peut : la réünion des parties ne ſe fait que par une ſeconde intention ; dans les parties molles il ſe forme une cicatrice ; dans les parties dures un callus : ce n'eſt plus la même diſpoſition, ce ne ſont plus les mêmes parties : comment donc rétabliront-ils en ſon premier état, un criſtallin alteré, un criſtallin corrompu ?

On dira peut-être, qu'on demeure d'ac-

cord que quand le cristallin est entiérement alterée & corrompu, il ne peut se rétablir : mais que lorsque l'humeur ne fait que commencer à flüer, qu'elle n'a alteré que la superficie de ce corps, & qu'il n'a encore perdu que peu de sa transparence, du moins pourroit-t'on par les remedes empêcher cette humeur d'y flüer d'avantage, résoudre celle qui seroit flüée, rétablir cette legere altération, ou au moins empêcher son progrés, & rendre ainsi la transparence à ce corps, ou entretenir dans le même état celle qui lui reste encore.

Je repondray, que quand il seroit possible d'empêcher l'humeur de flüer, & de résoudre celle qui seroit déja flüée, comme peut être cela se pourroit faire par les remedes administrez suivant les régles prescrites par nos Auteurs : il seroit cependant impossible, d'arrêter le progrés de l'alteration du cristallin, bien loin de rétablir ce corps ; parce que le cristallin étant séparé de toutes parts de la membrane qui l'embrasse, il ne reçoit point sa nourriture de même que les autres parties de nôtre corps, comme je l'ay dit au chapitre 14. de la description de l'œil, mais par imbibition : de sorte que l'humeur qui cause la cataracte, s'épanchant entre ce corps & sa membrane, en altére toute sa superficie ; & cette altération si legere quelle puisse être, ne se pouvant faire sans que les pores superficiels de ce corps, qui donnent passage à sa nourriture ne soient détruits ; il s'ensuit que quand l'humeur qui

cause la cataracte pourroit cesser de flüer, & celle qui seroit flüée se résoudre, l'humeur alimentaire ne pourroit pas pour cela pénétrer cette superficie : ainsi tout le cristallin, faute de nourriture, se desseicheroit & la cataracte deviendroit mixte, & de la nature de celle dont je parleray au chapitre 16.

De prévenir la cataracte, se seroit une chose bien difficile, quand cela se pourroit, il n'y a point de signe qui précéde la fluxion de l'humeur qui la cause, & même les premiers signes sont si équivoques, qu'on ne juge certainement que la cataracte se forme, que lorsque la vüe est fort diminuée, & qu'on commence à apercevoir quelques nuages, dans lequel tems toutes les précautions que l'on pourroit prendre seroient inutiles, comme je le viens de montrer : ainsi aquoi bon travailler les malades par des remedes ?

Je diray de plus que l'expérience ne s'accorde point aux promesses que nos Auteurs nous font de la vertu de leurs remedes : on n'a point vû encore de cataracte guérir par leur moyen. Je veux bien croire que parmi ces Auteurs, il y en a beaucoup qui n'ont pas eu dessein de nous tromper, ils se sont trompez les premiers en suivant trop aveuglément ceux qui les ont précedez ; & l'opinion qu'ils tenoient touchant la nature de la cataracte, les a confirmé dans leur erreur : aussi nous ont-ils proposez leurs remedes de bonne foy, & suivant les regles de la

Medecine. Ils auroient cependant mieux agi, s'ils ne l'avoient fait que problematiquement, cela auroit donné lieu à ceux qui lisent leurs écrits de douter de leur doctrine & de s'en éclaircir par des expériences de pratiques. Si même ils avoient eu autant de soin de consulter Galien, qu'ils en ont eu à proposer leurs remedes, ils auroient reconnu que cet Auteur, quoiqu'il crût aussi bien qu'eux que la cataracte fût une humeur épaissie & congelée, se donnoit bien de garde de donner sa hyere, que lorsqu'il jugeoit que les imaginations, signes incertains de cataractes, n'étoient que passagéres; & que quand on le consultoit par lettres pour des suffusions naissantes, il avoit soin avant que d'envoyer ses remedes, de s'informer de toutes les circonstances qui pouvoient l'assûrer que ces indispositions ne provenoient que des impuretés de l'estomach, comme on le peut voir en lisant le chapitre 2. de son 4. livre des *Lieux malades*: ils auroient aussi reconnu, qu'il doutoit si fort qu'on pût guérir les suffusions par les remedes, que sur la fin du chapitre 4. de son 4. livre *De la composition des remedes selon les Lieux*, apres avoir proposé les remedes qui conviennent aux suffusions, il conclud ainsi: *Promissiones itaque omnium horum pharmacorum magnæ sunt, verùm effectus aliquando nullus, aliquando valde exiguus.*

Il y en a aussi d'autres qui se sont vantez un peu trop hardiment d'en avoir guéry, ou prévenu quelques-unes. Il y avoit chez

chez ceux là plus de vanité que de bonne foy ; & le seul recit vague, indéterminé & mal c rconstancié qu'ils font de leurs cures, est plus que suffisant pour les confondre de mensonge, ou tout au moins d'erreur, aussi bien que quelques charlatans modernes qui n'ont aucune teinture de Medecine ni de Chirurgie, ou s'ils en ont quelqu'une, elle est si mediocre, qu'ils ne meritent pas de porter le titre dont ils s'honorent, & qui cependant exagérent impunément les vertus de leurs prétendus secrets pour guérir les cataractes, & trompent ainsi le public.

De tout ce que dessus, je conclus qu'on ne peut guérir par les remedes les cataractes, quand même elles ne seroient encore que naissantes ou non confirmées, & qu'il est tres difficile de les prévenir. Qu'ainsi, lorsqu'on a reconnu par les signes diagnostics ci-dessus expliquez, qu'une cataracte se forme, on doit laisser les malades en repos sans leurs faire aucun remedes ; à moins qu'il n'arrivât en même tems quelques autres maladies que l'on traiteroit suivant les régles : & au reste leur recommander d'observer un bon regime de vivre, jusques à ce que leur cataracte soit parvenüe à une entiére maturité pour la pouvoir abbaisser par l'opération ; les exhortant d'attendre patiemment ce tems, & leurs faisant esperer un heureux succez de leur maladie, pour leur diminuer le chagrin quelle leur cause. Et en cas qu'une cataracte soit long-

tems à parvenir en sa maturité, on ne doit pas essayer de la faire avancer par l'usage des aliments vaporeux & qui donnent dans la tête, comme quelques Auteurs le conseillent : cette conduite est reprouvée par les meilleurs Praticiens, & avec raison ; parce quelle seroit capable d'exciter des douleurs de tête fâcheuses, & d'autres desordres dans toute l'œconomie du corps, que l'on ne pourroit ensuite corriger qu'avec peine.

Ce qu'il faut faire avant l'opération, le tems que l'on doit choisir, & la qualité des éguilles.

CHAPITRE XI.

QUand on s'est assûré par les signes tant diagnostics que prognostics, que la cataracte est dans sa maturité & quelle pourra obéir à l'éguille, on en avertit le malade. Et s'il souhaite ardemment qu'on lui fasse l'operation, la premiére chose qu'un Chirurgien doit faire, c'est de considerer l'état present de son malade. S'il reconnoît que sa santé soit bonne, n'ayant point d'autre maladie que sa cataracte, il lui doit conseiller de se faire préparer à l'operation par Monsieur son Medecin ordinaire, ou de lui préparer lui même, s'il ne se rencontre point de Medecin, comme il arrive assez souvent à la campagne, ou si le malade est si dénüé de

moyens qu'il ne puisse fournir à la dépence pour en faire venir.

Cette préparation consiste à lui prescrire un bon regime de vivre & fort exact quelques jours avant l'operation, lui deffendant le vin & les aliments échauffants ou grossiers & de mauvais suc : lui tenir le ventre libre par le moyen de quelques lavemens émollients & rafraîchissants : le saigner une fois s'il y a plenitude, ou deux fois si la plenitude est grande : le purger enfin, si on juge qu'il y ait encore beaucoup d'excrements retenus que les lavemens n'ayent pû vuider, ou qu'il y ait quelque indice de cacochymie. La purgation doit être douce, parce qu'on n'a dessein que de purger les premiéres voyes, sans trop ébranler les humeurs.

Par exemple on prendra deux gros de senné, un demy gros de rhûbarbe, une once de moëlle de casse & un demy gros de cristal mineral, qu'on fera infuser dans un demi septier mesure de Paris de décoction de racines de chicorée & de chiendent, & dans la coulûre on dissoudra une once de manne & une once de sirop de fleurs de pesché.

Ou, si le malade est d'une complexion fort délicate, on se contentera d'une once de casse mondée, une once & demie de manne & une once de sirop de chicorée, qu'on dissoudra dans deux verres de petit lait pour deux prises que l'on fera prendre à trois heures de distance l'une de l'autre.

L'intention que l'on a en préparant ainsi le malade, c'est de prévenir la fluxion & l'inflammation qui arrivent souvent ensuite de l'opération, & qui sont à redouter lorsquelles sont grandes. Ainsi comme l'abondance du sang en pourroit-être une cause, on diminuë sa quantité : & comme la cacochymie & la quantité des excréments retenus en pourroient aussi être une autre, on corrige l'une & l'autre par les potions purgatives, & par les lavemens, & on empêche par la diete exacte une nouvelle abondance de sang & une nouvelle cacochymie.

C'est pourquoi quand il n'y a ni plénitude, ni indice de cacochymie, on peut obmettre la seignée & la purgation, se contentant seulement d'un regime de vivre humectant & rafraichissant, qu'on fera observer au malade trois ou quatre jours avant l'operation, & la veille de l'operation de lui faire recevoir un lavement pour décharger le ventre de ses gros excrements, quand même le malade auroit déja été purgé.

A l'égard du tems de l'operation, quand on la peut faire dans le primtems ou dans l'automne, choisissant le mois de May ou de Septembre, c'est le mieux : mais quand le malade ne peut, ou ne veut differer, ou que la cataracte est d'une nature à s'endurcir, & que l'on aprehende en retardant, que ces accompagnemens ne résistent trop, on la peut faire en tout tems ; évitant seulement les grands froids

& les extremes chaleurs, comme contraires aux playes des yeux. Et quand on veut commencer à préparer le malade, il faut choisir un tems beau & qui paroisse stable, afin que le jour de l'operation puisse se rencontrer beau & serain, parce qu'il faut bien voir pour faire cette operation.

Avant l'opération il faut prendre garde si les éguilles dont on doit se servir sont en état. Elles doivent être d'une moyene grosseur, à peu près de celles de ces éguiles à coudre en linge commun. Les grosses font une trop grande solution & par consequent beaucoup de douleur, & les petites n'ont pas assez de résistance pour pouvoir pénetrer la cornée sans plier, & ne sont pas si commodes pour abbaiser la cataracte. Elles doivent être bien polies, pour glisser plus aisément, bien pointuës pour piquer avec moins de douleur, un peu tranchantes des deux côtez vers la pointe, à peu près comme ces éguilles droites à coudre les playes, pour entrer plus facilement & pour surmonter quelques difficultées qui se rencontrent quelques-fois dans l'opératron, d'ailleurs il est plus aisé de les rendre bien pointuës en les repassant sur des pierres à lancette. Quelques Oculistes se servent d'éguilles rondes, parce que disent-t'ils les tranchantes coupent les fibres quelles pénetrent, ce qui est vrai; mais les rondes meurtrissent aussi davantage les fibres quelles écartent, & ces fibres meurtries se rétablissent plus dif-

ficilement. Je m'en suis servi comme eux & je me suis mieux trouvé des premieres par les raisons ci dessus. Elles doivent être emmanchées dans des manches ronds, longs & déliés faits d'yvoire, d'argent ou d'autre matiére, pour les tenir & manier plus aisément. Enfin on en doit avoir au moins deux, afin que si on fait l'opération sur les deux yeux en même tems, on puisse se servir de l'une pour un œil & de l'autre pour l'autre œil; par ceque la premiére dont on s'est servi, ayant été moüillée de l'humeur aqueuse, quoiqu'essuyée ensuite, n'entreroit que très difficilement, à cause d'une petite croûte imperceptible & mucilagineuse qui reste dessus, & qui ne s'ôte qu'en la lavant, & on n'est pas alors en un état à prendre cette précaution.

De la maniére d'abbaisser la Cataracte.

CHAPITRE XII.

LE malade étant préparé & le jour de l'opération venu, le Chirugien opérateur se doit rendre chez son malade, sur les huit, neuf ou dix heures du matin, ou sur les trois, quatre ou cinq heures du soir, si le tems du matin est sombre & pluvieux : visiter dabord le logis, pour choisir une chambre bien éclairée & sur les fenêtres de laquelle le soleil ne donne pas, parce que ces rayons frapants l'œil

malade en feroient trop resserrer la pupille, & incommoderoit aussi le malade quand la cataracte quitteroit.

Il doit faire préparer deux siéges; un pour le malade qu'il fera poser vis-à-vis des fenêtres, à une distance convenable & un peu de biais, afin que la lumiére ne frape pas à plomb le visage du malade, ce qui renderoit l'œil trop luisant & empêcheroit de bien distinguer la cataracte, & l'éguille quand elle seroit dans l'œil; l'autre pour lui, qui doit être un peu plus élevé, & ce à proportion de la grandeur du malade ou de celle du Chirurgien, parce-qu'il faut que le Chirurgien soit toujours un peu plus élevé que le malade, pour opérer facilement.

Dans les villages ou chez les pauvres, où on ne rencontre pas toujours ses commoditées, on se sert d'un banc étroit, disposé comme dessus, sur lequel on fait asseoir le malade, jambe deça, jambe de là, le Chirurgien s'asséyant de même, & se faisant mettre quelque chose sous lui pour l'élever plus que le malade, en cas qu'il ne se trouvât pas assez élevé.

Les siéges étant préparez, on fait approcher le malade : s'il n'y a qu'un œil d'incommodé, on applique sur le sain une compresse en plusieurs doubles, que l'on contient avec une bande posée obliquement, & cela pour deux raisons; la premiére pour empêcher cet œil de se remuer en regardant les assistans ou les choses voisines, ce qui obligeroit l'œil malade

de se remuer de même ; la seconde pour empêcher la pupille de se resserrer, si le malade tournoit l'œil du côté du grand jour, ce qui arriveroit de même à la pupille de l'œil malade, parce que tous les mouvemens qui se font dans un œil, se font pareillement dans l'autre.

On fait asseoir le malade. Un serviteur debout se tient derriére, & si près que de ses deux mains posées sur les deux côtez de la tête du malade, il la puisse tenir un peu renversée & appuyée fermement contre sa poitrine. Le Chirurgien s'assied aussi sur son siége vis-à-vis du malade, & s'aproche le plus près qu'il peut : de ses genoux & cuisses, il embrasse les genoux & cuisses du malade, & il le prie de tenir ses mains abbaissées sur ses genoux.

Il le prie aussi de tenir son œil ouvert, de le tourner comme s'il vouloit regarder le bout du nez, & lui recommande de le tenir ferme & assûré autant qu'il le pourra en cette situation. Il pose ensuite le doigt indice de sa main droite, si c'est l'œil droit sur lequel il opere, au dessous du sourcil, & le poûce sur la pommette de la joüe, pour en les écartant, entretenir les paupiéres ouvertes : & il remarque l'endroit qu'il veut piquer, qui est le blanc de l'œil du côté du petit angle, à deux lignes presque du cercle exterieure de l'iris, ou un peu plus près, ou un peu plus loin suivant la grosseur de l'œil, & sur la ligne qu'on imagineroit être tirée d'un angle à l'autre, evi-

tant les vaisseaux s'il en paroît quelques-uns.

On choisit cet endroit pour éviter de piquer dans celui ou l'uvée s'attache à la cornée par le moyen du cercle ciliaire ; parce que si on piquoit dans ce cercle, il y auroit à craindre dans les opérations laborieuses, de séparer de ce côté là l'uvée de la cornée ; & si cette séparation étoit considerable, l'iris pourroit s'affaiser & la pupille se dilater & resserrer irréguliérement, l'insertion des fibres motrices de l'iris n'étant plus stable dans ce lieu. Ce n'est pas à dire qu'on ne réüssisse souvent, quoiqu'on pique plus près de l'iris lorsque les operations ne se rencontrent pas laborieuses ; mais il vaut toûjours mieux s'en éloigner & choisir le lieu que j'ay marqué, tant pour la raison dite, que pour mouvoir plus librement & dans une plus grande étenduë la pointe de l'éguille.

Le lieu choisi, le Chirurgien de la main gauche, si c'est l'œil droit sur lequel il opere, & de la main droite si c'est l'œil gauche, prend son éguille qu'un serviteur lui presente, la tient par le milieu du manche avec le poûce, le doigt indice & le doigt moyen, à peu près comme on tient une plume pour écrire, appuye le petit doigt & l'annulaire sur la tempe pour empêcher sa main de vaciller, & pique hardiment, dans le lieu désigné, les membranes qui composent le blanc de l'œil, la cornée & l'uvée : quand il a pénetré l'uvée, il couche un peu le manche de

son éguille du côté de la tempe & la pousse doucement & en tournant jusques à ce qu'il envoye, au travers de la cornée transparente, la pointe parvenuë aux deux tiers de la pupille : alors il la hausse & l'abbaisse pour voir si les accompagnemens ne sont point adhérents au bord de la pupille ; ce qu'il connoît, quand il s'aperçoit qu'il meut l'iris & que la pupille change de figure à mesure qu'il meut son éguille ; en ce cas par ces mouvemens il les détacheroit doucement & petit à petit ; si non, il porte la pointe de son éguille vers la partie supérieure de la cataracte ou cristallin alteré, & en l'apuyant un peu vers le centre de l'œil, il l'abbaisse, & reïtere ainsi jusques à ce qu'il voye que la cataracte se détache du lieu quelle occupe : alors il gagne tout-à-fait le dessus, & en apuyant doucement, il l'abbaisse entiérement au dessous de la pupille, ou elle se fait place entre le corps vitré & l'uvée, le cercle ciliaire se séparant même le plus souvent en cet endroit de la membrane du corps vitré, comme je l'ay fait voir en l'article 5. de la 4. observation du chapitre 3. cela ne se pouvant presque faire autrement, parce que l'espace qu'il y a du bord de la circonference de la pupille au cercle ciliaire n'est pas toûjours capable de loger le cristallin avec tous ces accompagnemens. Et quoique les fibres ciliaires se trouvent rompus en cet endroit & en celui par lequel l'éguille a passé, le corps vitré ne cesse pas pour cela de rece-

voir de la nourriture autant qu'il lui en est nécessaire, parce qu'il reste encore assez d'autres fibres entiére pour lui en fournir.

Le Chirurgien tient la cataracte en cet état pendant un peu de tems, & reléve ensuite la pointe de son éguille : si la cataracte reste abbaissée, à la bonne heure, l'operation est faite : si elle remonte & fait le pont-levis, il appuye de rechef dessus & l'abbaisse un peu plus que la premiére fois, & la contient ainsi pendant un peu plus de tems : il reléve encore la pointe de son éguille, & si la cataracte remonte encore, il l'abbaisse comme dessus, jusques à ce quelle demeure.

Pendant tout ce tems, si le bras du Chirurgien se fatigue, il se le fait soûtenir par un serviteur assûré, afin de s'empêcher de vaciller.

La cataracte étant restée au bas de la pupille, le Chirurgien retire son éguille doucement & dans le même ordre qu'il l'a introduite. Il n'est pas nécessaire de de presenter quelques objets au malade, pour les lui faire distinguer & faire connoître aux assistants qu'il voit : les malades eux-mêmes ont assez d'empressement de le dire, & le Chirurgien le connoit suffisamment par la noirceur & la netteté de la prunelle. Au contraire il faut les prier de ne point parler, & de ne regarder aucuns objets, parce que cela ne se pouvant faire sans que l'œil se meuve, il seroit à craindre que, l'éguille étant encore dans l'œil, il ne se fist quelques

faux mouvemens qui pourroient causer quelque desordre.

L'opération faite on ferme les paupiéres, on aplique sur tout l'œil une compresse en plusieurs doubles, trempée dans un collyre fait avec l'eau rose, l'eau de plantain & un blanc d'oeuf battus ensemble; & si le malade avoit quelque avertion pour l'eau rose à cause de son odeur que quelques personnes ne peuvent souffrir comme quelques femmes ou filles, on le feroit avec l'eau de plantin seule & le blanc d'œuf: on bande ensuite l'œil malade, bandant aussi le sain sur lequel on laisse la compresse pour les raisons ci-dessus. On reconduit le malade dans son lit, on le fait coucher sur son dos, lui tenant la tête un peu élevée, & on lui recommande de se tenir en repos & de ne point parler.

Comment il faut surmonter les difficultés qui arrivent dans le tems de l'opération.

CHAPITRE XIII.

Premiére difficulté au sujet de l'irrésolution du Malade.

LA premiére difficulté qui arrive, c'est quand le malade est si timide & si sensible, qu'il ne peut tenir son œil en une assiéte stable, & qu'il a si peu de résolution, que si tôt qu'il sent la pointe de l'éguille, il tourne son œil ou en haut,

ou en bas, ou vers les côtez. Il faut en cette rencontre l'exhorter à avoir plus de résolution, & l'exciter à tourner l'œil du côté de son nez, & pendant ce tems-là tâcher de le surprendre, en piquant promptement dans le lieu designé ; quand les membranes sont piquées on n'est alors maître de l'œil, & on finit l'operation comme dessus.

Mais il arrive quelques-fois qu'en piquant ainsi, on pique ou un peu plus haut, ou un peu plus bas, que le lieu designé, à cause de l'instabilité de l'œil : il ne faut pas s'en étonner, on ne laisse pas que de réüssir. Il est vrai qu'il y a un peu plus de difficulté ; car quand on pique bas, on à un peu plus de peine de gagner le dessus de la cataracte, mais aussi il est plus facile de la loger au dessous de la pupille & de la tenir sujette : & quand on pique haut, il est plus facile de gagner le dessus de la cataracte, & plus difficile de la conduire en bas.

II. Difficulté au sujet des Cataractes laiteuses.

La seconde c'est quand on s'est trompé à l'âge de la cataracte : car il y a quelques-fois des cataractes qui paroissent confirmées & meures, & qui cependant sont encore laiteuse ; ce qui arrive plûtôt aux jeunes gens. Et comme cette matiére laiteuse est contenüe au dessous de la membrane qui recouvre le cristallin, & quel-

le est quelques-fois en si grande quantité quelle forme une tumeur, ensorte qu'il semble que la cataracte avance en-devant, il arrive quelques-fois qu'en passant l'éguille pour la faire avancer au dessous de la pupille, on pique cette membrane & on la déchire, & aussi-tôt cette matiére laiteuse s'épanche & se mesle avec l'humeur aqueuse, souvent la blanchit & trouble de telle sorte qu'on ne voit ni la pointe de l'éguille, ni la cataracte. En cette rencontre si la membrane qui couvre le cristallin est bien déchirée, l'operation réüssit parce que le cristallin tombe de lui même, n'étant plus soutenu par la membrane, même on le voit quelques-fois se précipiter quand l'humeur aqueuse n'est pas bien trouble: Quand cela arrive il faut tâcher d'appuyer l'eguille par dessus pour aider à le loger au bas de la pupille. Mais si la membrane n'est pas bien déchirée, ou quelle ne le soit qu'en sa partie supérieure, le cristallin ne ce precipite pas, & il est bien difficile de finir l'operation, si l'humeur aqueuse est beaucoup trouble. Cependant comme on sçait la situation de ce corps, il faut appuyer doucement l'éguille vers sa partie supérieure & l'abbaisser ensuite, repéter le même mouvement deux ou trois fois avec prudance, sans s'obstiner d'avantage, retirer son éguille, de crainte de détruire quelque partie intérieure, ou pour le moins d'altérer la superficie du corps vitré en cas que le cristallin fût précipité. Comme on

n'a travaillé qu'en aveugle, on n'est pas sûr d'avoir réüssi, & on ne le sçait que quand l'œil est éclairci. Si on n'a pas réüssi il faut se donner patience, la cataracte ne laissera pas que de se meurir avec le tems, & être en état de soûtenir l'opération.

Il arrive aussi quelques-fois que cette matiére laiteuse, ne se trouvant qu'en une mediocre quantité, ne forme qu'une legere tumeur, qu'on ne rencontre point en conduisant son éguille au dessous de la pupille : de sorte que la pointe de l'éguille étant avancée aux deux tiers de la pupille, quand on panse abbaisser la cataracte à l'ordinaire, on s'aperçoit quelle enfonce en la pressant, & on diroit quelle flotte : ce qui vient de ce que l'éguille la presse inégallement. On fait souvent plusieurs tantives vaines, parce que l'éguille ne fait que glisser sur la membrane qui recouvre le cristallin, qui en cette rencontre est toûjours entiére, à moins qu'on ne retire tant soit peu l'éguille, afin d'en porter la pointe vers le milieu de la cataracte, pour en pressant dessus rompre cette membrane : alors on voit cette matiére laiteuse, s'épancher & se mêler dans l'humeur aqueuse, qui souvent ne blanchit que comme une eau de savon, à cause du peu de quantité de cette matiére. Si cette membrane est bien rompuë, on voit en même tems le cristallin se précipiter, que l'on conduit & affermit au bas de la pupille : si-non, en portant la poiute de l'éguille vers sa par-

tie ſupérieure, en preſſant un peu & deſcendant, on ne manque guere de le précipiter, parce que pour peu qu'il ſoit preſſé, la membrane achéve de ſe rompre entiérement.

Dans ces deux rencontres, quand le criſtallin ſe trouve bien abbaiſſé, il eſt rare de le voir remonter, parce qu'il n'a point d'accompagnemens qui le repouſſent, même ce deffaut d'accompagnemens, fait que ſon volume n'étant pas ſi gros, il ſe loge plus aiſément entre le corps vitré & l'uvée ou il demeure par ſon propre poids : & quand il n'arriveroit point de ſéparation au cercle ciliaire, il demeureroit ſur ce cercle entre l'iris & le corps vitré ſans cauſer aucun obſtacle à la vüe. Il eſt vrai qu'il en paroîtroit une petite portion par le bas de la pupille ; mais elle diſparoîtroit dans la ſuite, quand ce corps ſe deſſeicheroit.

On n'eſt pas toûjours ſûr de réüſſir dans ces ſortes de cataractes : car ſi la membrane qui recouvre le criſtallin eſt dans ſon état naturel, & qu'il y ait peu de matiére laiteuſe au deſſous, ſouvent on ne la peut rompre & les tentatives que l'on fait ſont vaines : c'eſt pourquoi il eſt de la prudence du Chirurgien, apres avoir eſſayé deux ou trois fois de la rompre, & en vain, de retirer ſon éguille & de remettre l'operation dans un autre tems, plûtôt que de gâter quelque partie intérieure : mais auſſi quand elle eſt mortifiée & quelle eſt prête pour ainſi dire à

tomber en ſupuration, on ne manque gueres de réüſſir, procedant comme je le viens de dire ; à moins que l'humeur aqueuſe ne fût extraordinairement trouble, encore quelques-fois réüſſit-t'on.

Il n'eſt pas néceſſaire de dire ici qu'on ne doit point entreprendre l'operation, quand on ſoupçonne par les ſignes tant diagnoſtics que prognoſtics que les cataractes ſont encore laiteuſes ; puiſque je ſupoſe qu'on s'eſt trompé dans le jugement qu'on en a fait : étant même difficile qu'on ne le ſoit, quand ces cataractes paroiſſent comme des cataractes meures & confirmées, & quelles ne ſont ni luiſantes, ni inégales, ni traverſées ou barrées.

Quoique l'humeur aqueuſe ſoit renduë trouble par le mélange de cette matiére laiteuſe, elle ne laiſſe pas de s'éclaircir en peu de jours & de devenir auſſi tranſparente quelle étoit, cette matiére laiteuſe ſe précipitant petit à petit : même quand ces cataractes réüſſiſſent bien, les malades diſtinguent ſouvent mieux les objets ; parce que leur volume n'étant pas ſi grand, que dans celles ou il y a des accompagnemens, quand elles ſont logées au bas de la pupille, elles n'aportent pas un ſi grand changement dans la diſpoſition du corps vitré & la boſſe de ce corps qui ſe forme à l'endroit ou étoit le criſtallin eſt plus réguliére.

III. Difficulté au sujet des Cataractes caséeuses.

La troisiéme c'est quand on s'est aussi trompé à l'âge de la cataracte, & que l'éguille étant dans l'œil, on void que les accompagnemens encore tendres se séparent du cristallin & flotent dans l'humeur aqueuse. Dans cette rencontre on est bien plus sûr d'abaisser le cristallin que lorsquelle est laiteuse, parce l'humeur aqueuse ne se trouble que peu, & que pour l'ordinaire la membrane qui recouvre le cristallin est ou détruite, ou pour le moins prête à tomber en supuration; mais aussi on n'est pas certain que tous les accompagnemens separez se précipitent entiérement, & qu'il n'en reste quelques-uns à l'endroit de la pupille, qui incommodent quelques-fois autant que la cataracte.

Il faut agir ici avec prudence, & d'abord qu'on s'aperçoit que les accompagnemens quittent, il faut porter la pointe de l'éguille vers la partie supérieure & moyenne du cristallin, & en l'apuyant sur ce corps & l'abbaissant, tâcher de le précipiter du premier coup, afin qu'il se sépare moins d'accompagnemens; si on ne réüssit pas on reïtere. Et quand on voit que le cristallin se précipite, ce qu'on connoît par la grosseur de son corps plus considerable que celle des accompagnemens, on l'affermit au bas de la pupille: ensuite

avec la pointe de l'éguille, on abaisse les plus considerables piéces des accompagnemens, autant qu'on le peut ; pour les moindres qui flotent dans l'humeur aqueuse on les laisse, elles se précipitent d'elles-mêmes dans la suite : aussi bien ne pourroit-t'on les abaisser, parce que l'éguille n'a point de prise sur elles.

Quand toutes les parcelles des accompagnemens se sont précipitées, l'humeur aqueuse reprend sa transparence ordinaire, & les malades recouvrent la vûë : mais quand il en reste quelques-unes, ou qu'il en remonte de celles qui ont été abbaissées, comme il arrive quelques-fois, (car pour le cristallin il est rare quil remonte, comme je l'ay dit à l'occasion des laiteuses,) il paroît un nuage au delà de la pupille, qu'on diroit quelques-fois être la même cataracte : il est pourtant aisé de reconnoître que ce ne sont que les accompagnemens, par l'inégalité de ce nuage, qui en quelques endroits est rare & transparent, & en d'autres plus serré & obscur: d'où vient aussi que quelques-fois les malades voyent comme au travers d'un crible, quand les parcelles sont nombreuses ; d'autres fois comme au travers d'un petit trou, quand il se trouve quelque division dans leur milieu ; quelques-fois aussi ils ne voyent qu'une grande lueur, quand il y a quelque grosse piéce qui occupe le milieu de la pupille.

Il arrive quelques-fois que ces accompagnemens restent dans le même état, se

lians & prenans corps : quand cela arrive : on peut remettre l'éguille dans l'œil cinq ou six mois apres, ou quand on juge qu'ils ont assez de consistance : si même il n'y avoit que quelque grosse piéce, on l'a pourroit remettre le cinq ou le sixiême jour apres l'operation. Il arrive aussi le plus souvent que ces piéces d'accompagnemens restées ou remontées, se flétrissent & se précipitent d'elles mêmes, & & ainsi l'œil s'éclaircit & reprend petit à petit son usage : on le connoît quand on les voit diminuer de jour à autre ; ainsi quand on s'en aperçoit, il n'est pas nécessaire de remettre l'éguille dans l'œil.

Ce qui est sujet à rester aux malades apres de telles cataractes, & même quelques-fois ensuite des laiteuses, ce sont des petits ombres, comme des poussiéres, ordûres ou autres choses semblables, que les malades voyent quelques-fois voltiger devant leurs yeux, quand ils les meuvent brusquement pour regarder en l'air : & ces choses ne sont que ces petites parcelles d'accompagnemens flétries & séparées les unes des autres, qui à cause de leur legereté sont excitées à floter dans l'humeur aqueuse par le mouvement précipité des yeux : d'où vient aussi que quand les malades arrêtent leur vüe sur un objet, ils voyent ces choses se précipiter & disparoître.

IV. *Difficulté au sujet des accompagnemens nombreux.*

Lorsque les accompagnemens d'une cataracte sont fort fléxibles & obeïssants, & dans une mediocre quantité, comme ceux énoncez en l'article 6. de la 4. observation du chapitre 3. on ne peut manquer de bien réüssir : il y a même des cataractes qui sont dans un degré de maturité si justes & si favorable, que pour peu qu'on les touche avec l'éguille, elles se précipitent, & on n'a point d'autres peine qu'à les presser un peu de la pointe de l'éguille pour aider à les loger au bas de la pupille. Mais quand les accompagnemens sont nombreux, ils causent plus de difficuté, quand même ils seroient fléxibles & obeïssants.

Quand donc on juge par les signes prognostics que les accompagnemens sont nombreux, il faut prendre garde en indroduisant l'éguille, de ne l'engager que le moins qu'on pourra dans les accompagnemens : & pour cet effet quand on aura pénetré les membranes de l'œil, il en faut coucher le manche davantage du côté de la tempe, afin de conduire la pointe le plus près qu'on pourra de la partie intérieure de l'iris, prenant toutes fois garde de piquer l'iris par dessous; & la pointe de l'éguille étant parvenuë à l'ordinaire aux deux tiers de la pupille, on agit comme je l'ai dit au chapitre 12. Ce qu'il y a de

plus à observer, c'est qu'à toutes les fois qu'on réléve la pointe de l'éguille, il faut s'aprocher de la pupille, pour la débarasser des accompagnemens qui se replient par dessus, avant que de la porter à la partie supérieure de la cataracte : & quand elle est abbaissée, il la faut loger le plus bas qu'on pourra entre le corps vitré & l'uvée, & l'y tenir assujettie pendant un tems plus considérable que dans les autres cataractes, puis retirer l'éguille dans la même situation qu'elle se trouve, de crainte que la changeant, on ne fasse remonter la cataracte, dans les accompagnemens de laquelle l'éguille se trouve embarassée.

Ces cataractes sont sujettes à remonter après l'opération à cause de l'abondance des accompagnemens qui augmentent beaucoup leur volume, & qui les rendent si glissantes, que pour le moindre effort, elles sont repoussées vis-à-vis de la pupille : cela oblige souvent à remettre une seconde fois l'œil, quatre, cinq ou six jours après l'opération, si l'inflammation n'est pas considérable.

On peut passer l'éguille par le même trou, s'il n'est point enflammé, ou si on croit le pouvoir faire, si-non, piquer en une autre endroit, pourveu que la seconde piqueure que l'on fera, soit un peu éloignée de la premiére, afin que les deux trous ne se joignent pas s'il se faisoit ensuite quelque fluxion ou inflammation. & agir au reste comme la premiére fois

Il ne seroit pas toujours nécessaire de les abaisser une seconde fois, parce que souvent elles se précipitent d'elles-mêmes quand dans la suite des tems leurs accompagnemens se diminüent en se flétissants : mais comme il arrive aussi quelques-fois qu'elles s'affermissent au lieu ou elles sont remontées, particuliérement quand les accompagnemens sont encore un peu tendres & que d'aillieurs on peut douter, si elles ne se sont point trouvées adhérentes lors de l'opération, & si elles ne tiennent point encore en quelques endroits, ce qui les empêcheroit de se précipiter, il vaut mieux réïterer l'opération, après laquelle elles restent le plus souvent.

Ce ne sont pas toujours les cataractes qui remontentent, ce sont le plus souvent les accompagnemens qui paroissent par la pupille lorsqu'ils sont fort étendus : on les reconnoît lorsqu'on voit qu'ils flotent, ou qu'ils paroissent comme des nuages de differente consistance : ils n'occupent quelques-fois qu'une petite partie de la prunelle, alors ils nuisent très-peu, ils en occupent d'autres-fois davantage, & ils nuisent. Pour l'ordinaire ils diminüent & disparoissent dans la suite : quelques-fois aussi ils demeurent dans le même état, & on est obligé de les abbaisser derechef, comme on l'a vû dans la premiére observation du chapitre 3.

V. *Difficulté au sujet des accompagnemens solides.*

La plus grande difficulté qui se rencontre dans l'opération de l'abaissement des cataractes, c'est lorsque leurs accompagnemens sont solides. Cette solidité leur donnant une vertu de ressort, ils obligent souvent le cristallin à remonter en haut, si-tôt qu'il n'est plus assujetty par l'éguille, & dailleurs ces sortes de cataractes se trouvent quelques-fois adhérentes.

Pour les abaisser on suit la methode que je viens d'enseigner, observant seulement de les bien détacher des environs de la pupille, si elles se trouvent adhérentes, quoique rarement, & que ce soit petit à petit, afin de ne point déchirer ou dilater la pupille; car quelques-fois les accompagnemens sont si adhérents en quelques endroits de la pupille, que quand on presse l'éguille dessus, on voit l'iris suivre le mouvement de l'éguille & la pupille changer de figure. On les doit aussi tenir sujettes le plus qu'on peut quand elles sont abaissées, & si l'éguilles n'est point engagée dans les accompagnemens, on la reléve pour voir si elles ne remontent point, si elles remontent, on les abaisse, derechef jusques à ce quelles demeurent.

On n'est pas souvent obligé de remettre l'éguille plusieurs fois dans l'œil, ces cataractes étant les plus sujettes de toutes à remonter. Je l'ai quelques-fois remise jusques

ques à trois & quatre fois, ſans qu'il en ſoit arrivé aucun accident, même ſouvent par le même trou.

Quand des accompagnemens de cette nature, ne ſe trouvent que dans une médiocre quantité, les cataractes réüſſiſſent plûtôt : quand auſſi ils ſont nombreux, elles réüſſiſſent très difficilement

Les regles que je viens d'établir pour ſurmonter les difficultés cauſées par les diferens états des accompagnemens des cataractes, ſe doivent étendre ſur tous les autres états moyens, qu'il ſeroit impoſſible de dénombrer ici : vû même qu'il eſt très rare que deux cataractes qui ſe rencontrent dans une même perſonne, ayent une ſemblable conſiſtance.

VI. Difficultés au ſujet de quelques accidens qui arrivent dans l'Opération.

J'ai dit ſur la fin du chapitre 8. de la deſcription de l'œil, que des nerfs, des arteres & des veines qui ſe portent au cercle ciliaire, il y en avoit quelques rameaux, qui après avoir pénetré la cornée, faiſoient deux & trois lignes de chemin entre l'uvée & la cornée avant que de ſe jetter dans le cercle ciliaire.

Il arrive quelquefois en opérant, qu'aprés avoir pénetré la cornée, on rencontre avec l'éguille quelques-uns de ces ſçions de nerfs, alors le malade reſſent une douleur vive. Comme il eſt impoſſible d'éviter cette rencontre, on doit ſeulement

prendre garde que les mouvemens de l'éguille ſoient lents & non précipitez, afin d'épargner de la douleur au malade.

D'autres fois on romp quelqu'un de ces rameaux d'artéres ou de veines, alors il ſe fait un épanchement de ſang dans l'œil, qui paſſe quelquefois entre l'iris & la cornée, & ſe précipite en bas, quelquefois auſſi il trouble beaucoup l'humeur aqueuſe, ſi l'opération ſe trouve laborieuſe. Il n'y a point d'autre précaution à prendre, quand on commence à voir qu'il s'épanche du ſang, que de terminer l'opération le plûtôt qu'on pourra. Ce ſang épanché ſe résoût dans la ſuite, & il eſt rare d'en voir arriver des accidens; à moins qu'il ne ſe trouve en ſi grande quantité qu'au lieu de ſe résoudre, il ſe ſupure, & alors il peut corrompre les parties intérieures de l'œil; cependant je n'en ay point vû encore arriver en cette rencontre.

Dans le tems de l'operation il ſe fait preſque toujours quelque épanchement de l'humeur aqueuſe par le trou qu'on a fait avec l'éguille. Quand cet épanchement eſt petit ou médiocre, il n'arrive aucun changement à l'œil: mais quand il eſt conſidérable, la cornée s'affaiſſe, l'iris ſe ride, & les malades ont peine à diſtinguer les objets, quoique la cataracte ſe trouve bien abaiſſée; ce qui étonne ſouvent les Novices. On ne doit point tant s'effrayer de cet accident, cette humeur ſe rengendre aſſez promptement & la vüe ſe rétablit, comme je l'ai dit aux chapitre 12. & 13.

de la description de l'œil : il le faut cependant éviter le plus qu'on peut, parce que si cette humeur s'écouloit plus considérablement dans le commencement de l'opération, & que la cataracte se trouvât difficile à abaisser, on auroit beaucoup de peine à finir heureusement l'opération.

Pour cet éfet on doit bien prendre garde de presser le globe de l'œil pendant l'opération, pensant par ce moyen l'empêcher de se mouvoir, parce qu'en le pressant ainsi on oblige l'humeur aqueuse de couler : c'est aussi pourquoi il ne faut point se servir de *Speculum oculi*, comme quelques Auteurs le conseillent ; mais se contenter de tenir les paupiéres ouvertes, comme je l'ai dit au chapitre 12. On doit aussi prendre garde en piquant le globe, que ce soit presque perpendiculairement & non en biaisant, afin que la piqueure ne soit pas plus grande que la grosseur de l'éguille, particuliérement quand on se sert d'éguilles un peu tranchantes vers la pointe, car pour les rondes cela n'est pas tant à apréhender. Et quand l'opération est finie, il faut défendre au malade de se froter ou presser l'œil. On doit extrêmement se deffier des yeux bleus dont la cornée est pour l'ordinaire fort mince, & par conséquent très sujets à cet accident.

Il y a encore d'autres difficultés qu'on rencontre en opérant, dont je ne parlerai pas ici, parce qu'elles ne dépendent pas des differens états des cataractes vrayes, mais des mixtes ou trompeuses, dont je traiterai dans la suite.

Plusieurs observations de pratique qui ont raport aux choses ci-devant dites.

CHAPITRE XIV.

I. Observation sur une Cataracte laiteuse.

LE 17. Octobre de l'année 1685. j'allai à Saviere pour abaiser une cataracte dans l'œil gauche d'un jeune garçon apellé Nicolas Véry valet de Sebastien Coutan laboureur. Cette cataracte me paroissoit d'une bonne couleur, la pupille se dilatoit lentement & beaucoup, & se resserroit de même, quand je passois la main entre l'œil & le grand jour, le sain étant fermé ; & le malade ne distinguoit que les ombres des objets, & une foible lueur. Ces signes me firent juger que la cataracte étoit meure, & d'autant plus qu'il y avoit près d'un en qu'il ne distinguoit aucuns objets, à ce qu'il me dit. Je me trompai cependant ; car en introduisant l'éguille dans l'œil, je m'aperçeus aussi-tôt que l'humeur aqueuse commençoit à blanchir, j'avançai à l'ordinaire mon éguille aux deux tiers de la pupille, je la vis un peu, parce que l'humeur aqueuse n'étoit pas encore bien trouble. Et come j'étois déja persuadé que la cataracte n'étoit autre chose qu'une altération entiére du cristallin, je ne desesperai pas d'achever l'opération. Je portai donc la pointe de mon éguille vers la partie supérieure

du cristallin, & je l'abaissai ensuite doucement, & pendant ce tems l'humeur aqueuse blanchissoit davantage, je la portai une seconde fois de même, & en l'abaissant le malade me dit qu'il voyoit un grand jour; cela me fit juger que le cristallin se précipitoit : en effet, quoique l'humeur aqueuse fût fort trouble, la prunelle ne me parut pas si blanche, & je vis qu'elle se resserroit beaucoup; ce qui me confirma que le cristallin étoit entiérement précipité. Je retirai peu de tems après mon éguille, & je pensai le malade à l'ordinaire. Quelques jours après je retournai le voir, & je trouvai que l'humeur aqueuse étoit fort éclaircie, & qu'il distinguoit toutes sortes d'objets : je le vis encore sept ou huit jours après en passant par son village, & je le rencontrai faisant son ouvrage & entiérement guéri, sans qu'il parût qu'il eût jamais été incommodé de cataracte.

II. Observation sur une autre Cataracte laiteuse.

Le 20. Octobre 1691. j'avois abaissé une cataracte à Bernabé Contant de Vanes près saint Benoît, qui réüssit comme on pouvoit le souhaiter, aussi avoit-elle toutes bonnes marques. L'œil gauche dans le même tems étoit travaillé d'une autre cataracte qui ne paroissoit pas être meure, j'en differai aussi l'opération. Au commencement d'Octobre de l'année suivante il me vint trouver. Cette cataracte me parut

assez bonne & bien meure, aussi lui donnai-je jour pour l'opération au 11. dudit mois. Quand mon éguille fut dans l'œil & que je travaillai à abaisser la cataracte, je m'aperceus qu'en pressant dessus, elle enfonçoit, & il me sembloit qu'elle flotoit dans l'humeur aqueuse; je fis plusieurs tentatives sans avancer en rien, parce que mon éguille ne faisoit que glisser dessus : je me déterminai à retirer un peu mon éguille, pour porter la pointe vers le milieu de la cataracte, & en la pressant, je rompis la membrane qui recouvre le cristallin, & aussi-tôt une matiére laiteuse s'épancha, & rendit l'humeur aqueuse comme un eau dans laquelle on auroit dissoût du savon: en abaissant la pointe de mon éguille, j'aperçeus le cristallin comme un gros pois qui s'abaissoit, je portai dessus l'éguille pour le loger au bas de la pupille où il demeura. Comme je retirois mon éguile, l'empressement que le malade eut à répondre à un de ses voisins qui lui demandoit s'il voyoit, lui fit tourner brusquement l'œil en déhors pour le regarder, cela fit que la pointe de mon éguille rencontra le bord de la pupille & le déchira; quelques jours après l'œil s'éclaircit entiérement, & le malade guérit. La pupille est restée un peu dilatée, il voit cependant de cet œil les objets proches comme de l'autre; mais les éloignez, il les voit un peu confusément, parce que la pupille ne peut assez se resserrer. Cela ne l'empêche pas de travailler aux vignes, & de lire dans ses heures.

III. *Observation sur une Cataracte caséeuse.*

En l'année 1689. le 14. May, je fis l'opération sur un nommé Claude Robert Tonnelier au fauxbourg Goyer de Sezanne. Quand mon éguille fut introduite dans l'œil, la cataracte me parut se diviser en plusieurs piéces, je portai la pointe de l'éguille vers la partie supérieure & moïenne du cristallin que j'abaissai du premier coup, ensuite je travaillai à abaisser les plus considerables piéces; j'eus beauc up de peine à en abaisser une qui me paroissoit grande, & il en resta plusieurs autres sur lesquelles mon éguille n'avoit point de prise, & qui me sembloient floter; je cessai mon travail & retirai l'éguille, esperant que ces piéces se précipiteroient dans la suite. Pendant l'opération l'humeur aqueuse se brouilla un peu, & huit ou dix jours après, retournant à Sezanne, je reconnus que cette humeur s'étoit éclaircie, que les moindres piéces s'étoient précipitées, & qu'il en restoit une qui occupoit le milieu & presque les deux tiers de la pupille, en maniére d'un nuage plus épais en son milieu; de sorte que le malade ne voyoit qu'une grande lumiére, sans pouvoir distinguer la figure des objets, mais seulement leurs couleurs, comme blanches, rouges, vertes, &c. Ce nuage paroissoit branler, quand le malade remuoit l'œil, ce qui me fit croire qu'il se précipiteroit

bien-tôt : cela n'arriva qu'environ quatre mois après l'opération, comme je l'ai ſçeu du malade qui me dit qu'en deſcendant de ſa chambre pour ſortir dans la ruë, il fut ſurpris, étant dans l'allée de ſa maiſon, de voir & de connoître les paſſans. Et depuis ce tems-là, il a toujours continué à travailler de ſon métier de Tonnelier juſques à préſent avec cet œil là, ayant perdu l'autre d'une autre maladie.

Dans ce tems-là j'étois perſuadé de ce que c'étoit que la cataracte : mais je ne pouvois m'imaginer ce que ce pouvoit être que ces piéces qui s'en ſéparoient, ne connoiſſant point encore les accompagnemens.

IV. *Obſervation ſur deux Cataractes avec des accompagnemens nombreux.*

Le Mardy 26. Août 1698. j'abaiſſai deux cataractes à un nommé Carlet dit du Menne Paticier entre les deux portes du faux-bourg Goyer de Sezanne. Je jugeai par les ſignes ci-deſſus, que ces deux cataractes avoient des accompagnemens nombreux, quoique nouvelles l'une & l'autre, celle de l'œil droit étant un peu plus confirmée que celle de l'œil gauche. Je commençai par celle de l'œil droit, & quand j'eus introduit mon éguille comme je l'ai dit ci-deſſus au ſujet de ces ſortes de cataractes, j'eus beaucoup de peine à lui faire quitter le lieu quelle occupoit; & quand elle l'eut abandonné, j'eus encore plus de peine à la loger au bas de la

pupille pour la multitude des accompagnemens qui s'embaroissent au tour de mon éguille, j'en vins cependant à bout; mais comme je la contenois ainsi, une legere foiblesse survint au malade, & aprehendant qu'il ne tombât tout-à-fait en syncope, je retirai mon éguille. Quand il fut revenu de sa foiblesse, j'examinai son œil, & je vis que la cataracte étoit restée, & qu'il paroissoit seulement un peu d'accompagnemens vers le bas de la pupille. Je travaillay ensuite à celle de l'œil gauche, qui ne me fit pas tant de peine à abaisser, mais elle remonta plusieurs fois, à la fin elle demeura sujette. Huit jours après je retournai le voir, & je trouvai que ces deux cataractes étoient remontées en partie, de sorte que presque les deux tiers de châque pupille étoient occupés par les accompagnemens, & le malade ne distinguoit que tres difficilement les objets. Cela n'étoit arrivé que le cinquième jour apres l'operation, à ce que me dit Monsieur Houllier son Chirurgien ordinaire, qui en attribuoit la cause à l'impatience & à l'emportement que le malade eut ce jour-là. Je ne trouvai pas à propos de les abaisser de rechef, parce que je les voyois branler au moindre mouvement de l'œil, que le malade voyoit quelquefois les objets assez bien pendant un peu de tems, que j'étois sûr qu'elles ne tenoient à aucune partie : & que d'ailleurs ayant resté pendant cinq jours abaissées, je crus qu'elles ne s'affermiroient

pas dans le lieu qu'elles occupoient. Ainsi j'esperai, que quand leurs accompagnemens seroient flétris & diminuez, elles se précipiteroient de rechef; ce qui arriva entiérement dans le cinquiéme mois ou environ apres l'operation, ne s'étant précipitées que petit à petit.

V. Observation sur deux Cataractes avec des accompagnemens solides.

Au mois de Juin 1694. une nommée Madame Germain de Villenoxe femme déja âgée, me vint trouver pour lui abaisser deux cataractes, une plus vieille & un peu jaune, l'autre un peu plus nouvelle, plus blanche & meilleure. Je lui fis l'opération chez un bourgeois de ce lieu chez lequel elle étoit logée le trente du même mois, & je travaillai d'abord sur la meilleure, que je trouvai adhérente à la circonference de la pupille: quand j'eus séparé les fibres qui causoient cette adhérence, j'abaissai la cataracte avec assez de peine, & je la portai au dessous de la pupille; mais elle n'y fut pas plûtôt, quelle s'échapa de dessous mon éguille & remonta, & cela arriva plusieurs fois. Aparemment que je ne la pressois pas également, car quelquefois c'étoit pardevant mon éguille & d'autres fois par derriére quelle s'échapoit, selon que je reculois en arriére, ou que j'avançois en devant la pointe de mon éguille: enfin j'apuiai si juste que je la tins sujette pen-

dant du tems, apres quoi je retirai mon éguille, & la cataracte resta. J'abaissai ensuite l'autre avec autant de peine, j'en eus même davantage à la séparer, parce que les accompagnemens étoient si solides que je les voyois s'allonger, quand je les pressois avec mon éguille. Trois jours apres, la derniére abbaissée remonta entiérement, je l'abaissai derechef, & je passai l'éguille par le même trou, ce qui se fit sans douleur. Le 7. Juillet suivant je trouvai que la premiere abbaissée étoit aussi remontée ; je remis ce même jour l'éguille dans l'œil & l'abaissai. Je piquai l'œil dans un autre endroit, parce que le trou de la premiére piqueure étoit couvert d'un petit grain de chair. Elle s'en retourna chez elle quelques jours après, étant guérie. Elle n'avoit pas la vüe fort bonne avant que d'être travaillée de ses cataractes, à ce quelle me dit, apres l'operation elle voyoit encore moins comme on le peut juger ; mais elle voyoit assez pour se conduire seule & pour connoître tous les objets communs. On me dit depuis son retour qu'une de ses cataractes étoit un peu remontée environ un mois apres l'operation, & j'ai sçeu aussi quelle s'étoit précipitée de rechef.

VI. Observation sur une operation suivie d'un épanchement considerable de l'humeur aqueuse, la Cataracte étant de la nature de celles énoncées dans la 4. observation.

La femme d'un nommé Roger Marinot de saint Benoît & sœur puînée de Bernabé Contant dont j'ai parlé dans la 2. observation, étoit travaillée de deux cataractes, une confirmée & l'autre naissante. J'opérai sur la premiére qui étoit à l'œil droit, le 21. Avril 1698. les accompagnemens se trouverent nombreux, mais obéissans. Comme elle étoit presque abaissée, je ne sçais à quelle occasion cette femme tourna un peu la tête du côté gauche, & cela fit sortir mon éguille de l'œil. Embarassé que j'étois de cet accident, je voulus remettre l'éguille par le même trou; mais cette femme n'eut pas assez de patience: je me resolus donc de piquer en un autre endroit, & le pressement que je fis pour faire entrer l'éguille, fit sortir de l'humeur aqueuse par le premier trou: cet écoulement continua pendant le reste de l'opération, & (quoiqu'elle fût tôt finie) il fut si considerable, que quand mon éguille fut retirée, la cornée transparente me parut affaissée, & l'iris fort ridé. Je ne m'en étonnai pas, ayant vû d'autres fois des écoulemens presque aussi considerables. Le 29. du même mois je l'allai voir, je trouvai le globe de l'œil aussi plein qu'il étoit avant l'operation,

mais la cataracte étoit remontée presque entiérement : doutant qu'elle se précipitât d'elle-même, je remis l'éguille par une nouvelle piqueure, & l'abaissai de rechef, apres quoi elle demeura, & cette femme guérit sans accident, nonobstant les trois piqueures que l'œil avoit souffert. Le 24. Mai de l'année suivante je lui abaissai son autre cataracte plus heureusement que la premiére & sans tant de peine.

Je ne raporterai point d'observations sur l'épanchement de sang qui se fait quelquefois dans l'œil dans le tems de l'operation, ni sur cette douleur vive que les malades ressentent aussi quelquefois, quand on rencontre avec l'éguille ces sçions de nerfs qui se glissent entre la cornée & l'uvée. J'ai vû cependant plusieurs fois ces choses arriver ; mais n'en ayant jamais vû de mauvaises suites, comme je l'ai dit ci-dessus, j'ai négligé de cotter les rencontres où ces accidens me sont arrivez : ainsi il me seroit difficile de citer les personnes, de marquer les tems, & les autres circonstances particulieres. On se contentera donc de ce que j'en ai dit à la sixiéme difficulté du chapitre précédent.

Voici trois autres observations qui feront connoître que, si on s'est quelques fois trompé dans le jugement qu'on a fait de quelques cataractes que l'on a crû bonnes, & qui se trouvent mauvaises ; on l'est aussi quelquefois dans des cataractes que l'on croit desesperées & qui réüssissent neanmoins.

VII. Observation sur une Cataracte de douze ans & tres jaune.

En l'année 1683. au mois d'Octobre, François Carrougeat Laboureur demeurant à Font-Vanne, étant aveugle à cause de deux cataractes fit vœu d'aller en pélerinage. Passant par Méry, quelques personnes qui eurent compassion de son malheur, le conduisirent chez moi: l'ayant examiné, je reconnus que l'œil gauche étoit travaillé d'une cataracte assez loüable, & je sçeus de lui qu'il n'y avoit qu'environ neuf ou dix mois que la vüe étoit entiérement perduë. L'œil droit étoit travaillé d'une autre cataracte d'un jaûne fort foncé, & il me dit qu'il y avoit plus de douze ans qu'il n'en voyoit plus: cependant la pupille se dilatoit & se resserroit, quand je passois la main entre le grand jour & son œil, & il distinguoit une tres foible lueur. Ce qui me donna quelque legere esperance de réüssir.

L'ayant préparé à l'opération, je la fis le 19. du même mois sur l'un & sur l'autre œil, & je commençai par la bonne cataracte, qui réüssit comme je l'avois esperé. Je mis ensuite l'éguille dans l'œil droit; mais je fus bien étonné de voir qu'en pressant l'éguille sur cette cataracte pour l'abaisser, il s'en sépara une humeur grossiére, fibreuse & jaûne, qui nageoit dans l'humeur aqueuse, & qui passa même par la pupille, & se logea entre l'iris & la cor-

née transparente. Je demeurai un peu de tems sans remuer mon éguille, pour voir ce que deviendroit cette humeur, & je m'aperçeus bien-tôt qu'elle se précipitoit au bas de l'iris, sans qu'elle troublât le reste de l'humeur aqueuse. J'en vis encore par delà la pupille vers le bas, & je vis ensuite le corps de la cataracte, qui n'avoit pas encore changé de place. Je portai donc mon éguille vers sa partie supérieure & je l'abaissai sans peine, je le vis même se précipiter comme un gros pois, & quand j'apuïai l'éguille dessus pour le loger au bas de la pupille, je vis l'humeur dont j'ai parlé, qui étoit au delà de la pupille, prendre le dessus de la cataracte, & il en passa même encore par la pupille. Voyant que ce corps ne remontoit pas, je retirai mon éguille, & je pensai le malade à l'ordinaire.

Le lendemain matin, l'allant visiter, je connus que cette humeur qui avoit passé la veille entre l'iris & la cornée transparente, avoit repassé par la pupille, & couvroit toute la partie antérieure du corps vitré : comme je jugeai que la situation basse en laquelle je trouvai le malade, pouvoit avoir été la cause de ce nouveau transport, & voyant qu'il n'y avoit ni douleur, ni inflammation à l'un, ni à l'autre œil, je crus qu'en lui faisant tenir une situation contraire, cette humeur, se précipiteroit au bas de la pupille, je le fis lever & passer la journée dans un fauteüil. Le soir je le visitai, & je vis en

effet que cette humeur se précipitoit, & qu'il y avoit déja presque moitié de la pupille de découverte: je le fis coucher, la tête extrémement élevée, & lui recommandai de demeurer en cette situation pendant la nuit, & le lendemain matin de se lever, & de passer la journée dans son fauteüil; ce qu'il continua les jours suivans, & dans quatre jours cette matiére se précipita entiérement, & recouvra ainsi la vüe des deux yeux. Le dixiéme jour il s'en retourna chez lui si bien guéri, qu'arrivant près de son village, il descendit de sa charrette, & s'en alla seul à l'Eglise rendre grace à Dieu de sa guérison, à ce qu'il m'a dit depuis.

J'avois lieu d'être surpris de rencontrer sous mon éguille une humeur grossiére & fluante qui accompagnoit une cataracte vieille & jaûne, que je croyois au contraire ne devoir obéïr que difficilement, comme cela se rencontre ordinairement. Et ma surprise n'auroit pas été moins grande, quand dans ce tems-là j'aurois connu les accompagnemens, que je n'ai bien découverts que huit ans depuis, ne faisant alors que commencer à abandonner l'opinion commune, & cette observation même fut une de celles qui me confirmerent dans mon sentiment, puisque je vis fort distinctement le corps de la cataracte que je jugeai être le cristallin. Car comment aurois-je pû m'imaginer que des accompagnemens auroient pû se conserver si long-tems dans une consistance

moyenne entre laiteuſe & caſéeuſe? Je crus d'abord que cette humeur étoit un pus groſſier, & que cette cataracte étoit de la nature de ces cataractes mixtes que j'apellerai dans la ſuite purulentes, que je connoiſſois déja, & je l'avois ainſi marqué dans les notes que j'avois faites alors ſur cette obſervation : ce qui me fit aprehender que dans la ſuite l'œil ne ſe corrompît, vû la quantité de cette humeur. Mais deux ans après cet homme m'étant venu voir pour me remercier, je trouvai ſon œil dans un très bon état, & comme il eſt encore, l'ayant vû au mois d'Avril 1700 quoique ce bon homme ait plus de ſoixante & dix ans ; ce qui me fit changer de ſentiment.

C'eſt la ſeule cataracte vieille & jaûne, que j'aye rencontrée de cette nature ; & je n'en aurois point entrepris l'opération, ſi cet homme n'avoit pas été aveugle. Je ne raporte pas auſſi cet exemple pour ſervir de regle générale ; mais ſeulement pour faire connoître qu'on réüſſit quelquefois contre ſon attente ; & que quand un homme eſt aveugle, on peut tout hazarder, quoiqu'on n'ait qu'une legere eſpérance, comme l'obſervation ſuivante le fera encore connoître.

VIII. Obſervation ſur une Cataracte noire.

Le 24. Septembre 1698. J'allai à Vannes près ſaint Benoît, chez Edme Contant frere puîné des deux perſonnes dont j'ai parlé dans la ſeconde & ſixiéme ob-

ſervation, pour lui abaiſſer deux cataractes. Celle de l'œil gauche étoit d'un blanc un peu griſâtre & meure, la pupille ſe dilatoit & reſſerroit lentement : il voyoit les ombres des objets que je paſſois entre ſon œil & le grand jour. Celle de l'œil droit étoit noire, & il y avoit très peu de mouvement à la pupille, & par conſequent fort ſuſpecte. Je commençai par celle de l'œil gauche dont les accompagnemens ſe trouverent nombreux, mais obéïſſans, & elle demeura au bas de la pupille. L'opération faite & le malade panſé, je le voulus faire coucher, ne jugeant pas à propos de travailler ſur l'œil droit pour la raiſon ci-deſſus. Ce pauvre homme voyant cela, me pria inſtamment d'eſſayer de lui rendre la vûe de cet œil, joignit les larmes à ſes priéres, ſa femme en fit autant; mais je ne pouvois me réſoudre à entreprendre une opération que je croyois deſeſperée : j'en dis les raiſons à Monſieur Potier Chirurgien ordinaire du Roi qui étoit préſent, afin d'en diſſuader le malade, cela ne ſervit à rien, l'affliction redoubloit, il fallut travailler. Je lui mis donc l'éguille dans l'œil, je trouvai des accompagnemens ſolides & en petite quantité, qui ſe diviſoient les uns des autres, comme s'ils euſſent été fibreux ; je ſéparai la cataracte le mieux que je pus, & je m'éforçai de l'abaiſſer ; mais quand je mettois l'éguille en ſa partie ſupérieure, & que je la preſſois vers le bas, elle s'échapoit : je fis pluſieurs tentatives en vain, elle re-

tournoit toujours en sa même place, & voyant que je n'avançois en rien, & que l'humeur aqueuse commençoit à se broüiller, à cause d'un peu de sang qui s'étoit écoulé au dedans, je retirai mon éguille, & je pansai le malade.

Le dernier jour du même mois je l'allai voir, mais je fus bien surprisde trouver cette mauvaise cataracte précipitée au moins des deux tiers, le malade distinguant de cet œil toutes sortes d'objets ; ce qui me fit esperer qu'elle se précipiteroit entiérement : & celle de l'œil gauche au contraire étoit un peu remontée, mais elle se précipita depuis. Douze ou quinze jours après passant chez lui, je trouvai la cataracte noire entiérement précipitée ; & ce qui est assez particulier, c'est qu'il voit beaucoup mieux de cet œil, que de celui où étoit la bonne cataracte.

Je n'aurois pû citer un autre exemple de cataracte noire, puisque c'est la seule dont je viens de parler, qui m'ait bien réüssi, encore plus par hazard que par mon adresse, mais j'aurois pû raporter d'autres exemples de cataractes laiteuses semblables à celle énoncée en la seconde observation, & d'autres exemples d'opérations suivies d'épanchement de l'humeur aqueuse presque semblables à celle raportée en la sixiéme observation. Si j'ai donc preferé ces exemples à d'autres semblables, ça été pour faireconnoître deux choses.

La premiére : que de deux cataractes dont un même sujet se trouve travaillé

en même ou en different tems, l'une peut être loüable, sans que l'autre le soit ; & que quoiqu'elles paroissent égales en bonté, & qu'elles soient d'un même âge, elles ne se rencontrent pas toujours d'une semblable consistance.

La seconde : que l'on peut mettre les cataractes au nombre des maladies héréditaires ; puisque ces deux freres & leur sœur ont été travaillez de cette maladie. On ne doutera même pas que cette disposition ne leur vienne des premiers principes de leur formation, quand on sçaura que la mere de ces pauvres gens avoit pareillement été affligée de deux cataractes dont elle fut délivrée par l'opération, comme je l'ai sçeu d'eux-mêmes, qui m'ont encore assûré que leur mere leur avoit souvent dit que leur grand mere en avoit aussi été incommodée, & que cette maladie leur venoit de famille.

C'est la seule famille à la verité, où j'ai vû regner cette maladie aussi universellement. J'ai bien abaissé des cataractes à quelques personnes qui m'ont dit que leurs ayeuls ou bisayeuls en avoient aussi été travaillez : mais ce malheur n'étoit arrivé qu'à quelqu'un de leurs enfans. Je connois deux Demoiselles de qualitez, sœurs jumelles, qui toutes les deux ont été assez infortunées que d'avoir été travaillées d'une semblable maladie, sans que personne de leur famille en ait jamais été affligé, ce qui peut aussi confirmer que les jumeaux naissent quelquefois avec de semblables dis-

positions, non seulement de tempéramment, mais aussi de parties.

IX. *Observation sur une Cataracte de trente ans.*

Sur la fin du mois de Janvier de l'année 1700. Le nommé Chandélier fermier de Panay à une lieuë de Troyes, me vint trouver pour me demander conseil sur une maladie qui lui étoit arrivée quelque tems auparavant à l'œil droit, & pour laquelle il n'y avoit point de remede, l'œil étant perdu entiérement. Je remarquai en même tems que son œil gauche étoit travaillé de deux maladies ; d'une cicatrice sur le milieu de la cornée transparente, restée ensuite d'une pustule de petite verole dont il avoit été travaillé en sa jeunesse ; & d'une cataracte vieille de trente ans à ce qu'il m'assûra, & qui étoit cependant blanche & peu luisante: la pupille même se dilatoit & se resserroit assez aisément : ce qui me fit croire que cette cataracte pourroit réüssir nonobstant sa vieillesse, & que ce malade verroit assez pour se conduire ; parce que cette cicatrice n'occupant que le milieu de la cornée transparente, les rayons de lumiére qui passeroient au tour de cette cicatrice, pourroient être suffisans pour lui faire distinguer les objets qui se trouveroient à côté. Je lui en dis mon sentiment, & remis cette opération au printems suivant,

parce qu'alors la saison étoit fort fâcheuse. Je fus quelque tems sans avoir de ses nouvelles : mais le 22. May suivant, étant à Troyes, & cet homme l'ayant sçeu, il m'y vint trouver, pour me dire qu'un nommé Deschamps Opérateur ambulant avoit été chez lui & lui avoit persuadé de se mettre entre ses mains pour lui abbaisser sa cataracte, ce qu'il avoit fait : mais que comme il ne voyoit point devant soi, à cause de cette cicatrice, il me venoit prier de lui dire si on pouvoit lui ôter, parce que cet Opérateur lui avoit promis que, quand il seroit guéri de sa cataracte, il lui ôteroit sa cicatrice. Je lui répondis qu'il n'y avoit rien à faire à la cicatrice, nonobstant la promesse de son Opérateur, qui au reste avoit autant bien réüssi qu'on le pouvoit, en lui abaissant sa cataracte, & qu'il devoit être content de se pouvoir conduire. Cette cataracte étoit à la vérité si bien abaissée, qu'il n'y paroissoit pas la moindre partie des accompagnemens, le malade voyant au reste de la maniére que je lui avois prédit.

Si j'ai raporté en ce chapitre des observations où la réüssite a été assez favorable, qu'on ne croye pas que ce soit par ostentation : ce n'est pas là mon genie. J'avouë de bonne foi que j'ai trouvé des difficultés que je n'ai pû surmonter, & que je me suis quelquefois trompé dans le jugement que j'ai fait de quelques cataractes. Ce que j'ai dit sur le prognostic de ces maladies, les regles que j'ai données dans

le chapitre précédent, & que je dirai dans la ſuite, en ſont des preuves : car je n'avance rien que je ne l'aye reconnu par expérience.

Je n'ai donc raporté ces obſervations, que pour confirmer les regles de pratique que j'ai établies & pour empêcher les jeunes Chirurgiens, qui commencent à faire cette opération, de ſe rebuter, quand ils rencontreront des difficultés qu'ils n'auroient pas prevûes, en leur faiſant connoître qu'on les ſurmonte le plus ſouvent, quand on agit avec ordre. Et je les ay raportées ſuivant les differens états ſenſibles des cataractes, & ſuivant l'ordre de leur formation, ſans garder celui des tems dans leſquels j'ai fait chaque obſervation. Ce petit nombre m'a ſemblé ſuffiſant, puiſqu'un plus grand auroit été ennuyeux par les frequentes redites.

Ce qu'il faut faire après l'opération, & les moyens de remedier aux accidens qui la ſuivent.

CHAPITRE XV.

LE malade étant panſé en premier apareil, de la maniére que je l'ai dit au chapitre 12. On lui preſcrit le regime de vivre qu'il doit obſerver juſques à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation ſoit paſſé. Ce régime conſiſte à lui faire uſer de bouillons, de potages, ou panades & de quelques œufs frais, lui défen-

dant le vin, au lieu duquel on lui fera boire de la tisanne commune. Le six ou septième jour de l'opération, s'il n'est arrivé aucun accident, on lui permettra d'user de quelques hachis, ou d'autres viandes aisées à manger & de facile digestion, & de boire du vin trempé ; & insensiblement on le remettra à sa vie commune.

Le soir de l'opération on ôte la compresse de dessus son œil, & on en aplique une autre trempée dans le même collyre, cequ'on continuë dans la suite soir & matin, & même plus souvent, si elle se desséche trop. Deux, trois ou quatre jours après l'opération, on ouvre l'œil malade pour voir si la cataracte n'a point changé de place, ou si l'inflammation n'est point considérable. On prend garde en ouvrant l'œil, que la lumiére ne soit point forte, de crainte d'exciter de la douleur à l'œil, qui en cet état a de la peine à souffrir le grand jour. Si on reconnoît que tout aille bien, on continuë à panser ainsi le malade, jusques à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé, qui est ordinairement le septième jour. Pour l'ordinaire, la piqueure de l'éguille se trouve presque guérie pendant ce tems-là sans autre remede : si cependant elle ne se trouvoit pas entiérement guérie, on se serviroit alors d'un collyre fait avec quinze grains *Des trochisques blancs de Rhasis*, dissouts dans deux onces *Des eaux distilées de roses & de plantain*, dont on feroit couler quelques goutes tiédes dans l'œil malade

malade cinq ou ſix fois par jour, pour achever de cicatriſer la playe, par deſſus on continueroit à apliquer une compreſſe trempée comme deſſus, & ce juſques à parfaite guériſon.

Le tems de la fluxion & de l'inflammation étant paſſé, ſi on juge qu'il y ait de la foibleſſe à l'œil, ce qu'on connoît par un larmoyement d'humeur ſereuſe, ſans douleur & ſans inflammation, ou quand il s'eſt écoulé de l'humeur aqueuſe dans le tems de l'opération, on ceſſe l'uſage du collyre rafraichiſſant, pour ſe ſervir d'un collyre fortifiant, échauffant & deſſéchant modérément, qu'on fait avec *les eaux diſtilées de Fenouil & d'Eufraiſe* mêlées enſemble, & que l'on anime avec un peu *d'Eſprit de vin*, dans lequel collyre on trempe une compreſſe qu'on aplique un peu chaudement ſur l'œil malade & ſur les parties voiſines, la renouvellant de tems en tems.

Ou bien on ſe ſert du collyre fait avec une poignée *de ſemences d'Anis* ou *de Fenouil*, qu'on fait infuſer dans une pinte *de bon vin blanc ou clairet*, pendant vingt-quatre heures, diſtillant enſuite le tout par l'alambic de verre, pour avoir ſeulement une eau ſpiritueuſe dans laquelle on trempe une compreſſe, qu'on aplique comme deſſus.

On ſe ſert auſſi de l'un ou de l'autre de ces collyres ſur la fin de la cure, quand il s'eſt fait quelque épanchement de ſang au dedans de l'œil dans le tems de l'opé-

ration, pour, en échauffant doucement l'œil, atténüer le reste de ce sang, & le faire circuler plus promptement avec l'humeur aqueuse.

Quand il n'arrive point d'accident, le malade se trouve entiérement guéri huit ou dix jours après l'opération, ou tout au plus dans quinze jours il peut souffrir la lumiére & se servir de son œil; mais quand il en arrive, il se passe quelquefois bien du tems, avant que le malade puisse guérir.

Les plus communs symptomes qui suivent l'opération, sont la *Fluxion*, l'*Inflammation* & la *Douleur*. Quand ces symptomes sont legers, ils se corrigent par le collyre rafraichissant ci-dessus renouvellé plus souvent, y ajoutant même *l'eau de Morelle*, pour le rendre plus rafraichissant, & par une diéte exacte.

Mais quand ils sont violens, outre ces remedes, il faut s'efforcer de diminuer & d'arrêter le progrez de la fluxion, en saignant le malade au bras du côté de l'œil malade, même à la jugulaire du même côté, si la fluxion est extraordinaire. On peut aussi se servir des *Sang-suës* qu'on appliquera à la tempe, & des *Vesiccatoires* derriére l'oreille. L'expérience fait connoître que ces remedes généraux contribuënt beaucoup à arrêter le progrez des fluxions qui se font sur les yeux, en diminuant, détournant & dérivant l'humeur qui les cause. Les lavemens émolliens & rafraichissans, donnez fréquemment pour tenir le

ventre libre, qui ne s'enducit souvent que trop dans ces rencontres, temperent aussi la violence des fluxions ; aussi-bien que les Apozemes & Juleps rafraichissans.

Quand la fluxion est arrêtée, l'inflammation & la douleur cedent ensuite plus aisément. On les calme encore par les collyres adoucissans & rafraichissans, que l'on fait avec *les eaux distilées de fleurs de Melilot, de lis & de roses*, dans quatre onces desquelles on fait infuser une suffisante quantité *de graine de Lin* ou *de Psyllium*, pour les rendre un peu muccilagineuses ; & un demi scrupule *de saffran*, & étant passées par un linge, on en fait couler quelques goutes tiédes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour : observant de tenir toûjours sur l'œil une compresse trempée dans le collyre rafraichissant susdit.

Pour la même intention, on se sert aussi *du sang de pigeon*, que l'on coule chaudement dans l'œil : ou *du lait de femme*, que l'on y trait chaudement, si une nourrice s'en veut bien donner la peine, sinon on se sert de celui qu'elle aura trait dans quelque vase, dans lequel on mêlera un peu *de saffran*, pour l'empêcher de se cailler & pour adoucir davantage, & l'ayant fait tiéder, on en coule quelques goutes dans l'œil malade, aussi souvent que dessus.

Quoique quelques Auteurs nouveaux réprouvent *le lait* dans les maladies des yeux, à cause qu'il est sujet à se cailler, l'experience toutefois fait connoître qu'il

eſt utile dans les plaies de ces parties, quand il y a de la douleur, & dans quelques autres maladies, comme je le dirai dans la ſuite. En effet ſa ſubſtance douce & balſamique adoucit les humeurs acres, tempere la douleur, & diſpoſe à une ſupuration douce & loüable les membranes qui ont été piquées, qui ſans cette ſupuration, ne peuvent ſe réünir, comme elles le feroient, ſi elles n'avoient pas été altérées par une humeur acre & mordicante.

Il arrive quelquefois que l'endroit de la piqueure s'ulcere enſuite de la fluxion & de l'inflammation; alors la douleur augmente dans tout l'œil, & par ſympathie à la partie antérieure de la tête. En cette rencontre on continuë les remedes ſuſdits, & alternativement on coule dans l'œil quelques goutes des collyres ſuivants, pour mondifier & arrêter le progrès de l'ulceration.

Quand l'ulceration n'eſt pas bien conſiderable, ou qu'elle ne fait que commencer, on fait un collyre avec *les eaux diſtillées de Roſes, de Plantain & d'Eufraiſe*, mêlées par parties égales, dans quatre onces deſquelles on fait fondre *douze grains de Gomme Arabique* en poudre pour les rendre muccilagineuſes, & on y diſſoût enſuite huit grains *de Vitriol blanc*, cinq grains *de ſel de Saturne*, vingt grains *des Trochiſques blancs de Rhaſis*, & une demie drachme *de ſucre Candit*.

Quand elle eſt plus conſiderable, on

ajoûte au collyre susdit vingt grains *D'aloës*, dix grains *de Myrrhe*, & dix grains *de Tuthie préparée*.

On continuë ces collyres jusques à ce qu'on voye que l'ulcére soit mondifié : après quoi on ne se sert plus que d'un collyre fait avec vingt grains *des Trochisques blancs de Rhasis*, & une demie dragme *de sucre candit*, dissouts dans quatre onces des eaux susdites renduës un peu muccilagineuses par l'infusion *des graines de Lin*, ou *de Psyllium*, & ce jusques à parfaite guérison.

Il se forme aussi quelquefois, à l'endroit de la piqueure, une *Excroissance de chair* : quand elle est petite & sans douleur, on la néglige, se guérissant d'ordinaire sans remedes : mais quand elle est considerable & douloureuse, elle se traite avec les collyres qui servent à l'ulcération, ou avec le collyre sec que l'on fait avec parties égales *de sucre candit* & *d'Iris de Florence*, que l'on réduit en poudre très subtile, pour en souffler un peu sur l'excroissance avec un tuyau de plume d'oye, & cela cinq ou six fois par jour.

Tous les Symptomes apaisez, on finit la cure, comme je l'ai dit ci-devant.

Des fausses Cataractes, & premiérement du Glaucoma.

CHAPITRE XVI.

APrès avoir décrit les cataractes vrayes, je veux dire celles qui ont toutes les qualités nécessaires, pour pouvoir être abaissées : il m'a semblé à propos de décrire les fausses, c'est-à-dire, celles qui n'ont point ces qualités, & qui étant des altérations particuliéres du cristallin, la plûpart inconnuës jusques à présent, ont été souvent mises par nos Auteurs au nombre des cataractes.

Et quoique je reconnoisse que ces cataractes soient incurables de leur nature, je dis qu'il est cependant nécessaire de les bien connoître, pour s'empêcher d'être trompé en les confondant avec les vraies, & pour faire un prognostic juste & assûré de ces maladies.

Je commencerai par le *desséchement du cristallin*, connu par nos anciens Auteurs sous le nom de *Glaucosis*, ou *Glaucoma*, à cause de sa couleur qui est souvent d'un bleu celeste, ou d'un verd de mer : d'où vient que quelques-uns d'eux ont apellé de ce nom les cataractes, qui pour être trop vieilles, aprochent quelquefois de cette couleur.

Hippocrate a connu cette maladie, comme il est aisé de le juger, en lisant le com-

mencement de son livre, *De visu*, & la fin *du 31. Aphorisme de la 3. section*: comme aussi Galien, qui en parle dans son livre, *De Oculis*, *au chapitre* 12. *de la particule* 4. où il fait voir la difference de cette maladie d'avec la cataracte, comme je l'ai dit au chapitre premier. Il en parle encore vers la fin de son Commentaire sur l'Aphorisme susdit, au chapitre 15. de son livre, *De Medico*, aussi vers la fin, & dans quelques autres endroits de ses ouvrages. Les Medecins qui sont venus après lui, ont tenu sa doctrine, qui a été suivie par nos Praticiens modernes, & qui seroit assez conforme à la verité, s'ils ne confondoient pas parmi cette maladie, celle que je décrirai dans le chapitre suivant.

Le *Glaucoma*, est une altération toute particuliére du cristallin, par laquelle il se desséche, diminuë en volume, change de couleur & perd sa transparence, en conservant sa figure naturelle, & devenant plus solide qu'il ne doit être naturellement; & la suite de cette altération est la perte, ou au moins une notable diminution de la vüe.

Il y a aparence que le deffaut du suc nourricier est la cause de cette altération. En effet, il est aisé de juger que lorsqu'une partie manque de nourriture, elle doit nécessairement se dessécher, ou se corrompre; elle se desséche, lorsque la nourriture n'y coule pas aussi abondamment qu'il est nécessaire, alors ce n'est qu'une altération

imparfaite. Elle se corrompt, lorsque la nourriture est entiérement suprimée, ou que les principes de la partie même s'éxaltent, alors c'est une altération entiere. C'est aussi ce qu'on remarque dans le Glaucoma; car, ou le cristallin reçoit encore un peu de nourriture, alors il se desséche simplement, conserve un peu de sa transparence, & devient de la couleur de l'air, ou d'un blanc verdâtre, & c'est ce qui arrive plûtôt aux vieillards; ou il n'en reçoit plus aucune, alors son altération est entiére, il perd sa transparence, & devient d'un verd plus foncé, ou jaûne, ou noirâtre, ou comme un grain de grêle.

Le cristallin cesse de prendre de la nourriture, quand les canaux qui la portent, sont, ou trop étroits, ou obtruez, ou rompus, ou que cette nourriture est trop grossiére, ou enfin quand les pores du cristallin ne sont plus proportionnez, pour la recevoir. Et quoique toutes ces choses puissent arriver par de certaines dispositions particuliéres & naturelles du cristallin & de celle de ses canaux, & par des causes intérieures & ordinaires, cependant le grand âge, les grandes fluxions sur tout le globe de l'œil, & les coups reçeus en sont aussi des causes fort communes.

Cette maladie pour l'ordinaire n'est précedée, ni suivie d'aucune douleur dans son commencement, ni dans ses autres tems, à moins qu'elle ne soit causée par de grandes fluxions, ou autres intemperies, ou

par quelques coups reçeus.

A l'égard des signes du Glaucoma, ils sont aussi équivoques dans son commencement que ceux de la cataracte vraie, & que ceux de la cataracte ci-aprés décrite, à l'exception que la pupille n'est pas plus grande qu'à l'ordinaire, & qu'elle conserve toûjours sa rondeur. Dans la suite, les malades s'imaginent voir comme au travers d'un brouillard, d'une fumée, ou d'une nuée : la maladie augmentant, on aperçoit que le cristallin change de couleur, le plus souvent il est d'un verd blanchâtre, ou d'une couleur celeste fort claire : enfin il devient d'un verd plus foncé, ou jaûne, ou noirâtre, ou d'un blanc luisant, ou d'un grain de grêle, comme je l'ai dit, & alors il perd sa transparence, & la vüe est entiérement ôtée.

Comme cette altération se fait sans que la membrane qui recouvre le cristallin, se détruise, je dois avertir ici que dans le Glaucoma & dans les autres maladies du cristallin, où cette membrane reste entiére, le cristallin alteré paroît presque toûjours luisant : & c'est pour cela que les cataractes luisantes sont toûjours trés suspectes, pour la crainte qu'il y a qu'elles ne soient de fausses cataractes, ou pour le moins qu'elles n'en participent.

Tant qu'il passe au travers du cristallin des rayons de lumiére, le mouvement de l'uvée se conserve plus ou moins, suivant les differens dégrez de la maladie : & quand il n'en passe plus, elle demeure

immobile, je veux dire que ſon trou ne ſe dilate, ni ſe reſſerre, en examinant l'œil de l'un ou de l'autre des trois maniéres énoncées au commencement du chapitre 9.

Lorſque le Glaucoma arrive par une intemperie de tout l'œil, l'œil ſe diminüe & deſſéche, & quand c'eſt par une autre cauſe particuliére, il conſerve davantage ſa groſſeur naturelle. Chez les vieillards il diminuë auſſi, comme on le remarque par les rides de l'uvée, alors pour l'ordinaire les deux yeux ſont affectez également.

Il arrive quélquefois que le Glaucoma reſte dans un état imparfait ſans augmenter, ce qui eſt plus ordinaire chez les vieillards : & comme en cet état les rayons de lumiére peuvent encore paſſer au travers du criſtallin, les malades auſſi peuvent voir les objets communs, confuſément toutefois.

Dans cette maladie, le criſtallin ſe deſſéchant & diminuant en volume, paroît pour cette raiſon plus enfoncé que dans la cataracte vraie, & dans celle que je décrirai ci-aprés.

Il eſt inutile de marquer ici les differences du Glaucoma d'avec la cataracte vraie : ce que j'ai dit de ces deux maladies, ſuffit pour les pouvoir diſtinguer l'une de l'autre ; d'ailleurs il eſt difficile de les confondre, & la plûpart de nos Auteurs ne s'y ſont gueres trompé, quoiqu'ils ayent compris ſous cette maladie celle

que je décrirai dans le chapitre suivant, qui en différe beaucoup, comme je le ferai voir.

Quoique plusieurs de nos Auteurs proposent des remedes dans le commencement de cette maladie pour empêcher son progrès, l'expérience toutes-fois nous montre qu'ils y sont inutiles; & pour moi j'ai toûjours reconnu cette maladie pour incurable en tous ses états, & en cela je suis du sentiment d'Oribase raporté ci-devant au chapitre premier, lorsqu'il dit, *Glaucomata omnia curationem non recipiunt.*

Je n'ai point trouvé d'occasion d'observer cette maladie après la mort de personnes qui en fussent travaillées: mais je l'ai examinée beaucoup de fois sur des personnes vivantes: ce qui m'a donné lieu de faire les remarques susdites. Voici une observation qui fera connoître jusques à quel dégré le cristallin se peut dessécher.

OBSERVATION.

Etant à Sezanne au mois de Septembre 1700. Mr. Houllier Maître Chirurgien me parla d'un Maréchal du Fauxbourg de Broyes, travaillé d'une cataracte toute extraordinaire. J'eus la curiosité de voir cet homme, je me transportai chez lui avec le dit sieur Houllier. Je reconnus que le cristallin de l'œil gauche étoit si desséché, que les fibres qui forment les pellicules extérieures de ce corps, laissoient entr'elles des petites cannelûres, qui for-

moient une infinité de lignes très bien ordonnées, qui partoient du milieu de sa superficie antérieure, & s'étendoient à sa circonférence. La couleur de ce cristallin étoit d'un brun jaunâtre, & quand on le regardoit au grand jour, elle paroissoit changeante. Cet homme qui est assez âgé, me dit qu'il y avoit bien vingt ans, qu'il avoit perdu la vûe de cet œil.

---

2. De la Protubérance du Cristallin.

CHAPITRE XVII.

UNe maladie contraire à celle ci-dessus décrite, est une excroissance démesurée du cristallin, qui n'a point été remarquée par nos Auteurs, ni même par nos Oculistes modernes, les uns & les autres la confondant avec le Glaucoma. Je l'apellerai *rotubérance*, à cause que le cristallin dans cette maladie paroît éminent, & qu'il s'avance en devant.

Cette maladie est une altération toute particuliére du cristallin, par laquelle il augmente en volume, perd sa transparence & sa figure naturelle, & devient plus solide qu'il ne doit être naturellement.

Si le deffaut de nourriture est la cause du desséchement du cristallin, il y a tout lieu de croire que l'excez de nourriture est la cause de sa *Protubérance* : car il est aisé de concevoir qu'un suc nourricier, un peu plus visqueux qu'il ne doit être, se portant abondamment par les canaux ci-

liaires entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, ne circule que difficilement, je veux dire, que n'y ayant que les parties les plus subtiles & aqueuses de ce suc, qui puissent traverser les pores de la membrane qui recouvre ce corps, pour se mêler avec l'umeur aqueuse, & circuler avec elle, les parties les plus visqueuses & les plus disposées à s'unir, s'amassent entre ce corps & cette membrane: ainsi ce suc échapé & errant, pour ainsi dire, autour du cristallin, & entre les interstices de ces fibres, s'épaissit enfin, & augmente le volume de ce corps. Et cela de la même maniére que le suc nourricier de l'os, s'échapant, ou à cause de quelque solution de l'os, ou à cause de la séparation du perioste, en s'épaississant & prenant corps, forme un callus, ou une exostose.

Que ce soit un suc nourricier qui soit la cause de cette maladie, il y a aparence, puisqu'il est capable d'augmenter le volume du cristallin, sans lui causer d'autre altération que celle de la perte de sa diaphanéïté, qu'on doit attribuer seulement au changement que cette humeur cause dans la disposition des pores de cette partie: de la même maniére que les corpuscules du froid, en s'insinuant dans les pores de l'huile, de l'eau & d'autres liqueurs, en changent les couleurs, & détruisent ou diminuent beaucoup leur transparence en les glaçant.

Les signes de cette maladie dans son

commencement ſont un peu équivoques; mais dans ſon progrez ils deviennent très ſenſibles.

Les malades ſe plaignent d'une diminution de la vüe de l'un ou de l'autre œil, ou de tous les deux. Le trou de l'uvée paroît un peu plus grand qu'à l'ordinaire, ſans ſe reſſerrer, & le cercle de l'iris par conſequent eſt un peu plus étroit, ſans qu'on remarque d'abord rien de blanc par de-là la pupille, & juſqu'alors on ne peut encore diſtinguer cette maladie de la cataracte vraye, & de la maladie que je décrirai au chapitre premier de la ſeconde partie, les premiers accidens de ces maladies ſe trouvans preſque ſemblables. Mais dans celle-ci, quelque tems après on remarque un nuage à l'endroit du criſtallin, qui augmentant de plus en plus, fait paroître le criſtallin plus avancé, & d'une couleur de corne blanche, polie & luiſante, quelquefois ſa ſuperficie eſt égale, & fort ſouvent elle eſt inégale. Le trou de l'uvée s'agrandit encore, & conſerve ſa rondeur, lorſque la ſuperficie du criſtallin eſt égale, & quand elle eſt inégale & cornüe, ce trou n'eſt plus rond, mais inégal ſuivant les inégalités du criſtallin qui s'avance. Souvent en cet état les malades voyent une foible lueur, & quelquefois ils n'en voyent aucune. Et quoiqu'on les expoſe au grand jour, même au ſoleil, leur pupille ne ſe reſſerre en aucune maniére : comme auſſi les expoſant au fond d'une chambre vis-à-vis des fenêtres, ou

présentant devant l'œil malade, l'autre étant fermé, la paûme de la main, ou quelque corps opaque, la pupille ne se dilate point davantage, ainsi l'uvée est sans aucun mouvement.

Cette maladie ne cause point de douleur dans son commencement, dans son progrez, ni dans son état : si quelquefois il s'en rencontre à l'œil ou à la tête, cette douleur a une autre cause que celle de la maladie.

C'est à cette excroissance démesurée du cristallin, qu'on doit attribuer la cause de l'immobilité de l'uvée, & de la dilatation de son trou ; parce que le cristallin ainsi disposé, s'avançant fort en devant, s'apuye sur l'uvée, & la poussant en devant, l'étend & l'empêche de se resserrer. Et une preuve que c'en est la seule cause, c'est qu'en cet état, les malades voyent souvent les ombres des corps opaques situez entre leurs yeux & la lumiére, de la même maniére que ceux qui sont travaillez de cataractes vrayes, sans que leur pupille se dilate & se resserre comme dans les cataractes vraies, ce qui devroit arriver, si l'uvée n'étoit violemment étenduë par le pressement du cristallin.

Et comme l'humeur qui cause la protubérance du cristallin, est poussée, & s'amasse sous la membrane qui recouvre ce corps, c'est aussi à cette membrane, suivant qu'elle préte ou résiste, que l'on doit attribuer la cause de l'égalité ou de l'inégalité que l'on remarque au cristallin.

Quoique cette maladie ſemble avoir beaucoup de raport avec la cataracte vraye, elle en differe cependant en pluſieurs choſes. 1. En ce que dans la cataracte vraye, la membrane qui recouvre le criſtallin, s'altere & ſe conſomme le plus ſouvent comme par une eſpece de ſupuration, & dans celle-ci elle s'épaiſſit, s'endurcit & ſe fortifie. 2. Que dans la vraie cataracte, le criſtallin diminuë en groſſeur, & dans celle-ci ſon volume augmemente. 3. Que les additions qui arrivent en la vraye cataracte, obéïſſent, & flotent dans l'humeur aqueuſe, ce qui fait qu'on peut ſéparer le criſtallin de ſon lieu naturel, & dans celle-ci l'humeur qui ſe congele autour du criſtallin, forme un corps ſolide avec lui, & l'attache aux membranes, qui le renferment, d'où vient qu'il eſt impoſſible de le ſéparer.

Elle differe auſſi du Glaucoma. 1. En ce que dans le Glaucoma, le criſtallin ceſſant de prendre de la nourriture, il ſe diminuë & ſe deſſéche, & dans celle-ci au contraire, il augmente par une ſurabondance de nourriture. 2. Que dans le Glaucoma il eſt tantôt bleu, verd, jaune, blanc, &c. & dans celle-ci il eſt preſque toûjours de la couleur d'une corne blanche, polie & luiſante. 3. Que dans le Glaucoma il paroît plus enfoncé & petit, & dans celle-ci il s'avance fort en devant, & paroît fort grand.

Cette maladie eſt plus commune que le Glaucoma, & arrive à toutes ſortes

de personnes : elle est aussi bien moins commune que la cataracte vraie. De sa nature elle est absolument incurable, même dans son commencement, les remedes n'y profitant en rien, & l'opération y étant tout-à-fait inutile.

Pour confirmer ce que j'ai dit de cette maladie, je veux bien raporter les deux observations suivantes.

I. OBSERVATION.

Il y a quelques années qu'un pauvre homme aveugle me vint trouver pour lui aporter quelques secours. Son œil gauche étoit perdu depuis un long-tems, à cause d'un ulcere dont il avoit été travaillé, qui avoit laissé une cicatrice qui occupoit toute la cornée transparente : & son œil droit étoit travaillé d'une maladie semblable à celle-ci décrite, il y avoit environ un an. Ayant reconnu la maladie pour incurable, je lui dis qu'on ne pouvoit lui rien faire : lui au contraire me sollicita fortement de lui metre l'éguille dans l'œil, sur ce qu'un Operateur coureur qu'il avoit rencontré dans un village voisin, comme il venoit me trouver, lui avoit dit que c'étoit une cataracte, & qu'il le guériroit. Ne pouvant le dissuader, & voiant qu'il étoit résolu de se mettre entre les mains de cet Operateur, & d'ailleurs considerant que l'observation que je ferois, pourroit un jour être utile au public, sans que ce pauvre homme courût aucun peril, je condescendis à sa forte volonté.

La maladie n'étoit pas encore dans ſon plus haut degré de perfection ; le malade voyant une foible lueur, & diſtinguant les ombres des corps opaques ſituez entre ſon œil & le grand jour ; mais l'uvée étoit immobile, ayant ſon trou fort dilaté & extremement rond.

Je me propoſai de déchirer la membrane du criſtallin, pour enſuite tâcher de le détacher, & de l'abaiſſer audeſſous du trou de l'uvée, s'il n'étoit pas fortement attaché au lieu où il eſt naturellement ſitué.

Pour cet effet, je me ſervis d'une éguille un peu plate, & tranchante que j'introduiſis à l'ordinaire, & quand je fus parvenu entre l'uvée & le criſtallin, & que je vis la pointe de l'éguille par de-là les deux tiers du trou de l'uvée, je la hauſſai & abaiſſai ſans remarquer aucune adhérence du criſtallin avec l'uvée, quoiqu'il fût fortement apuyé deſſus. Je m'efforçai enſuite de rompre la membrane du criſtallin, mais en vain : ce qui m'obligea d'apuyer bien fortement la pointe de l'éguille à la partie ſupérieure du criſtallin, pour voir ſi je ne pourois point le détacher en l'abaiſſant. Pendant cette action, je m'aperçeus que j'amenois le criſtallin en bas, & le malade me diſoit qu'il diſtinguoit mieux la lumiére, & effectivement alors quelques rayons de lumiére pouvoient paſſer au travers du corps vitré qui ſe preſentoit un peu vis-à-vis de la partie ſupérieure de la pupille, en ſuivant le mouvement du criſtallin : mais je reconus bien-

tôt qu'il ne se faisoit aucun détachement du cristallin, & que ce mouvement forcé que j'imprimois à ce corps, ne faisoit qu'affaiser l'uvée dont je voyois le trou changer de figure, le cristallin remontant aussi-tôt que je relevois la pointe de l'éguille, ou qu'il s'échapoit de lui même. Enfin après plusieurs tentatives vaines, je cessai mon travail, & je pansai mon malade qui fut entiérement guéri de la piqueure de l'égille huit jours après l'operation, dont il ne retira aucun profit; l'œil au reste se trouvant dans le même état qu'il étoit auparavant.

II. OBSERVATION.

Quelque tems après je rencontrai fortuitement le chïen d'un paisan qui avoit une semblable maladie en un de ses yeux; desirant de plus en plus découvrir la disposition du cristallin en cet état, je fis enfermer ce chien & le tuer, & j'en examinai anatomiquement l'œil. Je trouvai le cristallin près d'une fois plus gros que celui de son autre œil, ayant une bosse inégale en devant. Sa membrane qui étoit plus épaisse, plus forte & plus polie, le tenoit fortement attaché au corps vitré: ayant coupé cette membrane, je vis l'humeur épaissie & qui grossissoit ce cristallin, qui étoit blanche, & avoit une solidité mediocre, à peu près comme celle d'un fromage passé, & étoit un peu visqueuse. Cette substance ne faisoit qu'un corps avec le

cristallin, qui étoit pareillement blanc, peu transparent & plus solide qu'il ne devoit être naturellement ; & les autres parties de l'œil étoient dans leur état naturel, à l'exception de l'uvée dont le trou étoit fort dilaté, & inégalement rond, & contre laquelle ce cristallin étoit fortement apliqué.

Par ces deux observations on peut juger de la nature de cette maladie, & du prognostic qu'on en peut faire, pour peu qu'on en fasse l'aplication à ce que j'ai dit ci-dessus.

---

3. *De la Cataracte Branlante.*

CHAPITRE XVIII.

CElse en parlant des cataractes, dit que si la cataracte branle & se remüe çà & là, à peine y peut-t'on jamais remedier par chirurgie : mais il ne nous a point dit la nature de cette cataracte, & pourquoi elle étoit incurable : aparemment qu'il ne la connoissoit pas, puisqu'il n'auroit pas dit, à peine y peut-t'on remedier par chirurgie, laissant ainsi la chose douteuse ; mais auroit dit absolument, on n'y peut jamais remedier par chirurgie.

Cette maladie est aussi une altération toute particuliére du cristallin, qui suit ordinairement la fonte ou la corruption du corps vitré, par laquelle il se diminüe, s'endurcit, blanchit ou jaûnit, & perd sa transparence, en conservant sa situation,

& demeurant suspendu, & flotant dans les eaux.

Quoiqu'il semble que cette altération du cristallin, ait beaucoup de raport au glaucoma, l'altération du cristallin dans ces deux maladies se trouvant presque égale : je n'ai point crû devoir en traiter en parlant du glaucoma, parce que sa cause en est entiérement differente, & que de tous les Auteurs qui en ont parlé, & qui ont suivi Celse, aucun ne l'a pris pour un glaucoma, mais veritablement pour une cataracte ; selon leur maniére de parler.

En exposant la cause de cette maladie, je me vois engagé de parler *de la fonte & corruption du corps vitré*, quoique je n'eusse resolu d'en traiter que lorsque j'expliquerois les maladies de cette partie : mais cette maladie du cristallin me force d'en parler ici. Ce sera donc une chose faite, & on aura recours en ce lieu, quand je parlerai des autres maladies du corps vitré.

Entre les maladies du corps vitré, *sa fonte* ou *corruption*, comme on voudra l'apeller, est la plus considerable. Elle a deux causes. La premiére vient d'un promt dépôt d'humeurs sur cette partie, qui lui diminüent d'abord sa transparence ; ensuite ces humeurs s'aigrissant, elles détruisent les membranes & fibres délicates de cette partie, & enfin la fondent ou corrompent entiérement.

Que ce dépôt soit prompt, tous les malades affligez de cette maladie que j'ai interrogez, m'ont dit qu'ils s'étoient aper-

çeus tout à coup de la diminution, & ensuite de la perte de leur vüe. Que ces humeurs s'aigrissent, l'expérience nous fait assez connoître que les humeurs amassées en une partie, s'y fermentent & aigrissent, & consomment enfin les parties dans lesquelles elles sont épanchées.

La seconde cause de la fonte ou corruption du corps vitré, vient d'un pus qui s'amasse au dedans de l'œil, soit ensuite de quelque abcez qui se forme dans le cristallin, ou entre ce corps & sa membrane, comme je le dirai dans le chapitre suivant : soit ensuite d'autres abcez qui arrivent ou à la membrane uvée, ou en la superficie intérieure de la cornée : soit enfin par un pus qui se forme d'un sang extravasé au dedans de l'œil ensuite de quelque coup, & qui n'a pû se résoudre pour sa trop grande quantité. De telle maniére donc que ce pus soit épanché, par son acrimonie ou son acidité, il altere, corrode, détruit & fond le corps vitré.

Ce corps étant fondu & resoût en une eau claire & jaunâtre, quand cette fonte vient par un dépôt d'humeurs ; ou en une eau blanche & trouble, quand elle vient d'un amas de pus : cette eau se mêle avec l'humeur aqueuse, & en détruit en même tems sa viscosité, elle passe au travers des pores de la rétine, & la détache de l'uvée, elle altere les conduits qui portent la nourriture au cristallin ; elle pénetre la membrane qui recouvre ce corps, & la substance de ce corps même qu'elle cor-

rompt enfin entiérement.

Voici les signes de cette maladie. Quand la fonte se fait par un dépôt d'humeurs, les malades se plaignent d'abord qu'ils ne voyent pas ou tres peu, quoi qu'alors on ne remarque aucun changement dans l'œil, hors la pupille qui est un peu plus dilatée qu'à l'ordinaire, & cette perte ou diminution de vüe est quelquefois précedée de violentes douleurs à la partie antérieure de la tête & au fond de l'œil, quelquefois aussi les malades n'en ressentent aucune : peu de tems après on voit le cristallin fort trouble, & dans la suite il devient blanc, puis jaune, & alors au moindre mouvement de l'œil, on le voit tremblotant & branlant comme une giroüete agitée d'un vent mediocre, l'iris perdant sa couleur naturelle, se ridant & se mouvant tantôt en arriére, & tantôt en devant, suivant qu'il est agité par ce cristallin flotant.

Et quand cette fonte est causée par un pus amassé au dedans de l'œil, ses signes sont presque semblables dans son commencement, à ceux des cataractes purulentes, ou des autres amas de pus que je décrirai ci-après : ce qui fait qu'on ne peut d'abord certainement juger si ce sera une cataracte branlante, parce qu'on ne peut sçavoir si le pus aura assez de malice pour corrompre le corps vitré, & altérer le cristallin : ainsi ce n'est que dans la suite qu'on s'en assûre, & quand on voit que le cristallin alteré branle, comme je viens de le dire.

C'est cette agitation du cristallin qui a fait estimer à nos Anciens & à nos Modernes, que cette maladie étoit une cataracte de la nature de celles qu'on abbaisse, parce que voyant branler ce corps, ils s'imaginoient que c'étoit une membrane qui flotoit dans l'humeur aqueuse : & aparemment qu'en ayant voulu tenter l'abaissement, & ayant reconnu par expérience que ce corps étant détourné, les malades ne voyoient rien, ils auroient conclu de là qu'il y avoit obstruction au nerf optique.

Cette fonte du corps vitré demeure en cet état pendant le reste de la vie, sans se communiquer aux membranes qui forment le globe de l'œil, comme je l'ai vû par expérience en beaucoup de personnes travaillées de cette maladie, entr'autres en une femme agée de plus de soixante & dix ans, qui avoit une semblable cataracte depuis plus de trente ans.

On peut rendre raison de ce fait, si on considere que, quoique le corps vitré soit détruit, & le cristallin alteré, cependant l'humeur destinée par la nature pour nourrir ces corps, ne cesse pas pour cela de se filtrer par l'uvée, & par le cercle ciliaire qui ne souffrent aucune altération, & que s'épanchant parmi cette fonte & ce mêlange du corps vitré liquifié & de l'humeur aqueuse, elle en adoucit son acidité, & d'autant plus que pouvant circuler, de même que je l'ai dit en expliquant la circulation de l'humeur aqueuse, elle peut pareillement entraîner avec elle dans la

masse

masse du sang ce qu'il y a d'acide & d'âcre.

J'ai été fort long-tems sans pouvoir connoître au vrai, pourquoi dans cette maladie le cristallin alteré branloit au moindre mouvement de l'œil, faute d'occasion de pouvoir anatomiser un œil qui fût affecté de cette maladie: mais le 11. Décembre de l'année 1691. je rencontrai par hazard une vache qui en avoit une semblable, je la fis acheter par un boucher pour la tuer, sur l'œil de laquelle je fis l'observation suivante.

I. OBSERVATION.

Ayant détaché l'œil de son orbite, & le tenant à la main, pour peu que je l'agitasse, le cristallin s'agitoit aussi de toutes parts.

Je coupai la cornée transparente tout autour du cercle extérieur de l'iris, tenant le fond de l'œil en bas, & le devant en haut, pour empêcher l'humeur aqueuse de s'écouler: quand elle fut coupée, il s'en écoula environ une sixième partie, & j'aperçeus alors le cristallin flotant sur l'humeur restante, & retenu dans toute sa circonférence par des membranes & des fibres.

Je versai par inclination cette humeur dans un verre, elle me parut d'une consistance d'eau jaunâtre & sans aucune viscosité, & le cristallin demeura suspendu & dans sa même situation, étant seulement un peu plus enfoncé.

Je coupai ensuite la cornée en long jusques auprès de l'insertion du nerf optique, & ensuite je fendis l'uvée, & je reconnus que la rétine étoit entiérement separée de l'uvée, & attachée par derriére au fond de l'œil, à l'entrée du nerf optique, & par devant autour du cercle ciliaire, près le cristallin : de sorte que cette membrane imitoit un cône, dont la pointe étoit à l'entrée du nerf optique, & la base autour du cercle ciliaire.

Au milieu de ce cône formé par la rétine, je remarquai quelques fibres membraneuses, que je crus être la membrane extérieure du corps vitré. En effet, ces fibres toutes flétries, alterées & subtiles qu'elles étoient, imitoient en quelque maniére le cône de la rétine, & paroissoient se continuer autour de la circonférence du cristallin.

C'étoit aussi tout ce qui restoit du corps vitré : car au reste il étoit entiérement fondu, & ne formoit avec l'humeur aqueuse qu'une même liqueur, qui remplissoit, comme je l'ai dit, tout le globe de l'œil.

Le cristallin étoit renfermé dans sa double membrane, qui me parut entiére quoiqu'alterée, & étoit retenu dans l'endroit qu'il occupoit, par les fibres ciliaires qui s'inserent à cette membrane aux côtez du cristallin, & ces fibres sembloient être un peu allongées & beaucoup flétries.

Je séparai ce cristallin pour le comparer à celui de l'autre œil : il étoit plus petit, fort sec, dur, jaûne, & sans humeur muccilagineuse autour.

Je l'examinai anatomiquement, & je reconnus que ses fibres & pellicules étoient disposées de même que celles des cristallins préparez avec l'eau forte, ou bouillis dans l'eau.

La cornée au reste & l'uvée étoient dans leur état ordinaire, hors l'iris qui avoit perdu sa couleur naturelle.

En comparant cette observation avec la suivante, on connoîtra facilement en quoi differe la fonte & corruption du corps vitré, causée par un dépôt d'humeurs sur cette partie, d'avec celle qui est causée par un amas de pus au dedans de l'œil, sans qu'il soit besoin que je m'en explique davantage.

II. OBSERVATION.

Un nommé Claude Merat, originaire de Boulage & demeurant à Brandenouvilliers, près de Bar-le-Duc, âgé de 40. ans ou environ, me vint trouver le 18. Octobre 1700. pour me consulter sur une maladie qui lui étoit arrivée à l'œil droit, la moisson précedente. En même tems je remarquai que son œil gauche étoit travaillé d'une cataracte branlante, qui avoit été causée par un amas de pus au dedans de l'œil, dont la partie la plus grossiére avoit pris corps en se desséchant : ce pus desséché paroissoit être attaché par une de ses extremités au cristallin, & par l'autre à la cornée transparente, où je vis une blancheur qui me sembla être une cicatrice

interieure, & à l'endroit de cette blancheur, la cornée formoit une petite bosse en dehors, marque qu'elle étoit émincée en cet endroit par une ulcération intérieure qui avoit précedé, soit que cette ulcération eût été la suite d'un abcez de la superficie intérieure de cette membrane, & qui s'étoit ouvert en dedans, ou qu'elle eût été causée par l'acrimonie d'un pus qui se fût amassé en quelque autre partie intérieure de l'œil. Au moindre mouvement de l'œil, ce pus épaissi flotoit & branloit; & comme il n'occupoit qu'environ la moitié de la pupille, vers sa partie inférieure, je voyois en même tems au travers de l'autre moitié supérieure le cristallin alteré & fort blanc flotter aussi & branler. Cet œil me parut plus gros que l'autre. La cornée étoit parsemée de gros vaisseaux bleux & variqueux aux endroits du blanc de l'œil, & de quelques autres petits vaisseaux rouges en quelques autres endroits: & du reste l'humeur qui remplissoit le globe, paroissoit fort transparente. Ayant interrogé cet homme, j'apris qu'il y avoit neuf ans qu'il avoit entiérement perdu la vûe de cet œil, & qu'il avoit souffert pendant un an une violente douleur en cette partie.

Par ces deux observations, & ce que j'ai dit de la cataracte branlante, on conclüera aisément que cette maladie est absolument incurable; & que si les malades ne voyent aucune clarté, on ne doit pas inferer que ce soit une obstruction du nerf optique qui en soit la cause, mais la

fonte ou corruption du corps vitré, & le dérangement de la rétine.

---

4. *De la Cataracte Purulente, ou de l'Abcès du Cristallin.*

CHAPITRE XIX.

RIen ne ressemblant mieux à une cataracte vraie, que l'abcès du cristallin & son ulcération, je dois traiter de cette maladie en parlant des cataractes fausses, puis qu'elle ne reçoit aucune guérison, ni par les remedes, ni par l'operation.

Par *Cataracte purulente*, ou *Abcès du Cristallin*, j'entens un amas de pus, ou dans la propre substance de ce corps, ou entre sa superficie & la membrane qui l'envelope, qui l'altere, le desséche, & lui fait perdre sa transparence : ainsi le cristallin se trouve en même tems affecté des trois maladies generales, qui sont l'intemperie, la mauvaise conformation & la solution de continuité.

Si on ne sçavoit par experience que le cristallin s'abscede, il y auroit assez de lieu d'en douter ; puisque c'est un corps qui n'a aucune continuité avec les autres parties de notre corps, comme je l'ai dit, lorsque je l'ai décrit, qu'il se nourrit d'une maniére differente, & que les acides agissans sur lui, au lieu de le consommer & le fondre, l'endurcissent comme je l'ai montré ; cependant comme la nou-

riture qu'il reçoit vient du ſang, on peut juger qu'elle en doit retenir les mêmes qualités, & qu'elle peut par conſequent ſouffrir les mêmes altérations.

Ainſi on peut dire vrai-ſemblablement, que les cauſes de l'abcez du criſtallin ſont ſemblables à celles des autres abcez de notre corps, & qu'une humeur impure ſéjournant entre ce corps & la membra- qui le recouvre, ou entre les interſtices de ſes fibres, ſoit qu'elle y ſoit coulée promptement, ou amaſſée petit-à-petit, ſe fermente, ſe corromt & abſcede enfin le criſtallin.

On connoît que l'abcez ſe fait, par une douleur que le malade ſouffre au dedans de l'œil, qui eſt plus ou moins grande, ſelon que l'humeur qui la cauſe eſt plus ou moins chaude, & cette douleur s'étend quelquefois au devant de la tête: par un inflammation au dedans de l'œil, quand l'humeur eſt chaude; & par un nuage qu'on remarque bien-tôt au travers de la pupille.

Quelquefois le dépôt eſt ſi ſubit, & cette humeur chaude ſe fermente ſi promtement, que le pus ſe trouve formé & preſque entiérement blanc, dans l'eſpace de trente ou quarante heures. Et il ſemble alors à ceux qui ne ſont pas tout-à-fait verſez dans ces maladies, que ce ſoit une vraye cataracte, à cauſe de cette blancheur du pus qu'on remarque par de-là la pupille, qui imite aſſez bien une cataracte, & de la perte de la vûe qui arrive

en même tems que ce pus se forme.

Je ne doute point que ce ne soit une semblable maladie qui a trompé Fernel, lorsqu'il a dit au chapitre 5. du 5. livre de sa *Pathologie*, qu'il a vû quelquefois une suffusion entiérement épaisse & consommée, s'amasser en un jour. *Interdum vidi*, dit-il, *omninò crassam atque consommatam suffusionem uno die congeri.*

Ce que j'ai dit de la formation des cataractes vrayes, fait assez connoître qu'il ne peut s'en former en un jour, si promt que le dépôt de l'humeur qui la cause, puisse être; & qu'ainsi Fernel a été trompé par l'aparence. Car quand même on demeureroit d'acord de ces principes, on ne pourroit pas concevoir qu'une humeur coulée entre l'uvée & le cristallin, pût prendre corps en si peu de tems, pour former selon lui une cataracte parfaite. Et pour la raison qu'il en donne immediatement après, quand il dit; *Et enim si crassus humor in opticum nervum repentè incidens subitò obcæcat; cur non etiam is longiùs ob pupillam prolapsus repentinam suffusionem eamque perfectam inducet?* elle n'a aucun raport à ce qu'il veut prouver: parce que, quand une humeur pourroit tomber subitement dans le nerf optique, où elle s'engageroit aisément à cause de la disposition de ses pores, & en même tems lui ôter son usage; il ne s'ensuivroit pas pour cela qu'une même humeur épanchée entre l'uvée & le cristallin, y prît corps en si peu de tems, l'humeur aqueu-

ſe avec laquelle elle ſe trouveroit confonduë, s'y opoſant.

Mais lorſque l'humeur qui cauſe cet abcez eſt froide, il eſt beaucoup plus de tems à ſe former, il ſe paſſe pluſieurs mois, quelquefois des années entieres avant qu'il paroiſſe du pus : la vûe eſt cependant empêchée, & les malades ont preſque tous les mêmes ſignes, qu'ont ceux qui ſont travaillez de cataractes vraïes ; ce qui fait qu'on n'en peut faire de jugement certain. Il en eſt de même, quand l'abcez ne ſe fait que dans une petite partie de la ſuperficie du criſtallin, & qu'il eſt d'une mauvaiſe nature ; parce qu'il n'ulcere que petit-à-petit le criſtallin.

On connoît que le pus eſt fait par ſa blancheur, & par la diminution des ſymptomes qui l'ont précédé ; quand ce pus eſt loüable & en une médiocre quantité, le plus ſubtil ſe reſoût, & le plus groſſier ſe deſſéche, enſemble le criſtallin, qui paroît alors comme au Glaucoma, hors qu'il n'eſt pas ſi uni, & par conſequent moins luiſant, & qu'il ſemble plus petit & plus enfoncé, à cauſe que la pupille ſe reſſerre davantage. Mais quand il eſt d'une autre nature, qu'il eſt malin, ou qu'il ſe trouve en grande quantité, il rompt la membrane du criſtallin, ſe mêle dans l'humeur aqueuſe, ſe précipite quelquefois au bas de l'œil, où on le voit ſouvent au travers de l'uvée & par ſon trou, détruit quelquefois & fond le corps vitré, & alors le criſtallin altéré

n'étant plus soûtenu, branle, comme je l'ai dit au chapitre précédent, & très souvent ce pus altére les autres parties intérieures de l'œil, qui dans la suite s'atrophie, se corrompt & jaûnit : ce qui arrive rarement sans de très grandes douleurs de cette partie, qui se communiquent même à la tête.

Quand le pus est échapé du cristallin, l'ulcére qui reste, fait paroître sa superficie blanche, inégale & éloignée : l'uvée se ride, & la couleur de l'iris se convertit en une mauvaise : son trou s'étrécit extrémement, & souvent même change de figure ; & les malades ne distinguent que très foiblement la lueur du grand jour.

Voilà ce que l'expérience m'a fait remarquer sur cette maladie, assez aisée à connoître, quand elle ne tarde pas à se former : mais quand elle vient lentement, elle est bien difficile à distinguer de la cataracte vraïe, souvent on y est trompé, à cause de leurs signes qui sont à peu près semblables. Voici une exemple de la derniére.

OBSERVATION.

Un nommé Claude Durand, homme âgé, demeurant à S. Julien du Saut, entre Ville-neuve-le-Roi & Joigny, me vint trouver le premier Mai 1697. Son œil droit depuis cinq ans étoit incommodé d'une tache blanche, qui occupoit une partie du cristallin, semblable à une cataracte nais-

ſante ; & comme le tour du criſtallin conſervoit encore de ſa tranſparence, il diſtinguoit de cet œil les objets communs, la lumiére, les portes, les fenêtres, &c. & ſur la cornée tranſparente il y avoit un ulcére ſuperficiel, joint à une legere ophthalmie cauſée par des collyres acres qu'on lui avoit donné, dont ayant ceſſé l'uſage, il ſe trouva bien-tôt guéri de cette inflammation & de cet ulcére, comme je l'ai ſçeu depuis.

L'œil gauche ſe perdoit depuis dix-huit mois : il s'en aperçeut par des fils, floccons, nuages, & autres ſignes avant-coureurs de cataractes : le milieu du criſtallin me parut d'un blanc un peu ſale, & le reſte de cette partie étoit de couleur d'air un peu obſcur. En l'un & en l'autre, la pupille ſe dilatoit & reſſerroit, plus cependant du droit que du gauche dont il voyoit moins.

J'eſtimai que la tache de l'œil droit avoit été cauſée par une puſtule ou petit abcez à la ſuperficie du criſtallin, qui étoit guéri, dont la cicatrice blanche étoit cette tache qui demeureroit en cet état ſans augmenter, & je ne me trompai pas: & que celle de l'œil gauche étoit un commencement de vraïe cataracte, je me trompai comme la ſuite me le fit voir.

Car le 2. Avril de l'année ſuivante, étant venu de rechef chez moi, je trouvai ſon œil droit dans le même état que ci-devant : mais pour l'œil gauche, le criſtallin m'en parut fort enfoncé d'un blanc

ſale, à peu près de la couleur d'un pus épais & peu loüable, la pupille étant fort petite, irréguliére en ſa rondeur, ne ſe dilatant, ni reſſerrant au grand jour, au ſoleil, à la chandelle, ni à l'obſcurité, ni en flotant l'œil, ni par tout autre moïen: l'iris étoit obſcur & peu vif & fort ridé, ne diſtinguant au reſte que très foiblement la lueur du grand jour & du ſoleil. Toutes ces mauvaiſes marques me firent juger que la tache qui paroiſſoit l'année précédente, & que j'avois eſtimée être un commencement de cataracte, étoit un petit abcez d'une mauvaiſe nature, dont le pus s'étant étendu inſenſiblement, avoit enfin rendu le criſtallin tout ulcéré & purulent, & que les autres parties intérieures de cet œil étoient altérées par la malice de ce pus: ce qui m'empêcha d'en entreprendre l'opération.

En effet, dans l'abcez & l'ulcération du criſtallin l'opération y eſt abſolument inutile: car, quand même on abaiſſeroit le criſtallin, ce qui n'eſt pas toujours impoſſible, les malades ne verroient pas pour cela; parce que la membrane qui recouvre le corps vitré, contracte le même vice, & que d'ailleurs le trou de l'uvée, demeure ſi reſſerré, que la lumiére n'y paſſeroit qu'avec peine.

A l'égard des remedes, ils ſont auſſi inutiles pour ces maladies. On s'en ſert ſeulement pour temperer les douleurs, lorſqu'elles ſont violentes, & pour empêcher la fluxion. On employe à cet effet les

collyres rafraichissans & anodins, & les fomentations de pareille vertu, la saignée & autres remedes qu'on trouvera ci-après au chapitre de l'Ophtalmie & ailleurs.

Des Cataractes Mixtes, ou Trompeuses.

CHAPITRE XX.

SI la connoissance des *Cataractes fausses*, est nécessaire pour s'empêcher d'être trompé en les confondant avec les *Vraïes*; celle des *Cataractes mixtes*, ne l'est pas moins pour s'assûrer de la bonne ou mauvaise réüssite des opérations qu'on entreprend, & pour prévenir les malades, ou ceux à qui ils apartiennent, sur les difficultés que l'on soupçonne se rencontrer dans leurs maladies.

S'il ne se rencontroit que des cataractes vraïes & des cataractes fausses, on pourroit avec certitude aprouver les unes & rejetter les autres, en observant ce que j'ai dit ci-devant : mais ces maladies ne se trouvent pas toujours ainsi disposées; souvent elles participent des cataractes vraïes & des cataractes fausses, & sont plus ou moins mauvaises, qu'elles aprochent plus ou moins des cataractes fausses.

C'est ici la pierre d'achopement des Chirurgiens Oculistes qui se confiant trop en leur adresse, promettent aussi avec trop d'assûrance à leur malades un favorable succez de leurs opérations, sans conside-

rer que ſouvent les aparences ſont trompeuſes. Une cataracte pour avoir de bonnes marques, n'eſt pas toujours bonne pour cela ; il faut examiner s'il n'y en a point de mauvaiſes, & qui ſont celles qui prévalent ; & quand elles ſeroient toutes bonnes, on doit ſuſpendre ſon jugement. On voit bien la ſuperficie d'une cataracte, mais on ne voit pas ſon fond. Si on ſe trompe quelquefois au jugement d'une cataracte vraïe que l'on croit confirmée, & qui dans l'opération ſe trouve laiteuſe, ou caſeeuſe, on peut avec plus de raiſon être trompé en une cataracte mixte, dont la ſuperficie paroîtra bonne, & le fond ſera mauvais ; ce qu'on ne connoît à la verité, que lorſque l'éguille eſt dans l'œil.

Je ne veux pas pour cela dire, qu'on doive deſeſperer de toutes les cataractes qui auront quelques ſignes mauvais ; au contraire je conſeille qu'on en entreprenne l'opération. On ne riſque rien, quand un homme eſt aveugle, il ne ſçauroit être dans un pire état, & on peut lui rendre la vûe, puiſqu'une cataracte un peu mauvaiſe peut réüſſir : mais on ne doit pas trop promettre, ſe reſſouvenant du conſeil de Guy de Chauliac qui dit, en parlant des cataractes : « Qu'il ne faut jamais être « aſſez imprudent, que de promettre avec « aſſûrance de guérir une cataracte, parce « que les remedes topiques ne profitent « guéres, & que l'opération de l'éguille eſt « aſſez douteuſe ; ſur tout ſi on a manqué « à bien prendre des meſures, avant que « de l'entreprendre. «

Par *Cataracte mixte*, j'entens une certaine altération du cristallin, qui tient de la nature de la cataracte vraie, & de la cataracte fausse, & qui a par consequent pour cause principale, quand elle participe plus de la cataracte vraie, l'humeur qui cause cette cataracte, & pour accessoire, celle qui est la cause des cataractes fausses, & au contraire.

Comme il est difficile de déterminer les differentes combinaisons de ces causes, il est pareillement difficile de décrire juste toutes les cataractes mixtes : c'est pourquoi je me contenterai de décrire succinctement en ce chapitre les plus communes & principales. Et voici comme on les doit concevoir.

Premiére Cataracte Mixte qui tient de la nature du Glaucoma.

Quand l'humeur qui cause la cataracte vraie, ne coule que dans une mediocre quantité, capable d'altérer seulement la superficie du cristallin, de commencer à former les accompagnemens, & même d'alterer en quelque partie la membrane qui recouvre ce corps, & que par quelque cause inconnue cette humeur cesse de fluer, il arrive que cette humeur s'adoucit & se consomme : mais comme la superficie du cristallin est déja alterée, & que ses pores sont changez, le suc nourricier ne la peut plus pénétrer ; ainsi le cristallin, faute de nourriture, se desséche, le reste de sa

membrane demeure entiér, & de cette maniére il se fait une *cataracte mixte*, qui tient *du dessséchement du cristallin.*

Cette cataracte, outre les signes communs des deux maladies ausquelles elle a plus de raport, a aussi ses particuliers.

La couleur de cette cataracte est souvent inégale, à cause de l'inégalité de l'altération du cristallin ; ensorte qu'une partie se trouve blanche, & une autre partie comme une eau glacée & un peu trouble.

Elle paroît plus petite & enfoncée que la vraie cataracte ; & la pupille se rencontre aussi plus resserrée.

Elle est pour l'ordinaire luisante, & souvent elle est barrée ou traversée.

Elle est enfin très long-tems à se former, & souvent après cinq, six & sept ans elle n'est pas encore confirmée.

De sa nature elle est fort suspecte, étant difficile à séparer, à cause de la membrane qui recouvre le cristallin, qui est presque toûjours entiere, & apliquée contre ce corps : souvent même il est impossible de la détacher.

Quand on peut la détacher, elle reüssit, n'étant guere sujette à remonter, & quand elle remonteroit, elle se précipiteroit de rechef assez aisément ; mais ce qui reste après que cette cataracte est abaissée, c'est un nuage par de-là la pupille, causé par la membrane qui recouvroit le cristallin, qui n'étant que déchirée, reste apliquée sur la bosse du corps vitré, en maniére d'un cannepin blanchâtre & extrémement

délié ; & ce reste de membrane dans la suite du tems se consomme pour l'ordinaire petit-à-petit, & alors ce nuage di paroît. Les malades eux-mêmes s'aperçoivent de ce nuage, & un Chirurgien le distingue aisément pour peu qu'il ait bonne vûe: & pour mieux s'assûrer qu'il n'est produit que par la membrane qui recouvroit le cristallin, il doit regarder l'œil avec de bonnes lunettes, ou avec une loupe de verre, & il connoîtra que ce n'est que cette membrane ; il verra même la déchireure ou fente par laquelle le cristallin s'est échapé, qui est ou longue ou d'autre figure, & comme dans l'endroit de cette fente la prunelle se trouve noire, au lieu que dans les autres endroits que cette membrane occupe, elle est un peu blanchâtre. La même chose arrive après l'opération des autres cataractes où cette membrane ne se trouve point consommée, ou alterée en un tel degré pour se séparer entiérement, & pour suivre le cristallin, comme dans la plûpart des cataractes laiteuses & caséeuses, & dans la mixte dont je parlerai dans le chapitre suivant.

Je dirai encore que cette cataracte en vieillissant, devient assez souvent bonne: ce qui arrive aparemment par une nouvelle fluxion de l'humeur qui cause la cataracte vraie; quelquefois aussi elle reste mauvaise. Je ne donnerai point d'exemple de celles qui ont quelque bonté & qui peuvent réüssir, comme tenant plus des cataractes vraies ; mais en voici un de celles qui

participent plus du glaucoma, & dont on doit le plus se défier.

I. OBSERVATION.

Un pauvre homme mandiant de Frere-en-Tertenois, Diocése de Soissons, ayant l'œil gauche perdu d'une maladie pour laquelle il n'y avoit point de remede, & l'œil droit travaillé d'une cataracte que je jugeai participer du glaucoma, me vint trouver pour me prier de lui en faire l'operation.

Cette cataracte me parut blanche, mediocrement luisante, petite & enfoncée : la pupille étoit aussi un peu plus petite que dans la cataracte vraie, & ne se dilatoit ni resserroit que très foiblement, quand je passois la main entre son œil & le grand jour, mais il en distinguoit l'ombre : le reste de l'œil étoit bien disposé. Quoique cette cataracte fût confirmée, elle étoit très suspecte, les mauvais signes prévalent sur les bons : je l'en avertis, il souhaitoit l'opération, je la fis le 15. Avril 1698.

Quand mon éguille fut dans l'œil, je la portai plusieurs fois sur la cataracte pour l'abaisser à la maniére ordinaire, mais en vain. Je retirai un peu l'éguille pour en porter la pointe vers la partie supérieure du cristallin, que j'appuié un peu fermement pour tâcher de rompre sa membrane, & abaisser ce corps, ce que je répétai deux ou trois fois inutilement. Je fis enfin un

dernier effort qui fut de piquer dans la cataracte même, & d'abaisser ensuite la pointe de mon éguille, croyant par là déchirer plûtôt la membrane qui contient le cristallin; mais il m'arriva ce que j'ai dit dans la premiére observation du chapitre 17. c'est-à-dire, que par ce mouvement forcé que j'imprimois au cristallin, il s'abaissoit un peu, mais si-tôt qu'il s'échapoit de mon éguille, il reprenoit sa premiére situation; je reïterai le même mouvement, & voyant que je n'avançois en rien, je retirai mon éguille & je pensai le malade, qui fut ensuite travaillé d'une inflammation douloureuse qui dura sept ou huit jours, dont il fut entiérement guéri aussi bien que de la piqueure le 16. jour, qu'il s'en alla sans aucun avantage de l'operation.

II. Cataracte Mixte qui tient de la protuberance du Cristallin.

Une cataracte étant commencée, quand l'humeur qui la cause, cesse de fluer, ou qu'elle s'adoucit, que le suc nourricier du cristallin est un peu plus visqueux qu'il ne doit être, comme je l'ai suposé dans la protuberance, & qu'il ne cesse point de se porter par les conduits ordinaires entre le cristallin & sa membrane, faute de circuler entiérement; ce qu'il y a de plus visqueux & de plus disposé à s'unir, s'amasse, prend corps & forme une substance plus solide que celle des accompagnemens ordinaires, augmente de cette maniére le

volume du cristallin, & forme ainsi une *Cataracte*, qui tient de *l'excroissance immoderée* de ce corps.

Cette cataracte, outre les signes communs des deux maladies ausquelles elle a plus de raport, a encore ses particuliers.

De toutes les cataractes mixtes, celle-ci est la plus tardive à se former & à meurir, & le cristallin conserve fort long-tems une partie de sa transparence, ensorte que les malades distinguent confusément la lumiére, les couleurs vives & les objets communs.

Quand elle est dans son état, elle est d'un blanc luisant, & rarement elle change de couleur, si vieille qu'elle soit.

La pupille se trouve plus dilatée que dans les cataractes vraïes, & un peu moins que dans la simple protubérance: & elle ne se dilate & resserre que très foiblement, quoiqu'il passe de la lumiére au travers du cristallin, plus que dans les cataractes vraïes.

Cette cataracte, en viellissant, se meurit quelquefois & est en état d'être abaissée; mais ce n'est guéres qu'après cinq, six, sept & huit ans, & même davantage. Souvent aussi elle est presque incurable; parce que la membrane qui recouvre le cristallin, restant entiére, il est très difficile de la rompre. Et quand même en viellissant, elle changeroit de nature par une nouvelle fluxion d'humeur, semblable à celle qui cause la cataracte vraïe, qui pourroit la détacher en altérant la membrane qui la

tient sujette, elle seroit encore assez suspecte, retenant toujours quelque chose de sa premiére ferocité. Voici un exemple d'une cataracte de cette nature.

II. OBSERVATION.

Monsieur Poüard Curé de sainte Savine, Faux-bourg de Troyes, travaillé de deux cataractes, me fit prier de l'aller voir au commencement du printems de l'année 1698. Ses deux cataractes me parurent blanches, luisantes, grandes & assez superficielles : les pupilles étoient un peu plus dilatées que dans les cataractes vraïes, & se resserroient & dilatoient foiblement, quand je passois la main entre ses yeux & le grand jour, ou que je procedois comme je l'ai dit ci-devant : il apercevoit confusément la lumiére, les couleurs vives, & même les objets communs : & celle de l'œil droit paroissoit la plus blanche & la plus avancée en maturité. Par ces signes je jugeai que ces cataractes étoient mixtes, de la nature de celle dont je fais la description, & par consequent douteuses. Je dis au malade qu'elles n'étoient pas en état d'être abaissées, & qu'il falloit attendre qu'elles fussent meilleures, à quoi il consentit.

Un Operateur Oculiste renommé pour ses operations, & à la verité habile homme, l'avoit vû avant moi, & lui avoit assuré que ces cataractes étoient fort bonnes. Il le vit encore l'été suivant, & lui assura de rechef qu'elles étoient en état

d'être abaissées, & qu'elles réussiroient; il s'offrit même de lui faire l'operation, & je ne sçais pour quelle raison ledit sieur Poüard le remercia. Quelque tems après il me fit mander de le voir, quand j'irois à Troyes: je le vis, & je le trouvai résolu à souffrir l'operation. Ses cataractes ne me parurent guéres meilleures que la premiere fois, & je doutai toujours de la réussite. Cependant faisant réflexion sur l'habileté & l'experience de cet Oculiste, & sur le jugement qu'il avoit fait de ces cataractes, je crus me tromper dans le mien, mais j'eus tort: car ayant accordé audit sieur Poüard de lui faire l'operation qui fut indiquée au 16. Septembre, pour lui donner le tems de se préparer, je travaillai sur l'œil droit dont la cataracte paroissoit la plus confirmée & la meilleure, & mon éguille ne fut pas plûtôt dans l'œil, que je reconnus la faute que j'avois faite. Il me fut impossible de détacher le cristallin du corps vitré, quoique j'eusse déchiré ou fendu sa membrane, comme je le connus par une legere blancheur de l'humeur aqueuse, qui ne pouvoit venir que de la superficie de cette cataracte dissoute dans cette humeur par le mouvement de l'éguille: je lui imprimois bien le même mouvement dont j'ai parlé dans la premiere observation du chapitre 17. mais aussi inutilement. Je cessai donc mon operation qui fut suivie de fievre, de douleurs à l'œil, & d'une inflammation assez considerable au dehors & au dedans, &

qui causa même quelque desordre, comme je le connus, après que ces symptomes furent apaisés.

Pour connoître que l'impossibilité qu'il y a dans les cataractes fausses, & la grande difficulté qui se rencontre dans les mixtes, de séparer le cristallin du corps vitré, vient principalement de ce que la membrane qui le recouvre, est entiere : faite attention à l'experience suivante, que j'ai faite plusieurs fois, & qu'un chacun peut essayer.

J'ai piqué à differentes fois des yeux de moutons & de veaux, & ai fait à chacun tous les mouvemens nécessaires pour séparer le cristallin du corps vitré, & lui faire changer de place, sans y avoir pû réüssir que rarement : ce que j'ai reconnu après avoir séparé ces yeux de leurs orbites & les avoir ouverts. Aux uns je ne remarquois pas la moindre impression de mon éguille, ayant seulement glissé sur la membrane : à d'autres, je trouvois la membrane un peu déchirée en quelques endroits : en d'autres où j'avois imprimé plus fortement la pointe de mon éguille, elle étoit plus déchirée, & la superficie même du cristallin offencée, sans que pour cela aucun cristallin eût quitté sa place, parce qu'il restoit toujours plus de membrane entiére qu'il ne falloit, pour le tenir embrassé : enfin quand j'avois de propos deliberé piqué mon éguille dans le cristallin, ou que je l'avois passée par derriére, & que j'avois fait les autres mouvemens pour l'abaisser,

je le trouvois quelquefois culbuté; mais ce n'étoit pas sans le sion du corps vitré.

Je dis donc par comparaison, que dans la cataracte vraie, qui est meure, & dont la membrane qui recouvre le cristallin, est, pour ainsi dire, supurée; le cristallin doit se séparer aisément, n'étant plus retenu que par quelques fibres qui restent entiéres: aussi voïons nous que dans cet état, pour peu qu'on le touche avec l'éguille, il se précipite.

Que dans une cataracte un peu moins meure, & dont la membrane n'est point suppurée, mais fort altérée, & prête à tomber en supuration, le cristallin doit se séparer un peu moins aisément, c'est ce que l'expérience confirme.

Que lorsque la cataracte est encore moins confirmée, c'est à dire, qu'elle est caséeuse ou même laiteuse, & que la membrane ne commence qu'à s'altérer, il est difficile de la rompre & de séparer le cristallin: cependant on en vient à bout, à cause que la matiére caséeuse ou laiteuse qui est au dessous, l'éloigne du cristallin; de sorte qu'apuyant la pointe de l'éguille dessus, elle s'y enfonce, la rompt, & a assez de prise pour la déchirer suffisamment pour donner issuë au cristallin.

Mais dans une cataracte fausse ou mixte, lorsque la membrane est saine, ou très peu altérée & entiére, & qu'elle est apliquée immediatement sur le cristallin, comme dans le glaucoma; ou qu'il y a très peu d'accompagnemens entre elle & le cristallin, comme dans celle qui tient du glau-

coma ; ou que l'humeur contenue à une ſolidité aprochante de celle de la ſuperficie du criſtallin, & qu'elle en fait partie, augmentant ſon volume comme dans la protuberance, en laquelle même la membrane du criſtallin acquiert plus d'épaiſſeur; ou qu'étant en moindre quantité & moins ſolide, une nouvelle fluxion d'humeur, ſemblable à celle qui cauſe la cataracte vraïe, ne l'a point encore attenuée en un dégré, pour qu'elle puiſſe ſe ſeparer des parties voiſines, ni alteré entierement la membrane du criſtallin, comme dans celle qui tient de la protuberance ; je dis qu'il eſt preſque autant difficile dans toutes ces rencontres, de rompre & déchirer cette membrane, & de ſéparer le criſtallin, que dans l'experience ci-deſſus : & cela, parce que la pointe de l'éguille ne peut s'enfoncer deſſus, & avoir aſſez de priſe pour la dechirer, à cauſe de la réſiſtance qui eſt au deſſous. Ajoutez à cela que l'eſpece d'union que le criſtallin contracte avec le corps vitré dans le glaucoma & la protuberance, & dans les cataractes mixtes qui en participent, s'oppoſe encore beaucoup à ſon détachement.

Ainſi on ne peut eſperer un favorable ſuccès des operations que l'on entreprend ſur les cataractes mixtes qui tiennent du glaucoma, ou de la protuberance, à moins qu'elles n'en tiennent que très peu, ou qu'elles n'ayent changé en quelque façon de nature, comme je l'ai dit ; encore ſont-elles toujours ſuſpectes, & même

celles

celles qui tiennent de la protuberance, ſont preſque toujours incurables.

3. *Cataracte mixte qui tient de la Cataracte purulente.*

Comme je n'ai point vû de cataracte mixte qui participât de la troiſiéme eſpece de cataracte fauſſe, & que je ne penſe pas qu'il s'en rencontre : je paſſe à celle qui tient de la quatriéme eſpece, je veux dire de la cataracte purulente, qui eſt la plus commune des cataractes mixtes, & la plus difficile à diſtinguer.

Pendant qu'une cataracte vraye ſe forme ou qu'elle eſt preſque formée, & avant que la membrane qui recouvre le criſtallin, ſoit conſommée, ſi le ſuc nourricier qui continue à ſe porter entre cette membrane & le criſtallin, s'altere & ſe corrompt, ou s'il ſe rencontre quelque autre cauſe capable d'abſceder, ou d'ulcérer le criſtallin, & de corompre les accompagnemens commencez, il ſe fait une *Cataracte mixte*, qui tient de *l'Abcez du Criſtallin* ou *de ſon ulcération.*

Quand cet eſpece de cataracte participe plus de la cataracte vraïe, elle en a les ſignes ; & quand elle tient davantage de la cataracte purulente, elle en a auſſi les mêmes ſignes : ainſi lorſque le pus ne ſe trouve que dans une petite quantité, quoiqu'une cataracte ait de bons ſignes, on eſt ſouvent trompé, & on ne peut même l'éviter pour la difficulté qu'il y a de

distinguer la couleur du pus de celle des accompagnemens. Je n'ai pû encore jusques à présent reconnoître ces cataractes par aucuns signes particuliers, d'où vient que je m'y suis trompé comme bien d'autres, il n'y a eû que l'opération qui m'ait éclairci de leur nature.

Lors donc qu'une cataracte paroît bonne, & qu'ayant introduit l'éguille dans l'œil, on voit aussi-tôt un pus grossier ou une matiére purulente s'épancher dans l'humeur aqueuse & couler en bas, ou passer même au travers de la pupille, & se loger entre l'iris & la cornée transparente; on juge aisément que cette cataracte tient de la nature de la cataracte purulente.

On distingue le pus de la matiére laiteuse & de la caséeuse, en ce que la matiére laiteuse blanchit, & trouble tout à coup l'humeur aqueuse; que la caséeuse se divise par piéces, & que le pus file & se mêle inégalement dans l'humeur aqueuse, se dissoût plus lentement dans cette humeur, & trouble plûtôt la partie inférieure de l'œil que la supérieure.

Quoique cette cataracte se trouve en cet état, il ne faut pas pour cela laisser l'opération imparfaite, il faut au contraire l'achever; (ce qui se fait à la verité avec un peu plus de peine, pour les raisons que j'ai déduites, en parlant de la cataracte laiteuse) parce que si ce pus ne se trouve que dans une médiocre quantité, qu'il soit loüable, & qu'il n'ait point ulcéré la partie antérieure du corps vitré sur laquelle le

cristallin est situé, l'opération ne laissera pas de bien réussir.

Un pus qui n'a point de mauvaise qualité, pour être répandu dans l'humeur aqueuse, ne la corrompt pas pour cela, à moins qu'il ne soit dans une grande quantité; il se précipite, prend corps & se desséche, ainsi l'œil s'éclaircit, & le malade recouvre la vûe.

Il n'en est pas de même, quand il se trouve en grande quantité; car quoique l'opération soit bien faite, que ce pus se soit précipité, que l'œil soit éclairci, & que le malade voye, souvent dans la suite ce pus altére insensiblement l'humeur aqueuse, & corrompt les parties intérieures de l'œil. On s'aperçoit de cette altération par la chaleur & la douleur que le malade ressent au dedans de l'œil & à la tête, par la couleur sombre & confuse de l'œil, par le rétrécissement de la pupille & par les rides de l'iris, & enfin par la diminution & la perte de la vûe. Et quand ce pus est d'une très mauvaise qualité, en telle quantité qu'il se rencontre, soit grande ou petite, il ne manque guéres de causer tous ces désordres bien plus promptement & plus violemment.

Mais quand après avoir abaissé une cataracte, la partie que le cristallin a quittée, reste trouble ou blanche: ce qu'on connoît quelquefois si-tôt que le cristallin est abbaissé, quand il n'y a que très peu de pus qui le suit, & que ce pus ne broüille pas beaucoup l'humeur aqueuse, & d'autres

fois ſeulement après que cette humeur eſt éclaircie, quand elle s'eſt broüillée dans le tems de l'opération pour la quantité du pus; on juge que la membrane qui recouvre le corps vitré, a été ulcérée par ce pus, ou au moins tachée.

Cette tache ſe diſſipe quelquefois en partie, particuliérement quand elle eſt fort ſuperficielle, & les malades voyent comme un leger broüillard du côté de la tache: ſouvent ils ont peine à ſouffrir le grand jour, à cauſe des fauſſes réfractions qui arrivent aux rayons de lumiére, & qui bleſſent la rétine, ce qui fait que leur pupille ſe rétrécit beaucoup: & ils voyent mieux le ſoir, ou quand le tems eſt ſombre, parce qu'alors, la lumiére étant foible, ils en ſouffrent moins, auſſi leur pupille ſe dilate davantage: d'autres fois elle reſte dans le même état, & les malades voyent une ombre. Quand la tache eſt petite, ils retirent de l'utilité de l'opération, mais quand elle eſt grande, l'opération leur eſt preſque inutile, ne voyant que confuſément une grande lueur.

De toutes les cataractes mixtes, celle-ci eſt la plus aiſée à abaiſſer, quoique l'œil ſe trouble quelquefois dans l'opération: parce que la membrane du criſtallin ſe trouvant le plus ſouvent conſommée, ou au moins beaucoup altérée, le criſtallin ſe ſépare aiſément. En voici un exemple.

III OBSERVATION.

Le 24. Septembre 1691. j'abaissai deux cataractes à Remi Giraut, Charpentier demeurant à Boulage, homme âgé. Ces deux cataractes avant l'opération me parurent vrayes & bonnes, leur couleur étant d'un blanc grisâtre ou cendré, les pupilles se dilatant & resserrant ni trop vîte, ni trop lentement, & ayant eu auparavant tous les signes avant-coureurs de cataractes vrayes. Cependant quand mon éguille fut dans l'œil droit, & que j'eus touché la cataracte, je vis filer un pus grossier dans une médiocre quantité qui ne troubla point l'humeur aqueuse, ensuite la cataracte se sépara sans peine, & se précipita à l'ordinaire; mais il resta une tache blanche à l'endroit que le cristallin occupoit, de la grandeur à peu près de la quatrième partie de la prunelle, & se trouvoit située presque au milieu.

La cataracte de l'œil gauche étoit la derniére formée, elle étoit aussi un peu moins confirmée, étant plus blanche que celle de l'œil droit. Quand j'eus introduit mon éguille dans l'œil, & que j'eus touché la cataracte, je vis aussi filer un pus, mais moins grossier que dans la premiére, à peu près dans la même quantité, & qui broüilla un peu l'humeur aqueuse, j'eus à cause de cela plus de peine à séparer & abaisser la cataracte, j'en vins cependant à bout; & comme l'humeur aqueuse étoit un peu

broüillée, je ne pus voir ce qui étoit au de-là.

Quelques jours après j'allai voir ce malade; je trouvai la tache de l'œil droit un peu diminuée, l'œil gauche éclairci, & au fond un nuage qui étoit presque de l'étendue de la prunelle. Dans la suite la tache de l'œil droit se diminua tellement, qu'elle ne paroissoit que comme un nuage fort superficiel, & le nuage de l'œil gauche disparut presque entiérement. Le malade eut peine pendant quelque tems à souffrir le grand jour, il ne cessa point de voir quelques nuages des deux yeux, & voyoit assez pour se conduire, & pour discerner tous les objets communs.

Je me crois obligé d'avertir ici que dans ces sortes de cataractes, quoiqu'on ait bien réussi, que les yeux se soient éclaircis, & que les malades voyent ensuite de l'opération, on n'est pas toujours sûr que l'œil demeure en cet état: souvent il se corrompt & se perd, pour l'abondance ou la mauvaise qualité du pus, comme je l'ai dit ci-devant: ce qu'on attribuë souvent à l'impéritie du Chirurgien Oculiste, mais à tord, il n'y a point de sa faute; & il lui est impossible d'éviter ces sortes de désordres, non plus que ceux qui arrivent ensuite d'un grand épanchement de sang au dedans de l'œil, & beaucoup d'autres qui ne dépendent pas de lui.

Du déplacement forcé du Criſtallin.

CHAPITRE XXI.

CEtte maladie forcée du criſtallin ſe peut encore loger au nombre des cataractes, puiſque le criſtallin acquiert ſouvent la même intemperie qui ſe remarque dans le Glaucoma, & qu'il empêche également la vûe.

Cette eſpece extraordinaire de cataracte, eſt une altération qui arrive au criſtallin, pour avoir été ſéparé de ſon lieu par quelque coup reçû ſur l'œil, au moyen dequoi il ſe deſſéche, faute de nouriture, perd ſa tranſparence, devient blanc, & ôte la vûe.

Il eſt aiſé de concevoir qu'un coup reçû ſur l'œil, ébranlant avec violence toutes les parties intérieures de cet organe, rompt aiſément la membrane délicate qui recouvre le criſtallin, & que s'échapant de cette membrane, il eſt aiſément pouſſé en devant par le corps vitré, ſur lequel il eſt apuyé, & qu'en cet état ne pouvant plus recevoir de nourriture, il faut néceſſairement qu'il s'altére & ſe deſſéche.

Les ſignes de cette maladie ſont très aparens : on ſçait déja la cauſe par le raport du malade. On regarde l'œil, ſi le coup eſt récent : on remarque ſouvent du ſang extravaſé au dedans, qui dénote qu'il y a pluſieurs parties intérieures intereſſées :

on voit la pupille plus dilatée qu'à l'ordinaire, ce qui fait connoître que le cristallin est apuyé contre l'uvée, comme je l'ai dit, en parlant de la protuberance de ce corps; elle est le plus souvent sans mouvement, ou s'il y en a, il est très obscur. Dans le commencement comme le cristallin est encore transparent, les malades voïent, mais fort confusément, parce que le cristallin étant plus avancé en devant qu'il ne doit, les réfractions des rayons de lumiére doivent être fausses.

Tant que le cristallin est transparent, on ne le peut distiguer, puisqu'on ne peut même le voir dans son état naturel : mais quand il commence à blanchir, on le distingue aisément, & on le voit alors apuyé contre l'uvée : sa blancheur augmente de plus en plus, & enfin en se desséchant, il diminue en grosseur, & paroît sous la forme d'une cataracte, telle à peu près que le glaucoma, si on ne considere que son altération : ou comme la protuberance, si on considere sa situation & la dilatation de la pupille : alors les malades ne voïent plus que comme ceux qui sont attaquez de vraies cataractes, c'est-à-dire, l'ombre des corps opaques, lorsqu'ils sont interposez entre leurs yeux & le grand jour.

Quand le cristallin est apuïé également sur l'uvée, son trou est plus ample, & conserve sa figure ronde; mais lorsqu'il est apuïé inégalement par quelqu'un de ses côtez, le trou de l'uvée devient oblong ou d'une autre figure.

Je ne ſçais ſi quelqu'un a tenté l'opération de cette eſpece de cataracte : mais je ſçais bien que nos Auteurs l'ont reconnue pour très ſuſpecte, & qu'ils deffendent même d'y toucher. Je ne me ſuis jamais hazardé de la faire, dans la crainte que j'ai eue que le corps vitré ne ſe trouvât deſrangé par le coup, & que d'autres parties ne fuſſent pareillement intereſſées, comme cela doit vrai-ſemblablement arriver, & qu'ainſi l'opération ne fût inutile, quand bien même le criſtallin auroit pû être abaiſſé. Voici un exemple d'une telle maladie.

OBSERVATION.

Etant à Sezanne il y a quelques années, un jeune homme m'y vint trouver, pour me demander conſeil ſur un accident qui lui étoit arrivé quelques jours auparavant; joüant à la longue paûme, il reçut un coup de bale ſur un de ſes yeux, auſſi-tôt il perdit l'uſage de cette partie, ne voyant que confuſément la lumiére. Il y eut une legere échimoſe audeſſous de la cornée, qui ſe diſſipa bien-tôt, à la faveur d'une ſaignée & de quelques legers deffenſifs qu'on lui apliqua ſur l'œil. Le criſtallin qui étoit déja un peu trouble, me parut apuïé ſur l'uvée, dans une ſituation égale, la pupille étoit fort dilatée & ronde, & n'avoit plus qu'un mouvement fort obſcur. Comme ce criſtallin étoit encore un peu tranſparent, le malade voyoit la lumiére, ſans pouvoir diſtinguer aucun corps. Je

lui dis mon ſentiment ſur cet accident.

Quatre ou cinq mois après étant retourné à Sezanne, il me vint encore trouver pour ſçavoir ſi on ne pouroit point lui ôter cet obſtacle qui l'empêchoit de voir : je trouvai alors ce criſtallin d'un beau blanc, aſſez ſemblable à une cataracte loüable, l'uvée dans la même diſpoſition que ci-deſſus, & le malade ne voïoit plus que comme ceux qui ſont travaillez de cataractes vraies & confirmées : l'œil ne paroiſſoit ni plus gros, ni plus petit que l'autre, & la couleur en étoit bonne. Et lui ayant dit qu'une telle maladie étoit trop ſuſpecte pour en eſperer un favorable ſuccès, il ſe conſola de la perte de ſon œil, ſur la bonté de celui qui reſtoit, ſans me prier davantage d'entreprendre une opération, que j'aurois toûjours refuſé de faire pour les raiſons ci-deſſus.

Il arive auſſi quelquefois, (mais cela eſt bien rare, ne l'aïant encore vû que deux fois, dont la derniére étoit en un Gentilhomme bleſſé auſſi d'une bale, en joüant à la paume,) que le criſtallin enſuite d'un coup reçû ſur l'œil, ſe porte en devant, s'apuïe ſur l'uvée, dilate ſon trou, & diminuë ſi conſiderablement la vûe, que le malade ne peut diſtinguer les objets, & cependant le criſtallin ne perd point ſa tranſparence dans la ſuite. Aparemment que dans cette rencontre le criſtallin n'eſt point ſéparé du corps vitré, & qu'il reçoit ſa nourriture à l'ordinaire ; mais que cet accident vient de ce que le corps vitré

ayant été ébranlé par la violence du coup, il s'est fait solution de quelques-unes de ses fibres intérieures qui sont extrémement délicates, & particuliérement de celles dont j'ai parlé dans le chapitre onziéme de la description de l'œil, & que j'ai dit partir de differens endroits de sa membrane vers sa partie postérieure, & s'unir ensemble vers sa partie antérieure vis-à-vis le milieu de la partie postérieure du cristallin; au moïen de laquelle solution, ce corps a plus de disposition à s'avancer en devant, & faire avancer ainsi le cristallin.

J'ajoûterai encore ici avant que de finir ce chapitre, que j'ai vû quelques personnes travaillées de cataractes vraies, ausquelles j'ai fait l'opération assez heureusement, qui m'ont dit ne s'être apperçûes de leur maladie, qu'après avoir reçû un coup sur l'œil: cela peut être. Il peut arriver qu'un coup reçû sur l'œil assez légérement, ébranle le cristallin, sans rompre sa membrane, & sans déranger ou interresser considérablement aucune autre partie; & qu'un cristallin ainsi ébranlé se trouve plus disposé à recevoir la fluxion de l'humeur qui cause la cataracte vraie, qui est même déterminée en quelque façon par le coup à couler plûtôt sur l'œil, à cause de la foiblesse qui y reste: de la même maniére que nous voions qu'une humeur rhumatisante se jette plûtôt sur une partie qui a reçû quelque coup, ou qui a souffert quelque extension. C'est ainsi qu'on

peut concevoir la cause primitive des cataractes. Et comme elles ont les mêmes signes des autres cataractes vraies, qu'elles se forment dans les mêmes têms, & qu'elles le sont effectivement, elles se traitent aussi de la même maniére.

Des taches du Cristallin, & des Imaginations Perpetuelles.

CHAPITRE XXII.

1. *Des Taches du Cristallin.*

APrès avoir traité des maladies qui altérent le cristallin en toute sa substance, & que j'ai apellées cataractes, il ne me reste plus pour finir la description des maladies de ce corps, que de parler de cette altération particuliére ou d'une seule partie de sa substance, que je nommerai *Tache*, & par occasion de dire quelque chose touchant certaines *Imaginations*, que j'apellerai *Perpetuelles*, que l'on prend souvent pour des avant-coureurs de cataractes.

Par *tache du cristallin*, j'entens une espece de cicatrice qui est le plus souvent blanche, qu'on remarque sur sa superficie, & qui blesse la vûe.

Elle est le plus souvent la suite d'un très petit abcès ou pustule, qui se forme sur la superficie du cristallin, dont l'humeur étant en très petite quantité & benigne,

se resoût & se consomme, sans causer d'autre altération au cristallin, que celle du lieu où cette petite pustule se trouve, & cet endroit du cristallin se cicatrise ensuite.

Dans son commencement on la connoît par un nuage fort leger qui paroît sur le cristallin, & par le raport du malade qui se plaint que sa vue est broüillée : dans la suite ce nuage devient plus épais, & ensuite il blanchit.

On ne peut cependant dans les premiers mois assûrer positivement que ce ne soit pas le commencement d'une cataracte, ou d'une ulcération ambulante du cristallin, parce qu'on ne peut juger de la nature de la pustule : mais quand aprés un, deux ou trois ans cette tache reste dans le même état, on peut probablement assûrer qu'elle y restera toute la vie.

Quand cette tache est blanche, on la voit aisément, & quand elle est noirâtre ou très superficielle, on ne la peut distinguer ; mais on conjecture qu'elle y est par le raport du malade.

Selon l'endroit que cette tache occupe, les malades semblent voir devant l'œil & en l'air un nuage qui suit l'œil en tous les lieux où la vûe se porte.

Les malades en sont plus ou moins incommodés, suivant qu'elle est plus grande, ou plus petite, ou plus profonde, ou plus superficielle.

Les taches du cristallin ne s'effacent point, ainsi les remedes y sont inutiles :

elles n'augmentent point aussi, à moins qu'elles ne s'ulcérent de nouveau, & elles ne s'ulcérent pas, sans qu'il se fasse une nouvelle fluxion d'humeurs sur cette partie : & quand cela arrive, le cristallin s'ulcere quelquefois entiérement, & il se forme ainsi une cataracte purulente, ou au moins une mixte qui tient de la purulente.

J'ai donné un exemple de cette maladie, en décrivant la maladie de l'œil droit de cet homme dont j'ai parlé dans l'observation du chapitre 19. J'en pourois encore donner d'autres, ayant plusieurs fois remarqué de semblables taches sur differentes personnes travaillées des mêmes symptômes dont j'ai parlé, & qui sont demeurées dans le même état : mais comme plusieurs observations d'une même nature sont assez inutiles, je me contenterai de raporter celle-ci, pour mieux faire connoître ce que c'est que cette maladie.

OBSERVATION.

Ayant par hazard vû une vache qu'un Boucher conduisoit à sa boucherie, qui avoit une semblable tache sur le cristallin d'un de ses yeux, je priai ce Boucher de m'en envoyer l'œil. L'ayant, je l'ouvris, & je remarquai sur la superficie antérieure du cristallin, & un peu à côté, une tache blanche semblable à une de ces cicatrices blanches qui restent sur la cornée transparente après les ulcéres de cette partie : elle étoit de la grandeur d'une lentille,

fort luiſante & polie, & s'enfonçoit dans le criſtallin de l'épaiſſeur d'un liard. La membrane qui recouvroit le criſtallin étoit entiére, ſans être aucunement tachée ou altérée à l'endroit de cette tache, & tout le reſte de l'œil étoit dans une bonne diſpoſition.

2. *Des Imaginations Perpetuelles.*

Les *Imaginations Perpetuelles*, ſont de certaines ombres comme des fils d'araignées, des points, des aîles de moûches, des floccons de laine & autres choſes de cette nature, qui paroiſſent à une certaine diſtance devant les yeux, ſans qu'on remarque aucun vice au dedans de leurs globes.

Je les apelle *Imaginations*, à cauſe de leur raport à ces imaginations qui précédent les cataractes : & *Perpetuelles*, parce qu'elles ſubſiſtent pendant tout le cours de la vie, ſans être ſuivie de cataractes comme les autres.

Dans leurs commencemens, ceux qui en ſont incommodez, en regardant l'eau d'un fleuve, le ciel, une muraille blanche un peu éloignée, ou autres corps blancs, s'imaginent voir répandus en l'air un nombre infini de petits points étincelans & ſe mouvans dans tous les lieux où ils portent leur vûe. Dans la ſuite ces points étincelans noirciſſent, & ſe convertiſſent en de petits cercles, en fils ou toiles d'araignées, en aîles de mouches,

floccons de laine & autres choses semblables, qui insensiblement semblent se raprocher de leurs yeux : ensorte que ces personnes jugent que ces choses sont à cinq ou six pieds & quelquefois à un demi pied ou à un pied devant eux.

Les deux yeux n'en sont pas toûjours affectez également, & quelquefois un œil seul en est affecté, sans que l'autre le soit; mais le plus souvent ils sont tous les deux affectez en même tems. Ces ombres conservent aussi entr'elles une situation égale.

J'ai connu des personnes qui en étoient si incommodées, que sans y penser, elles portoient leurs mains devant leurs yeux pour les détourner, & en lisant ou écrivant, il leur sembloit que ces ombres se mouvoient sur le papier.

On distingue ces imaginations de celles qui précédent les cataractes, en ce qu'elles sont fort long-tems à se former, étant formées qu'elles augmentent peu, & qu'elles n'incommodent pas plus que feroient les choses ausquelles elles ressemblent, si elles étoient posées entre les yeux & les objets qu'on regarde : au lieu que celles qui précédent les cataractes, augmentent tellement, qu'elles sont bien-tôt suivies d'une diminution très sensible de la vûe.

Ces imaginations, comme je l'ai dit, subsistent toute la vie, sans qu'on les puisse faire dissiper par aucuns remedes. Ce n'est pas aussi pour les guérir que je les décris ici, c'est seulement afin qu'on puisse assû-

rer ceux qui en ſont incommodez, qu'elles ne ſeront pas ſuivies de la perte de leur vûe : pourvû que l'on ſçache qu'il y a pluſieurs années qu'ils en ſont incommodez, ſans augmentation ſenſible. J'en connois pluſieurs qui depuis quinze & vingt ans, ſe ſont plaints à moi de telles choſes, & qui ſont encore à préſent dans le même état.

Il eſt aſſez difficile de connoître au vrai la cauſe de ces imaginations, & les parties de l'œil dans leſquelles elles ſe forment. J'ai quelquefois penſé qu'elles provenoient d'un vice de quelques fibres de la rétine, & d'autres fois qu'elles pouvoient avoir leur ſiége dans le corps vitré : mais ayant conſidéré leur raport avec ces imaginations qui pécédent les cataractes ; que comme elles, elles ſemblent être hors de l'œil & voltiger en l'air ; qu'elles gardent entr'elles une ſituation égale, & qu'elles ſubſiſtent pendant toute la vie. Je me ſuis déterminé à penſer que leurs cauſes devoient ſe rencontrer, ou dans le criſtallin même, puiſque celles qui précédent les cataractes y ont leur ſiége, ou dans la membrane qui l'environne. Ce qui me fait conjecturer, ou que c'eſt un vice de quelques fibres qui compoſent les pellicules exterieures du criſtallin, ou bien une dilatation des veines répandues par ſa membrane. Et ce qui me feroit le plus pencher à cette derniere opinion, c'eſt que j'ai connu par expérience que ceux qui dans leur jeuneſſe ont la vûe très ſubtile, & qui ſont expo-

ſez pendant le cours de leur vie au vent, au froid & aux autres injures de l'air, y ſont plus ſujets que les autres : parce que ces choſes arrêtant en quelque façon dans les veines de cette membrane, le mouvement circulaire du ſang, celui qui eſt pouſſé continuellement par les arteres, trouvant un obſtacle qui s'oppoſe à ſon cours, étend & dilate inſenſiblement les vaiſſeaux qui le contiennent; ce qui arrive d'autant plus facilement, que la texture de ces parties ſe trouve très délicate, & cela de la même maniere que les varices ſe forment dans les autres parties de notre corps.

Voilà toutes les maladies dont le criſtallin peut être affecté, du moins celles que j'ai pu connoître : car je ſçais bien que beaucoup d'Auteurs lui en attribuent d'autres, dont je ne ferai point de mention, les croyant plûtôt imaginaires que réelles. Je paſſe donc aux autres maladies qui attaquent les parties interieures de l'œil, & les membranes qui forment ſon globe, que je décrirai plus ſuccinctement que je n'ai fait celle du criſtallin.

Fin de la premiere Partie.

DES MALADIES DE L'ŒIL.

SECONDE PARTIE

Contenant les maladies du Corps Vitré, de l'humeur Aqueuſe, de la Rétine, du nerf Optique, de l'Uvée, de la Cornée, & des membranes qui forment le blanc de l'Oeil.

Des maladies du Corps Vitré.

CHAPITRE I.

PUISQUE j'ai commencé la deſcription des maladies de l'œil par les interieures, & que d'abord j'ai décrit celles du criſtallin, comme étant celles qui ont donné naiſſance à ce preſent Traité: je ſuivrai le même ordre, & je continuerai cette deſcription par les maladies dont chaque partie renfermée dans le globle de l'œil, peut être attaquée; puis je paſſerai à celles de la cornée & de la conjonctive, & ainſi en retrogradant, j'expliquerai celles de toutes les autres parties qui ſont attachées au globe & contenues dans l'orbite, & enfin je finirai

par celles des angles des yeux & des paupieres.

1. *De la fonte & corruption du corps Vitré.*

J'ai déja parlé *de la fonte & corruption du Corps vitré*, au chapitre 18. de la premiére partie, & ce à l'occasion *de la Cataracte branlante*, c'est pourquoi je n'en dirai rien davantage, puisque je l'ai assez expliquée en ce lieu là, & que d'ailleurs je n'ai point de remedes à proposer pour cette maladie qui de sa nature est incurable.

2. *De son extension non naturelle.*

Il y a une autre maladie que je lui attribuë, & que j'aurois peine à faire connoître[1], si je n'en commençois la description par les symptomes qui l'accompagnent.

J'ai vû plusieurs fois des malades qui se plaignoient d'une douleur à la partie antérieure de la tête & à l'œil, quelques-uns d'un seul côté, & d'autres des deux côtez : ensuite de cette douleur qui s'apaisoit en quelques-uns, & en d'autres qui continuoit moins violemment, le globe de l'œil du côté de la douleur, paroissoit un peu plus gros & plus éminent, la pupille se dilatoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire, sans se resserrer que très peu & très difficilement au grand jour ou au soleil, & la vûe se diminuoit si fort, qu'à peine pouvoient-ils distinguer la lumiére & très

confusément les objets communs, ne pouvant même se conduire seuls. En la plûpart ces accidens arrivoient sur les deux yeux, ou en même tems, ou quelque tems après. En quelques-uns la douleur qui précédoit la diminution de la vûe, n'étoit pas bien considérable, ne ressentant même que quelque pesanteur en cette partie; en d'autres elle étoit violente. Quelquefois je ne pouvois remarquer que le globe de l'œil fût plus éminent qu'à l'ordinaire, particuliérement en ceux qui avoient les yeux noirs naturellement, dont ordinairement les membranes sont plus épaisses & plus fortes, & en ceux qui en étoient travaillez également des deux yeux: mais en ceux qui avoient les yeux bleux, ou blancs, ou gris & bien fendus, & en ceux qui n'avoient qu'un œil d'affecté, je remarquois plus aisément que l'œil étoit plus gros. Enfin dans la suite, à la faveur de quelques remedes dont je parlerai ci-après, & même sans remedes, ces accidens diminuoient, & insensiblement la plûpart de ces malades recouvroient la vûe, en telle sorte pourtant qu'ils voyoient un peu moins bien qu'ils ne faisoient avant leur maladie.

Réfléchissant sur tous ces symptomes, je juge que le globe de l'œil ne peut être rendu plus gros & plus éminent, que par quelque humeur qui flue, & s'amasse au dedans de lui. Ceci posé: je dis que cette humeur n'est pas épanchée dans l'espace qu'occupe l'humeur aqueuse, & qu'elle n'en augmente pas sa quantité; parce que

si cela étoit, le globe de l'œil en seroit à la vérité bien augmenté, mais la pupille ne se trouveroit pas dilatée & presque immobile ; puisque cette humeur pouvant passer par la pupille, se logeroit également entre l'iris & la cornée transparente, & ne presseroit point par consequent l'uvée plus d'un côté que de l'autre : ainsi l'uvée conserveroit son mouvement, son trou & sa grandeur ordinaire. Où est t'elle donc ? je dis qu'il y a tout lieu de croire qu'elle est renfermée dans le corps vitré, & qu'elle en augmente considérablement le volume.

Si on considere ce que j'ai dit au chapitre 14. de la description de l'œil, touchant la nouriture de ce corps, il sera aisé de concevoir, que si le suc nouricier qui se filtre continuellement par l'uvée & par le cercle ciliaire, & se porte par les fibres ou canaux ciliaires au corps vitré, où il se répend régulierement dans toutes ses cellules, est plus visqueux & plus grossier qu'il ne doit être, en telle sorte qu'il ne puisse librement traverser les pores de la membrane extérieure de ce corps, pour suivre le chemin de la circulation ; il en doit nécessairement rester dans ce corps plus qu'il n'en convient pour sa nourriture & pour son extension naturelle : & parce qu'il ne cesse pas de s'y en porter de nouveau, il s'ensuit que ce corps doit s'étendre considerablement.

Or le corps vitré ne peut s'étendre & augmenter en volume, que tous les symptomes ci-dessus énoncés n'arrivent. 1. Le

globe de l'œil doit paroître un peu plus gros, à moins que l'épaisseur de la cornée ne s'opose à son extension, puisque naturellement le corps vitré en occupe déja la plus grande partie. 2. La cornée transparente doit être rendue plus éminente, parce que l'humeur aqueuse est poussée violemment en devant. 3. Les malades doivent ressentir de la douleur à l'œil, & par sympathie à la partie antérieure de la tête, dans le commencement & dans le progrès de cette maladie, à cause de la distension des membranes du globe, & de celles qui y sont renfermées, & elle doit diminuer ou s'apaiser dans l'état, puisqu'il ne se fait plus de nouvelle extension : & cette douleur doit être moindre, quand l'extension du corps vitré est moins considerable, ou que l'humeur qui l'a causée, ne flue qu'insensiblement, ou ne s'amasse que petit-à-petit. 4. La pupille doit être dilatée & presque immobile, parce que le corps vitré s'étendant, le cristallin qui est attaché au milieu de sa partie antérieure, est avancé en devant, & presse la partie antérieure de l'uvée, de la même maniere que je l'ai dit, en parlant *de la protuberauce du Cristallin*. 5. La vûe doit extrémement diminuer, parce que les réfractions des raïons de lumiere ne se font plus comme elles le devroient, à cause du changement de situation du cristallin, & que d'ailleurs la rétine étant pressée par le corps vitré, son sentiment en est émoussé. 6. Enfin la vûe se doit rétablir, quand la circulation de

cette humeur ſurababondante ſe rétablit, & que ce corps revient dans ſon état ordinaire, à l'exception qu'elle doit être un peu diminuée, puiſqu'un ſi grand changement ne peut ſe faire dans le corps vitré, ſans qu'il y reſte quelque leger deſordre, & dans les autres parties du globe qui ont ſouffert.

Si l'humeur qui remplit & étend le corps vitré, ne s'altere pas, pendant qu'elle y ſéjourne, c'eſt une marque qu'elle eſt pure & naturelle, & que ce n'eſt que le ſuc nourricier de cette partie, comme je l'ai ſuppoſé, qui ne péche que, parce qu'il eſt trop viſqueux, & qu'il ne peut entierement circuler : autrement, ſi c'étoit quelque humeur étrangere, acide & maligne, qui ſe mêlât parmi ce ſuc, elle l'altereroit, & cauſeroit la fonte de ce corps, comme je l'ai dit ci-devant, en parlant *de la cataracte Branlante.*

Cette maladie dans ſon commencement eſt fort difficile à diſtinguer *de la protuberance du Criſtallin*, même *de la cataracte vraie*, en ayant preſque les ſignes : mais dans la ſuite, comme on voit que ſon progrès eſt plus promt, ſans qu'il paroiſſe d'alteration dans le criſtallin, & qu'étant dans ſon état, quelque tems après les malades commencent à diſtinguer un peu mieux la lumiere ; on s'aſſure de ſa nature.

Les hommes d'une conſtitution mélancolique & atrabilaire, ſont quelquefois travaillés de cette maladie ; mais les perſonnes qui y ſont les plus ſujettes, ce ſont les

les femmes grosses qui aprochent d'une telle constitution; & chez lesquelles cette maladie commence quelquefois dès le second mois de leur grossesse, & continue souvent jusques après leurs couches; & les filles qui ne sont point réglées ou mal réglées, ausquelles elle dure aussi quelquefois quatre & cinq mois.

Nos Praticiens confondent cettte maladie avec la *Goute sereine*, à cause qu'il ne paroît point d'autre vice dans l'œil, hors la dilatation de la pupille; mais j'en ferai voir la diférence en parlant de cette autre maladie. Sennert s'y est aussi trompé, & c'est certainement cette maladie qu'il décrit comme maladie du nerf optique, au chapitre 37. de la 2. section du 1. livre de la 3. partie de sa pratique de Medecine, lorsqu'il dit: *Cognoscitur hoc malum, quòd oculi planè clari apparent, nihilque vitii in iis animadvertitur, nisi quòd pupilla nigrior & amplior apparet.* Et quoiqu'il ne fasse pas mention des autres signes dont j'ai parlé, ceux qu'il raporte de la noirceur & de l'étendue de la pupille, suffisent pour faire distinguer cette maladie de la goute sereine. De plus l'observation qu'il a faite dans quelques femmes grosses, travaillées de cette maladie, qui leur avoit duré quatre, cinq & six mois, & en quelques-unes jusques après leurs couches, & qui étoit ensuite cessée d'elle-même, me confirme dans mon opinion.

Cette maladie ne se guérit pas toujours: quand l'humeur qui la cause, est trop vis-

queuſe, & qu'au lieu de ſe réſoudre, & de reprendre ſon chemin ordinaire, elle ſe congéle, elle eſt ſouvent incurable; mais quand elle s'attenue, devient plus fluide & peut circuler, elle eſt curable. On le connoît, ſi-tôt qu'elle eſt dans ſon état : car ſi les malades voyent encore quelque lumiere, & que quelque tems après ils commencent à diſtinguer un peu mieux les objets, c'eſt un très bon ſigne.

Pour la cure de cette maladie, on juge bien que dans le commencement & dans le progrès, les ſaignées du bras & de la jugulaire, même de l'artere des tempes, & celles du pied, lorſqu'il y a ſuppreſſion d'hémoroïdes dans les hommes, ou de mois dans les femmes ou filles, conviennent, s'il y a plénitude : que le cautere au derriere de la tête entretenu, ouvert pendant pluſieurs mois, les veſiccatoires devant ou derriere les oreilles, & autres remedes de cette nature qui évacuent & dérivent, & que l'on doit employer ſuivant la violence de la maladie & les forces du malade, ſont auſſi utiles dans le progrès de cette maladie : de même que dans l'état & ſur le déclin, les purgatifs univerſels que l'on diſpoſe ſuivant le tempéramment du malade, enſuite les ſpécifiques que l'on croit purger plus particulierement la tête & les yeux, parce qu'ils inciſent davantage les humeurs, les attirent des parties éloignées, & les purgent enſuite, tels que ſont les pilules *Sine quibus*, qui ſe donnent depuis un ſcrupule

jusques à une drachme, après le premier sommeil, ou le matin à jeun, *celles de Hiere avec l'Agaric*, *celles d'Agaric*, *les Cochées*, ou autres qui se donnent de même & en même dose.

Ces purgatifs se reïterent de six ou de huit en huit jours, & même plus souvent si on le juge nécessaire. A l'égard des femmes grosses, on ne les doit donner qu'avec prudence, & toujours suivant le conseil de Messieurs les Medecins. Dans les jours d'intervale, l'usage de la décoction *d'une once de racines de Salse-pareille, & d'une demie once de celle de Squine*, infusées & cuites dans deux pintes d'eau jusques à la diminution d'un quart, dont on fait prendre au malade deux verres le matin & autant le soir, à quatre ou cinq heures loin de ses repas, pendant quinze jours ou trois semaines; est utile pour, en consommant & poussant par transpiration les humeurs, diminuer en même tems celle qui est épanchée dans le corps vitré.

Voilà les remedes dont je me suis servi assez utilement dans cette maladie. Pour les fomentations & les collyres, je les crois inutiles dans cette rencontre, & dans quelques autres maladies des parties intérieures de l'œil: du moins je ne me suis pas encore apperçû qu'ils soient d'un grand secours: si cependant on s'en veut servir, on peut employer ceux qui attenuent & résolvent.

3. *De la solution & autres maladies du Corps vitré.*

La *solution de continuité du corps vitré*, soit qu'elle arrive par un coup reçû sur l'œil, qui brise & rompt ce corps, soit par la playe de l'œil faite avec un instrument pointu ou tranchant, soit par l'érosion d'une matiére purulente épanchée dans l'œil, se met au nombre de ses maladies: mais comme dans ces rencontres, cette partie n'est pas seulement affectée, mais aussi les voisines, & que la suite de ces maladies communes est la *confusion & destruction de l'œil*, je n'en parlerai qu'au chapitre huitiéme.

On lui en attribue encore quelques autres: comme, lorsqu'il diminue en volume, faute de nouriture; mais cette maladie se doit raporter *à l'Atrophie* de tout l'œil, dont je parlerai au chapitre 7. & lorsqu'il devient plus obscur, ce que je n'ai point encore observé: c'est pourquoi je n'en dirai rien, non plus que de sa situation changée.

On veut aussi que la membrane qui le recouvre & le cristallin, ait ses maladies; qu'elle devienne plus épaisse, lorsqu'elle s'abreuve de trop d'humeur, ce qui lui fait diminuer de sa transparence; qu'elle se relâche & se ride; qu'elle soit travaillée de petites pustules, de petits ulcéres & de petites cicatrices: d'où on fait naître des diminutions de vûe, dont le nom seul

fait l'essence : mais je ne reconnois point d'autres maladies de cette membrane, que celles dont j'ai parlé, en traitant des differentes altérations du cristallin & du corps vitré, & celles qui lui arrivent par la destruction des autres parties intérieures de l'œil, ou par les matiéres purulentes épanchées dans le globe; ainsi ce sont toutes mladies communes, dont il est inutile de parler en particulier.

Des Maladies de l'humeur aqueuse.

CHAPITRE II.

1. *De son abondance non naturelle.*

L'Humeur aqueuse péche, lorsqu'elle est en trop grande quantité. L'inflammation des parties extérieures de l'œil en est souvent la cause; parce que le sang étant arrêté dans les veines, l'humeur aqueuse ne peut circuler librement, ce qui fait qu'elle séjourne dans le globe, & l'étend. Les grands dépôts d'humeurs pituiteuses & visqueuses sur l'œil, augmentent aussi cette humeur.

On connoît cette maladie, quand le globe de l'œil est un peu plus gros & plus éminent qu'à l'ordinaire, par la difficulté de voir, par l'étendue naturelle de la pupille, & par la présence des maladies qui la causent, & dont celle-ci n'est qu'un symptome.

Quand l'inflammation cesse, la circulation de cette humeur se rétablit, & l'œil se remet dans l'état qu'il étoit ; ainsi la trop grande quantité de l'humeur aqueuse, qui suit les inflammations des parties extérieures de l'œil, cause d'elle-même peu de desordre : mais quand elle est causée par de grands dépôts d'humeurs, souvent elle s'altere & se corromt, de même que les autres parties intérieures.

Pour la cure de cette maladie, il n'y a rien de particulier à ajouter au traitement des maladies principales, dont elle dépend : ainsi voyez les chapitres 6. & 13. suivans.

2. *De sa diminution & de son écoulement.*

Elle péche encore, lorsqu'elle se diminue, ou qu'elle s'écoule. Sa *Diminution* arrive, ou par une extréme vieillesse, ou par une violente maladie, ou par l'atrophie de l'œil : & elle s'écoule par la ponction, les playes & les ulcéres qui pénetrent la cornée. Et de quelque maniere que cette diminution se fasse, l'œil s'affaisse, l'iris se ride & quelquefois la cornée, & les malades discernent difficilement les objets.

Quand cette diminution arrive par une extréme vieillesse, il est très rare que cette humeur se rengendre dans une quantité suffisante, pour tenir le globe de l'œil étendu, comme il étoit auparavant : je ne l'ai point vû arriver, on en cite cependant des exemples.

Quand c'est par une violente maladie, cette humeur se rétablit, quand le malade revient en convalescence.

Quand c'est par une atrophie de tout l'œil, il ne s'en fait aucune réparation.

Et quand cette humeur s'est écoulée par quelque ponction de l'œil, ou par quelque playe ou ulcere, elle se rengendre si-tôt que la ponction, ou la playe, ou l'ulcére ne sont plus assez ouverts, pour la laisser écouler, & la vûe se rétablit; à moins que toutes ces choses n'ayent causé d'autres desordres, ou que l'écoulement n'ait été extraordinaire.

J'ai donné la raison de cette réparation au chapitre 14. de la description de l'œil, & j'ai raporté un exemple de cette même réparation en la sixième observation du chapitre 14. de la premiere partie. Dans la suite j'en raporterai encore quelque autre, en parlant de la nature de la cornée & de ses ulceres.

Comme cette réparation dépend entierement de la nature, on n'employe point d'autres remedes que ceux qui conviennent aux plaïes, aux ulceres, ou autres maladies qui la causent.

3. *De sa consistance viciée.*

C'est aussi un vice, quand cette humeur est plus ou moins visqueuse qu'elle ne doit être naturellement. Quand elle est plus visqueuse, elle rend l'œil un peu moins clair & brillant; & quand elle l'est moins, il paroît plus clair. Ces vices sont des sui-

tes de la disposition génerale de la masse du sang : & j'ai remarqué plusieurs fois, en ouvrant des yeux d'animaux, que ceux qui avoient des abcez ou tumeurs schirreuses dans les entrailles, l'humeur aqueuse dans ceux-là n'avoit pas plus de viscosité, que l'eau commune. Ces vices ne demandent aucuns remedes particuliers.

Des maladies de la Rétine.

CHAPITRE III.

I. *De l'Aveuglement de nuit.*

SI la Rétine est un dévelopement, ou plûtôt un tissu délié & fort tendre des fibres molles & moëleuses du nerf optique, comme je l'ai dit au chapitre 9. de la description de l'œil; on peut dire que les maladies qui attaquent cette membrane, affectent souvent & en même tems le nerf optique; & que celles qui travaillent ce nerf, travaillent aussi cette membrane.

Un Chirurgien Oculiste ne peut pas toujours par lui même découvrir les maladies de ces parties : souvent elles n'ont aucuns signes sensibles, & ce n'est que sur le raport du malade, qu'il peut juger de son existence.

Ainsi lorsqu'un malade, qui a toujours bien vû, & dont l'œil ne paroît nullement affecté, se plaint qu'il voit médio-

crement bien pendant le grand jour; qu'il ne voit qu'avec peine, quand la lumiére est moindre; & qu'il ne voit aucunement le soir & la nuit, même quand la lune luit, c'est la maladie que nos Auteurs appellent, *Aveuglement de nuit*. (a)

Sans m'amuser à réfuter l'opinion commune de nos Auteurs touchant la cause de cette maladie, dont la principale selon eux est une épaisseur imaginaire des esprits visuels; je dirai qu'elle vient, ou de ce que les fibres de la rétine ont un peu trop de consistance, de sorte qu'une forte lumiére peut bien les ébranler, mais une foible ne le peut; ou de ce que ces mêmes fibres sont enduites de quelques humeurs visqueuses qui en diminuent leur sentiment, qui ne peut être excité par une foible lumiére, au lieu qu'une forte surmonte cet obstacle.

Lorsque cette maladie est invétérée, & qu'elle vient de ce que les fibres de la rétine ont un peu trop de consistance, ce qui arrive pour l'ordinaire plûtôt aux vieillards, elle ne se guérit point: mais elle se peut guérir, quand elle est récente, & qu'elle vient de ce que ces mêmes fibres sont enduites de quelques humeurs épaisses & visqueuses, & particuliérement si ce sont de jeunes gens qui en soient affectez, qui souvent mêmes guérissent sans aucuns remedes.

Comme il n'y a point de signes qui

(a) NYCTALOPIA.

fassent connoître cette maladie, hors le raport du malade, aussi n'y en a t'il point qui fassent juger si cette maladie sera curable, ou non : c'est pourquoi dans le commencement il est toujours bon de faire les remedes qui conviennent à cette maladie.

Pour cet effet, on fait observer au malade un régime de vivre exact : on le saigne du bras, de la jugulaire, ou de l'artére des tempes, s'il y a plénitude : on le purge ensuite avec les pilules *Sine quibus*, *cochées*, *lucis*, ou autres : on employe quelquefois *les vesiccatoires*, *cautéres*, *masticatoires* & autres remedes semblables, qui évacuent les humeurs des parties voisines : on lui fait prendre enfin la décoction *de Salse-pareille & de Squine*; & le tout comme je l'ai dit au chapitre premier. J'en ai traité ainsi plusieurs qui ont recouvré entiérement l'usage de la vûe.

Nos Auteurs employent aussi pour cette maladie plusieurs collyres, qui à la verité sont bons pour quelques maladies de la cornée, & qui sont inutiles dans celle-ci, puisqu'il ne peut pénétrer jusques au lieu où est la maladie. L'idée qu'ils se formoient de cette maladie, pouvoit excuser leur pratique : mais l'inutilité de leur application, qu'ils ont sans doute reconnuë, les rend inexcusables.

2. *De l'Aveuglement de jour.* (a)

Si au contraire un malade se plaint, que pendant le jour il a beaucoup de peine à souffrir la lumiére, qu'il ne peut que difficilement distinguer les objets communs, & que le soir, la nuit & à l'ombre il souffre plus aisément la lumiére & distingue mieux les objets; on juge aussi que cette maladie est une affection de la rétine, & qu'elle vient de ce que les fibres de cette membrane sont plus tendues qu'elles ne doivent être, soit par quelque disposition inflammatoire, ou par séchéresse: ce qui fait que la rétine est si sensible, qu'une lumiére un peu forte, ébranlant trop ses fibres, la blesse; & qu'une très foible lumiére, ne les ébranlant qu'autant qu'il est nécessaire ponr voir, ne lui cause aucune douleur.

La disposition inflammatoire de la rétine est le plus souvent causée par une violente ophtalmie, ou par des pustules, abcez, ou ulcéres de la cornée, ou par les plaïes de cette membrane: parce que dans toutes ces rencontres la cornée ne peut être enflammée, sans que l'uvée & la rétine ne se ressentent de cette inflammation: d'où vient que pour l'ordinaire les malades qui sont travaillez de ces maladies, se plaignent d'une douleur chagrinante par tout l'œil. Elle est aussi causée

(a) HEMERALOPIA.

par un écoulement de larmes chaudes & âcres, par des violentes douleurs de tête tant sympathiques qu'idiopathiques, par des vapeurs, par de certains accez épileptiques, par des plaïes à la partie antérieure de la tête, & par toutes les autres maladies qui peuvent causer de l'inflammation à la dure ou à la pie-mere; laquelle inflammation se communique au nerf optique & par consequent à la rétine, à cause de la sympathie de ce nerf avec ces membranes. Et la sécheresse de la rétine arrive pour l'ordinaire ensuite des maladies aigues & violentes, qui consomment & attenuent promptement toutes les parties.

L'*Aveuglement de jour*, est une maladie qui a des signes sensibles; puisqu'elle se manifeste le plus souvent par les maladies qui la causent, que d'ailleurs les malades ont les paupiéres fermées pendant le jour, ne les pouvant ouvrir sans souffrir de la la douleur; & que même leur pupille se resserre plus qu'elle ne doit à la presence de la lumiére, & ne se dilate que dans les ténebres.

Quand cette maladie est causée par une disposition inflammatoire de quelque cause qu'elle vienne, elle se termine, quand les maladies principales dont celle-ci n'est qu'un symptome, cessent: ainsi elle se guérit promptement, quand les maladies dont elle dépend se guérissent en peu de tems; & elle dure long-tems, quand ces maladies se rendent habituelles. Et quand

elle vient de sécheresse, on emploie un bon régime de vivre capable de réparer promptement toutes les parties attenuées. Ainsi cette maladie se guérit sans autres remedes particuliers.

On remarquera que c'est cette maladie qu'Hippolicrate au livre 2. de ses prédictions & ailleurs apelle *Nyctalopia*, & ceux qui en sont affectez, *Nyctalopes* : nom cependant que nos Auteurs ont transferé à la maladie précédente, comme lui convenant mieux selon sa signification étimologique, & ont apellé celle-ci, *Hemeralopia*, c'est-à-dire, *Aveuglement de jour.*

3. *De quelques autres affections de cette Membrane.*

On doit mettre encore au nombre des affections de la rétine, *ces foiblesses & diminutions de vûe, & ces gros nuages noirs, jaûnes, ou rouges*, qui arrivent après avoir regardé fixement le soleil, ou pour avoir été subitement surpris d'une violente lumiére, ou pour avoir regardé avec trop d'attention avec des lunettes de longues vûe des objets éloignez & fort éclairez, ou pour s'être servi de verres fort convexes pour voir des petits objets, ou enfin pour avoir trop long-tems tenu la vûe sur des corps blancs : parce que toute forte lumiére, de quelque maniére qu'elle entre dans l'œil, ébranle avec trop de violence la rétine & altére ses fibres. Toutes ces choses disparoissent, quand les fibres de cette

membrane se remettent dans leur état naturel : mais quand le vice que ces fibres ont contracté est considerable, elles continuent quelquefois à paroître pendant tout le reste de la vie.

Voilà les maladies qui attaquent plus particuliérement la rétine : mais ne confondez pas parmi ces maladies, ces autres symptomes presque semblables, qui sont des suites de la mauvaise conformation de la cornée, des vices de l'uvée, du cristallin, ou du corps vitré : il est aisé de ne s'y point tromper, puisque tous ces vices ont des signes très sensibles, comme je l'ai déja fait voir, & comme je le ferai encore connoître dans la suite.

Des maladies du Nerf Optique.

CHAPITRE IV.

I. *De la Goute Sereine.* (a)

A L'égard des maladies du nerf optique, la plus considerable est *la Goute Sereine*, qui est un aveuglement qui arrive petit-à-petit, ou tout-à-coup, tantôt à un œil seul, & quelquefois à tous les deux, sans qu'il y ait aucun vice apparent dans les yeux qui en sont affectez.

On croit que la cause la plus ordinaire de cette maladie, est une humeur pituiteu-

(a) AMAUROSIS.

se, grossiére & visqueuse, qui tombe du cerveau dans les nerfs optiques, & les bouche de telle sorte que les esprits animaux n'y peuvent plus couler. Quoiqu'il en soit, il y a aparence que quelque chose de semblable arrive, quand cette maladie se fait subitement sans cause extérieure.

La cause la moins commune est la compression des nerfs optiques, soit qu'elle arrive par un amas d'humeur qui se fait par voïe de fluxion ou de congestion, & qui forme quelque tumeur aux environs de ces nerfs; ou par quelque épanchement de sang ensuite des plaïes pénétrantes en la partie antérieure de la tête, comme je l'ai vû arriver en deux blessez, ou bien ensuite des plaïes ou contusions qui pénétrent dans l'orbite, & y causent un épanchement de sang; ou quand l'instrument dont elles sont produites en pénétrant dans l'orbite, déjette le globe dans la partie oposée & en dehors, & comprime ainsi ou étend violemment le nerf optique.

On peut donc concevoir que la goute sereine est proprement une paralysie des nerfs optiques, & par consequent de la rétine, dont la cause est semblable à celle de la paralysie des autres nerfs de notre corps: ce qui fait que les esprits ne se portant pas par ces nerfs, ils perdent entiérement leur sentiment. Ainsi quoique les rayons de lumiéres qui entrent dans l'œil, frapent la rétine, & y peignent l'image des objets d'où ils partent; il ne se peut faire aucune vision, puisqu'il n'y a plus de sensation.

Quand la vûe se perd tout à coup sans cause extérieure, on juge que la goute sereine est arrivée par une fluxion d'humeur pituiteuse qui a étoupé les pores de ce nerf, ou relâché les fibres : quand il y a une cause extérieure de la perte subite de la vûe, comme ensuite d'une playe pénétrante à la partie antérieure de la tête, ou des playes ou contusions qui pénétrent dans l'orbite, on s'assûre que c'est un épanchement de sang qui la cause, ou bien que le nerf optique a été violemment étendu ou comprimé par le forjettement du globe : mais quand la vûe ne se perd que petit-à-petit, on connoît qu'elle vient de quelque tumeur qui se fait aux environs des nerfs optiques, soit au dedans de la tête, ou dans l'orbite.

Le nerf optique ne peut être étoupé ou pressé, sans que les fibres de la rétine ne se relâchent, & ne perdent leur sentiment ; mais ce vice ne passe point aux autres parties de l'œil : d'où vient aussi qu'il ne paroît rien d'extraordinaire dans les yeux, & qu'on ne peut guéres connoître cette maladie que par le raport du malade.

On distingue la goute sereine de l'aveuglement de nuit, en ce que dans la goute sereine, on ne voit aucune lumiére ; & que dans l'aveuglement de nuit, on voit encore la lumiére & les objets, quand le jour est beau. On la distingue de l'extension du corps vitré ; en ce que dans cette maladie le globe de l'œil paroît quelquefois un

peu plus éminent, que la pupille ſe trouve toujours beaucoup plus dilatée qu'à l'ordinaire, & que les malades voyent quelque lumiere, quoiqu'ils ne puiſſent diſtinguer les objets communs; & que dans la goute ſereine au contraire, le globe de l'œil eſt toujours dans ſon étendue naturelle, que la pupille quoiqu'immobile, n'eſt pas plus dilatée qu'elle le ſeroit pour voir des objets médiocrement éloignez, & qu'enfin l'aveuglement eſt entier. On la diſtingue enfin de toutes les eſpeces de cataractes naiſſantes, en comparant les ſignes de ſes maladies, avec ce que je viens de dire de la goute ſereine.

Quand je dis, quoiqu'immobile, je n'entens point que la pupille ſoit abſolument immobile dans la goute ſereine: car quand cette maladie n'attaque qu'un œil, la pupille ſe dilate & ſe reſſerre, quand les deux yeux ſont ouverts, & qu'on regarde de l'œil ſain des objets differemment éloignez, ou qu'on paſſe entre l'œil ſain & le grand jour quelques corps opaques; parce que les nerfs moteurs qui ſe portent à l'uvée de l'œil malade, étant ſains, les eſprits animaux continuent de ſe porter aux fibres motrices de cette membrane, ainſi elle ſuit les mouvemens de celle de l'œil ſain: mais quand l'œil ſain eſt fermé, la pupille de l'œil malade reſte immobile, parce que la rétine de l'œil malade étant inſenſible à la lumiére, rien n'excite l'ame à déterminer les eſprits animaux de ſe porter aux fibres motrices de l'uvée.

C'eſt rechercher la pierre Philoſophale, que de vouloir chercher des remedes pour guérir la goute ſereine ; cette maladie eſt abſolument incurable : & ſi quelques Auteurs prétendent en avoir guéri, on peut bien penſer qu'ils ſe ſont trompez, & qu'ils ont pris l'extenſion du corps vitré, ou l'aveuglement de nuit pour la goute ſereine, étant aiſé de les confondre enſemble, ſi on n'y prend bien garde.

2. *De quelques autres affections de ce Nerf.*

Le nerf optique eſt auſſi quelquefois affecté d'*Inflammation*, enſuite de celle de la dure ou pie-mere, ou de celle des autres parties de l'œil, comme je l'ai dit, en parlant des vices de la rétine : cette inflammation ceſſe, quand celle de ces mêmes parties ceſſe, & par les mêmes remedes. Il ſouffre des *extenſions & contorſions douloureuſes* de l'épilepſie, & dans les grandes convulſions : *des ſolutions de continuité*, dans quelques grandes playes de l'orbite ; *& quelques autres vices*, qui pour être des ſymptomes communs d'autres maladies, ne doivent pas être mis au nombre de ſes maladies particuliéres.

Des maladies de l'Uvée.

CHAPITRE V.

1. De ses Inflammations & Abcez.

SI toutes les parties qui se nourrissent de sang sont sujettes à s'enflammer & à s'absceder, on peut juger que l'uvée peut être affectée d'*Inflammation* & d'*Abcez* : c'est aussi ce qu'on reconnoît par expérience. L'*Inflammation* est générale ou particuliére. L'inflammation générale arrive plûtôt dans les maladies qui attaquent en même tems toutes les parties intérieures du globe, comme je le ferai voir ci-après : & la particuliére n'arrive qu'à quelque partie de cette membrane, & le plus souvent elle est suivie d'abcez. Quand cette inflammation est à la partie antérieure de cette membrane, je veux dire à l'iris, elle paroît au travers de la cornée transparente, comme une tache rougeâtre ; & quand elle est vers sa partie postérieure, on ne la peut distinguer, & il n'y a que la difficulté de voir, & la douleur que le malade souffre, qui la pourroient faire soupçonner ; mais il faudroit être bien juste dans son jugement.

Quand cette inflammation se résoût, il ne reste point de vice à l'uvée : mais quand elle suppure, elle forme un abcez qui, lorsqu'il est petit, & que la matiére en est

loüable, s'ouvre & se vuide au dedans de l'œil, sans altérer d'autre partie; parce que la matiére se précipite au bas de l'œil, prend corps & se desséche, & il ne reste à l'endroit de l'abcez qu'une tache ou blanche, ou noirâtre qui est la cicatrice; du moins j'en ai vû de semblable sur l'iris, après la guérison de petites pustules ou abcez: mais quand l'abcès est plus considérable, ou que la matiére en est maligne, il est souvent cause de l'altération de toutes les parties intérieures de l'œil, comme je le dirai ci-après, ou pour le moins d'une destruction d'une partie de cette membrane.

Pour le traitement de l'inflammation ou de l'abcès de l'uvée, on met en usage les remedes généraux dont j'ai parlé & dont je parlerai encore, en traitant de l'inflammation de l'œil: on se sert aussi des topiques, comme *des Collyres rafraichissans*, pour le commencement; & *des résolutifs & fortifians*, pour le milieu & la fin; dont on trouvera des formules au chapitre de l'ophthalmie & en plusieurs autres lieux de ce Traité.

2. *De sa sortie, ou chûte.*

Cette membrane sort par les ouvertures de la cornée, & forme differentes *Bosses & Tumeurs*, que l'on compte pour autant de maladies de l'uvée; mais comme toutes ces dispositions non naturelles, sont des symptomes qui suivent les playes & les

ulcérations de la cornée, je n'en parlerai qu'au chapitre 18.

3. *De ses dilacérations & playes.*

Elle souffre encore *des dilacérations & des playes*, lorsque la cornée est tranchée ou piquée, ou par des coups orbes reçûs sur l'œil, & qui arrivent le plus souvent aux environs de la pupille, ce qui lui fait changer sa figure ronde en une irréguliére, & la dilate souvent extraordinairement : mais comme ces vices ne se rétablissent point par aucuns remedes, & que ceux que l'on y fait, ne sont que pour prévenir la fluxion & l'inflammation, on aura recours aux chapitres 8. & 11.

4. *De la dilatation non naturelle de la Pupille.*

Il ne me reste donc plus que de parler *de la dilatation de la pupille*, (a) *& de son rétrécissement ou constriction*, (b) & d'examiner si nos Auteurs ont eu raison de mettre ces divers états de la pupille au nombre de ses maladies.

J'ai fait connoître au chapitre 8. de la description de l'œil, que la pupille se dilatoit & se resserroit suivant les differens états de la lumiére, & suivant les éloignemens differens des objets ; & au chapitre 21. j'ai donné la raison de ces divers

(a) MYDRIASIS. (b) PHTHISIS.

changemens. Ce n'est donc point de cette dilatation de la pupille, & de cette constriction dont j'entens parler ici, puisqu'elles sont naturelles & nécessaires pour perfectionner la vision; ni de ces autres extensions & constrictions de la pupille, qui en de certaines personnes excédent l'état ordinaire dès leur naissance; mais bien de cette affection non naturelle de la pupille, par laquelle elle se dilate extraordinairement, & demeure ainsi dilatée sans se resserrer; & de cette autre affection, par laquelle elle se resserre si fort, que souvent elle ne paroît que comme un point noir, dont la cause de l'une & de l'autre affection se rencontre dans l'œil même, & sans qu'au reste la couleur noir de la pupille soit changée.

Pour sçavoir si *la dilatation de la pupille* est une maladie de l'uvée même, ou si c'est un symptome d'autres maladies, il faut auparavant se remettre en mémoire toutes les maladies principales, où j'ai fait remarquer que la pupille demeuroit dilatée, & ensuite examiner si cette dilatation arrive en d'autres occasions, & quelle en est la cause.

Dans le chapitre 17. de la premiére partie, en parlant des signes *de la protubérance du cristallin*, j'ai fait voir que la pupille se dilatoit & restoit ainsi dilatée sans se resserrer, & que la cause de cette dilatation venoit de ce que le cristallin augmentant en volume, s'avançoit en devant, & que s'apuyant sur l'uvée, il la poussoit en devant,

l'étendoit & l'empêchoit ainsi de se resserrer.

J'ai fait encore voir dans le chapitre 18. en parlant des signes *de la cataracte branlante*, que dans son commencement la pupille paroissoit plus dilatée qu'à l'ordinaire, à cause du dépôt d'humeurs, qui grossissant le corps vitré, fait que le cristallin est porté en devant sur l'uvée.

Dans le chapitre 21. j'ai fait connoître que le cristallin étant déplacé & s'apuyant contre l'uvée, étoit la cause de la dilatation de la pupille.

Or dans ces trois rencontres & dans quelques autres maladies mixtes, où la pupille se trouve plus dilatée qu'elle ne le doit, sa couleur noire n'étant point changée dans le commencement, on dit d'abord que la maladie est une simple dilatation de la pupille, quand on se hâte trop de qualifier la maladie : mais quand dans la suite on voit la pupille changer de couleur, on change en même tems de sentiment, & on juge alors qu'il y a une autre maladie principale, & que la dilatation de la pupille n'est qu'une maladie accessoire.

Dans le chapitre premier de cette seconde partie, en parlant de *l'étendue non naturelle du corps vitré* causée par un dépôt d'humeurs naturelles, j'ai fait aussi remarquer que la pupille se dilatoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire, sans se resserrer que très peu & très difficilement, & j'ai attribué la cause de cette dilatation à l'étendue du corps vitré, qui fait avancer le cristallin

en devant, & le presse contre l'uvée.

C'est principalement cette maladie où l'on prend l'ombre pour le corps, je veux dire, le symptome pour la maladie principale : parce que ne voyant rien d'étranger dans l'œil, hors cette dilatation, on croit que ce n'est qu'un vice de l'uvée, & d'autant plus que les malades se plaignent d'une diminution de vûe, que l'on attribue aisément à cette dilatation de la pupille. Mais si on fait attention à ce que je viens de dire, on se relevera de cette erreur, & on connoîtra que cette extension n'est qu'un symptome, qui suit l'étendue non naturelle du corps vitré : & si on se remet en mémoire ce que j'ai dit à la fin de la seconde observation du chapitre 14. de la premiere partie, on connoîtra que, quoique la pupille soit dilatée, on voit également les objets proches, & qu'il n'y a que les éloignez, que l'on voit un peu plus confusément ; & qu'ainsi cette diminution de vûe n'a point d'autre cause, que celle que j'ai énoncée au chapitre premier, où j'ai parlé plus amplement de l'extension du corps vitré.

La pupille se dilate encore extraordinairement dans la maladie que je décrirai au chapitre suivant, & ce par la même cause que dessus.

Enfin elle se dilate dans ceux qui sont travaillez d'accez épileptiques & de convulsions générales, ou de l'œil seul ; dans les femmes ou filles travaillées de suffocations hysteriques, ou de vapeurs simples,

&

& dans beaucoup d'autres maladies qui ne ſont point exemtes de convulſions, & cela, parce que dans toutes ces rencontres les muſcles des yeux ſe retirant violemment vers leur principe, retirent le globe de l'œil au fond de l'orbite, le preſſent par conſequent & l'aplatiſſent; & le corps vitré & le criſtallin ſe trouvant alors dans un état violent, fluent & s'avancent du côté de la moindre réſiſtance: ainſi s'appuyant contre l'uvée, ils l'étendent, & dilatent extraordinairement ſon trou, qui demeure ainſi dilaté, tant que ces accez ſubſiſtent, & qui ſe remet dans ſon état naturel, quand ils ceſſent.

Voilà toutes les maladies où j'ai obſervé que la pupille ſe dilatoit, n'ayant jamais rencontré de dilatation qui n'ait été cauſée par l'une ou l'autre de ces maladies. Je laiſſe donc à preſent au Lecteur à juger, ſi on peut dire que la dilatation de la pupille ſoit une maladie de l'uvée même, ou ſi ce n'eſt pas plûtôt un ſymptome d'autres maladies; puiſque cette membrane ne s'étend, & que ſon trou ne ſe dilate extraordinairement, que lors qu'elle eſt preſſée par le criſtallin & par le corps vitré: & ſi enfin nos Auteurs ont eû raiſon de propoſer des remedes, pour remettre la pupille dans ſon état naturel.

5. *De la conſtriction non naturelle de la Pupille.*

A l'égard *de la conſtriction de la Pupille*,

il n'en eſt pas de même : elle eſt quelquefois un vice de l'uvée même, & quelquefois auſſi elle eſt un ſymptome d'autres maladies.

J'ai toujours remarqué que la pupille ſe rétrécit plus qu'elle ne doit, dans *les cataractes purulentes*, comme je l'ai dit au chapitre 19. de la premiere partie, en parlant de ces ſortes de cataractes, & dans toutes les autres maladies, où il y a un pus malin amaſſé au dedans de l'œil ; & cela, parce que la partie de l'uvée qui forme l'iris, étant en quelque maniere alterée par le voiſinage & l'attouchement du pus, qui ſe trouve au deſſous, ſes fibres ſe relâchent, elle ſe ride & s'affaiſe, & ſon trou ſe rétrécit extrémement, même ſouvent la couleur naturelle de l'iris ſe change en une mauvaiſe.

Elle ſe reſſerre dans l'*Atrophie de tout l'œil*, de quelque maniere qu'elle arrive, dans *ſa paralyſie*, & dans *quelques inflammations* des parties intérieures de l'œil, & qui ſont communes à l'uvée ; parce que dans toutes ces maladies, les fibres qui ſervent à dilater la pupille, étant ſans action, elles ſe relâchent, ainſi la pupille ſe reſſerre.

L'on m'objectera peut-être ici, que dans les ténebres, ou quand nous avons les yeux fermez, ou quand nous dormons, nos pupilles ſe dilatent beaucoup ; & que, comme il eſt vrai-ſemblable que cela n'arrive que parce que les fibres de l'uvée ſe relâchent, c'eſt à tort que j'avance que ce

relâchement de fibres, est une cause du rétrécissement de la pupille.

Je répondrai à cela, que cette dilatation de la pupille dans ces rencontres, ne vient point du relâchement des fibres de l'uvée : qu'au contraire elle vient de ce que les fibres qui dilatent la pupille, sont racourcies, & par consequent en action. Et pour concevoir ceci, il faut remarquer que le trou de l'uvée étant destiné pour donner entrée aux rayons de lumiere, il doit naturellement demeurer plûtôt ouvert que fermé ; & que c'est pour cela, que les esprits animaux sont determinez à se porter continuellement dans les fibres dilatantes, soit que nous dormions, ou que nous soyons dans les ténebres, pour les glonfler & les racourcir : de la même maniere que les fibres des muscles, qui resserrent l'*Anus & le col de la vessie*, sont toujours gonflées & racourcies par les esprits animaux qui s'y portent continuellement, soit que nous dormions, ou que nous veillions ; & cela, parce que ces muscles sont destinez de la nature à tenir les conduits où ils sont situés, exactement fermés, pour empêcher l'écoulement involontaire des excrémens. Et comme ces muscles ne se relâchent que, lorsque nous sommes excités à nous décharger de ces excrémens, à moins qu'ils ne soient affectés de quelque maladie ; de même aussi les fibres qui dilatent la pupille, ne se détendent que, lorsque les rayons de lumiere frappant la rétine, exitent l'ame à

resserrer la pupille au dégré nécessaire pour perfectionner la vision, quand toutes les parties intérieures de l'œil sont dans leur état naturel : mais lorsque l'uvée est affectée de quelqu'une des maladies susdites, ces mêmes fibres se relâchent, & la pupille se resserre, & alors ce rétrécissement de la pupille est un vice de l'uvée même.

Elle se resserre aussi plus qu'elle ne doit, lorsque la rétine est travaillée de quelque inflammation, comme je l'ai dit au chapitre 3. de cette 2. partie, en parlant des signes *de l'aveuglement de jour* ; parce qu'alors la rétine est si sensible, qu'une lumiere un peu forte la blesse ; & comme l'ame fuit toujours la douleur autant qu'elle le peut, elle envoye une suffisante quantité d'esprits animaux dans les fibres, qui resserrent la pupille, pour s'opposer à l'entrée des rayons de lumiere. Et parce que ce resserrement est forcé, & que toute action violente ne peut circuler long-tems sans causer de la douleur, c'est aussi la raison pourquoi les paupieres se ferment incontinent, sans que les malades les puissent tenir ouvertes à la presence de la lumiere, à moins de quelque violence.

Enfin la pupille se resserre dans les fausses réfractions de la lumiere, de quelque cause qu'elles viennent, parce que toute lumiere confuse blesse la rétine, comme je l'ai ci-devant dit, & comme je le dirai encore ci-après. Et voilà comme le rétrécissement de la pupille est quelquefois un symptome d'autres maladies.

De tout ce que je viens de dire, on doit juger que le rétrécissement de la pupille, soit qu'il vienne d'un vice de l'uvée, ou que ce ne soit qu'un symptome d'autres maladies, n'a besoin d'aucuns remedes particuliers; & que quand il est curable, ce qui est rare, à moins qu'il ne soit symptomatique, il se guérit, quand les maladies dont il dépend, guérissent.

Des maladies communes à toutes les parties intérieures du globe de l'œil.

CHAPITRE VI.

1. *De sa grosseur & éminence contre nature.* (a)

CE n'est point de ces yeux gros & élevez qui se rencontrent naturellement en de certaines personnes, dont j'entens parler en ce chapitre: ni de cette espece de forjettement de l'œil qui arrive ensuite de quelque relaxation ou paralysie de ses muscles, & dont je parlerai au chapitre 2. de la 3. partie: ni enfin de ces yeux éminens & saillans, rendus tels par les violens efforts d'une difficulté de respirer, d'un ténesme, d'un vomissement, d'un accouchement laborieux, & par toutes les autres causes qui, en interceptant en quelque maniére le mouvement du sang, le

(a) EXOPHTHALMIA.

retiennent dans les veines des parties supérieures : mais de cette *grosseur & éminence contre nature du globe de l'œil*, qui est quelquefois si élevé, qu'il s'avance hors de l'orbite, sans pouvoir être recouvert des paupiéres, & qui est accompagnée de violentes douleurs de l'œil & de la tête, de fiévre & d'insomnies.

Cette maladie est causée, ou par un promt dépôt d'une humeur chaude, âcre, & visqueuse, qui augmente outre mesure non seulement l'humeur qui remplit naturellement le corps vitré, mais aussi l'humeur aqueuse, & qui abreuve en même tems les autres parties intérieures du globe, les altére & souvent les détruit.

La chaleur & l'acrimonie de cette humeur se manifestent par l'inflammation intérieure & extérieure de l'œil, & par la douleur ; & sa viscosité par la grosseur & l'éminence de son globe, puisqu'il n'est rendu tel que par le séjour de cette humeur, & ce séjour ne se fait que par un deffaut de circulation de cette humeur.

Ou elle est causée par une humeur moins chaude & moins âcre, mais très visqueuse, qui s'amasse par congestion & grossit insensiblement le globe de l'œil jusques à un tel dégré, que quelquefois il sort entierement hors de l'orbite.

Que le corps vitré soit augmenté outre mesure, cela paroît par l'extréme dilatation de la pupille, que l'on remarque toujours en cette rencontre, & qui ne peut avoir d'autre cause, comme je l'ai dit au

chapitre I. de cette seconde partie.

Que l'humeur aqueuse soit pareillement augmentée, on le juge par la profondeur & l'éloignement de l'uvée, & par l'éminence de la cornée transparente.

Le globe de l'œil ne peut grossir extraordinairement, qu'il ne s'avance hors de l'orbite, & il ne peut s'avancer hors de l'orbite, sans que le nerf optique, les muscles de l'œil, & toutes les membranes ne soient violemment étendus : & c'est d'où vient cette violente douleur, que les malades ressentent continuellement au fond de l'œil & à la tête, & qui est la cause de la fiévre qui leur arrive, de l'insomnie, & de l'inflammation que l'on remarque non seulement aux parties intérieures de l'œil, mais souvent aussi aux parties extérieures ; & cette douleur est d'autant plus cruelle, que l'humeur qui cause cette maladie, a plus de chaleur & d'acrimonie.

Cette maladie avance beaucoup en peu de tems, & quand elle est parvenue en son état, elle y demeure long-tems : souvent aussi les malades soûfrent pendant plusieurs mois, sans s'apercevoir d'aucune diminution de douleur ; & il est rare que l'œil se diminue, & revienne en sa grosseur naturelle, sans que la vûe se perde, ou diminue considerablement. Même quand l'humeur s'amasse par congestion, la maladie subsiste quelquefois des années entieres, & très rarement l'œil se remet dans sa grosseur naturelle.

Soit que cette maladie se fasse par fluxion

ou par congestion, il arrive quelquefois que l'humeur qui la cause, s'échauffe à un tel dégré, que les malades ressentent des élancemens de douleurs si terribles, qu'ils n'ont aucuns momens de repos, & qu'ils souhaitent plûtôt la mort que la vie : alors l'inflammation augmente au dedans & au dehors, les membranes qui forment le blanc de l'œil, se tuméfient extraordinairement, les paupieres se renversent, il survient un flux de larmes chaudes & âcres, & l'œil se broüille enfin; ce qui est est un signe avant-coureur de supuration des parties intérieures & de leur destruction.

Dans la suite de la supuration, la cornée transparente s'ulcere & s'ouvre, les humeurs supurées & amassées au dedans s'écoulent, les douleurs alors commencent à diminuer, l'œil continue à supurer jusques à ce que toutes les parties alterées soient mondifiées, il diminue au de-là de sa grosseur naturelle, & se cicatrise enfin.

Mais souvent aussi l'humeur qui cause cette maladie, ne s'échauffe pas jusques à supurer : en se fermentant, elle s'attenue si fort, qu'insensiblement elle se résoût, je veux dire qu'elle reprend le chemin de la circulation : alors la douleur & les autres accidens se calment, & l'œil se remet dans sa grosseur naturelle, quelquefois aussi il demeure plus petit. Et quoique dans ce cas l'œil ne supure point, la vûe cependant se perd; parce que le globe de l'œil ne peut s'étendre si violemment, sans que ses par-

ties intérieures ne souffrent une altération considerable qui change leur disposition, & que le corps vitré souvent ne se détruise; même que le cristallin ne perde quelquefois sa transparence, & ne se corrompe de même que dans la cataracte branlante, ou dans les cataractes purulentes.

Pour le traitement de cette maladie, de quelque cause qu'elle vienne, on doit d'abord s'apliquer fortement à vuider la plénitude, en saignant le malade au bras du côté de l'œil malade, deux ou trois fois & même plus, suivant la grandeur de la maladie & les forces du malade. On ouvre ensuite la jugulaire du même côté, ou l'artere des tempes, pour dériver de la partie malade. Pour la même raison on aplique des *Vesiccatoires* devant ou derriere les oreilles; & si on juge que la maladie soit longue, on ouvre un *cautere* au derriere de la tête, ou on y passe un *Sétum*.

On fait aussi dès le commencement recevoir au malade des *lavemens émolliens & rafraichissans*, que l'on continue pendant tout le traitement, suivant le besoin. On lui donne *des Juleps, émulsions, ou Apozemes rafraichissantes*, ou autres remedes propres à calmer le mouvement du sang & l'adoucir: observant aussi de lui prescrire un régime de vivre fort exact & tendant à même fin.

Tous ces remedes généraux doivent être administrez avec ordre & prudence, & suivant le conseil d'un habile Medecin. Et quoique ce soit de ces remedes dont on

doive attendre le plus d'éfet, pour arrêter le progrés de cette maladie, on ne doit pas cependant négliger les remedes topiques.

Quand l'humeur qui cause cette maladie, est chaude & âcre, on se sert dans le commencement *des eaux distilées de roses, de plantain, de laitues, de morelle, de pavot, ou autres eaux rafraichissantes*, dans l'une ou l'autre desquelles, ou dans plusieurs, on mêle *un blanc d'œuf* pour faire un collyre, dans lequel on trempe des compresses qu'on aplique tiédes sur l'œil, le front & la tempe du même côté.

Ou bien on prend *des eaux de roses & de plantain, ou autres de chacune deux onces ; & quinze ou vingt grains de sel de Saturne*, qu'on mêle ensemble pour s'en servir comme dessus.

On se sert aussi de la même maniere *des sucs dépurés* de ces plantes au défaut de leurs eaux distilées, qui font le même éfet : & on a soin de renouveller de tems en tems les compresses imbues de ces remedes, sans les laisser sécher sur la partie ; afin que la peau étant humide, lés pores soient toujours ouverts pour faciliter la transpiration.

C'est pour la même raison qu'on doit faire tiédir ces remedes, avant que de les apliquer, parce que la chaleur douce relâche la peau, & que le froid au contraire la resserre, & empêche la circulation : cependant quelques Auteurs conseillent de les apliquer actuellement froids. Les reme-

des actuellement froids qu'on aplique sur les parties enflamées, apaisent à la verité pour un moment la douleur, parce qu'en refroidissant la partie malade, ils en émoussent le sentiment, & suspendent pendant un peu de tems la fermentation : mais comme ils resserrent en même tems les pores, & empêchent la transpiration, l'humeur épanchée se trouve ensuite plus abondante, elle se fermente davantage ; ainsi la partie s'échauffe plus qu'elle n'étoit, & la douleur augmente, comme l'expérience ne le fait que trop voir.

Ces remedes ne servent qu'à temperer la chaleur & l'inflammation extérieure de l'œil : car pour l'inflammation intérieure ils y servent peu, les envelopes extérieures de cet organe étant trop solides, pour que leur vertu les puisse pénetrer. On peut se contenter de ceux que je viens de proposer jusques à ce que la maladie soit dans son plus haut dégré, ou bien on en choisira quelques autres de ceux que je proposerai ci-après, pour le commencement de l'ophtalmie qui conviennent également ici.

Je ne propose point dans le commencement de cette maladie, de remedes qui ayent beaucoup d'astriction, quoique la plûpart de nos Auteurs s'en servent, & conseillent de les apliquer sur le front & sur les parties voisines de l'œil, croyant par là arrêter le cours des humeurs qui fluent en l'œil : parce que je suis persuadé par l'anatomie que les arteres qui péne-

trent la cornée, sont trop profondes, pour que les remedes tirés de la classe des astringens, puissent ralentir chez elle le mouvement du sang; & que d'ailleurs je n'ai point encore connu par expérience aucun bon éfet de ces remedes en cette rencontre.

Lorsque cette maladie se fait par congestion, comme la chaleur & l'acrimonie de l'humeur est moins grande, on obmet les collyres susdits, pour se servir d'abord du premier que je vais proposer, & on en poursuit la cure, comme lorsqu'elle est causée par voye de fluxion, parce que les suites en sont semblables, hors que les mouvemens n'en sont pas si promts.

La maladie étant dans son déclin, ce qu'on connoît par la diminution de l'inflammation & de la douleur, on se sert alors des remedes *Résolutifs*, c'est-à-dire, de ces remedes qui par leur chaleur douce, qui est un effet des parties subtiles, volatiles & balsamiques dont ils sont fournis, échauffent doucement l'œil, attenuent & subtilisent les humeurs, font transpirer les plus superficielles, & font reprendre aux autres le chemin de la circulation. Par exemple.

On prend *des semences de lin & de fenugrec de chacune deux gros, des fleurs de camomille & de melilot deux pincées de chacune, & deux gros d'encens*, qu'on fait boüillir & infuser dans une suffisante quantité *des eaux distilées de fenouil, de rue & d'eufraise, ou de chelidoine*: on passe ensuite le tout

par un linge, pour avoir un *Collyre mucilagineux*, dans lequel on dissoût *dix ou douze grains de camphre*, & dont on se sert comme des susdits.

On anime quelquefois ce collyre avec un peu *d'esprit de vin*, quand on ne remarque point de chaleur à l'œil, & quelquefois aussi on y fait infuser quelques *cloux de girofle* : & on continue l'usage de ce collyre jusques à la fin de la maladie.

C'est aussi sur le déclin de la maladie, & quand la fiévre, s'il y en a, est apaisée, qu'on doit commencer à purger le malade dans l'ordre & comme je l'ai dit ci-devant au chapitre premier de cette seconde partie : lui faisant aussi user *des décoctions de salse-pareille & de squine*, comme je l'ai proposé au même chapitre, & pour les mêmes raisons que j'y ai raportées.

Si par ces remedes l'humeur se résoût, & que l'œil se remette insensiblement en son état ordinaire, à la bonne heure, le malade guérira sans autre accident, hors toute-fois la perte de la vûe, ou tout au moins une grande diminution, & quelquefois aussi l'atrophie de l'œil : mais si au contraire l'humeur s'échauffe extraordinairement, que les accidens susdits augmentent, & que l'œil se dispose à supurer, on change alors de méthode, à l'égard *des remedes topiques*, qui doivent être en même tems *rafraichissans anodins & emolliens* : on ne craint pas même de s'en servir en forme de cataplasmes, pour avancer davantage la supuration.

On fait une forte décoction *de racines & feüilles de guimauves, de feüilles de violier, de laituës, de mercuriale & de parietaire, de feüilles & fleurs de boüellon blanc*, dans laquelle on fait bouillir une suffisante quantité *de farines de graines de lin & de psyllium & des poudres de fleurs de camomille & de melilot*, & quand le tout est réduit en consistance de cataplasme, on y ajoute environ *un gros de saffran en poudre*, pour une demie livre de cataplasme. On étend ce cataplasme sur un linge, & on l'aplique chaudement sur l'œil malade, le renouvellant deux fois le jour.

Quand on connoît que le pus est fait, il n'est pas nécessaire d'attendre que la cornée s'ouvre d'elle-même : on doit épargner au malade les cruelles douleurs qu'il seroit obligé d'endurer jusques à ce tems, en ouvrant l'œil avec la lancette, pour procurer l'écolement des humeurs purulentes & des autres parties corrompuës. Même pour cette raison, on est quelquefois obligé d'en faire l'ouverture avant que le pus soit entiérement fait ; & cela, quand la fluxion est extraordinaire, & que les douleurs sont excessives.

Le lieu où on doit faire l'ouverture, est celui où on voit que le pus se dispose à sortir, & où souvent on remarque une petite tumeur particuliére sur la cornée, qui vient de ce que cette membrane est déja émincée par le pus. Et si le pus ne se dispose pas plus à sortir par un lieu que par un autre, on la peut faire en celui qu'on

voudra, pourvû qu'il soit déclive, la cicatrice restante n'augmentera pas beaucoup la diformité de l'œil. Si cependant le blanc de l'œil n'est point extrémement tumefié, ou qu'il ne soit pas fortement enflammé, on fera l'ouverture du côté du petit angle de l'œil à côté de l'iris. On doit avancer la pointe de la lancette jusques par de-là l'uvée, & faire autant d'ouverture qu'on en feroit pour une saignée ordinaire.

L'ouverture étant faite, les humeurs suppurées ne s'écoulent pas toujours; elles sont quelquefois si gluantes, qu'elles imitent de la colle à moitié figée: en ce cas il faut agrandir l'ouverture afin que la cornée préte davantage, & que ces humeurs s'écoulent plus promptement. A mesure que le globe se vuide, il se flétrit, & les douleurs diminuent, à proportion que les parties altérées se mondifient. On panse ensuite l'œil avec *les collyres déter sifs & mondifians*, que je décrirai, en parlant de l'ouverture & de l'ulcération de la cornée. On en continue l'usage jusques à ce que l'ouverture soit disposée à se cicatriser; alors on se sert des *désiccatifs*, & on pourvoit *à l'excroissance de chair*, qui survient quelquefois après l'ouverture ou l'ulcération de la cornée, comme je le dirai ci-après.

2. *De l'Atrophie ou diminution de l'œil.*

CHAPITRE VII.

LA maladie contraire à celle que j'ai décrite dans le chapitre précédent, est cette affection contre nature par laquelle le globe de l'œil, faute de nourriture, se diminue, se fletrit & s'enfonce au dedans de l'orbite, avec perte entiére de la vûe; ou tout au moins une très grande diminution.

Cette maladie est quelquefois une suite de la précédente, comme je l'ai dit, & des autres amas de pus au dedans de l'œil; ce qui arrive à cause de la destruction commune des vaisseaux & des parties intérieures de l'œil, causée par l'acrimonie du pus ou matiére purulente : elle suit aussi quelquefois les grandes inflammations intérieures ou extérieures de cet organe; parce que souvent ensuite de l'inflammation, les vaisseaux se rétrécissent & se resserrent de telle sorte, que le sang n'y peut couler librement : elle est encore une suite des coups orbes reçûs sur l'œil, des playes & des dilacérations considérables de la cornée & de l'uvée, à cause de la rupture des vaisseaux qui se fait en ces rencontres : enfin l'atrophie de l'œil est causée par l'obstruction des vaisseaux, qui lui doivent porter sa nouriture, & par la paralysie de ses nerfs.

Quelques Auteurs croyent aussi que les

grandes évacuations, comme les larmes continuelles, le flux immoderé d'humeurs âcres qui se fait en quelques maladies de l'œil, les veilles excessives, & la fiévre hectique, sont des causes de l'atrophie de l'œil.

Dans cette maladie la partie de l'uvée qui forme l'iris, se ride & s'étrécit, à cause du desséchement de cette membrane : la couleur naturelle de l'iris se change souvent en une étrangere : la rétine se flétrit & desséche : le corps vitré diminue en volume : le cristallin s'altére quelquefois comme dans le glaucoma ; & l'humeur aqueuse se consomme en partie, ou s'absorbe entiérement.

Quand cette maladie est une suite de celles qui changent la disposition des parties intérieures de l'œil & de ses vaisseaux, ou qui les détruisent, elle est incurable, & la perte de la vûe irréparable.

Quand elle vient d'une obstruction des vaisseaux, ou d'un défaut de sang & d'esprits, quoique toutes les parties intérieures gardent leur situation naturelle, la cure en est très suspecte, on tente cependant quelques remedes.

Pour cet effet on employe des remedes géneraux & des particuliers, ceux qui peuvent produire un bon sang, & qui peuvent le déterminer à se porter à l'œil. L'usage des viandes d'un bon suc & fort nourissantes, & celui d'un vin délicat, servent à remplir la premiére intention. Les fréquentes frictions de la tête & de

l'œil même : les *fomentations d'eau tiéde* sur l'œil, *ou de lait de vache, ou de celui de femme*, & les *fomentations émollientes & humectantes* faites, par exemple, avec *une once de chacune des racines de mauves & de guimauves, une demie once de chacune de leurs semences & de celle de Fenugrec, cuites dans l'eau*, servent à remplir la seconde.

Quelques Auteurs conseillent encore l'usage *des collyres âcres*, qui provoquent abondamment les larmes, pour en irritant & échauffant l'œil, y attirer le sang & les esprits. D'autres les réprouvent, croyant que ces remedes le dessécheroient trop, & augmenteroient l'atrophie. Et quelques autres tiennent le milieu, & proposent des collyres qui n'ont qu'un peu de chaleur & d'acrimonie, pour en échauffant doucement l'œil & en l'éguillonnant un peu, y attirer l'aliment. Je ne me mettrai point en peine d'examiner ici lequel de ces sentimens est le meilleur, croyant cela assez inutile, puisque jusques à présent je n'ai point vû d'atrophie d'œil se guérir par aucuns remedes.

3. *Du desrangement des parties intérieures de l'œil, ou de leur confusion.* (a)

CHAPITRE VIII.

Les *Coups orbes & violens*, reçûs sur l'œil, ou ce qui est la même chose, les chûtes sur quelques corps éminens & durs, font quelquefois tant d'impression sur cet organe, que les parties extérieures & la cornée ne sont pas seulement contuses, mais aussi les parties intérieures se trouvent en même tems déchirées, rompues & séparées, en telle sorte que ne gardant plus leur situation naturelle, l'œil paroît confus & broüillé avec perte entiére de la vûe.

Outre les coups orbes, *les piqueures de l'œil*, soit qu'elles arrivent fortuitement, ou qu'elles soient faites exprès, comme lors qu'on erre dans l'opération de l'abbaissement des cataractes, sont aussi quelquefois des causes de la confusion, quand les instrumens piquans pénétrent jusques au corps vitré, qu'ils le brisent ou déchirent & en même tems les attaches du cristallin, la rétine & l'uvée, & qu'ils changent en quelque maniére la situation de ces parties.

L'amas du pus au dedans de l'œil, de quelque cause qu'il vienne, quand il ulcére

(a) Synchisis.

& détruit les parties intérieures, eſt quelquefois auſſi, mais plus rarement, une cauſe de la confuſion.

Comme dans la confuſion le corps vitré ſe trouve déchiré & détruit, & que l'humeur qui le remplit naturellement, s'échape & ſe mêle avec l'umeur aqueuſe; que le criſtallin étant détaché & ſouvent hors de ſon lieu, s'altére & ſe déſéche, quand il ne peut plus recevoir de nourriture comme dans le glaucoma; que la rétine qui eſt ou déchirée ou contuſe, change pareillement ſa ſituation naturelle; & que l'uvée eſt ſouvent auſſi déchirée: on juge bien que tous ces déſordres ne peuvent ſe rétablir ni par la nature, ni par les remedes, & que la perte de la vûe eſt par conſequent irréparable.

Ce n'eſt donc pas à ce deſſein qu'on s'en ſert dans les confuſions récentes & qui viennent des cauſes extérieures: mais bien pour calmer l'inflammation tant intérieure qu'extérieure, pour apaiſer la douleur, pour réſoudre le ſang extravaſé au dedans & au déhors de l'œil, pour l'empêcher de ſuppurer, & prévenir par ce moyen la ſupuration de tout l'œil & la difformité, qu'une telle ſupuration cauſeroit.

La ſaignée étant le remede le plus prompt pour prévenir ou calmer l'inflammation, on la doit faire incontinent au bras du côté de l'œil bleſſé, la réïterant ſuivant les forces du malade. On doit auſſi en même tems faire couler chaudement dans l'œil malade *du ſang de pigeon*, que

l'on tire sous l'aîle, couvrant l'œil d'une compresse trempée dans un *Défensif fait avec le blanc d'œuf ou l'œuf entier, le vin & l'huile rosat*, battus ensemble. On renouvelle ces remedes de tems en tems & on les continue pendant deux ou trois jours, ou jusques à ce que l'on voye que le sang extravasé commence à se résoudre ; ce qu'on connoît quand les lieux où le sang est épanché, jaunissent. Si pendant ce tems l'inflammation se rendoit considérable, au lieu *du vin*, on mêleroit dans le défensif susdit *de l'eau distilée de plantain ou quelque autre eau rafraichissante*, & on en continueroit l'usage jusques à ce que l'inflammation fût calmée.

Ensuite on fomente l'œil avec une décoction d'*Absinthe ou d'hyssope, de fenouil & de fleurs de Camomille & de Melilot*. Quand l'œil est nettoyé, on distile dedans *du lait de vache tiéde*, dans lequel on a fait infuser un peu *de Saffran*, ou bien on se sert de *celui de femme*; on trempe enfin une compresse dans la décoction susdite, que l'on applique chaudement sur l'œil & les parties voisines.

Ces derniers remedes se continuent jusques à la fin, à moins qu'il n'arrivât quelques autres accidens, comme une ulcération de la cornée, un amas de pus, ou quelque fluxion, que l'on traiteroit suivant les régles & par les remedes prescrits pour ces maladies.

4. *De l'œil crevé ou rompu.* (a)

CHAPITRE IX.

QUand les coup reçûs ſur l'œil ſont ſi violens, qu'ils ne briſent pas ſeulement les parties intérieures, comme dans la maladie précédente, mais briſent auſſi, rompent & déchirent la cornée : alors non ſeulement l'humeur aqueuſe s'écoule, mais auſſi le criſtallin & le corps vitré ; en telle ſorte que le globe de l'œil ſe vuide entiérement, quand dans la ſuite l'uvée & la rétine, contuſes & déchirées, ſont ſuppurées.

Cette maladie eſt encore une ſuite des grandes playes de l'œil, faites par des inſtrumens tranchans, & des grandes ulcérations de la cornée, ſoit que ces ulcérations commencent ſur la ſuperficie extérieure de cette membrane, ou qu'elles ſoient cauſées par un amas conſidérable de pus au dedans de l'œil.

On juge bien que la rupture de l'œil ne peut guéres arriver par des coups, ſans que les parties voiſines de l'œil ne ſoient en même tems contuſes ou dilacérées, ni par des inſtrumens tranchans, ſans que d'autres parties que le globe de l'œil, ne ſoient auſſi bleſſées : & qu'ainſi on doit pourvoir, ſuivant les régles ordinaires de

(a) RHEXIS.

la Chirurgie, à tous les désordres qui accompagnent cette rupture, quand ils sont de conséquence & qu'ils demandent un traitement particulier, cependant qu'on travaille à prévenir l'inflammation, à appaiser la douleur, à résoudre le sang extravasé, à procurer la supuration des membranes coupées ou déchirées, & à les mondifier & cicatriser.

La saignée au bras réïtérée suivant le besoin, *le sang de pigeon* versé dans l'œil, & *le défensif fait avec l'œuf, le vin & l'huile rosat*, étant administrez dans l'ordre prescrit au chapitre précédent, servent à prévenir l'inflammation, & à apaiser la douleur. *Le jaune d'œuf delayé avec du lait de femme, y ajoutant un peu de saffran en poudre subtile*, qu'on applique avec la frange d'une plume sur la rupture de la cornée, y procure une supuration douce. L'inflammation diminuant, ou n'étant plus à craindre, *la fomentation faite avec l'absinthe, l'hyssope, le fenouil & les fleurs de Camomille & de Melilot infusées ou cuites dans le vin*, dans laquelle on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur tout l'œil & les parties voisines, résoût le sang extravasé. On anime aussi quelquefois cette fomentation *avec l'esprit de vin*, quand le sang extravasé est dans une quantité à faire craindre par sa corruption, une gangrenne.

Quand il est tems de mondifier, on se sert *du miel rosat mêlé avec un jaune d'œuf & un peu des poudres de myrrhe & d'oliban.*

Ou bien on se sert d'un collyre fait *avec de la myrrhe & de l'aloës de chacun une demie drachme, dix grains de saffran en poudre & une demie once de miel rosat dissout dans quatre onces d'eau distilée d'absinthe rendue muccilagineuse par l'infusion d'un peu de semence de Fenugrec.*

Et le même collyre y ajoutant *une demie drachme de tuthie préparée & autant de plomb brulé & lavé*, sert enfin à dessécher & cicatriser.

Si pendant la cure, il survenoit des chairs fongueuses, on auroit soin de les consommer avec une poudre faite *de parties égales d'alum calciné, d'iris & de sucre candit*. Et si ces chairs avoient quelque disposition à répulluler, on ajouteroit au collyre susdit, *dix grains de vitriol blanc, ou quinze grains de pierre medicamenteuse de Crollius*, pour le rendre plus désiccatif.

Quand la rupture de la cornée vient de l'ulcération de cette membrane, on la traite d'abord avec les remedes mondifians, & on poursuit la cure, comme je viens de le dire, pourvoyant aux autres accidens qui peuvent accompagner cette ulcération, comme je le dirai au chapitre 17. où je traiterai en particulier des ulcéres de cette membrane.

On remarquera que lorsque, l'humeur aqueuse & les corps transparens se sont écoulez ensuite de la rupture ou de la playe de la cornée, les douleurs & l'inflammation ne sont pas si grandes, ni si à aprehender comme dans la confusion. Et

la raison, c'est que dans la confusion les membranes contuses & dilacérées s'enflamment, le corps vitré, l'humeur aqueuse & le sang épanché s'échauffent, se fermentent & étendent la cornée, & quelquefois même supurent, & toutes ces choses ne se peuvent faire sans de grandes douleurs.

Si la plus grande partie de l'uvée reste dans le globe de l'œil, sans s'être écoulée dans la supuration, & que la perte de la substance de la cornee ne soit pas considérable, quand ces membranes sont entiérement cicatrisées, il s'engendre ou s'amasse au dedans de l'œil une humeur semblable à l'humeur aqueuse, qui le remplit & l'étend médiocrement; en telle sorte que les malades pour ôter la difformité, peuvent s'accommoder d'un œil artificiel qui suit les mouvemens du globe de l'œil, & qui font croire à ceux qui ne le sçavent pas, que l'œil est naturel. Mais quand l'uvée est entiérement supurée, ou que la cornée est consommée dans sa plus grande partie, ce qui reste est si enfoncé, & les paupiéres sont si renversées au dedans, qu'il est difficile d'y faire tenir un œil artificiel; & si quelquefois les ouvriers réussissent à en faire un qui puisse tenir, il se trouve alors sans mouvement.

5. *De la sortie entiére de l'œil hors de l'orbite.*

CHAPITRE X.

IL arrive aussi quelquefois que par un coup du bout d'un bâton, d'une bale à joüer à la longue paume, d'une pierre, ou d'autres instrumens semblables poussez violemment sur l'œil, le globe n'est pas seulement contus & meurtri, & les parties intérieures brisées & confondues; mais aussi les membranes communes, les muscles & les autres attaches de l'œil sont déchirées & brisées, en telle sorte que le globe de l'œil se sépare & se jette entiérement dehors, & quelquefois tient encore à quelques fibres nerveuses, ou charnues, ou membraneuses.

Quand le globe de l'œil est ainsi jetté hors de l'orbite, quoiqu'il tienne encore à quelques nerfs, muscles, ou membranes, il ne faut pas croire qu'étant remis & contenu dans l'orbite, il puisse s'y unir derechef & recevoir de la nouriture, puisqu'il n'y reste plus de canaux entiers & suffisans pour lui en porter. Quelques Auteurs cependant en raportent quelques observations, entre lesquelles je ne puis m'empêcher d'en examiner une de Joseph Coüillard: c'est la 17. de son traité des principales opérations de Chirurgie, conçûe en ces termes.

Le sieur Guillaume Vincent, Orfévre « de cette ville du Montelimard, reçût à « l'œil un coup de bale de raquette, si « fort qu'il lui sépara toute la circonféren- « ce de l'œil de son orbite. Je fus appellé « pour le traiter, & trouvai un sien Cou- « sin ayant les ciseaux à la main, pour « couper les nerfs, par le moyen desquels « il restoit attaché : je m'opposai à cette « action, & ayant remis l'œil à sa place, « le plus promptement qu'il me fut possi- « ble, je poursuivis la cure, & mes soins « réussirent si bien, qu'il guérit sans que « sa vûe ait été aucunement diminuée. «

Quand on ne raporte des observations de pratique que par ostentation, on grossit pour l'ordinaire les objets plus qu'ils ne sont, & souvent par les circonstances mêmes de ces observations, on en fait découvrir la fausseté. C'est ainsi que cet Auteur en a agi : car quand il dit avoir remis à sa place, & guéri un œil séparé dans toute la circonférence de son orbite, & dont on vouloit couper les nerfs par le moyen desquels il restoit attaché, il avance une chose fausse ; parce qu'un œil ne peut être en cet état, sans que la conjonctive ne soit entiérement rompue & séparée, & sans que les vaisseaux qui suivent cette membrane, & qui portent la nouriture à la superficie antérieure de l'œil, ne soient pareillement rompus, de même que les muscles & les vaisseaux qui les abreuvent. Et commes ces parties ainsi divisées, se retirent vers leur principe, &

changent de ſituation, il s'enſuit que chaque parcelle ne peut ſe rencontrer avec ſa ſemblable, quoiqu'on remette l'œil dans l'orbite : & quand cela ſe pourroit, il ne ſe feroit point d'union ; parce que pour qu'une partie conſidérablement diviſée ſe réüniſſe, il faut que les deux extremités de cette même partie reçoivent du ſang, pour fournir chacune reciproquement le ſuc nouricier néceſſaire pour leur réunion : or les extrémités des parties diviſées qui reſtent du côté du globe de l'œil, n'en peuvent recevoir, puiſque les vaiſſeaux qui le doivent porter de ce côté-là, ſont rompus ; elles ne peuvent donc fournir de ſuc nouricier, & par conſequent il ne ſe peut faire d'union.

D'ailleurs quand même on ſuppoſeroit que le rameau de la carotide, qui accompagne le nerf optique, & qui fournit des artéres à la cornée & aux parties intérieures du globe, pourroit ne pas être rompu, & qu'ainſi il fourniroit non ſeulement du ſang à la cornée & aux parties intérieures du globe, mais auſſi aux extrémités des parties diviſées qui reſtent du côté du globe : je répondrois que, quand cela ſeroit, il pourroit bien continuer quelque tems à fournir du ſang à la cornée & aux parties intérieures du globe, mais non pas aux parties diviſées qui reſtent attachées du côté du globe ; parce que les artéres qui ſe jettent dans la cornée, ou elles finiſſent entre ces pellicules, ou elles les pénétrent & entrent dans le globe, ſans qu'il s'en

réfléchisse aucuns rameaux aux muscles & membranes communes de l'œil.

De plus le globe de l'œil dans cet état, quand il recevroit encore du sang par le rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique, il ne pourroit pas pour cela subsister long-tems en vie, parce que pour qu'un membre conserve sa vie, il faut qu'il demeure uni dans sa plus grande partie au tout dont il fait partie; & quand il en est tant séparé qu'il ne tient plus au tout que par quelque parcelle, quand même en cette endroit il se trouveroit des vaisseaux pour l'abreuver de sang, & des nerfs pour lui fournir des esprits animaux, il tomberoit en pouriture & mortification; parce que ces vaisseaux ne se distribuant point dans toutes les particules qui composent ce membre, il ne pouroit recevoir assez de sang, pour vivre d'une vie commune avec le tout.

Ajoutez à cela, qu'un membre ainsi séparé, est bien-tôt pénetré de l'air extérieur qui lui fait perdre sa juste température, d'où s'ensuit la coagulation du sang, le défaut de sa circulation, & enfin la mortification du membre : sans parler des autres desordres qui suivent les dilacérations, contusions & autres especes de solutions dont un tel membre se trouve affecté.

Une autre chose absurde qu'avance cet Auteur, c'est de dire que ce malade guérit, sans que la vûe ait été aucunement diminuée. Si cet œil eût été dans l'état qu'il le

décrit, supose qu'il eût pû se réünir, la vûe auroit été entiérement perdue : premiérement, parce que le nerf optique n'auroit pû souffrir une si grande violence, sans que sa substance moëleuse eût été dérangée & confondue, & qu'ainsi le passage des esprits n'eût été entiérement intercepté : & en second lieu, parce qu'un tel coup n'auroit pû séparer entiérement l'œil de la circonférence de l'orbite, sans causer en même tems de la confusion dans les parties intérieures du globe, quand même la cornée auroit résisté au coup, sans se rompre.

Voilà ce que les circonstances de cette observation font connoître de faux, & voici ce qu'elles peuvent marquer de vrai.

La bale avoit apparemment donné en biaisant sur l'orbite du côté du petit angle, où les os qui forment ce bord, se terminent en une crête fort aigue & tranchante ; ainsi la conjonctive & les autres parties qui se trouvent entre la bale & ce bord, se rompirent, & l'œil se trouva de ce côté-là séparé du bord de l'orbite. Cette séparation jointe à l'échimose qui devroit suivre ce coup, en étoit assez à un homme peu connoisseur, pour lui faire croire que c'étoit un œil perdu, & qu'il le falloit ôter : mais notre Auteur plus avisé s'y oposa, & éfectivement il le guérit, rien ne s'oposant à la réünion, comme on le peut juger par ce que j'ai dit ci-dessus. La vûe ne fut point diminuée, parce que le globe de l'œil ne fut point contus, ou s'il le fut, ce fut si legérement qu'aucune partie intérieure ne

fut ni dilacerée, ni dérangée.

Comme il se trouve un grand nombre de Chirurgiens du caractere de cet Auteur, qui pour s'attirer de la réputation, ne craignent point d'outrer la verité, en avançant des cures impossibles qu'ils se ventent d'avoir faites ; j'ai bien voulu examiner cette observation, pour faire connoître qu'il ne faut pas reçevoir indifferemment toutes les histoires ou observations de pratique, pour s'en faire des régles, sans auparavant examiner si elles sont conformes à la raison & à l'expérience.

Je viens à mon sujet, & je dis que, puisqu'il est impossible qu'un œil séparé de l'orbite, conme je l'ai suposé, puisse se réünir, il faut couper les foibles attaches qui restent, & le séparer entiérement comme un membre inutile ; puis remplir l'orbite *de charpy sec*, pour arrêter le sang, s'il ne flue que lentement, & s'il flue abondamment, on y metrra avec le charpy *des poudres de mastich, de gomme Arabique & de bol d'Armenie, mêlées par parties égales*, qui ne manqueront pas d'arrêter le sang, & par dessus on appliquera des compresses trempées dans le défensif fait *avec le blanc d'œuf, l'huile rosat, le vin & le bol*, que l'on contiendra avec le bandage ordinaire.

On préviendra l'inflammation & la fiévre par la saignée du bras, les lavemens émolliens & rafraichissans & par un régime de vivre exact.

Dans le second ou troisiéme pansement & dans les suivans, on se servira du digestif

fait *avec la térébentine, le jaune d'œuf & le miel rosat*, continuant par dessus le défensif susdit. Et quand la supuration se fera, on ajoûtera à ce digestif *les poudres d'aristoloche & d'aloës*, pour mondifier, ou bien on se servira *du mondificatif d'ache*, ou autre semblable, & au lieu du défensif, on trempera les compresses dans la fomentation décrite au chapitre précédent.

Et quand les chairs seront mondifiées, & qu'elles auront suffisamment poussé, on les desséchera & cicatrisera à la maniére des autres playes.

Quand l'œil est entiérement hors de l'orbite, les douleurs & l'inflammation ne sont pas si à craindre que lorsqu'il reste ensuite de quelque coup pour les raisons que j'ai dites au chapitre précédent : & c'est pour cela qu'on traite la playe restante à peu près à la maniére des playes contuses, n'y ayant point d'autres indications à prendre, excepté qu'il ne faut pas procurer une grande supuration, à cause du voisinage des os, & de ce que l'orbite est fort dénué des parties charnues.

---

6. Des Plaïes des Yeux & de leur Contusions.

CHAPITRE XI.

PUisque dans les trois chapitres précédens, j'ai traité des désordres qui arrivent à tout le globe de l'œil par de violen-

tes causes extérieures, j'ai crû devoir parler ensuite de ses moindres plaïes & contusions, pour le raport qu'elles ont entr'elles, tant à l'égard de leurs symptomes, qu'à l'égard des vûes que l'on doit avoir pour leurs traitemens : quoique cependant, pour suivre l'ordre que je m'étois proposé, j'aurois dû les ranger dans les lieux, où je traite des maladies de chaque particule.

Les *Plaïes des yeux*, de leur nature ne sont pas mortelles, puisque la plûpartde ceux qui sont blessez en ces parties, guérissent : cependant elles sont très mauvaises & très dangereuses, non seulement pour la perte de la vûe qui est souvent inévitable ; mais pour les symptômes fâcheux qui les peuvent suivre, comme fluxion, inflammation, douleur, veilles, délire & autres.

Pourvû que les plaïes de l'œil ne soient pas bien grandes, qu'elles ne changent point la disposition des parties intérieures, qu'elles ne soient point situées sur la cornée transparente vis-à-vis de la pupille, & qu'elles guérissent promptement & sans autres fâcheux accidens, elles ne détruisent pas toûjours la vûe, quoiqu'elles pénétrent quelquefois la cornée, & qu'il s'y fasse épanchement de l'humeur aqueuse.

Mais quand elles sont considerables, qu'elles changent la disposition des parties intérieures, qu'elles occupent la plus grande partie de la cornée transparente ; ou quoique petites, quand l'inflammation,

la fluxion, la douleur & autres accidens sont grands, elles sont presque toûjours suivies de la perte de la vûe : & cela, ou à cause des grandes cicatrices qui restent, ou pour les ulcérations, abcez, ou grandes supurations qui surviennent, & qui sont souvent les causes de la destruction de cet organe.

Les plaïes causées par des instrumens piquans ou tranchans, sont plus aisées à guérir, proportion gardée, que celles qui sont faites par des instrumens contondans.

Celles qui sont faites entre le globe de l'œil & l'orbite, sans lésion des muscles ou des nerfs, se guérissent assez promptement, sans être sujettes à beaucoup d'accidens : mais quand les muscles ou les nerfs sont offensez, ou l'œil se retire plus d'un côté que de l'autre, (*a*) ou il arrive paralysie à l'œil, ou il se forme des abcez dont les suites sont souvent fort fâcheuses.

Et si ces plaïes passent outre, soit qu'elles n'offensent point le globe, ou qu'elles l'offensent, elles causent quelquefois une mort subite, à cause que les os qui forment le fond de l'orbite, étant fort minces, ils ne peuvent arrêter la violence du coup, & empêcher que le cerveau ne soit offensé.

Pour guérir les plaïes des yeux, on doit prévenir la fluxion, l'inflammation & la douleur, qui sont les plus communs symp-

(a) *Voyez le symptome qui suit cette retraction au chap. 2. de la 3. Partie.*

tomes qui les accompagnent & qui donnent naissance aux autres ; par la saignée du bras du côté de l'œil malade, & réiterée suivant les forces du blessé & la grandeur de la plaïe ; par un régime de vivre fort exact ; par les frequens lavemens ; & par les autres remedes géneraux proposez ci-devant, & dont je traiterai plus à fond, en parlant de l'ophthalmie.

On prévient aussi la fluxion, l'inflammation & la douleur, en ôtant les corps étrangers, s'il en est resté quelqu'un fiché dans l'œil, ou entre le globe & les paupiéres, & par les remedes ci-après proposez.

Si les *Corps étrangers sont grossiers & sensibles*, on les ôte avec des petites pincettes, quand ils sont fichez dans la cornée ou ailleurs ; & quand ils sont entre le globe & les paupiéres, on les fait sortir avec le bout d'une feüille de myrte, ou avec une méche de linge. Si ce sont *quelques petits éclats pointus de pierre ou d'autres corps durs*, qui soient fichez sur le globe, comme cela arrive quelquefois aux Meûniers, en battant leurs meules & à d'autres ouvriers, & qu'on ne les puisse faire sortir par les moyens susdits, à cause de leur petitesse & de l'instabilité de l'œil ; on prend le quart ou environ d'un tuyau de paille de la longueur d'un doigt, on le passe plusieurs fois, pour le rendre souple & uni, entre l'ongle du pouce & le doigt indice, la superficie intérieure étant du côté du pouce, on tient ensuite une

de ſes extrémités entre le grand doigt & le doigt indice, & l'autre extrémité entre le même doigt indice & le pouce, & on forme par ce moyen une anſe, avec laquelle on ôte ces éclats, en ratiſſant doucement l'œil en l'endroit où ils ſont fichez, & tenant la paupiére ſupérieure bien ouverte ou même renverſée, ſi on peut. Mais ſi ce ne ſont que *quelques pouſſiéres ou petits ſables*, on en nettoye l'œil, en ouvrant la paupiére ſupérieure, & verſant dedans *quelques goutes d'eau roſe ou d'autres eaux Ophthalmiques* : ou on prend avec le pouce & le doigt indice les cils de la paupiére ſupérieure, & les tirant en bas, on étend la paupiére ; puis fermant l'œil ſain, on commande au malade de ciller l'œil bleſſé, & à la faveur de ce mouvement & des larmes, ces petits corps ſont entrainez dehors : ou bien on introduit *un grain d'Orvale*, entre le globe & la paupiére ſupérieure, qui en s'enflant à cauſe de l'humidité qui le pénétre, écarte la paupiére du globe, & par le mouvement de l'œil, il roule par diférens endroits, ſans le pouvoir bleſſer ; & les petits corps ſont ou entraînez par les larmes, ou ils s'attachent à ce grain, autour duquel il s'eſt formé un muccilage, & ſortent avec lui.

A l'égard des remedes topiques, ſoit que la plaïe ſoit grande ou petite, ſoit qu'elle ſoit contuſe ou non, ou ſoit qu'elle ſoit dans la cornée ou ſeulement dans la conjonctive, & qu'elle pénetre dans

l'orbite ; on doit d'abord couler dans l'œil *du sang de pigeon*, que l'on tire sous l'aîle, *ou du lait de femme* nouvellement trait, ou *de celui de vache*, dans lequel on a fait infuser *un peu de saffran*, qui sont les remedes les plus familiers & les plus propres pour conserver la température naturelle de cette organe, pour empêcher l'inflammation & la douleur, & pour disposer par une douce suppuration la réünion des membranes divisées ; & par dessus l'œil appliquer des compresses trempées dans le *Collyre fait avec l'Eau Rose & le blanc d'Oeuf battus ensemble*, renouvellant ces remedes cinq ou six fois par jour.

A chaque pansement, si la plaïe pénétre la cornée, il se faut bien donner de garde de presser le globe en ouvrant l'œil, de crainte d'exprimer l'humeur aqueuse, ou de faire présenter l'uvée par la plaïe ; ou même la plaïe étant grande, de faire écouler les parties intérieures ; ou au moins d'empêcher la réünion de la plaïe. Il faut même empêcher le plus qu'on peut, l'œil de se mouvoir, en quelque partie que la plaïe soit ; & pour cet effet, il est à propos de tenir les deux yeux bandez, afin que l'œil malade soit plus en repos.

Quand la cornée n'est ouverte que par une simple piqueure, comme d'épine, d'éguille ou autre instrument fort pointu, quoiqu'au moment du coup l'œil se soit affaissé & ridé par l'écoulement de l'humeur aqueuse ; un jour ou deux après l'œil

se trouve rempli, sans que rien s'écoule par l'ouverture, non plus qu'après la ponction que l'on fait pour abbaisser les cataractes, comme je l'ai remarqué plusieurs fois, s'y faisant seulement une petite bosse rouge à l'endroit de la piqueure. Il arrive même quelquefois que des plaïes de la longueur d'une ligne & même plus, par lesquelles l'humeur aqueuse s'est écoulée d'abord, deux ou trois jours après n'en laissent pas écouler une goute, quoique le globe paroisse presque aussi plein qu'avant la plaïe : ce qui vient de la solidité de la cornée, joint à l'inflammation qui y survient, qui tuméfie un peu cette membrane, & fait que les bords de la plaïe se joignent de si près, qu'ils empêchent la sortie de cette humeur. Quand même l'inflammation n'augmente pas considerablement, la plaïe s'unit insensiblement : mais quand l'inflammation devient grande, il ne s'y fait point d'union, & lors de la suppuration on voit la cornée se relâcher, & l'humeur aqueuse couler de nouveau, & quelquefois l'œil se vuider entierement : c'est pourquoi on doit toûjours se deffier de ces sortes de plaïes, & suspendre son jugement jusques à ce que la suppuration soit bonne, & qu'on voye une vraïe union.

Quoique Galien estime que la régénération de l'humeur aqueuse soit une chose fort rare, à l'occasion de l'histoire qu'il rapporte dans son premier livre *des causes des symptomes*, vers la fin du chapitre 2. de cet enfant piqué à l'endroit de la pu-

pille, dont l'humeur aqueuſe s'écoula en ſi grande quantité, que la pupille en fut rétrécie & la cornée ridée, & qui étant guéri, vit fort bien, l'humeur aqueuſe s'étant rengendrée : nos Auteurs cependant nous en ont laiſſé pluſieurs exemples, & je pourrois auſſi en rapporter quelques-uns, où j'ai vû arriver la même choſe, ſi déja je n'avois aſſés prouvé la régénération de cette humeur.

L'inflammation s'appaiſant, ce qui n'arrive gueres qu'aprés le ſeptiéme jour, & la ſuppuration commençant à être bonne, ce qu'on connoît par la chaſſie qui s'épaiſſit & blanchit, & par la couleur vive & naturelle de la plaïe ; on ceſſe les remedes ſuſdits, pour ſe ſervir *du collyre fait avec vingt grains des Trochiſques blancs de Rhaſis, dix grains de Tuthie preparée, dix grains de Myrrhe, du Vitriol blanc & du Saffran de chacun cinq grains & une demie dragme de Sucre candit, qu'on diſſoût dans quatre onces des eaux de Roſes, de Plantain & de Lyerre terreſtre, dans leſquelles on aura fait infuſer une ſuffiſante quantité de graine de Lin ou de Pſyllium, pour les rendre un peu muccilagineuſes.* Ce collyre mondifie, incarne & deſſéche modérement, qui ſont les intentions qu'on doit avoir alors.

Ou bien on ſe ſert de cet autre *fait avec quinze grains de Sarcocole nourrie en Lait de femme, de l'Encens, de l'Aloës & de la Myrrhe de chacun dix grains, cinq grains de Saffran & quinze grains de Tuthie, qu'on diſſoût dans quatre onces d'eau d'Eu-*

fraise & de Fenoüil renduës muccilagineuses par l'infusion de dix grains de Gomme Arabique.

Mais si l'inflammation au lieu de diminuer, s'augmente, & que le globe se tumefie, comme il arrive quelquefois après les plaïes contuses de la cornée & de la conjonctive, & même après les non contuses, quand elles sont grandes, ou qu'elles sont faites dans des sujets malhabituez, quoique souvent ces plaïes ne pénétrent pas : il faut s'attacher uniquement à diminuer & détourner l'humeur qui cause la fluxion, & à calmer l'effervescence de l'humeur déja amassée ; n'y ayant nulle union à esperer, que ces symptomes ne soient appaisez.

On réitere à cet effet la saignée du bras, on passe à celle de la jugulaire du côté de l'œil malade, on applique des vesiccatoires devant & derriére les oreilles, on ouvre même un cautere, ou on passe un sétum à la nuque, si on juge par l'abondance des larmes, par leur chaleur & par la cachexie du malade, que la fluxion doive subsister long-tems : & à l'égard des remedes topiques, on suivra ce que je dirai ci-après à l'occasion des violentes ophthalmies.

Et si la plaïe s'ulcere, & jette une sanie virulente & corrosive, ou si elle devient putride, on la traitera comme je le dirai au chapitre des ulceres : ce qu'on observera à l'égard des autres symptomes communs à d'autres maladies de cet organe,

A moins que la plaïe qui pénétre la cornée ne soit un peu grande, ou qu'elle ne soit angulaire, l'uvée ne s'y presente guéres, & cela, à cause de la solidité de la cornée qui fait que ses bords ne s'éloignent pas facilement : mais quand elle s'ulcere, l'ouverture s'élargit, ce qui donne plus d'occasion à l'uvée de se jetter au travers, & de former le *Staphylome*. Dans cette rencontre, si-tôt que l'on voit que l'uvée se présente, on doit se servir de collyres qui ayent de l'astriction, tels que ceux que je proposerai vers la fin du chapitre des ulceres, que l'on doit rendre en même tems mondifians par l'addition *de la Myrrhe & de l'Aloës.*

Quand la plaïe qui est seulement dans la conjonctive, pénétre dans l'orbite, & qu'il y a quelques vaisseaux d'ouverts, comme les attaches qui y arrêtent le globe de l'œil, sont fort lâches; afin qu'il s'y meuve plus aisément, cela donne occasion au sang de s'epancher entre le globe & l'orbite, quelquefois en si grande quantité, qu'il tumefie de toutes parts la conjonctive, ensorte qu'elle paroît comme un cercle éminent autour du globe, & quelquefois même le globe est poussé en dehors. Cet épanchement & amas de sang se fait plûtôt, quand la plaïe est petite, que lorsqu'elle est grande; parce qu'alors il s'écoule en dehors, à mesure qu'il sort des vaisseaux. On ne doit pas cependant conclure, qu'il seroit donc avantageux d'agrandir la plaïe trop petite, pour procurer

cet écoulement, & empêcher le ſang de s'amaſſer & de ſe cailler : parce qu'il eſt à craindre, en coupant la conjonctive, qui eſt la plus forte & la plus conſiderable attache qui contienne le globe de l'œil dans ſon orbite, que, 1. Le globe ne ſe déjette dans la partie oppoſée à la plaïe. 2. Que l'air extérieur en s'inſinuant dans l'orbite, n'y cauſe de l'altération. 3. Qu'on n'offenſe quelque muſcle, ou quelque nerf, ou le globe même, à cauſe du peu d'eſpace qui ſe rencontre entre lui & le bord de l'orbite. Il vaut donc beaucoup mieux que ce ſang, qui ſe caille peu de tems après qu'il eſt épanché, ſe rende fluide & s'écoule de lui-même par la plaïe, ce qui arrive, lorſque la ſuppuration eſt prête à ſe faire ; & juſques à ce que tout ce ſang ſoit écoulé, ne mettre dans l'œil que *le ſang de Pigeon*, ou *le lait*, comme je l'ai dit ci-devant, & par deſſus tout l'œil appliquer le deffenſif fait *avec l'œuf entier, le Vin & le Saffran battus enſemble*, à moins que l'inflammation ne devînt grande, car en ce cas on ſuivroit la régle ordinaire. Il peut auſſi arriver que, la plaïe ſe reſſerrant par l'inflammation, ce ſang ne puiſſe s'écouler, & qu'ainſi il ſuppure & forme un abcès ; alors on auroit recours au chapitre premier de la troiſiéme partie, où je parlerai de l'abcés de l'orbite.

Il arrive auſſi quelquefois que la conjonctive eſt dechirée & dilacérée par des inſtrumens contondans pouſſez en biaiſant

ſur le bord de l'orbite du côté du petit angle, à cauſe que de ce côté-là les os qui forment ce bord, ſe terminent en une crête aigue & tranchante, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, ſans que la peau des paupiéres ſe trouve toujours rompue; parce qu'étant plus épaiſſe, plus forte & moins voiſine des os, elle réſiſte davantage à la violence du coup. Dans cette rencontre, pour peu que cette dilacération ſoit grande, l'œil ſe déjette dans la partie oppoſée, & s'avance quelquefois ſi fort hors de l'orbite, que l'on découvre les muſcles du côté de la dilacération, enſorte que l'on croiroit l'œil perdu: cependant il ſe peut réunir, & rétablir dans ſa ſituation ordinaire, ſans même que la vûe ſoit interreſſée, pourvû que d'ailleurs le globe n'ait point été preſſé; parce que cette dilacération n'étant que dans une partie de la conjonctive, cette membrane reçoit aſſez de nouriture pour procurer ſa réunion. Ce qui eſt ſeulement à craindre, c'eſt que l'air qui pénetre dans l'orbite, n'altére le globe, & n'y excite de l'inflammation, qui ſeroit ſuivie d'une ſupuration, qui dans la ſuite ſeroit cauſe que le globe s'uniroit de ce côté-là ſi étroitement à l'orbite, qu'il demeureroit immobile.

Si au contraire l'œil a été preſſé, comme lorſque la dilacération a été cauſée par quelqu'inſtrument contondant, qui ne s'eſt point arrêté ſur le bord de l'orbite, & qu'il y ait quelque dérangement dans les parties intérieures; ou même ſi l'inſ-

trument a ſeulement donné à côté du globe, & l'a déjetté violemmment dans la partie opposée & en dehors, & que par ce moyen le nerf optique ait souffert une violente extenſion, quoique ſouvent la conjonctive ne ſe trouve point déchirée: dans ces deux cas la vûe reſte conſidérablement diminuée, ou tout-à-fait perdue; parce que les parties intérieures étant dérangées, les rayons de lumiére ne ſe trouvent plus dirigez pour ſe porter dans leur ordre naturel ſur la rétine; & que par la violente extenſion du nerf optique, ſes fibres moëleuſes ſont ou rompues ou confondues, ce qui lui fait perdre ſon ſentiment.

Les mêmes remedes dont on ſe ſert pour les playes de la cornée & de la conjoctive, ſervent pour la dilacération de cette membrane : ce qu'on doit faire de particulier, c'eſt que ſi-tôt que l'on voit l'œil ſe déjetter hors de l'orbite, on doit l'y repouſſer, & l'y contenir par de petites compreſſes épaiſſes qu'on applique ſur les paupiéres, & par un bandage un peu ſerré, & cela, tant que l'on voye que l'œil ſoit réuni: obſervant de tenir auſſi l'autre œil couvert & bandé, comme je l'ai déja dit.

Quand enſuite de quelques coups moins violens que les précédens, ou par quelque cauſe intérieure, les vaiſſeaux de la conjonctive ſe trouvent rompus & ouverts, le ſang s'épanche entre ces pellicules, & les rend rouges & enſuite livides. Quand l'épanchement eſt abondant, il occupe tout

le blanc de l'œil & le tuméfie : quand il est en moindre quantité, il n'en occupe qu'une partie qui est le plus souvent l'inférieure ; & quelquefois il est en si petite quantité, qu'il forme seulement une tache rouge dans les environs du vaisseau d'où il s'est échapé. Et de quelque maniére que cet épanchement se fasse, & en quelque quantité que le sang se trouve épanché, on appelle en françois cette maladie, *Oeil poché.* (a)

Soit que cet épanchement vienne d'une cause intérieure, comme lorsque les vaisseaux de la conjonctive sont d'une texture si foible, qu'ils ne peuvent soutenir l'éfort d'un sang échauffé, raréfié & abondant sans se rompre, comme on le voit arriver assez fréquemment à quelques personnes, particuliérement ensuite de quelques mouvemens violens & dans les grandes chaleurs de l'été ; ou qu'il soit excité par quelques causes extérieures : on traite cette maladie de même que les playes contuses de cette partie, quoiqu'elle ne soit accompagnée d'aucune solution extérieure. Ainsi dans le commencement on saigne le malade, on coule dans l'œil *le sang de pigeon*, *ou le lait de femme*, *ou celui de vache mêlé de saffran*, & par dessus on applique les compresses trempées dans le collyre *fait avec blanc d'œuf & l'eau rose* ; & quand on ne craint plus d'inflammation, on travaille

(a) *Les Grecs la nomment* HYPOSPHAGMA, *Les Arabes* ; TARFEN.

à résoudre le sang épanché, en coulant dans l'œil quelques goutes du collyre *fait avec quatre onces des eaux de fenouil & de Rue rendues muccilagineuses par une infusion de graine de Fenugrec, dans lesquelles on dissoût dix grains de Camphre & autant de Saffran*, & sur tout l'œil on applique une compresse trempée dans une *décoction d'hyssope, d'Absinthe & de fleurs de Camomille & de Mélilot*.

Il arrive aussi qu'ensuite de quelques coups orbes moins violens que ceux énoncez au chapitre 8. le globe de l'œil se trouve pareillement contus; qu'il y a du sang épanché, ou entre ses membranes propres, ou au dedans de l'œil, sans toute-fois qu'on remarque de confusion ou dérangement dans ses parties intérieures, ni de dilacération sensible: cependant on doit craindre en cette rencontre la perte, ou au moins une notable diminution de la vûe, si le sang épanché au lieu de se résoudre, suppure; puisque tout pus épanché au dedans de l'œil, pour peu malin qu'il soit, quand il est en quantité, peut détruire les parties intérieures, & causer leur confusion, ou au moins les altérer considérablement. On prévient autant qu'on le peut les suites facheuses de cette confusion intérieure, en la traitant comme la précédente; se conformant aussi à ce que j'ai dit au chapitre 8. & ailleurs.

Pour la foiblesse qui reste à l'œil après la guérison des playes & contusions, on se conformera à ce que j'ai dit à l'occasion

de celle qui reste aprés l'opération de l'abaissement des cataractes, & pour cet éfet on aura recours au chapitre 15. de la premiére partie, ou ci-aprés à la fin du chapitre 13.

Digression sur les causes générales & particuliéres des fluxions, inflammations & autres maladies locales; sur le bon usage de la saignée dans les inflammations & autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes; & sur l'action des remedes purgatifs, pour corriger l'intemperie du sang.

CHAPITRE XII.

ON n'auroit jamais fait, & il seroit même fort ennuyeux, si en traitant de chaque maladie en particulier, au lieu d'en rechercher la cause la plus prochaine, on vouloit toûjours remonter jusques à la premiére source; & si en prescrivant les remedes généraux, on étoit obligé de retoucher les fondemens sur lesquels leur usage est établi. Cependant comme l'explication particuliére de chaque maladie dépend autant des notions générales qu'on se forme de leurs causes, comme des notions particulieres; & que les régles particuliéres de pratique sont fondées sur les générales: je me vois obligé, avant que de poursuivre la description des maladies de l'œil, d'expliquer succinctement dans ce chapitre les causes générales & particulié-

res desfluxions, inflammations & autres maladies locales, de dire quelque chose sur le bon usage de la saignée contre l'opinion de quelques Modernes, & sur l'éfet des remedes purgatifs pour corriger l'intempérie du sang; afin d'éclaircir quelques difficultés qu'on pourroit faire naître de l'explication des causes des maladies dont j'ai parlai ci-devant, & de celles dont je traiterai ci-après, & de confirmer quelques régles de pratique que j'ai suivies, & que je suivrai dans la suite de ce Traité.

I. *Des causes generales & particuliéres des fluxions, inflammations, &c.*

Si on considére comment le sang, en se fermentant, se perfectionne & se rend propre à entretenir toutes les parties de notre corps, quand la fermentation est naturelle & bien réglée, & comment au contraire il s'éloigne de sa perfection, & tend à la destruction de ces mêmes parties, quand elle est non naturelle & dereglée; il sera aisé de concevoir l'origine non seulement des inflammations, mais aussi de toutes les autres tumeurs & abcez, des ulcéres, & de tous les symptomes qui arrivent aux playes & à toutes les maladies locales. Je m'explique.

La masse du sang considerée dans son état naturel, & comme elle se doit trouver dans les vaisseaux, dans les visceres & dans toute l'habitude du corps, pour nourrir & entretenir toutes les parties, est un assemblage

assemblage ou un composé de plusieurs petites parties diférentes, délayées dans une certaine quantité de liqueur aqueuse qui leur sert de véhicule commun, que je diviserai, suivant la doctrine des Anciens, en quatre classes, sçavoir, en parties sanguines, pituiteuses, bilieuses & mélancoliques: entendant par les parties sanguines, ces parties spiritueuses, douces, huileuses & balsamiques de la masse du sang, qui ne sont autre chose que les parties les plus pures & tempérées du chyle, qui ont soûfert une coction modérée & parfaite: par les parties pituiteuses, celles qui sont encore crues, insipides & visqueuses, qui ne sont autre chose que les parties les plus crues du chyle, qui ne sont pas encore converties en sang, & qui dans la suite par la coction s'y rendent en partie semblabes: par les parties bilieuses, celles qui sont subtiles, pénétrantes, ameres & faciles à s'échauffer, qui sont proprement les parties mêmes du sang trop attenuées & volatisées: & par les parties mélancoliques, celles qui sont grossieres, terrestres & acides, & qui sont comme la lie ou le résidu de toutes les autres.

C'est de l'abondance de l'une ou de l'autre de ces parties, d'où tous les hommes prennent la diférence de leur tempérament, qui change en chaque homme, suivant ses diférens âges, les diférentes saisons & les diférens alimens: ainsi l'abondance des parties sanguines rend l'homme d'un tempérament sanguin; les pitu-

teuſes, d'un tempérament pituiteux; les bilieuſes, d'un tempérament bilieux, & les mélancoliques, d'un tempérament mélancolique.

Comme la chymie m'aprend que les liqueurs dont les parties ſont uniformes, n'ont point d'autres mouvemens que celui qui eſt commun à tous les liquides; & que celles au contraire, dont les parties ſont de diferente nature, outre ce mouvement, en ont encore un autre beaucoup plus ſenſible, par lequel elles ſe fermentent & changent de nature; je n'ai point de peine à concevoir que le ſang, qui eſt composé de tant de parties diférentes les unes des autres en figure & en proprietez, ſe meuve de lui-même, & ſe fermente.

Par la fermentation du ſang j'entens un mouvement continuel de toutes ſes parties diférentes, par lequel, en s'entrechoquant, elles ſe briſent, changent leurs figures, en acquierent de nouvelles, ſe ſubtiliſent, volatiliſent, & ſe rendent propres aux uſages deſtinés par la nature; & ce mouvement eſt ſuivi de l'effervescence & de la chaleur.

Ce mouvement eſt moderé par la partie aqueuſe du ſang, dans laquelle nagent toutes ces particules : il eſt facilité par les particules de l'air, qui entrent dans les poumons, & qui ſe mêlent dans la maſſe du ſang : il eſt entrenu par le chyle nouveau, auquel le ſang déja fait, ſert de levain; & il eſt communiqué également à toutes les particules de la maſſe, par le mouvement géneral de toute la même maſſe, je veux dire par la circulation.

C'est par la fermentation que les parties du chyle encore crûes & visqueuses, eû égard au sang, sont attenuées autant qu'elles le peuvent être, & rendues semblables au sang, sinon toutes, au moins une partie; & c'est ce changement de chyle en sang, qu'on nomme seconde coction. C'est aussi par la fermentation & par l'effervence moderée qui la suit, que les parties hétérogenes & ineptes à la nourriture, j'entens les excrémens, sont disposées à se séparer de la masse.

Ces excrémens & les autres particules inutiles & surabondantes de la masse, avec lesquelles ils sont mêlez, sont portez indiféremment avec le sang par les artéres à de certaines parties, qui ont une certaine configuration de pores propre à les laisser écouler : ainsi chaque excrément se sépare de la masse du sang par son filtre propre; & ce mouvement de séparation se nomme filtration.

Les excrémens ainsi séparés se portent hors du corps, comme choses inutiles, ou ils rentrent une seconde fois dans la masse du sang.

Les excrémens qui se portent hors du corps, sont tous ceux qui se séparent & transpirent par la peau, ou sous le caractere de vapeurs fuligineuses & insensibles, ou sous celui de sueurs : les urines qui se séparent par les reins, les mucositez qui se filtrent par les membranes glanduleuses du nez, les larmes par les glandes des yeux, &c.

Ceux qui rentrent une ſeconde fois dans la maſſe du ſang, y rentrent, ou après s'être purgé de certaines parties impures & groſſieres: ou ils y rentrent dans le même état qu'ils ſortent des glandes. Les premiers ſont l'une & l'autre humeur bilieuſe qui ſe ſépare par le foye: l'humeur qui ſe filtre par le Paucreas & par les glandes du Méſantere, dont les canaux excrétoires ſe terminent dans les inteſtins: celle qui ſe ſépare par les membranes glanduleuſes de l'Œſophage, de l'eſtomach & des inteſtins, & la ſalive par celles de la bouche & par les glandes des environs. Et de tous ces excrémens, les uns ſont néceſſaires pour délayer les alimens, & pour leur ſervir d'un levain, pour en faire la premiere coction dans l'eſtomach; & les autres, pour préparer le chyle dans les inteſtins.

Les ſeconds ſont tous les autres excrémens qui ſe filtrent par toutes les autres glandes du corps, & qui ſont verſés par leurs canaux excrétoires dans les veines, où ils ſe mêlent avec le ſang qui eſt reporté au cœur, ſoit pour y être perfectionnés, ou pour rendre le ſang plus fluide, ou pour lui ſervir en quelque maniere d'un levain nouveau, pour aider à ſa fermentation.

Tant que le ſang ſe purge bien de ſes excrémens, & qu'il ſe décharge de ſes autres parties ſurabondantes & inutiles, ſa température eſt bonne & loüable, & la fermentation eſt bien réglée; parce que la fermentation ſuit la température, comme la température eſt entretenue réciproque-

ment par la fermentation : & au contraire, quand les excrémens & les autres parties surabondantes & inutiles restent dans la masse du sang, sa température devient viciée, & sa fermentation souvent se dérégle.

Je ne parlerai point des dispositions, qui se doivent rencontrer dans la masse du sang & dans les parties, par lesquelles il passe, pour que sa température soit loüable : on les connoîtra assez par le contraire de celles qui produisent l'intempérie, que voici en peu de mots, pour abreger cette digression.

Je dis donc que, lorsque quelques-unes ou plusieurs des diférentes parties qui constituent la masse du sang, dominent jusques à un tel point, qu'elles détruisent, pour ainsi dire, les autres ; le sang acquiert de lui-même diférentes intempéries, qui sont les causes de quantité d'effervescences viciées, de dissolutions, coagulations & autres altérations de la masse du sang, & par conséquent les causes de plusieurs maladies.

Que quand le sang est en si grande quantité, qu'il remplit trop les vaisseaux & toute l'habitude du corps ; de sorte que ne pouvant librement se fermenter, il ne peut se décharger de tous ses excrémens ; les plus grossiers demeurant confondus dans sa masse, y causent aussi diférentes intemperies, sources de plusieurs espéces de fievres & d'autres maladies ; ou s'arrêtant dans les parties, y causent diféren-

tes obstructions, qui sont aussi l'origine de plusieurs maux.

Que le défaut de sécrétion des excrémens, & des autres parties surabondantes du sang, qui vient du rétrécissement ou de l'obstruction des vaisseaux, ou des pores des émonctoires qui les doivent séparer, ou de celles de leurs canaux excrétoires, conduit dans l'intemperie: parce que ces excrémens, ou ces parties surabondantes restant dans la masse du sang, y causent une plénitude cacochymique, qui est suivie d'autres désordres; ou s'accumulant petit-à-petit dans les parties obstruées, y forment par leur altération particuliére differens levains & differentes tumeurs.

Que toutes les évacuations immoderées dépoüillant le sang de ses plus utiles parties, disposent le reste de la masse à une temperature vicieuse. Et que les violentes passions de l'ame, en déréglant tous les mouvemens naturels, causent souvent du désordre dans la masse du sang.

Que l'excès du travail & les veilles continuelles, épuisant le sang de ses esprits, le disposent à s'altérer. Et que le sommeil excessif, & la vie trop sedentaire favorisent l'amas de beaucoup de parties impures.

Que le grand froid extérieure en réfroidissant le corps, condense le sang, & en resserrant les pores de la peau, il empêche la transpiration: & qu'aucontraire la chaleur excessive, en l'échauffant, rarifie trop le sang, & en ouvrant trop les po-

res de la peau, excite trop de transpiration.

Que toutes les matiéres impures ou vénéneuses, de quelque maniére qu'elles entrent dans le corps, ne manquent jamais d'altérer considérablement la masse du sang ; soit en raresiant trop le sang, ou en le condensant excessivement, ou lui imprimant d'autres mauvaises qualités : de même que tous les levains malins qui s'engendrent dans les tumeurs ou apostemes, dans les ulceres & dans les plaïes des parties intérieures ou extérieures.

Que la trop grande abondance du chyle qui vient des alimens trop nourrissans & pris trop assiduëment, produit la pléthore qui dégénere souvent en cacochymie. Et que la disette du chyle qui vient du défaut d'alimens, ou de ce qu'il ne passe pas de chyle autant qu'il en faut dans la masse du sang, pour l'entretenir dans une juste quantité, à cause de l'obstruction des glandes, ou des veines lactées, ou des autres conduits par lesquels il doit couler ; fait que sa masse diminue & s'altére.

Que tous les alimens liquides ou solides, qui ont des qualitez excessives ; les grossiers, terrestres, crus, indigestes, faciles à se corrompre, ou qui ont d'autres mavaises qualitez, étant pris assiduement ou excessivement, impriment dans la suite une température vicieuse au sang.

Je dis encore que le sang ne peut être vicié, sans que tous ses excrémens ne le soient pareillement : ce qui fait que les ex-

crémens utiles ou levains, qui retournent dans la masse du sang, y retournent avec les mêmes qualitez qu'ils avoient, quand ils se sont filtrés dans les glandes, & même plus puissantes, s'ils y ont séjourné, & qu'ainsi ils l'entretiennent dans son intemperie; & que ceux qui se portent dans l'estomach & dans les intestins, déréglent toûjours la premiere coction. Car si ces levains acides sont trop foibles, ou en trop petite quantité, la digestion sera imparfaite, & le chyle qui en proviendra, sera fort insipide, cru & visqueux : s'ils sont trop forts, ou en trop grande quantité, la digestion ne se fera pas, ou si elle se fait, elle sera précipitée, & le chyle qui en proviendra, sera fort acide & chargé de parties terrestres & grossieres ; & s'ils ont quelque mauvaise qualité, ils la communiqueront au chyle qui en contractera encore d'autres, en passant par les intestins, suivant les vices des sucs biliaires, pancréatiques & autres, ou suivant l'abondance ou le défaut de ces sucs, ou suivant les autres matieres impures qui se rencontreront dans les intestins. Et c'est ainsi que l'intemperie du sang est augmentée par les vices de la premiere digestion.

Ce sont là les causes de l'intemperie du sang & de ses fermentations déréglées, je veux dire de toutes les effervescences extraordinaires, des exaltations, dissolutions, coagulations, précipitations & de toutes les autres altérations, tant générales de la masse du sang, que des altéra-

tions particulieres de quelque portion de ce même ſang dans les parties, où il ſe trouve arrêté & épanché, & par conſéquent de ces ſalures, âcretez, aciditez & de toutes les autres qualitez viciées dont le ſang peut être ſuſceptible, & qui ſont des ſuites du déréglement de la fermentation, qui ſont plus ou moins malignes, ſelon que le ſang eſt plus ou moins dépoüillé de ſes parties ſpiritueuſes, douces, huileuſes & balſamiques.

Ainſi on peut juger que l'intemperie du ſang eſt non ſeulement la cauſe de toutes les diférentes maladies, qui travaillent le corps en général; mais auſſi de la plûpart de celles qui attaquent quelque partie en particulier, comme de toutes les inflammations & autres tumeurs & abcez, des ulceres & de tous les ſymptomes qui arrivent aux playes & autres maladies locales.

Si l'intemperie du ſang eſt la cauſe qui le diſpoſe à s'échauffer & à enflammer les parties, dans leſquelles il s'eſt arrêté & épanché: il ne reſte plus que de ſçavoir les cauſes qui peuvent déterminer ce ſang à s'arrêter, & à s'épancher plûtôt dans une partie que dans une autre; & je trouve qu'il y en a qui ſe rencontrent dans la partie même, & qu'il y en a d'autres qui viennent du dehors.

Je dis premierement que la foibleſſe d'une partie, qui conſiſte dans le relâchement de ſes fibres, ſoit que cette partie ſoit telle naturellement ou accidentellement,

est une cause qui détermine le sang à s'y arrêter : car quand le sang disposé, comme je viens de le dire, est poussé vigoureusement & en abondance dans cette partie, il en écarte les fibres qui ne peuvent résister à la violence de son mouvement, il s'échape entre leurs interstices, & y séjourne.

2. Que l'obstruction des vaisseaux d'une partie, soit qu'elle vienne d'un sang grossier ou grumelé, ou de quelque autre humeur semblable qui les remplisse, soit qu'elle soit causée par la compression de quelque tumeur schirreuse, de quelque glande grossie, ou d'autres parties s'oposant au cours réglé du sang ; les particules les plus subtiles de ce sang sont contraintes de s'échaper par les pores des vaisseaux, & de s'épancher dans les espaces voisins : & comme le sang est continuellement poussé avec violence, ces pores se dilatent insensiblement, ce qui donne occasion aux autres parties du sang les plus grossieres de s'extravaser.

3. Qu'un levain acide ou malin, quoiqu'en petite quantité, engendré dans une partie, soit par la corruption du suc nourricier de cette partie, ou de l'humeur excrémenteuse d'une glande, ou de quelqu'autre suc que ce soit, en se répandant entre les fibres voisines, les altere, les détruit, pénetre les vaisseaux, les ouvre, & se mêlant avec le sang qui s'épanche, le fermente, l'échauffe & le corromt, quand même ce sang n'y auroit que peu de disposition.

A l'égard des causes extérieures & sensibles, on sçait premierement, que dans les playes & dans les contusions le sang s'arrête & s'épanche, ne pouvant continuer son mouvement, à cause de la solution & destruction des vaisseaux, & de la défiguration des pores des parties.

2. Que les fortes ligatures des parties l'arrêtent pareillement, & qu'elles sont aussi cause de son épanchement, quand elles subsistent long-tems; de même que les luxations des os & leurs fractures, quand elles ne sont pas réduites, & que les vaisseaux voisins des os luxés ou fracturés se trouvent comprimés.

3. Que la chaleur actuelle & potentielle, quand elle est assez violente pour alterer la juste température du sang, en l'échauffant & raréfiant excessivement, ou pour détruire la disposition naturelle des pores des parties; détermine aussi le sang à s'arrêter & à s'épancher.

4. Que le froid extérieur qui saisit une partie, en resserrant & coagulant le sang, l'empêche de se mouvoir, & ce sang est obligé dans la suite de se corrompre, & de s'épancher par la corruption des vaisseaux mêmes qui le contiennent, & qui suit celle du sang.

5. Et qu'enfin les piqueures ou morsûres d'animaux vénimeux, les vapeurs âcres & malignes, & toutes les autres choses qui peuvent irriter les parties fort sensibles, ou y introduire une qualité maligne; sont capables d'y corrompre le sang, &

d'arrêter ſon mouvement.

De ce que je viens de dire, on juge bien que toutes ces diſpoſitions particuliéres ne ſeroient pas toûjours ſuffiſantes, pour être les cauſes de tous les épanchemens, ou pour me ſervir des termes ordinaires, de toutes les fluxions qui ſe font ſur les parties; ſi le ſang n'étoit pouſſé avec violence ſur ces mêmes parties: il faut donc encore rechercher la cauſe de ce mouvement rapide du ſang.

Quand le ſang n'eſt que dans une juſte quantité, les mouvemens du cœur ſont libres & bien réglez, le ſang coule à l'aiſe de ſon ventricule droit dans les poumons, & des poumons dans ſon ventricule gauche, d'où il eſt pouſſé auſſi librement dans les artéres qui ſont les conduits qui le portent dans toutes les parties du corps pour les nourrir, & après les avoir abreuvées, il entre avec la même facilité dans les veines par leurs pores qui ſont toûjours ouverts pour le recevoir: & quoiqu'alors ſon mouvement ſoit moindre, en ayant beaucoup perdu, en paſſant par toutes ces parties, il en conſerve cependant aſſez pour être reporté dans le ventricule droit du cœur, & achever ſon cours circulaire, pour le recommencer de nouveau.

Quand il eſt dans une moindre quantité, tous ces mouvemens ſe font à la verité, mais ils ſont plus languides; d'où vient auſſi que le ſang circule plus lentement.

Dans ces deux états le ſang eſt peu

diſpoſé à faire des fluxions, à moins qu'il ne s'éloigne beaucoup de ſa juſte température, ou qu'il ne rencontre dans les parties par où il paſſe, quelque levain acide & malin qui l'altére, ou quelqu'une des autres cauſes ci-deſſus dites.

Mais quand le ſang eſt en très-grande quantité, les mouvemens du cœur ſont extrémement forcez : le ſang qui tombe dans ſon ventricule droit, l'étend violemment, parce qu'il y tombe en trop grande abondance : ce ventricule ne s'en peut vuider qu'avec peine, pour la difficulté que ce ſang a de ſe loger dans les poumons qui n'en ſont déja que trop remplis : des poumons il ſe porte dans le ventricule gauche avec la même violence ; & comme ce ventricule eſt fourni d'un beaucoup plus grand nombre de fibres muſculeuſes, que n'en a le ventricule droit, il pouſſe ce ſang dans les artéres avec plus de vigueur ; mais les artéres ſe trouvant pleines, & toute l'habitude du corps pareillement, ce ſang ne peut ſe dégorger librement dans les veines qui n'en nont que trop, ainſi ſon mouvement circulaire ne ſe fait que difficilement. Le ſang étant donc dans un état ſi violent dans les vaiſſeaux & dans toute l'habitude du corps, pour peu qu'il ſoit vicié, pour peu qu'il rencontre dans les parties quelqu'une de ces diſpoſitions particuliéres dont je viens de parler, il s'échape des vaiſſeaux, il s'épanche dans les parties, il produit differentes inflammations, differentes tumeurs,

differens abcez, suivant les differens sucs impurs dont il est mêlé. La plenitude est donc la cause de ce mouvement rapide & desordonné du sang, & par consequent une des causes les plus puissantes des fluxions.

Cette verité a été reconnue par Hyppocrate, comme on le peut voir dans son livre, *De locis in homine*, où il dit, *carnes valdè plenæ factæ cùm capere non possint, fluit humor qui capi non potuit*; & elle a été reçûe par tous les Medecins qui sont venus après lui, & qui ont suivi sa doctrine, comme une maxime incontestable, qui a servi de régle à leur pratique, quoiqu'ils ignorassent le mouvement circulaire du sang.

2. *Du bon usage de la saignée dans les inflammations & autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes.*

Quoique la saignée ait de tout tems passé pour un des remedes les plus puissans pour calmer les inflammations, & beaucoup d'autres maladies; il se trouve cependant quelques Modernes qui la décrient si fort, qu'ils la rejettent universellement pour toutes les inflammations extérieures & intérieures, prétendant assez purifier le sang avec leurs remedes diaphorétiques, sudorifiques & autres.

Mais s'ils consideroient attentivement qu'il arrive peu d'inflammations, sans qu'il y ait plénitude, comme je l'ai fait voir

ci-devant ; & qu'il n'y a point de plénitude, sans qu'il y ait en même tems ou peu de tems aprés, beaucoup d'excrémens & de parties inutiles retenuës & confonduës dans la masse du sang, qui ne peuvent s'en dégager que par une fermentation & une effervescence moderée : ils connoîtroient que par la méthode qu'ils tiennent, bien loin de modérer cette fermentation, ils l'augmentent excessivement, & augmentent par consequent la confusion du sang & la plénitude ; d'où il arrive que ce sang, ne pouvant assez s'étendre, se jette avec plus de violence sur les parties où il a commencé à fluer, & y augmente ainsi l'inflammation, à moins qu'heureusement les pores de toutes les parties par lesquelles le sang se purge, & leurs canaux excrétoires ne soient si ouverts, que le sang y trouvant une issuë plus facile, se décharge en même tems par une crise générale de toutes ces parties excrémenteuses, ou surabondantes & inutiles ; ce qui est assez rare.

Par la méthode ordinaire aucontraire, en diminuant le sang par la saignée, celui qui reste ayant plus d'espace pour s'étendre, il n'est plus si en état de se jetter sur les parties où il a commencé de fluer ; & d'ailleurs sa masse étant diminuée, il peut recevoir une plus grande quantité de chyle nouveau, qui étant chargé de peu de parties nourriciéres, à cause de la diéte exacte, ne peut augmenter de beaucoup les excrémens du

ſang ; mais ayant au contraire beaucoup de parties aqueuſes, il augmente auſſi de beaucoup de celles du ſang ; & ce ſont ces parties aqueuſes qui modérent ſa fermentation, qui temperent ſon efferveſcence & ſa chaleur, & qui ſervent de véhicule pour entraîner par les reins & par les autres émonctoires hors du corps, toutes les parties hétérogenes & impures de la maſſe, à meſure qu'elles ſont atténuées par cette fermentation modérée du ſang.

La ſaignée ne ſert donc pas ſeulement à diminuer la plenitude, elle aide encore à corriger l'intemperie du ſang ; ainſi c'eſt un remede qui convient à toutes les inflammations & autres fluxions, quand elles ſont cauſées par une plénitude cacochymique.

3. *De l'action des remedes purgatifs pour corriger l'intemperie du ſang.*

Ce que j'ai dit ci-deſſus de la fermentation du ſang & de la ſécrétion des excrémens, peut faire concevoir de quelle maniére tous les remedes qui le purifient, & particuliérement les purgatifs agiſſent dans les vaiſſeaux, pour accélérer ou rétablir cette ſécrétion : car ſi les particules hérérogenes de la maſſe du ſang ſont capables de le mettre en mouvement, & de le fermenter, à plus forte raiſon les particules les plus ſubtiles des purgatifs introduites dans la maſſe du ſang par les

voïes du chyle, ensuite de cette digestion imparfaite qui s'en est faite dans l'estomach & dans les intestins grêles; puisque ces particules sont beaucoup plus diférentes du sang que celles qui proviennent des alimens. Et comme ces particules sont ténues & âcres; elles pénétrent, agitent, atténuent & fondent les humeurs visqueuses & excrémenteuses contenuës dans la masse du sang, ou arrêtées dans les vaisseaux ou dans les conduits des émonctoires qu'elles ouvrent & débouchent, & elles irritent en même tems toutes les parties qui servent à la sécrétion des excrémens. Ainsi ces humeurs visqueuses & excrémenteuses liquefiées, ensemble ces particules des purgatifs, sont contraintes de s'écouler, & de se porter dans les intestins par les canaux cholidoques, pancréatiques & autres canaux excrétoires qui s'y terminent; dans l'estomach, par les canaux excrétoires des glandules de cette partie dans la vessie, par les uréteres; dans la bouche, par les canaux salivaux; & dans les narines, par les canaux excrétoires de leurs glandes: cela s'entend, pourvû que ces humeurs ne soient point trop visqueuses, & que les obstructions qu'elles causent ne soient point trop invétérées: car si cela est ainsi, l'action prompte d'un seul remede purgatif ne pourra les surmonter, à moins qu'il ne soit plusieurs fois réitéré, ou que l'on ne fasse user au malade pendant quelque tems des apozemes un-

peu purgatives, ou que l'on ne se serve d'autres remèdes capables de les dissoûdre petit-à-petit, quand les malades ne peuvent suporter qu'avec peine les fréquens purgatifs.

A l'égard de l'action des purgatifs dans l'estomach & dans les intestins, on est assez persuadé qu'un remede purgatif étant descendu dans l'estomach, s'y mêle avec le résidu des derniers alimens & avec les levains qui y coulent continuellement & en abondance, à cause de l'irritation que les particules âcres de ce remede causent à cette partie: qu'il s'y fermente, & dissoût les humeurs grossiéres & visqueuses attachées contre les parois intérieures ou autrement contenuës dans ce viscere, dans lequel ce remede reste peu de tems, à proportion des alimens ordinaires, à cause que cette fermentation est trop prompte, & que l'irritation est trop violente; d'où vient que l'estomach se resserrant, il s'en décharge dans les intestins où il agit de même que dans l'estomach; & y excite même une plus grande effervescence par le mêlange des sucs biliaires, pancreatiques, & autres: que dissolvant les matiéres grossiéres, ensemble les humeurs visqueuses qui enduisent la membrane veloutée de ces longs tuyaux, il ouvre les entrées des veines lactées, ses parties les plus subtiles s'y insinuent, & se portent comme le chyle dans la masse du sang, pendant que ses parties les plus grossiéres irritant les fibres expultrices des intestins, y augmentent

leur mouvement périſtaltique, & les contraignent de ſe décharger de leurs excrémens groſſiérs mêlez avec ces mêmes parties groſſiéres des purgatifs, & les autres humeurs viſqueuſes qu'elles ont liquefiées ou détachées : & qu'enfin l'eſtomach & les inteſtins étant déchargez de ces humeurs & excrémens, & les extrémitez de tous les canaux excrétoires qui finiſſent dans ces parties, s'en trouvant débaraſſées, les humeurs excrémenteuſes de la maſſe du ſang liquefiées par les particules les plus ſubtiles des purgatifs, ſe déchargent & s'écoulent plus abondamment par ces voïes que par les autres émonctoires; d'où vient auſſi qu'après que les inteſtins ſe ſont vuidez des excrémens groſſiers, ceux qui ſuivent, ſont très liquides, & que la quantité des excrémens groſſiers & liquides que l'on rend, après avoir pris un remede purgatif, excede de beaucoup celle qui pouvoit être contenuë auparavant dans l'eſtomach & dans les inteſtins grêles & gros.

Puiſque les remedes purgatifs agiſſant ſur la maſſe du ſang, augmentent ſa fermentation, & lui donnent plus de mouvement qu'elle n'en avoit, on juge bien qu'on ne les doit mettre en uſage qu'après que l'on a diminué la plénitude, & que l'inflammation eſt vers la fin de ſon déclin : parce que ſi on s'en ſervoit, lorſque les vaiſſeaux ſont encore pleins, au lieu de diminuer les excrémens du ſang, en les évacuant, on augmenteroit au contraire

leur confusion, puisqu'alors cette fermentation ne seroit point libre, & on contraindroit aussi le sang de se jetter avec plus de violence sur la partie où il a commencé de fluer ; ainsi on augmenteroit l'inflammation, comme on le connoît par expérience : même si on s'en servoit, lorsque l'inflammation n'est encore que dans le commencement de son déclin, quand même il n'y auroit plus de plénitude, on pourroit aussi renouveler l'inflammation : parce que les voïes par lesquelles le sang a flué sur une partie, étant encore ouvertes, pour peu que l'on agite, & que l'on attenue le sang, il se porte aisément sur cette partie : c'est aussi ce que l'expérience fait souvent voir.

Quoique l'on dise des purgatifs, que les uns purgent les humeurs bilieuses, d'autres les pituiteuses, d'autres les mélancoliques ; ce n'est pas à dire qu'un remede purgatif ne purge qu'une seule humeur ; il les purge toutes, mais plus ou moins, suivant que le purgatif est plus ou moins violent, ou selon que l'humeur dominante est plus ou moins facile à mettre en mouvement : ainsi les excrémens bilieux, par exemple, qui sont aisez à ébranler, cedent à un purgatif foible ; les pituiteux & les mélancoliques qui sont plus difficiles à émouvoir, demandent des purgatifs plus violens, qui, pour purger ces humeurs excrémenteuses, ne laissent pas aussi de purger en même tems les excrémens bilieux. Et comme il est rare

que dans une maladie une ſeule humeur excrémenteuſe abonde, on diſpoſe le remede purgatif, en ſorte qu'il puiſſe purger toutes celles que l'on croit pouvoir cauſer la maladie, ayant égard ſeulement à celle qui ſemble plus dominer.

Des maladies de la cornée & par occaſion de celles d s membranes qui forment le blanc de l'œil.

CHAPITRE XIII.

1. *De l'Ophthalmie, ou inflammation de l'œil.*

COmme l'*Ophthalmie* précéde ou ſuit la plûpart des maladies qui arrivent à la cornée, & aux autres membranes extérieures de l'œil, & qu'elle eſt encore un ſymptome de quantité d'autres maladies de cet organe, comme on l'a vû ci-devant, & comme on le verra encore dans la ſuite; je ne dois pas differer davantage à traiter de cette maladie non ſeulement comme ſymptome, mais auſſi comme maladie propre & particuliére à l'œil.

Quoique par *Ophthalmie* on entende communément une inflammation des membranes qui forment le blanc de l'œil, que l'on comprend d'ordinaire ſous le nom de la principale qui eſt la conjonctive: on ne doit pas penſer que cette inflammation n'occupe toujours que le blanc

de l'œil, elle s'étend souvent dans toutes les parties extérieures de l'œil, & même aux paupiéres.

Quand cette inflammation est legére, la moiteur peu considérable, & la douleur suportable, c'est ce qu'on nomme *Ophthalmie fausse*. (a) Quand au contraire elle est plus forte, que les vaisseaux du blanc de l'œil & de la cornée sont apparens & tendus, & que la douleur est violente, on l'appelle *Ophthalmie vraye*. Si cette même inflammation est accompagnée d'un écoulement de larmes chaudes & abondantes, on dit que *l'Ophthalmie est humide*; & s'il n'en coule que très peu qui excitent un prurit cuisant à l'œil & aux paupiéres, on dit que *l'Ophthalmie est séche*. Et quand l'inflammation est si grande, que les membranes qui forment le blanc de l'œil, sont boursoufflées & si élevées au dessus de la cornée, qu'elle paroît comme dans un fond, & que les paupiéres, outre leur rougeur & chaleur, sont quelquefois renversées, ne pouvant qu'à peine couvrir l'œil, c'est *la plus violente Ophthalmie*. (b)

Si les inflammations des autres parties de notre corps sont des suites du mouvement du sang arrêté, & de l'épanchement qui suit ce défaut de mouvement; on ne doit point rechercher d'autre cause prochaine de l'inflammation de l'œil, puisque cette inflammation est semblable aux in-

(a) TARAXIS, id est, *Oculi perturbatio*.
(b) *On la nomme* CHEMOSIS.

flammations des autres parties, comme on le remarque par la réplétion ou tumeur des membranes de l'œil & de leurs vaisseaux, par leur rougeur, par la douleur accompagnée de battemens, & par la grande chaleur qui la suit.

Ainsi quand le sang est déterminé à s'arrêter & à s'épancher par quelque cause extérieure de peu de consequence, comme par quelque coup leger, par la poussiére ou autres petits corps qui entrent dans l'œil, par la fumée, par l'ardeur du soleil, par un vent froid, ou autres causes semblables capables d'exciter une médiocre douleur à l'œil, il ne produit qu'une legere inflammation, ou *fausse Ophthalmie*; pourvû toute-fois qu'il n'y ait ni plenitude, ni intemperie, ou qu'au moins elles soient peu considérables : car si ces causes extérieures ou autres sont plus violentes, ou que la plénitude ou l'intemperie soient plus considérables, elles exciteront une *Ophthalmie vraye*.

Un sang vicié, chaud & âcre qui s'arrête & s'épanche à la maniére des autres fluxions, sans le concours d'aucunes causes extérieures, produit aussi *l'Ophthalmie vraye*.

Si ce sang est mêlé de beaucoup de sérosités salines, il s'en séparera aussi beaucoup par les glandes lacrimales, & ainsi *l'Ophthalmie sera humide*.

Si au contraire ce sang est dépoüillé de sérosités, & qu'il soit d'une temperature fort bilieuse, il engendrera une *Ophthalmie séche*.

Et si enfin ce sang est fort vicié, s'il est fort âcre ou acide, & s'il flue abondamment, il gonflera extraordinairement les membranes du blanc de l'œil, & causera *l'Ophthalmie la plus violente.*

Les signes de l'ophthalmie sont si sensibles, qu'il ne faut qu'ouvrir l'œil malade, voir la rougeur & tumeur du blanc de l'œil, la tension de ses petits vaisseaux, & entendre les plaintes du malade touchant l'ardeur & la douleur qu'il y ressent, pour connoître l'ophthalmie. On sçait du malade quelles ont été les causes extérieures; & ce que j'ai dit des differences & de leurs causes, & la considération de la temperature dominante du malade, de son âge, de sa maniére de vivre, & de la constitution de l'air & de la région, en feront connoître l'espece.

Pour le prognostic. L'ophthalmie est aisée à guérir, quand elle vient de causes legeres & externes, & qu'il n'y a ni grande plénitude, ni intempérie considérable. Au contraire elle est plus difficile à guérir, lors que les causes externes sont violentes, que la plénitude est grande, & que le sang s'éloigne davantage de sa temperature naturelle.

Elle dure long-tems dans les enfans & dans les vieillards qui abondent en humeurs séreuses & pituiteuses, qui s'aigrissent aisément par le défaut d'une bonne fermentation, & de leur sécrétion.

Par la même raison elle est très difficile à guérir, & est même fort sujette à

récidive dans ceux qui sont travaillez de tumeurs scrophuleuses, ou d'autres tumeurs froides, ou qui par la constitution de leur sang y ont un penchant ; & dans ceux dont l'humeur est si âcre, & flue en si grande quantité, qu'elle affecte les deux yeux, & se jette sur le nez & les lévres qu'elle tumefie souvent & ulcére.

Quand la douleur est violente, & qu'elle subsiste long-tems, c'est un mauvais signe, y ayant à apprehender que l'humeur ne corrode & ulcére les membranes de l'œil; ou qu'il n'arrive des pustules ou abcez à la cornée, dont les suites sont souvent fâcheuses, ou qu'enfin il ne se fasse quelque tumeur ou abcès dans les parties voisines de l'œil.

Quand l'ophthalmie est symptomatique, elle est plus ou moins aisée à guérir, suivant que la maladie dont elle est un symptome, est plus ou moins mauvaise.

Dans l'ophtalmie, quand les larmes diminuent, qu'elles deviennent gluantes, & qu'elles se convertissent en une chassie molle & d'une substance égale & unie, c'est une marque qu'elle finira bien-tôt: au contraire, quand la chassie est séche, rude, inégale, & comme des petits grains, elle dénote que l'hmeur est fort âcre, & que l'ophthalmie durera long-tems.

Voici l'ordre qu'il faut suivre pour guérir l'ophthalmie. Si elle vient de causes extérieures, il faut d'abord éloigner ces causes, si elles sont encore présentes; autrement, on travailleroit en vain. Ainsi si la

poussiére, le vent, la fumée, &c. ont produit ce mal, on les évitera. S'il reste quelques corps étrangers, qui pour l'ordinaire se rencontrent entre le globe de l'œil & la paupiére supérieure, on les fera sortir par les moyens que j'ai enseignez au chapitre onziéme.

Les corps étrangers ôtez, si l'inflammation est legere, on fera couler dans l'œil quelques goutes du collyre fait *avec les eaux distilées de roses & de plantain & un blanc d'œuf*, battus ensemble, & par dessus l'œil on appliquera une compresse trempée dans ce même collyre, & ce quatre ou cinq fois par jour jusques à parfaite guérison.

Ou bien on se sert de la même maniére *de ces mêmes eaux, ou autres eaux rafraichissantes & ophthalmiques, dans trois onces de l'une ou de l'autre desquelles on fait fondre cinq ou six grains de sel de saturne.* Ces remedes suffisent pour guérir les fausses ophthalmies excitées par de legeres causes exterieures: mais quand ces causes sont plus violentes, ou que déja l'inflammation s'est rendue considérable, on y remedie comme dans la vraye ophthalmie.

Les vûes générales que l'on doit avoir pour guérir la vraye ophthalmie, sont de diminuer la plénitude & l'intemperie du sang: ce qui s'exécute par les remedes généraux dûement administrez.

Pour cet éfet, on ordonne d'abord au malade un régime de vivre rafraichissant, humectant & exact, lui défendant toutes les

choses âcres, salées, épicées, vaporeuses, & celles qui s'égrissent aisément dans l'estomach.

On lui fait recevoir des lavemens émolliens & rafraichissans, que l'on continue pendant le traitement, autant qu'il en est de besoin pour lui entretenir le ventre libre, & le décharger de ses gros excrémens.

Après le premier lavement, & quelquefois même auparavant, quand l'ophthalmie est violente, on le saigne au bras du côté de l'œil malade, on réïtére la saignée suivant le degré de la plénitude & les forces du malade, sans crainte de diminuer la vûe, comme le pense le vulgaire ignorant. Si on soupçonne qu'une suppression de mois ou d'hémoroïdes ait contribué à causer l'ophthalmie, on saigne au pied pour les mois retenus, & on se sert de sang-suës pour vuider les veines hémorroïdales, ou on les provoque à fluer par quelqu'autre moyen. Dans les grandes & opiniâtres ophthalmies, on saigne ensuite de la jugulaire pour dériver. Nos Auteurs conseillent aussi l'ouverture des veines du front & des tempes, mêmes de celles des angles des yeux; mais le peu de sang que l'on tire de ces veines, n'est pas capable d'aporter un grand soulagement; & c'est pour cette raison que l'on préfere plûtôt l'ouverture de l'artere des tempes qui se fait par une simple ponction, pour en tirer du sang comme dans les saignées ordinaires.

On ajoute dans la ſuite à ces évacuations ſenſibles, celles que l'on procure par l'aplication des *Veſiccatoires* devant ou derriére les oreilles, & du *Cautere* ou *du Sétum* au derriére de la tête. Les *Veſiccatoires* conviennent particuliérement dans les ophthalmies humides, quand l'humeur s'étend aux paupiéres & dans les environs de l'œil; ce qu'on connoît par l'inflation du cuir & des paupiéres. On laiſſe fluer autant qu'on le peut les ulcéres qu'on a excitées, pour diminuer d'autant plus la ſéroſité épanchée. A l'égard *du Cautere* ou *du Sétum*, on ne les aplique que lorſque la fluxion ſe rend habituelle, afin de la détourner inſenſiblement, auſſi les tient-on fort long-tems ouverts pour pouvoir procurer du ſoulagement.

Quand on a ſuffiſamment vuidé la plénitude, on travaille plus particuliérement à corriger l'intemperie du ſang. Si l'opthalmie eſt violente & rebelle, ou ſi elle eſt accompagnée de fiévre, on tempere d'abord l'efferveſceence du ſang, par l'uſage des émulſions faites *avec les ſemences froides dans une décoction rafraichiſſante, auſquelles on ajoute le ſirop de nymphé & quelques cuillerée d'eau roſe*. Ou bien on ſe ſert des juleps faits *avec les eaux de chicorée, de laitues & le ſirop de Limons, ou le ſirop violat ou de Nenuphar*. Pour les maladies qui ont quelque averſion pour les eaux diſtilées, on ſe ſert *des décoctions des mêmes plantes* ou *d'autres*, ſuivant l'eſpece de l'intemperie; on y ajoute quelquefois *quelques goutes d'eſ-*

prit de vitriol, ou de souffre, même le cristal Mineral. S'il est nécessaire, on use après d'apozêmes qui sont plus puissans pour lever les obstructions, & disposer les excrémens du sang à reprendre leur cours par les voyes ordinaires. Dans une ophthalmie bilieuse on les fait, par exemple, *avec les racines de Chicorée, d'Oseille, de Chiendent, de Fraisier & d'Aigremoine de chacune une once, les feuilles de Buglosse, de Pimpinelle de chacune une poignée, une drachme des semences froides & une demie poignée d'orge, dont on fait une décoction pour trois doses, à chacune desquelles on ajoute une once de sirop de Capillaires ou violat, & quelquefois aussi un demi gros de cristal Mineral, quelques goutes d'esprit de vitriol ou de souffre*, pour en donner au malade une dose soir & matin. On diversifie ces remedes selon la nature de l'humeur dominante, & suivant les voyes par lesquelles le sang a plus de disposition à se purger: ainsi on les rend plus ou moins incisifs, apéritifs, diurétics, &c.

Sur la fin de l'ophthalmie on met en usage la purgation pour décharger le sang de ses excrémens, & ôter par ce moyen la cause d'une nouvelle inflammation dans une ophthalmie bilieuse, par exemple, on fera prendre au malade la potion suivante.

Dans une quantité suffisante d'une décoction rafraichissante, on fera boüillir légerement & infuser deux gros de Senné, un demi gros d'anis, une once de moëlle de Casse nouvelle &

un demi gros de crême de Tartre, & dans l'expression on dissoudra une once de Manne & une once de sirop de fleurs de pêché, ou de celui de roses pâles.

S'il est nécessaire de purger plus fortement, on augmentera *la dose du Senné, & au lieu de la Casse on dissoudra six dragmes de Catholicon double de Rhubarbe.*

Cette purgation conviendra dans la plûpart des ophthalmies, observant seulement d'y ajoûter *huit ou dix grains de poudre de racine de Jalap, ou six grains de sa Résine*, quand on voudra purger plus fortement les sérosités, ou *une demie once de l'Electuaire diacarthame*, au lieu du Catholicon.

Pour les malades qui ont de l'aversion pour les potions, on pourra les purger *avec six gros de moëlle de Casse, trois gros de Catholicon double & un gros de Rhubarbe en poudre* qu'on mêlera ensemble, pour en faire un bol *avec du Sucre pulverisé*, auquel on ajoûtera même, s'il est nécessaire, *la poudre* ou *la résine de Jalap*, dans la dose ci-dessus prescrite.

Quoique ces remedes purgatifs suffisent pour l'ordinaire dans la plûpart des ophthalmies, on n'en doit pas cependant exclure beaucoup d'autres qui y conviennent également, & dont je ne ferai point de mention ; me contentant d'avertir qu'à l'égard de ces purgatifs & de tous les autres remedes généraux, que j'ai proposez & que je proposerai dans la suite, il est du devoir & de l'honneur d'un Chirur-

gien de prendre l'avis de Messieurs les Médecins, & de s'y conformer autant qu'il le pourra, comme je l'ai déja dit ailleurs.

Pendant l'administration des remedes généraux, on ne néglige pas les remedes particuliers & topiques : ainsi dès le commencement on travaille à moderer l'effervescence particuliére du sang par l'application des collyres que j'ai proposez pour l'ophthalmie legere. On doit rejetter dans ce tems tous les remedes repercussifs qui ont beaucoup d'astriction, parce qu'en resserrant trop les pores superficiels des parties enflammées, ils empêchent la transpiration des humeurs les plus subtiles, qui étant retenuës augmentent par leur agitation la douleur & l'inflammation. Et par la même raison on rejette aussi tous les remedes emplastiques & onctueux, comme contraires aux inflammations. On se contente donc de ces remedes ou autres qui n'ont qu'une astriction legere, capable seulement d'empêcher le trop grand relâchement des fibres, & de temperer la trop grande effervescence du sang épanché, jusques à ce qu'on ait diminué l'abondance des humeurs, & corrigé l'intemperie par les remedes généraux ci-devant prescrits, qui souvent guérissent l'ophthalmie sans le secours d'autres remedes.

Si la douleur est violente, on se sert des collyres faits *avec le Lait de femme, ou à son défaut avec celui de vache*, dans lequel on fait infuser pendant quelques heures

*du Saffran * en poudre*, étant paſſé par un linge on y ajoûte *parties égales de muccilages de ſemences de Coins tirez avec les eaux de Roſes & de Plantain*, dont on fait couler quelques goutes tiédes dans l'œil malade, & par deſſus l'œil on applique une compreſſe en double trempée dans ledit collyre, réïtérant ce remede de deux ou au plus de trois en trois heures, ayant ſoin à chaque fois de nettoyer l'œil avec quelques eaux ophthalmiques tiédes.

Notez que tous les collyres dans leſquels entre le lait, ne ſe conſervent pas long-tems ſans s'aigrir, & que pour cet effet il eſt néceſſaire tous les jours d'en préparer de nouveaux; parce qu'au lieu d'appaiſer la douleur, ils l'augmenteroient par leur acidité, & que c'eſt auſſi pour cette raiſon que leur application en doit être plus fréquente. Remarquez auſſi que ceux qui ſont rendus muccilagineux par l'infuſion de quelques ſemences, ne ſe conſervent guéres que cinq ou ſix jours ſans ſe corrompre pendant l'hiver, & que deux ou trois jours pendant l'été, & que pour cette raiſon on les doit renouveller environ dans ce tems-là. Cela ſoit dit une fois pour toutes.

Ou on ſe ſert de celui que j'ai propoſé au Chapitre 15. de la premiére partie, fait

NOTA. * Ici & dans tous les autres lieux, où la doſe du ſaffran n'eſt pas fixée, on en mettra ſeulement autant qu'il en faudra pour rendre le lait, ou les autres liqueurs d'un beau jaûne.

avec les eaux distilées de fleurs de Melilot, de Lys & de Roses mêlées par parties égales, dans quatre onces desquelles on fait infuser douze ou quinze grains de Saffran, & de la graine de Lin ou de Psyllium autant qu'il en faut pour les rendre un peu muccilagineuses, dont on fait couler quelques goutes tiédes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, apliquant ensuite sur l'œil une compresse double trempée dans ledit collyre, ou dans quelque autre collyre plus rafraichissant, si les paupiéres sont en même tems beaucoup enflammées.

Ou bien on prend *parties égales des eaux distilées de fray de Gren üilles, de Roses, de Morelle ou de Pavot, dans lesquelles on fait infuser du Saffran & de la graine de Lin ou de Psyllium dans les mêmes doses que dessus,* préparant au reste ce collyre, & s'en servant comme du précedent.

Les raisons pour lesquelles on rend un peu muccilagineux les collyres que l'on introduit dans l'œil, sont prémiérement, parce que les muccilages des semences de Lin, de Psyllium, de Coins & de quelques autres médicamens, qui déja de leur nature sont anodins, embarassent les particules âcres ou acides des humeurs séreuses qui coulent sur l'œil, & les empêchent de piquer si vivement sa superficie; & en second lieu, parce que les collyres ayant un peu plus de corps, ils séjournent plus long-tems sur l'œil, & agissent plus efficacement.

Dans les douleurs très violentes nos

Auteurs conseillent d'avoir recours à l'*Opium*, mais avec prudence & beaucoup de précaution, dans la crainte (disent-ils) de trop condenser les esprits, les humeurs & les membranes de l'œil, & de diminuer ainsi la vûe. Je n'examine point si leur crainte est bien fondée, n'ayant nul dessein d'en proposer en cette rencontre, ni autre remede de pareille espece hors ceux ci-dessus : mais je sçais bien que si l'*Opium* que l'on prend en dedans, en assoupissant les malades, diminue le sentiment de leurs douleurs, il n'agit pas de même, étant appliqué sur des parties renduës très sensibles par quelques maladies; l'ayant plusieurs fois expérimenté, en mêlant de l'Opium dans des remedes que j'appliquois sur des ulcéres douloureux, sans avoir remarqué aucune diminution de douleur ensuite de cette application.

Il est vrai que les eaux distilées de quelques plantes narcotiques, comme de *Morelle*, de *Ciguë*, de *Pavot*, même leurs sucs dépurez conviennent dans les inflammations, & en appaisent souvent les douleurs : mais ce n'est point en condensant les humeurs & les parties sur lesquelles on les applique; au contraire, c'est en relâchant les fibres des parties membraneuses, ouvrant leurs pores, fondant les humeurs & les disposant à transpirer ou à reprendre leur cours ordinaire. C'est aussi pour cette raison qu'on se sert de ces plantes dans les tumeurs schirreuses que l'on veut ramollir, pour les résoudre

ou amener à suppuration, & l'expérience fait connoître qu'elles n'y sont pas inutiles. Et comme dans les inflammations, il y auroit à apprehender qu'en relâchant trop, on ne causât de la putréfaction dans la partie enflammée ; c'est la raison pourquoi on ne se sert point des eaux distilées de ces plantes, qu'on n'y mêle au moins un tiers de quelque eau spiritueuse, rafraichissante & un peu astrigente, ou quelque autre remede à peu près de semblable vertu, & qu'on cesse l'usage de ces eaux, si-tôt que l'inflammation commence un peu à diminuer, ou qu'on remarque dans la partie quelque legere tumeur œdemateuse.

Il arrive quelquefois que la chaleur est si grande, particuliérement quand les paupiéres sont enflammées, que les compresses imbuës des collyres que l'on applique sur l'œil, sont incontinent séches, ce qui oblige de les renouveller souvent. En ce cas pour ne point tant fatiguer le malade, on se sert de quelqu'un des cataplâmes anodins & rafraichissans suivans.

On prend environ *une once & demie de moëlle de Pomme douce cuite auprès du feu, une once de muccilages de semences de coins tirez dans l'eau rose, un blanc d'œuf réduit en eau, deux ou trois cuillerées de Lait de femme & dix ou douze grains de Saffran en poudre*, on mêle le tout ensemble en forme de cataplâme, que l'on étend sur un linge & que l'on applique tiéde sur l'œil malade, dans lequel on a fait couler au-

paravant quelques goutes d'un des collyres susdits.

Ou on fait infuser *de la mie de Pain blanc & tendre dans parties égales de Lait de femme, & d'eau Rose, ou autres eaux rafraichissantes*, qu'on aplique comme dessus sur l'œil malade.

Ou on prend *parties égales de moëlle de Pommes cuites & de Casse récemment mondée qu'on mêle ensemble, y ajoûtant de l'eau de Roses & du Lait de femme*, autant qu'elles en peuvent absorber pour en faire un cataplâme qu'on applique, comme il a été dit.

On peut laisser ces remedes six ou sept heures sans les changer, à moins que la chassie soit en si grande quantité & si âcre, qu'on apprehende que par son trop long séjour elle n'ulcere l'œil, ou n'augmente au moins l'inflammation ; alors on les leve plûtôt afin de nettoyer l'œil, & le laver avec quelqu'un des collyres susdits.

Quand la douleur & l'inflammation commencencent à s'appaiser, qui est une marque que les humeurs ne fluent plus avec tant de violence sur l'œil, & que la maladie est près de son déclin ; on doit alors se servir de remedes qui digerent, attenüent & résolvent les humeurs, & qui en même tems ayent de l'astriction, afin de rendre aux fibres leur vertu élastique, pour qu'elles puissent en se resserrant, se décharger plus aisément de l'humeur qui les abbreuve.

On se sert pour cet effet en la maniére

ci-dessus dite, du collyre fait *avec parties égales des eaux distilées de Roses, d'Eufraise & de Chélidoine, dans quatre onces desquelles on fait infuser une pincée de Roses rouges & de la semence de Fenugrec autant qu'il en faut pour les rendre muccilagineuses*, étant passées par un linge, on y ajoûte *sept ou huit grains de Sel de saturne, & cinq ou six grains de Camphre.*

Si les canaux lacrimaux sont si relâchez que les larmes sortent abondamment & sans douleur, au lieu *du Sel de saturne*, on fait fondre dans le collyre susdit pareille quantité *de vitriol blanc.*

Les eaux distilées *de petites Marguerites, de Brunelle, de Bugle, de Lierre terrestre & d'autres plantes vulnéraires*, seules ou mêlées avec les susdites pour en faire un collyre comme le précédent, font aussi un très bon effet.

Si les membranes du blanc de l'œil ont été enflées & boursoufflées par la violence de la fluxion, & qu'elles ne se réduisent pas dans leur état naturel par l'usage de ces collyres, on y ajoûte *sept ou huit grains d'Alum* pour les rendre plus stiptiques, ou on augmente la dose *du Vitriol blanc*: cela s'entend, pourvû que la douleur soit appaisée.

Ou on met *un blanc d'Oeuf* dans un plat d'étain, on l'agite avec un morceau d'*Alum*, jusques à ce qu'il acquiere une consistance approchante de celle de l'onguent; on étend ce remede sur un linge, & après en avoir introduit un peu dans

l'œil, on en couvre les paupiéres, l'ayant fait un peu chauffer auparavant. Ce remede par son astriction est propre aussi à remettre les paupiéres relâchées par la violence de la fluxion, & à les dessécher aussi bien que les parties voisines de l'œil qui ont été excoriées par l'acrimonie des larmes.

Si on apprehende la trop grande astriction de ce remede, ou que le relâchement des paupiéres ne soit pas considérable, on se servira du cataplâme fait *avec la moëlle de Coins cuits dans l'eau Rose & l'eau de Plantain, dans deux onces de laquelle on mettra un gros de poudre de Roses rouges & un demi scrupule de Sel de saturne*, ayant soin en même tems de couler dans l'œil quelques goutes d'un des collyres susdits.

Sur la fin de l'ophthalmie, on ne travaille plus qu'à résoûdre l'humeur qui peut être restée sur & aux environs de l'œil, & à le fortifier : pour cela on se sert du collyre fait *avec les eaux distilées de Fenouil & d'Eufraise, dans lesquelles on mêle un peu d'esprit de Vin*; ou de celui fait *avec les semences d'Anis ou de Fenouil, infusées dans le Vin & distilées* en la maniére, & comme je l'ai dit au Chapitre 15. de la premiére Partie : ou bien on se sert *des eaux distilées de Ruë, d'Absinthe, d'Hyssope, de Mélisse, ou autres de cette nature*, seules ou mêlées ensemble & animées *avec un peu d'esprit de Vin*. On peut aussi se servir de la décoction de ces mêmes plantes qui fait le même effet.

Il y a des ophthalmies invétérées & si opiniâtres qu'elles résistent à tous les remedes ordinaires, ou si elles guérissent, elles récidivent peu de tems après. Comme elles sont pour l'ordinaire causées par une fluxion habituelle d'humeurs séreuses & pituiteuses, aigries par le défaut d'une bonne fermentation, comme il arrive souvent chez les enfans & les vieillards, & dans ceux qui sont sujets aux tumeurs scrophuleuses & autres tumeurs froides; ou par des levains chancreux, scorbutiques, véroliques, ou autres insignes intemperies du sang : on doit pour les guérir détruire auparavant, autant qu'on le peut, toutes ces causes mauvaises, tant par les remedes généraux qui leur conviennent, que par les remédes spécifiques à ces sortes de maladies.

A l'égard des ophthalmies qui sont suivies de pustules, abcez, ulcéres, ou autres maladies de l'œil, ou des ophthalmies qui sont des symptomes de ces mêmes maladies, on aura recours pour les guérir aux chapitres où je traite en particulier de ces maladies.

Tous les remedes topiques que je viens de proposer, conviennent dans toutes les vrayes ophthalmies, puisque leurs diférences ne demandent point d'indications opposées : il est seulement de la prudence du Chirurgien Oculiste de bien observer leurs differens degrez & leur divers états, pour y appliquer les remedes dans l'ordre & suivant les régles prescites. J'aurois pû en

proposer un plus grand nombre, mais ceux-là suffisent : chaque Chirurgien peut se servir de ceux qui lui sont familiers, pourvû que ce soit avec raison.

Je sçais que beaucoup de Praticiens se servent indifferemment & sans raison dans les ophthalmies de plusieurs especes, de collyres dans lesquels ils font entrer *la Tuthie*, *le Verdet*, *la pierre calaminaire*, *l'Aloës*, *la Sarcocolle*, *l'Encens*, *le Mastich & autres*, suivant éfectivement en cela les sentimens de quantité de nos Auteurs qui proposent ces sortes de remedes, comme s'ils convenoient dans les inflammations. La cause de leur erreur vient sans doute de ce qu'ils confondent l'ophthalmie qui n'est suivie, ou qui ne dépend d'aucune autre maladie de l'œil, avec celle qui est suivie, ou qui dépend des ulcéres de la cornée ou de la conjonctive, ou de ceux des paupiéres, ou d'une fluxion habituelle de larmes âcres, ou d'autres maladies que j'ai déja décrites, ou que je décrirai ci-après : car s'ils avoient fait cette distinction, auroient-ils proposé ces remedes si indiféremment, & n'auroient-ils pas expliqué les cas dans lesquels ils conviennent ? Mais non, ils on fait comme ceux qui diroient que l'*Ægiptiac*, *le sublimé corrosif*, *l'esprit & l'huile de vitriol*, *le feu même*, sont des remedes rafraichissans, résolutifs & désiccatifs, & qu'ils sont propres pour guérir les inflammations, sous prétexte qu'ils auroient vû des inflammations qui accompagnoient des ulcéres virulens,

corrosifs, gangréneux & autres de cette nature, guéries ensuite de l'appliquation de ces remedes ; sans considérer que ces inflammations n'étant que symptomatiques, ont dû guérir, quand le levain malin qui étoit la cause de ces ulcéres & par consequent de ces inflammations, a été absorbé & détruit par ces remedes violens. Je ne suivrai donc point leurs traces, & en proposant leurs mêmes remedes, quand l'occasion s'en présentera, je ne le ferai que dans les maladies où ils conviennent, & cela dans l'ordre & avec toutes les précautions nécessaires, comme je l'ai déja fait dans quelques chapitres qui précédent celui de l'ophthalmie.

---

2. *De l'Oedeme, ou fluxion Oedemateuse de la conjonctive, & de ses autres inflations.*

CHAPITRE XIV.

IL arrive quelquefois qu'ensuite de l'ophthalmie, & souvent aussi sans que l'ophthalmie ait précédé, il s'y fait une fluxion si considérable d'humeur pituiteuse sur l'œil, que la conjonctive en est si élevée & tumefiée, (sans toutefois qu'il y ait de l'inflammation) qu'elle sort assez souvent hors des paupiéres, perdant sa couleur naturelle, & causant une demangeaison incommode à tout l'œil.

Comme cette maladie n'arrive qu'à ceux qui sont d'un tempéramment pituiteux ou

autrement mal-habitué, on doit pour la guérir ordonner un bon régime de vivre, & purger fréquemment le malade, pour consommer l'humeur pituiteuse qui domine dans la masse du sang, & pour l'obliger à reprendre son cours ordinaire ; ayant soin même avant que d'en venir à la purgation, d'y préparer le malade par des juleps, apozemes, ou tisannes propres à enlever les obstructions, s'il y a long-tems que la cachexie dure : ensuite employer les *Vesiccatoires*, *Cautére* ou *Sétum*, comme je l'ai dit en d'autres rencontres, pour détourner & dériver l'humeur qui flue sur les yeux, le tout suivant la grandeur de la fluxion ; car si l'œdeme est peu considérable, les seuls remedes topiques suffisent.

A l'égard des remedes particuliers, on se sert pour couler dans l'œil & le laver dix ou douze fois par jour, du collyre fait *avec quatre onces des eaux distilées de Fenouil & de Roses, dans lesquelles on fait infuser une quantité suffisante de graines de Fenugrec & de lin* pour les rendre muccilagineuses, dissolvant dans l'expression *une demie dragme de myrrhe & huit grains de camphre* : & par dessus l'œil on aplique des compresses trempées dans les fomentations fortifiantes & résolutives, faites *avec les feuilles d'Absinthe, de sauge & de Bétoine de chacune une demie poignée, des fleurs de Camomille, de Melilot & de Roses rouges de chacune deux pincées, & de semences de Fenugrec, d'Anis & de Fenoüil de chacune deux gros*, que l'on fait boüillir dans une suffisante quantité

de vin rouge, pour s'en ſervir comme deſſus. On anime quelquefois ces fomentations avec un peu d'*Eſprit de vin*, particuliérement quand les paupiéres ſe trouvent en même tems fort tumefiées & comme tranſparentes.

Remarquez que telle extenſion que la conjonctive ſouffre en cette rencontre, elle ſe retire & ſe remet d'elle-même, à meſure que l'humeur pituiteuſe ſe réſoût, & qu'ainſi on n'en doit rien couper, quoiqu'elle ſorte dehors.

Si le blanc de l'œil n'étoit composé que des aponévroſes, des muſcles de l'œil & de la conjonctive, il ſeroit difficile de concevoir comment il pouroit s'étendre ſi conſidérablement ; mais on n'aura pas de peine de le concevoir, ſi on demeure d'acord qu'il eſt encore recouvert de la peau ou membrane qui revêt intérieurement les paupiéres, qui ſe produit & s'étend juſques au cercle extérieur de l'iris, je veux dire qui s'attache au commencement de la cornée tranſparente : car étant fort lâchement tenduë, elle s'étend aiſément par les humeurs qui abbreuvent le blanc de l'œil. Il eſt même fort aiſé de remarquer que cette membrane extérieure ſouffre la plus forte extenſion dans cette maladie ; puiſque ſouvent le blanc de l'œil & les paupiéres ne ſemblent former qu'une même tumeur recouverte par une ſeule membrane.

La conjonctive s'enfle & ſe bourſouffle encore par une humeur flatueuſe qui ſe jette entre ſes differentes pellicules, & qui

l'étend si fort, qu'elle sort quelquefois aussi hors des paupiéres, comme dans la fluxion œdemateuse ci-dessus, de laquelle elle ne difére que parce qu'elle est transparente, & que quand on la touche & presse, on ne sent point d'humeur au dedans, & qu'elle revient aussi-tôt en son état naturel, comme toutes les autres tumeurs flatueuses : elle est aussi quelquefois une suite des grandes ophthalmies & malignes, soit qu'elles soient maladies principales ou symptomatiques. Quand cette inflation de la conjonctive se fait d'une humeur flatueuse, elle se traite comme l'inflation œdemateuse ; & quand elle est produite par une ophthalmie, on suit ce que j'ai dit à cette occasion, en parlant de la cure de l'ophthalmie.

---

3. *Des Pustules de la Conjonctive & de la Cornée.*

CHAPITRE XV.

IL arrive de deux sortes *de Pustules* communes à la conjonctive & à la cornée ; les unes sont des petites vessies très superficielles, pleines d'eau, semblables à ces petites vessies qui sont excitées par le feu, l'eau boüillante & les remedes vesiccatoires; on les nommo vulgairement *Phlyctenes* : & les autres sont des petites vessies ou tumeurs un peu plus renfoncées, remplies d'une humeur purulente assez semblable à

elles des pustules qui arrivent à la superficie de la peau; je les appellerai simplement *Pustules*, pour les distinguer des phlyctenes.

Ces maladies sont le plus souvent des suites de l'ophthalmie : car quand le sang arrêté & épanché ne transpire ou ne rentre dans les vaisseaux, en séjournant il se corrompt, & corrompt en même tems les parties qui le contiennent ; ou quand il est si âcre, qu'il corrode les fibres membraneuses entre lesquelles il s'échape, il ne tarde guéres à les élever en tumeur. Et toute la diférence qui se rencontre entre les phlyctenes & les pustules, quant à la cause, c'est que les phlyctenes sont causées par une sérosité un peu chaude & âcre, qui ne peut transpirer au travers de la surpeau qui recouvre les membranes de l'œil, & les pustules par un sang un peu plus âcre qui se convertit en pus.

Elles sont encore produites par l'humeur qui cause la rougeole & la petite verole, lorsque cette humeur se jette sur les yeux. Et enfin elles sont excitées par des causes extérieures, comme par l'ardeur du soleil, par l'entrée dans l'œil de quelques petits corps ignez, de quelques liqueurs âcres, acides & corrosives, de mouches, moucherons, araignées, ou autres corps étrangers capables par leur acrimonie d'exciter des phlyctenes, même dans d'autres parties du corps.

Comme les phlyctenes sont transparentes, elles paroissent de la couleur de la partie de l'œil qu'elles occupent : ainsi quand elles

sont des suites de l'ophthalmie, celles qui sont à la superficie de la conjonctive paroissent rouges, parce que dans l'ophthalmie cette membrane est rouge; quand elles occupent la superficie de la cornée à l'endroit de l'iris, elles semblent être noirâtres ou des autres couleurs de l'iris, & à l'endroit de la pupille elles paroissent noires: cela s'entend, quand on les regarde de face, car quand on les regarde de côté, on reconnoît veritablement leur transparence. A l'égard des pustules, elles paroissent d'abord comme des petites tumeurs plus rouges dans leur circonférence que n'est la conjonctive, quand elles se forment sur cette membrane, & dans la suite elles blanchissent; & quand elles se forment sur la cornée transparente, elles paroissent obscures de tel sens qu'on les regarde, mais peu de tems après elles blanchissent.

En général les phlyctenes & les pustules mettent le malade en péril de perdre la vûe, parce qu'il y a à craindre qu'elles ne dégenerent en ulcéres malins & corrosifs, dont les suites sont toujours fâcheuses, comme on le verra dans le chapitre des ulcéres. En particulier les phlyctenes ne sont pas si mauvaises que les pustules, parce qu'elles sont plus superficielles, & que l'humeur qu'elles contiennent, n'est pas si âcre. De plus les phlyctenes & les pustules qui viennent sur la conjonctive, ne sont pas si dangereuses que celles qui viennent sur la cornée; & celles qui viennent sur la cornée à l'endroit de l'iris, incommodent

moins par leurs cicatrices restantes, que celles qui viennent vis-à-vis de la prunelle: enfin celles qui viennent des causes extérieures sont moins fâcheuses que celles qui sont excitées par des causes intérieures.

La cure des phlyctènes & des pustules est semblable. Dans leur commencement on les traite avec les mêmes remedes proposez pour le commencement de l'ophthalmie, soit qu'elles soient des symptomes de l'ophthalmie, ou que l'ophthalmie soit un symptome de ces maladies; parce que la premiére intention que l'on doit avoir, est d'appaiser l'inflammation. Ainsi on employe la saignée & les autres remédes généraux dans l'ordre, & comme je l'ai dit au chapitre 13. & on se sert des collyres rafraichissans & adoucissans, & des autres remedes proposez audit chapitre, suivant que l'inflammation & la douleur sont plus ou moins violentes.

Lorsque l'inflammation commence à s'appaiser, si les phlyctènes & les pustules diminuent & semblent se résoûdre, on continue la cure comme dans la suite de l'ophthalmie; quelquefois par ces remedes elles se dissipent: mais si au contraire elles augmentent, on juge qu'il ne se fera point de résolution, & que par consequent elles se termineront comme des autres pustules du corps, c'est-à-dire par l'issue de leur matiére. C'est pourquoi on se sert alors de collyres qui amollissent & résolvent en même tems, comme de celui fait *avec une demie once de racines d'Althea*, *des*

fleurs de Camomille & de Melilot de chacune une pincée, qu'on fait boüillir un peu de tems dans *six onces des eaux distilées de Roses & de Fenoüil*, ensuite on y fait infuser *un demi scrupule de Saffran*, & le collyre étant passé par un linge, on en fait couler quelques goutes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, mettant dessus à chaque fois une compresse trempée dans un collyre rafraichissant, ou quelqu'un des autres remedes proposez pour l'ophthalmie.

Si elles tardent à s'ouvrir, le plus sûr est de les ouvrir avec la pointe d'une lancette ou avec une éguille, pour empêcher que l'humeur qu'elles contiennent, par son trop long séjour n'excave la cornée, & ne cause un ulcere plus profond, dont la cicatrice restante étant plus épaisse, empêcheroit davantage la vûe; particulierement si ces pustules se rencontrent sur la cornée transparente, vis-à-vis de la pupille.

La maniere de les ouvrir est de les piquer à côté, comme on fait ordinairement les pustules qui arrivent sous l'épiderne. Si on se sert de la lancette, il est bon d'envelopér le fer & les chasses d'une petite bande de linge, ne laissant que la pointe de découverte; tenant la lancette par les chasses, comme on tient l'éguille pour abbaiser les cataractes, on pique comme dessus, le plat de la lancette étant du côté de l'œil. Toutes ces précautions ne servent que pour s'empêcher de blesser l'œil.

Soit que les phlyctenes ou les pustules se

ſe ſoient ouvertes d'elles-mêmes, ou qu'on les ait ouvertes, on traite les ulcéres qui reſtent avec les collyres mondifians & deſſéchans que l'on compoſe, par exemple, *avec un ſcrupule des Trochiſques blancs de Rhaſis, dix grains de Myrrhe, cinq grains de Vitriol blanc & une demie dragme de ſucre Candit*, que l'on diſſoût dans *quatre onces des eaux diſtilées de roſes & de Lierre terreſtre*. On en met trois ou quatre goutes dans l'œil dix ou douze fois par jour, & on couvre l'œil d'une compreſſe trempée dans un collyre rafraichiſſant, tant qu'il y a de l'inflammation.

Si même la douleur eſt violente, on coule dans l'œil alternativement du collyre ſuſdit, & de quelqu'un des collyres adouciſſans propoſés dans le chapitre 13. & ce, tant que la douleur ſubſiſte.

Si ces ulceres ne guériſſent point par ces remedes, on aura recours au chapitre 17. où on choiſira les collyres qui leur conviendront.

On ne traite point d'une autre maniere les puſtules qui ſont produites par la petite vérole : mais on s'efforce autant qu'on le peut, d'en défendre les yeux. On ſe ſert à cet éfet des remedes qui relâchent & ouvrent la ſurpeau des environs des yeux, & qui attenuent l'humeur qui cauſe les puſtules, afin qu'elle puiſſe tranſpirer à meſure qu'elle aborde : on emploïe utilement *le lait de femme*, ou à ſon défaut *celui de vache*, dans lequel on fait infuſer *une quantité ſuffiſante de Saffran* pour en faire une

forte teinture, dont on oint les paupieres & les environs quatre ou cinq fois par jour, & dont on coule même quelques goutes dans les yeux.

Ou on se sert de la même maniere d'un collyre fait *avec parties égales des eaux distilées de lys & de fray de grenoüilles*, dans lesquelles on fait infuser *de la graine de lin* autant qu'il en faut pour les rendre mucci-lagineuses, *& du saffran comme dessus*, étant passées par un linge, on dissoût dans deux onces *sept ou huit grains de Camphre*. Souvent par ces remedes ou autres on empêche les pustules de la petite vérole de pousser dans les yeux, pourvû qu'on s'en serve de bonne heure.

Paré au chapitre 3. de son 26. livre, se sert *de l'eau rose, de Verjus & du Camphre*, pour mettre autour des paupieres; ou bien d'une décoction *de Sumach, de Berberis & d'écorces de Grenades*, y dissolvant *de l'Aloës & un peu de Saffran*, & propose aussi pour la même fin *le jus de Grenades*. Cette pratique, quoiqu'elle semble contraire à la précédente, convient cependant avant que les pustules ayent commencé à pousser à la superficie de la peau; parce que ces remedes ayant beaucoup d'astriction, en ressèrrent les fibres, ainsi la matiére des pustules s'y loge plus difficilement : mais aussi quand la peau en est déja abreuvée, ces remedes qui s'opposent à sa transpiration, seroient plus capables d'augmenter l'inflammation & les pustules, & d'exciter de plus grands désordres; c'est pourquoi

il vaut mieux agir ſuivant l'intention que j'ai propoſée, & qui eſt la plus univerſellement reçûe; & cela, dautant plus qu'on eſt guéres apellé en ces rencontres, que lorſque les puſtules commencent à pouſſer.

---

4. *De l'Hypopyon, ou abcez de la Cornée.*

CHAPITRE XVI.

PAr *Hypopyon* nos Auteurs entendent deux choſes: 1. Un amas de pus derriére la cornée & dans le globe même: 2. Un amas de pus qui ſe fait entre les pellicules mêmes de la cornée.

Comme la premiére ſignification a trop d'étendue, puiſqu'elle comprend tous les amas du pus qui viennent des abcez des parties intérieures de l'œil, ou du ſang épanché au dedans de l'œil & qui ſupure; je la reſtraindrai à cet épanchement de pus derriére la cornée enſuite de l'ouverture de l'abcez qui ſe fait en la ſuperficie intérieure de cette membrane: ainſi par *Hypopyon* j'entendrai auſſi deux choſes, premiérement & principalement l'amas de pus, ou l'abcez qui ſe fait entre les pellicules de la cornée; & en ſecond lieu l'épanchement qui s'en fait au dedans de l'œil, lorſque cet abcez s'ouvre en dedans.

Cette maladie eſt ſouvent une ſuite des grandes inflammations des yeux, lorſqu'elles ne ſe terminent point par réſolution;

elle arrive aussi quelquefois par un sang chaud & âcre qui flue, & s'amasse dans une seule partie de la cornée, à la maniére des autres abcez; & elle arrive encore ensuite d'un sang épanché entre les pellicules de la cornée par quelque coup, ou autre violence extérieure, quand ce sang, au lieu de se résoudre, suppure.

Elle differe des plyctenes & des pustules, en ce que ces maladies ne sont qu'à la superficie extérieure de la cornée, & que la matiére qu'elles contiennent, est fort fluide; & que celle-ci est entre ses pellicules, & que sa matiére est plus épaisse & assez semblable à celle des abcez: aussi l'*Hypopyon* est proprement *un abcez de la Cornée.*

Quand cet abcez se forme, l'inflammation est violente, & les douleurs sont vives & élançantes, qui continuent même, quoique le pus soit formé.

Cet abcez est quelquefois si petit qu'il n'a pas plus d'étendue qu'une pustule, & d'autres fois il est si étendu qu'il occupe une grande partie de la cornée.

Quand le pus s'amasse entre les pellicules de la superficie extérieure de la cornée, il forme en dehors une tumeur pointue en maniére d'un cloud: entre les moyennes, la tumeur est platte & déprimée; & entre les pellicules de la superficie intérieure, souvent il ne paroît aucune tumeur en dehors, la tumeur étant au dedans de l'œil.

Quand il ne paroît point de tumeur en dehors, pour juger si le pus est entre les

pellicules de la cornée transparente, il faut regarder l'œil par le côté & par l'endroit sain de la cornée transparente, & si l'iris & la pupille paroissent dans leur état naturel, vis-à-vis de l'amas, c'est une marque que l'abcez est dans la cornée. Il est plus difficile à juger, quand il s'amasse vers la superficie intérieure de la cornée opaque, & qu'il ne paroît point de tumeur en dehors, n'y ayant que les signes généraux qui le fassent connoître, qui sont la douleur plus violente en cet endroit, l'inflammation plus considérable, la tension des vaisseaux plus grande dans les environs, & la couleur sombre vers le milieu de l'amas.

Quoique la cornée transparente soit fort solide, le pus qui se trouve renfermé entre ses pellicules, s'étend quelquefois si fort en large, que la tumeur qu'il formoit en dehors, s'applatit & disparoît, ne laissant qu'une grande tache blanche : quelquefois aussi ce pus étant amassé vers le haut ou vers le milieu de la cornée, fait fusée & descend en bas, laissant un vestige blanc ou trouble dans le lieu qu'il occupoit, & dans celui par lequel il a passé ; & cette extension & transposition de pus est le plus fort argument qui fasse connoître que cette membrane est composée de plusieurs pellicules, par la raison que j'ai raportée au chapitre 7. de la description de l'œil.

Quand le pus fait ainsi fusée, il s'arrête au bas de la cornée transparente, & quand

il y est en une certaine quantité, il s'y étend, & forme une tache blanche à peu près semblable à celle qu'on remarque à la racine des ongles. Cette tache est beaucoup plus aparente, quand l'abcez se rompt au dedans de l'œil, & que le pus s'épanche entre l'iris & la cornée transparente : & c'est proprement cette espece d'*Hypopyon*, que nos Anciens ont appellé *Onyx*.

L'abcez de la cornée est une maladie très fâcheuse, puisque la plûpart de ceux qui en sont travaillez, perdent la vûe, soit par les cicatrices qui restent & qui sont fort épaisses ; soit par l'ulcére de la cornée qui suit l'ouverture de l'abcez, & qui est presque toujours d'une nature fort maligne ; soit par la rupture de cette même membrane, dont s'ensuit l'écoulement de l'humeur aqueuse, qui est quelquefois si considérable que les parties intérieures en changent de situation & se confondent ; soit enfin par la supuration de tout l'œil, ou au moins d'une partie, quand le pus qui s'échape au dedans, est d'une mauvaise qualité. Voilà pour ce qui regarde le prognostic général.

Quant au particulier : les petits abcez dont le pus ne s'étend pas entre les pellicules de la cornée, marquent moins de malignité, & peuvent plûtôt recevoir guérison. Ceux qui sont vers la superficie extérieure de cette membrane, sont moins mauvais que ceux qui en occupent le milieu, & ceux-ci sont aussi moins fâcheux que ceux qui se forment vers la superficie

intérieure. Enfin ceux qui se forment dans la cornée opaque sont moins dangereux, proportion gardée, que ceux qui se forment sur la cornée transparente, & ceux qui sont vis-à-vis de l'iris, incommodent moins par leurs cicatrices restantes, quand ils guérissent, que ceux qui sont vis-à-vis de la pupille.

Pour la cure de l'abcez de la cornée, on se sert dans le commencement des remedes tant généraux que particuliers que j'ai proposez pour l'ophthalmie, observant ce que j'ai dit dans le chapitre précédent à l'occasion de la cure des *Phlyctenes* & des *Pustules*. Et quand l'inflammation commence à s'appaiser, si on voit qu'il y ait peu de matiére amassée, & qu'elle ne soit pas d'une mauvaise qualité, ce qu'on connoît si l'inflammation diminue considérablement, on la dissipe, si on peut, par l'usage des collyres résolutifs & un peu émolliens, faits *avec les fleurs de Camomille & de Mélilot, les semences de Fenugrec & de Fenouil de chacune une pincée, & un scrupule de Myrrhe*, que l'on fait bouillir legérement dans *six onces des eaux distilées de Roses & de Rue*, & ensuite on y fait infuser *un demi scrupule de Saffran* pour, étant passé par un linge, l'appliquer à l'ordinaire.

Si par l'usage de ce remede ou autre de semblable vertu, le pus ne se résoût, il faut venir à l'extrême remede, quand l'abcez est grand, qui est de piquer avec une lancette la cornée à l'endroit de l'abcez pour en faire sortir le pus, sans attendre qu'il

se fasse jour lui-même par l'ulcération de la cornée, pour éviter les cruelles douleurs qu'il causeroit au malade, & les autres desordres qui surviendroient par un trop long séjour du pus.

La maniére de faire cette opération, est de situer commodément le malade sur son lit, la tête bien appuyée de crainte qu'il ne la remue, & tenant du pouce & du doigt indice d'une main l'œil ouvert & sujet, de l'autre tenir la lancette comme si on vouloit saigner, & piquer la cornée au lieu le plus panchant de l'abcez si profondément, que l'on parvienne jusques au pus, faisant ensuite une petite élévation pour rendre à peu près l'ouverture de la grandeur du demi diametre de l'abcez. On ne doit pas toujours s'attendre que le pus suive la pointe de la lancette, il est quelquefois si épais qu'il ne coule qu'à mesure qu'il s'attenue : d'ailleurs la cornée est si solide que les lévres de l'ouverture s'approchent d'abord si fort, qu'elles s'oposent à sa sortie; mais dans la suite elles s'ouvrent, & le pus s'écoule insensiblement.

Immediatement après l'ouverture, on se sert du collyre fait *avec le lait de Femme & le Saffran*, ou de quelque autre collyre anodin pour appaiser la douleur : ensuite on se sert des collyres mondifians & desséchans, comme de celui que j'ai proposé après l'ouverture des pustules; remediant à l'inflammation & à la douleur, si ces accidens se renouvellent, par les remedes que j'ai ci-devant proposez : enfin

ſuivant que l'ulcère ſe rend plus ou moins mauvais, on le traite comme je le dirai ci-après au chapitre des ulcéres.

Notez que ſi le pus avoit déja fait fuſée, ou qu'il ſe fût étendu, comme je l'ai dit ci-deſſus, il ſeroit bon d'attendre quelques jours avant que d'en venir à l'ouverture, & pendant ce tems-là ſe ſervir des collyres réſolutifs pour tâcher de le diſſiper, comme quelquefois cela arrive: mais ſi après quatre ou cinq jours on ne s'apperçoit d'aucune réſolution, & qu'au contraire le pus augmente dans le lieu où il a coulé, il ne faut pas tarder à lui donner jour au lieu même où il a flué, ſans ſe mettre en peine de celui où il s'eſt amaſſé la premiére fois. L'expérience fait connoître que c'eſt là que l'ouverture doit être faite, puiſque faute d'ouverture, il s'y fait ſouvent jour.

Remarquez encore que, lorſque l'abcez s'eſt ouvert au dedans de l'œil, & que le pus s'eſt épanché entre la partie inférieure de l'iris & la cornée tranſparente, quand il n'eſt pas d'une mauvaiſe qualité, il ſe deſſéche quelquefois en cet endroit, ſans cauſer d'autre déſordre qu'un changement en la couleur de l'iris, & une tache blanche qui eſt la cicatrice de l'ulcére intérieure de la cornée, d'où le pus s'eſt épanché: mais quand il eſt d'une mauvaiſe qualité, il altére non-ſeulement la partie de l'uvée qui forme l'iris, mais encore les autres parties intérieures de l'œil, & ſouvent même ulcére & perce la cornée

transparente, si on differe à lui donner jour.

Avant que d'en venir à l'opération, si vous n'avez aucune esperance que la vûe se puisse rétablir, ayez bien soin d'en avertir le malade, & lui faites connoître que l'opération que vous lui proposez, n'est que pour l'exempter des cruelles douleurs qu'il souffriroit, si on attendoit que le pus se fist jour de lui-même par ulcération, & pour éviter la difformité que la suppuration de tout l'œil causeroit; afin qu'il n'impute point à l'art ce qui est une suite malheureuse de sa maladie.

J'ajoûterai à la fin de ce chapitre que Galien *au Chapitre* 19. *du quatorzième livre de la methode*, rapporte que de son tems un nommé *Justus* Medecin oculiste, guérissoit plusieurs personnes travaillées d'*Hypopyon*, en leur secoüant rudement la tête jusques à ce que l'on vît le pus descendre au bas de l'œil, où il demeuroit par sa pesanteur. Ne vous servez point de cette pratique qui ne vous réüssiroit pas, quoique ce fait puisse être vrai en trois rencontres. 1°. Quand le pus s'est amassé vers la superficie intérieure de la cornée, & qu'il est prêt à l'échapper. 2°. Quand l'abcez s'est formé en la partie antérieure de la membrane uvée, & qu'il est pareillement prêt à se rompre. 3°. Quand le pus s'est amassé au dedans de l'œil, soit à cause d'un sang épanché qui n'a pû se resoûdre, ou par quelque autre cause; car nos Anciens appelloient *Hypopyon*, tout amas de pus qui se faisoit ou dans l'é-

paisseur de la cornée, ou par de-là: dans ces trois rencontres, dis-je, les secousses peuvent avancer la précipitation du pus, qui se feroit même naturellement, ou à la faveur des frictions de l'œil, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois. Mais quand le pus s'est amassé entre les pellicules de la cornée, & qu'il n'a point de disposition à s'échaper au dedans de l'œil, toutes les secousses, ou autres moyens ne lui peuvent faire changer de place; & s'il s'étend souvent, ou se précipite au bas de la cornée transparente, comme je l'ai dit ci-dessus, c'est un de ces effets de la nature, que l'art ne peut pas produire.

---

5. Des Ulcéres de la Conjonctive & de la Cornée.

CHAPITRE XVII.

LEs *Ulcéres de la conjonctive & de la cornée*, sont les maladies les plus communes qui arrivent aux yeux. L'inflammation, les pustules, les abcez, les plaïes & généralement toutes les solutions de continuité de ces parties, non-seulement les causent; mais aussi toutes les fluxions d'humeurs âcres & mordicantes qui se font sur les glandes des yeux & sur les paupiéres, les excitent, quand ces humeurs coulent & séjournent sur l'œil.

Ils sont ou *superficiels*, ou *profonds*. Les *superficiels*, qui sont ordinairement causez par des humeurs âcres & mordicantes

qui sortent des glandes, & qui abreuvent l'œil ou par des *Phlyctenes*, ou par quelques corps étrangers & peu de conséquence qui entrent dans l'œil, & qui le blessent; sont de quatre especes qui ne different entr'elles que du plus au moins. La premiére, est un leger ulcere qui paroît en maniére d'un broüillard très superficiel sur la cornée transparente, & qui en occupe souvent la plus grande partie: ce n'est proprement qu'au commencement d'ulcération de la surpeau qui recouvre la cornée; aussi quand cet ulcére ne passe point outre & qu'il guérit, il ne reste point de cicatrice, cette surpeau se rengendrant facilement: nos Auteurs appellent cette espece d'ulcére *Broüillard*, (a) à cause effectivement qu'il ne paroît que comme un petit broüillard.

La deuxiéme, est un ulcere semblable au précédent, un peu plus profond & plus blanc, qui occupe souvent moins de place; & comme en cet ulcere la superficie de la cornée se trouve aussi ulcérée, il reste une cicatrice legere après sa guérison, qui incommode un peu la vûe, quand elle se trouve au dessus de la pupille: nos Anciens l'ont appellée *Nuage*, (b) parce qu'il est plus opaque que le précédent, & qu'il ressemble à un petit nuage.

La troisiéme, est un ulcere rond & plus profond que les précédens, qui suit sou-

(a) ACHLYS, *ou* Caligo.
(b) NEPHELION, *ou* Nubecula.

vent l'ouverture des pustules, & qui paroît blanc, quand il est sur la cornée transparente ; & rougeâtre, quand il occupe le blanc de l'œil ; & quand il se trouve en telle situation qu'il occupe en même tems partie du blanc de l'œil & partie de la cornée transparente, il paroît des deux couleurs ci-dessus, c'est-à-dire, rougeâtre au blanc de l'œil, & blanc sur la cornée transparente. La cicatrice qui reste après sa guérison, empêche de distinguer les objets, quand elle est vis-à-vis de la pupille. Nos Auteurs le nomment *Ulcére rond*, (a) à cause de sa figure qui est mieux circonscrite que celle des précédens.

La quatrième, est un ulcere brulant, douloureux, d'un gris cendré, inégal & rude, paroissant comme un petit floccon de laine, quand il est sur la cornée transparente. C'est le plus mauvais des ulcéres superficiels, étant sujet à dégénerer en ulcere profond & sordide. Il laisse une cicatrice plus épaisse que le précédent. Il est appelé à cause de la chaleur & de la douleur qu'il cause, *Ulcere brûlant*. (b)

Tous ces ulceres étant négligez, ou arrivant dans un corps de mauvaise complexion, sujet à des fluxions habituelles, dégénerent souvent en *ulceres profonds*.

Les *ulceres profonds* sont encore causez par l'ouverture des abcez qui se font dans l'épaisseur de la cornée, par des plaïes &

(a) ARGEMON, *ou* Ulcus rotundum.
(b) EPICAUMA, *ou* Ulcus inustum.

autres causes : on les distingue ordinairement en trois especes.

La premiére, est un ulcere étroit, profond & dur, dont la cornée transparente, quand il est au dessus de l'iris ou de la pupille, ne paroît point changée de couleur, ne blanchissant que lorsque l'ulcere se cicatrise ; & quand il est sur la cornée opaque à l'endroit du blanc de l'œil, il est fort rouge en sa circonférence, & son milieu paroît noirâtre, à cause que la cornée est émincée en cet endroit. On l'appelle *une Fossette*, (a) à cause de sa profondeur.

La deuxiême, est une ulcere semblable au précédent, hors qu'il est plus large, & qu'il semble moins profond, parce que la cornée étant émincée, est un peu poussée au dedans de l'ulcere par l'humeur aqueuse, à cause de l'étenduë de cet ulcere. On le nomme *Encaveure*. (b)

La troisiême, est un ulcere sordide & pourri, jettant une sanie épaisse, inégale & mauvaise. Il retient le nom *d'ulcere sordide*. (c)

Voilà toutes les especes d'ulceres que nos Anciens ont décrits, avec les noms qu'ils leur ont donné, dont on ne doit pas fort se mettre en peine, pourvû que l'on connoisse bien la nature de chaque ulcere. Si on vouloit s'attacher à examiner

(a) BOTHRION, *ou* Fossula & annullus.
(b) CŒLOMA, *ou* Cavitas.
(c) ENCAUMA, *ou* Ulcus sordidum.

plus particuliérement toutes les autres circonstances qui les peuvent accompagner, on en trouveroit un bien plus grand nombre ; mais comme toutes ces circonstances ne font point changer l'ordre de leur traitement, il est inutile d'augmenter le nombre des especes de nos Anciens : il suffit qu'un Chirurgien oculiste s'applique à reconnoître toutes leurs complications essentielles & principales, pour en tirer ses indications curatives.

Les ulceres des yeux sont si aisez à connoître, qu'il ne faut qu'ouvrir l'œil malade pour découvrir leur nature, & d'ailleurs ce que j'ai dit de leurs diférences, renferme en même tems leurs signes diagnostics.

Pour le prognostic en général, on peut juger que les ulceres des yeux sont des maladies très fâcheuses, tant pour la difficulté qu'il y a de les guérir, à cause des cruelles douleurs qu'ils causent à l'œil & à la tête, des violentes inflammations qui les suivent, & de la nature des parties ulcerées ; que par les symptomes qui les accompagnent souvent, comme la rupture de la cornée, les excroissances de chairs, les fistules, & enfin par les cicatrices qui restent toûjours après leur guérison. Tous symptomes qui détruisent entiérement la vûe, ou qui la diminüent au moins considerablement.

En particulier, les ulceres qui n'occupent que la conjonctive, sont moins dangereux que ceux qui passent à la cornée,

& ceux qui ſont en la cornée opaque, ou dans la tranſparente, vis-à-vis de l'iris, quand ils guériſſent, n'incommodent point la vûe par leurs cicatrices reſtantes, comme ceux qui ſe trouvent vis-à-vis de la pupille.

Plus les ulcéres ſont ſuperficiels, plus ils ſont aiſez à guérir, & moins ils incommodent par leurs cicatrices; & plus les ulceres ſont profonds, plus il y a à craindre que la cornée ſe rompe, que l'œil ſe flétriſſe, & que l'uvée ſorte par la rupture.

Les ulceres qui rendent une ſanie claire ou rouſſe, & qui eſt ſi âcre qu'elle ronge les parties voiſines de l'ulcere, les paupiéres & les autres parties ſur leſquelles elle s'épanche, ſont dificiles à mondifier; & ceux qui rendent une ſanie inégale, crouteuſe, noirâtre & mauvaiſe, ſont auſſi très dificiles à mondifier, & doivent faire craindre la ſuppuration de tout l'œil.

Ceux qui ſont entretenus par une fluxion habituelle d'humeurs âcres, qui ſe fait ſur les glandes de l'œil, ou ſur celles des paupiéres, comme il arrive ſouvent dans les enfans ſujets aux tumeurs ſcrophuleuſes, & dans ceux qui ſont travaillez de ſcorbut, vérole, ou autre inſigne intemperie du ſang; ne guériſſent point qu'on n'ait auparavant détruit toutes ces mauvaiſes cauſes. Et quand ils ſont entretenus par les poils des paupiéres qui ſe renverſent dans l'œil, ils ne guériſſent qu'après qu'on a arraché ces poils, ou qu'on les a détourné.

Les yeux affoiblis par des ulceres précédens, ou par des fluxions, ou par un grand âge, & pour être continuellement exposez aux injures extérieures, faute d'être recouverts des paupiéres, sont fort sujets à être ulcerez; & quand ils le sont, les ulceres en sont difficiles à guérir.

Un symptome commun à ceux qui sont travaillez de violentes ophthalmies, de plaïes, de pustules, d'abcez & d'ulceres à la cornée, & de quelques autres maladies, c'est de ne pouvoir souffrir la lumiére du grand jour sans de grandes douleurs: ce qui oblige les malades à tenir toûjours les yeux fermez à la presence du grand jour, & de ne les ouvrir que dans les ténébres, ou lorsque la lumiére est fort foible.

En parlant des maladies de la rétine, j'en ai attribué la cause à la disposition inflammatoire de cette membrane, parce qu'il est impossible que toutes les parties sensibles de l'œil, & particuliérement la rétine, ne se ressentent de l'inflammation douloureuse de la conjonctive & de la cornée, soit que cette inflammation soit seule, ou qu'elle accompagne les plaïes, les pustules, les abcez, ou les ulceres, puisque même les autres parties voisines de l'œil s'en ressentent.

Une preuve que cette difficulté de souffrir la lumiére, ne vient point de la sensibilité extraordinaire que la conjonctive ou la cornée contractent dans ces maladies, c'est que lorsque les ulceres, si en-

flammez & si sensibles qu'ils soyent, occupent la cornée transparente, & empêchent entiérement les rayons de lumiére de pénétrer l'œil, & de se porter sur la rétine, les malades ouvrent aisément l'œil à la présence du grand jour, sans en souffrir aucune douleur ; & au contraire, quand ils sont dans d'autres parties de la cornée, & qu'ils n'empêchent point le passage des rayons de lumiére, ou que la cornée ulcérée a encore assez de transparence pour être pénétrée par les rayons de lumiére, comme il arrive dans les ulceres les plus superficiels & dans quelques autres, si en même tems il y a de l'inflammation, les malades souffrent de si grandes douleurs de la lumiére, qu'ils ne peuvent tenir l'œil ouvert : ce qui fait qu'on a beaucoup de peine à faire ouvrir les yeux aux enfans peu raisonnables, & qu'on est obligé de leur ouvrir de force pour reconnoître leurs maladies, ou pour y introduire des remedes.

Cette difficulté de souffrir le grand jour sert même pour le prognostic des ulceres, ou des autres maladies qui la causent; parce que si-tôt que l'on voit un malade qui ne peut ouvrir l'œil sans de grandes douleurs, on juge avant que de l'examiner, que la vûe n'est point perdue.

Pour la cure des ulceres des yeux, on travaille d'abord à reprimer l'inflammation, si elle est grande, en diminuant, détournant & dérivant les humeurs qui la causent, par le régime de vivre, les

lavemens, la saignée, les vesiccatoires, les cauteres & les autres remedes généraux administrez dans l'ordre, & comme je l'ai dit en parlant de l'ophthalmie; & cela, suivant le degré de l'inflammation.

On doit aussi en même tems se servir des remedes topiques qui conviennent à l'inflammation, &dont j'ai aussi parlé en la cure de l'ophthalmie, & de ceux qui peuvent mondifier les ulceres; & voici l'ordre qu'il faut tenir dans l'usage de ces remedes.

Si l'ulcere est superficiel, & que l'inflammation soit peu considérable, on se sert du collyre fait *avec cinq grains de Vitriol blanc, cinq grains de Sel de saturne, vingt grains des Trochisques blancs de Rhasis* *

Nota. * Les Trochisques qu'on appelle chez les Apotiquaires *Trochisques blancs de Rhasis*, ne sont pas tout à fait semblables à ceux de *Rhasis*; puisqu'on en ôte l'*Opium*, auquel on substitue *le camphre*, & qu'on y ajoûte *la gomme Arabique & l'Amidon*: cependant comme c'est de ces Trochisques officinaux dont j'entend parler, j'ai crû qu'il étoit à propos de n'en pas taire la description.

On prend *dix dragmes de Ceruse lavée*, comme je le dirai ci après, *six dragmes de Sarcocolle subtilement pulverisée, quatre dragmes d'Amidon, des gommes Arabique & Tragacanth bien pulverisées, deux dragmes de chacune & une dragme de Camphre*. On broye le Camphre avec un amande pelée dans le petit mortier, on y ajoute peu à peu une cuillerée *d'eau Rose*, puis les poudres qu'on triture bien, y ajoûtant encore *de l'eau Rose*, s'il en est besoin, pour rendre le tout en consistance de pâ-

& un ſcrupule de ſucre candit, qu'on diſſoût dans *trois onces des eaux diſtilées de Roſes, de Plantain & d'Eufraiſe*, dans leſquelles on a fait fondre auparavant *dix grains de gomme Arabique en poudre*, pour les rendre muccilagineuſes : on en fait couler quelques goutes tiedes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, & par deſſus l'œil on applique une compreſſe trempée dans un collyre rafraichiſſant, fait *avec un blanc d'œuf & les eaux de Roſes & de Plantain*, battus enſemble.

Ou bien on ſe ſert du collyre de Camphre que l'on fait *avec dix grains de Camphre, autant de Vitriol blanc & un ſcrupule de ſucre Candit*, qu'on diſſout dans pareille quantité *des eaux ſuſdites*, pour s'en ſervir de même.

Quoique le Camphre ſe diſſoluë aſſez bien dans les eaux diſtilées, en le broïant dans le petit mortier avec le ſucre, & verſant les eaux deſſus petit à petit ; on le diſſout cependant plus aiſément, ſi on le broïe avec le quart ou la moitié d'une amande pelée, ou une ſemence ou deux de Concombre mondée, ou autres ſemen-

te un peu ſolide, dont on forme des Trochiſques, qu'on fait ſécher à l'ombre. Il eſt aſſez inutile de nourrir la Sarcocolle avec le Lait de femme, puiſque ce qu'il en reſte, quand les Trochiſques ſont ſecs, ne peut être d'une grande vertu, & que d'ailleurs on peut ajoûter le Lait, ſi on le juge neceſſaire, dans les collyres, que l'on fait avec ces Trochiſques.

ces huileuſes, & de cette maniére on le diſſout ſans ſucre dans toutes ſortes de liqueurs.

Le Camphre par la tenuité de ſes parties pénetre & s'inſinuë aiſément dans les pores des parties, attenuë les humeurs groſſiéres, les détache & leur fait quitter priſe, corrige le virus des ulceres par ſa qualité balſamique ;& conſerve ainſi la temperature des parties : c'eſt pourquoi il convient fort dans les remedes ophtalmiques. Il eſt vrai qu'en l'appliquant, il cauſe une douleur un peu vive, parce qu'il s'inſinuë promptement, mais cette douleur ſe paſſe en un inſtant, & d'ailleurs il ne cauſe aucune inflammation, au contraire en diſcutant l'humeur qui la cauſe, il l'appaiſe ; d'où vient qu'on l'a crû froid.

Si l'ulcere ne ſe mondifie pas bien par ces remedes, ou s'il eſt plus conſiderable, on rend ces collyres un peu plus puiſſans, en diminuant la quantité des eaux diſtilées, ou augmentant la doſe des remedes qui entrent dans leur compoſition. Ce qu'on doit obſerver dans tous les collyres que j'ai ci-devant propoſés, ou que je propoſerai dans la ſuite : car il eſt de la prudence d'un Chirurgien d'obſerver continuellement l'éfet de ſes remedes, par la conſideration de la partie malade ſur laquelle il les applique : ainſi quand il voit, par exemple, qu'un ulcere de l'œil ſe deſſéche, & s'échauffe au lieu de ſe mondifier, il doit juger que ces remedes ſont trop violens, & alors il les doit adoucir, en les

étendant par l'addition des eaux distilées, ou se servir d'autres remedes plus doux: quand au contraire il reconnoît qu'un ulcere s'humecte trop & se salit, il doit inférer qu'ils sont trop foibles, & alors il doit rendre ses collyres plus pénetrans, mondifians & desséchans, en diminuant les eaux, ou augmentant la dose des remedes principaux qui en servent de base, ou se servir d'autres remedes plus puissans; & quand il s'aperçoit que la supuration se rend loüable, que l'ulcere se mondifie, & que l'inflammation s'apaise, il doit continuer ses mêmes remedes jusques à ce qu'une indication contraire l'oblige à les changer; puisqu'il doit juger qu'ils sont dans le dégré nécessaire pour détruire la maladie. C'est ainsi qu'on doit rectifier tous les remedes topiques: car les doses que l'on prescrit dans les formules, étant ordinairement réglées pour les corps d'une texture médiocre, il se trouve souvent que ces remedes sont trop foibles pour un corps d'une texture plus serrée & plus robuste, & trop forts pour un corps d'une texture plus délicate & foible: ainsi un remede qui mondifie dans un sujet, ne fera que supurer dans un autre.

Si l'ulcere est profond, & qu'il n'y ait pas grande malignité, ce qu'on connoît, quand la couleur en est blanche & assez unie, que les larmes sont peu chaudes & âcres, que l'inflammation n'est pas considerable, & que la douleur n'est que médiocre; on se sert en la maniere susdite du

collyre fait *avec de l'Aloës & de l'Encens un ſcrupule de chacun, ſix grains de ſaffran, du Camphre & du vitriol blanc huit grains de chacun, vingt grains de Tuthie préparée & une demie dragme de ſucre Candit*, qu'on diſſoût dans *quatre onces des eaux diſtilées de roſes de Chélidoine*, rendues muccilagineuſes par l'infuſion *de quinze grains de gomme Arabique ou de Tragacanth*. Ce collyre mondifie, incarne & deſſéche.

Quand il y a de la malignité, comme dans les ulceres dont les bords paroiſſent calleux, & le fond d'une couleur inégale, que les larmes ſont chaudes & âcres, & que l'inflammation & la douleur ſont grandes; & dans ceux qui changent peu la couleur de la cornée, & qui ſont accompagnés deſdits accidens: il faut tâcher d'en corriger le virus, en l'adouciſſant & mortifiant avec les collyres dans leſquels on fait entrer quelques minéraux, comme celui fait *avec la Tuthie préparée*, 1°. *le Plomb*

NOTA. 1°. Comme il ſe peut trouver des Chirurgiens qui ne ſçauroient pas la maniere de préparer *la Tuthie*, *le Plomb*, *l'Antimoine & quelques autres minéraux*, dont on ſe ſert dans les collyres; je veux bien la marquer ici, pour leur épargner la peine de la chercher ailleurs.

On fait rougir *la Tuthie* dans un creuſet ou dans une cuillere de fer ſur un feu de charbons, & on l'éteint dans de l'eau, ce qu'on réïtere cinq ou ſix fois afin de la réduire plus aiſément en poudre, après quoi on la broye ſur un porphyre, ou dans un mortier de fonte, juſques à ce qu'elle ſoit en poudre preſque impalpable; on la verſe alors dans

brûlé & lavé 2°. *& l'Antimoine lavé* 3°. *de chacun vingt grains, un scrupule de myrrhe, six*

de l'eau froide qu'on agite pour y délayer la poudre, on laisse un peu rasseoir l'eau, afin que les parties les plus grossieres se précipitent au fond; on verse l'eau trouble, chargée des parties les plus subtiles de la Tuthie, dans une terrine ou bassine; on remet les parties grossieres sur le porphyre ou dans le mortier, on les broye de rechef, & on les met dans de l'eau comme dessus, ce qu'on continue jusques à ce qu'on ait réduit toute la Tuthie en poudre si subtile, qu'elle puisse être enlevée par l'eau: ensuite on laisse reposer l'eau des lotions jusques à ce qu'elle soit claire, & que toute la Tuthie se soit précipitée au fond, on verse l'eau par inclination, & on en remet de nouvelle sur la poudre, on l'agite de rechef, & on la laisse reposer pour la verser comme dessus; enfin on verse sur la poudre restante de l'eau de roses & de fenoüil, ou autres eaux ophtalmiques, & on procede de même; & après on fait sécher la poudre à l'ombre, ou on la réduit en *Trochisques* que l'on serre pour le besoin. Voilà ce qu'on appelle *Tuthie préparée ou lavée.*

2°. Le *Plomb* se brûle ou calcine en deux manieres, sans addition, ou avec addition.

Sans addition: on le fait fondre dans un pot de terre propre à soutenir le feu, ou dans une cuillere de fer sur un feu moderé, l'agitant continuellement avec une spatule de fer, & séparant de tems en tems la poudre grise tirant sur le jaune qui s'amasse dessus, & continuant ainsi, jusques à ce que tout le Plomb soit converti en cette poudre ou chaux; on la lave ensuite, & passe par l'eau de même que la Tuthie.

Avec addition: le plomb étant fondu comme dessus, on jette dessus petit à petit environ la moi-

six grains de saffran & une demie dragme de sucre candit, qu'on dissoût dans *quatre onces des eaux de roses & de fray de grenoüilles*, dans lesquelles on aura fait fondre *quinze grains de gomme Tragacanth* pour s'en servir comme des susdits : observant seulement que dans les intervalles de son aplication,

T

tié de son poids de souffre en poudre, remuant continuellement avec une spatule de fer jusques à ce que le souffre soit entierement consommé ; & par ce moyen le plomb se brûle plus promptement que dans la préparation précédente, & se convertit en une poudre obscure qui est proprement ce qu'on appelle *Plomb brûlé*. On broye cette poudre sur le porphyre ou dans le mortier, & on la lave, & passe par l'eau de même que la Tuthie. On se sert également de ces deux préparations de Plomb.

La *Ceruse* & la *Litharge* qui sont d'autres especes de plomb calciné, n'ont besoin d'autre préparation que d'être pulverisées, lavées & passées par l'eau comme la Tuthie.

3°. *L'Antimoine crud* se pulverise, se lave & se passe par l'eau de la même maniere que la Tuthie. On se sert également du *foye d'Antimoine*, que l'on pulverise & lave de même.

On lave & passe par l'eau tous ces remedes pour les adoucir, & pour les rendre en poudre impalpable, afin qu'ils se puissent mêler plus aisément dans les liqueurs, & qu'étant introduits dans l'œil, ils ne l'offensent par leur âpreté, & qu'ils agissent plus efficacement. On doit agiter les collyres où ces remedes entrent, à chaque fois qu'on s'en sert ; afin que les poudres qui, quoique subtiles, se précipitent toûjours au fond à cause de leur pesanteur, soient répandues également dans toute la liqueur.

il est bon d'instiller dans l'œil quelques goutes du collyre anodin, fait de *lait de femme ou de vache, de saffran & des muccilages de semences de coins*, en la maniere que je l'ai dit en la cure de l'ophthalmie; & cela tant pour apaiser la douleur, que pour amollir l'ulcere, & le disposer à une supuration loüable, laquelle étant arrivée, & l'inflammation apaisée, on quitte ces collyres pour se servir de celui énoncé dans l'article précédent.

Les ulceres dont je viens de parler, deviennent quelquefois si malins, qu'ils tiennent des ulceres chancreux : pour lors les douleurs en sont cruelles, non seulement à l'œil, mais dans toutes les parties voisines, & particulierement à la partie antérieure de la tête & aux tempes, à cause de l'inflammation continuelle de la cornée & de la conjonctive, causée par l'humeur âcre & maligne qui découle de ces ulceres: leurs bords paroissent plus élevés & plus durs, & les vaisseaux qui les environnent, deviennent très aparens & variqueux : souvent ils s'apaisent, & semblent se cicatriser, mais peu de jours après ils se renouvellent. Ils sont très dificiles à guérir, & souvent même ne guérissent que par la perte entiere de l'œil.

On ne doit point négliger les remedes géneraux dans cette rencontre; & pour les topiques, on se servira du précédent collyre, si les malades le peuvent suporter, ou si les ulceres ne s'irritent point ensuite de son aplication; sinon on en ôtera la myr-

rhe, ou bien on se contentera seulement d'un collyre fait *avec les muccilages de semences de coins & de lin, tirés avec les eaux de fray de grenouilles & de plantain*, dont on continuera l'usage jusques à ce qu'on voye qu'ils ne soient plus irrités ; alors on reprendra le précédent collyre, & dans la suite si ces ulceres se rectifient, on achevera de les guérir comme les autres. Observant pendant tout leur traitement ce que j'ai dit à l'occasion des ophthalmies opiniâtres.

Quand l'ulcere est *sordide & pourri*, ce que dénotent la sanie noirâtre, épaisse, inégale & mauvaise, & la pourriture de la cornée dont les pellicules corrompues s'élevent en tumeur, & se divisent en filamens par l'humidité maligne qui les abreuve ; on doit beaucoup craindre que toute la cornée ne se rompe, & que toutes les parties intérieures ne s'écoulent : c'est pourquoi on doit travailler promtement à arrêter le progrès de cette pourriture, autant qu'on le peut, par l'usage des collyres qui desséchent puissamment, & qui absorbent le virus malin & putréfactif dont la cornée est imbue.

Si cet ulcere ambule, pourrit, corrode & ronge promtement l'œil & les parties voisines, jette un pus puant & en quantité, excite une grande douleur, qui est suivie de fievre & quelquefois de cours de ventre ; les Latins l'apellent *Ulcus depascens*, (a)

(a) *Les Grecs le nomment* NOME.

qui ne diférant de l'ulcere ſordide que, parce que ſes progrès ſont plus promts & plus violens, ne demande point que l'on change l'intention précedente.

Pour l'accomplir, on ſe ſert du collyre fait *avec quinze grains de verdet*, *dix grains de camphre*, *un ſcrupule de myrrhe & une demie dragme de ſucre candit*, qu'on diſſoût dans *deux onces des eaux de roſes & d'Abſinthe*, renduës muccilagineuſes par l'infuſion *de dix grains de gomme Tragacanth*. Et comme le verdet ſe trouve ſouvent mêlé de beaucoup d'impuretés, il eſt bon de le diſſoûdre d'abord avec la quantité des eaux ſuſdites, les laiſſer repoſer quelques heures, & enſuite en tirer à clair la liqueur colorée qu'on paſſe par un linge fin, & dans laquelle on diſſoût la gomme, le camphre, la myrrhe & le ſucre à la maniére ordinaïre.

Ou bien on ſe ſert de celui fait *avec quinze grains de vitriol de Chypre*, *un ſcrupule de myrrhe & une dragme de miel roſat*, qu'on diſſoût dans pareille quantité *des eaux ſuſdites*.

On augmente ou diminue la doſe *du verdet* ou *du vitriol*, ſuivant le degré de la pouriture & la conſtance du malade à ſuporter la douleur que cauſent ces violens remedes.

Il vaut mieux que ces collyres ſoient un peu plus chargez *de verdet* ou *de vitriol*, que de n'y en avoir pas aſſez, afin d'arrêter plus promptement le progrès de la pouriture. S'ils cauſent un peu plus de douleur, & augmentent davantage l'in-

flammation, ces symptomes n'en durent pas si long-tems, puisqu'on en cesse l'usage, si-tôt que la pouriture est arrêtée, & d'ailleurs la douleur & l'inflammation qui sont excitées par ces remedes se calment bien-tôt aprés qu'on les a abandonnez : au lieu que s'ils en étoient moins chargez, ils agiroient si lentement, qu'ils n'arrêteroient qu'avec peine la pouriture, & leur longue application feroit que les malades en souffriroient davantage, tant par la douleur, que par l'inflammation qui augmenteroit plus par une irritation continue, quoique moins violente, que par une plus violente & qui ne seroit que passagére.

La maniére de se servir de ces collyres, n'est point diferente de celle des autres : il faut seulement remarquer qu'on n'en doit appliquer que trois ou quatre fois par jour, à cause de la douleur qu'ils excitent ; & dans les intervalles de leur application, se servir des collyres anodins & rafraichissans, comme je l'ai déja dit ci-dessus. On choisira dans le chapitre de l'ophthalmie ceux qui y conviendront le mieux, & toujours par raport à la douleur, à l'inflammation & aux autres accidens qui les suivent. Et si-tôt qu'on voit la pouriture arrêtée, ce qu'on connoît, quand les pellicules pourries se desséchent, & commencent à se séparer des parties saines de la cornée, qu'un pus blanc, uni, & épais paroît, & que les autres symptomes s'apaisent : on cesse ces collyres pour se servir de celui que j'ai proposé ci-dessus,

pour l'ulcére profond & peu malin, ou de quelque autre de ſemblable vertu ; parce qu'alors on ne doit plus travailler qu'à mondifier doucement, incarner & deſſécher l'ulcére.

Si les collyres ſecs ont lieu, c'eſt particuliérement dans ces ſortes d'ulcéres, pourvû que l'inflammation ne ſoit pas conſidérable, comme il arrive quelquefois. Et comme leur vertu eſt plus unie & plus forte par conſequent, on ne met dans leur compoſition ni *Verdet*, ni *vitriol de Chypre*, ni *autre remede de pareille force*, de crainte de trop irriter la conjonctive & la membrane intérieure des paupiéres ; ce qui augmenteroit trop conſidérablement l'inflammation & la douleur : on ſe contente donc de les faire *avec vingt grains d'aloës*, *quinze grains de vitriol blanc* qui eſt beaucoup moins violent que celui de Chypre, quoiqu'il ait au moins autant d'aſtriction, *dix grains de ſel de ſaturne*, *une demie dragme de tuthie préparée*, *autant d'iris de florence*, & *une dragme de ſucre candit*, qu'on réduit en poudre très ſubtile, pour avec un tuyau de plume, en ſouffler deux ou trois grains ſur l'ulcere : l'œil étant enſuite fermé, ce collyre ſe fond avec les larmes, s'épanche par tout l'œil, & agit de même que les autres collyres. On en réïtére l'application trois ou quatre fois par jour, obſervant ce que j'ai dit ci-deſſus pour apaiſer la douleur.

On ſe ſert auſſi pour ces ulcéres de collyres en forme de liniment, que l'on fait

avec deux dragmes de myrrhe, *un ſcrupule de vitriol blanc*, *douze grains de camphre*, *& une demie once de ſucre candit*, qu'on réduit en poudre, dont on remplit les cavités *de plusieurs blancs d'œufs* qu'on a fait durcir, & dont on a ôté *les jaunes* : on réunit ces blancs, on les lie avec du fil, & on les met à la cave ou en un lieu humide, ſur une claye poſée ſur un baſſin de fayance ou de terre verniſée, pour recevoir la liqueur qui en coulera, dans laquelle on trempe l'extrémité d'une plume de l'aîle de quelque petit oyſeau dont on touche l'ulcére quatre ou cinq fois par jour, obſervant ce que deſſus.

Les ulcéres cauſez & entretenus par une fluxion habituelle d'humeurs pituiteuſes & âcres, qui ſe fait non ſeulement ſur les yeux, mais auſſi ſur les jouës, le nez, les lévres & autres parties voiſines, & qui même les ulcére ſouvent, ſe traitent de la même maniére que ceux avec leſquels ils ont raport en tant qu'ulcéres : ce qu'il y a de plus à ajouter, c'eſt qu'on doit travailler fortement à détourner ces humeurs & à les détruire, tant par les remedes généraux que ſpécifiques, ſans quoi ces ulcéres ne guériſſent pas ; & ſur les ulcéres croûteux qui ſe font aux nez, aux lévres & autres parties, ſe ſervir *du beurre de ſaturne*, ou *de pommades deſiccatives*, ou autres remedes ſemblables.

Lorſque les ulcéres, de quelque nature qu'ils ayent été, ſont mondifiez, ſi on voit que la cornée ſoit fort émincée, & qu'elle

commence à s'élever en bosse, on se sert des collyres desséchans & astringens, que l'on fait *avec une demie once d'écorces de grenades, & deux gros de racines de grande Consoulde* que l'on pile grossiérement, & que l'on fait boüillir dans *six onces des eaux de roses & de plantain*, & dans quatre onces de la coulûre on dissoût *un scrupule des Trochisques blancs de Rhasis, vingt grains de Tuthie, quinze grains d'Alum, dix grains de camphre & une demie dragme de sucre candit.*

Au lieu des *Trochisques blancs de Rhasis*, on se sert également dans ces collyres *de la Ceruse lavée* ou *de la Litharge lavée*, on y ajoute quelquefois *la pierre Hœmalite* préparée de la même maniére que la tuthie, *la corne de Cerf* calcinée & réduite en poudre très subtile, ou *les coquilles de limaçons* ou *celles d'œufs*, préparées de même : la dose de ces remedes est depuis *vingt grains* jusques à *une demie dragme*, & même plus si on veut plus fortement dessécher : cela s'entend dans la quantité de la liqueur susdite.

Ou bien on les fait *avec les feüilles & les extrémités tendres de ronces, de bourse de pasteur & les fleurs de roses rouges*, qu'on fait cuire dans *l'eau de grande consoulde* pour faire la liqueur du collyre; on ajoute même *les fleurs de grenades ou son écorce & les galles vertes*, quand on veut que la liqueur ait plus d'astriction, & dans quatre onces de cette liqueur on dissoût *de l'aloës, de la Tuthie, de l'Antimoine, des coques d'œufs*

calcinées, & de la Sarcocolle de chacun douze grains, du saffran & du sel de Saturne de chacun huit grains, pour s'en servir de même que du précédent.

Observez que, où *les Galles* & autres simples de cette nature entrent, on ne doit point mettre de *vitriol*, parce qu'il noirciroit le collyre comme de l'encre, mais substituer à sa place *le sel de Saturne* ou *l'Alum*.

Les ulcéres étant entiérement desséchez & cicatrisez, s'il reste de la foiblesse à l'œil, on employe les collyres fortifians, dont j'ai parlé à la fin de la cure de l'ophthalmie.

J'ajouterai en finissant ce chapitre, par forme d'avertissement, que toutes les fois qu'on panse les ulcéres des yeux, on doit avoir soin de nettoyer & d'ôter la chassie qui s'amasse dans les yeux ou au tour des paupiéres, tant en les lavant avec des eaux ophthalmiques, qu'en les essuyant doucement avec des linges bien blancs. Qu'on doit faire tiédir tous les collyres ou autres remedes dont on se sert avant que de les couler dans les yeux, ou les appliquer dessus, ne devant jamais se servir de remedes actuellement froids sur ces parties. Que si la douleur est grande, il faut couvrir les deux yeux, quoiqu'il n'y en eût qu'un d'affecté, & cela afin que l'œil malade qui suivroit les mouvemens du sain, soit en repos. Que les compresses doivent être de linges bien blancs, pliées en quatre doubles au plus, pour ne point trop charger l'œil, & qu'on doit, autant qu'on le peut, les renouveller à chaque pansement,

Que les bandages doivent être ſeulement contentifs, évitant le nombre des circonvolutions, ſi on les fait avec la bande roulée, & le nombre des doubles linges, ſi on ſe ſert de mouchoirs ou de ſervietes. Qu'on doit faire coucher le malade ſur le dos, la tête un peu élevée, ou s'il n'y peut demeurer, l'avertir de ne ſe pas coucher du côté de l'œil malade, & lui recommander de garder le plus de repos qu'il pourra. Toutes ces choſes ne regardent pas ſeulement le traitement des ulcéres, mais auſſi celui de toutes les autres maladies de l'œil, qui ſont de conſequence.

---

6. *Des Symptomes qui ſuivent les ulcéres des Yeux.*

CHAPITRE XVIII.

De la chûte de l'Uvée ou Staphylome, 1. Symptome.

QUand enſuite des grands ulcéres virulens & corroſifs qui rongent inſenſiblement la cornée, ou des ulcéres putrides qui en occupent une grande partie, & qui la font tomber en pouriture, cette membrane ſe rompt entérement, ou quand elle eſt autrement rompue par des inſtrumens piquans, tranchans, ou contondans, non ſeulement l'humeur aqueuſe s'écoule, mais ſouvent auſſi la plûpart des parties intérieures du globe ſortent de l'œil. Com-

me j'ai parlé de cette maladie commune à tout le globe au chapitre 9. je n'en dirai rien ici davantage.

Mais quand les ulcéres sont moindres & fort profonds, ou ils émincent si fort la cornée qu'elle se relâche, & forme une bosse en dehors, ou ils la rompent entiérement; & alors si l'uvée se rencontre au dessous, elle est poussée au travers de cette rupture par l'humeur aqueuse, & forme une tumeur en dehors qui prend différentes figures, suivant que cette rupture est plus ou moins grande; & si l'uvée ne se rencontre point au dessous de la rupture, comme lorsqu'elle se fait vis-à-vis de la pupille, l'humeur aqueuse s'écoule.

Nos Auteurs appellent *Proptosis* toutes les éminences ou tumeurs particuliéres que l'on remarque au dessus de la cornée, soit qu'elles soient formées par la cornée éminente & relâchée, ou par l'uvée qui se pousse au travers de la rupture de la cornée; comme ils appellent aussi de ce nom tous les forjettemens du globe de l'œil hors de l'orbite : ainsi je ne me servirai point de ce terme trop étendu, pour signifier ces especes de tumeurs que l'on comprend sous le nom de *Staphylome*.

Ces sortes de tumeurs se divisent ordinairement en quatre especes, qui tirent leurs nom des choses ausquelles elles ressemblent. La premiere, qui est principale & comme générique, dont la base est large & la superficie arrondie, ressemblant à peu près à la moitié d'un grain de raisin, se nom-

me à cause de cela *Staphylome* (a) ou *Raisiniére*, & est de deux sortes : l'une, quand la cornée est si émincée & relâchée, que l'humeur aqueuse qui naturellement remplit avec quelque violence le globe de l'œil pour l'entretenir dans sa grosseur & rondeur naturelle, trouvant moins de résistance de ce côté-là, pousse cette membrane en dehors, & la fait élever en une bosse qui est pour l'ordinaire de la même couleur de la cornée ; ainsi dans le commencement quand cette membrane est encore ulcérée, elle est d'une couleur obscure, & quand elle est entiérement cicatrisée, elle est blanche & luisante : l'autre, quand la cornée est entiérement rompue, & que l'humeur aqueuse pousse l'uvée au travers de la rupture, & la fait sortir en une bosse ronde & noire, à cause de la couleur de cette membrane.

La deuxiéme espece est, quand la membrane uvée est sortie en si grande quantité, qu'elle forme une tumeur & plus grande & plus grosse que la précédente, répresentant en quelque façon une petite pomme ; alors le staphylome change de nom, & on l'appelle *une Pommette*. (b)

La troisiéme est, quand l'uvée étant ainsi avancée & sortie dehors, s'endurcit & se resserre à la base de la tumeur qu'elle forme, ou que la cornée s'endurcit pareillement & se resserre, en telle sorte que la

(a) STAPHYLOMA.

(b) MELON, *ou* Malum.

base de la tumeur étant fort rétrécie, la tumeur en paroît éminente & arondie en maniére de la tête ſphérique d'un clou ; ce qui lui fait changer le nom de *Pommette* en celui de *Clou*. (a)

La quatriéme eſt, alors que la rupture de la cornée eſt ſi petite que l'uvée qui s'avance en dehors, forme une tumeur qui n'eſt pas plus groſſe que la tête d'une mouche, qui à cauſe de cette reſſemblance ſe nomme *Tête de mouche*. (b)

Toutes ces tumeurs ſe trouvent quelquefois irréguliéres dans leurs figures, y en ayant des *Oblongues*, des *Angulaires*, des *Meurales* & autres qui ne dépendent auſſi que des diférentes figures de la rupture de la cornée, ou de ce que l'uvée préte plus aiſément en des endroits, & réſiſte plus en d'autres.

Les trois premieres eſpeces détruiſent entiérement la vûe, & cauſent une grande difformité à l'œil : la quatriéme eſpece ne cauſe pas tant de difformité, quelque partie de l'œil qu'elle occupe, & ne détruit pas entiérement la vûe, quand elle ſe trouve dans la cornée opaque ; mais quand elle eſt dans la cornée tranſparente, elle la détruit preſque toujours, ou la diminue conſidérablement, tant à cauſe du dérangement de l'uvée, que par la cicatrice qui reſte de l'ulcére qui a précédé.

On peut mettre ces maladies au nom-

(a) HELOS, *ou* Clavus.
(b) MYOCEPHALON. *Les Arabes*, Formicalis.

bre des incurables, puiſque par les remedes on ne peut rétablir la vûe, & que ceux que l'on fait, ne ſont que pour empêcher l'accroiſſement de ces tumeurs, ou pour diminuer un peu la difformité, encore faut-il s'y prendre de bonne heure.

Ainſi ſi-tôt que l'on voit que la cornée émincée s'éleve en boſſe, ou qu'étant rompue, l'uvée ſe préſente en dehors : il faut ſe ſervir des mêmes collyres deſſéchans & aſtringens énoncez à la fin du chapitre des ulcéres, afin de reſſerrer & deſſécher ces membranes. Il eſt vrai que tous les remedes qui ont beaucoup d'aſtriction, enflamment un peu les parties ulcérées, & cauſent de la douleur, à cauſe que reſſerant les fibres, ils ſupriment l'écoulement des matiéres qui étant retenues, ſont la cauſe de cette inflammation ; mais on remarquera que cette legere inflammation favoriſe le rétréciſſement des parties diviſées, parce que les fibres étant alors preſſées les unes contre les autres, elles y demeurent dans une eſpece de repos, ce qui fait qu'elles s'uniſſent inſenſiblement, & ne ſont plus en après ſi en état de ſe relâcher. On ne doit point craindre dans ce tems-là de mauvaiſes ſuites de cette legere inflammation cauſée par l'action de ces remedes, puiſque je ſupoſe que l'ulcére eſt mondifié & prêt à ſe cicatriſer, ou tout au moins en bonne ſupuration ; & que de plus on peut ceſſer ces remedes, ſi on voit que les bords ulcerez de la rupture ſe ſaliſſent, pour ſe ſervir des collyres mondifians &

ſimplement deſſéchans, jusques à ce qu'ils ſoient mondifiez une ſeconde fois, & enſuite remettre en uſage les collyres ſuſdits. On obſervera auſſi que pendant l'uſage de ces collyres, il eſt toujours bon d'apliquer ſur tout l'œil une compreſſe trempée dans quelqu'un des collyres rafraichiſſans propoſez pour l'ophthalmie, & cela pour défendre les paupiéres de l'inflammation.

Souvent ces remedes diminuent les ſtaphylomes récens, ou tout au moins les empêchent d'augmenter : mais quand ils ſont plus vieux, ou que les bords de la cornée ſont cicatriſez, ou que l'uvée eſt fort déjettée en dehors, comme dans la ſeconde ou troiſiéme eſpece, ou que cette membrane eſt déja endurcie, tous ces remedes n'y ſervent de rien, & il n'y auroit plus que l'opération, ſi elle réuſſiſſoit comme on ſe le propoſe. Voici la maniére de la faire.

Le Chirurgien étant aſſis, fait aſſeoir le malade à ſes pieds, & le prie de renverſer & d'apuyer la tête ſur ſes genoux : enſuite ſi c'eſt un ſtaphylome à baſe étroite, il prend une éguille enfilée d'un double fil de lin, & l'œil étant ouvert, il la paſſe par le milieu de la baſe du ſtaphylome, commençant du côté du grand angle, & finiſſant vers le petit : le fil étant paſſé, il le coupe près de l'éguille, & prend les deux extrémités d'un même fil, & fait un nœud de Chirurgien à coté de la baſe du ſtaphylome, ſerrant modérément de crainte de la couper, mais aſſez pour la faire mortifier : il fait un ſemblable

nœud de l'autre côté avec l'autre fil, & le staphylome étant ainsi lié, tombe ensuite, se séparant insensiblement. Si même il est fort gros, on l'ouvre par la pointe après qu'il est lié, afin de le vuider, & d'aporter par ce moyen quelque soulagement au malade. L'opération faite, on coule dans l'œil, & on applique dessus quelques collyres rafraichissans & anodins, prenant garde, en levant l'apareil dans les pansemens suivans, de tirer les fils, de crainte de faire séparer trop tôt le staphylome, parce que l'œil se vuideroit & s'enfonceroit. Le staphylome étant tombé, on panse l'ulcére restant avec les collyres mondifians & dessséchans, comme je l'ai dit au chapitre précédent.

Voilà à peu près la maniére d'opérer de Celse, & que tous ceux qui ont écrit depuis lui, ont suivie. Les maniéres d'opérer de Paul & d'Aëce, n'en diférent qu'en ce que le premier passe d'abord de bas en haut au travers de la base du staphylome une simple éguille, & en passe une autre enfilée d'un double fil du grand au petit angle par dessous la premiére, & procede au reste comme dessus, la premiere éguile qu'il retire après que le staphylome est lié, ne servant que pour le tenir plus en état pendant l'opération : & que le second se sert de deux éguilles enfilée chacune d'un double fil qu'il passe en chi X majuscule à la base du staphylome, & fait quatre nœuds aux quatre côtez de la base, c'est à dire, un nœud avec chaque fil ; avertissant aupara-

vant que les ſtaphylomes dont la baſe eſt large & les veines pleines de ſang, ſont difficiles à guérir, & que ceux qui ſont fort éminens, dont la couleur eſt changeante, & qui cauſent une douleur qui ſe communique aux tempes, ſont incurables, & ne demandent que des remedes propres à appaiſer la douleur.

Si je raporte les maniéres de faire l'opération du ſtaphylome, que nos Anciens ont propoſées, & que tous nos Modernes enſeignent ſans (je penſe) les avoir pratiquées; ce n'eſt que pour contenter ceux qui ne les veulent pas ignorer, & pour avoir occaſion d'en dire mon ſentiment fondé ſur la raiſon, & ſur ce que j'en ai vû par expérience.

Il y a bien trente ans que je vis faire une ſemblable opération par un Chirurgien habile Opérateur, qui opéra à la maniere de Celſe, & comme je l'ai dit ci-deſſus; la ligature fut faite ſi à propos, que le fil & le ſtaphylome ne tomberent que le neuviéme ou dixiéme jour de l'opération, mais la playe de l'uvée ne ſe trouva point fermée, & l'œil ſe vuida entierement & ſe flétrit; cependant l'ouverture de la cornée ſe ferma, & cicatriſa dans la ſuite après une ſupuration qui arriva. Voilà la ſeule opération que j'aïe vû faire.

Il y a environ quinze ans qu'un homme qui avoit un ſtaphylome de la troiſiéme eſpece qui l'incommodoit fort, parce qu'avançant beaucoup, il étoit rencontré des cils des paupieres qui par leur frotement

l'irritoient continuellement, ce qui lui causoit de l'inflammation, de la douleur & un larmoïement incommode; me vint trouver pour me prier de lui ôter : je l'avertis que son œil pourroit se vuider, dont il ne se soucia point, pourvû qu'il fût soulagé. Je le liai d'un seul fil, sans me servir d'éguille, parce que la base en étoit fort étroite, il tomba sept ou huit jours après, & il resta une petite fistule par laquelle l'humeur aqueuse s'écouloit de tems en tems. C'est la seule opération du staphylome que j'ai faite, ne l'ayant point voulu entreprendre depuis, comme je l'avois toujours refusé auparavant.

En éfet, réfléchissant sur l'issue de ces deux opérations, je ne vois pas qu'il en puisse arriver autre chose dans la plûpart des opérations qu'on pourroit faire. Car si on considere que l'uvée est une membrane très mince, que sa superficie intérieure dans cette maladie est continuellement abreuvée de l'humeur aqueuse, & que l'extérieure ne touche qu'à la cornée qui est une autre membrane fort solide : on doit juger de la dificulté que l'uvée a de s'unir à l'endroit de la ligature; puisque d'un côté le peu de suc nourricier qu'elle peut fournir, & qui seul est capable de faire cette union, est continuellement affoibli par l'humeur aqueuse; & que de l'autre la cornée qui est séche & peu fournie de sang, ne lui peut guéres fournir de ce suc, & cela d'autant plus que cette membrane a contracté une callosité dans le contour de sa rupture : de

sorte que, quand même il y auroit déja un commencement d'union dans l'uvée, elle ne pourroit subsister, la ligature étant tombée, à cause de l'éfort de l'humeur aqueuse qui déja a été la cause du staphylome, comme je l'ai dit au commencement de ce chapitre : ainsi l'œil est toujours en péril de se vuider & se flétrir, si la rupture de la cornée est tant soit peu considerable; ou il doit rester presque toujours une fistule, si cette rupture est fort petite, comme il est arrivé dans les deux opérations précedentes.

Pour les staphylomes à base large, soit qu'ils viennent de ce que la cornée est émincée & relâchée, ou de ce qu'étant rompue, l'uvée est poussée dehors : les Novices peuvent aisément juger qu'ils ne peuvent soutenir l'opération, quand même on passeroit en leur base deux éguilles en chi à la maniere d'Aëce; parce que ces membranes étant fort éloignées dans la base du staphylome, il seroit impossible de les raprocher & de les joindre ensemble par les nœuds du fil, sans les déchirer, & sans procurer en même tems l'écoulement de l'humeur aqueuse & des autres parties intérieures de l'œil, & cela à cause de la plénitude du globe.

Puisque l'issue de ces opérations est si douteuse, & que l'avantage que les malades en peuvent retirer, est de si peu de conséquence, ne consistant que dans une legere diminution de la difformité que ces maladies apportent; il est assez inutile

d'exposer les malades aux douleurs que cause l'opération, & qui souvent aigrissent & augmentent ces maladies; à moins que les staphylomes avançant extraordinairement en dehors, ne soient irritez par la rencontre des cils : en ce cas pour éviter cette incommodité, on pourroit les lier, si leur base est fort étroite, comme je l'ai dit dans la seconde observation; sinon les couper dans leur pointe pour faire écouler l'humeur aqueuse, parce qu'alors les membranes se retirent en dedans, & le staphylome disparoît; cela fait, mettre dessus un peu de poudre faite avec *parties égales de Tuthie, d'Iris & de Sang de dragon*, pansant ensuite l'œil avec les collyres rafraichissans & anodins, & la douleur étant appaisée, avec ceux qui mondifient & dessèchent, comme je l'ai dit en parlant des ulceres. On évitera ainsi les douleurs que les autres maniéres d'opérer causent; puisque de quelque maniére qu'on opére, on ne peut éviter que l'œil ne se vuide & se flétrisse, ou qu'il ne demeure fistuleux.

Dans tous les autres cas, il ne faut point toucher aux staphylomes, d'eux-mêmes dans la suite du tems ils se retirent un peu, & diminuent en se desséchant, & souvent leur superficie blanchit; en telle sorte que la difformité paroît moins, & que les malades peuvent tenir l'œil ouvert sans souffrir de douleur.

Suite des Symptomes qui suivent les ulceres des Yeux.

CHAPITRE XIX.

De la Fistule de la Cornée, 2. *Symptome.*

UN autre symptome qui suit, mais rarement, les ulceres des yeux quand la cornée se rompt, c'est *la Fistule*. Elle arrive, quand la rupture est fort étroite, & que les bords deviennent calleux, ensorte qu'il demeure au milieu un petit trou rond. Elle suit aussi les plaïes faites par quelques instrumens piquans, lors qu'elles dégenérent en ulceres calleux.

Ce qui suit cette maladie, est que l'humeur aqueuse se vuide de tems en tems, & alors les membranes paroissent affaissées & flétries; & comme cette humeur se rengendre continuellement, comme je l'ai dit ci-devant, deux ou trois jours après l'œil paroît aussi plein qu'auparavant, mais il ne reste pas long-tems en cet état: car si-tôt que cette humeur étend un peu plus le globe, elle recommence à suinter & couler comme devant.

Quand la fistule est dans la cornée opaque, & que la cicatrice du tour n'a pas une grande étenduë, les malades peuvent distinguer les objets, quand le globe est plein, pourvû qu'il n'y ait rien de dérangé au

dedans de l'œil, mais non, quand l'humeur aqueuse est écoulée ; & quand elle est dans la cornée transparente, l'aveuglement la suit presque toûjours en quelque endroit qu'elle soit, parce qu'il est impossible que l'iris ne s'altere dans sa situation, & que d'ailleurs la cornée ne perde sa transparence par la cicatrice de l'ulcere qui a causé la fistule.

Si pour guérir les fistules, il faut ôter ou consommer la callosité des bords des ulceres fistuleux pour le pouvoir unir ensuite ; on juge bien que cela ne se peut pratiquer aux fistules de la cornée, & qu'ainsi elles sont sans remedes. Je n'en ai vû encore que quatre : une, arrivée aprés l'opération du staphylome dont j'ai parlé cidevant : deux autres, qui avoient succedé à des ulceres étroits qui avoient rompu la cornée ; & une autre, qui étoit survenuë après une plaïe faite d'un éclat pointu de bois qui avoit percé la cornée opaque vers le petit angle de l'œil, mais elle se ferma sept ou huit mois après, s'y étant engendré un petit bouton de chair qui s'endurcit & s'unit : de maniére que depuis la fistule ne coula plus, même le malade voyoit assez pour se conduire de cet œil.

Des excroissances de chairs, 3. Symptome.

Quoique la cornée soit une membrane solide, &qui paroît très peu fournie de sang ; il ne laisse pas quelquefois de survenir aux ulceres dont elle est affectée,

& même ensuite des plaïes, *des excroissances de chairs* plus ou moins grandes, & qui sont tantôt *fort éminentes & fongueuses*, tantôt *assez fermes*, *mais sans malignité*, & d'autres fois *si malignes*, qu'elles tiennent *du Cancer*.

Les ulceres ou plaïes qui arrivent à la cornée opaque, sont les plus sujets à ces *excroissances de chairs*, à cause du plus grand nombre de vaisseaux dont elle est arrosée en sa superficie, & de la nature des membranes qui forment le blanc de l'œil: il s'y en fait cependant quelquefois dans les ulceres de la cornée transparente; & même quand la cornée est rompuë, quelques-unes ont leur fondement sur l'uvée, comme je le ferai voir dans l'histoire suivante.

Lorsque ces excroissances ne sont pas de conséquence, elles se traitent avec les collyres dessêchans & un peu astringens, ou bien avec le collyre sec, fait *avec parties égales de sucre candit, de Tuthie & d'Iris de Florence*. Si ces remedes ne sont pas assez puissans pour les dessécher, ou que ces excroissances soyent plus considerables, on ajoûte au collyre sec susdit *un peu de poudre d'Alum brûlé*, dans la dose de moitié d'une des autres drogues, on augmente même cette dose, suivant qu'on le juge nécessaire: quelquefois aussi au lieu *d'Alum*, on se sert *du Vitriol blanc calciné*, & cela quand ces excroissances résistent aux plus doux cathérétiques: on est même obligé, mais rarement, de passer à de plus violens remedes, comme on le va voir.

Il suffit de souffler sur ces excroissances un peu de ces collyres secs avec le tuïau d'une plume cinq ou six fois par jour, ou d'en sapoudrer ces excroissances, si elles sont grandes ; & s'ils causent de l'inflammation, se servir dans les autres tems d'un collyre anodin & rafraichissant, comme je l'ai dit ci-devant en d'autres rencontres.

Quand ces excroissances sont excessives, on est quelquefois obligé de les lier, si cela se peut, sinon de les couper pour avancer besogne, achevant après de les desfécher avec les collyres secs susdits.

La plus grande excroissance de chair que j'aye vûe suivre un ulcere qui étoit partie dans la cornée opaque, & partie dans la cornée transparente en la partie inférieure de l'iris, fut en un nommé Nicolas Noël, dit la Seine, qui servoit dans les troupes en qualité de Cavalier, il y a dix-huit ou vingt ans. Elle étoit si considerable qu'elle s'avançoit hors les paupiéres, comme un champignon qui couvroit tout l'œil, & étoit horrible à voir. Plusieurs Chirurgiens des Hôpitaux d'Armées & des Troupes, à ce qu'il me dit, l'avoient déja extirpée plusieurs fois par ligatures & avec les ciseaux & avec des remedes, mais trois semaines ou un mois après elle repulluloit si fort, qu'elle étoit dans le même état d'auparavant ; ainsi l'ayant jugée incurable, il fut congedié. S'étant retiré dans ce lieu, il me vint trouver pour l'en délivrer, & le soulager des cruelles douleurs qu'il souffroit : m'ayant dit

ce que dessus; & ayant examiné cette excroissance; & reconnu qu'elle n'étoit point chancreuse, quoiqu'un peu maligne, je me déterminai à la consommer avec les cathérétiques; j'en appliquai quelques-uns, mais en vain: cela m'obligea à me servir d'une poudre faite *avec une partie de sublimé corrosif & quatre parties de croûte de pain bien desséchée*; j'en sapoudrois un peu avec les doigts toute la superficie de l'excroissance, & si-tôt que je voyois les chairs blanchir, je lui lavois l'œil avec des eaux ophthalmiques un peu tiédes, pour empêcher le sublimé dissoût dans les humidités de l'excroissance, d'agir sur les parties voisines, & ensuite j'y appliquois des compresses trempées dans le collyre fait *avec le blanc d'œuf & l'eau rose*. Les escharres se formoient assez promptement, tomboient le soir ou le lendemain matin, étant tombez, j'y appliquois de nouveau de la poudre, & procedois comme dessus. Dans quatre jours tout ce qui excédoit les paupiéres, fut consommé: alors j'affoiblis ma poudre, y ajoûtant de la croûte de pain, & quand je l'appliquois, je tenois les paupiéres ouvertes jusques à ce qu'elle eût agi, & que j'eusse lavé l'œil comme dessus, & cela pour deffendre la partie intérieure des paupiéres. Plus j'avançois vers la racine, & plus les chairs étoient solides, & plus aussi la douleur que ma poudre causoit, étoit grande; cependant les escharres tomboient à l'ordinaire, & je ne remarquois pas plus d'inflammation à l'œil. Dans trois autres

jours l'excroissance se trouva consommée à niveau de la cornée, & je reconnus alors que sa base n'occupoit pas plus de place que la moitié du petit *Ongle*, que la cornée étoit ulcérée & rompuë de la même grandeur, & que les racines de cette excroissance passoient au de-là; & avoient leur fondement sur l'uvée: cela m'obligea à quitter cette poudre pour me servir d'une autre moins violente, mais nonobstant son usage, les chairs répulluloient de jour à autre; je repris donc la précédente pour détruire entiérement toutes les racines de cette excroissance, aussi bien l'œil étoit-il perdu. Après la seconde applica-cation, comme l'escharre se sépara, non seulement l'humeur aqueuse s'ecoula, mais en même tems le cristallin & le corps vitré fluérent par l'ouverture, & l'œil étant vuide, toutes les douleurs cesserent, & l'ulcere se mondifia & cicatrisa entiérement en quinze jours de tems par l'usage d'un collyre mondifiant & desséchant, sans que le malade depuis ce tems-là ait ressenti aucune douleur, quoique continuellement exposé à toutes les injures extérieures, étant Marinier de sa profession.

Quand les excroissances de chairs sont veritablement chancreuses, ce qu'on connoît par leur dureté, par leur inégalité, par leur couleur diverse, par l'écoulement d'une sanie maligne, virulente & corrosive, qui échauffe & ulcere les parties sur lesquelles elle coule, par les grosses veines qui rampent à la base de ces ex-

croiſſances & dans les environs, & par la douleur violente de la partie malade qui ſe communique à la tête & aux tempes; on n'y doit nullement toucher, ſi petites qu'elles ſoyent, parce qu'elles s'irritent conſiderablement, non ſeulement par les remedes violens; mais encore par ceux qui ont tant ſoit peu d'acrimonie & de chaleur. Ainſi on doit ſe contenter d'appliquer deſſus des collyres faits *avec la Ceruſe lavée ou les autres préparations de plomb*, que l'on mêle à la quantité *d'une dragme dans quatre onces des eaux diſtilées de fray de Grenoüilles, de Morelle & de Roſes*, dans leſquelles on fait fondre *quinze grains de gomme Arabique*, y ajoûtant même *un ſcrupule de poudre de corne de Cerf brûlée ou de coquilles d'œufs*, ou autres remedes ſemblables, capables auſſi d'adoucir l'acide malin qui y domine, & de rendre les douleurs qu'il cauſe, plus ſupportables, en empêchant ou plûtôt retardant l'augmentation de ces excroiſſances chancreuſes, & du reſte s'efforcer par un bon régime de vivre, & par les remedes géneraux & ſpécifiques, pris intérieurement, d'éloigner, autant qu'on le peut, les ſuites funeſtes de cette maladie.

Des Cicatrices de la Cornée, 4. *Symptome*.

Lorſque les ulceres ou les plaïes de la cornée ſont guéris, il y reſte *des cicatrices*, de même que dans les autres parties du corps qui ont ſouffert quelque ſolution:

ces *Cicatrices* dans la cornée transparente paroissent comme *des taches blanches*, plus ou moins étenduës, & plus ou moins épaisses, selon que les ulceres ou les plaïes dont elles sont des suites, ont été plus ou moins étenduës ou profondes. Elles sont pour l'ordinaire unies & luisantes, d'autres fois elles sont enfoncées, & quelquefois aussi elles sont un peu éminentes & inégales. Dans la cornée opaque souvent elles ne paroissent pas, ou très-peu, à cause de la couleur blanche des membranes de la conjonctive, quelquefois aussi elles paroissent *rougeâtres ou un peu éminentes*, & d'autres fois *un peu obscures*, particuliérement quand les ulceres ont été étendus & profonds.

De toutes les cicatrices de la cornée, il n'y a que celles qui sont sur la cornée transparente vis-à-vis de la pupille, qui ôtent ou diminuent la vûe, toutes les autres n'incommodent point, quand d'ailleurs il n'y a point de changement dans la disposition naturelle des parties intérieures du globe.

Celles qui suivent les ulceres superficiels, ne paroissent que comme un leger broüillard qui diminuë plus ou moins la vûe, suivant qu'il a plus ou moins d'étenduë, ou plus ou moins d'épaisseur. Et celles qui suivent les ulceres profonds, paroissent comme une corne blanche & polie; & comme elles détruisent la transparence de la cornée, elles empêchent entiérement le passage des rayons de lumiére, & cela

plus ou moins, ſuivant qu'elles occupent plus ou moins de place.

Incontinent après la guériſon des ulceres, ou des plaïes, les cicatrices paroiſſent avoir plus d'étenduë, à cauſe d'un leger broüillard qui les environne, qui n'étant cauſé que par un reſte d'humeur contenue entre les pellicules de la cornée, ſe diſſipe, quand cette humeur eſt entiérement reſoûte; & alors les cicatrices ne paroiſſent pas plus grandes qu'étoient les ſolutions de continuité qui les ont précedé, même elles ſont tant ſoit peu plus petites, à cauſe du rétréciſſement & deſéchement des fibres membraneuſes cicatriſées.

C'eſt une erreur de croire que les cicatrices de la cornée ſe puiſſent ôter ou effacer par aucuns remedes, elles ſont abſolument ineffaçables, & elles ſubſiſtent toute la vie, comme l'expérience le fait voir, nonobſtant toutes les promeſſes que la plûpart de nos Auteurs font, en nous propoſant leurs remedes : s'ils les avoient eſſayez, ils auroient eux-mêmes reconnu cette verité. C'eſt encore une erreur que de s'imaginer de les pouvoir teindre & noircir pour en diminuer la difformité, avec des collyres, ou encres faites *avec les galles, les écorces de grenades & de noix, le vitriol, la litharge, le plomb brûlé & autres de cette nature.* Tous les remedes au contraire avec leſquels on prétend les ôter ou effacer, ou les teindre, & que nos Auteurs propoſent en aſſez grand nombre, ſeroient plus capables par leur âcreté,

ou leur aſtriction, de les ulcerer de nouveau, & de les rendre ainſi plus fâcheuſes.

---

7. *De l'Aigle* ou *Aige*, *& du Leucoma* ou *Albugo*.

CHAPITRE XX.

Lorſque quelques-uns de nos Auteurs parlent des taches de la cornée, ils les confondent ſouvent avec les puſtules, les abcez & les ulceres ; & quelques autres qui les diſtinguent fort bien de ces maladies, les confondent neanmoins entr'elles, & ſous ce nom génerique de taches, comprennent les cicatrices, l'*Aigle* & le *Leucoma*, maladies cependant qui different les unes des autres. J'ai parlé des cicatrices, parce qu'elles ſont toûjours des ſuites des ulceres & des plaïes, je vais à preſent traiter des deux autres ſortes de taches.

L'*Aigle* ou *Aige* eſt une tache blanchâtre qui paroît au blanc de l'œil, & qui eſt cauſée par une humeur pituiteuſe & gypſée, qui s'amaſſe par congeſtion entre les pellicules du blanc de l'œil & la cornée, & qui forme ſouvent une eſpece de petite tumeur. Et quand cette humeur ou matiére eſt plus endurcie, & qu'elle forme comme une eſpece de durillon, c'eſt ce que l'on nomme *Poros* ou *Poroſis*.

Comme ces maladies ſont des eſpeces de petits *Atheromes* de la conjonctive, on

n'en doit pas craindre de mauvaises suites : souvent elles n'excédent pas un grain de millet, & quand elles se trouveroient avoir un peu plus d'étenduë, il est rare qu'elles augmentent jusqu'à incommoder. Si elles sont de nature à suppurer dans la suite, cela se fait, sans presque causer de douleur & sans aucune inflammation : elles s'ouvrent, & il en sort un peu de matiére épaisse, & l'ulcere se mondifie *avec un peu de poudre d'iris & de sucre candit*, qu'on souffle dans l'œil, ou avec quelque collyre mondifiant & desséchant, & il se referme bien-tôt après. Il y reste cependant une petite tache, même quelquefois le follicule se remplit, quoique rarement, il se rouvre aussi de même sans autre accident : ainsi il est inutile de les écorcher comme quelques Auteurs le proposent, ou de tâcher de les dissiper par des remedes, puisqu'on se mettroit en danger, les voulant guérir ainsi, d'exciter une plus grande maladie.

On peut mettre encore au nombre de ces maladies *de petites excroissances de chairs blanchâtres, & d'autres petites excroissances graisseuses* qui se forment sur la conjonctive, dont on voit quelques personnes qui en ont, sans en recevoir aucune incommodité, & qui ne demandent aucuns remedes, à moins qu'elles ne soient excessives, ce qui est rare : en ce cas on les accroche subtilement avec un petit crochet pointu, prenant garde de n'y point comprendre la conjonctive ; ou on passe au travers une

petite éguille courbe, enfilée d'un fil de soye, & pendant qu'on les souleve avec le crochet ou le fil, on les coupe avec la pointe des ciseaux sans offenser la conjonctive; on y souffle ensuite un peu *de la poudre susdite*, & on acheve la cure avec les collyres mondifians & dessêchans.

Le *Leucoma* ou *Albugo* est un tache blanche & superficielle sur la cornée transparente, causée par une humeur pituiteuse & comme caséeuse, qui s'amasse insensiblement, & se glisse au dessous de la surpeau qui recouvre cette membrane, & qui empêche la vûe, tant qu'elle subsiste. Les vieillards & les enfans dont la chaleur est foible, & qui sont travaillés de légeres fluxions habituelles sur les yeux, sont les plus sujets à cette maladie; elle est aussi quelquefois excitée par des causes extérieures.

On distingue l'*Albugo* des cicatrices, en ce que les cicatrices sont pour l'ordinaire d'un blanc luisant, qu'elles sont sans douleur, & qu'elles sont des suites des solutions de la cornée; & que l'*Albugo* est d'un blanc non luisant comme de craye, qu'il est accompagné d'une légere fluxion, d'un peu d'inflammation & de douleur, d'un petit larmoyement, & qu'il arrive sans qu'aucun ulcere ait précedé, au contraire il est en quelque façon le commencement d'un ulcere: on le distingue cependant des ulceres, en ce que dans les ulceres, si superficiels qu'ils soient, on y remarque quelque enfonçûre & solution, & que leur cou-

leur est sombre ou cendrée; & que dans l'*Albugo* il ne paroît ni enfonçûre, ni solution, hors quand la surpeau se rompt, & que sa couleur en est beaucoup plus blanche. Il difére des pustules & des abcez, en ce que leur figure ou tumeur est régulierement circonscrite, & que celle de l'*Albugo* ne l'est pas, s'étendant tantôt plus dans un lieu que dans une autre, & tantôt étant plus épais & plus blanc dans un endroit, & moins blanc & moins épais dans un autre. Enfin l'*Albugo* difére de l'Aigle ou Aige, en ce que cette maladie-ci occupe le blanc de l'œil, & a peu d'étendue; & que l'*Albugo* se trouve toujours sur la cornée transparente, & a une plus grande étendue.

Quand cette maladie subsiste long-tems, il est à craindre que dans la suite elle n'ulcere petit à petit la cornée, & alors après sa guérison elle laisseroit un nuage qui ne s'éfaceroit point; au lieu que, lorsqu'elle ne dure pas long-tems, pour l'ordinaire il en reste peu de vestiges.

Ainsi on doit travailler à la guérir le plus promptement qu'on peut; & pour cet éfet, après avoir prescrit les remedes géneraux propres pour détourner la fluxion habituelle, en détruisant la source de l'humeur qui la cause, on vient aux remedes particuliers qui sont de diverses sortes.

On dissoût, détache & nettoye l'*Albugo* avec des remedes *âcres & volatils*, comme *avec les fiels de Brochet, de Carpe ou autre poisson*, ou avec *ceux d'Oiseaux de proye, de Perdrix ou autres*, dans l'un ou l'autre des-

quels on trempe la frange d'une plume pour en toucher l'*Albugo* deux fois le jour.

Ou bien on se sert *de la suye humide de drapeau ou de papier*, que l'on fait brûler entre deux assiétes, laissant assez d'espace pour que le linge ou papier puisse brûler; & ramassant *cette suye*, on la délaye avec un peu de salive pour en toucher l'*Albugo* comme dessus.

On se sert encore également & de la même maniere *de l'huile de Gayac* ou *de celle de Buys*. Et comme tous ces remedes sont âcres & cuisans, on nettoye l'œil une demie heure après ou environ, avec un collyre rafraichissant, dans lequel on trempe aussi une compresse qu'on applique sur l'œil malade.

On le mondifie aussi avec une liqueur faite *avec un demi gros de myrrhe*, *cinq grains de camphre & cinq grains de vitriol blanc*, qu'on dissoût dans *deux gros de miel*, *& du suc de fenoüil* autant qu'il en faut pour rendre le tout en forme de liniment un peu liquide, dont on touche l'*Albugo* comme dessus.

Le collyre sec, fait *avec l'iris*, *le suc candit*, *la myrrhe*, *un demi gros de chacun & quinze grains de vitriol blanc*, y est aussi fort bon. On peut encore se servir d'autres remedes, mais ceux-ci suffisent.

De quelque maniere qu'on ait fait séparer *l'Albugo*, on en finit la cure avec les collyres proposés pour les ulceres superficiels.

8. *Du Pterygion* ou *Ongle*.

CHAPITRE XXI.

LE *Pterygion* ou *Ongle* est une excroissance de chair membraneuse, qui pour l'ordinaire commence à pulluler au grand angle de l'œil, & s'étend insensiblement, & se glisse en maniere d'une aîle sur & le long de la conjonctive, entre cette membrane & la surpeau qui la recouvre, jusques au cercle extérieur de l'iris, & quelquefois passe outre, & couvre la cornée transparente, en telle sorte qu'elle empêche la vûe. Elle commence aussi quelquefois au petit angle, mais plus rarement, & il est encore rare qu'elle commence à la racine des paupieres; j'en ai vû cependant, mais je n'en ai point encore trouvé qui ayent assez incommodé pour obliger à en venir à l'opération.

Nos Anciens en ont reconnu *de trois especes*: un, qu'ils ont apellé *Membraneux*, parce qu'en éfet il ressemble à peu près à une membrane charnue & nerveuse. Le second, *Adipeux*, parce qu'il ressemble en quelque sorte à une graisse congelée, étant même plus blanc que le premier, & qu'aussi il se rompt aisément, quand on le veut séparer. Le troisiéme, qu'on peut nommer *Variqueux*, étant entrelassé & tissu de quantité de veines & d'arteres assez grosses, d'où vient qu'on l'appelle *Panniculus*, c'est

proprement *le Sebel* des Arabes ; il est le plus fâcheux de tous pour l'inflammation, l'ulcération, le prurit & la douleur qui l'accompagnent le plus souvent.

Ceux qui sont sujets aux fluxions sur les yeux, & ceux qui ont été travaillés de quelque grande inflammation, ou de quelque épanchement de sang entre les membranes du blanc de l'œil, ou de quelque ulcere, ou autre semblable maladie du grand angle, sont les plus exposés à cette maladie ; parce que toutes ces choses ne peuvent guéres arriver, sans que les vaisseaux capillaires ne soient ou rompus, ou rongés, ou autrement défigurés : ce qui donne occasion au suc nourricier de s'échaper plus abondamment entre les interstices des membranes extérieures de la conjonctive, de s'y figer faute de pouvoir rentrer dans les veines, & de former ainsi les deux premieres especes d'*Ongle* ; ou au sang de s'arrêter & de s'amasser insensiblement dans les vaisseaux, de les gonfler, de les rendre variqueux, & de produire la troisiéme espece.

L'*Ongle* se forme aussi sans avoir été précedé des maladies susdites, & seulement par une légere fluxion d'humeur âcre, qui par les promts desordres qu'elle cause aux vaisseaux & membranes extérieures de la conjonctive, donne aussi-tôt naissance à l'*Ongle* ; mais cela est beaucoup plus rare.

L'*Ongle Adipeux* n'est point sujet à devenir malin : *le Membraneux & le Variqueux*

au contraire, quand ils ſont cauſés ou abbreuvés par une fluxion habituelle d'humeur âcre ou ſalée, deviennent quelquefois ſi malins, qu'ils ne ſont traitables ni par les remedes, ni par l'opération : même le Variqueux ſans être abreuvé de cette humeur, le devient ſouvent, à cauſe du ſang qui en ſéjournant dans les vaiſſeaux, s'y grumelle, s'y ſéche, s'y aigrit, & acquiert quelquefois un dégré de virulence capable d'altérer les parties voiſines ; d'où vient auſſi que le *Sebel* eſt le plus fâcheux des trois eſpeces d'*Ongle*.

On demandera peut-être pourquoi l'*Ongle* commence plûtôt au grand angle de l'œil qu'au petit, ou à la racine des paupiéres ? On en peut rendre une raiſon anatomique aſſez probable, en diſant que le plus grand nombre de vaiſſeaux que la conjonctive reçoit, venant du côté du grand angle, cette membrane doit auſſi recevoir plus de nouriture de ce côté-là, comme on remarque effectivement dans beaucoup de perſonnes qu'elle y eſt plus épaiſſe ; & qu'ainſi, quand ces vaiſſeaux ſont affectez par quelqu'une des cauſes ci-deſſus, l'*Ongle* a plus d'occaſion de s'y former.

L'*Ongle* dans ſa naiſſance demeure quelquefois en un certain état de grandeur, ſans augmenter & ſans apporter aucune incommodité pendant le cours de la vie, comme on le voit aſſez ſouvent dans des perſonnes qui en portent depuis un très longtems. A ceux-là, il ne leur faut aucuns remedes.

Quelquefois aussi à l'occasion d'une nouvelle inflammation, il pullule de nouveau, & grossit ensuite considérablement.

Quand il est nouveau & médiocre, on le guérit quelquefois par les remedes, ou pour le moins on le diminuë, & on l'empêche de croître; mais quand il est confirmé, & qu'il est si augmenté, qu'il commence à couvrir la cornée transparente, les remedes n'y font plus rien, & il n'y a que l'opération qui le puisse guérir.

Pour être traitable par l'opération, il faut qu'il soit sans douleur, qu'il soit blanc, qu'il soit molasse & obéïssant, quand on le touche, & qu'il ait cependant assez de consistance pour résister sans se rompre. Et si sa base est étroite, & qu'il n'adhére que par ses deux extremités, se séparant aisément dans son milieu, il obéïra encore plûtôt à l'opération.

Ainsi l'*Ongle* Adipeux est dificile à enlever par l'opération, à cause qu'il est très sujet à se rompre en le soulevant. Et celui qui est gros & renversé, éminent, endurci, inégal, noirâtre, ou de diverse couleur, douloureux, & dont la douleur se communique aux tempes, est absolument incurable, parce qu'il est malin & chancreux; & le *Sebel* qui est le plus sujet à toutes ces mauvaises qualités, quand il les a, il est pareillement incurable.

Pour parvenir à la cure de l'*Ongle*, s'il est traitable par les remedes, je veux dire s'il est médiocre & récent, on doit avoir en vûe de l'attenuer & consommer; si on

le peut, ou tout au moins de faire ensorte de le dessécher & emmaigrir pour l'empêcher de croître davantage : ce qui s'exécute par l'un ou l'autre des remedes suivans.

On fait un collyre sec *avec un scrupule d'os de Séche, un demi scrupule de Cristal fin, quinze grains de vitriol blanc, une demie dragme d'iris de Florence, & une dragme de sucre Candit*, qu'on réduit en poudre très subtile, dont on répand quelques grains sur l'*Ongle*, ou avec les doigts, ou par le moyen d'un tuyau de plume, & cela trois ou quatre fois par jour ; observant de laver l'œil une demie heure après son aplication, avec quelques eaux ophthalmiques.

Le cristal qui entre dans ce collyre, & dont chaque particule conserve des petits angles tranchans, comme on le reconnoît avec le microscope, ne sert que pour excorier en quelque maniére la superficie de l'*Ongle*, pour donner occasion aux humidités qui l'abreuvent, de s'écouler, & pour exciter en même tems une legere supuration, aussi bien que pour favoriser la pénétration & l'action des autres remedes. On ne doit point craindre de se servir de ce remede, quoiqu'il semble nouveau, pouvant assûrer que je n'en ai point vû arriver de mauvais éfets, m'en étant servi plusieurs fois, à l'imitation d'un vieux Praticien que j'ai connu autrefois, qui faisoit une poudre avec *parties égales de sucre Candit & de Cristal*, dont il se servoit non seulement pour les *Ongles* naissans, mais

Quelquefois aussi à l'occasion d'une nouvelle inflammation, il pullule de nouveau, & grossit ensuite considérablement.

Quand il est nouveau & médiocre, on le guérit quelquefois par les remedes, ou pour le moins on le diminuë, & on l'empêche de croître; mais quand il est confirmé, & qu'il est si augmenté, qu'il commence à couvrir la cornée transparente, les remedes n'y font plus rien, & il n'y a que l'opération qui le puisse guérir.

Pour être traitable par l'opération, il faut qu'il soit sans douleur, qu'il soit blanc, qu'il soit molasse & obéïssant, quand on le touche, & qu'il ait cependant assez de consistance pour résister sans se rompre. Et si sa base est étroite, & qu'il n'adhére que par ses deux extremités, se séparant aisément dans son milieu, il obéïra encore plûtôt à l'opération.

Ainsi l'*Ongle* Adipeux est dificile à enlever par l'opération, à cause qu'il est très sujet à se rompre en le soulevant. Et celui qui est gros & renversé, éminent, endurci, inégal, noirâtre, ou de diverse couleur, douloureux, & dont la douleur se communique aux tempes, est absolument incurable, parce qu'il est malin & chancreux; & le *Sebel* qui est le plus sujet à toutes ces mauvaises qualités, quand il les a, il est pareillement incurable.

Pour parvenir à la cure de l'*Ongle*, s'il est traitable par les remedes, je veux dire s'il est médiocre & récent, on doit avoir en vûe de l'attenuer & consommer, si on

le peut, ou tout au moins de faire ensorte de le dessécher & emmaigrir pour l'empêcher de croître davantage : ce qui s'exécute par l'un ou l'autre des remedes suivans.

On fait un collyre sec *avec un scrupule d'os de Séche, un demi scrupule de Cristal fin, quinze grains de vitriol blanc, une demie dragme d'iris de Florence, & une dragme de sucre Candit*, qu'on réduit en poudre très subtile, dont on répand quelques grains sur l'*Ongle*, ou avec les doigts, ou par le moyen d'un tuyau de plume, & cela trois ou quatre fois par jour ; observant de laver l'œil une demie heure après son aplication, avec quelques eaux ophthalmiques.

Le cristal qui entre dans ce collyre, & dont chaque particule conserve des petits angles tranchans, comme on le reconnoît avec le microscope, ne sert que pour excorier en quelque maniére la superficie de l'*Ongle*, pour donner occasion aux humidités qui l'abreuvent, de s'écouler, & pour exciter en même tems une legere supuration, aussi bien que pour favoriser la pénétration & l'action des autres remedes. On ne doit point craindre de se servir de ce remede, quoiqu'il semble nouveau, pouvant assûrer que je n'en ai point vû arriver de mauvais éfets, m'en étant servi plusieurs fois, à l'imitation d'un vieux Praticien que j'ai connu autrefois, qui faisoit une poudre avec *parties égales de sucre Candit & de Cristal*, dont il se servoit non seulement pour les *Ongles* naissans, mais

aussi pour l'*Albulgo*, & pour les ulceres qu'il ne ne pouvoit mondifier, & cela avec assez de succès. Et je ne doute pas même que nos Anciens & nos Modernes qui font entrer la pierre ponce dans les collyres, n'ayent le même dessein.

Le collyre sec, fait *avec une demie dragme d'os de Séche, un scrupule de vitriol blanc, douze grains de sel de Saturne & une dragme de Sucre candit*, reduits en poudre subtile, dont quelques Chirurgiens se servent pour souffler sur l'*Ongle*, est aussi fort bon pour le diminuer, & pour l'empêcher de croître, quand il ne fait que commencer à naître.

Ou enfin on se sert du collyre verd, que l'on fait *avec un scrupule de verdet, seize grains de vitriol romain calciné jusques à rougeur, du borax & de la pierre ponce douze grains de chacun, & une dragme du sucre candit*, qu'on dissoût dans *quatre onces des eaux distilées de ruë & de chelidoine*, renduës un peu muccilagineuses par l'infusion *de la gomme Arabique*. On en fait couler quelques goutes sur l'*Ongle* cinq ou six fois par jour.

Si par ces remedes ou autres semblables, on ne peut l'empêcher d'augmenter, comme il arrive souvent, quand il est parvenu à un certain degré d'étenduë & de solidité ; ou qu'étant inveteré & grossi, & couvrant déjà une partie de la cornée transparente, on apprehende que bien-tôt il ne s'étende au dessus de la pupille : on doit au plûtôt l'emporter par l'opération, par-

ce que si on tardoit, elle seroit infructueuse pour le rétablissement de la vûe, à cause de la cicatrice qui resteroit en forme de nuage sur la cornée transparente vers l'extrémité de l'*Ongle* qui s'y trouve toûjours adhérente : mais auparavant il faut prendre garde si l'œil n'est point actuellement travaillé de fluxion ou d'inflammation, parce qu'en ce cas il ne faudroit point faire l'opération, que ces symptômes ne fussent appaisez, dans la crainte de les augmenter par la douleur de l'opération, quoique legere.

Pour faire cette opération, le Chirurgien s'assied, fait asseoir le malade à ses pieds, & lui fait renverser & appuyer la tête sur ses genoux. Un serviteur situé à côté tient une paupiére ouverte, & le Chirurgien l'autre, puis il passe une éguille un peu courbe dont la pointe est émoussée, 1°. enfilée d'un fil de soye retors &

NOTA. 1°. L'éguille doit être ronde, & un peu longue pour la tenir aisément avec les doigts, elle doit être cependant un peu deliée ; on la détrempe en la faisant rougir à la flamme d'une chandelle, & on la courbe suivant qu'on le juge à propos : on en émousse ensuite la pointe en la frottant sur une pierre de levant ou autre propre à éguiser, afin qu'elle ne pique point & qu'elle se glisse plus aisément entre l'*Ongle* & la conjonctive sans la blesser, n'étant pas nécessaire qu'elle pique pour rompre sa surpeau qui le recouvre, & qui le tient attaché sur la conjonctive, cette surpeau étant si délicate qu'elle se romp pour le moindre effort.

fin, ou d'un crin de queue de cheval, 2°. par dessous l'*Ongle* environ son milieu, en sorte qu'il le comprenne tout avec son éguille : l'éguille étant passée outre, il la tire, & coupe le fil ou le crin près l'éguille, & de chaque main il prend une extrémité du fil ou du crin, qui doit rester simple, le plus près de l'œil qu'il peut, & l'étendant, il le fait glisser comme en sçiant par dessous l'*Ongle* vers sa racine du côté du grand angle, il le ramene ensuite de la même maniére vers son autre extrémité du côté de la cornée transparente, & le sépare ainsi de la conjonctive. S'il voit que l'*Ongle* ait de la peine à se séparer, ou qu'il apprehende, étant Adipeux, qu'il ne se rompe, il tient les deux extrémités du fil ou du crin d'une main, & soûlevant un peu l'*Ongle*, il le sépare doucement de côté & d'autre, selon sa longueur, avec la pointe d'une lancette, qu'il tient de l'autre main, prenant garde d'offenser la conjonctive; ou bien au lieu de lancette, il se sert d'un petit déchaussoir bien tranchant, ou d'une plume d'oye coupée en maniére d'une pointe de lancette à peu près comme ces plumes qu'on taille pour se curer les dens. Cela étant fait, de chaque main il prend une extrémité du fil ou du crin, & le fait glisser comme dessus d'une

2°. Le crin de cheval est assez fort pour cette opération, il glisse un peu plus aisément que le fil de soye ; on s'en sert cependant également, pourvû qu'il soit retors & fin.

extrémité à l'autre de l'*Ongle* : le voyant bien séparé, il le lie avec le même fil ou crin vers son milieu, 3°. & tenant d'une main les deux extrémités du fil ou du crin, il éleve un peu l'*Ongle*, & de l'autre il le coupe le plus près qu'il peut de la cornée transparente, 4°. avec le tranchant d'une lancette, 5°. ou avec des ciseaux bien tranchans ; lâchant un peu le fil, il coupe ensuite l'*Ongle* vers sa racine, prenant garde de couper cette petite avance de chair glanduleuse située au grand angle ; de crainte qu'étant coupée, il n'en arrive un larmoïëment involontaire. L'opération faite, il met dans l'œil *un peu de poudre de sucre candit*, & par dessus une compresse trempée dans un collyre rafraichissant ; & dans la suite il panse l'œil avec les collyres proposez pour les ulceres superficiels, qu'il continuë jusques à la fin.

3°. L'*Ongle* étant séparé, on le lie dans son milieu pour le tenir, pendant qu'on le coupe, dans ses deux extrémités, autrement ayant coupé une extrémité, il seroit difficile de couper l'autre, parce qu'il se retire & s'acourcit beaucoup.

4°. Il n'importe quelle extrémité, on coupe la premiere, étant toûjours maître de l'*Ongle* par le moyen du fil dont il est lié : ainsi on peut commencer par celle du grand angle, si on veut en cela suivre nos Auteurs, ou bien par l'autre, comme je l'ai dit, cela est égal.

5°. Si on se sert d'une lancette, il la faut entortiller d'une petite bande, ne laissant que la pointe de découverte, & cela pour la tenir plus commodément.

de la cure, sans craindre que les paupiéres s'unissent à la conjonctive, comme quelques Auteurs le craignent sans raison ; parce que deux parties ne peuvent s'unir, s'il n'y a en même tems solution de continuité dans l'une & dans l'autre.

Cette maniére d'opérer ne differe de celles de Paul, d'Aëce, de Celse & d'autres Anciens qui se sont copiez les uns & les autres, & que nos Modernes à leur tour ont copié, qu'en ce que les deux premiers accrochent d'abord l'*Ongle* avec un petit crochet, & passent ensuite par dessous une éguille enfilée en même tems d'un fil de lin & d'un crin, soûlevant l'*Ongle* avec le fil de lin qu'ils font tenir par un serviteur, cependant qu'avec le crin ils séparent l'*Ongle* en sciant, comme je l'ai dit, & le coupent ensuite à sa racine avec les mêmes précautions que j'ai rapportées ; & que le troisiéme qui se sert aussi du crochet, ne passe qu'un fil, procedant au reste comme les deux autres : sans que les uns ni les autres se soient avisez de lier l'*Ongle* après être separé, hors Albucasis & Avicenne, qui, au raport de Guy de Chauliac, le lient avec le fil de lin avant que de le séparer avec le crin. Ainsi on peut juger que la maniére que j'ai proposée, est la plus sûre & commode, étant exemte de la multiplicité des instrumens, & du ministere d'un serviteur pour soûlever l'*Ongle* qui est aisé à rompre, pour peu que ce serviteur peu instruit tire trop le fil ou le crochet, & que d'ailleurs l'*Ongle* étant sé-

paré & lié, il eſt bien plus facile au Chirurgien de couper ſûrement ſes deux extrémités, ſans en rien laiſſer.

Pour l'*Ongle Graiſſeux*, s'il ſe romt pendant l'opération, on ôte ce qui reſte autant qu'on le peut avec la pointe du ciſeau, ou on l'écorche avec la pointe de la lancette, prenant garde de bleſſer les autres parties de l'œil; & enſuite on conſomme ce qui peut encore reſter, avec le collyre verd ci-deſſus.

A l'égard du *Sebel*, quand il n'a aucune malignité, ce qui eſt aſſez rare, il s'ôte de la même maniére que l'*Ongle*. Je n'ai fait encore l'opération que ſur deux : le premier, je l'extirpai de la maniére ſuſdite, & pour arrêter le ſang, je me ſervis d'une poudre faite avec *parties égales de gomme Arabique & de Bol, & d'une ſixiéme partie de Colcotar* : le ſecond, comme les vaiſſeaux étoient gros, pour éviter le flux de ſang, qui eſt toujours aſſez incommode à l'œil, quoiqu'il ne flue qu'en petite quantité, après être ſéparé de la conjonctive, je le liai avec le même fil près du grand angle, & je le coupai enſuite à ſon autre extrémité, la ligature tomba cinq ou ſix jours après, & tous les deux réüſſirent aſſez bien.

Mais quand il eſt accompagné d'une cuiſſon ou d'une demangeaiſon incommode, de croûtes, d'ulcéres, d'inflammation, d'un flux de larmes âcres, que les vaiſſeaux en ſont gros & durs, rouges ou noirs, qu'il eſt fort élevé, que la cornée tranſ-

parente est trouble, que les paupiéres sont tumefiées, que le malade ressent une grande douleur à l'œil, aux paupiéres & aux tempes, & qu'il ne peut en aucune maniére souffrir le jour, soit que toutes ces choses se rencontrent en même tems, ou qu'il n'y en ait que quelques-unes; il ne faut nullement en entreprendre l'opération: on ne doit pas même se servir d'aucuns remedes qui ayent la moindre acrimonie ou chaleur, mais seulement se contenter d'y appliquer des collyres rafraichissans & anodins pour appaiser, autant qu'on le peut, ces fâcheux symptomes, cependant qu'on travaille par les remedes généraux à corriger l'intemperie du sang, & à divertir l'humeur qui flue sur les yeux.

---

9. *Du Rétrécissement, ou des Rides de la Conjonctive & de la Cornée.*

CHAPITRE XXII.

ON compte aussi parmi les maladies de la conjonctive & de la cornée, cette *contraction*, ou *rétrécissement* qui leur arrive, quand le globe de l'œil se diminuë ou par une extrême vieillesse, ou par quelqu'une des causes dont j'ai parlé, en traitant du *rétrécissement de l'uvée*, de l'*Atrophie* de l'œil & de quelques autres maladies: mais comme ces vices ne sont pas de propres affections de la conjonctive, ni de la cornée, non plus que de l'uvée, ni

des autres membranes intérieures, mais bien des accidens ou symptomes d'autres maladies, qui d'ailleurs ne sont point guérissables, à moins que les maladies dont ils dépendent, ne le soient; il est assez inutile d'augmenter le nombre des maladies de l'œil de celle-là, puisqu'aussi bien il n'y a point de remede particulier à y apporter, quand même elle viendroit de vieillesse.

---

10. *Des Yeux de travers, ou des Yeux louches.*

CHAPITRE XXIII.

Quoique quelques Auteurs rapportent cette maladie que les Grecs nomment *Strabismos*, les Latins *Strabositas*, par laquelle on regarde de travers ou par le côté, au cristallin, croyant qu'il est situé de travers, ou qu'il panche de côté ou d'autre; que d'autres la rapportent à un vice de tout l'œil, ou à de certains vices imaginaires d'esprits visuels; & que quelques autres l'attribuënt à une convulsion ou rétraction de quelques muscles de l'œil: je la mettrai cependant au nombre des maladies de la cornée, parce qu'il est constant que cette maladie ne vient que d'une mauvaise conformation de la cornée transparente, qui étant plus tournée du côté du grand angle ou du petit angle, ou vers haut ou vers bas, oblige ceux qui ont un tel vice, à regarder de travers ou par le côté.

Mais comme il arrive plus ordinairement que ceux qui regardent de travers, regardent en même tems de près, je comprendrai aussi sous cette maladie cette autre, que quelques autres Auteurs en distinguent, & qu'ils nomment *Myopia* ou *Lusciositas*, par laquelle on ne peut voir que de bien près les objets ; puisque ce n'est proprement qu'une même maladie, & qui dépend de la même cause, je veux dire de la mauvaise conformation de la cornée.

Pour s'éclaircir d'où vient ce vice, il n'y a rien de plus aisé que de considérer & d'examiner les yeux de ceux qui en sont affectez, & de remarquer que presque tous ont la cornée transparente plus éminente & plus voutée qu'à l'ordinaire, avec cette diférence que les uns l'ont moins voutée, & les autres plus voutée & éminente ; & que ceux qui regardent simplement de près, ont bien la cornée transparente plus éminente & voutée, mais la pointe de cette éminence est tournée un peu plus du côté du nez, qu'elle n'est ordinairement dans les autres hommes ; & que ceux qui regardent de travers ou de côté, l'ont de même pour l'ordinaire plus éminente & voutée, mais la pointe de cette éminence est tournée à l'oposite, & regarde en quelque façon le côté du corps, ou bien elle est tournée vers le bas, ou elle regarde le haut.

Ceci connu, il n'est pas dificile de concevoir que, lorsque les Louches veulent regarder à la maniére ordinaire des autres hommes, ils ne peuvent voir distinctement

comme

comme eux les objets ; parce que les petits pinceaux de rayons de lumiére qui partent de chaque petite partie des objets, & qui parviennent à leurs yeux, rencontrant chez eux la cornée transparente plus éminente & plus voutée, ils doivent se briser davantage, en s'aprochant de la perpendiculaire de leur entrée, lorsqu'ils pénétrent cette membrane, & qu'ils entrent dans l'humeur aqueuse ; ainsi par une suite nécessaire tous les rayons qui composent chaque petit pinceau dans cette disposition, doivent, suivant la seconde expérience raportée au chapitre 17. de la description de l'œil, s'unir & se croiser dans le corps vitré, avant que d'atteindre la rétine ; ils doivent donc se trouver divergens, quand ils rencontrent cette membrane, & par consequent ils n'y peuvent former qu'une peinture confuse des objets d'où ils partent, si ces objets sont un peu éloignez, comme je le supose, & s'ils sont petits.

Car pour que la peinture fût distincte, il faudroit, ou que la rétine s'aprochât plus près du cristallin, ou le cristallin plus près de la rétine, ce qui ne se peut, comme je l'ai dit en expliquant la vûe ; ou bien il faudroit que le cristallin fût moins éminent, mais il ne se rencontre point d'autre figure dans les yeux louches que dans les autres ; ou enfin que le globe de l'œil fût plus applati, comme dans les Chat-huans & les autres oyseaux qui ont la cornée transparente fort éminente, & il est rond à l'ordinaire : quel remede donc?

Les Lonches eux-mêmes le trouvent. Il ne faut que s'approcher plus près des objets, ou approcher les objets plus près des yeux : car alors tous ces petits pinceaux de rayons de lumiére, dont je viens de parler, qui réfléchissent de chaque petite partie des objets, étant plus courts, puisque l'œil se trouve plus près de tous les centres d'où ils partent, & que je considére ici comme autant de points d'union, ils doivent se moins briser en pénétrant cette membrane, & passant dans l'humeur aqueuse, de même en traversant le cristallin & le corps vitré ; & par consequent tous les rayons qui composent chaque petit pinceau, doivent s'unir plus loin du cristallin, suivant ce que j'ai dit, & par la consequence que j'ai tirée de la même expérience seconde du chapitre 17. de la description de l'œil. Et comme ces rayons ne peuvent s'unir plus loin du cristallin, sans rencontrer à leur pointe ou union particuliére la rétine, ils y doivent par consequent peindre plus distinctement la figure des objets d'où ils partent. Et c'est ce qui arrivent aux Louches.

Il s'ensuit de tout ce que dessus, que plus la cornée est voutée, & plus les Louches doivent aprocher les objets près de leurs yeux, pour les pouvoir voir distinctement.

Que ceux qui regardent simplement de près pour voir un petit objet, ou pour lire, par exemple, dans un livre, doivent approcher le livre fort près de leur nez,

mais réguliérement devant eux.

Que ceux dont l'éminence de la cornée transparente est tournée en dehors, sont obligez pour regarder un objet, ou pour lire dans un livre, de mettre le livre à côté, ou de tourner la tête vers le côté opposé à l'objet qu'ils veulent regarder, & que souvent même ils ne peuvent lire que d'un œil, si l'éminence est grande, & si elle est fort tournée en dehors; parce qu'en cette disposition les deux yeux ne se peuvent assez tourner, pour que les deux axes optiques se puissent rencontrer en regardant de si près.

Que ceux dont l'éminence de la cornée transparente regarde le bas, sont obligez de lever la tête, & de mettre le livre vers leur menton pour pouvoir lire, & quand ils marchent dans les ruës, d'avoir toujours le nez en l'air; & que ceux dont la même éminence est tournée vers le haut, sont obligez de baisser la tête, ou d'élever le livre en l'approchant de leur front pour lire, & d'avoir la tête baissée pour voir devant eux, quand ils marchent dans les ruës. Et tout cela, parce qu'il faut nécessairement que l'objet que l'on veut voir distinctement, soit dirigé vers la partie la plus éminente de la cornée, afin que les rayons qui partent de cet objet, se puissent porter vers le centre de la rétine, comme je l'ai dit en expliquant la vûe; & comme les Louches n'ont pas les muscles des yeux autrement disposez que ceux des autres hommes, ils ne peuvent assez

tourner leurs yeux vers le côté opposé à l'éminence pour voir comme les autres hommes ; ainsi ils sont obligez de supléer à ce défaut, comme je le viens de dire.

Il s'ensuit encore que les Louches doivent voir les objets plus gros que ne les voyent les autres hommes, parce que l'angle par lequel ils voyent, & par lequel on juge de la grosseur des objets, est plus ouvert, à cause de la grande vouture de la cornée transparente ; d'où vient aussi que la plûpart des Louches, en écrivant, font leurs caracteres fort petits.

Que les Louches pendant la nuit voyent mieux que les autres hommes, & qu'ils peuvent lire au clair de la lune ; parce que leur cornée étant plus éminente, rassemble davantage de rayons de lumiére qui passent par consequent en plus grand nombre par la pupille, qui chez eux se dilate même plus que dans ceux qui ont la cornée transparente formée à l'ordinaire.

Qu'ils peuvent voir plus loin avec des lunettes dont les verres sont concaves, parce qu'ils rendent les rayons divergens ; & qu'au contraire ils ne peuvent voir avec des lunettes dont les verres sont convexes, parce que leur cornée n'est déja que trop voutée.

Que plus ils viellissent, & plus ils peuvent voir loin, à cause que par l'âge la cornée en se desséchant, s'affaisse, & n'est plus si éminente ; & de-là vient que leur vûe se perfectionne encore, lorsque celle des autres hommes au contraire diminue,

& qu'ils peuvent parvenir jusques à une grande vieillesse, sans être obligez de se servir de lunettes pour lire & pour écrire.

De ce que je viens de dire des yeux des Louches & de la cause de ce vice, on peut juger si nos Auteurs ont bien rencontré dans les diférens raisonnemens qu'ils ont fait sur cette maladie, s'il m'est permis de me servir comme eux de ce terme, & s'ils ont eû grande raison de proposer des remedes pour rétablir ce vice naturel de lui-même irréparable, non pas même par les masques que l'on vente si fort pour rectifier les yeux travers, quelque assiduité qu'on ait à les faire porter. Je pourrois réfuter toutes leurs raisons, si ce que je viens de dire, n'étoit plus que suffisant pour les détruire : ainsi je passe outre pour commencer la troisiéme partie.

Fin de la seconde Partie.

DES MALADIES DE L'ŒIL.

TROISIEME PARTIE

Contenant les maladies des Parties ſituées entre le Globe & l'Orbite, celles des Angles des Yeux, & celles des Paupieres.

Des Abcez qui ſe forment entre le globe de l'Oeil & l'orbite.

CHAPITRE I.

IL s'amaſſe quelquefois du pus, ou autre matiére entre le globe de l'œil & l'orbite, ou par voye de fluxion, ou de congeſtion; ou par le ſéjour d'un ſang extravaſé en ſuite de quelque violence extérieure, qui n'a pû ſe réſoûdre.

Lorſque l'*Abcez* ſe fait par fluxion, on le connoît par l'inflammation qui ſurvient à l'œil, & qui eſt ſouvent plus grande du côté de l'amas; par la douleur violente & pulſative que le malade reſſent dans l'orbite & au fond de l'œil, & qui ſe communique à toute la partie antérieure de la tête; par la peſanteur de la tête, l'inſomnie & la fiévre; & enfin par la

tumeur qui paroît en ſuite au dedans de l'œil entre le globe & la paupiére, ou au dehors vers la racine de la paupiére du côté de l'amas.

De plus, quand l'abcez eſt grand, l'œil ſe déjette en la partie opposée à l'amas, & ſemble ſe renverſer, & quand il eſt profond, il pouſſe l'œil en dehors, en ſorte que quelquefois il ne peut être recouvert des paupiéres, de même que dans cette maladie dont j'ai parlé au chapitre ſixiéme de la deuxiéme partie, avec cette diférence toutefois que dans celle-là le globe de l'œil eſt beaucoup plus gros qu'il ne doit être, & que dans celle-ci il n'excede point ſa groſſeur naturelle.

Quand cet abcez ſe fait par congeſtion, il eſt fort difficile à connoître dans ſon commencement, à cauſe que ſes progrès ſont lents, qu'il n'y paroît point ou peu d'inflammation, & que la douleur n'eſt que mediocre; mais dans la ſuite il ſe fait connoître par la plûpart des ſignes précédens.

Et quand il ſe forme par un ſang épanché en ſuite de quelque cauſe extérieure, on le connoît par la préſence de la plaïe ou de la contuſion, ou par le rapport du malade, ſi on ne remarque ni plaïe, ni contuſion.

L'abcez de l'orbite eſt une maladie dont les ſuites ſont toujours fâcheuſes, à moins qu'il ſoit peu conſiderable, ou qu'il ſe faſſe vers le bord de l'orbite : car on doit craindre ou que le nerf optique ne ſoit

pressé ou étendu, & que sa substance moëlleuse ne soit par conséquent confonduë, ce qui cause la perte entiére de la vûe, comme je l'ai dit au Chapitre quatriéme de la deuxiéme Partie; ou que les autres nerfs qui se distribuent aux muscles, & qui entrent dans le globe, ne s'abbreuvent & se relâchent, ou même se pourrissent & ne causent la paralysie de l'œil; ou que les autres vaisseaux se détruisent, & ne le conduisent dans l'atrophie par le deffaut de sang; ou que quelques-uns de ses muscles ne suppurent totalement ou en partie, d'où il arriveroit un changement en sa situation, ou au moins une difficulté de se mouvoir; ou que les os de l'orbite ne se carient, ce qui causeroit un ulcere fistuleux de longue durée; ou qu'enfin après la guérison de l'abcez, l'œil ne se trouve si uni à l'orbite, qu'il en demeure comme immobile.

Pour le traitement de cet abcez, on doit dès le commencement, & quand la fluxion se fait encore, diminuer abondamment le sang, pour empêcher que l'amas soit si grand : ce qui s'exécute par un régime de vivre très exact; par la saignée fréquemment réïterée, ayant égard cependant aux forces du malade; & par les autres remedes tant généraux que particuliers, proposez pour le commencement de l'ophthalmie. Et quand par les signes ci-dessus, on connoît que l'abcez se fait, & qu'il ne se terminera pas par résolution, on doit avancer la supuration autant qu'on

le peut, par l'usage des fomentations, ou cataplasmes émolliens & temperez. Par exemple.

On prend *des racines & feüilles de Guimauves, des feüilles de Violier, de Mercuriale, de Parietaire, des feüilles & fleurs de boüillon blanc de chacune une demie poignée, des semences de Lin & de Psyllium une once de chacune*, que l'on fait boüillir dans une suffisante quantité d'eau pour en faire une décoction muccilagineuse, dans laquelle on trempe des compresses que l'on applique chaudement sur l'œil, & que l'on renouvelle de trois ou de quatre en quatre heures.

Ou bien on prend *des poudres de fleurs de Camomille & de Melilòt, des farines de lin & de fenugrec, une once de chacune*, que l'on fait boüillir dans une suffisante quantité d'une forte décoction *des plantes susdites*, pour rendre le tout en consistence de cataplasme, auquel on ajoûte sur la fin *une once de moëlle de Casse mondée*. On étend ce cataplasme sur un linge qu'on applique chaudement sur l'œil malade, le renouvellant deux ou trois fois le jour.

Quand le pus est fait, il se pousse & fait tumeur au dehors des paupiéres vers le bord de l'orbite, ou au dedans de l'œil par la conjonctive entre le globe & le bord de l'orbite. Quand l'abcez paroît en dehors, qui est la plus favorable issuë, & que l'on connoît que le pus est fait, on l'ouvre suivant sa longueur qui suit ordinairement celle des paupiéres, prenant

garde de faire l'ouverture trop grande ; & le pus étant écoulé, on met seulement pendant deux ou trois jours à l'entrée de l'ouverture une méche de charpi, pour l'empêcher de se resserrer trop promptement, que l'on couvre *d'un emplâtre de Diapalme dissoût avec l'huile Rosat*, & par dessus le tout une compresse trempée *dans le blanc d'œuf & l'eau Rose battus ensemble.* Dans le second pansement & les suivans on se sert pour mondifier l'ulcere, de l'injection faite *avee l'Aristoloche, l'Encens, la Myrrhe & le Sucre, infusez dans le vin* ; & l'ulcere étant mondifié, on l'incarne & cicatrise, comme ceux des autres parties molles.

Et quand l'abcez paroît en dedans & que le pus est fait, on l'ouvre aussi, faisant de même l'ouverture selon la longueur de la tumeur qui suit pareillement celle de l'œil ou des paupiéres, la ménageant, en sorte qu'elle soit seulement suffisante pour écouler le pus. On ne tente rien au dedans de l'œil, mais on peut se servir *de la même injection*, pourvû qu'on fasse l'infusion *avec l'eau d'Eufraise & de Rhuë* : ou bien on se servira de l'un ou de l'autre des collyres que j'ai proposez pour mondifier les plaïes de la conjonctive & de la cornée, ou de quelque autre à peu près semblable, que l'on choisira dans le chapitre des ulceres. Enfin on finira la cure comme je l'ai dit en parlant des plaïes, ou des ulceres de cette partie.

Quand le pus est écoulé, la tumeur qui

étoit grande dans les environs de l'œil, se dissipe, l'inflammation s'appaise, & l'œil se retire insensiblement dans l'orbite; mais il y reste une legere tumeur œdemateuse que l'on dissipe *avec les collyres*, *ou fomentations fortifiantes & résolutives*, dont j'ai parlé ailleurs, que l'on anime même *avec l'esprit de vin*.

A l'égard des abcez qui se font par congestion, les remedes y profitent si peu, que l'on n'en fait aucuns, à moins qu'il n'y survienne quelque inflammation douloureuse que l'on tempere *avec des collyres rafraichissans & anodins*. Comme ces tumeurs sont pour l'ordinaire de la nature des *Athéromes*, *des Steatomes*, *ou des Meliceris*, elles demeurent souvent un longtems sans augmenter; quelquefois aussi elles augmentent si prodigieusement, qu'elles poussent entiérement l'œil hors de l'orbite: ce qui n'arrive point sans des douleurs fort cruelles. Quand cela arrive il n'y a point d'autre moyen pour faire cesser ces douleurs, que d'amputer l'œil pour vuider la matiére contenuë dans l'orbite, cela s'entend, pourvû que la tumeur ne soit point chancreuse, traitant en suite l'ulcere, comme je l'ai dit au Chapitre 10. de la seconde Partie. On m'amena sur la fin de l'hyver de 1701. une fille qui depuis six ans étoit travaillée d'une semblable tumeur qui avoit augmenté jusques à un tel dégré, que le globe de l'œil étoit entiérement hors de l'orbite, & lui pendoit sur la joüe: je n'ozai entreprendre l'amputa-

tion, à cause que la tumeur étoit fort grosse, dure, inégale, douloureuse, enflammée & environnée d'un grand nombre de vaisseaux gros, variqueux & durs: je lui conseillai seulement quelques remedes pour temperer l'inflammation & la douleur.

Et quand l'amas est moins considérable, & qu'il paroît en dehors, il n'est pas nécessaire d'amputer l'œil; mais il faut se conformer sur ce que j'ai dit à l'égard du traitement de celui qui se fait par fluxion, & de même quand le pus se forme d'un sang épanché en suite de quelque violence extérieure.

Des maladies des Muscles de l'œil, & de celles de ses Nerfs.

CHAPITRE II.

QUand quelques-uns des muscles ou des nerfs moteurs de l'œil sont coupez, comme il arrive quelquefois dans les plaïes qui pénétrent dans l'orbite, ou quand ils sont consommez ou rongez par une matiére purulente, comme par celle des abcez de cette partie; le globe de l'œil est retiré dans la partie contraire, comme cela arrive à tous les autres membres, lorsque quelques-uns de leurs muscles ou de leurs nerfs sont entiérement coupez ou autrement détruits.

Quand les esprits animaux s'y portent avec violence & inordinément, ils souf-

frent des convulſions ou rétractions extraordinaires ; d'où vient que le globe de l'œil prend differentes ſituations ou attitudes, ſuivant que ces muſcles ou ces nerfs ſont affectez, comme il arrive dans les accez épileptiques, dans les ſuffocations ou vapeurs hyſtériques, dans les convulſions générales & autres maladies.

Et quand ces mêmes eſprits y coulent ſeulement inordinément & ſans violence, ils ſont la cauſe de cette inſtabilité des yeux par laquelle ils ne peuvent demeurer dans une même ſituation, ſe mouvant continuellement de côté & d'autre. Cette maladie (*a*) vient ordinairement de naiſſance, quelquefois auſſi elle eſt un accident des fiévres ardentes.

Mais lorſque les eſprits animaux ne peuvent couler par les nerfs, à cauſe de quelque obſtruction de quelque cauſe qu'elle vienne, les muſcles ſe relâchent, & demeurent ſans mouvement, auſſi-bien que l'œil dont le ſentiment diminuë auſſi ou ſe perd entiérement : ainſi l'œil tombe dans la *Paralyſie*, & ſouvent ſe porte ou s'incline hors de l'orbite. Quand cette maladie n'eſt pas tout à fait confirmée, c'eſt ce que nos Auteurs appellent *foibleſſe de l'œil*, qui eſt un acheminement à la *Paralyſie*.

Dans cette maladie, quand il n'y a qu'un muſcle de relâché, le globe de l'œil eſt ſeulement retiré dans la partie contraire, à cauſe de l'action plus forte du muſcle

(a) *Appellée des Grecs* HYPPOS.

Antagoniſte qui ne perd ni ſon mouvemnt, ni ſon ſentiment, non plus que les autres muſcles & nerfs de l'œil. Et toute l'incommodité que les malades ſouffrent de cette rétraction du globe, & de celle qui lui arrive, quand quelques-uns de ces muſcles ou nerfs moteurs ſont coupez ou rongez, c'eſt qu'ils voïent tous les objets doubles, lorſqu'ils les regardent des deux yeux ; & cela, parce que les deux yeux ne gardent plus une ſituation égale, comme on peut le concevoir par ce que j'ai dit vers la fin du Chapitre 21. de la deſcription de l'œil, en expliquant l'uſage de ſes parties principales.

Si je décris ſi ſuccinctement ces maladies, ce n'eſt ſeulement que pour les faire connoître, afin qu'on ne les confonde pas avec d'autres, & qu'on les puiſſe diſtinguer de celles qu'elles peuvent en même tems accompagner, pour en faire un prognoſtic juſte, & non pas pour propoſer des remedes pour tenter de les guérir, les croyant entiérement inutiles, puiſque ces maladies ſont incurables ; à moins que la ſeconde & la troiſiéme ne ſoyent que ſymptomatiques, & encore dans ce cas les remedes particuliers y ſeroient inutiles, parce que, ſi elles peuvent guérir, elles ceſſent d'elles-mêmes, quand les maladies dont elles dépendent, ſont guéries.

Des maladies des Glandes des yeux.

CHAPITRE III.

QUand l'œil est enflammé, ses glandes se ressentent pareillement de l'inflammation : elles filtrent alors une plus grande quantité de larmes, parce que le mouvement du sang n'est pas libre dans les veines, & que les artéres poussent avec violence. Ces larmes sont chaudes & âcres, à cause du vice général du sang, & de l'intemperie particuliére qu'il contracte dans la partie même enflammée : elles fluent & coulent le long des paupiéres, à cause de leur quantité, & de ce que les canaux qui devroient les reporter par le nez, après avoir abbreuvé l'œil, se trouvent resserrez par l'inflammation.

Cet *écoulement de larmes* ne se considere pas comme une maladie particuliére des glandes, mais comme un symptome de l'inflammation qui cesse le plus souvent, l'orsque l'inflammation cesse : aussi ce symptome ne demande point d'autres remedes que ceux qui conviennent à la maladie dont il dépend, je veux dire à l'inflammation.

Mais quand l'inflammation a été grande, & qu'elle a subsisté long-tems ; que les pores des glandes & leurs canaux excrétoires se sont dilatez & agrandis par l'abondance de l'humeur qui y a coulé ; &

que, l'inflammation cessée, ces pores & ces canaux ne se resserrant, & ne se remettant point dans leur état naturel, les larmes quoique sans acrimonie & claires continuent de couler : on ne considere plus cette affection comme un symptome de l'inflammation, quoiqu'elle lui ait donné naissance, mais comme une maladie particuliére ; & le terme dont on se sert pour la désigner, c'est de dire qu'il y a *foiblesse aux glandes*.

Ce *flux de larmes* arrive aussi quelquefois dans les fiévres violentes, lorsque la plénitude est grande ; & alors il n'est consideré que comme un symptome, cessant ordinairement, quand la fiévre cesse.

Il arrive aussi naturellement, quand dès l'enfance les pores & les canaux des glandes se trouvent si ouverts qu'ils ne peuvent empêcher les larmes de couler immodérément ; ainsi les yeux sont toûjours moüillez & pleurans, & quelquefois ce vice dure toute la vie. Ceux qui y sont sujets, ont ordinairement la tête grosse & large, sont d'un tempérament phlegmatique & travaillez souvent de fluxions sur les yeux. Ce *flux habituel* est ce que nos Auteurs appellent *Delacrymatio* ou *Epiphora* ; quoique d'autres n'entendent par *Epiphora*, que ce flux de larmes chaudes & âcres qui accompagne les grandes ophthalmies. Comme ce terme est équivoque, se prenant pour toute défluxion d'humeurs en quelque partie que ce soit, on l'entendra ici comme on voudra ; je ne dispute point des noms.

Il arrive encore un autre *flux de larmes*, quand cette petite chair glanduleuse qui est au grand angle de l'œil, a été coupée, ou consommée par quelque ulcére ; on appelle cette espece de flux *Rhyas* ou *Rhœas*.

A l'égard de tous les autres flux de larmes excitez par la tristesse, par la joïe & par d'autres passions, par un froid extréme, par le vent, par la fumée, par les choses âcres, par l'yvrognerie & par d'autres causes, on ne les compte point parmi les vices des glandes ; parce que tous ces écoulemens ne sont que passagers, cessant par l'absence des causes qui les ont produit.

Lorsque la foiblesse des glandes est la cause du flux de larmes, on les fortifie avec les collyres que j'ai proposés vers la fin du chapitre de l'ophthalmie, se servant de ceux qui ont de l'astriction pour couler dans l'œil, & de ceux qui fortifient pour tremper les compresses qu'on aplique dessus.

Ou bien on se sert pour couler dans l'œil, d'un simple collyre que l'on fait *avec un scrupule de Vitriol blanc*, fondu dans *quatre onces d'eau de pluïe ou de riviere*, y ajoûtant, si on veut, *une demie dragme de sucre Candit*.

Ces mêmes collyres servent aussi pour *le flux de larmes habituel*, & pour l'autre que l'on nomme *Rhyas*, pourvû que l'on augmente leur astriction.

On ne s'avise guéres de pousser les remedes généraux au dégré que nos Auteurs les proposent pour ces flux de larmes, à

moins qu'on ne voye qu'ils augmentent considérablement, & que les larmes en deviennent âcres ; en ce cas, pour prévenir quelque nouvelle fluxion, on les met en usage, suivant les régles prescrites au chapitre de l'ophthalmie.

Des maladies des Angles des yeux, & premiérement de l'Anchilops ou abcez du grand Angle.

CHAPITRE IV.

L'*Anchilops* est une petite *tumeur* ou *abcez* qui se forme entre le grand angle de l'œil & le nez : cette tumeur est ou *Phlegmoneuse*, ou elle est de la nature des *Atheromes*.

La *Phlegmoneuse* qui est la plus commune, commence d'abord par une inflammation du grand angle, qui se communique le plus souvent à l'œil & aux paupiéres, & qui est accompagnée d'une douleur piquante, & d'une tension au lieu où l'abcez se doit former : l'inflammation augmentant en suite, la tumeur se circonscrit, & enfin l'abcez se forme assez promptement. Sa cause est semblable à celle des Phlegmons des autres parties.

Celle qui est de la nature des *Atheromes*, & qui est la moins commune, a ses progrez plus lents, elle n'est point précédée par l'inflammation : elle commence par un petit *Tubercule* assez dur, qui aug-

mente insensiblement sans douleur, ou au moins elle est fort legere, & sans que la peau qui le recouvre, soit changée de couleur : la tumeur étant plus augmentée, elle devient molle, & quand on l'ouvre, on en voit sortir une humeur épaisse & gluante qui en quelque sorte ressemble à celle des *Atheromes*, ou des *Steatomes*, ou des *Meliceris*, & souvent cette matiére se trouve renfermée dans un *Chyst*.

Toutes les tumeurs qui viennent au grand angle, sont sujettes après leur ouverture à dégénérer en *Fistules*, qui sont d'une dificile cure, quand l'os est carié. De plus les *Phlegmoneuses* s'étendent quelquefois si fort & si promptement, qu'elles se font jour d'elles-mêmes, lorsqu'on s'y attend le moins ; elles pourrissent aussi quelquefois l'angle de l'œil, en sorte qu'on ne peut empêcher l'œil d'être éraillé, ou elles forment des *Sinus* qui s'étendent en d'autres parties. Et celles qui tiennent des *Athéromes* s'endurcissent quelquefois, & dégénérent en *Schirre*, ou en *Cancer*.

Pour la cure de l'abcez du grand angle, quand il est *Phlegmoneux*, on employe dans le commencement, & quand l'inflammation commence à paroître, les remedes tant généraux que particuliers qui conviennent au commencement de l'ophthalmie ; afin de diminuer & détourner l'humeur qui flue, & empêcher l'abcez d'être si grand. Et si-tôt qu'on s'apperçoit que la tumeur commence à se former, on se sert de remedes qui résolvent médiocrement,

& qui en même tems amollissent & relâchent la peau, pour déterminer le pus à se porter en dehors, comme d'un cataplasme fait *avec les Farines résolutives*, cuites dans *l'Oxcicrat fait avec les eaux de Roses & de plantain & un peu de vinaigre*, auquel on ajoute *du Miel*, & sur la fin de la décoction *un jaune d'œuf & un peu de Saffran* en poudre : on étend de ce cataplasme sur un linge, & on l'applique chaudement sur la tumeur & les environs, observant de ne point couvrir l'œil ; & par dessus on applique les compresses trempées dans le le deffensif fait *avec l'eau rose & le blanc d'œuf*.

Je ne sçaurois approuver la conduite de ceux qui se servent dans le commencement de remedes qui ont beaucoup d'astriction, prétendant repousser l'humeur, & empêcher sa supuration ; parce que ces remedes, quoiqu'ils repoussent à la verité l'humeur en resserrant les fibres de la peau, n'empêchent pas cependant que l'abcez ne se forme, quand une fois elle a commencé de s'amasser : au contraire ces remedes seroient plûtôt cause que l'amas se feroit plus profondément, & que la matiére seroit plus en état de carier l'os, de s'étendre dans les environs, de pénétrer dans le sac lacrimal, & de sortir par le canal nasal ou par le coin de l'œil ; ce qu'on doit toûjours éviter le plus qu'on peut, pour la difficulté qu'il y auroit d'y appliquer des remedes, & d'empêcher la fistule.

Et quand cet abcez tient de la nature

des *Athéromes*, on se sert d'un emplâtre *de Diachylon gommé*, pour l'amollir & conduire à suppuration, ou de quelque autre semblable ; parce qu'on doit toûjours avancer la suppuration de ces sortes de tumeurs, autant qu'il est possible, & qu'il n'y a nul danger de les échauffer un peu par les remedes emplastiques, puisque par ce moyen on peut procurer la suppuration de leur *Chyst*.

Il y a de deux sortes d'abcez qu'on ne peut trop tôt ouvrir pour empêcher la fistule, celui du grand angle de l'œil, & celui du fondement. Car si on attend à les ouvrir, que le pus soit entiérement formé, & qu'il commence à émincer le cuir; ou bien si on attend qu'il se fasse jour de lui-même, il est très rare qu'il ne reste fistule ; parce que dans celui du fondement qui est une partie graisseuse & fort humide, le pus s'étend en dedans, forme plusieurs *sinus*, & perce même l'intestin, en sorte qu'après que l'abcez est ouvert, il est difficile de le mondifier & de l'incarner, à cause de la perte de la substance qui est grande, & qui fait que ses parois intérieures ne peuvent s'approcher & s'unir, & à cause de l'humidité du lieu qui s'oppose à cette réünion. Et que dans celui du grand angle, le pus en séjournant, s'étend pareillement, forme des *sinus*, pénétre & ulcere le sac lacrimal, carie les os voisins, & consomme cette petite chair glanduleuse située au grand angle, & par où il se fait quelquefois jour de lui-même : d'où vient

qu'après que l'abcez est ouvert, il est pareillement difficile de le mondifier & de l'incarner, à cause du vuide qui reste, & qui ne peut se remplir de chairs assez solides pour se cicatriser, parce que ce vuide est continuellement abbreuvé d'humidités, ou à cause de la carie de l'os sur lequel il ne se peut faire aucun bon fondement, à moins que ce qui est carié, ne soit séparé.

Ainsi, si-tôt que l'on voit que la tumeur est circonscrite, & que le pus commence à se former, il faut l'ouvrir, sans attendre que le pus soit entiérement fait; parce qu'alors n'y ayant encore aucun vuide sensible, les fibres entre lesquelles l'humeur étoit épanchée, & qui sont presque entiéres, s'en trouvant débarassées, elles se resserrent & s'unissent aisément, aussi-bien que la plaïe que l'on a faite, à mesure que ce qui reste de cette humeur, s'écoule par une douce & loüable suppuration.

Mais parce qu'en faisant l'ouverture de bonne heure, il ne sort de la tumeur qu'un sang un peu purulent, quelques Chirurgiens craignent de recevoir du blâme des malades ou de ceux qui les approchent, particuliérement si ce sont des personnes de distinction, & que cela fasse tort à leur réputation. Il est bon de prévenir auparavant ces personnes, & leur remontrer les raisons que l'on a d'agir ainsi, elles sont toûjours assez raisonnables pour juger qu'on ne le fait que pour leur avantage.

On fait l'ouverture sur la tumeur, s'é-

joignant le plus qu'on peut de l'angle de l'œil. On la fait à peu près de la grandeur de celle d'une saignée & un peu plus, suivant l'étenduë de l'abcez. On se sert d'une lancette que l'on enfonce jusques au centre de la tumeur, on laisse écouler le sang & le pus, & en suite on met dans l'ouverture une petite *méche de charpi*, & par dessus un *emplâtre de Diapalme dissoût dans l'huile Rosat*; on couvre enfin tout l'œil d'une compresse séche s'il n'y a plus d'inflammation, & s'il y en a encore, on la trempe dans les *eaux de Roses & de Plantain*, dans lesquelles on a fait fondre *un peu de sel de Saturne*.

Dans le second pansement on se sert du digestif fait avec *deux parties du suppuratif*, *une partie de Térébanthine*, *une demie partie des poudres de Myrrhe & d'Aloës*; & quand l'ulcere est en bonne suppuration, on se sert du *Mondificatif d'ache* ou autre semblable, diminuant tous les jours la méche de plus en plus; & enfin on cicatrise l'ulcere à la maniére des autres. Par cette conduite il est très rare que l'abcez du grand angle dégénere en fistule.

Si on a été appellé à tard, & que l'abcez soit déja formé, on l'ouvre dans l'état qu'il est, faisant l'ouverture un peu plus grande, afin d'y introduire plus aisément les remedes pour le mondifier; ou si l'ouverture s'est faite d'elle-même, on se contente de la dilater autant qu'il le faut, procédant au reste comme dessus pour le premier appareil.

Au second pansement on examine si l'os n'est point découvert ; & s'il l'est, on agit comme je le dirai dans le Chapitre suivant, en parlant de la cure de la fistule. S'il ne l'est pas, on mondifie & desséche l'ulcere avec une lotion faite *avec l'Aristoloche, la Myrrhe, l'Aloës, l'Encens & le Sucre*, qu'on fait infuser *dans le Vin*, procédant au reste comme dessus. Et notez qu'il vaut mieux en cette rencontre ne point se servir de remedes onctueux, de crainte d'augmenter la suppuration qui n'est d'ordinaire que trop grande, à moins que ces remedes ne soyent fort mondifians & desséchans, en ce cas je ne les desaprouve point.

Enfin si l'abcez est de la nature des *Athéromes*, après être ouvert & pansé comme dessus, au second pansement on le sonde pour voir si l'os n'est point découvert, & y remedier comme dans le chapitre suivant ; & s'il ne l'est pas, comme ces sortes d'abcez ont ordinairement un *Chyst*, on travaille à le consommer, & faire tomber en suppuration avec un peu de poudre *de Mercure rouge précipité* qu'on mêle dans *du suppuratif*, ou un peu de poudre *de Trochisques de Minio*, ou un peu *d'Oegiptiac*, de l'un ou l'autre desquels on se sert de fois à autre, jusques à ce qu'on voye par la chûte ou suppuration des escharres, que le *Chyst* soit entiérement consommé ; achevant la cure comme je l'ai dit ci-dessus.

2. *De l'Ægilops ou fistule lacrimale.*

CHAPITRE V.

L'*Abcez du grand Angle* est si sujet à dégénérer en *fistule*, que si-tôt qu'il est ouvert, la plûpart des Chirurgiens qualifient par avance l'ulcere qui reste, du nom de *fistule*, quoique veritablement ce n'en soit pas une ; puisque souvent il ne pénetre pas dans le *sac lacrimal*, que l'os ne se trouve pas toûjours découvert ou carié, & que l'ulcere n'est pas encore calleux. Et quand même il pénetreroit dans le sac lacrimal, & que l'os seroit découcouvert & carié, ce ne seroit pas encore proprement une fistule, puisque ce qui constituë la fistule, est la callosité des bords & de la superficie intérieure de l'ulcere, & sa sinuosité.

L'*Ægilops* ou *fistule lacrimale* est donc proprement un petit ulcere calleux, profond & quelquefois sinueux, situé au grand angle de l'œil, duquel il découle continuellement ou de tems en tems une humidité purulente ou glaireuse. Et improprement elle se prend pour tout ulcere intérieur du grand angle, qui a quelque issüe par où l'humeur qui s'amasse dans le vuide, s'écoule, quoiqu'il soit récent & sans callosité.

Des *fistules lacrimales*, les unes sont *apparentes*, & ce sont celles qui sont ouvertes

par dehors ; & les autres sont *cachées*, qui sont celles qui s'ouvrent du côté de l'œil à l'endroit de cette petite chair glanduleuse située au grand angle, ou qui ont leur issuë par le canal nasal.

Les *premiéres* sont ordinairement causées par ces petites *tumeurs phlegmoneuses* qui poussent en dehors, & moins souvent par ces autres tumeurs de la nature des *athéromes*, soit qu'on ait ouvert ces differentes tumeurs, ou que d'elles-mêmes elles se soyent fait jour. Et les *secondes* sont le plus souvent causées par la matiére même des larmes qui s'amasse dans le sac lacrimal, à cause de quelque obstruction de ses conduits, & qui par son séjour s'échauffe & s'aigrit, excorie ou ulcere legérement la superficie intérieure de ce sac, & forme une petite *éminence* ou *tumeur* de la grosseur d'un pois ou plus, qui étant pressée se vuide ou du côté de l'œil ou par le *canal nasal*, quand l'humeur contenuë est assez fluide pour pouvoir passer par ces conduits, ou que ces conduits sont assez ouverts pour la laisser écouler, si elle est plus épaisse.

Dans les *premiers*, quand elles sont causées par une humeur chaude qui, en s'aigrissant aisément, pourrit & consomme les chairs ou autres parties molles voisines qui en cet endroit ont bien peu d'épaisseur, l'os se trouve souvent découvert & carié, & cette carie d'os est la cause qu'elles dégénérent plus promptement en vraies fistules ; parce que le suc nourricier qui

s'échappe de l'os, en s'altérant, contracte une certaine acidité maligne, qui lorsqu'elle est grande, endurcit & rend calleuses les chairs de l'ulcere, & lorsqu'elle est moins grande, les rend fongueuses, & cela, en fixant trop promptement le suc nourricier des parties molles. Et quand elles sont causées par une humeur grossiére & froide dont les progrès sont lents, elles sont sujettes à être calleuses; mais rarement elles pénétrent jusques à l'os, à moins que cette humeur, en séjournant très long-tems, ne s'échauffe & s'altére par le mélange de quelque autre suc ou levain impur: ce qui n'arrive gueres sans une nouvelle fluxion.

On accuse ordinairement *l'os Unguis* d'être carié dans les fistules lacrimales, ce qui n'est pas toûjours vrai: il l'est quelquefois, je l'avoue; mais souvent c'est la partie supérieure *de l'os principal* de la machoire qui se joint à *l'os coronal*, & par son côté au côté antérieur de *l'os Unguis* avec lequel il forme ce *sinus* ou longue cavité qui contient le sac lacrimal, & à la partie inférieure de laquelle est le trou qui pénétre dans le nez. Il est fort aisé de s'en éclaircir en sondant les fistules, car selon que la sonde entre avant, on juge si c'est l'os *Unguis* sur lequel elle s'arrête, ou si c'est l'os de la machoire: d'ailleurs en frappant avec le bout de la sonde l'os *Unguis*, on ne trouve pas la même résistence & le même raport de son, comme en touchant l'os de la machoire, parce que

l'os *Unguis* est très mince, & qu'il n'a pas la même solidité de l'os de la machoire.

Le propre des fistules c'est de fluer pendant un tems, & de sécher en d'autre, ou au moins de jetter peu d'humidités, & de recommencer ensuite à fluer. La même chose arrive à quelques fistules lacrimales, car il y en a qui sont un tems sans fluer, puis elles se r'ouvrent & fluent abondamment, & il y en a aussi d'autres qui fluentperpetuellement. Quand elles cessent de fluer, cela vient ou de ce qu'il n'afflue point d'humeurs excrémenteuses dans l'ulcere fistuleux, comme lorsqu'on les a épuisées, détournées par les purgatifs; ou que la nature elle même leur a fait reprendre le chemin de leurs émonctoires ordinaires; ou de ce que par une legere inflammation les parois intérieures de la fistule se trouvent étranglées, en sorte que l'humeur ne peut passer au travers, comme on le voit arriver aux plaïes ou aux ulceres qui s'enflamment; ou enfin de ce que leurs issues se trouvent bouchées de quelques chairs fongueuses ou calleuses. Mais lorsque les humeurs excrémenteuses abondent dans la masse du sang par le défaut de leur sécrétion, ou que les parois intérieures de la fistule se relâchent, quand l'inflammation cesse, ou que les chairs fongueuses ou calleuses se fondent, ou pourrissent par l'exaltation du levain de la fistule, quoiqu'en petite quantité, alors les fistules recommencent à fluer comme elles faisoient auparavant, & quelquefois même davantage.

Les fistules lacrimales qui suivent de grands abcez, ou qui arrivent à des sujets mal-habituez & enclins à de grandes fluxions, sont sujettes à avoir plusieurs *Sinus* & plusieurs issuës, à de grandes caries, & à de grands écoulemens de matiére purulente.

Celles qui sont ouvertes en dehors, & dont le fond a peu d'étenduë, qui sont récentes, sans callosités & sans carie d'os, sont les plus aisées à guérir. Au contraire quand elles sont vieilles, profondes & calleuses, & qu'il y a carie, elles sont très dificiles à guérir.

Les cachées, soit qu'elles ayent leur issuë du côté de l'œil ou du côté du nez, lorsqu'elles se vuident aisément, quand avec le doigt on presse le coin de l'œil, que l'humeur qui en coule, est claire & glaireuse, que la tumeur qui paroît en dehors, quand la fistule est pleine, est très petite, & qu'il n'y a ni douleur au coin de l'œil, ni inflammation, peuvent se dessécher & guérir d'elles mêmes, parce que l'ulcération du sac lacrimal n'est que legere & superficielle; & au contraire quand l'humeur est purulente, & qu'elle sort en quantité, il est rare qu'elles guérissent, à moins qu'on ne leur donne une issuë par dehors, & qu'on ne les mondifie & desséche, à cause que l'ulcération du sac lacrimal est alors plus considérable.

Enfin soit qu'elles soient cachées ou apparentes, quand l'humeur qui en découle, est sanieuse, âcre, noirâtre & d'une mau-

vaiſe odeur (indices ſouvent de la carie de l'os) elles ne guériſſent point qu'on ne les ouvre ou dilate, qu'on ne les mondifie & deſſéche, qu'on ne corrige la carie de l'os ou par les remedes ou par le feu, & que l'os carié ne ſoit enſuite ſéparé du ſain par la nature. Mais quand les fiſtules deviennent ſi malignes, qu'elles tiennent de la nature du *Cancer*, ce qui eſt rare, elles ne peuvent ſe guérir ni par les remedes, ni par l'opération.

Pour la cure des fiſtules lacrimales, on doit d'abord prévenir la fluxion qui pourroit ſurvenir pendant le traitement, par la ſaignée, s'il y a plénitude, & par les autres remedes propoſez dans le chapitre de l'ophthalmie, pour diminuer & détourner ailleurs les humeurs qui peuvent fluer; & s'il y a intemperie cacochymique, par les purgatifs que l'on diverſifie ſuivant la nature de l'humeur dominante : cela s'entend, ſi la fiſtule eſt conſidérable, & que pour la guérir, on ſe propoſe de paſſer aux derniers remedes; parce que ſi elle eſt de peu de conſequence, & qu'il ne ſoit néceſſaire de ſe ſervir que des remedes les plus doux, on peut obmettre les remedes généraux ſans crainte d'aucun accident.

Enſuite ſi la fiſtule eſt ouverte par dehors, que ſon fond ſoit un peu large, qu'elle ſoit ſans calloſités, & que l'humeur qui en découle, ſoit claire & viſqueuſe, ou qu'étant purulente, elle ſoit blanche & unie; on la mondifie & deſſéche avec la lotion ci-devant propoſée, faite *avec l'Ariſtolache*,

la Myrrhe, *l'Aloës*, *l'Encens & le Sucre infusez dans le vin*, dans laquelle on trempe une petite méche qu'on introduit dans la fistule pour la remplir, aprés y avoir séringué un peu de ladite lotion, & par dessus on y met un petit emplâtre *de Diapalme* dissoût comme dessus, ou autre semblable. Et en cas que l'entrée fût trop étroite, on la dilateroit auparavant avec un peu d'*Eponge préparée*, ou de la *racine de Gentiane séche*, ou avec la lancette, suivant qu'on le jugeroit plus à propos. On dissoût quelquefois dans la lotion susdite un peu *de Camphre & de Vitriol blanc*, quand les humidités sont abondantes, & que les chairs ont peu de solidité. A mesure que la fistule se mondifie & desséche, & que les chairs nouvelles & bonnes poussent, on diminuë la méche en sa longueur, jusques à ce que la fistule soit presque remplie de chairs, aprés quoi on se contente d'un petit plumaceau sec & de l'emplâtre ; & si alors les chairs poussent trop, on se serviroit d'un peu de poudre *d'Alum brûlé* pour les consommer & dessécher.

On peut aussi se servir au lieu de la précédente lotion, *du Baume verd de Metz*, *de l'onguent mondificatif d'ache*, dans lequel on doit dissoûdre un peu *de verdet* pour le rendre plus détersif, ou y mêler de *l'Onguent des Apôtres* ; ou même se servir d'autres baumes ou ouguens à peu prés semblables, pourvû qu'ils soient assez chargez *de verdet*, pour empêcher qu'il ne s'engendre des chairs fongueuses ; mais les lotions

ſont toujours à préférer aux remedes onctueux.

Si l'ouverture de la fiſtule eſt étroite & calleuſe, on la dilate en conſommant la calloſité avec *un petit trochiſque pointu de Minio* qu'on introduit dedans ; & l'eſcharre étant tombé, s'il reſte encore de la calloſité au fond de la fiſtule, on y porte un peu *de ce trochiſque en poudre*, ou bien on ſe ſert *du Mercure rouge précipité* ſeul ou mêlé avec les parties égales *d'Alum brulé*, ou d'autres ſemblables remedes cathérétiques ; & après que la calloſité eſt conſommée, on mondifie & deſſéche l'ulcére comme deſſus.

Et comme ces remedes pendant leur action cauſent de la douleur qui peut être ſuivie d'inflammation, il en faut défendre l'œil & les paupiéres par l'aplication fréquente des compreſſes trempées dans un collyre rafraichiſſant.

Si l'os eſt carié, on dilate la fiſtule juſques dans ſon fond, ſi elle ne l'eſt pas aſſez, ou avec le *trochiſque de Minio*, quand il y a calloſité, ou s'il n'y en a point, avec l'*Eponge préparée*, ou *la racine de Gentiane*, ou par une petite inciſion faite avec la lancette, particuliérement quand la peau eſt peu ouverte. Et quand la dilatation eſt aſſez grande, on examine l'os pour reconnoître de quelle eſpece de carie il eſt affecté : car ſi elle eſt ſimple & peu humide (comme il arrive aux os découverts par quelque cauſe extérieure, ou par un pus peu malin, & qui ſont touchez de l'air) on peut le deſſécher, & en avancer

l'exfoliation par les remedes. On se sert à cet éfet *de l'esprit de Vitriol* ou de celui *de Souffre*, dans l'un ou l'autre desquels on trempe un petit globule de charpi ou de cotton que l'on introduit au fond de la fistule immédiatement sur l'os, remplissant le reste de la fistule de charpi sec pour l'entretenir ouverte; & ayant continué cette aplication pendant deux, trois ou quatre pansemens, on en cesse l'usage, pour ne plus se servir que *de l'huile de gayac*, ou *de la teinture de Myrrhe*, *d'Aloës tirée avec l'esprit de vin*, ou *de l'esprit de vin camphré*, jusques à ce que l'os soit exfolié : ensuite on mondifie, desséche & cicatrise l'ulcére comme je l'ai dit.

Ce qu'on appelle *exfoliation* est la séparation de la superficie altérée de l'os qui est plus ou moins épaisse, selon que l'altération de l'os est plus ou moins profonde. Quand cette exfoliation est très superficielle, souvent on ne s'en apperçoit par la sortie d'aucune piéce sensible de l'os, mais on reconnoît qu'elle se fait, ou qu'elle est faite, par des chairs rouges & solides qui grainent immédiatement sur l'os ; & cette exfoliation si superficielle qu'elle soit, ne se fait point en l'os *Unguis* parce que cet os est très mince, mais la partie altérée de cet os se sépare entiérement ; d'où vient qu'il reste percé, & que les humidités qui entrent dans la partie du sac lacrimal qui reste entiére, s'écoulent pour l'ordinaire par le nez, sans que les Malades en reçoivent grande incommodité.

Quand la carie eſt fort humide, ou que l'os découvert ſe trouve exoſtoſé, c'eſt-à dire, qu'il eſt recouvert d'une croute oſſeuſe fort tendre, qui n'eſt autre choſe que le ſuc nourricier de l'os qui s'échape, & ſe condenſe ſur ſa ſuperficie, les remedes ordinaires ne peuvent détruire cette carie humide non plus que l'exoſtoſe, & la rugine ne s'y peut porter pour l'emporter, à cauſe du peu d'étendue du lieu & du voiſinage de l'œil : ainſi il eſt néceſſaire d'y employer le dernier remede qui eſt le feu, comme auſſi dans cette autre eſpece de carie humide accompagnée de *Vermoulûre* qui eſt la plus mauvaiſe de toutes les caries, étant ordinairement cauſée par un pus acide & malin qui s'engendre dans l'ulcére, qui pénétre l'os, altére ſon ſuc nourricier, & le rend ſi malin & deſtructif, qu'il ronge & corrode non ſeulement l'os dont il ſort, mais auſſi corrompt les chairs & les autres parties voiſines qu'il touche. Et la raiſon pour laquelle on ſe ſert du feu dans ces eſpeces de caries, c'eſt pour, en brûlant l'os, le deſſécher promptement juſques en ſa partie ſaine, & conſommer en même tems ce virus malin qui réſide dans l'os carié ; & comme l'os ainſi brûlé & deſſéché eſt rendu plus ſolide qu'il n'étoit, le pus ou la ſanie qui s'engendre dans l'ulcére des chairs, ne le peut plus pénétrer : ainſi dans la ſuite rien n'empêche plus que cet os deſſéché ſoit ſéparé de ſa partie ſaine, à meſure que le ſuc nourricier qui s'amaſſe au deſſous, &

qui donne naissance à une espece de chair qui a ses fondemens dans les pores mêmes de l'os sain, le pousse dehors.

Pour faire sûrement cette opération, après avoir préparé le Malade par les remedes généraux, s'il en est nécessaire, & suffisamment dilaté la fistule, comme je l'ai dit ci-dessus, on le situë commodément, ou sur son lit, la tête bien appuyée sur l'oreiller, ou sur une chaise à haut dossier & un peu renversé, sur lequel on appuïe aussi la tête que l'on fait tenir fermement par un serviteur, observant qu'elle soit en telle situation, que l'apui se fasse sur l'oreille & la tempe opposée à l'œil malade : & ayant couvert l'œil sain d'une compresse affermie par un bandeau, pour ôter au Malade l'apréhension du feu, & appliqué sur l'œil malade une autre compresse imbuë de quelque eau rafraichissante, ne laissant que l'endroit de la fistule de découvert ; on introduit dans la fistule & jusques à l'os une cannule de fer ou d'argent faite en maniére de la douille d'un petit entonnoir, & qui autour de sa partie supérieure a un bord applati & large d'environ le travers d'un doigt avec un petit manche pour la tenir : on pousse au travers de cette cannule une ou deux fausses méches de linge pour épuiser le sang ou les humidités qui peuvent être écoulées sur l'os, afin qu'elles n'émoussent point l'action du feu, & qu'étant échauffées, elles ne brûlent point les chairs voisines, ce qui pourroit exciter une grande inflammation

à l'œil ; & en retirant la fausse méche, on plonge en même tems par la cannule un petit cautere bien rouge qu'on appuye à plat sur l'os ; & son action étant passée, on le retire, & on ôte aussi la cannule que l'on trempe dans de l'eau pour la refroidir ; l'ayant essuyée promtement, on l'introduit de rechef dans la fistule, & on plonge dedans un second cautere comme dessus ; ce qu'on réitére deux ou trois fois, suivant la grandeur de la carie. E l'os étant ainsi bien cauterisé & desséché, on remplit la fistule de charpi sec que l'on couvre d'un petit linge sur lequel on a étendu *un Cérat rafraichissant*, & par dessus on met une compresse en plusieurs doubles si petite & étroite, qu'elle puisse tenir entre le nez & l'œil, & sur le tout une autre assez grande pour couvrir l'œil & les parties voisines, les ayant auparavant trempées dans un défensif ordinaire, contenant enfin tout l'apareil avec un bandage convenable.

Il faut observer que, lorsque c'est l'os *Unguis* qui est carié, on le perce ordinairement en le brûlant, à cause de son peu d'épaisseur, comme je l'ai dit ; ainsi la fistule se trouve alors ouverte du côté du nez : d'où vient que l'on dit qu'en faisant cette opération l'on convertit la fistule intérieure en une extérieure ; mais cette fistule intérieure n'apporte point d'incommodité sensible ; parce que le tour de l'os se couvre d'une chair subtile qui se cicatrise d'un côté avec la membrane qui forme le sac lacrimal, qui reste entiére, & de l'autre

avec la membrane glanduleuse qui revêt la partie intérieure du nez ; & que tout ce qui peut s'écouler par ce nouveau trou, ne sont que les humidités qui entrent dans le sac lacrimal, qui pour être naturelles, ne causent aucune mauvaise odeur.

Il faut encore remarquer que dans cette rencontre il reste souvent deux trous qui du sac lacrimal se communiquent dans le nez : celui dont je viens de parler, qui est accidentel, & le trou lacrimal qui est naturel. Car il ne faut pas penser que par l'opération on ne fasse qu'agrandir le trou lacrimal, cela ne se peut ; parce que ce trou est à la partie la plus inférieure de ce *sinus*, formé par l'os *Unguis*, & l'os principal de la machoire, & où on ne peut porter la canule. Ce qui arrive seulement, c'est que ce trou se trouvant quelquefois obstrué ou par des chairs fongueuses, ou par l'épaisseur de la membrane enflammée, se desopile dans la suite, ou par la suppuration des chairs fongueuses excitée & par l'opération & par les remedes dont on se sert ensuite, ou par la réduction de la membrane épaissie en son état naturel, à cause de la cessation de l'inflammation & du desséchement qui suit l'écoulement libre des matieres qui s'amassoient auparavant dans la fistule.

Et lorsque c'est la partie supérieure de l'os principal de la machoire qui est cariée, le cautere ne le perce point, parce que cet os a assez d'epaisseur pour résister à l'action du feu, ainsi il s'exfolie de même que les

autres os ; & après l'exfoliation la fistule se desséche & cicatrise plus promptement, que lorsque c'est l'os *Unguis*, parce qu'elle n'est pas si profonde, & que pour l'ordinaire elle n'interesse pas si fort le sac lacrimal.

Dans le second pansement & dans les suivans on applique sur l'os une petite méche trempée dans *l'esprit de vin ordinaire*, ou *camphré*, ou chargé de la teinture *de myrrhe & d'aloës* ; on peut même toucher l'os avec *l'huile de Gayac*, ou se servir des *poudres Céphaliques* * pour toûjours le dessécher davantage, & en avancer l'exfoliation, après laquelle on incarne l'ulcere, on le desséche & cicatrise comme je l'ai dit ci-dessus.

A l'égard des fistules cachées, soit qu'elles se vuident par le coin de l'œil, ou par le dedans du nez, si l'humeur qui en découle, est purulente & abondante, ce qui dénote l'ulcération du sac lacrimal, il est plus utile pour en tarir la source, de les ouvrir par dehors ; & quand elle est sanieuse, âcre & noirâtre, outre l'ulcération du sac lacrimal, il y a tout lieu d'apréhender la carie de l'os, & on ne peut absolu-

NOTA. * Les meilleures & les principales sont les poudres *d'Aloes*, *de Myrrhe*, *d'Encens*, *de Mastich*, *de Sabine*, *de Centaurée*, *d'Iris*, *d'Aristolocbe*, *de Gentiane*, seules ou quelques-unes mêlées ensemble : on les appelle *Céphaliques* ou *Catagmatiques*, parce qu'on s'en est d'abord servi aux fractures des os de la tête, pour aider à séparer les os cariez superficiellement.

ment se dispenser de les ouvrir. L'ouverture des unes & des autres se fait avec la lancette, comme je l'ai dit en parlant des abcez de cette partie, & non point avec le *cautere Potentiel*, comme quelques Auteurs le proposent, tant à cause du voisinage de l'œil que le cautere, en s'étendant, pourroit offenser, puisqu'on n'est point maître de son action, qu'à cause de la difformité qu'une plus grande cicatrise qui suivroit l'application du cautere, causeroit. L'ouverture étant faite, si l'os ne se trouve point carié, on traite la fistule comme je l'ai dit ci-dessus; mais s'il est carié, on le desséche, & on en procure l'exfoliation par les remedes ci-dessus proposés, quand cette carie est simple, ou par le feu, quand l'os est exostosé ou vermoulu, en observant au reste ce que j'ai dit à l'occasion du traitement de ces sortes de caries.

Mais si l'humeur qui découle d'une fistule cachée, est claire & glaireuse, si la tumeur qu'elle forme en dehors, est petite, & s'il n'y a ni douleur, ni inflammation, comme je l'ai déja dit, elle se guérit le plus souvent sans remedes & sans opération, pourvû que les malades ayent le soin de se presser avec le doig le coin de l'œil pour faire couler cette humeur, & empêcher que par son séjour elle ne s'aigrisse, & ulcére le sac lacrimal dans lequel elle s'amasse : car cette humeur n'est autre chose que l'humeur excrémenteuse & naturelle qui se filtre dans ce sac, & qui devient glaireuse, ou à cause qu'elle s'y mêle avec le suc nourricier de

cette partie qui a été relâché par l'inflammation précédente, ou à cause d'une simple obstruction du trou nasal, qui empêchant l'écoulement de cette humeur par le nez, fait qu'elle s'échauffe par son séjour, qu'elle s'aigrit, & qu'elle altere la température de ce sac. De-là vient qu'après des abcez des angles des yeux, non seulement de la nature des *Phlegmons*, mais aussi de celle des *Athéromes*, qui ne pénetrent point dans le sac lacrimal, comme on le connoît après leur ouverture, & qui guérissent fort promtement, & aussi après des inflammations des angles des yeux guéries sans supuration, il reste quelquefois aux malades de ces sortes d'écoulemens de matieres claires & glaireuses pendant plusieurs mois, & quelquefois des années entieres, & qui enfin se dessèchent, & se supriment entierement.

Cette derniere espéce de fistule qui est une des plus communes, quand elle dure long-tems, & qu'on n'a pas le soin d'en exprimer l'humeur, à mesure qu'elle s'amasse, dégénere souvent dans la précédente; parce que cette humeur se corrompant par un trop long séjour, acquiert un plus haut dégré d'âcreté, devient purulente, ulcére un peu plus profondément le sac lacrimal, & le rend un peu calleux. Cependant il n'est pas toûjours nécessaire d'en venir à l'opération pour la guérir, à moins que l'humeur, comme je l'ai dit ci-dessus, ne soit abondante, ou qu'on doute que l'os soit carié, l'expérience faisant connoître qu'elle se guérit souvent aussi d'elle-mê-

me dans la suite du tems ; & même il arrive qu'après une nouvelle fluxion elle se desséche, & guérit promptement, parce qu'il s'y fait alors une nouvelle supuration qui détruit la callosité, & qui desobstrue le trou nasal. Quoique cette fistule se puisse guérir d'elle-même, il est cependant plus sûr d'avancer sa guérison par l'ouverture & par les remedes propres à la mondifier & dessécher.

En finissant ce chapitre, je me crois obligé d'avertir qu'après l'opération des fistules où l'os s'est trouvé carié, soit qu'on en ait procuré l'exfoliation par les remedes, ou par le cautere actuel, & même après le traitement des autres fistules, quoique l'ouverture extérieure soit bien cicatrisée, il reste souvent un écoulement d'humiditez par le coin de l'œil, & quelquefois par le nez, qui subsiste plus ou moins, selon que les malades sont d'un tempérament plus ou moins humide, & sujets aux fluxions, & qui se desséche enfin. C'est pourquoi il est bon d'en prévenir les malades avant même l'opération, afin de leur ôter le chagrin qu'un tel reste de maladie leur pourroit causer, si un tel écoulement restoit, & les empêcher de se plaindre de leur Chirurgien.

Je dirai encore qu'on voit quelquefois des fistules de toutes especes, même où il y a carie, se guérir sans remedes & sans opération, quand les sujets sont d'un bon tempérament ; les exfoliations se faisant naturellement, & les callositez se détrui-

ſant par de nouvelles fluxions & ſupurations. Je pourrois en rapporter pluſieurs exemples, mais je me contenterai de ces deux.

Un païſan aſſez jeune & robuſte, travaillé en même tems de deux abcez fort conſiderables aux grands angles des yeux, me vint trouver il y a quelques années pour les lui ouvrir, la matiere étant déja prête à percer la peau : étant ouverts, non ſeulement la partie ſupérieure des os principaux de la machoire, mais auſſi les os *Unguis* ſe trouverent découverts & cariez ; voyant ce deſordre, je lui conſeillai de ſouffrir l'aplication du feu, à quoi il ne voulut conſentir, quoique je lui fiſſe connoître l'incommodité qu'il recevroit des fiſtules qui reſteroient. Il ſe contenta de me demander des remedes pour ſe panſer lui-même, & s'en retourna. Quelque tems après les ouvertures ſe reſſerrerent, & ſe convertirent eu fiſtules calleuſes, jettant du pus & beaucoup de ſanie noirâtre, ce qui continua pendant trois ans ; & quelques eſquilles étant ſorties, ces fiſtules ſe cicatriſerent au dehors, mais il reſta des fiſtules intérieures ou cachées dont les humiditez purulentes ſe vuidoient du côté de l'œil, qui ſubſiſterent encore plus d'un an, puis ſe deſſécherent, & le malade ſe trouva entierement guéri, ſans que depuis il en ait reſſenti aucune incommodité.

Une Dame d'un tempérament aſſez cacochyme & délicat, ſujette à des fluxions

ſur les yeux, fut travaillée il y a environ trois ans d'un abcez au grand angle de l'œil qui dégenera en fiſtule cachée. Elle conſulta pluſieurs Médecins & Chirurgiens qui lui conſeillerent l'opération, à laquelle ne pouvant ſe réſoûdre, elle ſortit de Paris où elle étoit, pour venir prendre l'air en une de ſes terres, où étant, elle voulut avoir mon avis ſur ce qu'elle devoit faire. Voyant que la tumeur qui ſe formoit, quand la fiſtule étoit pleine, étoit fort petite, qu'elle ſe vuidoit aiſément du côté de l'œil, quand elle la preſſoit du bout du doigt, que la matiere qui en ſortoit à ſon réveil, étoit aſſez loüable, & que celle qui ſortoit pendant la journée, étoit claire, glaireuſe & peu purulente, n'y ayant au reſte ni inflammation, ni douleur; je lui dis qu'en ſouffrant l'opération, comme on lui avoit conſeillé, elle guériroit plus promtement & plus ſûrement; mais que, puis qu'elle ne pouvoit ſe réſoûdre à ce remede douloureux, elle devoit au moins ne point s'affliger, ſi un jour il ſurvenoit une nouvelle fluxion, ou une ſupreſſion entiere des matieres qui avoient accoutumé de couler, & que l'abcez qui ſe formeroit, pourroit prendre ſon cours par le nez, & qu'en ſuite elle guériroit: ce qui éfectivement lui arriva l'hyver ſuivant, étant de retour à Paris, & elle guérit, comme je lui avois prédit. Elle m'en donna auſſi-tôt avis; & ce mois de Juillet 1701. tems auquel j'écris ce Traité, cette Dame étant en Champagne, je l'ai vûe, & ai reconnu moi-même la vérité de cette guériſon.

3. De quatre autres maladies du grand Angle.

CHAPITRE VI.

1. *D'une excroissance de chair apellée* ENCANTHIS.

IL arrive encore aux angles des yeux quelques autres maladies qui, quoiqu'elles paroissent petites & de peu de conséquence, ne laissent pas que d'aporter des incommodités quelquefois fâcheuses aux malades qui en sont attaquez.

Telle est l'*Excroissance de chair* au grand angle de l'œil, dont il y a deux espéces : une qui est fongueuse, rougeâtre & indolente, qui obéit souvent aux remedes ; & une autre qui est plus solide, quelquefois blanchâtre, & d'autres fois un peu plombée, un peu douloureuse & qui résiste aux remedes ordinaires, n'obéissant qu'à l'opération.

Si l'errement du suc nouricier des parties molles est la cause de toutes les excroissances charnues, on ne doit point chercher d'autre cause de celle-ci : ainsi quand le suc nourricier de cette petite chair glanduleuse qui se rencontre naturellement au grand angle, se trouve abondant, grossier, ou en quelque maniére altéré par quelque levain non naturel coulé & infiltré en cette partie, soit par une ulcération de cette même chair glanduleuse, ou par un reste

d'*Ongle* qui n'a pas été emporté dans l'opération, ou que l'on n'a pas suffisamment desséché, il donne naissance à cette excroissance ou addition de chair, qui semble être une apendice ou une excroissance même de cette petite chair glanduleuse du grand angle.

Quand cette excroissance est fongueuse, rougeâtre, indolente & peu considérable, elle se sépare quelquefois d'elle-même, & se guérit sans remedes, comme je l'ai vû arriver; mais souvent aussi si on la néglige, ou elle croît démesurément, & incommode, ou elle s'ulcére, & cause une inflammation douloureuse & un écoulement fâcheux de larmes âcres, ou quelquefois elle devient chancreuse.

Pour la guérir : lorsqu'elle peut obéir aux remedes, on la consomme & desséche avec le collyre sec, fait avec *quinze grains de Verdet brûlé, dix grains d'Alum calciné, un scrupule d'Iris & une dragme de sucre candit*, reduits en poudre très subtile, dont on met un peu sur l'excroissance trois ou quatre fois par jour, lavant l'œil une demie heure après avec quelque *eau ophthalmique*, ou bien on se sert du *Collyre verd* que j'ai ci-devant proposé pour l'*Ongle*.

Quelques Auteurs conseillent de se servir *du Verdet seul* ou *de l'Alum*, d'autres *du Précipité rouge de Mercure*, & quelques autres ne craignent point de toucher cette excroissance *avec l'esprit de Vitriol*; mais comme on ne peut apliquer ces remedes si juste sur l'excroissance, qu'ils ne se répan-

dent peu de tems après aux environs, & que l'œil qui ne peut souffrir de si forts *Cathérétiques*, n'en soit offensé, on ne s'en doit point servir, à moins qu'on ne les étende avec d'autres remedes plus doux pour affoiblir leur action. Même on doit rejetter absolument en cette rencontre l'*esprit de vitriol* & les autres *esprit acides*, parce qu'ils se répandent en même tems qu'on les aplique, & agissent si promtement, qu'il est impossible d'arrêter le progrès de leur action.

Mais si cette excroissance est plus solide & peu douloureuse, qu'elle ait beaucoup d'étenduë, ou qu'elle résiste aux remedes ordinaires, on l'extirpe en cette maniére.

On passe au travers une éguille enfilée d'un fil avec lequel on la lie; & soûtenant d'une main les bouts du fil, on l'éleve doucement, puis on la coupe avec la pointe des ciseaux, ou avec la lancette ou le scalpel, tout auprès de cette petite chair glanduleuse du grand angle sur laquelle elle prend naissance, & que l'on doit éviter d'offenser, pour la raison que j'ai donnée en parlant de l'opération de l'*Ongle*; il est aisé de les distinguer, en ce que leur couleur n'est pas tout à fait uniforme. On met ensuite un peu de poudre *de sucre Candit* dans l'œil & par dessus des compresses trempées dans un *collyre rafraichissant*, pansant au reste le Malade avec les *collyres mondifians & desséchans* proposez pour les ulcéres superficiels.

Si enfin cette excroissance est fort dure, inégale & douloureuse, qui sont des marques qu'elle est maligne & chancreuse; on n'en entreprend point l'opération qui ne seroit que funeste ; on se sert seulement des *collyres rafraichissans & anodins* pour diminuer la douleur, & empêcher, autant qu'on le peut, l'augmentation de cette maladie.

2. *De la consomption de la chair glanduleuse du grand Angle.*

Une maladie contraire à la précédente est la *consomption* de cette petite chair glanduleuse du grand angle, qui cause ce flux de larmes dont j'ai parlé ci-dessus au chapitre troisiéme. Cette *consomption* arrive, ou pour avoir emporté cette chair glanduleuse, en extirpant l'excroissance ci-dessus, ou bien en séparant l'ongle ; ou par un pus fort âcre qui découle d'une fistule lacrimale ouverte du côté de l'œil, & qui ulcere & ronge cette petite chair glanduleuse ; ou par des petits abcez ou des ulcerations qui s'y font ; ou enfin par l'action de remedes trop âcres dont on s'est servi inconsidérément pour quelque maladie de cette partie.

Comme le flux de larmes qui suit cette consomption, est incommode & fâcheux, durant quelquefois toute la vie ; on doit dès le commencement s'efforcer de le prévenir, autant qu'on le peut, par l'usage des collyres qui peuvent resserrer &

dessécher cette chair glanduleuse, & dont j'ai parlé au chapitre 3. à l'occasion de ce flux, ajoûtant dans ces mêmes collyres *de l'Encens*, s'il est nécessaire d'incarner, ou *de la Myrrhe* ou *de l'Aloës*, s'il est besoin de mondifier.

3. *Des Pustules du grand Angle.*

Il se forme quelquefois aux angles des yeux des petites pustules rougeâtres & fort douloureuses, semblables à ces petites pustules qui arrivent en d'autres parties du corps connuës sous le nom d'*Epinyctis*, à cause de la douleur qui augmente pendant la nuit. Ces petites pustules s'ouvrent bien-tôt d'elles-mêmes, jettant un peu de boue sanglante, & se convertissent en des petits ulceres. Avant que d'être ouvertes on les traite avec des *collyres rafraichissans & anodins*; & quand elles sont ouvertes, on se sert *de ceux qui mondifient & desséchent*. Et même comme ces petits ulceres occupent des parties charnuës, on peut se servir de *l'onguent de Tuthie*, auquel on ajoute un peu *de poudre de Myrrhe & d'Aloës* pour les mondifier & dessécher.

4. *Des Ulceres prurigineux du grand Angle.*

Enfin il survient aussi en ces parties des petits *ulceres prurigineux*, incommodes pour la necessité où se trouvent ceux qui en sont attaquez, de se froter souvent les yeux, comme s'ils avoient du sable ou quelque

quelque ordure au coin de l'œil. Cette maladie (*a*) est causée par une humeur âcre & salée qui abbreuve cette petite caroncule ou chair glanduleuse du grand angle & les environs.

On dessèche ces petits ulcéres, & on éteint la demangeaison qu'ils causent avec le *collyre de Vitriol* décrit au chapitre 3. ou *avec le collyre verd* décrit au chapitre 21. de la deuxiéme Partie. Et si ces petits ulcéres ambulent & s'étendent le long du bord des paupiéres, pour leur traitement on suivra ce que je dirai ci-après au chapitre dix-septiéme, où je parlerai des ulcéres prurigineux des paupiéres.

Des maladies des Paupiéres.

CHAPITRE VII.

I. *De leur Enflûre.*

L'*Enflûre* ou *tumeur des paupiéres* est excitée par des causes extérieures, ou intérieures. Les extérieures sont les contusions, les plaïes, les piqueures de moûches à miel, de guêpes, d'araignées, ou d'autres semblables insectes, les attouchemens d'orties, ou autres causes semblables, capables d'arrêter le mouvement du sang, & de le faire épancher, ou de lui imprimer une qualité maligne qui al-

(a) *Appellée* PERIBROSIS.

tere sa substance. Les intérieures sont toutes les humeurs impures & excrémenteuses qui coulent sur ces parties, & y séjournent à cause des obstructions qui s'y rencontrent, ou à cause de la nature même de l'humeur qui, étant grossiére ou peu animée, s'arrête & s'épanche entre les interstices de leurs fibres.

De là vient qu'il y a des enflûres qui d'elles-mêmes sont maladies principales, & que d'autres sont symptomatiques, dependantes d'autres maladies, comme des grandes inflammations de l'œil, des apostemes ou des ulcéres qui occupent ses parties voisines, des cachexies, hydropisies & autres insignes intempéries du sang.

Toutes ces enflûres tiennent, ou de l'*inflammation*, ou de l'*emphyséme*, ou de l'*œdême*, ou bien elles sont mixtes. L'*inflammation* se connoît par la rougeur, la tension & la douleur, si elle est *phlegmoneuse*, & si elle est *érésipelateuse*, elle est d'un rouge jaunâtre; l'*emphyséme* par la tumeur plus grande qui est pâle, transparente, sans douleur, & qui revient aussi-tôt en son état, lorsqu'on la presse avec les doigts; l'*œdême* par les mêmes signes, hors que la tumeur n'est pas si transparente, & qu'étant pressée, l'impression des doigts y reste; & les *myxtes* par les signes communs de chaque maladie dont elles sont composées. Elles causent toutes une pesanteur dans les paupiéres & une difficulté dans leurs mouvemens, d'où vient qu'elles demeurent presque toujours fermées, particu-

lérement quand l'enflûre est grande.

Pour guérir toutes ces sortes d'enflûres, on doit premiérement avoir égard à corriger l'intemperie du sang par la saignée, la purgation & par les autres remedes géneraux qui conviennent à chaque espece d'intemperie, en cas que ces enflûres soyent de conséquence, & qu'elles dépendent du vice général du sang: puis on doit travailler à corriger l'humeur coulée & infiltrée dans les paupiéres, & à la résoûdre.

Pour cet effet, si l'enflûre tient de *l'inflammation*, on se sert des *collyres rafraichissans* qui conviennent à l'ophthalmie, dans lesquels on trempe des compresses qu'on aplique sur les paupiéres enflammées, & on en poursuit la cure comme je l'ai dit en parlant de la cure de l'ophthalmie: si de l'*emphyséme* ou de l'*œdême*, on met en usage les *fomentations* fortifiantes & résolutives, qu'on fait, par exemple, avec *les feüilles & sommités d'Hyssope, d'Absinthe, de Pouliot, d'Origan & les fleurs de Roses, de Camomille & de Melilot*, que l'on fait boüillir dans *du Vin*, & dans ces fomentations que l'on anime quelquefois avec *l'esprit de vin*, si l'œdéme est grand, on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur les paupiéres malades, les renouvellant quatre ou cinq fois par jour.

Ou bien on se sert du cataplasme fait avec *les quatre Farines résolutives, les poudres d'Absinthe, de Scordium, de fleurs de Camomille & de Melilot*, que l'on fait cuire avec *le vin & le miel* en consistence de

cataplasme qu'on étend sur un linge, & qu'on aplique chaudement sur les paupiéres, le renouvellant au moins deux fois le jour.

Si ces enflûres sont *mixtes*, on proportionne ces remedes suivant leur complication, ayant toûjours plus d'égard à la maladie qui domine. Par exemple, si c'est *une inflammation œdémateuse*, on se sert des résolutifs rafraichissans, comme du cataplasme fait *avec la moëlle de coins* cuits sous la cendre ou au four, *les poudres de fleurs de Camomille, de Melilot, de Roses & les muccilages de semences de Fenugrec tirez avec de l'eau de Roses ou de Plantain*, que l'on mêle ensemble, & que l'on fait boüillir pour l'apliquer comme dessus. Et si c'est un *œdéme phlegmoneux*, on se contente de la *fomentation* susdite, excepté qu'on se sert *d'eau*, & non pas de *vin* pour faire la décoction.

Si l'emphyséme ou l'œdéme sont causez par des piqueures de moûches à miel ou de guêpes, l'éguillon ôté, elles se résolvent le plus souvent d'elles-mêmes, à moins que celui qui est piqué, soit d'un mauvais tempérament : en ce cas pour empêcher de plus fâcheuses suites, on se sert des fomentations ci-dessus pour résoûdre plus promptement la tumeur qui s'est faite : ou bien si-tôt qu'on est piqué, on écrase la mouche même sur la piqueure, ou on la frotte de miel. Si par une piqueure d'araignée, on se sert de *Thériaque* ou de *Mithridate* en forme de cataplasme. Si par un attouche-

ment d'orties ou autres choses semblables, capables d'exciter une enflûre avec chaleur, on employe le liniment fait avec *le blanc d'œuf, l'huile Rosat & le sucre de Plantain ou de Joubarbe.*

A l'égard des autres enflûres qui dépendent des plaïes, des apostemes ou des ulcéres des parties voisines de l'œil, elles se guérissent par les remedes qui conviennent à chacune de ces maladies.

---

2. De l'abcez des Paupiéres & de leur pourriture.

CHAPITRE VIII.

QUand la *tumeur phlegmoneuse* des paupiéres ne se resoût pas, elle se convertit en abcez qui, ne différant point des abcez des autres parties molles de notre corps, demande aussi les mêmes remedes. Ce qu'il y a seulement à observer, c'est de ne point se servir de remedes trop humides & pourrissans, à cause du peu d'épaisseur des paupiéres qui tomberoient aisément en pourriture. On peut se servir utilement du *cataplasme* proposé pour l'abcez du grand angle; ou si l'abcez est petit, de *l'emplâtre de Diachylon simple dissoût dans un peu d'huile Rosat*: apliquant sur le reste des paupiéres & sur les environs de l'œil un deffensif ordinaire; & si-tôt que le pus paroît fait, on lui doit donner jour.

La maniére de faire l'ouverture, c'est de suivre avec la lancette la rectitude des fibres du muscle orbiculaire, épargnant le cuir autant qu'on le peut, pour éviter la difformité. Et la raison pourquoi on la fait ainsi, c'est premiérement pour s'empêcher de couper de travers les fibres de ce muscle, & en cela on suit la régle générale des autres ouvertures, quand elles doivent pénétrer jusques aux muscles; & en second lieu, c'est que si on faisoit l'ouverture de haut en bas, comme les paupiéres se rident d'un angle à l'autre, quand elles sont ouvertes, il arriveroit que l'ouverture s'entr'ouvriroit en son milieu, en telle sorte que ses angles s'aprocheroient l'un de l'autre, & que se cicatrisant en cet état, pour peu qu'elle fût grande, la paupiére demeureroit ridée en cet endroit, & ne pouroit que difficilement couvrir l'œil: au lieu que l'ouvrant comme je l'ai dit, les deux lévres de l'ouverture s'aprochent simplement l'une contre l'autre, quand l'œil est ouvert, & s'unissent ainsi, sans que la même incommodité puisse arriver; à moins qu'il n'y eût déperdition de substance, comme lorsque l'abcez tombe en pourriture, auquel cas on agiroit comme je le dirai en un autre lieu.

L'ouverture de l'abcez étant faite, on ne met dedans ni tentes, ni méche, à cause du peu d'épaisseur des paupiéres, on se contente d'apliquer dessus un plumaceau sec, que l'on couvre d'un emplâ-

tre de *Diapalme dissout avec l'huile Rosat* pour le premier apareil, ensemble les *deffensifs ordinaires*; & dans les autres pansemens on se sert des remedes mondifians, incarnans & cicatrisans ordinaires.

Et quand la *Tumeur œdémateuse* des paupiéres est si grande que l'humeur, au lieu de se résoûdre, s'aigrit & devient purulente, ce qui arrive encore plûtôt, quand elle est *Phlegmoneuse* ou *érésipélateuse*; l'un ou l'autre de leurs superficies se pourit, s'ouvre en plusieurs endroits, & il en découle en abondance une humeur sanieuse & purulente. Quelques Auteurs apellent cette maladie *Mydesis*, nom cependant commun à de semblables pouritures des autres parties du corps.

Comme en cette rencontre l'humeur est épanchée abondamment & également entre les interstices des fibres de l'une ou l'autre paupiére, il est rare qu'elle s'amasse en un seul lieu, & forme un vrai abcez; mais à la maniére des autres œdémes, à mesure qu'elle s'aigrit, elle se pousse à la superficie, pénetre les pores de la peau qu'elle dilate en les pourrissant, éleve & sépare la surpeau, & se fait jour en dehors. Et parce que la membrane qui revêt entiérement les paupiéres, est plus mince & plus tendre que la peau qui les recouvre en dehors, & que ces pores sont plus ouverts; de-là vient que cette humeur se fait plûtôt des issuës vers la partie intérieure des paupiéres.

Toutes les grandes supurations qui sui-

vent les œdémes, menacent les parties dans lesquelles elles se font, de grande pourriture, même de gangrenne, & d'autant plus si ces parties sont déja foibles de leur nature, comme sont les paupiéres. Il y a de plus à aprehender que les matiéres qui coulent du côté du globe de l'œil, ne l'ulcérent par leur acrimonie, ou au moins ne l'enflamment.

Pour prévenir tous ces fâcheux accidens, & remédier à cette maladie, dès qu'on voit que l'œdéme ne peut se résoudre, & que l'humeur commence à s'aigrir, il faut faire quelques legeres mouchetures dans les endroits les plus déclives des paupiéres, pour la faire écouler petit-à-petit, & les en décharger plus promptement; & cependant continuer à apliquer dessus les *Fomentations fortifiantes & résolutives* décrites dans le chapitre précédent, & animées avec l'*Esprit de vin*. Et si déja l'humeur s'est fait jour, il n'est point besoin de mouchetures, elle s'écoulera assez par les passages qu'elle s'est fait, il faut seulement s'oposer aux progrès de la pourriture par l'usage d'un collyre fait *avec de la Myrrhe & de l'Aloës un scrupule de chacun, du Camphre & du Vitriol blanc huit grains de chachacun & une dragme & demie de miel Rosat*, qu'on dissoût dans *quatre onces des eaux distilées de Roses & d'Absinthe*, pour introduire souvent dans l'œil, si la matiére s'est fait jour de ce côté-là: ou bien on se sert de la teinture *de Myrrhe & d'Aloës tirée avec le vin & animée avec un peu d'es-*

prit de vin, pour en laver extérieurement les paupieres, si l'humeur a ses issuës en dehors. Et même si la pourriture est grande, on peut se servir avantageusement d'un peu *d'œgiptiac dissoût dans du vin*, pourvû qu'on se donne de garde qu'il n'en entre dans l'œil. On peut même laisser sur la paupiére un petit linge imbu de ces liqueurs, & par dessus le tout appliquer les compresses trempées dans les fomentations susdites.

Quand les paupiéres sont déchargées de toute l'humeur qui les abreuve, & que les endroits par lesquels elle s'est écoulée, sont mondifiez, on incarne & desséche les ulcéres restans, soit qu'ils soyent au dedans ou au dehors des paupiéres, avec le collyre fait avec *l'Aloës*, *l'Encens*, *la Tuthie préparée & des Trochisques blancs de Rhasis*, *un scrupule de chacun*, *dix grains de pierre médicamenteuse de Crollius & une dragme de sucre Candit*, qu'on dissoût dans *quatre onces des eaux de Roses & de Plantain* pour s'en servir comme dessus.

Si la peau qui recouvre les paupiéres, a été pourrie dans toute son épaisseur, & que la perte de la substance soit considérable, il est difficile d'empêcher qu'elle ne soit racourcie, & que l'œil ne demeure éraillé; & si la même chose arrive en la membrane de sa superficie intérieure, il est pareillement difficile d'empêcher que la paupiére ne rentre en dedans, & que les cils ne blessent le globe de l'œil. On préviendra autant qu'on le pourra ces cho-

ses, comme je le dirai au Chapitre dixiéme.

---

3. De la dureté & du schirre des Paupiéres.

CHAPITRE IX.

L'Inflammation des paupiéres causée par un sang grossier & mélancolique, lorsqu'elle est grande, & qu'elle subsiste longtems, se convertit quelquefois, mais rarement, en une espece de tumeur dure & mal circonscrite, accompagnée de rougeur & de douleur. On la nomme *Scleriasis*, ou *Durities palpebrarum*, parce qu'en effet on ne s'en aperçoit que par la dureté des paupiéres & par leur épaisseur.

Difficilement cette tumeur se guérit entiérement, subsistant même après que l'inflammation est cessée, & quelquefois aussi elle s'endurcit si fort, qu'elle passe en vrai schirre; alors sa couleur rouge se convertit en une couleur un peu livide. Quand elle est convertie en vrai schirre, elle est indolente, elle incommode cependant, parce qu'elle rend les paupiéres si pesantes, qu'elle les empêche souvent de s'ouvrir, & que quelquefois elle y provoque des fluxions qui se renouvellent de tems en tems, quand déja les malades y sont sujets de leur nature; & ces differentes fluxions la font même dans la suite dégénérer quelquefois en *cancer*.

Pour la guérir on doit dès le commencement, & si-tôt qu'on s'aperçoit de la du-

reté, se servirde fomentations émollientes faites *avec les racines & feüilles de Mauves & de Guimauves, les feüilles de Violier, de Pariétaire & de Mercuriale de chacune une demie poignée, & une demie once de graine de Lin ou de coins*, qu'on fait boüillir dans une suffisante quantité d'eau, & dans la décoction on trempe des compresses qu'on aplique chaudement sur les paupiéres, les renouvellant cinq ou six fois par jour. Après s'être servi pendant sept ou huit jours de ces fomentations, si la dureté subsiste, & que l'inflammation soit entiérement passée, on applique sur la tumeur ou le *Diachylon gommé*, ou *l'emplâtre de muccilages*, ou *celui de vigo avec le mercure*, en cas que la dureté paroisse en dehors. Et si au contraire elle paroît dans la partie intérieure des paupiéres, on ne peut se servir que des *muccilages de semences de Lin & de coins tirez avec l'eau Rose*, & dans lesquels on dissoût quelquefois *un peu de Myrrhe & de Saffran* pour introduire dans l'œil, & par dessus les paupiéres les fomentations susdites.

Si après s'être servi pendant quelque tems de ces remedes ou d'autres de semblable vertu, on s'apperçoit que la tumeur ne s'amollisse, & ne se résolve pas, ou qu'elle passe en *vrai schirre*, on en discontinuë l'usage, étant inutile de fatiguer en vain un Malade. Mais si dans la suite il se faisoit quelque nouvelle fluxion, on y remedieroit comme je l'ai dit ailleurs. Et si enfin la tumeur devenoit *chancreuse*, on

se conformeroit pour le traitement sur ce que je dirai ci-après, en parlant du *cancer* des paupiéres.

---

4. *De l'Anthrax ou Charbon des Paupiéres.*

CHAPITRE X.

IL survient quelquefois à l'une ou à l'autre paupiére, ou dans leurs environs une petite pustule rouge & fort brûlante, qui se noircit bien-tôt après, & cause une si grande inflammation, tumeur & tension aux paupiéres, qu'elles viennent d'un rouge livide, avec grande dureté & douleur tant aux paupiéres qu'à l'œil & aux parties voisines. La pustule s'agrandissant continuellement, il s'y forme un escharre dur, comme si le feu y avoit passé, & quelquefois cette pustule croît si démesurément, qu'elle consomme entiérement la paupiére où elle a pris naissance, & gâte souvent l'œil. Ce qui n'arrive point sans qu'il s'y fasse de grandes fluxions sur les parties voisines, que les glandes voisines des oreilles se tumefient, & que la fiévre ne survienne.

Nous voyons ordinairement que cette maladie n'arrive gueres que vers la fin de l'été dans le tems de la moisson, particuliérement quand les sécheresses sont très grandes. Les pauvres gens obligez à passer les jours entiérs à scier les bleds, sont sujets à être travaillez de cette maladie,

non ſeulement aux paupiéres, mais auſſi au viſage & autres parties, & croyent que cela leur vient de dormir ſur terre après leur repas.

Un ſang groſſier & brûlé, dépoüillé de ſes parties ſpiritueuſes & balſamiques, & de ſon vehicule ordinaire, eſt ſans doute la cauſe principale de cette maladie, comme il l'eſt de tous les autres charbons & de toutes les autres maladies communes de cette ſaiſon : d'où vient auſſi qu'il n'y a gueres que les pauvres mal nourris, continuellement expoſez au travail & aux injures de la ſaiſon, qui y ſoyent ſujets. Elle arrive à d'autres perſonnes, & auſſi en d'autres ſaiſons, mais cela eſt beaucoup plus rare.

Pour la cure de cette maladie, ſi-tôt que l'on voit la puſtule commencer, il n'y a point de tems à perdre pour en arrêter le progrez : il faut ſaigner le malade une fois ou deux au bras ſuivant ſes forces, lui donner des *lavemens émolliens & rafraichiſſans*, lui faire prendre des *émulſions* ou *des juleps rafraichiſſans* deux ou trois fois par jour, & lui preſcrire ſur tout un bon régime de vivre tendant à même fin.

Sur la partie malade il faut apliquer dans le commencement des compreſſes trempées dans *les muccilages de ſemences de coins & de Pſyllium*, tirez avec *les eaux de roſes & de Plantain*, mêlez avec parties égales *de lait de femme ou de vache*, que l'on renouvelle ſouvent. Ou ſe ſervir de même *des eaux de roſes & de plantain*, dans quatre

onces desquelles on fait fondre *un scrupule de sel de saturne & autant de nitre purifié.*

Si l'inflammation ne s'apaise pas, & qu'au contraire on la voye augmenter, que la pustule noircisse, & que l'escharre se forme, on le fend & coupe avec la lancette, & on le lave avec la lotion faite avec un peu *d'œgiptiac* dissoût dans *le vin & dans l'eau de vie.* Si même la tumeur est grande, & que la rougeur soit pourprée ou obscure, on fait avec la lancette plusieurs mouchetûres sur toute la partie tuméfiée, principalement aux environs de l'escharre, laissant fluer le sang à volonté: ensuite on lave le tout avec *la lotion susdite* pour empêcher les mouchetûres de se fermer si-tôt, afin que les sérosités âcres & malignes qui abbreuvent la partie, puissent s'écouler; puis on aplique un cataplasme fait avec *les farines de féves, d'orobe & de ségle, les poudres d'absinthe & de scordium, & de fleurs de camomille & de melilot*, parties égales de chacune, qu'on fait boüillir dans *le vin & le miel*, & dans quatre onces de ce cataplasme on mêle *une demie once ou environ de myrrhe pulverisée.* On en renouvelle l'aplication deux ou trois fois par jour.

Si l'escharre s'étend, & devient plus épais, on l'incise de rechef, & on le touche *avec l'esprit de vitriol ou de celui de souffre*, ou bien *avec l'eau de sublimé* qui est encore plus spécifique pour arrêter le progrés de ces sortes d'escharres. Elle se fait *avec une demie dragme de sublimé corrosif* réduit en

poudre, que l'on met dans une phiole dans laquelle on verse *deux onces*, plus ou moins, suivant qu'on la veut rendre plus forte ou plus foible, *d'eau de pluïe ou d'eau de plantain*, & que l'on fait ensuite digerer sur les cendres chaudes, jusques à ce que *le sublimé* soit dissoût: on doit se donner de garde en touchant l'escharre avec ces remedes, qu'il n'en coule dans l'œil, quoique les paupiéres soyent fermées. Si les mouchetûres se sont refermées, on les renouvelle, & on les lave comme dessus, apliquant ensuite le cataplasme susdit.

Nos Chirurgiens de campagne qui voyent de tems en tems quelques-unes de ces maladies, & qui en sçavent par expérience les mauvaises suites, ne se contentent pas des mouchetûres, ils font des scarifications en forme, sans se mettre en peine de la difformité qu'elles causent. Il est vrai qu'elles arrêtent plûtôt le progrés de la maladie, en évaçuant plus promptement le sang & les sérosités malignes qui abbreuvent les paupiéres; mais on ne les doit pas faire sans grande nécessité, parce qu'elles sont cause que la peau des paupiéres se retire davantage, ce qui rend l'œil trop défiguré. D'ailleurs il est rare qu'on n'arrête pas tous ces fâcheux symptomes par les remedes ci-dessus, sans qu'on soit obligé d'en venir aux scarifications.

L'escharre étant arrêté & terminé, on avance sa chûte avec le digestif fait *avec le jaûne d'œuf, le miel rosat, un peu de saffran en poudre & la poudre de myrrhe*, mêlez

enſemble, dont on couvre un plumaceau qu'on applique ſur l'eſcharre & par deſſus le cataplaſme ſuſdit, que l'on continuë juſques à ce que les paupiéres ſoyent preſque reduites dans leur état naturel.

Quand l'eſcharre eſt ſéparé, on mondifie & cicatriſe l'ulcére reſtant à la maniére des ulcéres des autres parties molles de notre corps : obſervant ſeulement que, comme il y a perte de ſubſtance dans la peau de la paupiére, la cicatrice qui ſurvient, la rétrécit beaucoup & la fait renverſer ; ce qu'on doit éviter le plus qu'on peut, en tenant la peau de la paupiére étanduë. Et pour cet éfet, en panſant le malade, on lui fera fermer l'œil, & par deſſus les remedes appliquez ſur l'ulcére mondifié & prêt à ſe cicatriſer, on mettra un emplâtre adhérent, comme celui *de diapalme ou autre ſemblable diſſoût avec un peu de Térébenthine*, qui couvrira non ſeulement les deux paupiéres, mais auſſi un peu du front & de la joue, y faiſant ſeulement une petite échancrûre à l'endroit du grand angle, afin que les humidités ou la chaſſie puiſſent s'écouler, continuant à mettre un ſemblable emplâtre juſques à ce que l'ulcére ſoit entiérement cicatriſé ; & par ce moyen on empêchera l'œil de s'ouvrir, & la peau de la paupiére de ſe tant rétrécir.

Il eſt cependant bien dificile d'empêcher que l'œil ne demeure éraillé, & même il eſt impoſſible qu'il ne le ſoit, quand l'eſcharre a été grand, ou qu'il s'eſt formé vers le bord des paupiéres.

Comme dans la violence de la fluxion les paupiéres ſont toujours fermées, ſans qu'on les puiſſe ouvrir, on ne peut rien mettre dans l'œil pour en adoucir la douleur : ainſi il faut ſe contenter à chaque panſement de nettoyer la chaſſie qui s'amaſſe vers le grand angle ou ailleurs, avec des eaux ophthalmiques.

---

5. De l'Orgeolet, de la Grêle, & de la Pierre ou Gravelle des Paupiéres.

CHAPITRE XI.

1. *De l'Orgeolet.*

L'*Orgeolet* ou *Orgueil* (a) eſt une petite tumeur longuette, à peu près de la figure & de la groſſeur d'un grain d'*Orge*, qui naît pour l'ordinaire à l'extrémité de la paupiére ſupérieure près ou entre les cils, & plus rarement dans les autres endroits de cette paupiére ou à la paupiére inférieure, dont la matiére qui s'amaſſe par congeſtion, eſt renfermée dans une petite membrane, & qui dificilement ſuppure, étant en quelque façon de la nature *des Atheromes*.

Ces petites tumeurs ne cauſent pas grande incommodité aux malades qui les portent quelquefois fort long-tems ſans s'en plaindre, à moins qu'elles ne s'échauffent,

(a) *En Grec* CRITHE. *En Latin* HORDEOLUM.

alors elles causent un peu de douleur ; mais aussi quand cela arrive, elles grossissent un peu plus, & s'ouvrent quelquefois d'elles-mêmes.

Il s'en rencontre quelques-unes qui se dissipent, & qui renaissent ensuite quelque tems après : quelquefois aussi qu'en les échauffant à force de les froter, quand elles commencent à naître, & apliquant ensuite dessus quelques *Emplâtres émolliens & résolutifs*, on les dissipe entiérement.

Pour guérir l'*Orgeolet*, quand la tumeur n'est pas encore meure, on aplique dessus *un petit emplâtre de Galbanum*, ou *d'Amoniac*, ou *de Diachylon avec les Gommes*, ou autre semblable pour l'amollir & supurer ; & ensuite on l'ouvre selon sa longueur avec la pointe de la lancette, on en exprime l'humeur, & on introduit dans l'ouverture un peu *de miel rosat*, & par dessus on met *un petit emplâtre de Diachylon*.

Si on doute que la petite membrane qui renferme la matiére, ne soit pas consommée par la supuration naturelle, ou excitée par les emplâtres ci-dessus, ce qui est cependant assez rare, quand la supuration est faite : on touche le dedans de l'ulcére avec *un petit morceau pointu de Pierre infernale* attaché au bout des petites pincettes, ou au bout d'un porte-craïon ; ou bien avec un pinceau très délié, trempé dans un peu d'*esprit de Vitriol*, on touche de même le fond de l'ulcére, que l'on panse au reste comme dessus jusques à parfaite guérison.

Quelques Auteurs croyent que la matiére de l'*Orgeolet* peut par son séjour altérer ce petit cartilage membraneux qu'on nomme *Tarse*, ce que je n'ai point encore vû, quoique j'en aye traité de bien vieux; & quand cela arriveroit, il ne seroit pas nécessaire de racler ce qui seroit gâté, comme ils le conseillent, pouvant se mondifier avec le *miel rosat* seul, ou mêlé avec un peu *de poudre de Myrrhe*.

Quand l'*Orgeolet* s'engendre vers le milieu de la paupiére supérieure, quoique rarement, il devient plus long & un peu plus gros, & se guérit comme dessus, & même plus aisément, parce qu'on y peut mieux contenir les remedes.

2. *De la Grêle.* (a)

La Grêle des paupiéres est une autre petite tumeur ronde, mobile, dure, blanche & en quelque façon transparente, ressemblant assez à *un grain de Grêle*, qui s'engendre également dans les deux paupiéres. Elle difére de l'*Orgeolet* par sa figure ronde, sa transparence & sa mobilité.

Il y a de deux sortes de Grêle, une *grosse* & l'autre *petite*, qui occupent ou la superficie extérieure des paupiéres, ou leur superficie intérieure. *La grosse* est le plus souvent unique, & *la petite* paroît comme plusieurs petits grains dispersez en diférens endroits de la paupiére. L'une &

(a) *En Grec* CHALAZEON. *En Latin* GRANDO.

l'autre contiennent une humeur un peu dure, qui par sa blancheur, sa transparence & sa consistence ressemble à un blanc d'œuf desséché.

De plus *la grosse* qui imite quelquefois une petite féve en grosseur, fait de la douleur, lorsqu'on la presse rudement, & d'ailleurs elle incommode par sa grosseur; & *la petite* au contraire n'en fait point, & incommode très peu, si long-tems qu'on la porte, hors celle qui est en la partie intérieure des paupiéres, quand elle est très superficielle.

On propose des remedes pour amollir *la Grêle*, mais ils sont inutiles, & si on la veut guérir, il faut avoir recours à l'opération qui se fait ainsi.

Ayant situé commodément le malade: quand la Grêle est à la superficie intérieure de l'une ou l'autre paupiére, on prend avec deux doigts la paupiére près des cils, on la renverse en sorte qu'on puisse bien voir les grains qu'on veut ôter, on fait avec la pointe de la lancette une petite incision sur la Grêle, selon la hauteur de la paupiére supérieure, quand c'est en cette paupiére que la Grêle se rencontre, & quand c'est en la paupiére inférieure, on la fait selon la longueur, pénétrant jusques au grain, & avec une petite curette on fait sauter le grain. Et s'il y en a plusieurs, on fait la même chose à chacun grain; puis on met dans chaque ouverture *un peu de miel rosat*, & dans la suite on introduit dans l'œil quelques goutes d'un col-

lyre fait *avec un gros de miel rosat, un scrupule de Myrrhe & huit grains de Saffran*, qu'on dissoût dans *deux onces d'eau de Plantain*, & qu'on continue jusques à parfaite guérison.

Et quand elle est àla superficie extérieure de l'une ou l'autre paupiére, on étend avec les doigts la peau de la paupiére d'un angle à l'autre, afin d'affermir la Grêle, sur laquelle on fait une petite incision, selon la longueur de la paupiére & de l'étendue du grain que l'on fait sortir comme dessus; apliquant de même dans l'ouverture *un peu de miel rosat*, & par dessus *un petit emplâtre de diachylon*, procédant au reste comme je l'ai dit en parlant de la cure de l'*Orgeolet*.

J'ai déja donné la raison pour laquelle les incisions des parties intérieures des paupiéres se doivent faire selon leur longueur, c'est-à-dire, d'un angle à l'autre. Par une semblable raison les incisions intérieures de la paupiére supérieure se font de haut en bas, pour s'empêcher de couper de travers les fibres de l'aponévrose du muscle releveur de cette paupiére. Et celles que l'on fait à la partie intérieure de la paupiére inférieure, se font à l'ordinaire selon sa longueur, parce que cette paupiére n'a point d'autre muscle que l'orbiculaire.

3. *De la Pierre ou Gravelle.*

Il arrive encore à la partie exterieure ou intérieure des paupiéres une autre petite tu-

meur blanche, raboteuse, plus dure & plus calleuse que les précédentes, dont l'humeur renfermée ressemble en consistence ou à *du Tuf*, (a) ou à *de la Pierre ou Gravelle*, (b) & qui ne difére de la *Grêle*, qu'en ce que celle-ci est une tumeur unique, qu'elle est plus dure, & qu'elle est raboteuse, car pour le reste elle est assez semblable à la *Grêle*: on la traite aussi de même tant pour l'opération que pour les remedes.

Ces trois especes de tumeurs aprochent si fort les unes des autres, que si on n'y prend bien garde de près, il est aisé de prendre souvent l'une pour l'autre, principalement quand la seconde & la troisiéme se trouvent près des cils, on les prend souvent pour l'*Orgeolet*. Ce ne seroit pas à la vérité une grande faute de s'y tromper, puisqu'elles sont produites par les mêmes causes, qu'elles ne different entr'elles que par le plus ou le moins d'endurcissement de leur matiére, & que pour les guérir, on tient le même chemin, soit pour l'opération, soit pour les remedes. Cependant pour l'honneur de la profession, il est toujours plus avantageux de qualifier juste la maladie que l'on veut traiter. On ne se trompera pas en celles-ci, si on considére les diférences essentielles énoncées en chaque description.

Il se forme encore aux paupiéres *des petites pustules purulentes*, sans malignité, qui pour naître près ou entre les cils sont quel-

(a) TOPHUS *en Latin*. POROSIS *en Grec*.
(b) *En Latin* LAPIS. *En Grec* LITHIASIS.

quefois prises pour l'*Orgeolet*, mais à tort, n'en ayant aucunes marques. Ce ne sont que *Pustules communes* qui supurent, & s'ouvrent promptement, & guérissent de même, souvent sans remedes, ou si on s'en sert, on n'employe que quelques *petits emplâtres de Diachylon simple ou de Diapalme*, ou d'autres emplâtres communs.

---

6. De l'Athérome, du Stéatome & du Méliceris des Paupiéres.

CHAPITRE XII.

OUtre ces petites tumeurs décrites dans le chapitre précédent, il en naît encore d'autres plus grandes dont l'humeur qui s'amasse par congestion, est lente & épaisse, & est renfermée dans une membrane ou Kist, & sont proprement de véritables *Athéromes*, *Stéatomes & Méliceris*.

Tous les sucs impurs qui s'amassent par congestion entre les interstices ou dans les petites cavités des parties, par leur long séjour s'y fermentent diversement, & se convertissent en differens corps étrangers, suivant qu'ils sont plus ou moins chargez de parties salines, fixes & grossiéres, & mélangez avec le suc nouricier des parties. Ils ne produisent pas un vrai pus, parce que ne s'amassant que petit-à-petit, leur fermentation est fort lente, & ne se fait que de tems en tems : de telle sorte qu'à mesure qu'un nouveau suc aborde, celui

qui avoit précédé, se trouve déja dépoüillé de ses parties les plus subtiles & actives qui se sont évaporées au travers des pores des parties, & converti en quelque autre chose diférente d'un vrai pus. Ainsi les tumeurs produites de cette maniére ne supurent point, si par un dépôt plus promt des humeurs nouvelles n'y abordent dans une quantité suffisante pour y exciter une promte fermentation, & remettre en mouvement les matiéres déja coulées, comme on le voit dans toutes les tumeurs qui se font par congestion, qui ne supurent jamais d'elles-mêmes, sans qu'il s'y fasse une nouvelle fluxion, ce qu'on connoît par l'augmentation promte de la tumeur, par l'inflammation & par la douleur: ou si par l'aplication des remedes chargez de parties fort volatiles, pénétrantes & incisives, on ne met ces matiéres paresseuses en mouvement, suposé qu'elles n'ayent pas encore acquis un degré de consistence capable de résister à l'action de ces remedes.

C'est ainsi qu'on peut concevoir pourquoi dans ces petites tumeurs décrites dans le chapitre précédent, on rencontre tantôt une matiére molle, tantôt une plus solide & ressemblant à un blanc d'œuf desséché, & tantôt une autre qui a la dureté du *Tuf* ou de la *Pierre*: pourquoi dans l'*Athérome* la matiére est semblable à de la boüillie, dans le *Stéatome* à du suif ou à de la graisse, & dans le *Méliceris* à du miel; & pourquoi dans d'autres tumeurs on trouve d'autres matiéres plus étrangé-

res

res ou diversement mêlangées.

Les *Athéromes*, *Stéatomes & Méliceris* qui se forment aux paupiéres, étant semblables aux autres tumeurs de cette nature qui viennent dans les autres parties du corps, ils sont si aisez à distinguer des autres tumeurs de diférente espece, qu'il n'est pas nécessaire d'en marquer ici les signes ; mais pour les distinguer entr'eux, il est assez dificile avant qu'ils soient ouverts, & que l'on voye les matiéres.

A l'égard du prognostic qu'on en peut faire, je dirai que ces tumeurs ne peuvent que beaucoup incommoder par la tension & la pesanteur qu'elles causent aux paupiéres, & le relâchement qui en peut arriver ; & que si elles sont grandes, il sera très dificile de les guérir sans qu'il en reste quelque diformité considérable.

Ainsi pour leur cure on doit dès le commencement, & quand elles sont encore petites, tâcher de les résoudre, ou au moins de les disposer à supuration par le moyen des *Cérats*, *Emplâtres* & autres remedes *émolliens & résolutifs*, tel qu'est, par exemple, le *Cérat* fait avec *une demie once de Gomme Amoniac dissoute dans le Vinaigre & passée, deux gros de Cire neuve & une once de moëlle de veau*, fondues & dissoutes ensemble ; ou l'emplâtre suivant.

On prend *une demie once de Gomme Amoniac de la plus pure*, qu'on met dans le petit mortier chauffé, & avec le pilon pareillement chauffé on la triture jusques à ce qu'elle soit amollie, on y ajoute en-

suite *une once de poix noire* que l'on triture de même, puis on y mêle *deux gros de fleur de Souffre*, pour en faire une masse d'emplâtre dont on étend un peu sur du linge ou de la peau, & qu'on aplique sur la tumeur. On peut aussi se servir efficacement de l'emplâtre *Oxicroseum*, ou *du Diachylon avec les Gommes*, ou de l'emplâtre *de Vigo avec le Mercure*.

Si par ces remedes ou autres la tumeur ne se résoût pas, & qu'au contraire elle s'échauffe & s'amolisse, ou s'il y a déja long-tems qu'elle dure, & qu'elle soit grosse, il est inutile de tenter sa guérison par les remedes, on doit en venir à l'opération.

Quelques Auteurs conseillent d'inciser en long des paupiéres la peau qui recouvre la tumeur, & quand elle est bien découverte, de passer au travers une éguille enfilée, pour, en tenant les deux extrémités du fil, élever la tumeur d'une main, & de l'autre main avec la pointe du scalpel la séparer doucement de la paupiére, en sorte qu'on l'enléve entiérement avec son Kist. Cela est fort aisé à dire à un Théoricien qui n'a jamais mis la main au scalpel, mais très dificile à exécuter. Si la paupiére étoit stable, & qu'elle eût beaucoup d'épaisseur ; ou si d'ailleurs le Kist qui renferme la matiére de l'athérome, ne tenoit aux parties voisines que par quelques fibres membraneuses & délicates, ou par quelques petits vaisseaux, comme il arrive à deux ou plusieurs muscles qui se touchent, cela se pourroit : mais il n'en

eſt pas de même, cette membrane n'étant autre choſe qu'un composé des fibres membraneuſes, ou plûtôt que la membrane même des parties entre leſquelles la matiére de l'athérome a commencé de s'épancher, qui s'eſt étendue, épaiſſie & endurcie, à meſure que le ſuc nouricier s'y eſt épanché & amaſſé, elle ſe trouve intimement unie aux parties voiſines, en telle ſorte qu'on ne l'en peut ſéparer ſans les intereſſer. Et comme cette union eſt d'autant plus forte, que les parties ſont plus privées de graiſſe, comme on le remarque dans les diverſes opérations que l'on fait pour ſéparer de ſemblables tumeurs en d'autres parties; il ſeroit très dificile, pour ne pas dire impoſſible, de ſéparer un Athérome ou une autre ſemblable tumeur qui ſeroit dans la paupiére, ſans endommager conſidérablement le muſcle orbiculaire ou d'autres parties, ou même ſans percer entiérement la paupiére, vû qu'elle eſt privée de graiſſe, qu'elle a fort peu d'épaiſſeur, & qu'elle eſt fort mobile. Pour donc éviter ces accidens, voici comme on doit agir.

On ouvre la tumeur ſelon ſon étendue avec la lancette, faiſant l'inciſion ſuivant la longueur de la paupiére, on fait enſuite ſortir la matiére le plus qu'on peut; puis éloignant avec deux doigts les lévres de la playe, on touche le fond avec *la Pierre Infernale* ou avec *l'eſprit de Vitriol*, comme je l'ai dit ci-devant: on couvre après l'ouverture d'un petit plumaceau ſec & d'un

petit emplâtre *de Diapalme dissout avec l'huile rosat*, & sur tout l'œil on met un *défensif*, une compresse & le bandage ordinaire.

Dans le second pansement on trouve l'ouverture diminuée en grandeur, & le Kist si resserré, que le fond paroît fort superficiel : on y introduit avec un petit pinceau un peu *d'œgyptiac mêlé avec partie égale de supuratif* pour l'affoiblir, & dans cet état & pour la petite quantité qu'il en reste dans le vuide, il ne sert que pour mondifier un peu fortement. Dans les autres pansemens, quand la supuration commence à se faire, & que l'ulcére se mondifie, on juge si le Kist est suffisamment consommé, ce qu'on connoît par sa couleur vive ; s'il ne l'est pas, on le touche encore comme dessus, ou on y introduit un peu *d'œgyptiac* ou autres *Cathérétiques* doux ; & quand on voit qu'il l'est assez, on acheve de guérir l'ulcére par les remedes ordinaires.

On ne doit point craindre que la *Pierre Infernale* ou *l'esprit de Vitriol* pénétrent trop profondément. Comme ces remedes ne séjournent pas, ils n'enlevent qu'une petite superficie. D'ailleurs quand la tumeur est vuide, le Kist en se resserrant, acquiert d'abord un peu plus d'épaisseur que ces remedes ne peuvent enlever d'un premier coup. Il n'est pas même nécessaire de le consommer entiérement, pourvû qu'on emporte sa superficie intérieure, il suffit ; le reste se diminue si fort par la supuration, qu'il ne s'y peut plus faire d'amas de nouveau. J'ai

guéri plusieurs tumeurs semblables suivant cette méthode, sans qu'il soit arrivé aucune récidive; & entre autres un *Athérome* qui étoit gros comme le pouce, quoiqu'il soit rare d'en voir de cette grosseur aux paupiéres.

---

7. De l'Hydatis des Anciens, ou tumeur adipeuse des Paupiéres.

CHAPITRE XIII.

Ce terme d'*Hydatis* semble d'abord signifier simplement une petite vessie superficielle pleine d'eau, suivant l'usage ordinaire, & comme on apelle les petites tumeurs remplies de serosités qui se font sous l'épiderme, ou celles qui se font à la superficie des parties intérieures du corps. Ce n'est pas cependant ce que nos Auteurs entendent par ce terme à l'égard des paupiéres.

Paul, *livre 6. chap.* 14. dit que c'est une substance grasse & contre nature, couchée sous la peau de la paupiére supérieure. Qu'en quelques-uns & particuliérement aux enfans qui sont fort humides, cette substance croît, & cause plusieurs accidens fâcheux; qu'elle charge l'œil, excite des fluxions & des inflammations qui sont plus violentes le matin, d'où vient que les malades ne peuvent voir le grand jour, & que l'œil leur tremble & pleure; que les paupiéres semblent être enflées au dessous

des ſourcils, & qu'elles ne peuvent ſe relever, quand il eſt beſoin d'ouvrir l'œil; & qu'enfin lorſqu'on les comprime avec les doigts écartez, ce qui eſt au milieu, s'enfle.

Que pour guérir cette maladie par l'opération, ayant ſitué commodément le malade, on preſſe la paupiére avec le doigt indice & celui du milieu un peu écartez, pour ramaſſer au milieu toute la ſubſtance graſſe, pendant qu'un ſerviteur de bout derriére le malade lui ſoutient la tête, & de ſes doigts poſez ſur le milieu du ſourcil, ſouleve doucement la paupiére, on fait avec une lancette une inciſion de travers en la paupiére, (*cela ſe doit entendre eû égard à toute la face, c'eſt-à-dire, ſelon la longueur de la paupiére*) qui ne ſoit pas plus grande que celle d'une ſaignée, & qui ne pénetre que la peau ou juſques à la ſubſtance graſſe, ſe donnant de garde de pouſſer plus avant, de crainte de bleſſer les muſcles de la paupiére, même de la percer entiérement, & d'offenſer la cornée: l'inciſion faite, ſi l'*Hydatis* paroît, on la tire, ſinon on augmente doucement l'inciſion, & l'*Hydatis* ſe préſentant, avec les doigts envelopez d'un linge uſé on la prend, & la remuant de çà & de-là, & quelquefois en la tournant, on l'arrache. Puis on aplique des linges trempez dans *de l'eau & du vinaigre*, que l'on contient avec un bandage convenable. Il ajoute que quelques-uns jettent dans l'ouverture avec le bout de l'éprouvette *du Sel broyé*, afin que s'il reſte quelque choſe de l'*Hydatis*, elle ſoit

consommée; & qu'au second pansement, s'il n'y a point d'inflammation, on aplique des collyres en forme de liniment, ou du *Lycium*, ou du *Glaucium*, ou du *Saffran*, & s'il y en a, outre ces collyres on se sert des cataplasmes ou autres remedes propres à l'apaiser.

Celse, *livre 7. chap. 7.* décrit diféremmenť cette maladie, disant qu'il vient en la paupiére supérieure des vessies grasses & pesantes qui l'empêchent de s'ouvrir qu'avec peine, & qui provoquent une fluxion de pituite legere & subtile (*il entend un larmoiement d'humeurs séreuse*) & que pour l'ordinaire cette maladie arrive aux enfans.

Pour l'opération il agit comme Paul: il dit seulement de plus, qu'il faut se donner de garde de blesser la vessie qui renferme l'humeur, & qu'ainsi entiére on l'arrache aisément; mais que, lorsque la vessie est incisée & l'humidité épanchée, il est bien difficile; & que si cela arrive, il y faut appliquer des remedes suppuratifs.

Aëce appelle simplement cette maladie *une tumeur de l'œil*, & dit que sa cause vient d'une fluxion d'humeur aqueuse; que ses signes sont l'enflûre & l'élévation de la paupiére qui est décolerée, pesante & difficile à remuer; qu'elle est quelquefois pâle & quelquefois si relâchée que son bord descend plus bas que le noir de l'œil, avec une tumeur lâche qui obéït & se perd, quand on la presse du doigt, & soudain retourne, comme il arrive aux tumeurs venteuses; & que toutefois pour l'ordi-

naire elle est sans douleur & de même couleur que l'habitude naturelle. Cet Auteur la guérit sans Chirurgie, par *abstinence*, *clysteres*, *masticatoires*, *fomentations*, *onctions*, &c.

Nos Modernes qui ont écrit de cette maladie, ont tissu leurs chapitres du texte de ces Auteurs que je viens de rapporter : d'où vient que les descriptions qu'ils ont faites de cette maladie, sont si confuses qu'il est difficile de connoître ce qu'ils ont voulu enseigner. En effet, que peut-on juger d'une description composée de trois descriptions, & plus même, aussi dissemblables, & à quoi s'en tenir ?

Pour moi, comme je ne sçaurois écrire d'une maladie que je ne connois point, & qui ne m'est point tombée en pratique, j'ai mieux aimé rapporter en abregé & séparément les differens textes des Auteurs qui en ont fait une description plus exacte, afin de pouvoir au moins faire connoître ce qu'ils ont entendu par *Hydatis*.

Par la description de Paul, c'est un amas d'une graisse fort humide, puisque la pressant avec deux doigts écartez, ce qui est au milieu, s'enfle, & qu'elle est capable d'exciter tous les symptomes rapportez. Il y a apparence qu'il n'a pas crû qu'elle fût recouverte d'une membrane, puisqu'il n'avertit pas de se donner de garde de la blesser dans l'opération, mais seulement d'offenser les muscles ou de percer la paupiére & de blesser l'œil ; & elle doit selon lui être fort fibreuse, puisque pour la tirer

il enseigne de la prendre avec les doigts, & de l'ébranler de çà & de là & en tournant. J'avoue que je n'ai point encore vû de semblable maladie; mais que si la description que Paul en fait est vraie, & si cette maladie se rencontre quelquefois en pratique, je dis que l'opération qu'il propose, est assez juste, & qu'on la peut pratiquer.

Par celle de Celse, c'est un amas d'humeur dans une vessie ou Kist particulier: ce qui a fait conjecturer à quelques-uns qu'il entendoit par *Hydatis* un *Atherome*: cela peut être; mais cet *Athérome* seroit de la nature de ces *faux Athéromes*, qui ne renferment qu'une humeur claire, glaireuse ou onctueuse, comme on en rencontre souvent de semblables en d'autres parties. Et quand cela seroit, sa membrane ne quitteroit pas si aisément, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent; & pour en faire l'opération, il faudroit suivre la méthode que j'ai proposée dans ledit chapitre.

Et enfin selon la description d'Aëce, l'*Hydatis* ne semble être autre chose qu'un *œdéme* de la paupiére dont j'ai parlé cidevant; & en ce sens il a eu raison de ne point proposer d'opération, cette maladie se pouvant guérir par les remedes. J'ai vû souvent de semblables œdémes, & qui sont même fort communs non seulement aux enfans, mais aussi aux personnes plus âgées, que j'ai guéri comme je l'ai dit au chapitre septiéme.

8. *Des Verruës des Paupiéres.*

CHAPITRE XIV.

LEs *Verruës* qui sont des petites excroissances, ou des petites tumeurs charnuës qui s'élevent au dessus de la peau; & dont la cause est semblable à celle de toutes les autres excroissances charnuës, attaquent les paupiéres comme beaucoup d'autres parties du corps. Elles naissent ou sur leur superficie extérieure, ou sur l'intérieure, ou sur leurs bords.

Celle qui a la base ou racine grêle & longue, & une tête plus large & de mediocre grandeur, (*a*) vient le plus souvent sur la superficie extérieure ou au bord des paupiéres. C'est la premiére espece de *verruë pendante.* (b)

Celle qui est appellée *Thymale*, (c) à cause qu'elle ressemble en figure & en couleur à la tête du vrai thym blanc de Candie, ou *verruë porrale*, pour sa ressemblance à la tête d'un porreau, seconde espece de *verruë pendante*, est une petite éminence charnuë pareillement étroite, mais plus courte par le bas & large par le haut, âpre, inégale ou crevacée par dessus, de couleur blanchâtre ou rougeâtre, & sans

(a) *Elle est apellée* ACROCHORDON.
(b) VERRUCA pensilis.
(c) THYMUS.

douleur, quand elle eſt benigne; & quand elle eſt maligne, cette éminence eſt plus grande, plus dure, plus âpre, de couleur livide, ſanieuſe, douloureuſe & s'irritant, quand on la touche, ou qu'on y applique des remedes. Elle ſe forme plûtôt en la partie intérieure des paupiéres, & quelquefois auſſi en l'extérieure. Quand cette verruë eſt petite, elle retient le nom de *Thymale*; & quand elle eſt fort grande, on l'appelle *un Fic*, (a) à cauſe de ſa reſſemblance à une figue.

Et celle qui eſt à baſe large, (*b*) qu'on peut apeller *Fourmilliere*, (c) parce que par le grand froid elle cauſe des douleurs qui imitent les picotemens des fourmis, eſt une éminence de la peau peu élevée, ayant la baſe large & qui diminuë vers le haut, qui eſt calleuſe, quelquefois noirâtre & le plus ſouvent rougeâtre ou blanchâtre, ou de la couleur de la peau, & qui a pluſieurs petites éminences ſemblables aux petites éminences ou aux grains d'une meure, d'où vient qu'on l'apelle auſſi *meurale* ou *morale*. Elle vient plus ordinairement en la partie intérieure des paupiéres. Voilà les trois eſpeces de verruës qui arrivent le plus communément en ces parties. Je n'ai raporté leurs differens noms, qu'afin qu'on les puiſſe re-

(a) FICUS *en Latin*. SYCOSIS *en Grec*.
(b) VERRUCA ſeſſilis.
(c) MYRMECIA *des Grecs*. Et FORMICA *des Latins*.

connoître dans les Auteurs.

Quand ces verruës ſont au dehors ; elles ſont plus ſéches, plus fermes, moins ſujettes à ſaigner, quoique crevaſſées, & ſouvent elles ſont preſque de la couleur de la peau, particuliérement quand elles ne ſont pas chancreuſes ; & quand elles ſont à la ſuperficie intérieure des paupiéres, elles ſont humides, mollaſſes, ſujettes à ſaigner pour le moindre attouchement, même à être purulentes, quoique non malignes, à cauſe qu'elles s'échauffent & s'ulcerent aiſément pour l'humidité du lieu & le frotement fréquent des paupiéres; leur groſſeur le plus ſouvent n'excede pas celle d'un pois, & leur couleur eſt ordinairement d'un rouge blanchâtre, à peu près comme ces chairs fongueuſes qui naiſſent dans les ulceres.

Les *verruës pendantes*, quoiqu'étroites par le bas, ont des vaiſſeaux à leur baſe qui les abreuvent, & qui ſont ſi conſiderables, eû égard à leur peu de volume, que lorſqu'on les extirpe, il en ſort du ſang aſſez abondamment. Quelquefois elles tombent, ſe diſſipent & ſe guériſſent d'elles-mêmes, particuliérement celles qui viennent en la partie intérieure des paupiéres, qui renaiſſent auſſi aſſez ſouvent ; quelquefois même les unes & les autres s'enflamment, ou s'abſcedent en leur tête ou s'ulcerent ; & quelquefois auſſi après être tombées, abſcedées ou ulcerées, leur racine reſtante ſe groſſit inſenſiblement, & ſe convertit en une tumeur ſchirreuſe ou chancreuſe.

La premiére espece, quand on la tranche, ne laisse aucune racine, & par conséquent ne revient point; & la seconde espece, à cause d'une petite racine ronde & quelquefois filamenteuse, qui reste enfoncée dans la chair, est sujette à germer de nouveau, à moins qu'on ne consomme cette petite racine.

Les verruës à base large rarement guérissent, si on ne les panse, & même souvent on ne les peut dissiper; & quand leur base est fort large, on ne les peut couper sans qu'il y reste un grand ulcere dont les suites seroient fâcheuses : c'est pourquoi on ne coupe que celles dont la base n'a pas plus d'étenduë que leur corps.

Celles qui sont malignes & chancreuses, ne guérissent point par les remedes, & il est très rare qu'elles guérissent par l'opération, quand leurs racines sont grosses & dures, & qu'elles rampent en plusieurs endroits de la paupiére, à moins qu'on n'emporte la piéce qui les contient, encore cela est-il fort suspect.

On dissipe ou emporte les verruës des paupiéres par les remedes ou par l'opération. Les remedes ne conviennent qu'aux verruës de leur superficie extérieure, l'œil ne pouvant souffrir de tels remedes, si on vouloit s'en servir pour les verruës intérieures. Et l'opération convient également aux extérieures & aux intérieures.

Les remedes dissipent & emportent les verruës, en desséchant & absorbant l'humeur qui les nourrit, ce qui fait qu'el-

les s'atrophient ensuite & s'évanoüissent. Et de ces remedes les uns agissent si lentement, qu'à peine s'aperçoit-on de leurs effets, d'où vient qu'on dit qu'ils agissent par une propriété occulte, comme *le suc laiteux de Pissenlit*, *le suc de Chicorée verrucaire*, *de Geranium Robertianum*, *de Pourpier*, *de Millefeuille*, &c. & les autres agissent plus puissamment, comme *le suc de racines de grande Chélidoine*, *la poudre de Sabine*, &c. On doit préférer ces derniers aux autres ; & pour s'en servir pour les paupiéres, on doit incorporer *la poudre de Sabine avec un peu de miel*, pour en oindre les verruës trois ou quatre fois par jour ; ou les oindre de même *du suc de Chélidoine*, jusques à ce qu'elles disparoissent. Mais on les détruit plus promptement *par les remedes caustics*, comme en les touchant legerement avec *l'eau forte*, *l'esprit de vitriol*, *l'eau de sublimé*, décrite au chapitre 10. que l'on rend plus forte, s'il en est besoin, ou celle-ci.

Prenez *du Verdet*, *de l'Alum & du sel commun une dragme de chacun*, *du vitriol Romain & du sublimé corrosif de chacun une demie dragme* ; pilez ces choses, & les faites boüillir dans *quatre onces d'eau de pluye ou d'eau de plantain* : filtrez la liqueur, & la conservez dans une phiole pour vous en servir comme dessus. Prenant garde qu'il n'entre d'aucuns de ces remedes dans l'œil.

L'opération qui est le plus sûr moyen & le plus prompt pour emporter les ver-

ruës considérables des paupiéres, soit extérieures ou intérieures, se fait en deux maniéres, ou en les liant, ou en les coupant. La ligature convient aux deux especes de verruës pendantes, quand elles sont en dehors des paupiéres, ou à leurs extrémités : on les lie d'un nœuf de Chirurgien, le plus près de la peau qu'on peut, avec un fil de soye ou de lin ; ce nœud se fait en passant deux fois l'extrémité du fil par l'anneau qu'on forme d'abord, & par ce moyen on le serre, quand on veut, de jour à autre, jusques à ce que la verruë soit tombée. S'il reste quelque petite racine, on la consomme en la touchant avec quelques-unes *des eaux caustiques* susdites, pour empêcher qu'elle ne repullule ; ensuite on desséche l'ulcere restant ou avec *l'onguent de Tuthie*, ou quelque *collyre désiccatif*.

La ligature ne se pratique point pour les intérieures, par ce que le fil seroit un corps étranger qui incommoderoit trop l'œil : ainsi on les coupe. Et pour ce faire, on prend avec le pouce & le doigt indice de la main gauche le bord de la paupiére, on la renverse, & avec des ciseaux qu'on tient de l'autre main, on coupe les verruës tout près de la peau, soit qu'elles soient à base large ou à base étroite ; on laisse ensuite abaisser la paupiére, & le sang s'arrête presque toûjours de lui même, s'il tardoit à s'arrêter, on feroit couler dans l'œil quelques goutes d'un collyre fait avec *quinze grains de vitriol blanc & un scrupule*

de bol de Levant lavé, dissout dans *deux onces d'eau de plantain* renduë fort mucilagineuse par l'infusion *de la gomme Arabique ou Tragacanth*. On desséche enfin l'ulcere avec un *collyre désiccatif*.

On coupe aussi les verruës extérieures des paupiéres & celles qui pendent à leurs bords, de la même maniére que les intérieures; & pour le faire sûrement, on étend avec deux doigts la paupiére, & on les tranche avec la pointe des ciseaux; & si le sang ne s'arrête, on se sert d'une poudre faite avec *une partie de vitriol Romain calciné, deux parties de gomme Arabique & trois parties de bol de Levant*, dont on met un peu sur un plumaceau qu'on aplique sur la plaïe, & que l'on contient avec les doigts jusques à ce que le sang soit arrêté. On aplique ensuite dessus un petit emplâtre de diapalme, une compresse & le bandage ordinaire, finissant la cure comme je l'ai dit ci-devant.

---

9. *Du Cancer des Paupiéres.*

CHAPITRE XV.

Les paupiéres sont aussi quelquefois travaillées *de Cancer*, de même que les autres parties de la face. La dureté de la tumeur, son inégalité, sa couleur livide ou plombée, la grosseur & la dureté des vaisseaux qui rampent en sa base, la douleur qu'elle cause, & l'irritation qu'on y re-

marque ensuite de l'aplication des remedes ordinaires aux autres tumeurs, font assez connoître cette maladie.

Il commence ordinairement par une petite tumeur dure & douloureuse de la grosseur d'un grain de bled, & qui augmente insensiblement; & quelquefois aussi par quelqu'une de ces petites tumeurs qui se font par congestion, & dont j'ai parlé ci-devant; ou par une verruë naissante, quand ces maladies dégenerent de leur nature à l'occasion de quelque acide malin qui s'y mêle dans la suite.

Fort souvent le *Cancer* des paupiéres ne s'ulcere point, demeurant dans un état fixe sans augmenter. Il croît aussi quelquefois démesurément ou s'ulcere. Et de quelque maniére qu'il soit, il s'irrite, lorsqu'on veut tenter de le guérir ou par les remedes, ou par l'opération, à moins qu'il ne soit encore que naissant.

Ainsi quand il est dans cet état fixe & sans ulcération, on ne doit point entreprendre de le guérir par les remedes qui amolissent, supurent ou résolvent les autres tumeurs, dans la crainte de réveiller son levain malin, ce qui le feroit manifestement augmenter & ulcérer: au lieu que le laissant en repos, il peut demeurer fort fort long-tems en cet état, sans que de lui-même il s'échausse ou s'ulcere, comme l'expérience le fait connoître. L'opération y est aussi si suspecte, qu'elle est rejettée unanimement par les meilleurs Praticiens, non seulement pour les *Cancers* des

paupiéres, mais aussi pour tous les *Cancers* de la face qu'ils ont à ce sujet appellez *noli me tangere*, & cela à cause des mauvaises issues des opérations qu'on en a entreprises. En effet, on ne peut couper un *Cancer* des paupiéres, sans enlever en même tems une partie de la paupiére pour emporter au moins ses principales racines; ce qui causeroit une difformité plus grande, & pour le moins aussi incommode que le *Cancer*; parce que l'œil étant découvert, se trouveroit exposé à toutes les injures extérieures. Dailleurs comme il seroit impossible d'emporter toutes ses racines: on ne pouroit appliquer sur cette partie des remedes pour les consommer; ainsi bien-tôt après le *Cancer* pulluleroit de nouveau, & au lieu d'être *caché*, c'est-à-dire, *non ulceré*, comme il étoit, il s'ulcereroit si prodigieusement qu'il occuperoit les parties voisines, & feroit ensuite périr misérablement le malade.

On ne peut donc entreprendre qu'une cure palliative, quand le *Cancer* s'échauffe, pour en retarder l'ulcération; & quand il est ulceré, pour empêcher le progrés de l'ulcération, & éloigner autant qu'on le peut les suites funestes de cette maladie.

A cet effet on emploïe les remedes généraux, comme le bon régime de vivre, la saignée & les purgations douces & souvent réiterées. Ces remedes sont si absolument nécessaires, que sans eux les remedes topiques procureroient peu de soulagement aux malades. On connoît

aussi par expérience que les évacuations naturelles, comme le flux des hémorroïdes & celui des menstruës, sont si profitables, que souvent elles arrêtent l'inflammation, & apaisent la douleur : ainsi on les doit exciter, quand elles n'arrivent pas naturellement à ceux qui y sont sujets.

En commençant les remedes généraux, on met aussi en usage les remedes topiques, choisissant ceux qui rafraichissent, temperent, dissolvent & repoussent doucement les humeurs malignes qui se mettent en mouvement, tels que sont *les eaux distilées de Morelle*, *de Cigue*, *de Plantain*, *de frai de grenoüilles ou de grenoüilles entiéres*, *de vers de terre*, seules ou mêlées ensemble, & dans lesquelles on fait fondre *du Sel de Saturne*. On se sert aussi des sucs de ces plantes & de ceux *de Geranium*, *de Scabieuse & d'Herniaire*, même *du Suc d'Ecrevices pilées dans un mortier de plomb*. On trempe des linges dans ces liqueurs tiédes qu'on aplique sur le *Cancer*, & qu'on renouvelle à mesure qu'ils séchent. On y aplique même *du fromage moû*, ou *du lait caillé*, *des tranches de chair de Veau* que l'on change, quand elles se corrompent, & plusieurs autres remedes semblables; se donnant bien de garde de se servir d'aucuns remedes qui supurent, ou qui repoussent fortement, ou qui soient trop actifs ou pénétrans, parce que tous ces remedes seroient capables d'augmenter le mouvement de l'humeur, & de la fermenter à un tel degré, que le *Cancer* s'ulcéreroit infailliblement.

Quand le *Cancer* eſt ulceré, les remedes ſuſdits y conviennent, mais on adoucit plus puiſſamment l'acide malin & corroſif, en y apliquant auſſi en même tems *la poudre faite avec le plomb fondu, avec le mercure cru. Le plomb brûlé & lavé, la Litharge, la Ceruſe & le Minium auſſi lavez, la Tuthie préparée & tous les bols & terres ſigillées*, adouciſſent auſſi l'acide du *Cancer*. Les poudres d'*Ecrevices, de Grenoüilles, de Crapaux calcinez*, ſont eſtimées de bons ſpécifiques pour mortifier l'acide malin de tous les *Cancers* ulcerez. *La corne de Cerf calcinée, toutes ſortes de coquillages, les os ou arêtes des Poiſſons de riviere, ceux de Moruë, ou d'autres Poiſſons de mer*, n'ont pas un moindre éfet.

On ſe ſert de toutes ces poudres ſeules, ou de qnelques-unes mêlées enſemble, on en ſapoudre le *Cancer* ulcéré, & par deſſus on aplique des linges ou compreſſes imbues de quelques-unes des liqueurs ſuſdites. Ou bien on en prépare des eſpeces d'onguens ou linimens que l'on fait *avec quelques-unes de ces poudres minérales & parties égales de quelques-unes des autres poudres*, que l'on mêle enſemble, & que l'on triture bien dans un mortier de plomb, en y ajoutant petit-à-petit *une quantité ſuffiſante de quelques-uns des ſucs ſuſdits*, rendus fort muccilagineux par l'infuſion *de la ſemence de Coins*, juſques à ce que le tout ſoit en conſiſtence de liniment. Quelques-uns ajoutent dans ces ſortes de linimens *l'huile d'œufs, ou celles d'amandes douces ou autres*; mais les huiles ſont tou-

jours pernicieuſes aux *Cancers.*

Voilà une partie des remedes, & je puis dire les meilleurs, dont on peut ſe ſervir pour la cure palliative des *Cancers*, ſoit ulcérez ou non ulcerez. Ne croyez pas cependant qu'ils ſoient immanquables, je ne les propoſe pas pour tels: car ils profitent quelquefois ſi peu, qu'ils ne peuvent arrêter la furie de cette maladie, tant l'acide qui la cauſe, eſt malin & corroſif.

Ce que je viens de dire des *Cancers* des paupiéres, ſe doit entendre des *Cancers* parfaits & confirmez: car quand ils ſont encore naiſſans, qu'ils n'excédent pas en groſſeur un grain de bled, qu'ils ſont immédiatement ſous la peau extérieure des paupiéres, qu'ils ſont mobiles, ſans racines, qu'ils cauſent très peu de douleur, & que le malade eſt d'une bonne complexion, on peut les enlever par l'opération; & pour cela il faut bien prendre ſes meſures pour n'en point laiſſer, & pour s'empêcher d'ofenſer conſidérablement les paupiéres. Voici comme j'ai fait une fois cette opération. Je fis pincer en long la peau extérieure de la paupiére près du *Cancer*, & je la coupai avec la pointe des ciſeaux de côté & d'autre de la tumeur; puis je paſſai une petite éguille courbe enfilée, d'une inciſion à l'autre par la baſe de ladite tumeur; & l'élevant avec le fil, pendant que je faiſois étendre la paupiére d'un angle à l'autre, je ſéparai entiérement la tumeur avec la pointe de la lancette, & je panſai enſuite la playe à la maniére

des playes récentes qui fut bien-tôt guérie, sans qu'il en soit arrivé dans la suite aucun accident, le malade ayant vêcu plus de dix ans après l'opération.

---

10. *Des Varices des Paupiéres.*

CHAPITRE XVI.

LOrsqu'un sang grossier & mélancolique se grumele, & s'arrête dans quelque rameau considérable de veines, il y intercepte la circulation du sang, de sorte que le sang nouveau qui est continuellement poussé par les artéres dans les autres petits rameaux qui sont en de-çà de l'obstruction, ne pouvant librement circuler, remplit & étend tellement ces petits rameaux de veines, que leur membrane se relâche, qu'elles grossissent considérablement, s'endurcissent, & forment ce qu'on apelle *Varices*.

Le sang dans sa constitution naturelle peut encore dilater les veines, & produire des *Varices*, lorsqu'il est arrêté dans quelques troncs ou rameaux considérables de veines, par la compression qu'elles souffrent à l'ocasion de quelques tumeurs schirreuses ou autres, ou de quelques autres causes.

C'est ainsi que les paupiéres sont quelquefois travaillées de *Varices* qui viennent, ou à cause que le sang s'arrête dans leurs veines par la compression de quelques tumeurs schirreuses ou autres; ou à cause

d'un ſang groſſier & mélancolique qui s'arrête, comme je viens de le dire.

Ce n'eſt point de ces *Varices des Paupiéres* qui accompagnent les tumeurs de ces parties, dont je prétens traiter ici, puiſque ces ſortes de *Varices* ne ſont proprement que des maladies ſymptomatiques; mais de ces autres eſpeces de *Varices* qui ne ſemblent avoir d'autres cauſes qu'un ſang mélancolique & groſſier, & qui par elles-mêmes peuvent être conſidérées comme maladies.

Quand le ſang qui aborde inceſſamment dans les *Varices*, peut trouver quelques petites veines qui ſe joignent à d'autres qui s'inſérent au rameau obſtrué au de-là de l'obſtruction, ou à d'autres rameaux, (comme ces ſortes d'unions ou anatomoſes ſont fréquentes dans les veines) il dilate inſenſiblement ces petites veines, s'y fait des paſſages; & quoique ſon cours ne ſoit pas tout-à-fait libre, il ne laiſſe pas que de ſe renouveller, & d'entraîner avec lui quelques parties impures les plus ſubtiles du ſang le plus groſſier qui reſte dans les *Varices*, & par ce moyen il l'adoucit, & l'empêche de s'altérer ou de s'aigrir conſidérablement: de-là vient que ce ſang groſſier peut reſter fort long-tems dans les *Varices*, ſans y cauſer d'autre deſordre que de les gonfler.

Mais lorſque le ſang qui aborde, ne trouve aucune iſſue pour circuler, il reſte dans ces veines, ſe mêle avec celui qui y étoit déja coulé, ſe lie avec lui, ſe fige & ſe

grumelle, & ſa lymphe alors ſe ſéparant, s'aigrit & s'échauffe, paſſe au travers des membranes de ces vaiſſeaux, & ſe jette dans les parties voiſines qu'elle picote & enflamme, & quelquefois les ulcére.

Voilà pourquoi on remarque de deux ſortes de *Varices* aux paupiéres de même que dans les autres parties du corps : de *Benignes*, c'eſt-à-dire, qui peuvent ſubſiſter du tems, ſans aporter de grandes incommodités aux malades ; & de *Malignes*, qui ſont toujours acompagnées de ſymptomes fâcheux.

Les *Benignes* cauſent quelque diformité à la paupiére, & un peu de peſanteur ou de dificulté à ſe mouvoir ; mais les *Malignes*, outre ces ſymptomes qui ſont beaucoup plus conſidérables, cauſent tantôt de la chaleur & un picotement douloureux aux paupiéres, & tantôt une écoulement de ſéroſités âcres & mordicantes, qui échauffent, groſſiſſent & ulcérent les bords des paupiéres ou leur partie intérieure, & excitent quelquefois une inflammation habituelle à l'œil. Et quelquefois auſſi elles acquierent un ſi haut degré de malignité, qu'elles tiennent en quelque façon de la nature du *Cancer*.

On ne travaille point à guérir les *Varices des Paupiéres* par l'opération, on y ſeroit mal reçû à cauſe de la nature de ces parties : on ſe contente ſeulement avec les remedes de les diminuer autant qu'on le peut, ou tout au moins de les empêcher d'augmenter, & d'en apaiſer les plus fâ-
cheux

cheux ſymptomes, puiſqu'on ne peut rétablir entiérement la confirmation viciée des vaiſſeaux variqueux.

Et pour cela on a recours aux remedes généraux qu'on commence par la ſaignée, s'il y a plénitude, pour, en diminuant le ſang, pouvoir plus aiſément le purger de ſes parties groſſieres & mélancoliques, tant par les remedes purgatifs ordinaires & propres à évacuer cette humeur, que par les autres remedes ſpécifiques deſtinez à corriger le déréglement du ſang, ſi on juge qu'il tende trop à l'épaiſſiſſement & à la coagulation, comme ſont *les décoctions de Squine, de Gayac & de Salſepareille*, ou *les décoctions des plantes vulnéraires*, ou autres remedes ſemblables.

Puis on paſſe aux remedes topiques, & on met d'abord en uſage ceux qui amolliſſent & fondent le ſang épaiſſi & grumelé, renfermé dans les *Varices*, afin de le mettre en état de reprendre ſon cours ordinaire. Comme par exemple, on prend *des Semences de Lin, de Pſyllium & de Fenugrec concaſſées, un gros de chacune, des fleurs de Camomille & de Melilot deux pincées de chacune, un demi gros de Saffran & deux gros de Myrrhe en poudre*, qu'on fait bouillir enſemble dans une quantité ſuffiſante *d'eau de pluye ou d'eau de Fray de Grenoüilles*, & ſur la fin de la coction, on y ajoute *un gros & demi de ſel Armeniac* : ayant paſſé le tout par un canevas, on trempe des compreſſes dans cette décoction muccilagineuſe, & on les aplique

chaudement sur les paupiéres, les renouvellant quatre ou cinq fois par jour. On en continue l'usage pendant cinq ou six jours, ou jusques à ce qu'on juge que le sang grumelé soit dissoût. Ensuite on se se sert de fomentations qui resserrent & fortifient les vaisseaux dilatez, comme par exemple, de la suivante.

On prend *deux pincées de roses rouges, deux gros d'écorces de grenades concassées, une demie poignée de feuilles d'absinthe & un gros d'alum*, qu'on fait cuire dans une suffisante quantité *de vin rouge*: on passe ensuite le tout par un linge, & on trempe des compresses dans cette fomentation tiéde qu'on aplique comme dessus.

Si les *Varices* sont suivies de quelques ulcérations des paupiéres, on se sert *des Collyres mondifians & desséchans*, proposez pour les ulcéres des yeux: si ces ulcérations sont à leurs bords, on se sert utilement *de l'onguent de tuthie*, ou de quelques autres remedes choisis dans le chapitre suivant. Et si elles ont excité une inflammation habituelle à l'œil, on y remedie comme je l'ai dit au chapitre de l'ophthalmie.

Mais si les varices sont parvenues à un si haut degré de malignité, qu'elles soient chancreuses: on doit se donner de garde d'y apliquer aucuns des remedes susdits, de crainte de les irriter; & on doit se contenter de ceux proposez dans le chapitre précédent.

II. *Des Ulceres prurigineux, ou Gratelles des Paupiéres, & par occasion de la Chassie ou Lipitude.*

CHAPITRE XVII.

Les paupiéres sont sujettes à plusieurs espèces de gratelles qui aprochent si fort les unes des autres, que toutes leurs diférences ne consistent qu'au plus ou au moins de malignité : d'où vient aussi qu'on les traite presque d'une même maniére.

Lorsque les bords des paupiéres & leurs angles sont rouges & legérement ulcerez, qu'il en découle une sanie ou chassie baveuse & gluante, mêlée de larmes âcres & salées qui causent une demangeaison incommode, & une extension de chaleur & de rougeur à toutes les paupiéres & à l'œil ; les François apellent cette maladie *Galle des Paupiéres.* (a)

Quand les paupiéres sont peu enflées & peu humides, & que la chassie au contraire est séche, qu'elles sont rouges, médiocrement douloureuses & pesantes, & que de nuit elles s'attachent & se collent ensemble à l'occasion d'une humeur plus grossiére & épaisse, ce qui travaille beaucoup les malades le matin, quand ils s'éveillent : cette maladie est une *Galle ou*

(a) *Les Grecs* PSOROPHTHALMIA. *Les Latins* LIPPITUDO Pruriginosa.

Gratelle séche des paupiéres. (a)

Mais lorsque les bords des paupiéres & les paupiéres mêmes sont plus dures que de coutume, qu'elles sont plus rouges & douloureuses, que le matin elles ne peuvent s'ouvrir que dificilement & avec douleur, sans qu'il en sorte aucune humidité, s'y amassant seulement à leurs bords & à leurs angles un peu de chassie très séche & dure, & que l'œil est pareillement rouge & douloureux ; c'est une *galle ou gratelle dure des paupiéres.* (b)

Enfin quand dans la partie intérieure de l'une & de l'autre paupiere, il y a des âpretés, inégalités, ficosités, fentes & duretés accompagnées de rougeur & de prurit, c'est proprement une *Dartre des paupieres*, (c) dont on fait trois especes, ou plûtôt trois dégrez diférens. Le premier est, quand en renversant les paupieres, on voit qu'elles sont en dedans rouges, inégales & âpres, & que le malade se plaint d'une demangeaison cuisante. (*d*) Le second est, quand ces symptomes sont plus violens, & que l'on voit qu'il s'y éleve des petites éminences à peu près comme des grains de figue. (*e*) Et le troisiéme est, quand la maladie est si invétérée, que la partie inté-

(a) *Les Grecs l'apellent* XEROPHTHALMIA. *Les Latins* LIPPITUDO Arida.

(b) *Dite des Grecs* SCLEROPHTHALMIA. *Les Latins* LIPPITUDO Dura.

(c) *On l'apelle* TRACHOMA.

(d) DASITES, *ou* Dansitas palpebrarum.

(e) FYCOSIS, *ou* Ficositas, *&* ficosa palpebra.

rieure des paupiéres est ulcérée, & qu'il y a des fentes & des duretés calleuses. (*a*)

La cause prochaine de toutes ces maladies, est une humeur acide, âcre, mordicante & salée. Et toutes les differences que l'on remarque dans ces gratelles & dartres, ne viennent que du diférent mêlange des particules pituiteuses, bilieuses & mélancoliques, & de la chaleur de l'âcreté ou de l'acidité, plus ou moins gran-grande que ces humeurs contractent, suivant qu'elles sont plus ou moins altérées & corrompuës.

Ainsi plus de particules pituiteuses & moins de bilieuses, en se corrompant, ulcerent le bord des paupiéres, & produisent cette *chassie gluante & prurigineuse*: moins de pituiteuses & plus de bilieuses, par leur corruption, causent cette *chassie séche*, le mêlange des mélancoliques fait la *chassie dure*; & quand les mélancoliques excedent, ou qu'elles sont également mêlées avec les bilieuses, elles constituent le *Trachoma*, dont les differens dégrez ne dépendent que du plus ou du moins d'altérations de ces humeurs.

On ne peut à la verité juger des différentes combinaisons de ces humeurs que par opinion: cependant, si on considere que parmi ceux qui sont travaillez de ces maladies, ceux que l'on dit être d'un tempérammemt pituiteux, sont les plus sujets à la premiére espece les bilieux, à

(a) THILOSIS, *ou* Callositas palpebræ.

la ſeconde, & les mélancoliques à la troiſiéme & à la quatriéme; on connoîtra que cette opinion n'eſt pas ſans quelque fondement. Et quoiqu'il en ſoit, il eſt toûjours conſtant que ces humeurs étant échapées en quelques parties, en ſe corrompant, elles s'échauffent, s'aigriſſent & deviennent fort âcres, & qu'elles ſont les cauſes non ſeulement de ces maladies, mais auſſi de quantité d'autres de cette nature.

Ces maladies ſont aiſées à connoître par la deſcription que j'ai faite de chaque eſpece, ainſi je ne dirai rien davantage de leurs ſignes. J'ajoûterai ſeulement qu'elles n'occupent pas toûjours les deux paupiéres, n'y en ayant quelquefois qu'une d'incommodée, & quelquefois même qu'une ſeule partie; que pour l'ordinaire elles commencent par le bord des paupiéres, particuliérement les trois premieres eſpeces; que d'abord les malades y reſſentent un prurit qui les oblige d'y porter ſouvent les doigts: enſuite on remarque que le bord des paupiéres eſt un peu plus gros qu'à l'ordinaire, & que les malades ont un peu plus de peine à mouvoir les paupiéres; puis ce bord rougit inſenſiblement, & ſe renverſe à meſure qu'il s'endurcit, alors il commence à couler de la chaſſie. Si on regarde ce bord avec une loupe de verre ou de bonnes lunettes, on aperçoit une rangée de petits ulceres ſuperficiels qui croiſſent de jour à autre: ce qui fait connoître que ce ſont les extré-

mitez de tous ces petits canaux excrétoires qui se terminent le long du bord des paupiéres par de-là les cils qui sont ulcerez, & que ces maladies commençent d'abord par l'inflammation de toutes les petites glandules d'où partent ces canaux.

Suivant que l'humeur qui s'écoule de ces petits ulceres est chaude & âcre, elle échauffe la partie intérieure des paupiéres, & enflamme aussi la conjonctive, y excite quelquefois des pustules & des ulceres même aussi à la cornée transparentes : ainsi cette inflammation, ces pustules & ces ulceres sont alors des symptomes de ces petits ulceres prurigineux, comme il arrive quelquefois que ces petits ulcéres sont des symptomes d'une longue ophthalmie, & que souvent aussi ils sont des symptomes des ulceres des yeux, du *Sébel* malin, de la fistule lacrimale, du *Cancer*, des varices des paupiéres & de beaucoup d'autres maladies.

La quatriéme espece commence plus rarement par le bord des paupiéres, quoique dans la suite il s'ulcere; mais par une chaleur & un prurit de leur partie intérieure qui augmente de jour à autre jusques à les rendre inégales & âpres, & à y causer ensuite les ficositez, ulceres, fentes & duretés ci-dessus énoncées. Et comme cette espece de gratelle participe bien plus de la dartre que les autres, elle s'étend aussi davantage, & est plus sujette à passer aux parties extérieures des paupiéres.

Toutes ces maladies sont très opiniâtres

& très difficiles à guérir, & quelquefois même elles se rendent incurables pour la difficulté qu'il y a d'apliquer aux paupiéres des remedes assez puissans pour éteindre & absorber le levain acide infiltré dans ces parties, & qui n'est pas exempt de malignité.

Les vieillards rarement en guérissent entiérement, quand une fois ils en sont travaillez, quoique souvent il n'y ait chez eux que le bord des paupiéres qui en soit affecté. Et ceux qui en ont été travaillez dès leur enfance, y sont fort sujets pendant leur vie, aussi-bien que ceux qui sont travaillez d'écroüelles, ou d'autres maladies froides, ou dont le tempérament y panche, & ceux qui ont eu les paupiéres gâtées de pustules, de la petite verole, de brûlûres, d'ulceres ou autres semblables maladies.

Lorsque ces maladies se rendent habituelles, on peut dire en quelque maniére qu'elles se convertissent en des petits ulceres fistuleux, puisqu'en effet on remarqué aux bords des paupiéres de la callosité, & qu'il s'en écoule toûjours quelque humeur gluante qui de tems en tems flue plus abondamment. Et quand elles se sont renduës ainsi habituelles, elles deviennent suportables par la diminution de la chaleur, du prurit & de la douleur.

Pour la cure des ulceres prurigineux, il faut remarquer que, lorsqu'ils n'occupent que le bord des paupiéres, qu'ils sont sans inflammation ou très legeres, que

le prurit eſt peu conſidérable, que la chaſſie n'eſt ni âcre, ni abondante, & qu'elle eſt loüable, que le malade n'eſt point d'ailleurs ſujet aux fluxions ſur les yeux, & qu'il n'y a chez lui ni plenitude, ni indice de cacochymie, on peut obmettre les remedes généraux, & cela encore d'autant plus ſi ces ulceres ſont des ſuites d'autres maladies qui ſont guéries, ou qui ſont près de l'être, & pour leſquelles on les a déja mis en uſage; mais dans toutes les autres rencontres on doit commencer par ces remedes. Ainſi on preſcrit au malade un régime de vivre doux & rafraichiſſant pour temperer la chaleur & l'acrimonie du ſang: on le ſaigne, s'il y a plénitude: on le purge pour décharger le bas ventre de ſes excrémens, & pour faciliter la ſécrétion de ceux qui ſont contenus dans la maſſe du ſang: on paſſe quelquefois au *cautere* ou au *ſetum*, quand la maladie eſt violente ou habituelle; on emploïe auſſi *le bain d'eau tiede*, & généralement tous les remedes propres à humecter, fondre & évacuer les humeurs impures, & à les éloigner des paupiéres.

Pour ce qui eſt des remedes topiques, on doit ſe ſervir d'abord de ceux qui humectent, amolliſſent, & temperent la chaleur & l'acrimonie de l'humeur contenuë dans les paupiéres; puis on vient à ceux qui détergent & deſſéchent les ulcéres.

On commence donc par une fomentation qu'on fait avec *les racines de guimauves*, *les feüilles de violier*, *les fleurs de ca-*

momille, *de melilot & de boüillon blanc*; *& les semences de lin & de fenugrec*, cuites dans une suffisante quantité d'eau : la décoction étant passée, on y fait fondre pour une demie livre *quinze ou seize grains de sel de saturne*, & dans cette décoction tiéde on trempe des linges avec lesquels on fomente les paupiéres plusieurs fois le jour, les apliquant ensuite dessus.

Ou on se sert de la même maniére *des eaux distilées de fray de grenoüilles & de lis*, mêlées par parties égales, dans lesquelles on fait infuser *des semences de lin & de psyllium* pour les rendre muccilagineuses, y ajoûtant, après les avoir passées, pareille quantité *de sel de saturne* pour pareille quantité de ces eaux.

Quand après l'usage de ces remedes ou autres de semblable vertu, on voit que les paupiéres ne sont plus si dures ni enflammées, & que la chassie n'est plus si croûteuses; on se sert pour les ulceres de leur superficie intérieure de collyres plus ou moins mondifians & desséchans, suivant que ces ulcéres sont plus ou moins violens. Comme, par exemple, pour la premiére espéce.

On prend *de la myrrhe*, *de l'aloës & de la thuthie préparée de chacun un scrupule*, *du camphre & du saffran de chacun six grains*, qu'on dissoût dans *quatre onces des eaux distilées de fenoüil & de miel*; & de ce collyre tiéde on lave les paupiéres intérieurement dix ou douze fois par jour, & on laisse dessus un linge imbibé de ce remede.

Pour la seconde espece, on rend ce collyre plus détersif & désiccatif, en y ajoûtant *un gros de sucre candit & seize grains de vitriol blanc*; & souvent en cet état il convient aussi pour la troisiéme espece. Ou bien on se sert du suivant.

On prend *de la myrrhe & de l'aloës de chacun un scrupule, du plomb brulé & lavé & de l'antimoine lavé, de chacun vingt grains, un gros de sucre candit, douze grains de sel Armoniac, & six grains de camphre*, qu'on dissoût dans pareille quantité des eaux susdites.

On ajoûte quelquefois dans ces collyres *de la corne de cerf calcinée & subtilement pulverisée*, ou autres semblabes *Alkalis fixes*, dont la dose est depuis douze jusques à vingt grains : quelquefois aussi on y met *dix ou douze grains de fleurs de souffre*. Comme aussi au lieu de *l'antimoine lavé*, on se sert *de son foye* bien pulverisé, & au lieu *de plomb brûlé*, on prend *la litharge ou la ceruse* qui font le même effet. On peut même se servir également, au lieu des collyres susdits, de ceux que j'ai proposés pour les ulceres de la cornée, en observant le même ordre.

Tous ces collyres servent aussi pour le *Trachoma*, pourvû qu'on les rende un peu plus forts, en augmentant les drogues qui entrent en leur composition; ou seulement en diminuant la quantité des eaux dans lesquelles on les dissoût, ou y ajoûtant quelques grains *de verdet ou de vitriol*, s'il n'y en a déja. Ou on se sert du suivant.

On prend *une dragme de tuthie préparée, deux scrupules d'aloës, un scrupule de verdet, & dix grains de camphre*, qu'on dissoût dans *six onces d'eau de roses & de vin blanc*, mêlées par parties égales : on fait ensuite infuser le tout dans une phiole ou petit matras ; pour se servir de la liqueur claire comme dessus.

On augmente ou diminuë la force de ce collyre suivant les degrez du *Trachoma* : on peut même, en l'affoiblissant, s'en servir pour les autres *Ulcéres prurigineux*. L'exemple des collyres proposez pour les ulcéres de la cornée fait voir qu'on employe quelquefois de plus violens collyres nonobstant la sensibilité des yeux. Si on pouvoit guérir ces maladies avec de plus doux remedes, ce seroit le mieux ; mais souvent ces galles participent si fort des dartres, que les remedes foibles n'y font rien. C'est aussi ce qui obligeoit nos Anciens (quoiqu'ils se servissent des collyres plus violens que les susdits, comme on peut le voir dans Galien, dans Paul, dans Aëce & autres) de ratisser la partie intérieure des paupiéres avec la *pierre Ponce*, ou l'*os de Séche*, ou *les feüilles de Figuier*, pour en excoriant ces galles prurigineuses, en faire écouler le sang, ensemble les sérosités bilieuses, âcres & malignes, & faciliter la pénétration de leurs remedes. Pratique rude, qui leur devoit beaucoup faire apréhender l'augmentation de la fluxion & de l'inflammation.

Quand ces ulcéres ou galles prurigineu-

ses occupent la superficie extérieure des paupiéres, il n'est pas besoin de tant de précautions : après qu'on les a humectées & amollies avec les fomentations précédentes, on se sert du collyre ci-dessus pour les mondifier & dessécher : on le rend même plus puissant, s'il est besoin, en augmentant la dose du *verdet* : ou bien on se sert de celui fait avec une *dragme d'œgyptiac* qu'on dissoût dans *trois onces d'eau de Plantain* ; mais il faut bien prendre garde, quand les collyres sont si âcres, qu'il n'en entre dans l'œil, de crainte de l'enflammer. Cette femme dont Paré parle au *Chapitre dixiéme de son 17. livre*, qui, pour un prurit, se lavoit les yeux du plus fort vinaigre qu'elle pouvoit trouver, n'apréhendoit point cependant d'augmenter l'inflammation ni la douleur, puisqu'au contraire elle avoüoit n'avoir trouvé un remede plus singulier.

Les yeux sont plus offensés par l'aplication des remedes onctueux, quoique doux, que par celle de beaucoup de collyres soit secs ou liquides, quoiqu'ils semblent plus piquans & plus âcres : cependant beaucoup de Praticiens, contre cette verité que l'expérience confirme, souvent ordonnent indifferemment des remedes onctueux, comme onguens ou pommades ophthalmiques, dans des inflammations de la conjonctive & des paupieres, sous prétexte qu'ils en ont vû quelques-unes guéries après l'aplication de ces remedes ; sans considérer que ces remedes qui ne convien-

nent qu'aux ulcérations extérieures des paupieres & à celles de leurs bords ou de leurs angles, parce que ces parties sont de la nature des parties sanguines, n'ont guéri ces inflammations des paupieres ou de l'œil que par accident; ou plûtôt que ces inflammations n'ont cessé que quand les ulceres extérieurs des paupieres ou de leurs bords qui les causoient, ont été guéris par ces remedes.

Tous les ulceres prurigineux des parties extérieures des paupieres & de leurs bords ne guérissent pas même par ces remedes: ceux qui participent beaucoup des dartres, y résistent, & même deviennent quelquefois plus rebelles: il n'y a que les simples ulcerations & celles qui tiennent de la galle, qui leur cedent; encore guérissent-elles plus promtement par les collyres ci-dessus. Cependant comme on a souvent à traiter des malades qui ne peuvent s'assujétir à se faire apliquer plusieurs fois le jour des remedes sur les yeux, ou qui sont si délicats, qu'ils ne s'accommodent pas toujours de remedes un peu cuisans, ou d'autres que la nécessité de vaquer à leurs affaires, les empêche de se servir de remedes pendant le jour; on est souvent contraint d'emploïer ces remedes onctueux qui sont plus doux pour les parties extérieures de l'œil, parce qu'ils agissent plus lentement, & dont une seule aplication suffit pour toute une nuit ou pour tout un jour.

Par exemple, pour une légere ulcération du bord des paupieres on se sert de l'*on-*

guent de Tuthie, que l'on fait avec *deux gros de Tuthie préparée & une once de beurre frais*, lavé plusieurs fois dans de l'*eau commune* & ensuite dans *de l'eau de roses*, que l'on mêle bien ensemble, en les agitant dans un petit mortier de cuivre ou de plomb. On en met la grosseur d'un petit pois dans le grand angle de l'œil malade ; on ferme ensuite les paupieres, & l'onguent, en se fondant, s'étend par tous leurs bords dont il mondifie & cicatrise insensiblement les petits ulceres, en apaise la chaleur, la douleur & le prurit, & en tarit la source de la chassie.

On ne doit préparer cet onguent que lorsqu'on s'en veut servir ; parce que le beurre, en vieillissant, devient âcre, à cause des parties caséeuses & séreuses qu'on ne peut si bien séparer par les lotions, qu'il n'y en reste. Et c'est pour cette raison que, lorsque l'on veut conserver quelque tems cet onguent, au lieu du beurre lavé, on doit emploïer du beurre fondu & purifié à la maniere de celui que l'on prépare pour la cuisine.

Si ces petits ulceres ne se mondifient pas suffisamment par le moïen de cet onguent, on y ajoûte un peu de *myrrhe & d'aloës en poudre subtile*, ou on se sert de la *pommade suivante*.

On prend *de la Tuthie préparée & du foye d'Antimoine lavé de chacun un gros, un demi gros d'Aloës en poudre subtile, six grains de Camphre pilé avec une amande pelée & une once d'Axonge de porc bien lavée dans de l'eau*

ſimple & dans l'eau roſe, on mêle le tout enſemble pour s'en ſervir comme deſſus.

Pour les ulcérations extérieures des paupieres, on ſe ſert des mêmes remedes dont on les oint deux fois le jour. Ou bien on ſe ſert *du liniment* fait avec *la Litharge lavée*, que l'on triture dans un mortier, y mêlant petit à petit *de l'huile d'olives*, *du ſuc de racines de patience & un peu de vinaigre diſtillé*, le tout dans une quantité ſuffiſante pour pouvoir nourrir *la Litharge*, & la réduire en conſiſtence de liniment.

On ajoûte auſſi quelquefois dans ces *onguens*, *pommades* ou *linimens*, *un peu de ſouffre vif en poudre*, ou *de la fleur de ſouffre*, particulierement pour les galles extérieures des paupiéres.

Lorſque l'inflammation de l'œil qui accompagne ordinairement toutes ces maladies, eſt peu conſiderable, on n'y fait point de remedes particuliers : tous les ſuſdits, en guériſſant ces maladies, guériſſent en même tems l'inflammation qui n'en eſt qu'un ſymptome ; mais ſi elle eſt très conſidérable, on y employe alternativement les remedes propoſez pour l'ophthalmie. La *Chaſſie* qui eſt auſſi un ſymptome de ces maladies, ſe guérit par les mêmes remedes.

Les ulcérations habituelles des bords des paupiéres qui deviennent rouges, durs & renverſez, avec un écoulement continuel de *Chaſſie*, réſiſtent ſouvent à tous ces remedes, particuliérement quand elles arrivent à des perſonnes âgées ou extrê-

mement cacochymes. Dans ces rencontres je me suis quelquefois servi avec succez *d'un collyre Mercuriel*, fait avec *six grains de Sublimé corrosif, autant de Camphre & vingt grains d'Alum* reduits en poudre, que l'on met dans une phiole dans laquelle on verse *trois onces d'eau de Plantain*: puis on fait infuser le tout sur les cendres chaudes pendant cinq ou six heures, & ayant filtré la liqueur, on trempe un pinceau dedans avec lequel on touche les bords des paupiéres cinq ou six fois le jour, prenant garde qu'il n'en entre dans l'œil.

Quoique le *Sublimé corrosif* serve de base à ce collyre, on ne doit point craindre de s'en servir, il fait si peu de douleur, qu'à peine s'en aperçoit-on, à cause de la petite quantité qu'il y en entre, & qu'il se trouve étendu dans beaucoup de liqueur: il ne laisse pas que de fondre puissamment les callosités de ces ulcéres, & d'en éteindre le levain malin: on en augmente quelquefois la dose, quand on juge qu'elle n'est pas assez forte.

De la Chassie ou Lippitude.

Comme dans ces maladies & dans beaucoup d'autres de l'œil, il s'amasse toujouas de la *Chassie* qui s'épaissit pendant la nuit, que de jour elle se trouve plus délayée de larmes âcres qui fluënt quelquefois abondamment; & qu'enfin ces maladies sont presque toujours suivies de l'inflammation

de l'œil : la plûpart de nos Auteurs confondent *l'Ophthalmie* avec la *Lippitude*, comme si elles n'étoient qu'une seule & même maladie ; & quelques autres confondent aussi la *Lippitude* avec les *larmes*, parce que ces deux excrémens se rencontrent toujours mêlez ensemble.

Mais pour distinguer toutes ces choses, il faut voir premiérement ce qu'on entend par ces deux excrémens ; & en second lieu en quelles maladies on les rencontre.

Par *Larmes*, on entend un excrément séreux ou aqueux qui se filtre par les glandes des environs des yeux, qui dans son état naturel sert à humecter l'œil, & à conserver la cornée dans sa polissûre & transparence ; mais lorsqu'il dégénére beaucoup de sa nature, il contracte une acrimonie qui échauffe & corrode la superficie non seulement de la cornée & de la conjonctive, mais aussi celle de la partie intérieure des paupiéres, & tous les autres lieux par lesquels il passe.

Quand cet excrément s'épaissit & devient gluant, on l'apelle *Lippitude* ou *Chassie*. Or il ne vient en cet état que par l'ulcération ou des membranes de l'œil, ou de la partie intérieure des paupiéres, ou de leurs bords, ou par l'altération des glandules de ces parties : car la *Chassie* n'est proprement que la matiére purulente qui découle des ulcéres, & qui est délayée & entraînée par les larmes ; ou bien le suc nouricier vicié qui s'écoule des

glandules altérées, & qui est aussi délayé & entraîné par les larmes.

Dans l'*Ophthalmie* & dans les *Ulcérations* de la cornée & de la conjonctive il y a pour l'ordinaire beaucoup de *Larmes*, particuliérement quand ces maladies sont dans leur vigueur, parce qu'alors l'irritation est grande; mais on ne rencontre que peu ou point de *Chassie*, à cause que la matiére de la *Chassie* étant en petite quantité, & délayée dans une grande quantité d'eau, elle est peu sensible; & quand ces maladies commencent à décliner, les *Larmes* diminuent, & elles deviennent alors gluantes, & se convertissent en *Chassie*. Dans la *Fistule lacrimale* ouverte du côté de l'œil, & dans toutes les *Ulcérations* de la partie intérieure des paupiéres & de leurs bords, & dans quelques autres maladies de cette nature on remarque beaucoup de *Chassie*, parce qu'il y a beaucoup de pus ou matiére purulente délayée dans peu de *Larmes*. Enfin dans la *Foiblesse* ou dans l'*Ulcération* des glandules des yeux ou des paupiéres qui viennent ensuite des fluxions qui s'y sont faites, on rencontre encore de la *Chassie*, parce que dans ces rencontres les pores de ces glandules étant ou dilatez par l'abondance de l'humeur qui y a coulé, ou rongez & rompus par l'acrimonie de cette humeur, le suc nouricier trouvant ces voyes ouvertes, s'écoule facilement avec les *Larmes*, & se condense en *Chassie*.

Puis donc que la *Chassie* se rencontre

en plusieurs maladies, on ne doit point apeller l'ophthalmie *Lippitude*, quoique l'ophthalmie soit quelquefois acompagnée de *Lippitude*; & d'autant plus que la *Lippitude* qui n'est qu'un symptome non seulement de l'ophthalmie, mais aussi de toutes les maladies ci-dessus énoncées, arrive souvent dès l'enfance, & continue toute la vie, quand elle est excitée par un vice particulier des glandes, ou par quelques ulcéres fistuleux : au lieu que, lorsqu'elle est une suite de l'ophthalmie, elle ne subsiste qu'autant que l'ophthalmie. On ne doit pas non plus confondre les *Larmes* avec la *Lippitude*, puisque leur consistence est diférente, & que d'aillieurs les larmes coulent souvent sans être mêlées de *Chassie*.

Si la *Chassie* pendant la nuit s'amasse plus abondamment autour des paupiéres, cela vient de ce que pendant ce tems il ne s'écoule pas une si grande quantité de *Larmes*, parce que les yeux & les paupiéres étant alors sans mouvement, les glandules de ces parties ne sont pas exprimées comme pendant le jour ; & de ce qu'au contraire il coule plus de *Chassie*, parce qu'alors les paupiéres étant fermées, l'air extérieur ne desséche & ne resserre point la superficie des ulcéres qui la produisent. Comme nous voyons que les playes & les ulcéres qui sont exposez à l'air, ne supurent pas autant, comme lorsqu'on empêche l'air de les toucher.

La *Chassie* étant aux ulcéres des yeux & des paupiéres ce que le *Pus* est aux

autres ulcéres de notre corps, comme je viens de le montrer, ses diférentes consistences doivent faire connoître les diférens étatsdes maladies qui la produisent: ainsi quand elle est en petite quantité & fort délayée de larmes, c'est une marque que la maladie est encore dans son commencement : quand elle est plus abondante, & qu'elle a un peu plus de consistence, qu'elle est dans son progrès : quand elle est plus gluante, plus blanche & plus égale, qu'elle est dans son état ; & quand ensuite elle diminue, & qu'il y a très peu de larmes, qu'elle est vers sa fin. Tout cela s'entend, quand il n'y a point de malignité dans la maladie : car quand la *Chassie* paroît comme des petits grains, ou comme des petites écailles, qu'elle est fibreuse ou filamenteuse, qu'elle est de diverse couleur ou autrement inégale, qu'elle cesse de couler sans que la maladie soit diminuée, on juge ou que les ulcéres d'où elle découle, sont virulens & corrosifs, ou qu'ils sont putrides ou en chemin de le devenir, ou qu'ils s'enflamment de nouveau.

12. *De la chûte des Cils, de leur dérangement & de leurs autres vices.*

CHAPITRE XVIII.

1. *De leur chûte.*

LA *chûte* & le *dérangement des Cils* sont souvent des symptomes des ulcéres prurigineux qui attaquent les bords des paupiéres : car quand l'humeur qui cause ces ulcéres, est fort âcre & salée, & qu'elle pénétre jusques aux racines de ces poils, ou elle en altére si fort l'humeur qui les doit nourir, qu'elle est incapable de se porter dans leurs pores, & d'y prendre corps, ce qui fait que les cils se desséchent & tombent ; ou bien elle corrompt ces mêmes racines, & les détache des parties dans lesquelles elles sont implantées par les ulcérations profondes qu'elle y cause : ainsi les paupiéres se dépilent par des causes presque semblables à celles qui font que les cheveux, les sourcils & les autres poils du corps tombent dans ceux qui sont infectez de teigne, de lépre, de grosse verole & d'autres maladies.

Les cils tombent encore de même que les cheveux ensuite de quelques fiévres malignes ; mais comme la cause de cette chûte n'est que passagere, & qu'elle ne détruit ni leurs racines, ni la disposition des pores de la peau, ils répullulent quel-

que tems aprés ; aussi ne met-on point cette chûte au nombre des maladies des cils.

Nos Auteurs qui ont toujours eû grand soin de donner des noms Grecs aux moindres maladies comme aux plus grandes, ont apellé d'un nom général la chûte des poils des paupiéres *Madarosis*, & en particulier celle en laquelle le bord des paupiéres est fort rouge, *Milphosis* ou *Miltosis*, & celle en laquelle il est épais, dur & calleux, *Ptilosis*.

Comme on ne doit point espérer que les cils renaissent, quand leurs racines sont entiérement consommées, ou quand les pores de la peau dans lesquels ils sont implantez, sont détruits : il est assez inutile d'employer ces *remedes chimériques* proposez & tant vantez par nos Anciens, pour les faire engendrer de nouveau, comme sont *les fientes d'hyrondelle & de souris*, *les mouches brulées*, *les noyaux de datte calcinez*, *la graisse d'ours*, *le miel* & autres remedes semblables ; mais on doit bien plûtôt s'apliquer à guérir les maladies qui ont causé leur chûte, avec les remedes énoncez dans le chapitre précédent. S'il reste encore quelques racines saines, & si les pores de la peau ne sont pas détruits, les cils remergeront assez d'eux-mêmes.

2. *Du dérangement des Cils.*

De quelque maniére que les Cils soient dérangez, quand ils entrent dans l'œil,

& qu'ils le piquent, on apelle ce vice en général *Trichiase*, (a) dont on fait trois especes. La *premiere* est, quand il paroît un double rang de cils, dont les uns se portent en dehors & les autres au dedans de l'œil, & l'offensent. (*b*) La *seconde* est, quand on en remarque un plus grand nombre; (*c*) ou selon Paul, lorsque le bord de la paupiére se renverse au dedans de l'œil, sans qu'il y ait de rélaxation à la paupiére. Enfin la *troisiéme* est, quand la paupiére est relâchée, & que son bord se retourne en dedans, ensemble le poil qui blesse aussi l'œil. (*d*)

Que des humeurs superflues & sans acrimonie qui se portent abondamment aux bords des paupiéres, y engendrent des cils superflus, comme quelques Auteurs nous le disent, prévenus de cette opinion commune, que les poils sont engendrez des excrémens de la troisiéme coction, c'est de ce dont je ne demeurerai jamais d'accord avec eux: puisqu'au contraire j'estime qu'après la naissance, il ne naît pas un seul poil nouveau sur toute la superficie du corps, étant tous formez de même que les ongles & toutes les parties dès le tems de la premié- conformation, & que s'ils ne paroissent pas tous dès le moment de la naissance, c'est qu'ils sont si courts & si subtils, qu'ils fuyent souvent les sens; mais on les discerne

(a) TRICHIASIS. (b) DISTICHIASIS.
(c) PHALANGOSIS. (d) PHTOSIS.

cerne très bien avec une loupe de verre, & mieux encore avec le microſcope, auſſi bien que l'ordonnance qu'ils doivent garder pendant le cours de la vie.

D'où viennent donc, me dira-t-on, ces doubles rangs de cils que l'on remarque quelquefois aux paupiéres ? Je répons premiérement, qu'à l'égard de ces cils qui ſemblent former deux ou pluſieurs rangées où auparavant on n'en remarquoit qu'une, cela vient de ce que la même humeur qui eſt la cauſe des galles ou ulcéres prurigineux des paupiéres, s'amaſſant vers les racines des cils, y forme des petites tumeurs longuettes & dures, & groſſit en même tems le bord des paupiéres; & comme ce bord ne peut s'étendre aiſément ſuivant ſa longueur, à cauſe du *Tarſe* qui eſt ce petit cartilage membraneux & demi-circulaire qui donne la même figure aux paupiéres, & ſur lequel les cils ſont implantez, il faut néceſſairement que de ces petites tumeurs, les unes ſe portent en dehors & les autres en dedans, & qu'il ſe faſſe comme des petits plis au dedans de ce bord: ainſi les cils qui ſont obligez de ſuivre la même diſpoſition, doivent ſe déranger, & ſe porter les uns au dedans de l'œil & les autres au dehors, & former par conſequent de nouvelles rangées, quoique leur nombre n'en ſoit pas augmenté; comme il eſt facile de s'en convaincre, quand il n'y a qu'un œil affecté de cette maladie, en comparant la paupiére de l'œil ſain avec celle du malade.

Secondement, je dis que ceux qui ont un double rang de cils, s'il est vrai que cela se rencontre dans quelques-uns, sans que leurs paupiéres soient affectées d'aucunes maladies, les ont dès leur naissance; & que ces cils ne doivent point par conséquence les incommoder, à moins que de leur nature, ou pour la température de la région qu'ils habitent, ils ne soient fort sujets aux fluxions sur les paupiéres; en ce cas ils en seroient fort souvent offensez, de même que les habitans d'Alexandrie en Egypte, chez lesquels on dit que la *Trichiase* est si familiére, que pour la guérir ou la prévenir, on aplique communément sur le bord des paupiéres une *Lame d'Or* rougie au feu, pour former une cicatrice sur les pores par lesquels les cils sortent.

La même humeur qui cause la *Lippitude séche*, ou celle qui cause la *Lippitude dure*, quand elle se jette seulement aux bords des paupiéres, elle les tuméfie, & les endurcit du côté où elle se jette, & elle les rétrécit dans la partie oposée: ainsi ces bords sont déterminez ou à se renverser en dehors, ou à se replier en dedans, suivant que cette humeur se porte plus vers un côté que vers l'autre. Quand les bords se renversent en dehors, ils causent plus de diformité que de douleur; mais lorsqu'ils se replient en dedans, tous les cils se tournent du côté de l'œil, & causent par leurs frotemens & picotemens continuels une douleur très vive.

Voilà donc comme les deux premiéres especes de *Trichiase* aussi bien que la *Chûte des Cils*, n'ont point d'autre cause que celle qui produit les ulceres prurigineux des bords des paupiéres; mais pour la troisiéme espece qui suit la rélaxation de la paupiére, elle arrive, quand une humeur séreuse ou autre humeur subtile & de même nature flue vers la superficie extérieure de la paupiére qu'elle abreuve, relâche & tuméfie; ce qui est proprement un *Oedéme* ou un *Emphyséme* de sa seule partie extérieure : car si cette humeur abreuvoit également toute la paupiére, elle se relâcheroit à la vérité, mais son bord au lieu de se renverser en dedans, tomberoit ou se porteroit sur l'autre paupiére, & la couvriroit en partie; ainsi les cils de cette paupiére relâchée n'incommoderoient point l'œil, mais bien ceux de l'autre paupiére, qui, en frotant contre la superficie intérieure de la paupiére relâchée, y exciteroient de la douleur & de l'inflammation: parce que, pour que ce bord se renverse, il faut qu'il soit tiré inégalement. De là vient que non seulement dans cette rencontre, mais aussi dans toutes les tumeurs extérieures des paupiéres, leurs bords se renversent, quand ces tumeurs sont beaucoup étenduës.

C'est toujours une fâcheuse maladie, quand les cils entrent dans l'œil & qu'ils le piquent, parce qu'ils y excitent une douleur vive qui est suivie de fluxion, d'inflammation, d'un écoulement continuel

de larmes & souvent d'ulcéres de l'œil : tous symptomes qui augmentent considérablement la maladie dont ils dépendent, & qui souvent sont cause de la perte de la vûe.

Pour la cure voici l'ordre qu'il faut tenir. Les remedes généraux, en cas qu'il en soit besoin, duëment administrez, on doit d'abord se servir dans la premiére & seconde espece de *Trichiase* de la *Fomentation émolliente* proposée pour le commencement de la cure des ulcéres prurigineux, ou d'autre de même vertu, pour tacher en humectant & amolissant le bord des paupiéres, d'y exciter une legere supuration qui puisse décharger ce bord d'une partie des humeurs qui y sont infiltrées, & par ce moyen souvent ce bord se relâche, & les cils changent de disposition.

Si ce remede est sans éfet, soit à cause que ces maladies sont trop violentes ou trop invétérées, il faut avec une petite pincette arracher les uns après les autres tous les cils qui piquent l'œil, le plus subtilement & avec le moins de douleur qu'on pourra : ainsi l'œil n'étant plus piqué, la fluxion & l'inflammation s'apaiseront plûtôt, & on aura le tems de rétablir le bord des paupiéres, avant que les cils ayent repoussé.

Quelques Auteurs enseignent de prendre les cils qui piquent l'œil, de les renverser sur la face extérieure de la paupiére, & de les y coller pour leur faire prendre un autre pli ; mais il n'y a ni colle ni

glu, ni emplâtre qui les y puisse faire tenir, à cause des larmes abondantes qui humectent trop la paupiére, & d'ailleurs ils sont trop courts pour les pouvoir manier si dextrement.

D'autres conseillent de brûler l'extrémité de la paupiére à l'endroit des cils d'un angle à l'autre, avec un petit *Cautére actuel* pointu, pour consommer la racine des cils, & les empêcher de renaître; mais nos Européens sont trop délicats pour se soumettre à une telle opération; & de plus c'est que par l'escharre qu'on formeroit, on diminueroit trop le bord de la paupiére, & la cicatrice qui y surviendroit, le rétréciroit considérablement.

D'autres enfin veulent qu'après avoir arraché les cils, pour les empêcher de repousser, on oigne fréquemment le lieu avec *du lait de Chienne*, ou *du fiel de Veau*, ou du *sang de Grenoüilles vertes*, ou du *remede d'Archigenes* composé de *parties égales de Castoreum, de Fiel & de Sang de Hérisson*; mais Gallien *au livre* 10. *des facultés des simples médicamens*, assûre que cela est faux à l'égard *du sang de Grenoüilles vertes*, après en avoir fait lui-même l'expérience, & dans une autre endroit du même livre il n'estime pas plus *le lait de Chienne*.

Je puis dire, sans l'avoir expérimenté, la même chose de leurs autres remedes, quoique fort recommandez par les Anciens & par quelques Modernes; puisque pour empêcher les poils de renaître, il

faut absolument ou emporter leurs racines, ou les consommer avec les cautéres actuels ou potentiels, ce que ne peuvent faire les remedes susdits.

Les cils étant arrachez, on remedie à l'inflammation de l'œil, si elle est grande, par les remedes proposez au chapitre de l'ophthalmie, aux ulcérations, s'il y en a, par les remedes qui conviennent aux ulcéres des yeux ; & enfin on traite les ulcéres prurigineux du bord des paupiéres, comme je l'ai enseigné au chapitre précédent.

Si pendant le traitement quelques cils repoussent, on les arrache de nouveau, si-tôt qu'on les peut prendre avec les pincettes, parce qu'étant courts, ils piquent plus vivement que s'ils étoient longs : ce qui n'arrive que lorsque les ulcéres sont invétérez, & que la callosité est grande : car autrement ils sont presque toujours guéris avant que les cils ayent eu le tems de repousser. Même souvent quand ils repoussent, ils sont si fins & mollets, qu'ils se replient du côté où il y a moins de résistence, & se jettent par conséquent en dehors ; particuliérement quand en les arrachant, on a emporté une partie de leurs racines, n'y ayant que ceux dont les racines se sont rompuës à la superficie du bord qui soient durs & piquans, lorsqu'ils repoussent.

Pour la troisiéme espece de *Trichiase*, on se sert des *fomentations fortifiantes & résolutives*, proposées au chapitre 7. à l'oc-

casion de la cure de l'emphyséme & de l'œdéme : parce qu'en résolvant l'humeur qui relâche la partie extérieure de la paupiére, cette partie se remet dans son état naturel, & alors les cils reprennent leur situation sans qu'il soit besoin de les arracher. L'inflammation de l'œil qui avoit été excitée par le frotement des cils, se guérit en même tems, si elle est legere ; & si elle est considérable, on la guérit comme je l'ai dit, & de même les ulcéres, s'il y en a.

Je ne sçaurois m'empêcher d'examiner ici en peu de mots l'opération que nos Anciens enseignent de faire en cette rencontre. Ils proposent d'inciser le bord intérieure de la paupiére un peu par de là les cils d'un angle à l'autre, afin qu'il se relâche & se retourne en dehors ; & si cela n'arrive, ils conseillent de faire une incision en long sur la paupiére, & qui ne pénétre que la peau, l'éloignant des cils autant qu'il est nécessaire pour poser dans la peau un point d'éguille, puis une autre incision en croissant qui commence à une extrémité de la premiere incision, & finisse à l'autre, ensuite d'ôter, en écorchant toute la peau comprise entre les deux incisions, & de joindre en après les deux bords de la playe restante avec un seul point d'éguille ou plusieurs, s'il en est nécessaire, pour réduire la paupiére dans son état naturel. Voyez plus au long, si vous le voulez, la maniére de faire cette opération avec toutes les précautions nécessaires dans *Paul*, *Celse*,

Aëce, *Albucrasis* & autres Anciens, & même dans nos autres Modernes qui les ont copiez : car pour moi je ne puis m'arrêter à décrire toutes les minuties d'une opération que je ne veux que réfuter ; ce que j'ai dit, est suffisant pour la faire connoître.

Il est hors de doute que cette opération a été imaginée dans le cabinet, sans avoir été jamais mise en pratique, & encore si mal imaginée, qu'aucun des Anciens, ni même des Modernes leurs imitateurs, n'a prévû ce qui arriveroit ensuite : car s'ils y avoient bien fait réflexion, ils auroient jugé que l'humeur rhumatisante, ou humidité superflue qu'ils reconnoissoient être la cause de la rélaxation de la peau extérieure de la paupiere, étant tarie & desséchée, cette peau devoit ensuite se remettre en son état naturel ; & qu'en emportant une partie de cette peau relâchée, quoiqu'alors superfluë, après l'union & cicatrisation de la playe & le desséchement de cette humeur, la peau restante se devoit trouver trop courte pour permettre à la paupiére de s'abaisser sur l'œil, & qu'ainsi l'œil devoit rester éraillé, comme nous le voyons tous les jours arriver après les cicatrices qui suivent les brûlûres, les ulcéres & quelques playes de cette partie, quoique souvent il ne se rencontre pas une telle perte de substance. Ils auroient aussi jugé que cette premiere incision qu'ils conseillent de faire au dessous des cils, pour faire renverser le bord de la paupiére en dehors,

devoit avoir un éfet tout contraire ; puisque par la cicatrice qui devoit suivre, ce bord devoit se resserrer en dedans, & ainsi s'y replier davantage.

Ils auroient enfin reconnu qu'il étoit donc inutile de se donner tant de peine à tailler & retailler une si foible partie, & qui souffre si dificilement des incisions ; & de tant faire souffrir de douleurs pour si peu de profit.

Nos Praticiens qui ont obmis ou condamné cette opération & quelques autres plus étranges que nos Anciens proposent pour la même fin, & que je ne raporte pas, parce que les moindres Chirurgiens en peuvent connoître les défauts, ont donc eu plus de raison que ceux d'entre nos Compilateurs modernes qui les ont transcrites dans leurs livres comme ils les ont trouvées dans les Anciens, sans se mettre autrement en peine si elles étoient d'usage, ou non.

3. *Des Poux qui s'engendrent entre les Cils.*

On ajoute encore parmi les maladies des cils celle qu'on nomme *Phthiriasis*, qui est quand des petits poux larges & plats s'engendrent entre les cils. Je n'en ai point encore rencontré, quoique j'aye exercé la Chirurgie assez long-tems dans l'Hôtel-Dieu de Paris, & que journellement je l'exerce sur les pauvres & les malheureux, qui par la mauvaise nourriture, la mal-propreté & les autres suites de la

pauvreté, y devroient être les plus sujets. J'ai bien vû quelquefois des *Morpions* s'attacher à la racine des cils, comme dans les autres lieux pileux; mais cela ne constitue pas une maladie particuliére, & d'ailleurs ce n'est pas de cette espece de vermine dont nos Auteurs entendent parler. Quoiqu'il en soit, quand il s'engendreroit des poux entre les cils, il ne seroit pas dificile de les détruire, ou en les ôtant & les lentes qu'ils auroient pû produire, ou en les faisant mourir avec des médicamens amers, comme en lavant les paupiéres avec *de l'aloës* dissoût dans *l'eau rose*, ou par le moyen des autres remedes propres à faire périr toutes ces sortes de vermines.

---

13. *De la rélaxation & foiblesse de la Paupiére superieure & de son Cillement involontaire.* (a)

CHAPITRE XIX.

IL arrive quelquefois que la paupiére supérieure est entiérement relâchée & affoiblie, en telle sorte qu'elle demeure abbaissée sans que le malade la puisse relever qu'en y portant la main, & sans que les cils blessent l'œil, comme dans la précédente rélaxation, ni qu'il paroisse rien d'extraordinaire au dehors ni au dedans

(a) ATONIATONBLEPHARON.

de cette paupiére, hors qu'elle est plus allongée.

Toutes les tumeurs humorales qui ont de l'étenduë, & quelques insignes fluxions inflammatoires ou autres qui se font sur les paupiéres, les étendent & allongent souvent en toutes leurs parties, & les font abaisser; mais comme cette sorte d'extension & allongement n'est qu'un symtome d'autres maladies qui cesse par la cessation de ces mêmes maladies, ce n'est pas de cette espece de rélaxation dont j'entens parler en ce chapitre, mais seulement de celle que l'on estime être causée par une humidité superfluë qui amollit, relâche & fait tomber la paupiére.

Je puis dire avec quelque fondement que cette maladie est proprement une *Paralysie de la paupiére.* En éfet je ne l'ai jamais remarquée que dans quelques paralytiques, & quand je l'ai rencontrée, j'ai en même tems observé que la joue du même côté étoit travaillée d'un pareil relâchement, que la machoire & la langue se ressentoient aussi de la paralysie, & que l'œil même en étoit pareillement affecté.

Je ne veux pas pour cela nier absolument que la paupiére ne puisse se relâcher simplement par une humidité superflue, comme l'ont pensé nos Auteurs, quoique je n'en aye point d'exemple; mais si cela est, je veux croire aussi qu'en cette rencontre, cette maladie pourroit se guérir par l'usage des *fomentations fortifiantes &*

résolutives énoncées au chapitre 7. ou d'autres semblables aidées des remedes intérieurs propres à épuiser les humidités surabondantes de la masse du sang : au lieu que si cette rélaxation vient de paralysie, j'estime que tous les remedes qu'on y pouroit faire, y seroient bien peu profitables.

A l'égard de l'opération que nos Auteurs proposent pour relever la paupiére, en emportant une partie de sa peau extérieure de la même maniére que je l'ai dit vers la fin du chapitre précedent, elle doit être également rejettée par les raisons que j'ai déja avancées. J'ajouterai de plus qu'ils ont encore plus mal pris leurs mesures, en la proposant pour cette maladie-ci ; puisque si toutes les parties de la paupiére sont également relâchées, comme elles le sont effectivement, en enlevant une partie de sa peau extérieure & réunissant par coutures les extrémités de la peau restante, ils doivent causer une maladie plus fâcheuse que celle qu'ils ont dessein de guérir ; parce que les autres parties de la paupiére conservant toute leur étendue, elles doivent nécessairement, quand la seule peau extérieure sera accourcie, se présenter en dehors en se repliant, & ainsi le malade en doit être plus incommodé, que si toute la paupiére étoit également abaissée.

Du Cillement involontaire de la paupiére supérieure.

Il y a une maladie des muſcles ou des nerfs des paupiéres qui eſt ſi rare, que je ne l'ai rencontrée que deux fois en pratiquant. Je la joins ici, parce que j'ai ſi peu de choſe à en dire, que cela ne mérite pas que j'en faſſe un chapitre particulier.

C'eſt un *Cillement* involontaire, extrêmement promt & comme convulſif des paupiéres ſupérieures, qui ceſſe quelques momens de tems en tems, & qui recommence de même qu'auparavant. Quand le *Cillement* ceſſe, les malades voyent à l'ordinaire ; & lorſqu'il ſubſiſte, ils ont peine à ſe conduire.

Aparemment que ce *Cillement* ou mouvement involontaire des paupiéres, vient de ce que le muſcle *Releveur* de chaque paupiére ſupérieure eſt affoibli à cauſe de quelque obſtruction imparfaite dans les petits rameaux de nerfs qui ſe diſtribuent dans ce muſcle, qui empêche les eſprits animaux d'y couler aſſez abondamment : de ſorte que l'action de ce muſcle, qui s'acourcit naturellement, & ſans qu'on y penſe pour tenir la paupiére ouverte, quand on veille, n'étant pas égale à celle de *l'Orbiculaire*, cette paupiére eſt auſſi-tôt entraînée en bas par l'action plus forte de *l'Orbiculaire*, ce qui doit exciter ces mouvemens redoublez & comme convulſifs

des paupiéres. Et si ce *Cillement* cesse pendant quelques momens, cela peut venir de ce qu'alors il est coulé assez d'esprits animaux dans ce muscle *Releveur* pour rendre son action à peu près égale à celle de *l'Orbiculaire*. Mais comme ces esprits sont bien-tôt dissipez, & qu'il n'en coule de nouveaux qu'avec peine, ce *Cillement* doit recommencer comme auparavant.

N'ayant vû que deux personnes affligées de cette maladie, il me seroit dificile de dire si elle est curable, ou non; & d'autant plus que les observations que j'avois commencées, n'ont pas été suivies, ces deux personnes ayant négligé de revenir chez moi dans les tems que je leur avois marqué.

---

14. *De l'Eraillement des Paupiéres, & premiérement de celui de la Paupiére supérieure.*

CHAPITRE XX.

LA paupiére supérieure se trouve quelquefois si retirée en haut, qu'elle ne peut être abaissée entiérement, en sorte que l'œil n'en peut être couvert en dormant. Et comme on dit que les *Liévres* dorment les paupiéres ouvertes, on apelle à cause de cela cette maladie *œil de Liévre*. (a)

Tous nos Anciens ont reconnu que cette

(a) LAGOPHTHALMOS.

maladie provenoit de diférentes causes. 1. D'un vice de nature, quand dans le tems de la premiére conformation il y a eu un défaut de matiére pour engendrer la paupiére. 2. De la convulsion du muscle *Releveur* de la paupiére, & en même tems de la paralysie du muscle *Orbiculaire* qui l'abaisse. 3. D'un trop grand desséchement de la substance même de la paupiére, qui fait qu'elle se rétrécit. 4. Par les cicatrices qui restent ensuite des playes, des ulcéres & des brûlûres de cette partie.

Je ne disputerai point les trois premiéres causes, encore bien que je naye vû aucun *Eraillement d'œil* qui en fût produit. Je dirai seulement que les cicatrices qui suivent les playes, les ulcéres & les brûlûres en sont les causes les plus communes, & que les *Eraillemens* sont plus ou moins grands, suivant que ces maladies ont plus ou moins causé de perte de substance en la paupiére, ou suivant qu'elles ont été plus ou moins étendues.

Mais je ne me tairai pas sur l'opération que les Anciens & leurs imitateurs Modernes proposent pour guérir cette maladie, & que voici en peu de mots. Ils avoüent d'abord que, lorsque la paupiére est beaucoup trop courte, elle ne peut se rétablir; mais ils disent aussi que, lorsqu'il s'en faut peu, il est aisé d'y remédier; & que pour cet éfet, si la paupiére est rétrécie par une cicatrice, il faut inciser entiérement cette cicatrice, séparer les bords de cette incision avec de la charpie mise

entre, & continuer ainsi à les tenir séparez jusques à la fin de la cure : observant de ne se servir pendant tout ce tems d'aucuns remedes qui desséchent, mais seulement de ceux qui humectent & relâchent, comme de *l'onguent de basilicon*, des *muccilages de fenugrec*, &c. & que si la paupiére est rétrécie par une autre cause, il faut inciser la peau au dessous du sourcil en forme de *Croissant*, dont les extrémités soient tournées en bas & près du bord de la paupiére, & la partie gibbe en haut ; diviser ensuite la peau pour la faire descendre en bas & donner moyen à la paupiére de s'abaisser ; l'entretenir en cette état avec de la charpie, quelques Modernes ajoûtent avec une petite platine de plomb logée entre les deux lévres de la playe ; & procéder au reste comme dessus.

Pour sçavoir si cette opération est bonne ou mauvaise, il ne faut qu'examiner ce qui arrive à toutes les cicatrices qui suivent la guérison des playes des autres parties, & on connoîtra qu'il ne s'en fait aucune sans que la peau soit rétrécie, quoiqu'il n'y ait même que la peau d'incisée. Il est aisé de s'en éclaircir sûrement : car en mesurant une playe récente faite en ligne droite avant que d'y apliquer le premier apareil, & la mesurant après être cicatrisée, on verra que la cicatrice n'est pas si longue qu'étoit la playe : ce qui ne peut arriver sans que la peau soit rétrécie à l'endroit de la cicatrice.

C'est aussi ce rétrécissement de peau qui

fait que, lorſque les playes au lieu d'être *en ligne droite* ſont *en ligne courbe*, la partie de la peau qui eſt renfermée par cette *ligne courbe*, devient éminente en ſe cicatriſant ; que lorſqu'elles ſont faites *en chevron briſé*, *en croix*, ou qu'elles ſont autrement *angulaires*, tous les angles de la peau renfermez par ces lignes deviennent pareillement éminens en ſe cicatriſant ; que lorſqu'il y a *perte de ſubſtance* en la peau, cette peau ſe reſſerre de toutes parts, en ſorte que la cicatrice qui ſurvient, eſt beaucoup plus petite que n'étoit la piéce emportée ; & que dans les *playes profondes*, les cicatrices en ſont enfoncées, & que le bord de la peau ſe replie en dedans l'enfonçûre.

C'eſt encore ce rétréciſſement de peau qui fait que, lorſque les *lévres*, les *aîles du nez*, les *paupieres*, le *lobe de l'oreille* & la *peau du prépuce* ſont fendues, elles s'écartent, & ne ſe réüniſſent point comme elles étoient, à moins qu'elles n'ayent aſſez d'épaiſſeur pour ſouffrir des points d'éguille pour les raprocher, & les tenir réünies l'une contre l'autre, comme les *lévres* & le *lobe de l'oreille* ; & cela, parce que la peau extérieure & l'intérieure de chaque côté ſe reſſerrent, & s'uniſſent enſemble par une cicatrice, ce qui fait que ces fentes demeurent ouvertes.

Si donc dans toutes ces rencontres la peau ſe rétrécit, que doit-il arriver enſuite de l'opération ſuſdite ? Le voici. Si l'éraillement eſt cauſé par une cicatrice, & que

l'on coupe cette cicatrice, il s'en fera une autre qui resserrera encore davantage la paupiere; parce que par la supuration qui suivra, une partie de la premiere cicatrice se consommera; ainsi y ayant plus de perte de substance, il y aura plus de rétrécissement. Si l'éraillement a une autre cause, & qu'on incise la peau de la paupiere en croissant, il arrivera que la peau renfermée dans le croissant, en se rétrécissant dans sa circonférence, deviendra seulement un peu plus éminente, sans que la paupiere en ait plus d'étendue, au contraire elle en sera un peu plus racourcie. Mais, dira-t-on, on tient les lévres écartées avec de la charpie, ou avec une petite lame de plomb? Cela ne se peut, à cause du peu d'épaisseur de la paupiere & de son instabilité; mais quand cela se pourroit, je dis que cette charpie ou ce plomb ne demeureroient pas long-tems dans la playe, parce que les chairs, en croissant, les pousseroient dehors, & que ces mêmes chairs, en se desséchant & se cicatrisant, ne pourroient empêcher la peau de se retirer. Ainsi il n'y a personne, pour peu de réflexion qu'elle fasse sur ce que je viens de dire, qui ne juge que cette opération est plus préjudiciable que profitable; puisqu'elle ne peut qu'augmenter la diformité, en faisant souffrir le malade; & qu'on doit par conséquent laisser la paupiere en l'état qu'elle est, sans y rien faire.

15. *De l'Eraillement de la paupiere inférieure.*

CHAPITRE XXI.

Lorsque la paupiere inférieure se renverse & se retire en dehors, en sorte qu'elle ne peut remonter pour couvrir le blanc de l'œil, c'est ce que nos Auteurs apellent proprement *Eraillement*, (a) peut-être parce que cette paupiere y est plus sujette que la supérieure.

Nos Anciens nous disent qu'il ne vient point naturellement, comme celui de la paupiere superieure, ni par le desséchement de la paupiere ; mais, 1. Par le relâchement de la partie intérieure de la paupiere, causé par un trop long usage de remedes émolliens : 2. Par la paralysie de cette partie : 3. Par quelque excroissance de chair qui s'est insensiblement engendrée dans sa partie intérieure : 4. Par les cicatrices qui suivent les playes, les ulceres & les brûlûres de cette partie.

Je ne m'arrêterai point à examiner toutes ces causes, je me contenterai seulement de dire que les cicatrices en sont les causes les plus ordinaires ; & que si cette maladie vient d'un relâchement de la partie intérieure de la paupiere à l'occasion seulement d'un long usage de *remedes émolliens*, on pourroit tenter de corriger ce vice par un

(a) ECTROPION.

usage continu de *remedes fortifians*, *astringens & dessêchans*, & non point par les *cauteres actuels* ou *potentiels*, comme quelques-uns le veulent : que si elle vient d'une excroissance de chair, si cette chair est fongueuse & petite, on la pourra consommer & dessécher par le moyen des remedes proposez ci-devant pour de semblables excroissances; si au contraire elle est vieille & dure, on pourra l'ôter, en la coupant avec la pointe des ciseaux, pourvû qu'on reconnoisse qu'elle ne soit nullement chancreuse, prenant garde d'offenser le corps de la paupiere; même pour la couper plus facilement, on pourra, comme nos Auteurs l'enseignent, passer une éguille enfilée au travers de sa base, & former avec les deux bouts du fil une anse avec laquelle on l'élevera pendant qu'on la coupera petit-à-petit, ou avec le bistori courbe, ou la lancette, ou la pointe des ciseaux, se servant ensuite des remedes dont j'ai parlé à l'occasion des verrues; mais si l'*Eraillement* est causé par une paralysie de la paupiere, ou s'il vient des cicatrices ensuite des playes, des ulceres & des brûlûres, il est absolument incurable.

Cependant nos Anciens & nos Modernes, toujours remplis de leurs mêmes idées, conseillent deux opérations par le moyen desquelles ils prétendent réduire la paupiere en sa grandeur naturelle. 1. Quand l'*Eraillement* vient de ce que la peau de la paupiere inférieure est rétrécie par quelque cicatrice, ils veulent que l'on y fasse aussi une incision en croissant dont les extrémi-

tez tendent vers l'un & l'autre angle, & aprochent près du bord de la paupiere, & la partie gibbe en bas du côté de la joue, qu'on en ſépare la peau pour la faire remonter, qu'on l'entretienne en cet état avec de la charpie, & ſelon quelques Modernes avec une petite lame de plomb, & qu'on procede au reſte comme dans l'*Eraillement* de la paupiere ſupérieure.

2. Quand il vient des autres cauſes, ils veulent qu'on faſſe deux inciſions dans la partie intérieure de la paupiére, qui commencent chacune vers chaque angle de l'œil près le bord de cette paupiere, & que les continuant obliquement vers le milieu & le fond de la paupiere, on les joigne enſemble, en ſorte qu'elles y forment un angle; puis levant la peau intérieure compriſe par ces deux lignes, on la coupe enfin près le bord de la paupiere: ce qui eſt proprement, afin qu'on l'entende mieux, enlever une piéce triangulaire de la peau intérieure de la paupiére, dont la baſe ſe prend du côté des cils, & la pointe vers le fond de la paupiére. Cela fait, quelques-uns veulent qu'on faſſe deux points d'éguille pour réünir la peau reſtante; d'autres ſe contentent d'incarner, de deſſécher & de cicatriſer.

Comme la premiére de ces opérations eſt ſemblable à celle propoſée par nos Auteurs pour *l'Eraillement* de la paupiére ſupérieure, il n'eſt pas beſoin de la réfuter ici, puiſque je l'ai déja réfutée dans le chapitre précédent. Il ne me reſte donc

plus que d'examiner si la seconde peut avoir quelque utilité dans *l'Eraillement* de la paupiére inférieure.

Je dis premiérement que, quand elle auroit quelque utilité, il seroit bien dificile de l'exécuter, tant pour faire les incisions obliques, que pour enlever cette piéce triangulaire de peau, sans offenser le reste de la paupiére, à cause du peu d'épaisseur de cette partie : secondement, que bien loin d'être utile pour faire redresser la paupiére inférieure, elle la resserreroit & rétréciroit si fort, qu'elle s'en raccourciroit & descendroit plus bas, & son bord même se renverseroit davantage, comme on le voit arriver, lorsqu'ensuite de quelque pourriture il s'y fait quelque perte de substance dans la partie intérieure de cette paupiére. Ainsi cette opération dificile & laborieuse pour le Chirurgien, douloureuse & cruelle pour le malade, ne peut qu'augmenter la maladie.

Il arrive encore une autre espéce *d'Eraillement* commun aux deux paupiéres, qui se fait ordinairement, quand par une playe ou un ulcére ensuite de quelque pourriture, charbon, gangrenne ou autre maladie, le bord de la paupiére est fendu ou consommé en partie, & que les angles de part & d'autre de cette fente, & même les bords se retirent & se renversent. Nos Auteurs disent aussi que ce défaut vient quelquefois par un vice de la premiére conformation : je ne l'assûrerai pas, n'en ayant jamais rencontré. Quoiqu'il

en soit, cette maladie ayant quelque raport au bec de liévre & aux fentes & mutilations des oreilles & des aîles du nez, on l'apelle *Mutilation*, (a) ou accroissement de la paupiére, quand une partie de sa substance est emportée ou consommée ; & simplement *Fente*, quand il n'y a rien d'emporté.

Ceux qui ont écrit de cette maladie, disent que, lorsqu'elle est grande, on ne la peut guérir, & que si on tente de la guérir, on rend l'œil plus difforme ; mais que, lorsque la mutilation est peu considérable, on la peut guérir par une operation semblable à celle que l'on fait pour les *becs de liévre*. Pour moi je ne suis pas de ce sentiment, & je l'estime incurable, si petite qu'elle soit, & cela parce que la paupiére a trop peu d'épaisseur pour pouvoir être retaillée, & pour soutenir une ou deux éguilles autant de tems qu'il en faudroit pour l'union.

---

16. *De la conjonction des Paupiéres.* (b)

CHAPITRE XXII.

Il arrive quelquefois, mais bien rarement, que par un vice de conformation l'extrémité de la paupiére supérieure

(a) COLOBOMA *nom commun pour signifier toutes ces maladies.*

(b) *Dites des Grecs* ANCYLOBLEPHARON.

se trouve unie & jointe avec l'extrémité de l'inférieure, en telle sorte que l'œil ne peut être découvert, quand cette union est parfaite, & qu'il ne peut se découvrir qu'en partie, lorsqu'elle est imparfaite.

Je n'ai point vû jusques à présent d'union parfaite : elle m'a cependant été assûrée autrefois par un Chirurgien qui disoit l'avoir vûe dans un enfant nouveau né, cela peut être ; mais j'ai vû cinq ou six fois de ces unions imparfaites plus ou moins grandes, dont la plus considérable étoit d'un peu plus de la moitié des paupiéres, en une fille de quinze ou seize ans ; & c'est ce qui m'a donné occasion de faire les remarques suivantes.

1. Que ces jonctions arrivent ordinairement du côté du petit angle, du moins toutes celles que j'ai vûes, y étoient.

2. Qu'à l'endroit de la conjonction on remarque une ligne qui fait la séparation des deux bords des paupiéres, & qui est d'une autre couleur que la peau qui recouvre les paupiéres, & cette ligne s'étend jusques à l'angle extérieur des paupiéres, & s'y termine.

3. Que non seulement les cils de l'une & de l'autre paupiére gardent leur ordre, mais aussi cette petite rangée de trous qui sont par de-là les cils, se trouvent hors de l'union, & quand les enfans pleurent, on les voit s'humecter.

4. Que lors qu'avec les doigts on éléve la paupiére supérieure, & que l'on abaisse l'inférieure, l'endroit de l'union s'élargit, en

en ſorte qu'on reconnoît manifeſtement que cette union ne ſe rencontre que dans les extrémitez de cette membrane ou peau qui revêt la partie intérieure des paupieres.

Suivant ces remarques, on juge bien qu'on peut par la Chirurgie diviſer les paupieres ainſi unies, & les empêcher de s'unir de rechef, en opérant de la maniere ſuivante, à l'imitation des Anciens.

On introduit entre le globe de l'œil & les paupieres tout le long de l'union une petite ſonde cannelée, en ſorte que la cannelûre ſoit juſtement au deſſous de l'union: on éloigne cette ſonde du globe de l'œil, tant pour ne le point incommoder, que pour étendre par ce moyen les paupieres, & rendre cette ligne formée par l'union plus aparente; puis avec une lancette bien tranchante, ou avec un petit ſcalpel on coupe ſur la cannelûre de la ſonde cette eſpece de lien ou de membrane qui forme l'union; juſtement dans ſon milieu, & on pourſuit l'inciſion juſques au petit angle, prenant garde de l'offenſer; ce qui eſt facile à éviter, étant très aiſé à diſtinguer. Ou bien on ſe ſert de ciſeaux bien tranchans, & introduiſant une de leurs pointes dans la cannelûre, on fait de même l'inciſion: ou bien même ſans ſonde cannelée on la peut couper avec des ciſeaux à bouton; puis qu'il n'importe de quelle maniere on faſſe l'opération, pourvû qu'on coupe l'adhérence ſans bleſſer ni l'œil, ni les bords des paupieres, ni leur angle.

L'opération faite, on laiſſe couler le

sang jusques à ce qu'il s'arrête de lui-même, puis on nettoïe l'œil avec quelque *eau ophthalmique*, & on lave ensuite les paupieres dix ou douze fois le jour avec un *collyre désiccatif*, sans y apliquer ni compresses, ni bandages, pour ne point donner occasion au malade de tenir les paupieres fermées : au contraire il faut lui bien recommander de les tenir toujours ouvertes, pour empêcher qu'elles ne se réünissent ; & pour cela il ne le faut laisser dormir que le moins qu'on pourra, & même à plusieurs reprises ; & après le réveil, il faut à chaque fois avoir soin d'éloigner avec les doigts les paupieres l'une de l'autre, afin de la séparer, s'il s'étoit fait quelque commenmencement d'union. Quelques Auteurs conseillent de mettre entre les paupieres un petit linge mollet trempé dans quelque collyre pour mieux les empêcher de s'unir : cela seroit bon si l'œil pouvoit le soûfrir. Ordinairement dans sept ou huit jours les paupieres se trouvent entiérement cicatrisées.

Lorsque les paupieres sont peu unies, comme d'une demie ligne ou d'une ligne au plus, l'œil à la vérité n'est pas si ouvert qu'il le devroit ; mais cela n'empêche point de voir, & la diformité n'est pas considérable, y paroissant seulement comme un petit lien en dedans qui unit les paupieres : ainsi cela ne vaut pas la peine d'en faire l'opération. Mais quand l'union est grande comme d'un tiers ou de moitié des paupieres, outre la diformité, cela empêche

de bien voir de cet œil ; aussi l'opération y est plus nécessaire.

Je ne conseillerois point de faire l'opération sur les enfans, pour l'impossibilité qu'il y a de leur faire tenir les yeux ouverts, à cause de leur peu de raison, ce qui feroit que les paupieres se reüniroient : ainsi je conseillerois plûtôt d'attendre un âge plus raisonnable ; cette maladie n'étant point du nombre de celles qui se rendent plus mauvaises en vieillissant.

Les paupieres s'unissent encore ensemble ensuite de quelques brûlûres ou de quelques ulceres de leurs bords ; mais comme ces accidens n'arrivent guéres, sans qu'il se fasse quelque perte de substance en ces parties, les cicatrices qui se forment, sont si irrégulieres, & rétrécissent tellement la peau des paupieres, que quand on les fendroit de rechef, les malades n'en recevroient aucun soulagement : au contraire la diformité seroit plus grande, parce que l'œil se trouveroit découvert & éraillé à l'endroit de la séparation, comme il est aisé de le juger. J'en ai vû plusieurs à qui un semblable accident étoit arrivé, mais j'ai mieux aimé les renvoïer sans leur rien faire, que de les exposer à les rendre plus diformes.

Nos Auteurs mettent encore sous ce titre l'union qui se fait de la partie intérieure de la paupiere avec la conjonctive, & quelques-uns disent aussi avec la cornée, ensuite de quelques ulceres ou brûlûres en ces parties, ce qui empêche le mouvement de

la paupiere. J'ai bien vû la paupiere unie avec la conjonctive, mais je ne l'ai point vû avec la cornée, & cela est fort dificile à concevoir. Quoiqu'il en soit, ils enseignent que pour guérir ce vice, on doit élever la paupiere avec quelque instrument propre, puis séparer doucement l'adhérence avec le tranchant d'une lancette, prenant garde d'offenser la paupiere, ni les membranes de l'œil, ensuite mettre entre la paupiere & l'œil un peu de charpie, ou quelque linge délié, imbu de quelque liqueur propre pour empêcher que la paupiere se rejoigne, & d'avoir même soin de la renverser tous les jours, tant pour empêcher cette union, que pour y apliquer des remedes.

Pour moi je mets encore cette opération au nombre des imaginaires, quoique nos Modernes l'enseignent après l'avoir transcrite fort religieusement de nos Anciens. 1. Parce que cette séparation est très laborieuse, tant pour le malade que pour le Chirurgien. 2. Pour le péril qu'il y auroit de causer une maladie bien plus grande que la premiere, soit en perçant ou coupant la paupiere, ou en offensant l'œil, ou quand ni l'un ni l'autre n'arriveroient, pour la crainte qu'il y auroit que par l'inflammation qui surviendroit, la paupiere ne tombât en pourriture ou gangrenne à cause de son peu d'épaisseur; ou qu'au moins la supuration fût si grande, que la paupiere en se cicatrisant ensuite se rétrécît beaucoup. 3. Parce qu'il seroit très dificile, quand le

tout tourneroit à bien, d'empêcher que la paupiere ne s'unît de rechef, vû que le moïen qu'ils donnent pour l'empêcher, en mettant un linge entre la paupiere & l'œil, ne se peut exécuter, l'œil ne pouvant souffrir un tel corps étranger entre lui & la paupiere. Par ces raisons j'estime que cette maladie est incurable, & en cela je suis de l'opinion de *Celse* qui avoue ingénuement n'en avoir vû guérir aucun par l'opération susdite.

Je veux bien croire que cette opération & toutes les autres que je viens de réfuter, ne sont point à present en usage, & je ne pense pas même qu'elles y ayent été : du moins je puis dire que si on les a voulu quelquefois mettre en pratique, la mauvaise réüssite qui s'en est ensuivie, les a fait abandonner par ceux qui se confiant trop aux Auteurs, ont eu assez de hardiesse, pour ne pas dire de témérité, de les entreprendre, sans prévoir ce qui en pouvoit arriver.

Si j'ai donc réfuté ces manieres d'opérer, c'est qu'aïant consideré que parmi nos Anciens Praticiens, un grand nombre les ont décrites si uniformément, qu'il semble qu'elles fussent en commun usage ; quoique cependant ils aïent puisé leurs descriptions les uns des autres, comme il est aisé de le connoître par la conformité de leur texte, & ainsi entassé erreurs sur erreurs : qu'une partie de nos Praticiens Modernes, ceux même dont on se fait une loi de suivre les sentimens, les ont raportées dans leurs livres, sans se mettre autrement en peine si

elles étoient possibles, ou non: qu'il y a encore des Chirurgiens, même de réputation, qui les enseignent publiquement & aussi sérieusement que si elles leur étoient fort familieres; & qu'enfin entre le petit nombre des Anciens & des Modernes qui les desaprouvent, les uns ne le font que tacitement, c'est-à-dire, en n'en parlant point dans leurs livres de pratique; & les autres les exposent simplement en citant les Auteurs dont ils les ont tirées, & se contentent ensuite de dire qu'elles ne se pratiquent plus, parce qu'elles sont trop douloureuses ou cruelles. Aïant, dis-je, consideré toutes ces choses, j'ai crû que je devois relever les jeunes Chirurgiens du doute où ils pourroient être à l'égard de ces opérations, en leur montrant par des raisons de pratique qu'elles ne doivent point être mises en usage; & cela pour les empêcher de tomber dans des fautes autant desavantageuses pour leur réputation, que funestes pour leurs malades.

---

17. *Des maladies des Paupieres excitées par des causes extérieures.*

CHAPITRE XXIII.

LEs paupieres sont souvent offensées par des causes qui les meurtrissent, les déchirent ou les tranchent, sans que les autres parties de l'œil soient blessées.

Les contusions se guérissent comme cel-

les des autres parties du corps. Cependant comme les paupieres se tuméfient & enflamment aisément, on doit s'apliquer d'abord à empêcher ces symptomes. Ainsi on se sert dans le commencement des *défensifs faits avec l'eau rose, le blanc d'œuf & un peu de saffran*; ou de celui dont j'ai parlé ci-devant, fait avec *l'œuf entier, le vin & l'huile rosat*.

Si la lividité est grande, qui est une marque qu'il y a beaucoup de sang extravasé, on oint les paupieres *de suc d'absinthe mêlé avec du miel*, ou on aplique dessus des linges imbus de cette mixtion. Ou bien on se sert d'une fomentation faite avec *les feüilles d'absinthe & de scordium, les sommitez de thym, les fleurs de camomille & de melilot, & la semence d'anis*, que l'on fait cuire avec *le vin*, dans laquelle on trempe des compresses qu'on aplique chaudement sur les paupieres, & qu'on renouvelle trois ou quatre fois par jour. Ou on employe de la même maniere *le suc de racines de sceau de Salomon, ou la décoction des mêmes racines faite avec le vin*.

A l'égard des playes, si elles sont faites avec des instrumens tranchans, on les oint *d'huile d'Hypéricon* dans laquelle on ajoûte *de la térebenthine de Venise*, ou d'autres *baumes ou onguens vulnéraires*, & par dessus on aplique un petit plumaceau & un *emplâtre de diapalme dissous avec l'huile rosat*; & si ce sont des playes contuses ou dilacerées, on se sert bien des mêmes *huiles, baûmes* ou *onguens*, mais au lieu de *l'emplâtre de dia-*

palme, on aplique les *défensifs susdits.*

Si ensuite de ces playes il se faisoit une fluxion & tumeur considérable aux paupiéres, on l'apaiseroit par le moïen d'un cataplasme fait *avec deux onces de mie de pain blanc, demie once des farines de semences de fenugrec & de lin*, que l'on feroit cuire dans *le lait de vache*, y ajoûtant sur la fin *un jaune d'œuf, vingt grains de saffran en poudre & une demie once d'huile rosat*, que l'on apliqueroit chaudement sur les paupieres & leurs environs. Et si cette tumeur devenoit œdemateuse, on se serviroit pour résoûdre & fortifier de celui fait avec *deux onces des farines d'orge & de féves, une once des poudres de fleurs de camomille, de melilot & de roses rouges, & une once & demie de miel*, que l'on feroit cuire dans une décoction *de feüilles de bétoine & d'eufraise*, que l'on apliqueroit comme dessus.

Les paupieres sont encore offensées par des brûlûres qui se guérissent, en les oignant avec l'*onguent Populeum*, ou *l'huile d'œufs*, ou *le beurre de Saturne* & autres remedes usitez pour les brûlûres. On doit seulement prendre garde de dessécher les ulcéres qui leur succedent trop promtement, de crainte que les cicatrices en se resserrant trop, ne rétrécissent beaucoup les paupieres, & ne causent un éraillement, qu'il est cependant bien dificile d'éviter, pour peu que les brûlûres soient profondes ; & en cas que les bords de l'une & de l'autre paupiere fussent ulcérez, on doit pareillement prendre garde que les deux paupieres ne s'unis-

ſent enſemble ; & pour l'empêcher autant qu'on le pourra, il ſera bon de les ouvrir de tems en tems, & de mettre ſur leurs bords un peu de *tuthie lavée* ou *du plomb brûlé*, tant pour deſſécher les ulcérations de chaque bord, que pour ſervir d'un moïen pour empêcher leur union. Si on pouvoit faire tenir entre les deux bords un petit morceau de cannepin imbu de quelque collyre déſiccatif, cela ſeroit commode; mais l'œil difficilement ſouffre de tels corps étrangers. Enfin ſi les bords des deux paupieres ne ſont point ulcérez, pour empêcher les éraillemens, ſervez-vous des moïens énonncés vers la fin du chapitre dixiéme ; mais s'ils le ſont, ne vous en ſervez point ; parce qu'il vaut mieux que les paupieres demeurent éraillées, quoique cette diformité ſoit grande, que de reſter unies.

Concluſion des maladies de l'œil.

SI je n'ai point mis de Préface au commencement de ce Traité, je dois au moins en le finiſſant faire connoître les motifs qui m'ont engagé de l'écrire, & rendre raiſon de l'ordre que j'ai obſervé, en décrivant les maladies qui y ſont contenues.

Mon premier motif a été de communiquer au Public les découvertes & les obſervations que j'ai faites depuis pluſieurs années ſur les maladies des yeux ; & en cela m'acquitter du devoir de ceux de ma Profeſſion, qui s'étant dévoüez pour le

service du public, ne peuvent sans injustice se rendre secrettes les connoissances particulieres qu'ils acquierrent dans l'exercice de leur Art.

En éfet, si ceux qui nous ont précedé, ne nous avoient pas laissé leurs découvertes, leurs observations & leurs méditations sur toutes les parties de la Médecine, cette science seroit encore dans le berceau, & nous aurions juste sujet de nous plaindre d'eux; mais ils l'ont fait si libéralement, qu'à leur imitation nous ne devons point priver le public du fruit de nos veilles & de nos travaux.

Et comme les Sciences & les Arts ne se perfectionnent qu'avec le tems; que plus les Sciences & les Arts ont d'étendue, & plus il faut de tems pour les conduire à leur entiere perfection; & que même il y en a, comme par exemple la Médecine, qui n'arriveront jamais à ce dégré tant recherché & tant désiré: on ne doit point s'étonner si nos Auteurs, tant Anciens que Modernes, se sont trompez en plusieurs rencontres. C'est beaucoup pour eux qu'ils nous aïent fraïé le chemin; que par leurs observations & leurs expériences, ils nous aïent découvert les signes pour connoître les maladies, & pour en faire un prognostic bon ou mauvais; qu'ils nous aïent montré les indications que nous devons avoir pour parvenir à leur cure; & qu'ils nous aïent donné les remedes pour les combatre, & enseigné les opérations pour les détruire. Nous devons profiter de leurs

connoissances, & nous devons nous servir judicieusement des régles qu'ils ont établies pour perfectionner de plus en plus les choses qu'ils ont laissées comme imparfaites, & pour découvrir celles qu'ils n'ont pû véritablement pénetrer.

Le second motif est, qu'ayant considéré que très peu de Praticiens ont écrit sur les maladies des yeux, & que parmi les Modernes la plûpart n'ont presque fait que colliger ce qu'ils ont trouvé dans les Anciens, sans y rien ajouter du leur, hors quelques noms grecs de maladies, capables plûtôt de rebuter que d'instruire; j'ai crû obliger les jeunes Chirurgiens qui voudront s'apliquer à connoître à fond ces maladies, & aprendre à les traiter tant par les remedes, que par les opérations, en leur en traçant un plan en quelque maniére nouveau, par lequel ils s'instruiront en peu de tems de toutes les choses nécessaires pour les connoître & pour les guérir.

Je suis persuadé qu'ils loüeront mon dessein & qu'ils l'aprouveront, quand après avoir lû ce Traité & après avoir conferé les descriptions que j'y fais des maladies avec celles qu'ils liront dans les Auteurs, ils trouverront que dans celles où je suis entiérement d'un sentiment oposé, je me soutiens & par la raison & par l'expérience comme sur deux pivots inébranlables; au lieu que celles de nos Auteurs ne sont appuyées que sur des opinions si peu probables, que pour peu qu'on les examine,

il est assez dificile de s'imaginer comment elles ont pû avoir cours pendant un aussi long-tems ; & que dans celles où je ne m'éloigne pas tout à fait de leur sentiment, je ne me contente pas seulement de raporter ce que j'ai trouvé chez eux de conforme à l'expérience ; mais que j'y ajoute encore des éclaircissemens utiles pour la connoissance, pour le prognostic & pour la cure de ces maladies.

Ce que je viens de dire, n'est point pour critiquer nos Auteurs ni ceux qui suivent leurs sentimens ; j'ai trop de respect pour l'Antiquité & pour mes Maîtres. S'ils se sont trompez en bien des choses, ce n'est pas leur faute. L'opinion, par exemple, qu'ils avoient de l'usage du cristallin, & de la maniére qu'ils pensoient que la vûe se faisoit, n'a pas peu contribué à leur donner une idée fausse de la cataracte, & de quelques autres maladies de l'œil : & je puis dire que j'en aurois encore la même idée, si j'avois toujours été persuadé que le cristallin fût le principal instrument de la vûe. Cependant, quoiqu'ils n'ayent pas véritablement connu la cataracte, cela ne les a pas empêché d'inventer une opération si juste pour la détourner, que la réüssite a répondu à leur dessein, qu'elle est encore heureusement pratiquée par nos Oculistes Modernes qui suivent leur doctrine, & qu'elle le sera dans la suite tant que la Chirurgie subsistera.

A l'égard de l'ordre que j'ai observé dans ce Traité, il paroîtra d'abord irré-

gulier, je l'avoüe. Je sçais bien que je devois commencer par les maladies des parties extérieures de l'œil, & décrire de suite celles des membranes extérieures du globe, puis celles des parties intérieures, & enfin celles du nerf optique : mais voici pourquoi cet ordre est renversé. C'est que mon premier dessein n'étoit que de faire un petit Traité des maladies du cristallin, pour donner au Public mes découvertes sur la cataracte. Ce Traité étant ébauché, j'en conférai avec quelques-uns de mes amis qui me sollicitérent de n'en pas demeurer là, & de donner mes remarques sur les autres maladies de l'œil, je suivis leur conseil, & je continuai mon travail sans en changer l'ordre. Ainsi comme la description des maladies du cristallin avoit trop d'étenduë pour être placée selon son ordre, j'en ai fait la premiére partie de mon Traité; & pour cela je l'ai augmentée de beaucoup d'observations de pratique pour éclaircir de plus en plus les choses que j'y avois avancées; j'ai décrit ensuite les maladies du corps vitré & des autres parties intérieures de l'œil, & celles des membranes qui forment son globe, pour en faire la seconde partie : puis j'ai passé suivant le même ordre à celles des parties extérieures de l'œil, pour en composer la troisiéme & derniére partie. Peut-être même que cet ordre ne déplaira pas, quand on verra que j'ai tellement disposé les chapitres, que souvent les précédens servent à mieux faire entendre les maladies contenuës dans les suivans.

Dans la premiére partie j'ai raporté des observations sur toutes les diférentes altérations du cristallin, parce que j'ai traité des maladies de ce corps, comme si j'étois le premier qui en eût parlé ; & éfectivement nos Auteurs les ont peu connuës. J'ai même raporté quelques-unes des observations que j'ai faites sur des yeux d'animaux, qu'on ne doit pas pour cela rejetter ; puisque les yeux des animaux sont travaillez des mêmes maladies que ceux des hommes, comme on peut le connoître pour peu qu'on veuille s'apliquer à les examiner. Mais dans la seconde & troisiéme partie, je n'en ai point raporté, hors quelques-unes de pratique ; & cela parce que je n'en avois pas assez de bien circonstanciées, pour en fournir à tous les chapitres ; m'étant contenté pendant plusieurs années de faire seulement des remarques courtes & simples sur les diférentes maladies que je traitois, pour ne servir qu'à mon instruction particuliére, n'ayant alors aucun dessein d'écrire sur ces maladies. Cependant comme toutes les descriptions que j'y fais des maladies, sont fondées sur ces remarques & autres observations, (car je n'avance aucun fait que je ne l'aye auparavant reconnu par expérience,) je puis dire que chaque description est véritablement une observation complette.

Je n'ai point voulu paroître singulier, en donnant des noms nouveaux à quelques maladies, quoique les idées que j'ai de quelques-unes soient entierement difé-

rentes de celles des Anciens & des Modernes : je me suis servi de ceux que l'antiquité leur a donné : ainsi j'ai apellé *Cataracte*, l'altération du cristallin, quoique la cataracte soit autre chose au sentiment de nos Auteurs. J'ai même conservé la plûpart des noms Grecs des maladies, dont je pouvois cependant me passer, étant assez exprimez par ceux qui sont usitez en notre langue ; afin, comme je l'ai dit ailleurs, de donner de la facilité à ceux qui voudront lire ces mêmes maladies dans les Auteurs, de les y trouver. Et quand j'ai décrit quelque maladie que je n'ai point trouvée dans nos Auteurs, je l'ai exprimée par les termes les plus significatifs de notre langue.

Si je me suis beaucoup étendu sur les descriptions de quelques maladies, c'est que j'ai eu dessein qu'on les connût suffisamment pour les pouvoir traiter ; & si j'ai marqué exactement toutes les minuties des opérations, c'est parce que je sçais qu'on ne sçauroit trop instruire les jeunes Chirurgiens qui n'ont pas encore mis la main à l'œuvre, & qui souvent se trouvent embarassez, quand ils commencent à opérer, faute de connoître quantité de petites choses que la plûpart de nos Auteurs négligent d'écrire, & dont la connoissance ne s'aquiert que par un long travail : ce sont mêmes ces minuties qui font connoître un Chirurgien habile & expérimenté, d'avec celui qui ne l'est pas.

Pour les remedes, je n'ai proposé que

ceux dont je me ſuis utilement ſervi, & dont je me ſers journellement pour les mêmes maladies. Je me ſuis même apliqué à n'en propoſer qu'un certain nombre qui ſuffit pour remplir toutes les intentions que l'on peut avoir pour guérir les maladies des yeux, pourvû qu'on les allie & qu'on les doſe de la maniére que je l'ai enſeigné. J'ai écrit les formules ſans abreviations & ſans me ſervir des caracteres ordinaires; parce que ſouvent dans les impreſſions, il ſe gliſſe de ſi grandes fautes à l'égard de ces caracteres & chiffres, qu'il eſt dificile de démêler les doſes, ſi on ne connoît parfaitement la matiére médicinale.

Je ne prétens point exclure quantité de remedes que nos Auteurs propoſent judicieuſement pour les maladies des yeux: ni quantité d'autres dont on ſe ſert journellement, & que pluſieurs perſonnes tiennent fort ſecrets; pourvû qu'on s'en ſerve avec méthode & raiſon, & qu'on n'en faſſe pas des remedes à tous maux: car c'eſt l'abus ordinaire où tombent la plûpart de ces gens à ſecrets, qui faute de connoiſſance, profanent ſouvent les meilleurs remedes.

Il y a quelques redites en pluſieurs lieux de ce Traité, mais on ne peut pas t ujours les éviter dans un ouvrage de cette nature, ſi on veut ſe rendre plus intelligible. C'eſt auſſi ce qui m'a fait préférer une narration ſimple & étenduë, mais claire & inſtructive, à une conciſe, mais obſcu-

re : persuadé que je suis que ce ne sont point les paroles choisies qui guérissent les maladies, mais une juste aplication des remedes & une industrieux mouvement de la main.

Pour mieux éclaircir quelques matiéres, j'ai été obligé de faire souvent plusieurs digressions. Il y en a de courtes, & d'autres assez longues. J'ai laissé les courtes dans le corps du discours de chaque chapitre, parce qu'elles arrêtent si peu le Lecteur, qu'elles ne sont pas capables de l'ennuyer ; mais pour les longues, je les ai séparées, afin que ceux qui voudront seulement voir la suite de la maladie dont je traite, ou qui n'auront pas besoin des éclaircissemens que je donne dans ces digressions, les puissent passer, quand ils n'auront pas le tems de les lire.

Quoique je me sois donné assez de peine pour décrire autant nettement que je l'ai pû les maladies des yeux, & pour ne me point laisser tromper par les aparences dans les observations que j'ai faites, je ne me flate pas cependant que ce Traité soit parfait, & que j'aïe épuisé tout ce qu'on peut dire sur ces maladies : je crois au contraire qu'on poura faire encore de nouvelles découvertes qui serviront de matiére à de nouvelles réflexions. J'invite les Chirurgiens zelez à y travailler, & je les prie que s'ils en font quelques-unes, de ne les point laisser périr dans l'oubli : comme je leur promets, en cas que je découvre encore quelque chose dans la suite, de leur com-

muniquer, en l'ajoutant à ce Traité.

Je sçais que la plûpart des Chirurgiens négligent de s'apliquer aux maladies des yeux ; parce qu'elles sont si nombreuses, qu'on s'en fait un monstre, & que l'on croit qu'elles demandent toute l'aplication d'un homme, & une adresse toute singuliere pour exécuter les opérations qui leur conviennent. Il n'est rien de tout cela ; elles sont nombreuses à la vérité, mais elles sont très faciles à aprendre à un Chirurgien déja éclairé dans sa Profession : elles n'ont point d'autres régles pour leur traitement, que celles que l'on suit pour guérir les autres maladies ; pourvû seulement que l'on ait égard à la nature de l'œil : & il n'est besoin que d'une adresse médiocre & d'un peu de jugement, pour en faire les plus dificiles opérations. Je souhaite que ce Traite puisse exciter un grand nombre de jeunes Chirurgiens à s'adonner à l'étude particuliére de ces maladies ; afin que s'étant rendus capables de les traiter, les pauvres comme les riches en puissent recevoir du soulagement ; & que ce soit pour la plus grande gloire de Dieu.

Fin des maladies de l'Oeil.

TABLE ALPHABETIQUE DES MATIERES PRINCIPALES.

A

D

E

F

G

I

L

M

N.

O

P

S

T

*

Fin de la Table des matieres.

****

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le *Traité des Maladies de l'Oeil, par Maître-Jan, Chirurgien Juré du Roy à Mery-sur-Seine*, & ses *Observations sur la formation du poulet.* Je n'ai rien trouvé dans ces deux Traités qui ne soit très-digne de l'impression. Fait à Paris ce Lundi 18 d'Aoust 1721. *ANDRY.*

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres

des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé LAURENT D'HOURY, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Ouvrage qui a pour Titre *Traité des Maladies de l'Oeil*, & des *Observations sur la formation du poulet*, qu'il souhaitteroit imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permetrons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, & caractere, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de

Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles : Que l'Impression & Gravûre de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie ; Et qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur D'AGUESSEAU, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un en celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur d'Aguesseau : Le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatriéme jour du mois de Septembre l'an de grace 1721, & de notre Regne le septiéme. Par le Roy en son Conseil, CARPOT.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 775, n° 842, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. A Paris le 9 Septembre 1721. DELAULNE, Syndic.

[illegible]